

1897.

ESHER PLACE.

Room LIBRARY.

Case AE Shelf 53

A. XXXIII. V



Ex-Libris
Sir Edgar Vincent

3
/

LA
PHRÉNOLOGIE

LE GESTE ET LA PHYSIONOMIE

démontrés par 120 portraits, sujets et compositions

GRAVÉS SUR ACIER.

IMPRIMÉ PAR FLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.





Phrenol. 1818

Napier's 1818

PHRÉNOLOGIE.

La Main du Diable.

75170

LA
PHRÉNOLOGIE

LE GESTE ET LA PHYSIONOMIE

DÉMONTRÉS PAR 120 PORTRAITS, SUJETS ET COMPOSITIONS

GRAVÉS SUR ACIER

DISPOSITIONS INNÉES. — ÉTUDES SUR L'EXPRESSION.

APPLICATION DU SYSTÈME PHRÉNOLOGIQUE A L'OBSERVATION DES CARACTÈRES,

AUX RELATIONS SOCIALES, A L'ÉDUCATION, A LA LÉGISLATION,

A LA DOMESTICITÉ.

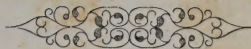
— — — — —

PAR H^{te} BRUYÈRES

PEINTRE

BEAU-FILS DU DOCTEUR SPURZHEIM

L'excellence est dans la beauté de la forme.



PARIS

AUBERT ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PLACE DE LA BOURSE, 29

—
MDCCCLXVII

PHRENOLOGIE

LE DEBUT ET LA PROGRESSION

PAR M. H. H. H.



PRÉFACE.

L'étude la plus intéressante, sans contredit, est celle de la nature humaine ; elle est au premier rang des connaissances qu'il importe d'acquérir, elle réunit la plus grande utilité à l'attrait le plus séduisant. Il y a longtemps que la philosophie a érigé en maxime de première importance le fameux précepte : *Connais-toi toi-même*. Les recherches auxquelles se sont livrés les sages et les savants de tous les siècles attestent l'intérêt qui s'est toujours attaché à cette étude. Est-on parvenu enfin à réunir les éléments et les preuves d'une science capable de donner une connaissance positive de la nature humaine, et de résoudre les difficultés de ce problème si compliqué, si peu éclairci jusqu'alors, qui a donné naissance à tant de systèmes incomplets, contradictoires, et toujours inapplicables ? Est-il enfin possible de savoir quelles sont les facultés données à notre espèce, soit pour en bien apprécier la tendance et les manifestations, soit pour les diriger vers le but pour lequel elles lui ont été assignées par le Créateur ? Oui, cette science existe : c'est la phrénologie ; découverte, approfondie, développée successivement par ses illustres fondateurs, Gall et Spurzheim, admise et cultivée avec zèle et sagacité par une foule d'hommes d'un rang élevé dans les sciences et dans la philosophie, elle a acquis un caractère d'évidence que des adversaires passionnés ont vainement essayé de contester. Pas un de ces hommes de bonne foi, dont l'expérience et l'observation ont fait des partisans de la phrénologie, pas un seul, après en

avoir étudié les principes et leur application, n'a renoncé à une science fondée uniquement sur l'observation des faits naturels; tandis qu'un grand nombre de ceux qui l'avaient d'abord repoussée et combattue en sont devenus des disciples zélés en l'étudiant davantage. Un assez grand nombre d'ouvrages, publiés en France, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne et en Italie, et jusqu'en Danemark, développent les principes de la phrénologie : quelques légères différences dans l'appréciation de quelques-unes des facultés déterminées par celui des fondateurs de la phrénologie qui s'était efforcé d'en préciser le plus exactement possible la nature primitive, sont les seules nuances de dissentiment ou de doute que présentent ces ouvrages. Comment ne pas reconnaître la valeur et l'importance d'une science qui, après quarante ans à peine écoulés depuis sa première apparition *, a réuni un assentiment aussi unanime sur ses principes! On doit donc considérer désormais la phrénologie comme une science classée et consacrée par les épreuves de la discussion et du contrôle.

S'il s'agissait de traiter la phrénologie au point de vue scientifique, d'en établir les principes sur la base inébranlable de l'observation des faits naturels, sur l'anatomie du cerveau, et de combattre victorieusement les objections qu'on a voulu opposer à ses conséquences logiques et à son application utile, un nouvel ouvrage serait hors de propos, puisqu'il ne pourrait être que l'exacte répétition de ce qui a été écrit et prouvé par les fondateurs de la phrénologie et par leurs disciples. Quel but nous sommes-nous donc proposé en publiant cet ouvrage?

Nous avons pensé qu'il était à propos de répandre autant que possible la connaissance d'une science qui offre à un tel degré l'intérêt et l'utilité. Considérant la phrénologie comme arrivée presque à l'état de perfection, nous avons voulu étendre le

* Nous prenons pour point de départ la publication du Mémoire présenté à l'Institut par Gall et Spurzheim, le 14 mars 1808.

cercle des personnes auxquelles elle pouvait être expliquée et démontrée, de manière à les intéresser comme étude et à les convaincre de la possibilité et de l'utilité de ses applications dans la vie et au milieu du monde. Les ouvrages qui se proposent d'établir les bases d'une science, qui en discutent toutes les preuves, analysent et combattent toutes les objections, et ne peuvent rien omettre de ce qui doit même surabondamment établir un corps de doctrine complet, sont plutôt faits pour les esprits sérieux qui n'admettent rien sans avoir étudié le pour et le contre, et auxquels une science nouvelle ne peut être présentée sans la réunion complète de tout ce qui peut déterminer la conviction : ces ouvrages existent * ; celui que nous publions est destiné aux personnes du monde plutôt qu'aux

* *Note des principaux ouvrages publiés en français sur la phrénologie, par ordre de date.*

DEMANGEON. — Physiologie intellectuelle, ou développement de la doctrine du professeur Gall sur le cerveau et ses fonctions. 1808. — Réimprimé en 1842.

D^r GALL et SPURZHEIM. — Mémoire présenté à l'Institut de France le 14 mars 1808. Recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier.

D^r SPURZHEIM. — Observations sur la phrénologie. 1 vol. in-8°. 1818.

D^r GALL. — Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier. 4 vol. in-4°. Atlas in-folio de 100 planches. — Le docteur Spurzheim a pris part à la rédaction du 1^{er} volume et de la moitié du 2^e.

D^r GALL. — Sur l'origine des facultés morales et intellectuelles de l'homme et sur les conditions de leur manifestation. 6 vol. in-8°. 1822.

D^r VIMONT. — Traité de phrénologie humaine et comparée. 2 vol. in-4° avec atlas in-f° de 120 planches. 1835.

D^r BROUSSAIS. — Cours de phrénologie. 1 vol. in-8°. 1836.

ROBERT MACNISH, traduit par H. Lebeau. — Introduction à l'étude de la phrénologie par demandes et réponses. 1 vol. in-18. 1838.

D^r DEBOUT. — Esquisse de la phrénologie. 1 vol. in-18. 1843.

G. COMBE, traduit par H. Lebeau. — Traité complet de phrénologie. 2 vol. in-8°. 1844.

D^r FOSSATI. — Manuel pratique de phrénologie. 1 vol. in-8°. 1845.

savants et aux hommes d'étude. Nous partons de ce point que la phrénologie est une science établie, et nous nous proposons de la mettre à la portée de tous ceux qui sont disposés à en prendre connaissance et que fatiguerait la lecture d'un ouvrage de discussion.

La phrénologie prouve que le cerveau est l'organe affecté à la manifestation de toutes les facultés, de tous les sentiments et de tous les penchants qui constituent l'homme comme être intelligent et passionné; elle prouve, en outre, que chaque faculté, sentiment ou penchant est invariablement attaché à une portion particulière et déterminée du cerveau. La vue d'une collection de têtes humaines et de bustes moulés mettrait promptement en état d'apprécier les différences de développement du cerveau dans son ensemble et des organes particuliers d'après lesquels la phrénologie établit les différences dans les dispositions individuelles *. Nous présenterons à nos lecteurs un grand nombre de dessins destinés à montrer combien ces différences sont sensibles; ils pourront s'exercer à les reconnaître et à les apprécier. (Toutefois nous devons dès à présent bien établir que chacun saisira et appréciera ces différences réelles avec plus ou moins de facilité, suivant le degré d'aptitude résultant de son organisation particulière.)

Après avoir montré la situation des organes de toutes les facultés et de toutes les dispositions naturelles primitives et défini la sphère et la portée de ces facultés d'après l'analyse phrénologique, nous ferons voir, dans une suite variée de des-

* La collection du docteur Gall a été placée après sa mort au Jardin-des-Plantes, dans les galeries d'Anatomie comparée.

Le docteur Dumoutier en possède une également nombreuse et bien choisie, dont il a formé un musée phrénologique, rue de Seine, n° 37. Profondément versé dans la science phrénologique et habile dans ses applications pratiques, il est souvent consulté par des personnes qui désirent obtenir les notions particulières et précises que cette science peut donner.

sins, comment l'expression du visage, le geste et tout l'extérieur du corps se mettent en parfaite harmonie avec la nature de la faculté dont l'activité se manifeste, et comment, dans toute expression énergique ou habituelle, le mouvement de la tête est déterminé par le siège de l'organe dont l'excitation est momentanée ou la prédominance constante.

Nous nous sommes décidé à entreprendre ce genre de publication pour la phrénologie, parce que nous trouvons que les ouvrages publiés jusqu'à présent ne contiennent pas en assez grande quantité les dessins destinés à montrer avec évidence les différentes formes de têtes qui résultent du développement inégal des organes du cerveau; et cependant, pour se mettre en état de pouvoir faire des observations phrénologiques exactes, il faut avoir bien appris à saisir les diverses conformations de la tête. Nous multiplierons beaucoup les exemples pour faciliter cette étude par l'exercice. Initié dès ma jeunesse à tous les principes et aux diverses applications de la phrénologie par l'excellent docteur Spurzheim *, j'ai pu, dans le cours d'une intimité de quatorze années, assister à la composition de plusieurs de ses ouvrages, recueillir ses pensées, écouter le développement de ses vues philosophiques, et puiser, dans l'examen de sa nombreuse collection, une conviction de la vérité de sa doctrine que je voudrais transmettre à d'autres. Entraîné par une vocation prononcée vers l'étude et la pratique des beaux-arts, et depuis bien des années uniquement occupé de dessin et de peinture, il m'est facile de joindre mes études et mes facultés d'artiste à mes connaissances comme phrénologiste, et c'est à ce double titre que j'ai cru pouvoir entreprendre la publication d'une *Phrénologie illustrée*.

* En 1818, il avait épousé ma mère; j'étais alors âgé de 17 ans et sorti du collège depuis un an.

LA PHRÉNOLOGIE.



INTRODUCTION.

Nous supposons que les personnes qui liront cet ouvrage n'ont jamais entendu parler de la phrénologie; mais nous sommes persuadé que jusqu'à un certain point toutes ont fait de la phrénologie sans le savoir. Le langage familier admet un grand nombre d'expressions qui expriment des idées ou des faits du domaine de la phrénologie. Quand on désigne quelqu'un par la qualification de *forte tête*, ou qu'on lui attribue un front large et haut, un front bas et déprimé, on fait de la phrénologie, et les idées qu'on attache à ces désignations sont en parfait rapport avec les principes de cette science. Les vérités naturelles ont une telle évidence par elles-mêmes, que bien longtemps avant d'être étudiées à fond par quelque homme de génie qui s'en empare et en fait une science, elles ont déjà frappé certains esprits observateurs; ceux-ci, sans pousser leurs recherches plus loin, signalent quelques-uns des faits les plus saillants, et font passer dans le langage habituel des expressions dont l'énergie est sentie par tout le monde. Ainsi cette expression pitto-

resque *il faut bien se tâter* avant d'entreprendre quelque chose d'important est devenue littérale et positive en phrénologie. Il faut, en effet, se tâter la tête, apprécier la portée de ses facultés et ne rien tenter au delà de ce qu'elles permettent d'accomplir.

Il n'est pas difficile de saisir à première vue les énormes différences qui existent entre certaines têtes; on peut s'en faire une idée en parcourant la série de portraits et de bustes reproduits sur les planches de notre ouvrage.

Quand une fois l'attention est portée sur ces étranges variétés de configuration, il est naturel de désirer connaître les effets qui peuvent en résulter; et puisqu'il n'y a pas de vérité plus généralement admise que la prodigieuse variété naturelle des caractères et des goûts, voyons s'il n'existe pas un rapport nécessaire entre les variétés de conformation de la tête et les variétés de dispositions: c'est là le but que s'est proposé la phrénologie, et qu'elle a parfaitement atteint.

Il est évident que, pour arriver à ce résultat, la phrénologie a dû multiplier à l'infini les observations sur les différentes formes de tête, et qu'elle n'a pu rattacher exactement les diverses et nombreuses facultés morales et intellectuelles de l'homme aux différentes parties du cerveau, qu'après le plus long, le plus minutieux et le plus consciencieux examen de la constante dépendance des parties ou organes du cerveau et de leurs manifestations. Le résultat de ce procédé d'observation a été de connaître exactement l'essence primitive de chaque faculté ou penchant, et de déterminer précisément quelle est la portion du cerveau qui lui sert d'organe et sans laquelle il ne pourrait se manifester.

Ce résultat est assurément très-important et très-intéressant, mais il n'en faut pas conclure légèrement que la phrénologie fournit les moyens infaillibles de dire la bonne

aventure aux gens, et qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur une tête pour deviner et prédire à coup sûr ce qu'a fait et ce que fera l'individu dont on s'occupe : cela ne peut avoir lieu, jusqu'à un certain point, que quand il s'agit d'une tête très-fortement caractérisée, et encore on ne pourra que déclarer la prééminence de telle ou telle disposition, suivant le développement que présentera la tête; la phrénologie détermine avec assurance les dispositions dominantes et peut faire présumer avec une certitude suffisante l'ensemble d'un caractère, mais elle ne peut pas pronostiquer les actions, parce que celles-ci dépendent des circonstances où une personne se trouve placée, et de l'influence de ses habitudes, de son éducation et de la société où elle vit.

Il faut se rappeler que tout cerveau, à moins d'une organisation vicieuse, comme dans l'idiotisme, et sauf les cas de maladie, est composé de toutes les parties qui ont été reconnues comme organes des différentes facultés; par conséquent, chaque individu bien conformé possède toutes ces facultés; mais, comme ces organes du cerveau n'ont presque jamais un parfait développement, il en résulte que les portions du cerveau les plus prononcées sont des organes plus puissants et plus actifs que les autres : cette activité plus grande a pour conséquence quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans une foule où les plus grands et les plus forts attirent tout à eux, et s'arrangent aux dépens des faibles; cependant les faibles existent à l'état d'infériorité, quand ils ne sont pas étouffés; mais les grands dominent presque sans contrôle; et c'est à peine si l'on s'aperçoit de temps en temps de l'existence des faibles. C'est là l'histoire des cerveaux, où certains organes dominent absolument. Quant à ceux où la nature a mis de tout un peu, ce sont eux qui constituent l'espèce humaine en masse, le grand troupeau; nous traiterons plus tard ce chapitre.

Quant à présent, nous pensons que la phrénologie, tout en se renfermant dans son rôle modeste de science d'observation et non de divination, offre encore assez d'intérêt par la clarté de ses principes et l'évidence de ses applications pour obtenir l'attention de ceux qui aiment à se rendre un peu compte d'eux-mêmes et du prochain.

Quelques personnes témoignent de la répugnance pour la phrénologie et paraissent en avoir peur; nous ne parlons pas pour le moment de celles qui l'accusent de matérialisme, mais de celles qui, ayant entendu dire qu'on peut à la vue et au toucher reconnaître les dispositions d'un individu, s'effarouchent beaucoup à l'idée qu'on va lire au fond de leurs plus intimes pensées: nous insistons donc sur ce point, que la phrénologie ne peut indiquer que les dispositions données à chacun par la nature, mais qu'elle ne peut deviner quelles sont les facultés actives, à moins que la physionomie n'en exprime la manifestation: dans ce cas il y a toujours accord entre la phrénologie et la physionomie. L'étude et l'observation de l'expression du visage et des gestes sont les moyens de tout temps employés pour reconnaître l'action des facultés; c'est ce qu'on appelle le langage naturel, et aucun observateur ne s'y trompe: la phrénologie n'y a rien changé, elle y a ajouté quelques signes de plus. De tout temps la bienveillance, la fermeté, l'orgueil ou l'amour-propre, la timidité ou circonspection, l'audace et la ruse, les penchants cyniques, le bel esprit ou la gaieté, le sentiment religieux, l'esprit méditatif et réfléchi, la sagacité et l'intelligence rapide, ont été facilement reconnus par les signes de la physionomie, sur tous ceux qui sont habituellement sous l'influence de ces dispositions et de ces facultés.

Il n'est pas de famille dans laquelle chacun ne puisse donner des renseignements précis sur le caractère et les

facultés des membres qui la composent; tous les caractères très-prononcés se reconnaissent à la première vue, par le seul aspect du visage, des gestes et de la démarche. Que reste-t-il donc à cacher, et qui peut désirer se cacher?

Si la phrénologie généralise la connaissance qu'on peut obtenir des éléments du caractère des personnes en observant leur conformation cérébrale, elle ne doit avoir pour effet que d'inspirer une juste indulgence réciproque pour les différences de caractère; si dans quelques cas elle doit faire naître une défiance légitime à la vue d'une organisation tout à fait défectueuse, elle rend service en désignant à l'attention publique les êtres qui ont besoin de surveillance, et elle peut aider à prévenir des malheurs et des crimes.

D'ailleurs, tous les penchants, tous les sentiments donnés à l'homme sont bons en eux-mêmes, utiles et nécessaires, et en rapport avec le monde où il a été placé pour vivre : nous démontrerons plus tard comment les penchants très-forts peuvent être maintenus et même utilement employés, comment l'éducation et de meilleurs règlements sociaux pourraient améliorer certaines organisations, ou en tirer bon parti. Tant de conditions sociales variées, tant d'occupations indispensables, de travaux différents et nécessaires, peuvent employer avec avantage les différents caractères et les dispositions naturelles les plus incompatibles! Nous ne croyons cependant pas à une perfectibilité indéfinie : nous savons par la phrénologie ce que l'on savait auparavant par l'expérience, que bien des *mauvaises têtes* existent et sont incorrigibles; mais en revanche nous savons par elle de la manière la plus certaine que l'espèce humaine a été créée *bonne*; qu'elle a été pourvue par son Créateur de facultés et de sentiments qui la rendent *intelligente* et *sociable*. Si quelque démon a beaucoup gâté cette disposition naturelle primitive, et causé le *mal moral* dont se plaignent tant de

philosophes attristés, comme il a gâté le monde physique et détruit ce beau paradis terrestre si regretté dont toutes les nations ont conservé le souvenir, la phrénologie n'y peut rien; elle observe les faits, quelle qu'en soit la cause. On peut être optimiste ou pessimiste suivant que l'esprit est frappé du bien ou du mal qui se montrent avec une égale évidence dans la création. Les sciences naturelles, si avancées de nos jours, ont approfondi et constaté ce qu'il y a d'admirable et d'imparfait dans les œuvres de la création terrestre. De tout temps l'histoire et la philosophie ont également constaté ce qu'il y a de caractéristique en bien et en mal dans l'espèce humaine, et chez toutes les nations la tradition a établi que le mal s'était montré sur la terre dès les premiers jours de l'apparition de l'homme sur le globe. La Genèse nous montre la première femme et le premier homme bientôt coupables pour avoir cédé à l'entraînement de leurs désirs, et leur premier-né apportant déjà la mauvaise disposition de caractère qui le rendit jaloux et meurtrier de son frère. Abel, favorisé par de meilleures dispositions innées, fut bon et juste sans effort, tandis que dès l'enfance un sceau fatal semble, d'après la tradition biblique, avoir prédestiné Caïn au crime.

CHAPITRE PREMIER.

Nous donnons ici le tableau du classement des facultés tel que l'a proposé le docteur Spurzheim. La planche n° 2 représente une tête avec les divisions qui établissent le siège particulier de chaque organe; il est bien entendu que ces divisions, en tant que leur forme est circonscrite par un contour linéaire très-précis, ne sont pas l'exacte représentation des parties du cerveau qu'elles indiquent, comme on peut le voir en examinant le dessin d'un cerveau figuré sur la planche n° 3; mais on doit considérer le milieu de l'espace compris dans chaque division comme correspondant à la saillie la plus prononcée de chaque organe, et la direction de chaque compartiment indique bien dans quel sens sont dirigées les circonvolutions du cerveau qui constituent chaque organe.

Le cerveau est un instrument double; il est composé de deux parties qui s'appellent *hémisphères*. Chaque hémisphère est formé de l'assemblage de toutes les parties cérébrales affectées aux diverses facultés, ainsi que le fait voir la gravure qui représente un cerveau vu en dessus; il existe par conséquent deux organes pour chacune des facultés, de même qu'il y a deux yeux pour la vue. Un intervalle assez marqué sépare les deux hémisphères; mais, quand on examine la tête, on ne tient pas compte de cette séparation, parce que les organes qui se touchent dans la ligne médiane se confondent; on juge de leur développement comme s'ils ne formaient qu'un même organe, quoique chacune des saillies de la ligne médiane soit formée de la réunion de deux organes distincts.

CLASSEMENT DES FACULTÉS.

FACULTÉS AFFECTIVES.

Ces facultés agissent du dedans, et ne sont nullement acquises par des impressions du dehors. Elles doivent être senties pour être comprises, mais elles ne s'apprennent pas. Elles sont les grands mobiles de nos actions, mais elles ne connaissent pas par elles-mêmes les objets qui peuvent les satisfaire; elles agissent instinctivement.

PENCHANTS.

Il y en a plusieurs espèces. Toutes ces facultés sont communes aux animaux et à l'homme; elles produisent des désirs, et ce qu'on appelle instinct chez les animaux.

* Alimentivité, sur la tête divisée, marque $\times$, pl. 2.

N° 1. Amativité.

N° 6. Destructivité.

2. Philogéniture.

7. Secrétivité.

3. Habitativité.

8. Acquisivité.

4. Affectionivité.

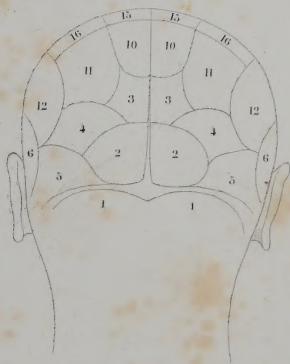
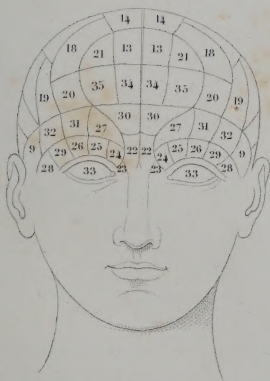
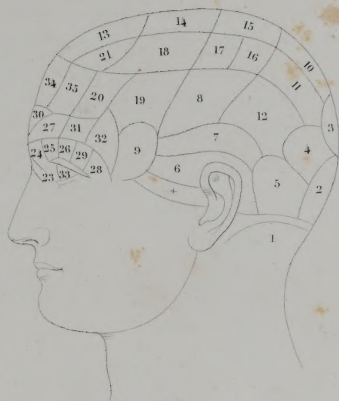
9. Constructivité.

5. Combativité.

SENTIMENTS.

Les dix espèces de facultés précédentes sont intérieures et donnent des désirs et des penchants; les douze suivantes sont également intérieures et produisent des inclinations, mais elles manifestent encore des émotions de l'âme qu'on

* Aux idées nouvelles il fallait des mots nouveaux; le docteur Spurzheim les a composés en adoptant la terminaison *ivité*, par analogie avec les mots français, tels que destructif, instinctif, corrosif, etc., qui expriment une force active, et avec ceux qui, tels que docilité, générosité, etc., désignent une qualité.



PHRÉNOLOGIE.

peut appeler sentiments, et qu'il faut sentir soi-même pour les connaître. Les penchants sont principalement destinés à faire agir les animaux et l'homme; les sentiments modifient les actions des penchants, et produisent aussi des actions d'après leurs propres désirs. Quelques sentiments sont communs aux animaux et à l'homme; d'autres sont exclusivement attribués à l'espèce humaine.

- | | |
|-----------------------|-------------------------|
| N° 10. Estime de soi. | N° 16. Conscienciosité. |
| 11. Approbativité. | 17. Espérance. |
| 12. Circonspection. | 18. Merveillosité. |
| 13. Bienveillance. | 19. Idéauté. |
| 14. Vénération. | 20. Gaieté. |
| 15. Fermeté. | 21. Imitation. |
-

FACULTÉS INTELLECTUELLES.

Leur nature essentielle est celle de procurer des connaissances.

FACULTÉS PERCEPTIVES.

- | | |
|------------------------------|-----------------|
| N° 22. Individualité. | N° 28. Calcul. |
| 23. Configuration. | 29. Ordre. |
| 24. Étendue. | 30. Éventualité |
| 25. Pesanteur et résistance. | 31. Temps. |
| 26. Coloris. | 32. Tons. |
| 27. Localité. | 33. Langage. |

FACULTÉS RÉFLECTIVES.

- | | |
|---------------------|-------------------|
| N° 34. Comparaison. | N° 35. Causalité. |
|---------------------|-------------------|

On voit que les facultés sont divisées en penchants, en sentiments et en facultés perceptives et réfléchives.

Les organes affectés aux penchants résident dans la partie inférieure et postérieure du cerveau. Les organes des sentiments siègent dans la partie antérieure et supérieure.

Les facultés perceptives occupent toute la partie antérieure à la base du front, autour et au-dessus des yeux.

Et les facultés réfléchives sont situées au milieu du front.

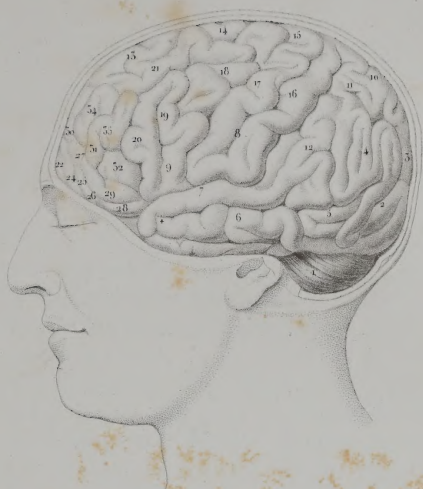
Quand les organes des penchants sont fortement développés, la tête est grosse et large à la base, soit qu'on la mesure depuis l'oreille jusqu'à l'occiput, soit qu'on examine l'espace qui existe d'une oreille à l'autre.

Quand les organes des sentiments sont aussi très-prononcés, le volume de la tête augmente et présente de grandes dimensions en hauteur et en largeur, dans sa partie supérieure en avant jusqu'au front et en arrière jusqu'à l'occiput.

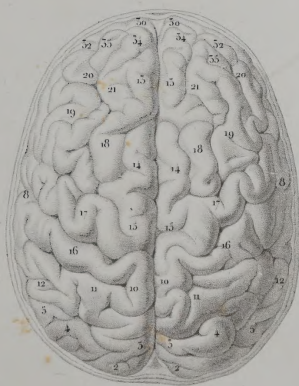
Enfin, quand les facultés perceptives et réfléchives existent à un degré bien marqué, toute la partie frontale antérieure, jusques et compris le globe de l'œil, présente un développement large et élevé. Cette réunion d'organes très-prononcés dans les différents ordres des facultés constitue une organisation énergique et puissante; les exemples n'en sont pas très-communs, ceux qui en sont doués ont une supériorité naturelle, quelle que soit leur condition sociale.

Il ne faut pas croire cependant qu'il suffise d'avoir une très-forte tête, *une grosse tête*, pour être un génie, ou même un homme remarquable; le volume seul n'est pas la condition unique d'une excellente organisation: de petites têtes manifestent souvent beaucoup plus d'énergie que d'autres qui sont plus volumineuses; mais en admettant une égale activité du cerveau, celui qui possède le volume l'emporte par la puissance et l'étendue de ses facultés sur celui qui n'a que de petites proportions. Il faut donc tenir compte avec la plus grande attention de l'influence du tempérament, qui détermine l'activité.

1^o

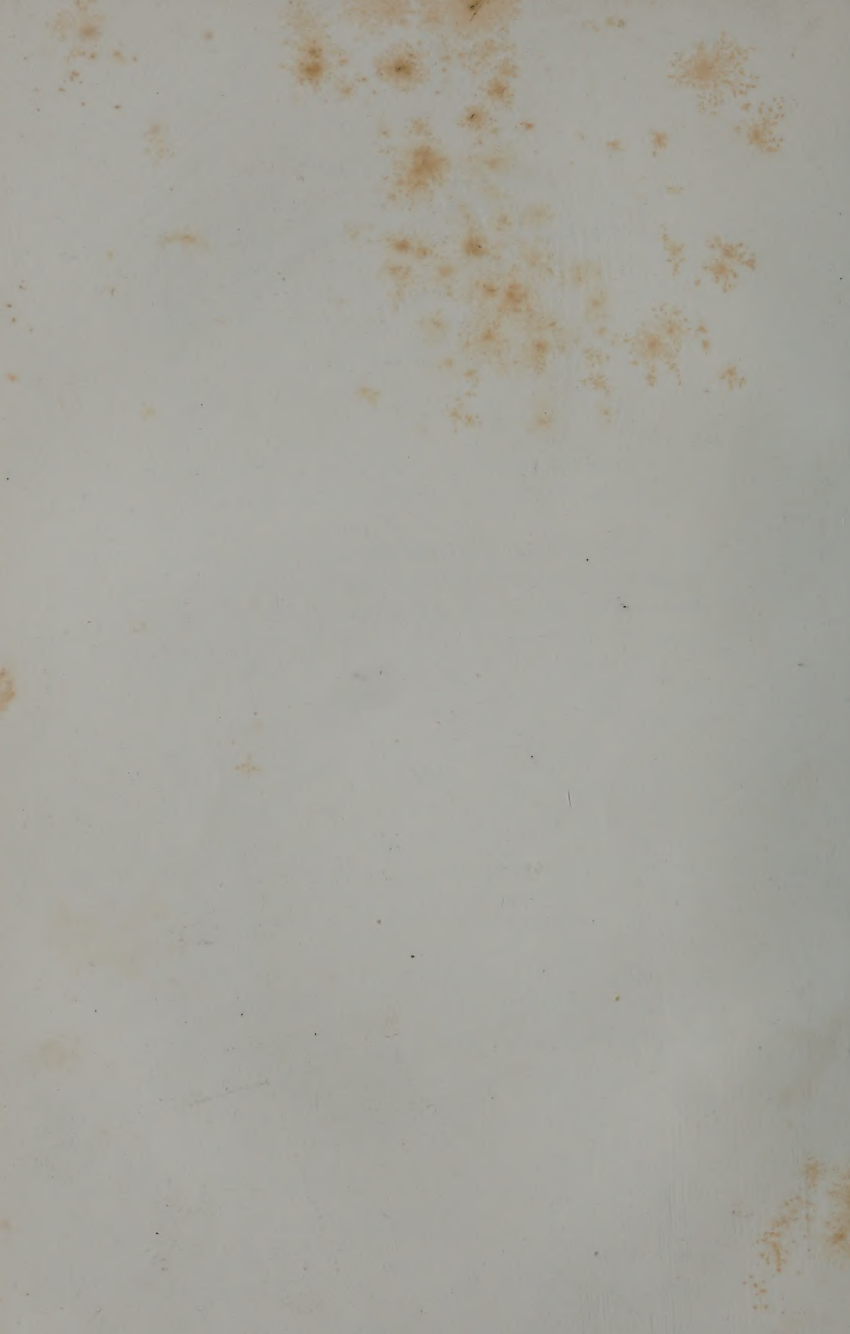


2^o



PHRÉNOLOGIE.

1^o Cerveau vu de profile 2^o Cerveau vu en dessus



CHAPITRE DEUXIÈME.

TEMPÉRAMENTS.

On sait qu'il y a quatre sortes de tempéraments :

Le lymphatique, le sanguin, le bilieux et le nerveux.

On les reconnaît à des signes extérieurs faciles à saisir quand ils sont bien caractérisés.

Le tempérament lymphatique est indiqué par une peau blanche et pâle, des cheveux blonds, des formes molles et arrondies, et par l'engorgement du tissu cellulaire. Le regard est sans vivacité, les muscles sans vigueur, le pouls faible; tout annonce la lenteur et la faiblesse des fonctions soit végétatives et corporelles, soit intellectuelles.

Le tempérament sanguin se manifeste par un embonpoint convenable des membres, par la fermeté et la consistance des chairs; les cheveux sont blonds ou châains, les yeux bleus, le teint coloré, le pouls fort, plein et fréquent, et toute la physionomie est animée.

Le tempérament bilieux est caractérisé par des cheveux noirs, une peau brune, le teint sombre ou jaunâtre, les yeux noirs, des muscles fermes et modérément prononcés, et par des formes anguleuses et roides. Ceux qui sont doués de cette constitution ont une physionomie qui exprime des sensations fortes, et ils manifestent une activité générale d'esprit et de corps.

Les signes extérieurs du tempérament nerveux sont les cheveux fins et abondants, une apparence de délicatesse, les muscles petits, le teint peu coloré, les mouvements

musculaires rapides et une grande vivacité dans les sensations.

Ces quatre tempéraments sont rarement sans mélange, et il serait assez difficile d'en rencontrer des exemples exempts de toute modification. Ils sont le plus ordinairement réunis de manière à présenter les combinaisons de lymphatique-sanguin, lymphatique-bilieux; sanguin-lymphatique, sanguin-bilieux, sanguin-nerveux; bilieux-lymphatique, bilieux-sanguin, bilieux-nerveux, etc. Néanmoins on peut souvent apprécier quel est le tempérament qui domine et se rendre compte du degré d'activité que telle ou telle personne possède dans la manifestation de ses facultés.

C'est une condition essentielle pour porter un jugement phrénologique.

Nous supposons donc qu'on ne perd pas de vue cette recommandation expresse de s'assurer d'abord du degré d'activité d'une personne : la voix, le geste, le regard, les mouvements et la démarche sont des indices facilement appréciables et toujours en rapport avec ce qui a été dit des tempéraments.

Maintenant, nous allons passer à la définition de la faculté ou tendance primitive attribuée à chaque organe.

CHAPITRE TROISIÈME.

DÉFINITIONS DES FACULTÉS.

Avant de commencer à définir les facultés qui sont admises dans le classement qui précède, nous devons, pour présenter l'état actuel de la science phrénologique, parler d'une faculté qui n'avait pas été soupçonnée par Gall, et dont le docteur Spurzheim était disposé à reconnaître l'existence en l'appelant *vitativité*. M. G. Combe, d'Édimbourg, le docteur Vimont, le docteur Dumoutier et le docteur Broussais l'admettent sous le nom de *biophilie*. Elle est la source de cet instinct puissant qui fait aimer la vie; l'organe, suivant ces phrénologistes, est situé à la base du cerveau; il touche à la partie interne de ceux de l'alimentivité et de la destructivité : sa position en rend l'observation difficile, et le signalement n'en serait possible que s'il avait un très-grand développement : dans ce cas, il élargirait la tête entre l'oreille et la pommette. Cet instinct peut être compris au nombre de ceux que la phrénologie appelle *penchants*; il porte à toutes les actions qui ont pour but la conservation de l'existence, et il se combine aussi avec les autres facultés : il s'unit surtout à la circonspection; il éveille les idées de précaution et les calculs de prudence dans l'intérêt de la conservation, et il porte au plus haut degré les émotions de pusillanimité par l'horreur du trépas. Voici en quels termes M. G. Combe analyse cet instinct, et quelles raisons il donne à l'appui de sa conviction de l'existence d'un organe de l'amour de la vie *.

* Traité complet de Phrénologie, 4^e édition, traduit par H. Lebeau. Paris, 1844.

« Dans les nombreuses conversations que j'ai eues avec une foule de personnes sur leurs sentiments intimes, rien n'a plus fortement frappé mon attention que l'énorme différence qu'on remarque chez les hommes relativement à l'amour de la vie. On croit généralement que le désir de conserver la vie est un sentiment commun agissant sur tous les êtres avec la même intensité; mais les faits prouvent qu'il n'en est pas ainsi. Tous, sans doute, aiment la vie, mais à des degrés différents. Quelques individus considèrent la mort comme le plus grand des malheurs, et déclarent qu'ils préféreraient vivre dans la plus profonde misère, que de faire le sacrifice d'une partie de leur existence.... Il en est qui ne tiennent pas autant à la vie, et qui considèrent le malheur de quitter les objets de leurs affections comme les seuls maux de la mort.... J'ai rencontré les diverses manières de sentir, combinées avec les dispositions les plus opposées sous tous les autres rapports. L'homme gai, riche et bien portant, n'est pas toujours celui qui se montre le plus attaché à la vie, pas plus que l'homme malheureux et misanthrope ne se montre le plus disposé à en faire le sacrifice : ce sentiment est tout à fait indépendant de l'état heureux ou malheureux où se trouve l'individu. Ces différences ne dépendent pas davantage des qualités morales et religieuses de l'homme. Nous semblons être attachés à l'existence en elle-même par une faculté primitive et indépendante, de même que par d'autres nous sommes portés à la défendre et à la transmettre. Byron ne concevait pas les efforts qu'il avait faits dans une circonstance de sa vie pour échapper à la submersion, lui qui tant de fois avait désiré de mourir. Le docteur John Aikin, si bon et si simple, ne concevait pas le sentiment de l'amour de la vie. »

Dans les grandes catastrophes, on voit quelques individus promptement découragés renoncer à conserver leur exis-

tence quand le péril leur paraît imminent; plusieurs même, par un sacrifice volontaire et prématuré, vont au-devant d'une fin qu'ils considèrent comme inévitable, tandis que d'autres, même sans la moindre chance de salut, ne peuvent se résoudre à quitter la vie et font de grands efforts pour se débattre quelques instants de plus contre un trépas certain. L'amour de la vie, combiné avec la fermeté et la combativité, est un des stimulants d'une défense désespérée pour se soustraire à une mort violente et pour vendre chèrement sa vie : il inspire à des naufragés, à des ouvriers engloutis et à la plupart de ceux dont la vie est en danger, cette constance et ces tentatives pour prolonger leur existence jusqu'au dernier moment où il leur est possible d'atteindre : l'espérance s'unit à l'amour de la vie pour soutenir cette lutte contre une destruction qui menace et s'approche. L'amour de la vie, encouragé par l'espérance, donne aussi ce désir si ardent chez tant de personnes de revivre au delà du tombeau. bercé par la merveilleosité et confiant dans les croyances du sentiment religieux, il rêve l'immortalité dans un autre monde après avoir poussé jusqu'au plus long terme l'existence dans celui-ci. Comme dit encore G. Combe, « l'idée du néant est insupportable à leur imagination, et un de leurs plus forts arguments pour soutenir l'immortalité de l'âme est que Dieu n'a pu être injuste, et qu'il ne pouvait, sans injustice, faire à l'homme le don de la vie pour le replonger ensuite dans le néant. Vivre est, selon eux, un droit à l'immortalité. »

La Fontaine, ce penseur si profond, si plein de finesse et de sagacité, a mis ce sentiment instinctif en scène dans sa fable de *la Mort et le Bûcheron*, et il conclut avec vérité : *Plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes*. Il revient encore à ce sentiment dans cette belle fable où il peint avec tant d'énergie les instances de ce vieillard moribond qui

demande encore un délai, en colorant de vains prétextes cet amour de la vie dont il est possédé, malgré ses cent ans; il achève cette peinture si vraie par un trait qui exprime une observation fondée sur l'existence de cet instinct inné, dont la force subsiste jusqu'au dernier soupir chez quelques vieillards décrépits : *Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.*

C'est donc bien en effet un sentiment naturel et primitif, et à ce titre il doit être compris dans le classement phrénologique des facultés de l'homme. C'est ce sentiment sans doute qui dispose à ce genre d'égoïsme incompatible avec le dévouement et avec ce généreux courage qui fait risquer sa vie soit pour accomplir un devoir, soit pour sauver un malheureux en danger de périr. Quand, au contraire, il est faible, le chagrin, la misère et le découragement disposent l'homme privé d'énergie à considérer l'existence comme un fardeau, à la perdre sans regret, et souvent à y mettre volontairement un terme. L'ennui même conduit au suicide; il inspire le dégoût de la vie, quand la nature n'a pas donné une suffisante activité à l'instinct conservateur : quelle différence entre cet homme que le spleen ronge et pousse au suicide au sein de l'abondance, et quand, jeune encore, il pourrait parcourir une longue et heureuse carrière, et tel pauvre diable, vivant au jour le jour, qui se trouve heureux d'être au monde, malgré toutes ses peines et toutes ses fatigues! Dans le premier cas, l'amour de la vie, trop faible ou éteint dans un organe peu développé ou maladif, n'est pas soutenu par l'assistance des facultés qui forment cet heureux caractère où domine l'espérance et la gaieté naturelle. Dans le second cas, au contraire, ces deux facultés, en se combinant avec un instinct de conservation suffisamment grand, contribuent à faire aimer une existence dont elles embellissent le cours.

Nous verrons dans la suite de cet ouvrage comment les facultés produisent, en se combinant entre elles à différents degrés, et par des alliages variés à l'infini, une multitude d'actions autrefois inexplicables et dont la phrénologie dévoile aisément la source et les motifs : une des plus étranges bizarreries de l'esprit humain, constatée par de fréquents exemples, devient ainsi facile à concevoir : l'esprit d'imitation a souvent entraîné au suicide : des individus déjà disposés à une fatale mélancolie, tenaient encore à la vie par un instinct suffisant pour les empêcher d'attenter à leurs jours : tout à coup ils prennent une résolution désespérée et se tuent. C'est l'exemple qui les décide, et ils franchissent ce dernier pas redoutable à l'imitation d'un autre. On raconte qu'en Allemagne, l'empereur Napoléon fit brûler une guérite dans laquelle plusieurs soldats s'étaient successivement donné la mort. Telle est l'influence de l'excitation produite sur les facultés par une circonstance extraordinaire ! La fatale guérite agissait avec force sur l'esprit du nouveau factionnaire ; dans la solitude et dans le silence de la nuit, la pensée du soldat se fixait nécessairement sur la destinée du camarade suicidé : par un retour naturel sur lui-même, ses sentiments excités se livraient aux pénibles émotions que d'amers souvenirs, des regrets ou des fortes contrariétés pouvaient soulever en lui. Dans cette fâcheuse disposition, l'exemple, toujours si puissant, provoquait la faculté de l'imitation, et si le malheureux mélancolique, cédant à la démoralisation qui atteint surtout ceux qu'une certaine combinaison de caractère dispose au découragement, n'était pas retenu par ce frein salutaire que l'amour de la vie impose au désespoir, il succombait à la tentation d'imiter. Tel fut, sans doute, le concours de circonstances déterminantes qui produisit une série de suicides. La destruction de la guérite fit une diversion efficace, et cette mesure, appuyée par un

ordre du jour énergique, arrêta la funeste manie qui paraissait devenir contagieuse.

M. Dumoutier croit pouvoir établir, par un certain nombre de faits, que cet organe est faible chez ceux qui se détruisent et qu'il est au contraire très-prononcé chez ceux qui ne pensent qu'à leur conservation.

ALIMENTIVITÉ,

MARQUE X, SUR LA TÊTE DIVISÉE, PL. 2.

L'organe est situé en avant de l'oreille et au-dessus de l'arcade zygomatique. Dans le cerveau, il dépend des lobes moyens et en forme la partie antérieure.

Il est certain que les sensations de la faim et de la soif avertissent l'homme du besoin de nourriture qu'éprouve son corps, cette machine compliquée, toujours en action, dont la force et l'activité ne s'entretiennent que par une dose d'aliments proportionnée à ce qu'il consomme en chaleur et en mouvement. Mais c'est un instinct particulier provenant du cerveau qui a connaissance de cet état par l'intermédiaire des nerfs; c'est par lui que l'homme est porté à prendre de la nourriture et à réparer ainsi les pertes que de continuelles émanations lui font éprouver. Si la faim et la soif seules portaient l'homme à prendre de la nourriture, ni les vins les plus exquis, ni les mets les plus délicats ne le tenteraient plus lorsqu'il est rassasié; et cependant sa gourmandise le porte à manger et à boire encore, même aux dépens de sa santé*.

La sobriété est aussi naturelle à quelques personnes que l'intempérance l'est à d'autres : cette différence dans le penchant qui préside à l'alimentation est fondée sur le développement plus ou moins grand de l'organe particulier affecté à

* Dr Hoppe, Journal de Phrénologie.

ce premier besoin de l'être animé. Cet organe, dont l'existence a été présumée longtemps après la découverte des autres organes, et constatée par un grand nombre de faits recueillis et étudiés séparément, et en même temps par plusieurs phrénologues qui se sont communiqué leurs observations, a été admis par le docteur Spurzheim et fait partie du système phrénologique. On attribue à son trop grand développement ou à son activité déréglée la gourmandise, l'ivrognerie, et cet irrésistible et insatiable besoin de nourriture dont on cite un grand nombre d'exemples curieux. Des hommes distingués par l'esprit et le jugement sont fortement enclins à la sensualité du goût. D'illustres gourmands se sont fait une réputation, soit par la recherche de leur table et les inventions raffinées de leur talent culinaire, soit par des écrits sur l'art de préparer les mets les plus succulents et sur l'art non moins important de bien manger. Quelques personnes ne mangent que pour vivre, d'autres semblent ne vivre que pour manger. Le moment du repas est impatiemment attendu par ceux qui aiment la bonne chère, et pour qui manger est un plaisir vif et bien senti dont ils se font une affaire importante; d'autres, peu stimulés par l'alimentivité, oublient l'heure des repas; leur estomac crie en vain, ils ne l'écoutent pas; tout entiers à des préoccupations d'affaires ou à des travaux intellectuels, ils considèrent comme un très-grand dérangement l'obligation de se mettre à table; ils prennent indifféremment ce qu'ils y trouvent; ils mangent avec distraction sans paraître distinguer la saveur des aliments; et, bien loin de déguster avec sensualité ce qu'ils mangent et de prolonger le plaisir de la table, ils expédient leur repas, comme on se débarrasse d'une obligation gênante, et retournent à leurs occupations favorites. On reconnaît d'après la phrénologie ceux qu'un penchant instinctif porte à s'occuper ainsi de leur nourriture. Ce penchant, comme tous ceux qui sont en nous, est modifié

par l'ensemble des facultés de chaque individu. Tous les gourmands ne sont pas gourmets, la gloutonnerie est encore plus commune que la sensualité raffinée du goût; mais, quelle que soit sous ce rapport la variété des nuances intermédiaires entre le glouton et le gastronome émérite, c'est le même penchant instinctif qui domine chez tous ceux qui sont remarquables par le soin qu'ils prennent de se bien nourrir. Tous les gourmands ne sont pas gras et joufflus, au teint frais et fleuri; et si, en général, les bons vivants sont reconnaissables à leur embonpoint, puisqu'il est naturel qu'une nourriture abondante et choisie profite à ceux qui peuvent et savent bien manger, on rencontre cependant assez souvent des mangeurs gastronomes, aux joues creuses, au teint blafard, dont la maigreur persiste en dépit de la quantité et de la substance des aliments qu'ils absorbent. C'est un effet de constitution corporelle; mais on doit trouver chez tous un développement sensible de l'organe de l'alimentivité; leur tête est large vers les tempes, à la hauteur de l'oreille, et la distance de l'oreille à l'angle du front est grande par suite de l'allongement de la partie antérieure du lobe moyen*.

Nous invitons les personnes qui désirent faire des applications de la phrénologie à se rappeler que chaque individu bien conformé possède tous les organes des facultés admises et reconnues par cette science : une tête ordinaire, dont la forme et le volume n'ont rien de remarquable, est l'attribut de tous ceux qui possèdent les facultés à un degré moyen, régulier et à peu près uniforme. Si toutes les têtes avaient été ainsi conformées dans les mêmes proportions, on n'aurait eu aucune différence extérieure à observer, et il n'eût pas été

* Les anatomistes distinguent dans le cerveau trois parties qu'on nomme lobes : le lobe antérieur, qui forme la région frontale; le lobe moyen, qui s'étend latéralement de la tempe à l'oreille; et le lobe postérieur, qui remplit la cavité du crâne en arrière.

possible de découvrir les organes qui n'ont été signalés et reconnus qu'après de nombreuses observations, soit d'un développement prononcé, soit d'un rétrécissement sensible de certaines parties : c'est ainsi que successivement il a été possible de localiser sur la tête les différents développements du cerveau constamment en rapport avec des facultés prononcées.

L'organe de l'alimentivité n'est donc très-marqué que chez les personnes décidément portées à la gourmandise ; il est au contraire très-restreint chez celles qui sont indifférentes à la qualité de leur nourriture et qui se contentent du nécessaire. Quant aux personnes dont la tête ne présente ni largeur ni rétrécissement sensible dans la partie où l'organe est situé, elles le possèdent dans la proportion convenable, nécessaire, et n'éprouvent, par conséquent, ni ces appétits sensuels et gloutons, ni cette indifférence qui porte à une excessive sobriété.

L'organe est généralement assez prononcé chez les enfants : leur tête est ordinairement assez large vers l'oreille et la tempe, et l'on connaît leur gourmandise naturelle : il semble que la nature a donné plus de force à cet instinct dans l'âge où la principale fonction de l'individu est de croître et de se développer, et où le besoin de nourriture est, par conséquent, le plus impérieux. En général le lobe moyen du cerveau est fortement prononcé chez les enfants, et la plupart se montrent enclins à la destruction et à la ruse, ainsi qu'à la gourmandise, par suite du développement simultané des organes de ces penchants.

Le buste antique de l'empereur romain Vitellius (pl. 4) présente un très-grand développement de l'alimentivité : ce buste admirable a un caractère de vérité et d'exactitude qui nous a engagé à le donner en exemple ; le caractère de ce personnage est du reste bien en rapport avec la conformation

de sa tête, où les penchans inférieurs sont dominants. Il est donc très-probable que l'artiste a fidèlement reproduit son modèle, puisque l'histoire confirme si bien ce que la phrénologie trouve à présumer d'une pareille conformation cérébrale.

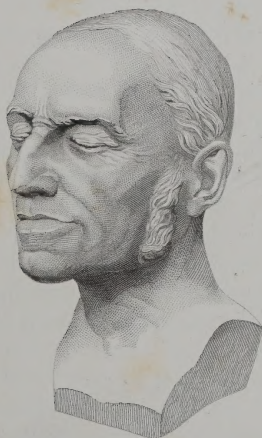
Le buste moulé sur nature et reproduit d'après une empreinte faite au daguerréotype présente aussi un organe de l'alimentivité prononcé, c'est la tête de Pigault-Lebrun, écrivain antireligieux, auteur de romans d'un genre plaisant et libre et d'un style plus animé que noble ou délicat. Il affectait un certain cynisme; il était gourmand et ce qu'on appelle bon vivant; il faisait partie de réunions d'hommes spirituels, aussi amateurs de bonne chère que de bons mots, et goûtant ensemble, avec une égale sensualité, les délices d'une bonne table et les débauches de verve et d'esprit *.

On sentira encore mieux les proportions de ce développement de l'organe de l'alimentivité chez ces deux personnages, si on le compare avec l'étroitesse et le peu de largeur et de longueur de la même partie de la tête depuis l'oreille dans le buste de Harris le mystique, pl. 18, et de Rolland, pl. 16.

* Les portraits qui servent d'exemples pour le développement des facultés, ont été choisis parmi ceux qui m'ont paru présenter le plus d'authenticité. Tous les bustes moulés sur nature font partie de la collection du D^r Dumoutier; ils ont été calqués sur des empreintes faites au daguerréotype et gravés sous ma direction avec la plus scrupuleuse exactitude : ce procédé m'a paru nécessaire pour donner les formes et les proportions dans toute leur vérité et rendre irrécusables ces témoins de la justesse des observations sur lesquelles la phrénologie est fondée.



Virellius.



Piquet Lebrun.

PHRÉNOLOGIE.

Alimentivité.

N° 1. AMATIVITÉ,

PENCHANT A L'AMOUR PHYSIQUE.

L'organe de ce penchant est le cervelet : son développement est sensible à l'extérieur par la largeur et le renflement de la nuque.

Le plus impérieux des penchants donnés à l'espèce humaine, celui par lequel la nature a voulu en assurer la perpétuité, ne pouvait manquer d'être le principal élément de l'organisation cérébrale. Un cerveau particulier, qu'on appelle cervelet, important par son volume, très-remarquable par la structure de ses fibres et de ses replis, se présente comme le premier épanouissement de la moelle épinière, et comme la base même du cerveau, qui se développe au-dessus de lui; il semble que la nature, avant d'accorder à l'homme toute autre faculté, a voulu d'abord l'animer du penchant qui devait le porter à la reproduction de son espèce.

Elle y a bien pourvu sans doute, et la recommandation biblique *Croissez et multipliez* s'accomplira tant que durera le monde : rien de moins contesté que la puissance et l'influence de ce penchant. Ses manifestations variées résultent de son activité plus ou moins grande, combinée avec les autres penchants et avec les sentiments qui le modifient. L'instinct primitif est le désir de l'union des sexes. S'il est trop énergique et favorisé par une constitution active et vigoureuse, il devient brutal et grossier, et ne cherche que la satisfaction matérielle de ses désirs effrénés; il entraîne au libertinage et au cynisme; il porte à de tels excès, que les meilleurs caractères, les plus hautes intelligences en sont souillés. Il devient l'objet d'une telle préoccupation, que le malheureux qui en est obsédé lui sacrifie tout, considération, fortune et santé.

On le reconnaît à sa nuque large et saillante, au regard hardi et lascif dont il poursuit opiniâtrément les jeunes femmes , aux tentatives qu'il hasarde pour s'en approcher davantage, à ses propos toujours libres et à ses gestes familiers.

Mais si l'amativité ne reçoit pas d'un développement excessif du cervelet le caractère d'un penchant désordonné , elle se combine ordinairement avec les autres sentiments naturels, elle en reçoit des émotions et des nuances que les poètes et les écrivains se sont si souvent complu à décrire. Le penchant à l'amour, ennobli par l'idéalité, inspire l'attachement et le dévouement, et bien loin d'entraîner à l'immoralité et à des abus, il peut devenir la source des actions les plus nobles et les plus héroïques. Souvent il a l'apparence et le caractère d'un sentiment profond, exclusif; souvent, au contraire, ce penchant n'inspire que des affections légères, peu durables, et porte à l'inconstance. Quoi qu'il en soit de la diversité des combinaisons de ce penchant dans les différents caractères, il exerce une influence sensible, et l'absence ou l'extrême faiblesse de ce penchant instinctif ôte à l'individu une qualité essentielle, c'est un défaut qui nuit aux autres sentiments. Le désir de plaire est surtout excité par l'amativité; l'amabilité, la galanterie sont inspirées par ce penchant, dont l'empire s'étend sur la plus longue partie de l'existence. C'est lui qui entretient ces égards mutuels et ce tendre intérêt que se montrent les deux sexes. L'homme, en général, se montre plus généreux envers la femme qu'envers l'homme, la femme aime mieux plaire aux hommes qu'à ses compagnes; l'attrait puissant qui attire ainsi l'un vers l'autre les sexes dont le concours est nécessaire à la continuité de la race humaine, leur est donné dans une proportion convenable aux attributions de chacun. Les femmes, en général, ont le cervelet plus petit que les hommes, aussi leur cou est-il presque toujours plus étroit à sa naissance entre les oreilles,

et la ligne qui descend de la base de la tête à l'origine des épaules est d'une courbe plus concave que chez l'homme. La nature a voulu que l'homme fût entreprenant, elle l'a pourvu d'une faculté plus énergique : la femme, dont le rôle est de céder à ses instances et de conserver le fruit de la conception, a surtout été douée de l'amour des enfants : aussi ce sentiment paraît dans toute sa force dès les premiers symptômes qui lui annoncent la maternité. Cependant il est de nombreux exemples d'un développement considérable de l'amativité chez les femmes, et les désordres qui en sont la conséquence sont assez connus. Celles que ce penchant dominant entraîne, s'y livrent sans retenue ; elles foulent aux pieds la pudeur et la modestie de leur sexe ; l'histoire constate les excès d'impudicité des Faustine, des Messaline, et de tant de célèbres courtisanes : l'impératrice Catherine de Russie est aussi connue par les débordements de sa vie privée que par l'éclat de son règne. Un de ses portraits, dessiné de profil, montre une nuque assez large, et, en général, une conformation de tête plus virile que féminine. Dans la tragédie antique, la *Phèdre* d'Euripide est représentée en proie aux obsessions d'un amour illégitime. L'empire de l'amativité poussé jusqu'au délire dans le cœur d'une femme, apparut au génie poétique de la Grèce comme une fatalité imposée par la vengeance divine. Le poète adopta cette tradition, elle est consacrée de nouveau dans la sublime imitation chef-d'œuvre de Racine ; et ce dernier, dans un vers magnifique, rappelle la personnification mythologique de l'amativité féminine en décrivant les symptômes de cette passion furieuse qui va franchir toute retenue :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Il ne faut pas confondre la coquetterie qui fait rechercher les hommages, avec l'amativité qui rend avide de plaisir :

quelques femmes , animées du désir de plaire que donne l'approbativité, se contentent de s'entourer d'une foule d'adorateurs, qu'elles savent attirer par toutes les manœuvres de coquetterie , par l'art de faire valoir leurs charmes, et par la séduction de leurs manières ; mais la plupart n'en demandent pas davantage, et, loin de partager les feux qu'elles allument, elles sont d'autant plus réservées et chastes que la froideur naturelle de leur constitution, les mettant à l'abri de tout entraînement, laisse le champ libre à la vanité et leur permet d'employer tous les petits calculs et tout le manège de la coquetterie sans compromettre ce qu'on appelle leur vertu. La reine Élisabeth d'Angleterre paraît avoir été organisée de manière à être plus sensible à la vanité qu'à l'amour : l'estime de soi et la fermeté contribuaient sans doute à contenir le penchant d'une amativité peu prononcée. L'histoire n'a pu la prendre en défaut et lui contester le titre de reine-vierge dont elle se faisait un orgueilleux mérite. Ninon, bonne et franche autant que passionnée, se livrait sans scrupule à des caprices amoureux, dont le nombre fut sans doute considérable dans le cours d'une carrière de volupté dont le dernier épisode inaugura sa quatre-vingtième année. Cette femme étonnante, qui mérita par ses qualités de cœur et d'esprit que tous ses amants restassent ses amis, est un exemple frappant du résultat d'une combinaison de facultés où d'heureuses qualités dominant et ne peuvent être altérées par les abus d'un penchant aussi fort que celui de l'amativité active et puissante ; tandis que ce penchant conduit à des vices honteux et souvent à des crimes ceux qui en sont possédés et qui n'ont pas en même temps une suffisante proportion de bons sentiments innés capables de les préserver de la bassesse et de l'improbité.

L'amour vénal est le produit de la corruption sociale ; il provient surtout de la misère et de la cupidité : la prostitu-

tion n'est pas souvent la conséquence d'un excès d'amativité chez les femmes qui s'y livrent, et si tant de pauvres malheureuses y ont recours par paresse ou par besoin, c'est surtout parce que le penchant qu'elles sont destinées à satisfaire porte un si grand nombre d'hommes à les rechercher. Tous ceux qui s'occupent de la police des grandes villes savent qu'il est impossible de supprimer la prostitution, ils l'autorisent en la surveillant, et tolèrent ce qu'ils ne peuvent empêcher dans la crainte de plus graves abus. La loi inflige avec raison des peines sévères aux attentats contre les mœurs; car sans le frein du châtiment et la honte d'une condamnation, le penchant de l'amativité, livré à lui-même dans notre état social à la fois corrompu et insuffisant, qui déprave les penchants et ne leur offre pas les moyens de satisfaction légitime, produirait d'effroyables désordres. S'il est prouvé qu'en général l'amativité est un des plus actifs instincts de la nature humaine et que souvent il est développé outre mesure chez beaucoup d'individus des deux sexes, on remarque aussi qu'il est quelquefois très-faible ou tout à fait nul. Quand le développement de l'organe de l'amativité est faible ou très-petit, les hommes chez lesquels se présente ce cas assez rare sont remarquables par le resserrement de leur cou et par une nuque étroite : ils ont une apparence efféminée, ils manifestent une aversion décidée pour toute galanterie; non-seulement ils ne témoignent aucun empressement, aucun désir de plaire, mais toute leur contenance est réservée, froide et visiblement embarrassée quand ils sont en présence des femmes les plus gracieuses. Le docteur Gall montrait à ses auditeurs le crâne du docteur Hett, savant distingué qu'il avait connu, et dont l'insensibilité était complète sous ce rapport; l'organe de l'amativité y est très-petit, et le bon docteur poussait jusqu'à l'antipathie sa réserve pudique; on le vit un jour pâlir et presque se trouver mal,

parce qu'une dame avait voulu l'embrasser. Le cervelet est peu développé chez les enfants, il augmente de volume et d'activité en approchant de la puberté; quelques exemples de précocité dans les instincts de ce penchant sont dus à un développement précoce de l'organe; il diminue souvent de volume dans la vieillesse, et fort à propos sans doute, car il est bien malheureux de conserver des désirs quand on a perdu les moyens de plaire. Rien n'est plus hideux que le cynisme de certains vieillards qui ne savent pas réprimer ces restes affaiblis d'un feu que les glaces de l'âge n'ont pas encore éteint, et qui s'efforcent de le ranimer par des moyens également contraires à la santé et à la dignité de leur vieillesse.

Les anciens avaient divinisé l'amour : leur imagination poétique a créé des personnifications qui expriment les différentes combinaisons de l'amativité. *Eros*, l'amour pur, est l'expression parfaite de l'amativité simple; la *Vénus céleste* est la beauté digne d'inspirer l'amour. Les sages admettaient ces images embellies d'un sentiment naturel dont l'expression n'a rien de blâmable. Ce même instinct poétique des anciens Grecs, combiné avec leur génie observateur, avait inventé des divinités inférieures dont le caractère exprimait les abus de l'amativité; leurs excellents artistes ont toujours donné aux images de ces divinités une encolure épaisse et large, comme on peut le voir aux statues de l'Hercule, des faunes et des satyres.

Si l'intelligence est souvent employée à satisfaire les passions et surtout le penchant si général et quelquefois si fort de l'amativité, l'expérience et l'observation font aussi reconnaître que quand ce penchant n'est pas éclairé et contrôlé par une intelligence suffisante pour faire comprendre le danger et les inconvénients de ses abus, il se livre sans frein à son entraînement. Les hommes ignorants et grossiers,

ceux dont l'intelligence est bornée , commettent de plus grands excès d'amativité. Souvent aussi la nature, qui laisse avorter les organes de l'intelligence et des sentiments supérieurs, chez les idiots et les crétins, conserve à leur cerveau toute sa puissance, et ces êtres imparfaits sont souvent dangereux par l'énergie de leur penchant.

Quelques personnes considèrent le célibat et la chasteté comme un état de perfection. L'exaltation du sentiment religieux peut inspirer le sacrifice complet du penchant de l'amativité à ceux qui en sont faiblement pourvus, mais on sait combien ce sacrifice a paru difficile au plus grand nombre de ceux qui l'ont tenté ou accompli; beaucoup n'ont pu avoir assez d'empire sur eux-mêmes pour s'y astreindre. On sait assez quels abus ont existé de tout temps dans ces communautés où l'on n'entre qu'après avoir fait le vœu téméraire d'une continence absolue. La phrénologie peut faire admettre que parmi ceux qui s'enchaînent ainsi, la prédominance du sentiment religieux est assez grande pour contenir chez quelques-uns les faibles tentations qui proviennent d'un organe de l'amativité peu prononcé; mais elle prouve, par l'expérience et l'observation, que, dans le cas contraire, la nature reprend ses droits et fait tomber dans des abus inévitables ceux qui veulent s'écarter des voies légitimes de satisfaction qu'elle présente aux penchants, d'accord avec la morale et les lois sociales.

Cependant on a remarqué que ce penchant finit par s'affaiblir et s'éteindre tout à fait après une lutte longue et pénible pendant la jeunesse, quand il a été dompté par la volonté et par l'influence de sentiments supérieurs. Dans ce cas, et lorsqu'en effet ce penchant se trouve amorti avant la vieillesse, ce résultat est dû à la privation d'exercice; et nous remarquons dès à présent que l'effet sera le même sur toute faculté qui serait toujours condamnée à l'inaction, soit par

la force des circonstances, soit par l'empire d'une volonté ferme, soit par le genre de vie de l'individu. Nous reviendrons sur cette idée aux chapitres sur l'éducation et sur les habitudes.

Les désordres qui peuvent résulter de ce penchant sont très-nombreux, tels que le libertinage, l'adultère, l'inceste, etc.

Son inactivité et sa faiblesse prédisposent à la continence passive, vertu facile pour ceux qui ne sont pas tentés.

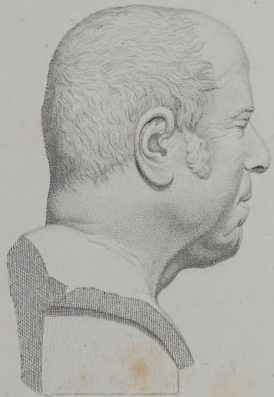
Le portrait de François I^{er} (pl. 5) présente une nuque large et pleine; l'histoire de ce prince le montre livré à la fougue et aux écarts d'un penchant que le rang suprême dégage de tout contrôle et de toute retenue.

Le buste moulé sur nature qui est reproduit sur la même planche présente également un très-large développement de l'organe de l'amativité : cet individu, dont l'empreinte fait partie de la collection du docteur Dumoutier, est connu par lui comme tout à fait maîtrisé par la force de ce penchant. On peut, au contraire, remarquer combien cet organe est faible chez les hommes décidément portés vers les idées religieuses, tels que Rolland, Harris et l'abbé Gautier (pl. 6, 16 et 18). Il est très-prononcé sur le buste du général Lamarque (pl. 8).

Raphaël, dit-on, a succombé à la fleur de l'âge à l'abus de ce penchant, tandis que Newton a poussé sa carrière jusqu'à un âge très-avancé sans avoir jamais connu l'amour : ce grand homme a pu consacrer à de sublimes découvertes un génie qu'aucune distraction de ce genre ne détournait de son application; mais comme la nature veut qu'on n'abuse de rien, ce génie épuisé s'est éteint long-temps avant sa mort, et le puissant esprit qui avait analysé la lumière est allé s'enfoncer et s'égarer dans les ténèbres mystiques : le Commentaire sur l'Apocalypse prouve que Newton était mort avant d'être descendu dans la tombe.



Francis 1^{er}



N^o. 1^{er} personnage lubrique

PHIRÉNOLOGIE.

Amativité?

N^o 2. PHILOGÉNITURE,

AMOUR DES ENFANTS.

L'organe ou la portion du cerveau d'où dépendent les manifestations de ce penchant est situé au-dessus de l'amativité : il se fait remarquer par une assez forte protubérance précisément au milieu de la partie postérieure inférieure de la tête.

L'instinct qui porte à aimer les enfants était nécessaire à l'espèce humaine, puisque le Créateur a voulu que l'enfance de l'homme fût si faible et si longue : les devoirs pénibles et fatigants qu'impose la maternité ne pouvaient s'accomplir sans l'appui d'un sentiment très-énergique pour soutenir le courage et la patience des parents, des mères surtout, puisque sur elles retombe la plus forte charge des soins multipliés que l'enfance exige : aussi la femme a-t-elle été richement dotée de ce sentiment si précieux : il lui fait trouver un charme même dans les soins matériels les plus capables de rebuter son organisation délicate : telle est la force de cet instinct maternel institué pour la conservation d'une espèce, que sans lui la reproduction multiplierait en vain ! Lorsque le penchant de la philogéniture se manifeste instinctivement avec toute son énergie, c'est précisément pour les tout petits enfants, pour ceux qui viennent de naître et qu'aucune gentillesse ne rend encore intéressants. Quelques femmes n'aiment passionnément que les enfants au maillot, elles ne ressentent plus pour leurs enfants devenus plus grands ces élans de tendresse et ces joies du cœur que leur font éprouver ceux qu'elles allaitent et qu'elles soignent avec tant de dévouement et de fatigues. Dans les familles nombreuses, le dernier venu, le tout petit bambin, accapare la tendresse maternelle : tout

est pour lui, tout doit complaire au marmot despote, et les frères et sœurs doivent sans murmurer être ses très-humbles serviteurs. La tête des femmes, généralement plus allongée que celle des hommes, le paraît encore davantage à cause du développement de cet organe presque toujours très-prononcé chez elles. De jeunes filles trouvent souvent le plus grand plaisir à s'occuper d'une poupée; elles en prennent tout le soin possible comme si c'était un enfant; elles la portent dans leurs bras, la bercent, et chantent pour l'endormir. Si on leur permet de prendre de petits enfants, on les voit joyeuses et fières. Il y en a qui essaient de porter d'autres enfants trop lourds pour leurs forces, et elles chancellent sous le fardeau précieux qu'on leur a confié, attentives à ce qu'aucun mal ne lui arrive. Rarement un garçon pense à un semblable amusement, il préfère les jeux bruyants et les exercices animés. Les femmes qui sont trop faiblement douées de ce penchant n'aiment point assez les enfants pour trouver du plaisir à remplir leurs devoirs de mère et pour s'assujettir aux restrictions que le soin de leurs enfants imposerait à leur goût pour les plaisirs du monde; elles les considèrent comme une charge insupportable; elles les éloignent avec empressement et les voient sans tendresse revenir après une longue absence passée chez des mercenaires auxquelles elles les avaient livrés pour s'en débarrasser. En quittant la chaumière où leur enfance n'a pas connu les effusions de l'amour maternel, on les met au plus vite, dès leur bas âge, dans quelque pension d'où ils ne sortent plus, si c'est une fille, que pour être mariée à la première occasion, et si c'est un garçon, que pour aller loin d'une mère sans entrailles courir les chances d'une carrière quelconque. On a rempli son devoir à la rigueur en pourvoyant suffisamment à leurs besoins et aux dépenses de leur éducation, mais il n'y a eu ni jouissance, ni bonheur; la mère dépourvue du doux penchant de

la philogéniture est une créature incomplète. Une certaine comtesse d'O..., qui est morte en refusant constamment de voir ses enfants qu'elle avait toujours détestés, présentait un aplatissement très-remarquable à l'endroit de l'organe de la philogéniture. L'absence de cet instinct porte même quelques malheureuses femmes à sacrifier leur enfant quand des circonstances entraînant les poussent à ce crime; la faiblesse de cet organe n'est cependant pas la cause directe de cet acte cruel, elle eût produit l'indifférence ou l'abandon comme il arrive souvent; mais quand la misère, la honte et le désespoir déterminent une mère à détruire son enfant, c'est que l'instinct trop faible de la philogéniture n'a pu triompher de la violence des tentations.

Les hommes, en général, ont cet instinct moins développé que les femmes. Ceux qui le possèdent à un degré remarquable le manifestent d'une manière très-sensible; on les voit sourire aux plus jeunes enfants, les prendre dans leurs bras, imaginer toute sorte de jeux pour les amuser; ils aiment à en être entourés, ils mettent leur langage à la portée des jeunes intelligences, ils leur font des récits amusants et savent s'en faire aimer. Les enfants sentent par instinct qu'un homme animé de ce penchant est leur ami naturel: ils lisent dans son regard, ils l'accueillent par des cris de joie et des caresses, et ne veulent plus s'en séparer; ils le préfèrent même quelquefois à leur mère. Quand un tel homme se voue à l'éducation des enfants, il est un parfait instituteur adoré par ses élèves; heureux les enfants confiés à ses soins paternels! Si, au contraire, vous voyez un maître, un professeur, dont les enfants s'éloignent avec un sentiment de crainte et quelquefois d'aversion marquée, qui n'a jamais su s'attirer la confiance de ses élèves malgré la convenance de ses manières et son impartialité envers eux, vous pouvez être certain que cet homme n'a point le sentiment de la phi-

logéniture développée : il manque d'une faculté qui eût établi entre les enfants et lui une heureuse sympathie. L'amour des enfants est un sentiment tellement nécessaire et si important dans le caractère attribué à l'espèce humaine par le Créateur, que la religion en a divinisé les tendres inspirations en consacrant les paroles affectueuses du Christ en faveur de ces petits enfants dont il a voulu être entouré ; sujet touchant que la peinture a si souvent représenté ! La bienveillance a été le trait dominant du caractère admirable de saint Vincent de Paul ; mais quand son ardente charité, parmi tant d'autres actions généreuses, entreprit de sauver les enfants abandonnés, la philogéniture s'unissait en lui à l'amour du prochain et à sa compassion pour les malheureux.

Quelques personnes pensent que la bienveillance suffit pour faire aimer les enfants : l'observation prouve que les personnes les plus bienveillantes peuvent n'éprouver aucun désir d'avoir des enfants, aucun plaisir à s'en occuper, et ne trouvent dans leur présence autour d'elles et dans leurs jeux qu'une importunité qu'elles supportent patiemment et avec douceur. Bien des parents, par un excès de tendresse, gâtent leurs enfants, parce que leur sentiment instinctif, naturellement très-fort et entretenu pendant le cours des premières années de l'enfance, par l'intérêt qu'elle inspire, a pris trop d'empire sur eux pour leur permettre d'user de contrainte et de sévérité quand il faut commencer à faire leur première éducation : ils diffèrent toujours pour employer les moyens nécessaires de répression contre tous les petits abus que le caractère plus ou moins bon de l'enfant livré à lui-même peut commettre : on n'ose pas le gronder, on ne lui refuse rien de peur de l'affliger, et cette faiblesse, causée par une philogéniture excessive que la raison ne peut dominer, laisse se développer de mauvais germes qu'une sage fermeté aurait

pu étouffer dès leurs premières manifestations. On a observé que cet organe est plus développé chez certaines nations que chez d'autres : les nègres en sont généralement doués à un degré éminent, aussi dit-on que l'infanticide est un crime inconnu parmi eux. Les hommes de cette espèce ont l'amour des enfants beaucoup plus prononcé que les hommes des autres races humaines; on remarque qu'ils se chargent volontiers de la garde des enfants et qu'ils ont pour eux des soins attentifs et dévoués. Chez un grand nombre de tribus sauvages, de celles même qui, d'après le rapport unanime des voyageurs, sont le plus remarquables par la férocité indomptable de leur caractère et par l'absence complète de toute bienveillance, on trouve l'amour des enfants très-actif : les parents les soignent avec tendresse, se prêtent à tous leurs caprices et leur laissent une liberté entière. Quelques races d'animaux ont cet instinct très-puissant; les singes surtout aiment passionnément leurs petits; on prétend même que leur instinct de philogéniture s'étend jusqu'aux enfants, et qu'ils caressent avec effusion les jeunes nègres qu'ils rencontrent. C'est en se rappelant ce fait d'histoire naturelle et en comparant entre eux un grand nombre de crânes de singes mâles et femelles, que le docteur Gall découvrit la situation de l'organe du cerveau destiné à produire ce penchant instinctif.

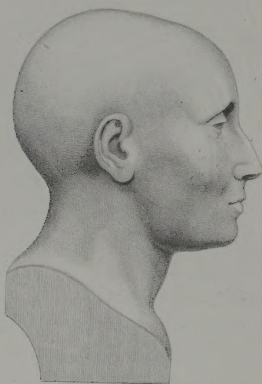
Il est à remarquer que chez les animaux l'amour des petits si puissant, et qui porte les femelles mères à soigner et à défendre leurs petits même au péril de leur vie, s'éteint et disparaît dès que leur progéniture est arrivée à une croissance qui leur permet de se passer des soins maternels. Souvent même les petits sont chassés et maltraités, et obligés de s'éloigner, surtout quand une nouvelle génération vient de naître. Tout le monde peut observer les effets de cet instinct chez les pigeons, qui couvent fréquemment et chas-

sont leurs petits à peine suffisamment élevés, dès qu'une nouvelle ponte attire toute l'attention de leur instinct de philogéniture. Le sentiment de la famille est inconnu aux animaux : il n'y a parmi eux que des mâles et des femelles qui propagent les espèces, et des mères qui ont soin de leurs petits jusqu'à leur croissance complète ; tout lien est ensuite rompu entre les parents et leurs descendants, et l'on ne voit se réunir et vivre ensemble des animaux de même espèce que quand la nature leur a donné l'instinct de l'association. L'espèce humaine, au contraire, a été douée de l'esprit de famille, qui est produit par un ensemble de facultés innées dont la plus essentielle est la philogéniture. L'amour des parents pour leurs enfants excite chez ceux-ci les sentiments d'attachement et de respect ; la bienveillance augmente les motifs d'affection, et la famille est unie en proportion de la force de ces sentiments.

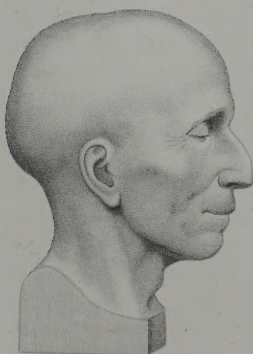
Les auteurs de tous les temps et de tous les pays ont rapporté et célébré une foule de traits extraordinaires d'amour paternel et maternel. Les arts ont souvent reproduit des scènes animées par ce touchant intérêt : le tableau de Greuse représentant l'*heureuse mère* est la plus complète mise en scène de ce penchant : la caricature même peut en présenter les manifestations sous un aspect plaisant et grotesque, et la célèbre personnification de la *mère Gigogne* est une image sensible de l'excès de la philogéniture.

La planche n° 6 présente le buste, moulé sur nature après la mort, du bon et digne abbé Gautier, auteur d'ouvrages estimés pour l'éducation des enfants.

L'autre buste est celui d'une jeune dame de Genève d'un caractère extrêmement doux et affectueux : elle était casanière et uniquement concentrée dans les plaisirs intérieurs et de la famille ; elle aimait beaucoup les enfants et prenait un plaisir particulier à s'en occuper.



M^{lle} de Genève.



L'abbé Tautier?

PHRÉNOLOGIE.

Philogéniture?

N° 3. HABITATIVITE,

AMOUR DE L'HABITATION.

L'organe est placé immédiatement au-dessus de celui de la philogéniture.

Le globe terrestre a été destiné par le Créateur à être peuplé dans toutes ses parties : la différence des climats ne devait pas être un obstacle à cette loi. Nous n'entrerons pas dans l'examen aussi curieux que difficile des différentes races humaines si bien appropriées aux climats où elles vivent. Comment savoir si c'est l'influence du climat qui, à la longue et de proche en proche, a modifié si profondément l'espèce humaine, ou si dès l'origine de la création elle a été divisée en races distinctes destinées à vivre dans les différentes conditions de température et dispersées des pôles à l'équateur pour garnir et peupler chaque latitude. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe un penchant, un instinct, qui se montre chez toutes les races à peu d'exceptions près ; ce penchant est quelquefois très-énergique : il fait aimer le sol natal ; il fixe les nations et les races au sol qu'elles occupent ; il donne le besoin d'une habitation déterminée, le goût d'un séjour fixe ; il est une des causes de ce sentiment si prononcé, l'amour de la patrie. Quand il est excessif, il rend trop casanier, et, combiné avec l'attachement, il produit la nostalgie, cette maladie fréquente parmi les gens dépayés, les soldats et les matelots.

Les montagnards sont généralement dominés par ce penchant : ceux que leur pauvreté force à l'émigration, s'industrient pour amasser le plus promptement possible une petite fortune afin de retourner dans leurs montagnes chéries pour y achever leur existence et y vivre dans une condition sou-

vent assez dure. Un bien petit nombre renoncent pour toujours à toute idée de retour; et si quelques-uns se fixent là où ils se trouvent retenus par les liens d'un état ou d'une condition qu'ils ne peuvent quitter, ceux-là sont moins affectés du penchant de l'habitativité, ou bien ils gémissent de ne pouvoir retourner au pays, et ils accueillent avec transport et bonheur leurs compatriotes qu'ils rencontrent.

Quelques personnes ne peuvent se décider à quitter leur pays, leur ville, leur maison; d'autres sont toujours prêtes à voyager et à changer de logement. Au foyer domestique, à la table commune, aux endroits de réunion, aux salles de spectacle, aux cours publiques, certaines personnes tiennent beaucoup à conserver une place déterminée, toujours la même, et se trouvent très-contrariées et tout à fait déroutées quand par hasard leur place est occupée et ne peut leur être rendue; d'autres, au contraire, se mettent indifféremment partout, changent souvent de place, et ne pourraient supporter d'être assujetties à se mettre toujours au même endroit.

Parmi les animaux, on remarque que le chat est plus attaché à la maison qu'à ses maîtres, tandis que le chien, au contraire, suit son maître partout. « Il est impossible, » dit le docteur Spurzheim *, de ne pas observer que les » différentes espèces sont attachées à des régions déterminées. Il paraît que la nature a voulu que toute la terre fût » habitée, et qu'elle a assigné aux animaux leurs différents » séjours, dans l'eau, dans les vallées, dans les plaines, ou » sur le haut des montagnes. » Ce n'est pas seulement le besoin de la nourriture qui détermine certaines espèces à préférer telle localité à toute autre, quelques-unes sont obligées d'aller chercher leur pâture loin des lieux qu'elles

* Observations sur la phrénologie, 1818.

aiment à occuper, et elles y reviennent aussitôt après s'être repues. Le bouquetin et le chamois ne trouvent pas leur nourriture sur les rochers arides et escarpés où ils se plaisent. En général cependant, et cela devait être, chaque espèce a été placée dans les conditions favorables à sa conservation, et trouve à sa portée ce qui est destiné à la nourrir. Le docteur Spurzheim ajoute que peut-être l'amour de l'agriculture résulte de ce penchant. Selon lui, la nature attache généralement du plaisir aux occupations nécessaires : or l'agriculture est sans doute indispensable au bien-être de l'humanité : elle dépend donc probablement d'une disposition naturelle.

Comment concevoir, sans admettre un instinct particulier, l'amour que certaines races d'hommes témoignent pour les affreux pays qu'elles habitent? Comment imaginer qu'un Lapon, un Esquimau, un Samoyède n'ait aucune envie de quitter ses glaces, sa hutte étroite et puante, et de s'assurer une existence moins précaire et moins pénible quand l'occasion se présente d'aller dans un climat moins rude. Sans doute la force des habitudes contractées dès l'enfance doit avoir une bien grande puissance, mais cela ne suffit pas pour expliquer l'attachement de ce sauvage, puisqu'on voit dans les autres pays tant d'individus dont la condition est loin d'être aussi misérable chercher à l'améliorer en changeant de résidence. Du reste, plus les contrées assignées à ces tribus singulières étaient dépourvues de charmes et de bien-être, plus l'instinct de l'habitativité devait avoir de force pour les y retenir.

Cet organe et le penchant qui lui est attribué ne sont pas encore établis d'une manière aussi certaine que les autres par les phrénologues. Le docteur Spurzheim a persisté à penser que son caractère primitif est de donner l'instinct du séjour. M. G. Combe et les phrénologues d'Écosse se

croient fondés à lui attribuer une autre tendance : selon eux, cette faculté donne le pouvoir de la concentration, et ils l'appellent *concentrativité* : les personnes douées de ce sentiment auraient le pouvoir de fixer leurs impressions, de concentrer leurs idées, et seraient maîtresses de diriger leur attention sur tel ou tel sujet : Napoléon comparait sa tête à un secrétaire dont il ouvrait les tiroirs à volonté et qu'il fermait quand il voulait dormir. Archimède concentrait tellement son attention, que le tumulte de sa ville prise d'assaut et saccagée ne put le tirer de sa profonde méditation. Ceux qui n'ont pas cette faculté assez développée ne peuvent, malgré leur intelligence et leur capacité, s'appliquer longtemps à un même travail ; ils préfèrent, dans la conversation, passer d'un sujet à un autre ; ils n'aiment point approfondir une question ; et toute contention d'esprit prolongée les fatigue et les rebute.

Cette faculté est donc encore indéterminée : c'est la seule du système phrénologique qui soit un sujet de controverse entre les partisans de ce système, et tous s'accordent à dire que de nouvelles observations sont nécessaires pour bien fixer la nature primitive du penchant en question.

Il est de fait que l'espèce humaine, ainsi qu'un grand nombre d'espèces d'animaux, paraissent douées d'un instinct particulier de l'habitation.

Il est également certain que la faculté de concentration, observée par M. G. Combe et admise par d'autres phrénologistes, a été donnée à certains individus à un degré éminent, tandis qu'elle est très-faible chez d'autres.

S'il fallait opter, selon nous il paraîtrait plus naturel d'admettre le penchant de l'habitativité, puisque cet instinct existe réellement, et doit, comme tous les autres penchants, dépendre de l'organisation cérébrale, tandis qu'on peut concevoir que la force de concentration soit un mode d'action

des facultés, et puisse être un attribut d'une contexture particulière des fibres cérébrales ; comme on voit chez quelques individus la force musculaire capable d'une action vigoureuse et prolongée, tandis que chez d'autres elle est vive, mais sans ténacité et sans durée : c'est d'une part l'effort puissant et soutenu du bœuf attelé au joug, et de l'autre c'est l'élan rapide et saccadé du cheval qui se rebute aisément.

Le docteur Broussais, dans son cours de phrénologie, est d'avis que les deux organes doivent exister, et le docteur Vimont, dans une série d'observations sur un grand nombre d'animaux, dit avoir reconnu un développement particulier du cerveau chez tous ceux qui ont la faculté de se concentrer, de rester longtemps en arrêt et de guetter leur proie, comme toute la race féline, avec une patience à l'épreuve. Selon lui la concentrativité aurait pour organe chez l'homme la partie supérieure de la région où siège l'habitativité, et cette région contiendrait alors deux organes. C'est au temps à confirmer cette opinion.

La planche n° 7 contient un exemple d'un grand développement de l'organe attribué au penchant de l'habitativité : c'est un buste, moulé sur nature après la mort, de mademoiselle Sophie Germain, connue par son talent en mathématiques : elle était sédentaire et casanière, et, pendant un grand nombre d'années, elle n'a point quitté sa chambre : ses occupations contribuaient à donner de la force à son instinct casanier : elle a remporté au concours de l'Institut trois accessits pour différents travaux et un prix pour un mémoire sur la théorie des lames vibrantes. Elle était originale et visait à la singularité : l'estime de soi et la fermeté sont très-prononcées sur sa tête : elle s'est en outre toujours montrée bonne et affectueuse : l'organe du calcul est très-marqué. Dans l'hypothèse d'un organe de la concentrativité, le développement considérable de la région de l'habitativité sur cette

tête peut faire admettre que les deux organes existent ensemble à un haut degré. Et, en effet, mademoiselle Germain était exclusivement livrée à ses travaux de calcul avec une grande force de concentration d'esprit. L'habitativité existe aussi à un degré remarquable sur la tête de la jeune dame de Genève, planche 6.

N^o 4. AFFECTIONIVITÉ,

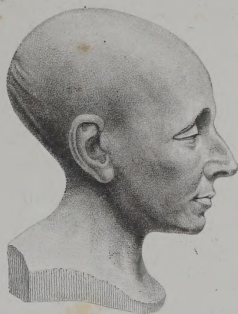
BESOIN D'ATTACHEMENT.

L'organe est situé de chaque côté de la tête, à l'extérieur de la philogéniture et de l'habitativité.

« Cette faculté paraît être l'instinct de s'attacher aux objets » qui nous entourent, aux animaux, aux hommes. Il produit » la sociabilité, mais il ne détermine pas le choix des amis et » de la société *. » L'influence des autres facultés modifie ce sentiment, dont l'essence primitive est de disposer à l'attachement. Ses manifestations, comme celles de toutes les facultés primitives, dépendant de l'organisation cérébrale, sont modifiées par sa combinaison avec d'autres facultés; car, nous le répétons encore, il est très-rare qu'une faculté agisse seule, même dans les cas de maladie ou de surexcitation d'un organe.

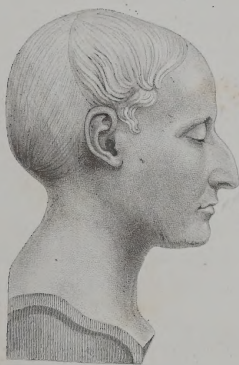
Nous avons vu que l'homme a été pourvu d'instincts ou de penchants qui assurent la reproduction et la conservation de son espèce, et qui lui font adopter un séjour : la nature, qui a voulu le rendre sociable, l'a doué d'un organe de l'attachement. Cet instinct est un des plus puissants de son organisation : en effet il y a peu de solitaires; et tel misanthrope renforcé, qui hait et qui fuit la société des hommes, reporte

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie, 1832.



Idiotie.

M^{lle} Sophie Germain.



Affection d'idiotie.

M^{me} Dumont d'Urville.

PHRÉNOLOGIE.

sur quelque animal le besoin d'attachement et de société que la nature a mis dans tous les cœurs, ou dans tous les cerveaux, pour parler phrénologiquement.

L'amitié a été célébrée dans tous les temps ; ce sentiment n'est pas exclusivement moral ; il peut exister entre des criminels et des hommes dépravés, aussi bien qu'entre les plus vertueux et les plus nobles. Les exemples ne manquent pas ; les phrénologistes en citent un grand nombre. On a vu des voleurs et des meurtriers faire preuve d'un vif attachement pour leurs compagnons, se sacrifier pour eux, et subir de cruelles tortures ou se détruire plutôt que de les dénoncer. Quelques animaux éprouvent cette tendance à l'attachement instinctif : le chien en est doué à un degré étonnant, puisqu'il ne se rebute pas des mauvais traitements d'un maître brutal et capricieux. Tel est son besoin d'attachement, que même après avoir été rudement et injustement frappé, une seule caresse lui fait tout oublier, et il lèche avec joie la main qui vient de le maltraiter. Quelques-uns de ces animaux cependant paraissent dépourvus de cet instinct et mènent une vie vagabonde sans s'attacher à personne ; mais on peut remarquer que ces individus isolés et craintifs, ou hargneux et méchants, ont toute l'apparence d'êtres dégénérés. Il y a parmi les animaux des exemples d'amitié et d'attachement très-curieux. Tous les naturalistes ont connu et publié des faits nombreux de ce genre. Plusieurs espèces vivent en société, et c'est par l'effet d'un instinct ou penchant particulier, puisque, dans beaucoup d'autres espèces, les individus vivent isolés.

« L'homme, dit Broussais, aime l'homme en général. Il a
» besoin de l'homme ; il se rapproche de lui avant d'avoir
» réfléchi à ce besoin, d'en avoir calculé les conséquences ;
» il se rapproche de lui par un instinct. Dans ce rapproche-
» ment, il trouve un individu qui lui convient mieux qu'un

» autre, qui sympathise avec lui, et bientôt une amitié particulière s'établit entre eux. »

L'amitié, dont le principal élément vient du penchant à l'attachement, exige en outre une certaine sympathie entre les personnes; il n'est cependant pas nécessaire qu'il y ait une parfaite identité dans le caractère et dans les goûts; quelquefois même des caractères différents sympathisent à merveille : un esprit-vif et gai peut s'unir d'amitié avec un caractère sérieux et grave : quelques personnes, surtout parmi les jeunes gens, sont tellement disposées à l'attachement, qu'elles se prennent subitement d'amitié pour une nouvelle connaissance; d'autres se tiennent toujours sur la réserve et n'éprouvent aucunement le besoin d'affection. La bienveillance et le désir de plaire rendent les relations amicales infiniment plus douces et plus agréables, mais ces deux sentiments n'ont pas pour effet direct d'inspirer l'attachement. Ce dernier sentiment est tellement fort dans certaines organisations qu'il persiste malgré des torts réciproques, graves et fréquents : il y a des gens qui passent leur vie à se quereller, à se brouiller et à se raccommo-der : ils ne peuvent vivre longtemps ensemble en bonne harmonie et ne peuvent se séparer tout à fait. Certains époux présentent cet étrange spectacle de caractères presque antipathiques, toujours en désaccord, et d'un attachement réciproque instinctif et d'habitude tellement fort qu'ils ne peuvent vivre séparés sans être profondément malheureux.

L'amitié était en grand honneur chez les anciens : Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale sont les héros de compositions poétiques dans lesquelles ce noble sentiment est exalté jusqu'au sublime. Les institutions politiques favorisaient le développement de ce sentiment : il était nécessaire aux républiques anciennes : les citoyens devaient être attachés à leur patrie, à leur ville, à leurs concitoyens; de leur

union dépendait leur force. Le guerrier avait besoin d'amis dévoués dans les combats où la force et le courage personnels donnaient tout l'avantage, et l'homme politique ne pouvait avoir d'influence à la tribune et aux conseils que par l'assistance d'amis fidèles : aussi c'est à cette époque que l'histoire a signalé les plus admirables actions enfantées par l'amitié et par le plus généreux dévouement.

Les beaux exemples n'ont pas manqué pendant les anciennes guerres civiles et religieuses et pendant nos troubles révolutionnaires, parce qu'en effet à toutes les époques de fermentation les sentiments se trouvent fortement excités, et alors la gravité des circonstances qui les mettent en jeu détermine d'éclatantes manifestations de leur intensité.

Dans le cours ordinaire et tranquille des choses, le penchant de l'affectionivité porte instinctivement à l'attachement. Ne peut-on pas attribuer à l'influence de ce sentiment ce besoin de conservation de certains objets matériels auxquels beaucoup de personnes s'attachent avec tant de force ? Certaines personnes ne veulent se défaire d'aucun objet auquel elles sont habituées ; et ce n'est pas dans ce cas une inspiration d'avarice, c'est un attachement pur et simple : elles préfèrent une chose vieille et usée à une pareille chose plus belle et plus commode. Le vieil habit, l'ancienne tabatière, les vieux meubles sont pour eux sacrés et inviolables ; ils en sont inséparables : la moindre relique d'un ami est un trésor à leurs yeux : dans ce cas l'attachement est doublement actif, il est excité par un souvenir d'amitié et il s'applique à la possession d'un objet. Quelques maîtres ne peuvent se décider à renvoyer d'anciens domestiques dont ils ont à se plaindre, de même que de bons serviteurs refusent de quitter des maîtres quelquefois durs et injustes : ils leur sont attachés malgré leurs défauts.

Quand l'affectionivité se combine avec l'amativité, elle rend

durables les relations entre les deux sexes : la passion satisfaite s'éteint quelquefois et fait place à l'indifférence et à l'abandon, mais on voit aussi souvent une tendre et constante amitié succéder à l'amour : il est probable que le mariage est le résultat de la combinaison de ces sentiments. Les femmes en général ont l'organe de l'attachement plus développé que les hommes : leur tête, plus allongée en arrière des oreilles, présente ordinairement une assez forte saillie à la place occupée par cet organe. On sait qu'en effet les femmes sont plus aimantes et plus dévouées ; on a souvent dit : Heureux l'homme qui a une femme pour *ami* ! L'attachement donne beaucoup de force et de continuité à l'instinct de la philogéniture ; dans ce cas les parents se font des amis de leurs enfants ; après avoir prodigué à leur enfance les soins que le sentiment paternel se plaisait à donner, le sentiment de l'affectionnité les porte à traiter en amis ces enfants devenus hommes faits, et dont quelques parents dépourvus de ce sentiment ne se soucient quelquefois plus guère. Ces parents-là considèrent leur tâche comme remplie quand ils ont élevé leurs enfants ; on leur entend dire : *Maintenant ils sont grands, c'est à eux de se tirer d'affaire*. Ils les voient partir et s'éloigner sans beaucoup de peine, tandis que les autres ne peuvent se séparer d'eux et les suivent souvent partout où ceux-ci sont obligés de résider.

L'attachement se montre dès l'enfance : l'amitié entre frères et sœurs et entre compagnons de jeux et d'études se manifeste souvent avec la plus grande vivacité : on voit les jeunes garçons, dans leurs épanchements d'amitié, se passer mutuellement les bras autour du cou, ou pencher leur tête sur l'épaule de leur ami : la mimique de ce penchant est très-caractérisée.

La tradition chrétienne en conserve un exemple plein de charme et de douceur : le disciple bien-aimé du Christ est

représenté comme un modèle d'affection et d'attachement, et dans les tableaux religieux il est souvent peint reposant sa tête sur le sein du maître auquel il est si tendrement dévoué.

La planche 7 présente comme exemple d'un grand développement de l'affectionivité la tête moulée sur nature de l'infortunée madame Dumont-d'Urville, qui périt avec son mari, le célèbre navigateur, et son jeune fils, dans la catastrophe du chemin de fer de Versailles.

Cet organe existe aussi dans une forte proportion sur la tête de la jeune dame et sur celle de l'abbé Gautier, pl. 6.

N° 5. COMBATIVITÉ,

ORGANE DU COURAGE, PENCHANT A ATTAQUER, INSTINCT
DE LA DÉFENSE PERSONNELLE.

Le siège de l'organe est à côté de celui de la philogéniture, au-dessus de l'amativité.

Le courage est évidemment un instinct primitif, c'est-à-dire que ce penchant a été donné à l'homme et à certaines espèces d'animaux parce qu'il leur est nécessaire dans l'arrangement du monde tel qu'il est. L'instinct de la défense et de l'attaque se manifeste avec une grande énergie chez les êtres qui en sont doués : il n'est nullement le résultat de la force musculaire : les diverses espèces d'animaux ont reçu cet instinct à un degré plus ou moins prononcé, sans aucun rapport avec leur taille et la force de leurs membres : il y a des espèces petites et faibles qui sont courageuses et toujours prêtes à attaquer, tandis que d'autres plus grandes et plus fortes sont pacifiques et inoffensives. Il est bien avéré que, dans l'espèce humaine, le courage instinctif est tout à fait indépendant de la stature et de la vigueur individuelles.

Quand cet organe est très-prononcé, il donne au caractère

une tendance permanente à l'agression ; il rend turbulent et querelleur ; il porte à l'esprit de contradiction ; il fait faire de l'opposition partout et en toutes choses ; il donne une hardiesse de langage et de manières toujours provoquante. Dans la discussion une personne livrée à ce penchant discute pour disputer et non pour éclaircir une question ; souvent même elle parle contre sa conviction intime pour ne pas céder ; elle veut non pas convaincre, mais combattre. Il est bon de connaître les personnes ainsi organisées , car il faut user avec elles de ménagements particuliers : on les reconnaîtra aisément à la largeur de leur tête entre et derrière les oreilles ; il faut, avec elles, dire nettement sa pensée et ne jamais entrer en discussion , parce que c'est offrir à leur combativité une occasion d'exercice qu'elles saisissent avidement. Toute faculté très-développée cherche à se satisfaire et forme un trait caractéristique de celui qui en est pourvu. Dès la plus tendre enfance , l'instinct de la combativité se fait remarquer : les jeunes garçons manifestent en général ce penchant ; leurs jeux sont souvent des images de combats , et leurs querelles fréquentes ont pour cause l'activité de cet instinct. On sait combien l'enfance de Duguesclin fut turbulente et belliqueuse et combien il donna de chagrin et d'inquiétude à sa mère. « Il n'y a pas de plus mauvais garçon au » monde , disait-elle , il est toujours blessé , le visage et les » mains déchirés , toujours battant ou battu ! »

Les femmes ont l'organe de la combativité moins développé en général : il y a cependant de nombreux exemples de femmes douées d'un grand courage et même d'un instinct de combativité très-actif. Dans les temps de révolution et de guerre on a vu des femmes, des jeunes filles exaltées par ce penchant, prendre part aux combats ; quelques-unes, revêtues d'habits de soldat, ont longtemps et bravement combattu dans les rangs de nos armées. Ce penchant, quand il

est actif, ne transforme pas toujours les femmes en héroïnes, mais, suivant l'ensemble de leurs autres facultés et dans la sphère plus bornée où elles exercent leur combativité, il les rend simplement hardies et tracassières. Le docteur Gall, dans le cours de ses recherches, eut occasion de connaître une jeune dame qui avait l'habitude de prendre des vêtements d'homme, et qui, sous ce travestissement, se montrait très-querelleuse ; elle avait un grand développement de l'organe de la combativité. Quelques individus, surtout dans les classes inférieures, deviennent la terreur de leurs compagnons par leur caractère provocateur et leur constante disposition à attaquer et à battre ; d'autres, pacifiques à l'excès, dès qu'une querelle s'élève, s'éclipsent et disparaissent : ils évitent toute dispute et ne résistent jamais.

Des nations entières sont remarquables par la différence de leur organisation sous ce rapport : lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols trouvèrent des nations pacifiques, vivant paisiblement entre elles, et qui se soumirent sans résistance ou qui s'enfuirent dans les bois, abandonnant aux ravisseurs étrangers tout ce qu'elles possédaient, et le sol même de leur patrie ; d'autres, au contraire, n'accueillirent les nouveaux venus qu'avec défiance ; et, dès la première atteinte portée à leurs usages, à leur propriété ou à leur indépendance, elles combattirent vigoureusement les envahisseurs : on put les vaincre, mais non pas les dompter, et jamais les Espagnols n'ont pu établir leur domination dans certaines contrées habitées par ces tribus courageuses. Les Caraïbes furent toujours indomptables : leur organisation offre un très-grand développement de la combativité. Fernand Cortez trouva dans la conquête du Mexique une résistance plus grande que celle qui fut opposée à Pizarre quand il asservit le Pérou. Certaines nations de l'Asie sont animées d'un penchant énergique de combativité, tandis que d'autres

paraissent tout à fait dépourvues de cet instinct. Les Indous sont surtout remarquables par leur manque de courage, aussi se laissent-ils facilement subjuguier : leurs têtes sont en effet très-étroites à la base du crâne et surtout à la place occupée par les organes de la combativité et de la destructivité : on sait combien cette nation est inoffensive et timide.

Les anciens avaient remarqué la conformation particulière de la tête des hommes courageux, et leurs sculpteurs ont donné aux statues des héros et des athlètes une tête large par derrière et entre les oreilles ; la statue du gladiateur combattant présente ce caractère de tête très-prononcé : les bustes et les portraits d'hommes courageux offrent tous le même développement. Cet organe est facile à distinguer, et la planche qui contient les exemples de cette organisation fera parfaitement connaître sa situation et la conformation de tête qui résulte de son grand développement.

Les animaux doués de cet instinct se reconnaissent aussi à la largeur de leur tête entre les oreilles : quelques espèces en sont particulièrement pourvues, mais tous les individus d'une même espèce ne le possèdent pas au même degré : les chiens courageux, ceux qu'on dresse facilement au combat, ceux qui attaquent avec intrépidité les bêtes sauvages et les animaux carnassiers ont la tête large et forte, tandis que d'autres chiens de la même espèce ne montrent pas la même ardeur ; on les reconnaît à un moindre développement de l'organe. Il en est de même pour les chevaux ombrageux et faciles à effaroucher, leur tête est étroite à la hauteur des oreilles. Le lévrier est bien différent du bouledogue sous ce rapport ; le mouton, le lièvre ont la tête aussi fort étroite ; les amateurs de combats de coqs savent reconnaître à la largeur de la tête et de l'encolure ceux qui sont le mieux disposés à combattre.

Le courage moral résulte d'une combinaison de facultés

où l'organe de la combativité n'est pas nécessairement très-fort. D'autres sentiments suppléent en partie à la faiblesse du courage instinctif, et leur assistance lui est nécessaire pour produire ce qu'on appelle le courage moral. La fermeté et la conscienciosité qui donne le sentiment du devoir font accomplir des actes de courage. On a vu des hommes timides et d'une humeur froide et paisible, montrer ce qu'on peut appeler un grand courage de résistance, un courage passif, quand il le fallait. C'est encore à une combinaison de facultés où la combativité n'entre pas dans une grande proportion, que doit être attribuée cette sorte de courage qui fait supporter avec résignation des maux physiques, des calamités de famille et des revers de fortune.

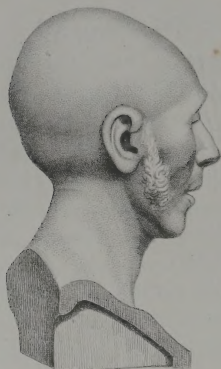
C'est à ces hommes, dont le courage naturel peu prononcé a besoin d'être stimulé par de puissants motifs, que s'applique l'observation proverbiale des Espagnols, *il a eu du courage tel jour*. Quand la combativité est très-développée, elle est de tous les jours, elle inspire une audace extrême, et non-seulement le mépris du danger, mais encore elle fait trouver un certain plaisir à l'affronter. Murat, surnommé le *Beau sabreur* et l'*Achille français*, se faisait un jeu des combats; toujours le premier à s'élancer sur l'ennemi et inaccessible à la crainte. Tant d'autres généraux, renommés par une vaillance éprouvée et par leur sang-froid au milieu des plus sanglantes batailles, ont dû cette intrépidité calme et cette ardeur guerrière à la force du penchant inné de la combativité. A ce degré éminent, le courage n'est pas une qualité commune : celui qui la possède se fait craindre et respecter, et il excite l'admiration quand ce courage, toujours prêt à agir, le porte à des actes d'héroïsme et de dévouement. Tels furent Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, et Latour-d'Auvergne, dont le courage désintéressé fut honoré du glorieux titre de premier grenadier de France. Nous

avons parlé de cet instinct reconnu par la phrénologie qui fait aimer la vie : il faut que le courage soit bien grand pour faire affronter la mort et comprimer la crainte du trépas : les jeunes soldats qui vont au feu pour la première fois éprouvent toujours les effets de cette lutte entre deux instincts également excités dans cette circonstance solennelle, et il faut que l'organe de la combativité soit bien puissant pour que le plaisir de combattre soit la principale et la plus forte sensation d'un combattant en ce moment suprême où deux armées formidables vont s'entre-choquer. Peu d'hommes en effet, parmi ceux que des motifs supérieurs d'honneur et de devoir n'animent pas suffisamment, affrontent le danger de sang-froid, et beaucoup cherchent à s'échauffer ou à s'étourdir par des boissons excitantes. Quelle différence entre ce courage factice et l'ardeur impétueuse que donne le penchant de la combativité, dans les mêmes circonstances, à ceux qui possèdent aussi au même degré la fermeté et le sentiment du devoir!

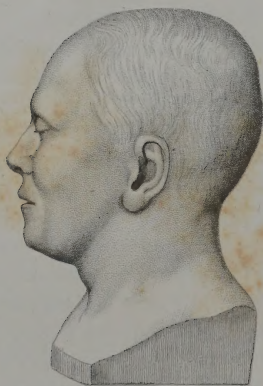
Walter Scott a parfaitement décrit ces différences d'organisation dans son admirable roman *la Jolie fille de Perth*; les caractères de Henri Gow, le forgeron intrépide, et du jeune et pusillanime montagnard Eachin mettent en évidence la différence immense qui résulte de l'énergie ou de l'impuissance du penchant de la combativité.

L'estime de soi et la fermeté se combinent avec cette faculté chez ces hommes énergiques qui subissent sans effroi et sans proférer une plainte les plus douloureuses opérations, et chez ces sauvages de l'Amérique du nord, qui, attachés au poteau et torturés avec des raffinements inouïs de cruauté, insultent à leurs ennemis et font entendre jusqu'au dernier soupir des chants de triomphe et des paroles de bravade.

La planche n° 8 présente le dessin du buste moulé sur



Général Lamarque.



Marshall.

PHRÉNOLOGIE.

Combativité.

nature du général Lamarque . l'organe y existe dans une très-forte proportion : il a dû être renforcé dans ses manifestations par une fermeté dont le développement est aussi considérable. Le second buste est celui d'un boxeur anglais, nommé Marshall ; et certes le métier choisi par cet homme est bien une manifestation caractéristique de la combativité. L'estime de soi, l'approbativité et la fermeté, dont les organes sont aussi très-grands , contribuaient aux efforts qu'il a dû faire pour triompher en public de ses adversaires.

N° 6. DESTRUCTIVITÉ,

PENCHANT A DÉTRUIRE.

« Ce penchant porte à la destruction sans en indiquer
» l'objet ni la manière de détruire ; il fait mordre , pincer,
» casser, rompre, déchirer, brûler, démolir, ravager, noyer,
» étrangler, empoisonner et assassiner * . »

L'organe est situé de chaque côte de la tête , immédiatement au-dessus des oreilles, et s'étend un peu en avant et en arrière.

On s'est beaucoup récrié contre la phrénologie, parce qu'elle admettait un penchant inné, instinctif, capable de porter au meurtre : il semble que la phrénologie doit être responsable des faits qu'elle observe et qu'elle se borne à constater. Mais si l'on examine l'ordre établi dans cet univers , ne voit-on pas que la destruction existe sous toutes les formes comme institution naturelle ! La mort violente est le seul moyen que la nature sache employer pour empêcher l'excessive multiplication des espèces animales : elle a créé

* Dr Spurzheim , Observations sur la Phrénologie, 1818.

un nombre aussi considérable que varié d'êtres auxquels elle a donné la mission de détruire.

Partout et sans cesse la destruction s'accomplit par tous les instruments dont elle a pourvu les animaux destructeurs : griffes tranchantes, dents aiguës, becs et ongles, mâchoires pour broyer, pinces et tenailles pour saisir et déchirer, poison mortel et rapide comme la foudre, dards mobiles toujours affilés, tout un arsenal d'armes terribles mises en jeu par une prodigieuse force musculaire relative, tels sont les moyens puissants et nombreux créés pour la destruction. Il est évident que la nature, en donnant les instruments, a donné en même temps l'instinct qui porte à en faire usage. La plupart des animaux se nourrissent en détruisant d'autres créatures, mais le besoin de nourriture n'est pas toujours le seul motif qui les porte à détruire : il y en a beaucoup qui tuent plus de victimes qu'il ne leur en faut pour apaiser leur faim, tels sont le tigre, le loup, le renard, la fouine, la martre, la belette, etc.

L'homme ne pouvait se passer de l'instinct de la destructivité : il a été créé omnivore, et souvent il a besoin de détruire pour conserver son existence. Il faut se reporter aux temps primitifs, avant que l'homme, par son industrie et par les progrès de la civilisation, fût parvenu à éloigner et à réduire infiniment le nombre des animaux féroces dont il avait à se défendre, pour comprendre combien le penchant à la destruction lui était nécessaire. L'état de guerre est un état naturel, inévitable et permanent parmi les animaux, puisque la nature a voulu que certaines espèces vécussent aux dépens des autres. L'espèce humaine est aussi nécessairement destinée à faire usage de l'instinct de la destructivité contre tout ce qui peut lui être nuisible, et pour satisfaire ses besoins carnivores, mais elle n'a pas été fatalement et inévitablement constituée par la nature en état de guerre d'homme

à homme : cependant l'influence vicieuse des penchants inférieurs et l'excès de développement des organes de la destructivité et de la combativité ont établi entre les différentes races d'hommes , entre les fractions d'une même race , un état de guerre aussi terrible et aussi acharné que celui que la nature a institué entre les espèces ennemies d'animaux ; aussi l'histoire présente un tableau continuel de guerres et de scènes d'extermination. Chez quelques nations les mœurs se sont à la longue adoucies ; la religion , la philosophie et l'humanité ont exercé une influence heureuse et réprimé le penchant de la destructivité , mais il est encore quelquefois tellement développé chez quelques individus qu'il les porte instinctivement au crime ; non-seulement ils commettent des meurtres affreux pour assouvir leur désir de vengeance et leur cupidité , mais aussi quelquefois pour satisfaire un instinct sanguinaire. Les auteurs phrénologistes en citent de nombreux exemples , tirés soit des annales judiciaires , soit des observations recueillies dans les établissements d'aliénés ; un des plus remarquables est celui de ce vieux ménétrier de Hollande , « qui avait coutume d'aller jouer du violon à » toutes les noces des environs, et qui fut soupçonné, d'après » quelques propos que tinrent ses enfants. Traduit devant le » magistrat, il avoua trente-quatre meurtres et assura qu'il » les avait commis sans aucune cause d'inimitié, sans intention de voler, mais seulement parce qu'il y trouvait un » plaisir extraordinaire *. » Ce penchant, comme tous les autres, se manifeste dès l'enfance : on voit de jeunes garçons tourmenter les animaux, écraser et mutiler des insectes, poursuivre à coups de pierre et de bâton les volailles d'une basse-cour, déchirer leurs livres, briser leurs joujoux, casser les meubles, jeter au feu ce qui leur tombe sous la main,

* Dr Spurzheim, Observations sur la Phrénologie, 1818.

enfin montrer en toute occasion et de toute manière un violent instinct de destruction ; d'autres, au contraire, jettent les hauts cris, pleurent et se sauvent quand ils voient maltraiter les animaux ou tuer un poulet. Il est fâcheux d'être trop dépourvu de destructivité : il est trop souvent nécessaire de pouvoir assister à des scènes de douleur et de destruction, la nature les présente sous toutes les formes : les misères humaines font trop d'impression sur ceux qui manquent d'une certaine proportion de ce penchant, leur pitié trop sensible les rend très-malheureux : il faut pouvoir envisager avec calme les maux auxquels on veut porter remède.

Quelques personnes ne peuvent supporter la vue du sang et des blessures, d'autres n'éprouvent point cette répugnance et conservent leur sang-froid et la présence d'esprit nécessaire pour porter secours aux blessés. Un bon chirurgien doit avoir une certaine dose de destructivité, et souvent cette disposition instinctive a déterminé le choix d'une profession qui pouvait la satisfaire : « C'est ainsi, dit le » docteur Spurzheim, qu'un étudiant effrayait souvent ses » condisciples par le plaisir particulier qu'il prenait à tourmenter des insectes, des oiseaux et d'autres animaux. Ce » fut pour satisfaire son penchant, comme il le disait lui-même, qu'il s'adonna à la chirurgie. »

Comment expliquer, sans admettre l'existence d'un penchant inné de la destruction, cette étonnante différence dans les caractères sous ce rapport ? Non-seulement cette différence se fait remarquer chez les individus, mais encore chez des nations entières. Il est des hordes barbares qui détruisent tout sur leur passage, et ne se retirent qu'après une complète extermination : d'autres ménagent les vaincus et se contentent de leur soumission et d'un tribut. C'est surtout en Asie que les historiens et les voyageurs ont eu occasion de signaler ces différences de caractères.

Quelques nations de cette immense contrée sont belliqueuses et sanguinaires : la race indoue est au contraire remarquable par sa douceur et par l'horreur qu'elle manifeste pour l'effusion du sang. Sa religion s'est empreinte de ce caractère : elle a consacré un dogme qui commande de n'ôter la vie à aucun être animé. Tous les crânes d'Indous conservés dans les collections phrénologiques présentent une organisation à peu près uniforme, remarquable par le peu de développement du crâne à la base, à la partie qui correspond aux organes de la destructivité et de la combativité. Aussi voit-on des millions d'Indous subjugués par quelques milliers de soldats européens.

Tamerlan, Gengiskan, à la tête de leurs armées féroces, étendirent au loin le carnage et la dévastation : des millions d'hommes furent égorgés par leurs ordres, avec des raffinements inouïs de cruauté. Faut-il rappeler tout ce que l'instinct de la destruction a fait commettre d'atrocités, pour prouver que ce penchant est inné et instinctif ? Il se combine avec les facultés et les penchants caractéristiques des individus et des nations : il y a des religions dont le culte n'impose que des pratiques douces et humaines ; d'autres, pour complaire à des divinités effroyables, multipliaient les sacrifices sanguinaires : les Péruviens adoraient le soleil et lui offraient des fleurs et de l'encens, les Mexicains frottaient le visage de leur idole avec le cœur palpitant des victimes humaines, et les prêtres abominables de Vitzliputzli sacrifiaient à la fois plusieurs milliers de captifs.

Il faut une certaine proportion du penchant de la destructivité pour donner de l'énergie au caractère. La destructivité aide à trancher une difficulté, à prendre un parti, à sortir d'irrésolution. Il est facile de remarquer comment se comportent dans le monde les personnes chez lesquelles ce penchant est très-prononcé : leur regard est dur et sévère,

leur langage est dépourvu d'aménité : dans la discussion elles prodiguent les remarques pleines de fiel et les observations blessantes; elles tranchent et décident en termes brefs et impérieux; elles n'ont aucun ménagement pour leurs adversaires; on les entend approuver et vanter les moyens de répression les plus sévères : ces hommes-là aiment en politique les mesures violentes et les coups d'État; ils sont partisans du pouvoir despotique, de l'état de siège, de la justice sommaire et expéditive : selon eux toute discussion est inutile, il faut supprimer et détruire tous les obstacles : la fin justifie les moyens, qui aime bien châtie bien. Les personnes chez qui domine l'organe de la destructivité sont disposées à la violence et à l'emportement : dans leurs accès de colère et de rage elles frappent et détruisent les objets qui se trouvent sous leurs mains, elles enfonceraient le couteau dans le sein de quiconque les irrite. Quand elles se contraignent, quels que soient l'empire de leurs bons sentiments naturels et l'influence d'une bonne éducation, la violence de leur émotion est très-sensible; la pâleur du visage, la contraction des traits, l'âpreté de la voix sont des signes certains d'une excitation forte de la destructivité qui se soulage quelquefois par des jurements énergiques et des imprécations. Quand rien ne provoque un homme dont la destructivité est très-forte, il peut se montrer amical et bienveillant; mais alors même qu'il est sous l'influence de l'attachement et de la bienveillance, la destructivité se fait sentir par des nuances caractéristiques : ses caresses ont quelque chose de ce qu'on remarque dans celles de certains animaux, comme le chat par exemple, qui même en jouant fait sentir ses griffes. Il pince la joue, il donne de petits soufflets ou tire les cheveux et les oreilles par forme d'agaceries familières. C'est quelquefois encore le bourru bienfaisant qui gronde en obligeant, l'homme brusque qui envoie

à tous les diables celui qui le dérange et ensuite court après pour s'excuser, et comble de bienfaits ceux qu'il a d'abord accablés d'injures.

On redoute l'homme que ce penchant domine quand il est dépourvu d'une grande bienveillance ; la dureté de cœur est son défaut prononcé, et quand même il serait doué d'un grand sentiment de justice, cette qualité n'ôterait pas à son caractère ce que la destructivité trop forte lui donne de ré pulsif.

Ce penchant est très-fort chez les duellistes de profession ; ils font un art de la destruction, et certainement cette tendance d'un esprit qui recherche les moyens expéditifs, infaillibles et raffinés de tuer son homme, ne peut être inspirée que par une destructivité active, trouvant du plaisir à verser le sang.

On sait avec quel empressement le peuple court aux exécutions, et que trop souvent ce hideux spectacle est recherché par des personnes de la classe élevée. Chez les individus qui n'ont pas appris à se contraindre, l'instinct de la destruction agit machinalement et sans préméditation.

Les enfants, les gens du peuple se plaisent à dégrader les monuments publics, à mutiler les statues, à briser les grilles, les clôtures et à détruire les jeunes arbres.

Les femmes ont ce penchant peu développé en général ; aussi leur tête est plus étroite au-dessus des oreilles que celle de la plupart des hommes : on sait combien en général elles ont horreur des scènes de destruction, la vue du sang les épouvante ou les fait défaillir ; elles sont incapables de maltraiter les animaux, et souvent leur répugnance pour la destruction va jusqu'à ne pas leur laisser la force d'écraser un insecte nuisible ou incommode. Cependant il faut convenir qu'il existe un grand nombre d'exemples de femmes chez lesquelles le penchant de la destruction se

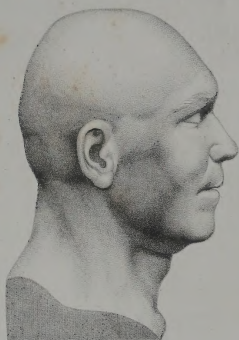
manifeste avec une effrayante énergie : dans ce cas on trouve toujours l'organe très-développé. La reine Marie d'Angleterre, dans un règne de trois ans, fit périr par le feu trois cents protestants; dans ce nombre se trouvaient cinquante-cinq femmes et quatre enfants! Dans nos temps d'orgie révolutionnaire quelques femmes de la classe inférieure ont montré une férocité abominable; à toutes les époques de fermentation on voit des femmes exaltées par ce penchant exciter au meurtre, et prêtes à déchirer de leurs mains les victimes signalées à la fureur populaire : mais ces femmes sont des êtres exceptionnels qui n'appartiennent presque plus à leur sexe, elles ont un caractère prononcé de virilité; et si on examine leur tête on ne retrouvera plus ce type allongé, étroit à la base, qui a été attribué à la femme.

Dans les maisons d'aliénés le penchant de la destruction est fréquemment observé, et cette frénésie s'y montre quelquefois avec une violence inouïe.

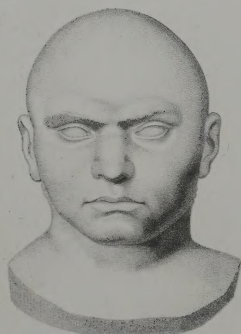
On trouve un grand développement de l'organe sur la tête des assassins : toutes les collections phrénologiques en possèdent des exemples frappants. Ces malheureux présentent généralement une très-faible proportion des organes des sentiments moraux. Le buste de Néron et celui de Caracalla sont remarquables par l'énorme largeur de la tête entre les oreilles, par suite du grand volume de l'organe de la destructivité.

La planche 9 présente deux têtes moulées sur nature. Sous le n° 1 on voit celle d'un meurtrier nommé Chauffron; elle est remarquable par la largeur de la base et par le rétrécissement du sommet, où domine la fermeté. Cet homme, détenu sous la prévention de complicité dans plusieurs meurtres, attendait l'époque du jugement. Sur de simples propos qui lui furent rapportés il forma des projets de ven-





Chauvron. (Meurtrier).



Martin. (Parricide).

PHRÉNOLOGIE.

Destructionité.

geance; et le lendemain, à l'heure où les détenus se rendaient au préau, il s'élança sur celui des prisonniers qu'on lui avait désigné et l'éventra d'un coup de couteau. On voulut le saisir, il se dégagea et se réfugia dans un corridor; il avait arraché un sabre à la sentinelle placée à l'entrée, et comme il frappait avec une rage furieuse les gardiens armés de brandons allumés, qui cherchaient à le désarmer et à le saisir, il fut enfin assommé par l'un d'eux, après avoir blessé quinze ou vingt personnes pendant cette lutte désespérée.

La tête n° 2 est celle du parricide Martin : la forme large et arrondie de la base du cerveau, entre les oreilles, indique un développement considérable des penchants, tandis que l'apparence étroite et pointue du sommet de la tête annonce une petitesse extrême des organes supérieurs.

N° 7. SECRÉTIVITÉ,

INSTINCT A CACHER, DISSIMULATION.

L'organe est situé immédiatement au-dessus de celui de la destructivité; lorsqu'il est très-développé il contribue à élargir la tête latéralement.

Nous avons vu que l'espèce humaine a été douée, ainsi que plusieurs espèces d'animaux, de l'instinct de la combativité et de celui de la destructivité. L'état de choses établi par la volonté du Créateur dans ce monde rendait nécessaire le penchant instinctif particulier qui porte à employer la ruse. Chez les animaux, ce penchant se combine toujours avec ceux de la destructivité et de la combativité : quelques espèces le possèdent à un tel degré, que toutes leurs actions, tous leurs gestes en sont empreints. Tout le monde a observé

de quelle manière les chats s'y prennent pour surprendre les souris : ils se cachent, s'effacent et s'aplatissent comme pour être inaperçus ; ils font semblant de dormir ; ils s'approchent en rampant lentement, sans bruit, en usant de détours et en cachant leur manœuvre, de la retraite où s'est réfugiée leur proie ; ils lui inspirent une fausse sécurité en dissimulant leur présence et en conservant pendant un temps considérable, avec une patience à l'épreuve, leur attitude d'immobilité silencieuse : leur regard à demi voilé ne perd pas un moment de vue l'endroit suspect ; leurs fines oreilles sont dressées et dirigées de manière à recueillir les plus légers bruits : leur ardente convoitise ne se manifeste que par quelques mouvements ondulatoires de la queue ; et, quelle que soit l'impatience de leurs désirs et l'âpreté de leur faim, la puissance de la secrétivité les maintient en embuscade aussi longtemps qu'il le faut ; mais aussi avec quelle impétuosité ils s'élancent et saisissent d'un seul bond cette proie tant convoitée !

Les animaux qui attaquent et ceux qui ont à se défendre manifestent une secrétivité qui leur inspire une foule de ruses ; tous ceux qui s'occupent d'histoire naturelle ont occasion de connaître l'infinie variété des moyens employés par les diverses espèces pour l'attaque et la défense.

Un drame célèbre a été composé sur une donnée fournie par une observation curieuse de l'instinct de la secrétivité chez les animaux : *la Pie voleuse* a pour base dramatique un fait bien souvent renouvelé : tout le monde sait que les pies ont l'instinct de cacher ce qu'elles trouvent quand l'objet attire leur attention : on sait aussi combien ces oiseaux sont sur leurs gardes et quelles précautions ils prennent pour ne pas se laisser surprendre. Tous les animaux rusés ont la tête large à l'entour des oreilles, en avant et en arrière, parce que la plupart ont aussi très-développés les organes

de la destructivité et de la combativité en même temps que celui de la secrétivité.

L'homme avait besoin de ce penchant : il fallait qu'il pût unir l'adresse à la force et au courage ; il lui fallait de la ruse pour arriver à atteindre les animaux qui fuient et se cachent et dont il fait sa nourriture, et pour échapper lui-même aux dangers de toute nature qui l'environnaient dans les premiers âges de la création. Dans l'état actuel de la société, l'instinct de la secrétivité donne une teinte particulière au caractère des personnes chez lesquelles il est très-développé : elles montrent une extrême réserve dans leurs actions, dans leurs gestes et dans leur langage : elles sont impénétrables, faisant mystère de toutes choses : on ne sait rien de leurs projets, de leur position de fortune, de leurs relations sociales : elles se cachent pour les actions les plus simples, les plus naturelles : jamais elles ne font de confiance, et même, quand elles se proposent d'être agréables aux autres, elles emploient des moyens détournés : elles font des surprises à leurs parents, à leurs amis ; elles sont enchantées quand elles ont pu, avec une longue préméditation et en cachant bien leurs petits apprêts, célébrer tout à coup avec éclat une fête oubliée ou satisfaire un désir dont on n'attendait pas la réalisation ; le plaisir d'avoir *si bien caché* leur intention est plus grand que celui que leur causent la satisfaction et les remerciements de la personne qu'elles obligent ou contentent.

Cet instinct remarquable modifie considérablement toutes les autres facultés : il est incompatible avec la franchise et avec toute manifestation spontanée. Tous les autres sentiments retiennent l'expression de leurs impressions subites sous l'influence de la secrétivité. Cette influence est quelquefois assez forte chez quelques individus pour leur donner la puissance de supprimer complètement toute apparence

extérieure de ce qu'ils éprouvent intérieurement, même dans les circonstances où leurs plus forts sentiments sont affectés. « Quand Napoléon croyait être observé, il avait » assez d'empire sur lui-même pour donner à ses traits un » air d'indifférence que caractérisait un sourire vague et » indéfini : sa figure alors ressemblait à un buste de marbre. » La secrétivité donne une tendance instinctive à renfermer » dans son esprit, à cacher aux yeux du monde les émotions » diverses et les idées involontaires qui y naissent... C'est » une tendance à dissimuler; son but légitime est de restreindre la manifestation de nos pensées et de nos émotions jusqu'à ce que le jugement ait prononcé sur leur à-propos*. » Ceux chez lesquels cet organe est faible laissent apercevoir leurs sensations dans toute leur portée au moment même où ils les éprouvent; ils ont trop de naïveté dans le langage et dans les manières, ou une brusquerie irréfléchie et un manque total de tact, parce qu'ils manifestent leurs émotions et leurs idées instantanément, sans tenir compte des circonstances, du lieu où ils se trouvent et des personnes présentes; ils ne savent pas distinguer ce qu'il faut dire et faire de ce qu'il faut taire et cacher; on ne peut leur confier un secret; ils n'en ont pas pour ce qui les concerne; ils racontent au premier venu leurs affaires et leurs projets : leur étourderie est remarquable, surtout s'ils manquent de circonspection; ce sont des dupes faciles à tromper et à exploiter. On a dit depuis longtemps que l'espèce humaine était partagée en dupes et en fripons : la phrénologie fait comprendre que cet adage est vrai jusqu'à un certain point, puisqu'en effet beaucoup d'individus ont une trop forte dose de secrétivité, tandis que d'autres en sont trop

* G. Combe, *Traité complet de Phrénologie*, traduit par le docteur Lebeau, 1844.

dépourvus ; mais la secrétivité seule n'a pas pour effet nécessaire de porter à tromper pour nuire et pour profiter aux dépens d'autrui : cela tient à une combinaison de facultés dans laquelle la bienveillance et la justice trop faibles laissent l'acquisivité employer la ruse pour satisfaire la cupidité qu'elle inspire.

Quand la secrétivité est trop énergique, ou n'est pas influencée par des sentiments d'un ordre supérieur, elle porte au mensonge, à l'hypocrisie et à l'intrigue ; elle inspire un esprit de déception et de dissimulation profonde ; elle fait considérer la ruse comme le but de l'intelligence et comme la suprême habileté ; tromper est le comble du savoir-faire, et tous les moyens détournés paraissent les meilleurs pour arriver au but. Ceux chez qui la secrétivité est excessive jugent les autres par eux-mêmes et ne croient pas à la bonne foi ; en général ils voient les affaires sous un faux point de vue ; ils s'imaginent que la vie est un continuel stratagème et que chacun ne songe qu'à tromper son voisin ; ils sont persuadés qu'à leur exemple on n'est occupé qu'à surprendre les pensées d'autrui, et ils mettent toute leur application à dissimuler les leurs : jamais ils ne répondent que d'une manière évasive. On connaît l'esprit finaud de certains Normands, dont on ne peut obtenir ni un oui ni un non bien précis : personne ne se trompe à l'air de bonhomie que prennent tous les hommes doués de secrétivité, à moins qu'ils ne soient pourvus d'une intelligence supérieure et d'un talent parfait d'imitation ; il est quelquefois plaisant de voir les mines et les détours d'un homme rusé mais peu intelligent, qui se décèle par sa maladresse et par les efforts même qu'il fait pour paraître naïf et vrai.

Louis XI a manifesté pendant toute sa vie un penchant très-actif de secrétivité : c'est de lui cette maxime : *Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*, et il l'a constamment

mise en pratique. Souvent il s'est embarrassé lui-même dans les replis de sa politique tortueuse. Walter Scott a parfaitement décrit ce caractère et ses conséquences dans son roman de *Quentin Durward*.

Quelques hommes sont excessivement polis et flatteurs, leur langage entortillé est toujours calculé de façon à être interprété de plusieurs manières; leur style diffus, entrecoupé de parenthèses obscures, ne présente pas un sens clair et précis : ces hommes-là, qui semblent craindre la portée de leurs phrases et comme hésiter entre ce qu'ils peuvent oser dire ou écrire et ce qu'ils veulent faire entendre, sont dominés par une forte secrétivité mêlée de circonspection.

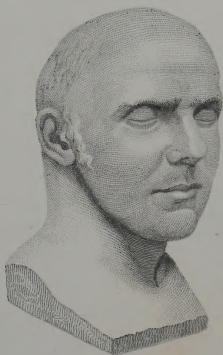
L'art dramatique paraît avoir besoin d'un développement sensible de l'organe de la secrétivité : on l'a observé sur la tête d'acteurs habiles : il leur donne la faculté de dissimuler leur caractère réel pour imiter avec plus de perfection le caractère des personnages qu'ils doivent représenter.

Le portrait de Manuel Godoï, planche 10, est éminemment caractérisé par le développement de la secrétivité. La vie de cet homme, qui a joué un rôle important, est bien conforme à cette disposition. De simple garde-du-corps, il attira d'abord sur lui l'attention de la cour d'Espagne par son talent comme musicien, et devint le favori de la reine par sa bonne mine et par sa voix agréable. Adroit et insinuant, il prit sur elle un empire absolu, et fut assez habile pour être en même temps le favori du bon roi Charles IV, qui l'appelait son cher ami malgré la scandaleuse évidence de ses relations avec la reine. Après avoir échappé aux dangers de sa position à l'époque des troubles, et s'être ménagé une retraite, on l'a vu reparaitre dans son pays, où il a fini sa carrière au sein d'une opulence qu'il avait su conserver. On remarquera combien cette tête est large, et, malgré la coiffure qui est relevée





Godot. (Prince de la Pair.)



Dodd. (Financier.)

et crépée, on reconnaît aisément le peu d'élévation de la partie supérieure de la tête : les organes de l'éventualité, du langage et des tons sont très-prononcés.

Le buste moulé sur nature est celui d'un ministre protestant nommé Dodd, condamné comme faussaire et pendu. C'est une étrange forme de tête : la partie supérieure et postérieure est tronquée : les organes de la fermeté, de l'estime de soi, de la conscienciosité et de la circonspection sont tout à fait déprimés. Cet homme a commis des faux pour obliger : sa bienveillance s'est combinée avec la ruse, et il a manqué de justice et de prudence.

N° 8. ACQUISIVITÉ.

L'instinct qui porte l'homme à prendre possession de tout ce qu'il se procure par force, par ruse ou par industrie, a de tout temps été bien constaté : il est nécessairement inné et a été donné à l'espèce humaine comme faculté constituante de sa nature. Un organe particulier du cerveau est destiné à manifester le penchant à acquérir et à posséder : cet organe est situé au-dessus de celui de la secrétivité.

Le docteur Gall l'a découvert sur la tête de voleurs incorrigibles et lui donna le nom d'organe du vol : on se récria avec raison. Plus tard, il reconnut que le vol étant un abus de la convoitise, comme le meurtre est un abus de la destructivité, il n'y avait pas plus un organe du vol qu'un organe du meurtre : il le nomma donc organe du sentiment de la propriété. Le docteur Spurzheim l'a appelé acquisivité. La véritable nature de l'instinct de l'acquisivité est une tendance à amasser, à faire des provisions ; c'est lui qui donne le désir et le besoin de la propriété ; c'est le fondement de la société même : le travail, si indispensable pour procurer à l'homme

tout ce qui contribue à assurer son existence et à la rendre plus facile et plus agréable, manquerait du stimulant le plus essentiel si l'instinct de la propriété n'existait pas. L'absence ou la faiblesse de cet instinct rend insouciant et paresseux, et donne une telle incurie que les hommes qui en sont dépourvus, non-seulement n'augmentent pas leur patrimoine par leur travail et leur industrie, mais encore négligent leurs intérêts et dissipent en prodigalités ou en dépenses irréfléchies tout ce qu'ils possèdent ; ils tombent dans une misère sans remède, parce qu'ils ne savent rien faire pour acquérir. Au contraire, ceux chez qui cet organe est prononcé se font remarquer par l'activité que leur inspire l'amour du gain : le plaisir qu'ils éprouvent à grossir leur fortune est plus grand sans doute que celui qu'ils trouveraient à en faire usage, car un petit nombre seulement s'arrête pour en jouir. On voit des hommes extrêmement riches continuer leurs affaires aux dépens même de leur santé pour amasser encore. L'un d'eux répondait à un ami qui l'engageait à prendre du repos et lui demandait quand il croirait en avoir enfin assez : « Assez, c'est toujours un peu plus que ce que j'ai ! »

Quand ce penchant est modéré, il inspire la prévoyance et l'économie : l'homme alors désire acquérir par des moyens honnêtes un bien-être suffisant pour lui et pour sa famille ; il sait le conserver après l'avoir acquis.

Quand le penchant prédomine, il dispose au vol. Ce moyen facile de satisfaire l'acquisivité est mis en œuvre par tous ceux qui ont l'instinct très-développé. Il y a des combinaisons singulières de ce penchant avec les autres facultés : ainsi on voit d'insignes voleurs partager avec des malheureux ce qu'ils ont dérobé, et croire qu'en donnant à des pauvres une partie de ce qu'ils ont volé à des riches ils justifient en quelque sorte leur action coupable.

Quelle que soit la modification de caractère résultant de l'ensemble des autres instincts et facultés, le penchant de l'acquisivité se montre bien manifestement chez tous ceux qui ont cet organe très-développé : le rang social, l'éducation, la fortune ne peuvent en réprimer la force instinctive : on cite un nombre considérable de personnes possédées de la manie du vol et que rien ne pouvait empêcher de satisfaire ce penchant, lors même qu'elles ne tiraient aucun profit des objets dérobés. L'histoire rapporte que Victor-Amédée I^{er}, roi de Sardaigne, prenait partout des objets de peu d'importance.

Le docteur Spurzheim fait mention d'un personnage de bonne famille qui, dès son bas âge, ressentit l'influence de ce penchant. Il entra dans l'état militaire afin de se trouver contenu par la sévérité de la discipline : l'instinct l'emporta ; et, ayant continué à voler, il fut sur le point d'être condamné à mort. Dans l'espoir de combattre cette fatale inclination, il étudia la théologie et entra dans un couvent : son penchant le suivit dans le cloître. Il fallut capituler en quelque sorte ; et, comme il ne dérobaît plus que des bagatelles, il se livra à son naturel sans scrupule et sans remords : il prenait tout ce qui était à sa portée, ciseaux, chandeliers, tasses, gobelets, etc., et les emportait dans sa cellule ; il ne les cachait pas et les rendait volontiers à qui les réclamait. Un employé du gouvernement d'Autriche, établi à Presbourg, avait rempli deux chambres des ustensiles de toute espèce qu'il avait volés et qu'il n'avait jamais osé rendre, mais dont il n'avait aucunement fait son profit.

Des femmes distinguées par le rang et l'éducation ont cédé à l'entraînement de cet instinct. On appelle distractions les petits vols commis par des personnes riches : en effet ce penchant singulier, chez des individus dont la moralité sous tous les rapports est bien établie, ne peut être qualifié sévè-

rement, quand il est du reste évident que le vol n'a point été commis pour satisfaire d'autres penchants abusifs, c'est une véritable manie dont la source est dans le penchant de l'acquisivité trop actif. L'aumônier d'un régiment de cuirassiers prussiens, homme d'ailleurs instruit et doué de qualités morales, était tellement porté au vol, que souvent, à la parade, il dérobaient les mouchoirs aux officiers. Son général l'estimait beaucoup; mais, aussitôt qu'il paraissait, on enfermait tout avec le plus grand soin, car il avait souvent emporté des mouchoirs, des chemises et jusqu'à des bas de femme. Au reste, quand on lui redemandait ce qu'il avait pris, il le rendait de bon cœur.

Henri IV avait l'organe de l'acquisivité très-développé, on peut le remarquer sur le masque qu'on dit avoir été moulé sur nature. On sait qu'en effet ce prince était un joueur déterminé : les chroniques du temps assurent qu'il trichait au jeu et lui attribuent ce propos plaisant : « J'aurais été pendu si je n'eusse été roi de France. » Ces autres paroles célèbres : « Paris vaut bien une messe, » sont l'expression spirituelle d'une acquisivité intelligente.

Certaines races d'hommes ont ce penchant très-prononcé : les Arabes du désert, les Tartares, les Kalmoucks et les peuplades sauvages de plusieurs îles sont adonnés au vol, au pillage; les voyageurs s'accordent à les représenter comme offrant un type caractéristique, le front bas, la tête ronde et large et les oreilles écartées.

Le docteur Spurzheim rapporte qu'un jeune Kalmouck, amené à Vienne par le comte de Stahremberg, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, tomba dans une profonde mélancolie parce que son confesseur, qui l'instruisait dans la religion et la morale, lui avait défendu de voler. Ce confesseur, homme d'esprit, pour le guérir de cet état maladif, lui permit de dérober à la condition de restituer ce qu'il aurait

volé. Le jeune homme profita de la permission et enleva adroitement la montre de son confesseur pendant qu'il disait la messe ; il la lui rendit après en riant du succès de son adresse.

Le penchant de l'acquisivité , combiné avec certaines facultés , donne le goût des collections , et l'on a souvent occasion de rencontrer des personnes tellement dominées par cette tendance , qu'elles accumulent des quantités prodigieuses de ces objets qu'un goût particulier leur fait rechercher : quelques personnes même ramassent à peu près indistinctement une foule d'objets hétérogènes , et se plaisent à en remplir leur logement , se réservant à peine la place d'un lit et d'un passage à travers un amas de bric-à-brac qui atteste un besoin d'acquisition plus actif que raisonnable.

L'acquisivité est donc un penchant qui porte à s'approprier et à amasser en général : la nature des objets vers lesquels se dirige la convoitise est déterminée par l'ensemble des autres facultés et par quelque disposition dominante : la manière d'acquérir , le but qu'on se propose dépendent également d'une combinaison de facultés : ainsi le penchant primitif se trouve modifié de manière à produire toutes les nuances , depuis le sentiment légitime de la propriété jusqu'à la cupidité insatiable , et l'avarice inquiète et sordide , et jusqu'au vol prémédité.

L'ambition n'est pas exempte d'un mélange du penchant de l'acquisivité : le besoin de supériorité , inspiré par l'estime de soi , en est sans doute le premier élément ; mais quand l'ambition est conquérante , envahissante , qu'elle cherche à agrandir les domaines et la possession , elle est certainement combinée avec une forte acquisivité.

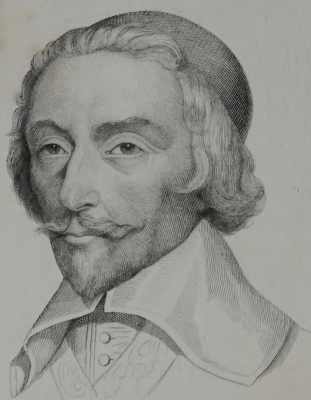
L'amour de l'argent est un des effets d'une grande acquisivité ; celui qui cherche à grossir incessamment son trésor

en est plus dominé que celui qui le couve des yeux et le conserve avec des précautions infinies : dans ce dernier cas, la circonspection entre pour beaucoup dans ce genre d'avarice. Le premier sera un usurier avide, qui ne s'occupe que du gain et emploie les moyens les plus abjects, les plus illégitimes pour amasser des richesses ; l'autre ne sera qu'un avare parcimonieux et craintif, plus tremblant de perdre que préoccupé de gagner.

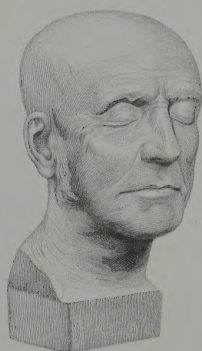
Quelques espèces d'animaux se montrent pourvues de l'instinct de la propriété et d'une sorte de penchant de l'acquisivité : ce sont ceux qui amassent des provisions pour l'hiver, qui gardent et défendent ce dont ils ont pris possession. Nous avons déjà remarqué que la pie a le singulier instinct de ramasser et de cacher des objets qui ne lui sont d'aucune utilité : des pierres, des métaux brillants ; elle semble obéir à un aveugle penchant de secrétivité et d'acquisivité dont il n'est pas facile de se rendre compte.

La planche n° 11 contient le portrait du cardinal Richelieu, l'histoire fait assez connaître le caractère de ce célèbre personnage : l'ambition, la ruse et la cruauté ont présidé à toutes ses actions : il fut avide de pouvoir et vindicatif à l'excès. Sa tête est très-large, et si son front élevé annonce une vaste intelligence, on voit, par le grand développement du cerveau à sa base latérale, que les organes de l'acquisivité, de la secrétivité et de la destructivité dominaient en lui. On ne peut juger, d'après ce portrait, si la partie supérieure de la tête était élevée ; mais il lui eût fallu une bien forte proportion de conscienciosité pour empêcher ses penchants d'agir avec excès, et l'histoire prouve qu'il foula aux pieds l'humanité ainsi que la justice pour assurer sa domination.

Il faut aussi remarquer la grandeur de l'arc sourcilier et le large développement du front autour des yeux : toutes les



Le Cardinal de Richelieu.



Isnaid. (Voleur.)

PHRÉNOLOGIE.

Acquisioité.

*Imp. de Mangon, G. r. S. Jacq. Durie.
Gautierou v. r. p.*

facultés perceptives sont grandes : aussi Richelieu aimait le faste, la magnificence, les arts et la littérature.

Le buste moulé est celui d'un voleur très-adroit et très-rusé nommé Isnard; il se montra circonspect et s'abstint de toute violence : il était baladin et saltimbanque, et s'introduisait dans les habitations, observant tout à la faveur de ses facétieuses démonstrations et dérochant ce qu'il pouvait. Ses camarades de prison l'appelaient Polichinelle.

N° 9. CONSTRUCTIVITÉ.

L'organe est situé à la région des tempes : il est plus ou moins apparent suivant le plus ou moins de saillie de l'arcade zygomatique ou pommette de la joue. L'épaisseur des muscles temporaux varie suivant la nature des individus et contribue à rendre assez difficile la détermination bien précise de l'organe : mais on peut, jusqu'à un certain point, apprécier le volume de ces muscles et voir si la tête présente une largeur et un renflement prononcés aux tempes.

L'instinct de la constructivité fait partie des penchants qui devaient appartenir à la nature humaine. Nous avons vu que les penchants précédemment décrits étaient indispensables pour la propagation et la conservation de l'espèce : la constructivité complète l'assemblage des instincts dont elle a dû être pourvue pour assurer son existence matérielle. Un grand nombre d'espèces animales est doué de cet instinct : M. le docteur Vimont, qui s'est particulièrement occupé de recherches sur les animaux, a recueilli un nombre infini d'observations qui prouvent que tous les animaux constructeurs ont un développement du cerveau différent de celui des espèces dépourvues de l'instinct de se construire une habitation.

L'homme a été mis sur la terre nu et sans armes : que serait-il devenu au milieu des animaux malfaisants plus forts que lui, pourvus d'armes redoutables, trouvant des retraites sûres et des abris naturels dans les forêts et dans les cavernes, et magnifiquement couverts d'épaisses fourrures? L'instinct de la constructivité, à l'aide d'une intelligence plus ou moins développée, a rendu l'homme capable de pourvoir à son besoin pressant de vêtement, d'abri, et d'armes offensives et défensives. Depuis la hutte du sauvage jusqu'aux palais superbes, depuis la massue, l'arc et la flèche, et la plus chétive pirogue, jusqu'aux armes perfectionnées de nos jours, jusqu'à ces immenses vaisseaux de guerre et ces prodigieuses machines qui animent les flancs des redoutables et rapides pyroscaphes, l'instinct de la constructivité est le producteur de tout ce que l'industrie humaine a su exécuter; les arts ont besoin de son assistance, et c'est lui qui dirige la main de l'artiste; il est la source de cette habileté pratique qui donne à quelques artistes cette adresse et cette facilité d'exécution que tous ne possèdent pas au même degré. Chez l'homme à l'état sauvage ou parvenu seulement à une demi-civilisation, cette faculté se manifeste par d'informes essais de sculpture, tels que des idoles monstrueuses ou des ornements bizarres; ces canots sculptés, ces armes singulières, ces ustensiles curieusement façonnés qu'on trouve chez des sauvages insulaires, sont les produits d'une constructivité assez remarquable, mais qui, faute d'une intelligence plus grande et plus cultivée, ne s'élève pas à de plus importants travaux.

Le génie différent des peuples emploie cette faculté selon ses besoins et ses goûts : la religion et l'état politique donnent un caractère particulier à ses productions. C'est à leur influence qu'il faut attribuer les pyramides d'Égypte, cet énorme abus de la constructivité; les temples de l'Inde,

entièrement creusés dans le granit et couverts de bas-reliefs, et ces rochers taillés en figures colossales, et cette immense muraille de la Chine, entreprise prodigieuse qui témoigne de la constance d'un peuple chez lequel on trouve en si grande quantité des ouvrages enfantés par les plus bizarres conceptions du génie de la constructivité.

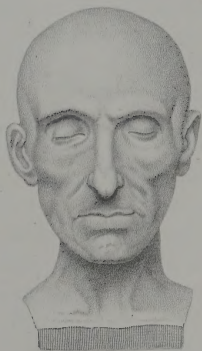
Dans d'autres conditions d'intelligence, de mœurs et de civilisation, de goût et de croyances, la constructivité accomplira ces chefs-d'œuvre des arts dont l'antiquité a laissé les plus beaux modèles. Quelques hommes, doués de cet instinct et des plus puissantes facultés intellectuelles, ont produit des ouvrages merveilleux, parce que c'est l'intelligence qui applique à de hautes conceptions toutes les aptitudes instinctives. Ainsi Phidias, Archimède, Michel-Ange ont possédé le talent que donne la constructivité, mais c'est leur intelligence supérieure qui en a su tirer un si vaste parti.

Les applications de l'instinct de la constructivité sont infinies : son essence primitive est de donner le désir de construire, l'adresse et la dextérité nécessaires pour exécuter le travail de construction, soit qu'il s'agisse du plus simple façonnement d'un objet quelconque, soit que l'intelligence et le génie des sciences et des arts l'appliquent à l'exécution d'un chef-d'œuvre ou de la machine la plus compliquée. Cet instinct se manifeste aussi dès l'enfance comme tous les autres : des enfants dont l'intelligence sous d'autres rapports n'est nullement supérieure à celle de leurs compagnons d'études et de jeux sont sans cesse et exclusivement occupés de petits travaux qui annoncent une disposition innée pour les arts mécaniques. Cette faculté, quand elle est prononcée, cherche toujours à se satisfaire, quand même les occupations forcées ou la position sociale des personnes qui en sont douées semblent devoir les éloigner de cette ten-

dance ou les empêcher de s'y livrer : elles savent toujours s'arranger pour satisfaire leur goût naturel et instinctif. M. Combe parle d'un célèbre avocat écossais de sa connaissance chez qui l'organe de la constructivité est très-développé, qui lui a dit plus d'une fois que même en composant un plaidoyer l'idée d'une mécanique venait le distraire, et qu'il ne pouvait reprendre le cours de son travail qu'après en avoir tracé le plan. Pierre-le-Grand a manifesté ce penchant de la manière la plus frappante : certainement ce hardi et persévérant réformateur, quel que fût son désir d'introduire la civilisation et l'industrie chez son peuple à demi barbare, n'aurait pas passé une année entière dans les chantiers de Saardam, maniant le compas et la hache et construisant de ses mains un vaisseau de soixante canons, si son instinct de constructivité n'eût trouvé une satisfaction individuelle bien grande dans ces occupations dont le souverain d'un grand empire pouvait aisément se dispenser. Louis XVI avait le goût de la mécanique, et, par une singulière combinaison de facultés et de circonstances déterminantes, il l'appliquait à fabriquer des serrures. Étrange préoccupation d'un prince autour duquel grondait l'orage, et dont toutes les facultés intellectuelles, toute l'énergie de caractère auraient dû être uniquement employées à pourvoir à la gravité des événements ! si toutefois il était accordé à l'homme de se donner des qualités que la nature a refusées à son organisation, ou de supprimer les instincts qu'il en a reçus ! Les personnes chez lesquelles l'organe est très-faible sont d'une maladresse incurable : elles ne savent rien faire qui exige quelque dextérité ; incapables de tailler une plume ou d'enfoncer un clou. Montaigne dit en parlant de lui-même : « Je ne puis plier convenablement une lettre, ni » tailler une plume, ni découper à table, ni seller mon » cheval. » La tête des habitants de la Nouvelle-Hollande



Vignole.



Canova.

PHIRÉNOLOGIE.

Constructivité.

est remarquablement déprimée à la partie frontale et étroite dans la région de la constructivité, aussi ces misérables sauvages sont placés au plus bas échelon de l'espèce humaine : leur intelligence est tellement bornée et leur adresse tellement nulle, qu'ils ne savent ni construire des filets et des canots, ni fabriquer le moindre ustensile : toute leur industrie pour se procurer un abri consiste à arracher quelque pan d'écorce derrière lequel ils s'accroupissent quand le vent et l'orage les viennent assaillir. Errants et affamés, ils se nourrissent d'animaux morts et de poissons rejetés par la mer sur le rivage, et ne se trouvent jamais réunis qu'en petit nombre; race chétive et abrutie, bien inférieure aux animaux d'étrange aspect qui peuplent cette contrée et auxquels la nature moins rigoureuse a donné des instincts appropriés à leur destination et des moyens assurés d'existence!

La planche n° 12 contient le portrait de Vignole, cet architecte célèbre du seizième siècle, auteur du traité des cinq ordres d'architecture adopté comme règle de l'art. L'organe de la constructivité existe dans une forte proportion; il remplit et élargit la tempe. On peut aussi remarquer sur cette belle tête un grand organe du calcul, et, en général, des facultés perceptives très-développées. La largeur et la hauteur du front annoncent un jugement vaste, et la partie supérieure de la tête, large et haute, contient des sentiments moraux en forte proportion. Aussi Vignole a mérité l'estime publique par son noble caractère, autant que l'admiration par son talent supérieur.

Le masque moulé sur nature après la mort est celui du fameux sculpteur Canova. L'extrême maigreur du visage et l'amaigrissement des muscles temporaux permet de bien voir le renflement sensible de la tête vers le siège de l'organe : on le trouve à cette courbe qui s'arrondit de chaque

côté sur la tempe, derrière la crête osseuse de l'angle du front. Canova a produit un grand nombre d'ouvrages plus ou moins parfaits, mais tous remarquables par l'habileté de l'exécution.

Les facultés qui viennent d'être décrites appartiennent au genre des penchants déterminés par le docteur Spurzheim : elles sont communes à l'homme et aux animaux. Ces facultés, quand elles sont actives ou excitées, produisent des impulsions intérieures, et donnent des désirs dont la force est en raison du développement des organes du cerveau affectés à ces diverses facultés. On a compris que tous ces penchants ou instincts étaient nécessaires à l'homme pour composer sa nature animale et lui donner la possibilité de conserver son existence physique sur le globe dans les conditions qui lui sont faites par les lois de la création terrestre.

Les facultés que nous allons définir forment un ensemble que le docteur Spurzheim a désigné par le titre de facultés affectives ou sentiments.

SENTIMENTS.

Après avoir donné à l'homme les penchants et les instincts dont l'activité, dépendant d'une organisation spéciale, indélébile, devait être à jamais assurée et perpétuée dans son espèce, le Créateur s'est encore proposé de le douer de qualités d'un ordre supérieur destinées à en faire une créature morale et sociable : il a également fondé sur l'organisation cérébrale ces facultés innées que sa volonté accordait à l'homme ; il a voulu que des organes particuliers fussent affectés à leur manifestation, de telle sorte que ces sentiments supérieurs sont aussi essentiellement des parties constitutantes de son être que le sont les organes des sens : ainsi les parties du cerveau qui sont destinées à produire les sen-

timents, se reproduisent et se perpétuent dans l'espèce humaine de la même manière, et conformément à la même loi physique, qui reproduit le nez, la bouche, les oreilles et les yeux.

Il est rassurant et consolant de voir, comme le prouve la phrénologie, que les qualités morales de l'homme sont inhérentes à sa nature physique, et qu'elles sont par conséquent ineffaçables.

N° 10. ESTIME DE SOI.

L'organe est situé à la partie postérieure supérieure de la tête, là où le sommet commence à décliner vers l'occiput.

Cet organe a été découvert et constaté par le docteur Gall dès le commencement de ses recherches. Il ne manque pas en effet d'individus chez lesquels ce sentiment est très-développé : alors la partie de la tête où est le siège de l'organe présente une protubérance très-visible qui se fait aisément remarquer. L'estime de soi dégénère souvent en amour-propre et en orgueil, et les abus de ce sentiment sont tellement fréquents et évidents que de tout temps il a été reconnu comme l'un de ceux qui font partie des inclinations naturelles de l'homme, la puissance et l'entraînement de ce sentiment, quand il est excessif, sont si connus, que l'orgueil a été mis par toutes les religions et par toutes les philosophies au rang des plus graves péchés et des plus déplorables abus : c'est à l'orgueil que la théogonie chrétienne attribue la chute de Satan et des anges maudits. Mais l'orgueil et l'amour-propre sont la conséquence d'un trop grand développement de l'organe cérébral : quand il existe dans une proportion convenable, la nature primitive du sentiment de l'estime de

soi est d'inspirer une dignité naturelle qui porte à faire un emploi honorable de ses facultés , un juste désir d'indépendance. L'homme est formé pour vivre en société, mais aussi pour être libre et l'égal de ses semblables : il fallait qu'un sentiment particulier le portât à se maintenir indépendant et à faire un usage légitime de ses droits naturels. L'estime de soi, en donnant le désir de l'indépendance, est un stimulant qui excite chaque individu à employer son intelligence pour suffire par lui-même à tous ses besoins.

Quand cette faculté se combine avec les sentiments supérieurs, elle donne au caractère cette dignité si respectée qui assure la considération dans toutes les positions sociales. Le sentiment de l'amour-propre vient souvent en aide à la faiblesse morale : bien des personnes lui doivent de n'avoir point été entraînées à commettre des actions blâmables ou à former des liaisons indignes : la crainte de s'avilir a retenu beaucoup de caractères que des facultés morales peu énergiques n'auraient pu préserver s'ils n'avaient été soutenus par une sorte de sentiment instinctif du respect qu'ils se devaient à eux-mêmes.

Quand l'organe est très-développé et trop actif, et qu'il n'est pas maîtrisé par d'autres sentiments très-puissants, il produit cet orgueil insupportable qui est le trait caractéristique de tant de personnes, quelle que soit d'ailleurs la position sociale des individus. On a cru que l'orgueil était un vice artificiel ; on l'attribuait à un défaut d'éducation, à l'enivrement d'une fortune acquise, à des préjugés de naissance et de rang, à une petitesse d'esprit, ou à une enfance gâtée par des parents trop indulgents et faciles, ou par la flatterie des subalternes et des domestiques. Si cela était, les mêmes causes auraient toujours produit les mêmes effets, et l'orgueil aurait toujours été le défaut dominant de ceux qui se seraient trouvés placés dans les conditions que

nous venons d'énumérer. On a bien observé, au contraire, que l'orgueil n'est pas toujours la conséquence soit d'une position élevée, de la fortune et du succès dans les entreprises, soit des privilèges de la naissance; il y a toujours eu des exemples de modestie et de simplicité parmi les riches et les privilégiés de l'aristocratie.

L'orgueil se rencontre souvent avec la misère et la dégradation morale : des mendiants de profession manifestent un orgueil prononcé. Un mendiant espagnol répondit fièrement à quelqu'un qui l'engageait à renoncer à son oisiveté : « Je vous demande l'aumône et non pas des conseils. » On a trouvé l'organe très-proéminent sur les têtes de plusieurs brigands devenus chefs de bandes.

L'estime de soi trop forte inspire le dédain envers les autres et c'est un des éléments de l'ambition qui fait aspirer au pouvoir; le sentiment exagéré d'une supériorité réelle porte à rechercher la domination, et tous ceux qui, aux diverses époques historiques, ont entrepris de s'emparer du pouvoir dans leur pays et de commander à leurs concitoyens, ont été stimulés par un organe très-développé de l'estime de soi. C'est surtout dans les républiques qu'on a lieu d'observer cet effet de l'amour-propre : chaque citoyen s'estime au moins l'égal des autres; et quand il pousse ce sentiment jusqu'à se croire supérieur, il recherche et trouve plus facilement les occasions de dominer. Tous les hommes qui sont parvenus à se mettre à la tête des républiques, ont été signalés comme doués d'un esprit de domination qu'ils ont manifesté dès leur tendre jeunesse. Plutarque nous cite des paroles et des faits très-caractéristiques : ainsi Thémistocle déclarait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir, « car il était si enflammé du désir de la gloire, si passionné pour les grands exploits, et si plein d'ambition, » que les éloges donnés à Miltiade, dont on célébrait partout la

valeur et la conduite, excitaient en lui le besoin et le désir de la célébrité. « On le voyait le plus souvent renfermé en lui-même, tout pensif; il passait les nuits entières sans fermer l'œil. » Alcibiade était possédé de beaucoup de passions impétueuses : « Les plus fortes et les plus marquées étaient une vanité démesurée, qui voulait tout emporter de hauteur, et une ambition sans bornes qui ne pouvait jamais souffrir de supérieur ni d'égal. » Périclès, qui pendant quarante ans gouverna les Athéniens avec un pouvoir presque absolu, employa tous ses talents et son intelligence supérieure à satisfaire ce besoin inné du pouvoir qui est le résultat de certaines organisations. Plutarque dit qu'il avait la tête volumineuse, trop longue et mal proportionnée, et les poètes satiriques de son temps l'appelaient tête d'oignon. César était né pour aspirer au pouvoir absolu : il avait manifestement découvert cette préoccupation de son esprit quand il dit qu'il aimerait mieux être le premier dans un village que le second à Rome. Napoléon était aussi doué d'une organisation qui le portait à l'indépendance, et, par suite, à la domination. Dès qu'il fut mis à la tête d'une armée et que ses premiers succès inouïs, éclatants, l'eurent rendu l'arbitre de l'Italie et l'idole de ses soldats, on le vit agir en maître et s'affranchir du contrôle et des ordres du Directoire. On sait avec quelle hauteur il imposa les conditions de paix à l'Autriche : toute sa vie atteste combien l'instinct du pouvoir absolu était actif en lui : ses ordres étaient brefs et impérieux, il faisait peu de cas des hommes en général, et jamais il n'a pris conseil, ou manifesté le doute de lui-même, dans les plus graves circonstances : il cherchait toujours à faire prévaloir ses opinions et la supériorité de son intelligence. Après ses revers et dans les longues heures de sa captivité, il a toujours, soit dans ses conversations, soit dans ses écrits, cherché à justifier tous les actes de sa politique, sans con-

venir des fautes évidentes qu'il avait commises, et c'est toujours à la trahison ou à l'incapacité de ses lieutenants qu'il attribuait sa chute et l'insuccès de ses savantes combinaisons . singulière manifestation d'un égoïsme et d'un amour-propre aveugles : l'organe de l'estime de soi est très-développé sur les bustes de Napoléon.

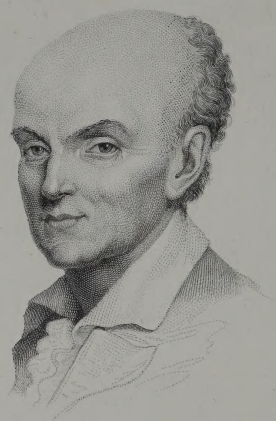
Quand l'organe est petit il en résulte un faible sentiment d'estime de soi, et l'amour-propre n'est jamais le défaut d'une personne ainsi organisée : elle ne montre jamais de présomption, l'opinion qu'elle a d'elle-même est modeste, son caractère est humble, et elle n'a point une confiance suffisante dans sa propre valeur. Si la faculté est tout à fait inactive, faute de développement de l'organe, ce défaut conduit à la servilité, à l'obéissance passive, à la bassesse : un homme dépourvu du sentiment de l'estime de soi, s'il est d'une condition inférieure, sera le jouet de ses compagnons, ou se laissera entraîner à des habitudes abjectes, suivant la nature de ses penchants; et s'il est dans une position sociale plus élevée, il ne saura point conserver sa dignité : il sera trop familier avec ses inférieurs et ses domestiques, et il n'aura ni la tenue, ni la réserve convenables dans le monde; le laisser-aller de quelques hommes et leur bonhomie familière, ou modeste à l'excès, contraste avec la raideur et l'orgueil qui se fait voir dans la tenue, dans le langage et dans les actions de beaucoup d'autres : il y a l'orgueil franc et naïf qui se manifeste ouvertement et imperturbablement, et l'orgueil concentré qui souffre et se ronge lui-même, quand il n'est pas satisfait . c'est la même tendance, résultant d'un organe fort et actif, mais combiné avec les autres penchants et facultés, dans une proportion différente. En général, l'organe de l'estime de soi n'est pas dominant en France, les Anglais le possèdent à un degré très-prononcé. Aussi trouvent-ils que les Français man-

quent de dignité, et que leur politesse est basse et obséquieuse : les manières anglaises nous paraissent sèches et hautaines, et l'orgueil britannique a de tout temps déplu aux autres nations.

Nous avons dit que le trop grand développement de l'organe, ou son excitation malade, conduisait souvent à la folie : rien n'est plus commun, en effet, dans les maisons d'aliénés, que les malades par excès d'orgueil : tous se croient des personnages puissants ou extraordinaires ; il en est qui se croient Dieu même, et qui jouissent de la contemplation intime de leur majesté : c'est une maladie incurable.

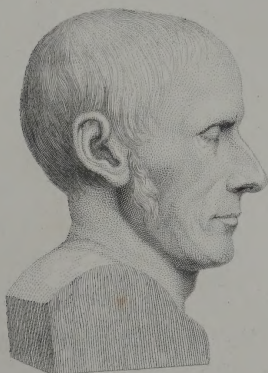
Il y a différents degrés d'activité de cet organe, et tous ne conduisent pas nécessairement à l'hôpital des fous. On peut considérer comme à l'état de manie ce degré d'activité de l'estime de soi qui produit l'orgueil naif : certains hommes parlent d'eux-mêmes, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils font ou feront, en termes tellement remplis de complaisance et d'admiration, qu'on ne peut s'empêcher de sourire. J'ai connu, sous la restauration, un militaire d'un rang élevé, retiré du service, le meilleur homme du monde, possédant des manières parfaites, du reste, et fort distinguées, mais pourvu d'une dose un peu forte d'estime de soi. Naturellement il figurait dans les rangs de l'opposition, et cette opposition n'était pas seulement constitutionnelle : elle était aussi générale et habituelle, s'appliquant à peu près à toute chose. Quel que fût le sujet de la conversation, il y prenait part, et toujours il débutait par cette formule invariable : *Moi j'ai fait, moi j'ai dit*. Nous l'appelions le *Général Moi*.

L'individu chez qui l'organe est développé, le manifeste par son attitude et sa démarche ; il porte la tête haute et un peu en arrière, son regard semble mesurer les autres, et tout son air indique le sentiment de supériorité qu'il s'attribue.



Approbativité.

Spalande.



Estime de soi.

Général Foy.

PHRÉNOLOGIE.

Ce sentiment est en général moins prononcé chez les femmes que chez les hommes : elles ont moins d'amour-propre et plus de vanité.

La planche 13 présente, pour exemple d'un développement caractéristique de l'organe de l'estime de soi, le buste du général Foy, moulé sur nature après la mort. Ce buste est aussi un exemple d'une très-belle organisation, la tête est haute ainsi que large dans sa partie supérieure, le front est vaste; la bienveillance, la vénération, la fermeté, la conscienciosité et l'approbativité dominent sur cette noble tête, et l'estime de soi, exempté d'abus avec un aussi parfait entourage, ne pouvait inspirer à un tel homme qu'un sentiment de dignité, tempérée par la douceur et la justice. Parmi les penchants, l'affectionivité et le courage sont bien développés.

La même planche contient un portrait de l'astronome Lalande, que nous donnons comme exemple d'un très-grand développement de l'approbativité; mais l'extrême élévation de la partie postérieure de la tête montre aussi un très-grand organe de l'estime de soi, et ce savant était à la fois pétri d'orgueil et de vanité.

N° 11. APPROBATIVITÉ.

L'organe est situé à côté du précédent, à droite et à gauche : quand il est très-développé, en même temps que celui de l'estime de soi, il forme, à la partie supérieure postérieure de la tête, une proéminence large et arrondie, tandis que le développement seul de l'amour de soi détermine une forme pointue de la tête.

« Ce sentiment désire et cherche l'approbation d'autrui :
» il aime les caresses, les flatteries, les compliments et les

» applaudissements : il est la cause du goût de la parure,
 » de l'ostentation et des décorations. Il produit aussi l'ému-
 » lation, le point d'honneur, l'amour de la gloire et des
 » distinctions *.

Il ne faut pas confondre ce sentiment avec celui qui produit l'amour-propre : l'orgueilleux s'estime lui-même ; l'homme vain désire l'estime des autres. Dean Swift disait avec raison : « Cet homme est trop fier pour être vain **. » Certainement un orgueilleux reçoit volontiers les compliments et les distinctions, mais il ne les recherche pas de la même manière que l'homme animé du désir de l'approbation ; il les considère comme un juste hommage rendu à son mérite, mais il est bien convaincu que ce mérite peut s'en passer. Voici en quels termes le docteur Gall établit cette différence : « L'homme orgueilleux, imbu du senti-
 » ment de sa supériorité, traite du haut de sa grandeur,
 » avec mépris et indifférence, le reste des mortels ; l'homme
 » vain attache la plus grande importance à l'opinion des
 » autres, et recherche leur approbation avec le plus vif em-
 » pressement : l'orgueilleux attend que le genre humain
 » vienne à lui et apprécie son mérite ; le vaniteux frappe à
 » toutes les portes pour attirer l'attention..... l'orgueilleux
 » montre du dégoût pour la flatterie maladroite ; l'homme
 » vain se délecte, quelle que soit la maladresse de celui qui
 » l'encense. »

Le but légitime et naturel du sentiment de l'approbation est de porter l'homme à la sociabilité : le besoin de plaire, et d'obtenir l'approbation des autres hommes, contribue à rendre les relations de société plus douces. Ce sentiment sert de frein aux penchants inférieurs, dont l'a-

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie, 1832.

** G. Combe, Traité de Phrénologie.

bus rendrait les hommes farouches et intraitables : l'homme chez qui les instincts de combativité, de destructivité et de secrétivité sont assez forts, s'applique à les rendre inoffensifs et à les contenir pour ne pas s'exposer à l'animadversion, au mépris et à l'isolement, quand il est doué d'une juste proportion du désir de plaire. On voit souvent des hommes d'un caractère violent, irascible et emporté, maîtriser leurs émotions, en présence des autres, et triompher d'eux-mêmes pour ne pas perdre l'estime de ceux qui les observent, et pour mériter les éloges qu'on accorde à la modération. Le sentiment de l'approbativité très-prononcé produit ce qu'on appelle les vertus d'apparat : un courage médiocre est fortement excité par la crainte du déshonneur, et par le désir d'obtenir les distinctions militaires : bien des actions héroïques ont été accomplies sous l'influence de ce sentiment : c'est lui qui donne l'amour de la gloire. La présence de nombreux spectateurs, l'éclat du jour et le regard des chefs ont excité bien des hommes qui auraient faibli s'il eût fallu affronter obscurément le danger. Les plus grands capitaines anciens et modernes ont agi sous l'influence d'un besoin très-grand de l'approbation : le désir de faire passer leurs noms à la postérité, et d'obtenir pendant leur vie les éloges et l'admiration de leurs concitoyens, a été le mobile de leurs efforts : ainsi ceux mêmes qu'une ambition insatiable a portés à s'emparer du pouvoir et à l'exercer d'une manière despotique, ont désiré être loués et approuvés : on attribue à Alexandre cette exclamation au milieu d'un terrible danger auquel il venait d'échapper à grand-peine, à force de courage : « O Athéniens ! pourriez-vous jamais croire les grands périls que j'essuie pour être loué de vous. » César était avide de renommée, autant que de domination. Néron même, tout en commettant des crimes qui devaient le rendre à jamais

exécrable, recherchait avidement les applaudissements et la flatterie : il était plus vain de ses talents comme musicien et comme déclamateur que jaloux de son pouvoir ; à son heure suprême, il parut moins regretter l'empire que les applaudissements du cirque, et il s'attendrit surtout à l'idée qu'un aussi grand artiste que lui allait périr *. Napoléon redoutait extrêmement la critique et le ridicule, les brochures et les propos de salon ; il a toujours fait l'apologie de tous ses actes politiques et guerriers, et cherché à se montrer sous le jour le plus favorable : on sait qu'il s'efforçait de plaire et de se montrer aimable dans toutes les circonstances où son désir d'approbation n'était pas étouffé par ses préoccupations ambitieuses ou par l'irritabilité de son caractère. Ses bustes présentent un très-grand développement de l'estime de soi, et aussi un grand développement de l'approbativité ; ce qui explique parfaitement son esprit dominateur habituel, et l'amabilité qu'il a souvent manifestée pour plaire.

Tout le monde a remarqué que certaines personnes peu bienveillantes au fond, et assez difficiles à vivre dans leur intérieur, font de grands frais pour plaire dans le monde ; la phrénologie explique cette bizarrerie de caractère par le grand développement de l'organe de l'approbativité, tandis que les organes de la bienveillance et de l'attachement sont faibles. Dans ce cas, il arrive souvent que l'amabilité factice manque son but, et que tous les efforts faits pour paraître aimable, et s'attirer les suffrages du monde, échouent, parce que l'on s'aperçoit toujours de l'absence des qualités morales. C'est encore de cette combinaison de caractère que proviennent la charité par ostentation et la générosité apparente, les souscriptions fastueuses, les dons

* Voir dans Suétone.

considérables faits à des établissements publics, les fondations d'hôpital par des personnes qui laissent leurs parents dans la misère, ou qui, de leur vivant, se sont montrées égoïstes ou avares.

Le désir de plaire est le stimulant de toutes les facultés et en augmente beaucoup l'activité, mais il n'en augmente pas la puissance : ainsi l'on voit des écrivains, des artistes d'un talent très-médiocre, quoique animés d'un excessif besoin d'approbation : ils s'efforcent de produire, pour attirer l'attention du public et faire parler d'eux, mais le succès ne répond pas à leurs désirs : nous démontrerons plus tard comment les facultés se combinent et se modifient, mais il est à propos de faire remarquer encore que la puissance d'une faculté est toujours en raison du développement de l'organe qui en est le siège : c'est un principe absolu de la phrénologie. Ainsi donc la vanité peut bien exciter vivement les facultés d'un homme qui travaille pour conquérir les éloges publics; mais elle ne fera pas d'un homme médiocre un génie du premier ordre. L'artiste ou le poète feront bien, sous l'influence du désir de plaire, tout ce que l'étendue de leurs facultés spéciales peut comporter; à mérite égal ils dépasseront ceux de leurs confrères que l'insouciance et la paresse empêchent de rechercher la célébrité; mais ils ne pourront franchir les bornes que la nature leur a imposées. Le génie est un don, il est l'attribut d'une organisation forte; aucune autre faculté ne peut suppléer à la faiblesse de celles que le peu de développement de leurs organes rend incapables de dépasser certaines limites.

Le désir exagéré de l'approbation engendre une foule d'abus; ils ont été signalés et livrés au blâme et au ridicule par tous les moralistes : l'affectation, la vanité, le luxe de la parure, la politesse raffinée et louangeuse en sont les

manifestations excessives; il est inutile de retracer tout ce qui peut être la conséquence de ce sentiment quand il est dominant dans le caractère : c'est un des défauts les plus connus parce qu'il est un des plus communs. quelques-unes des actions qu'on lui reproche sont le résultat de sa combinaison avec l'amour-propre; ainsi nous avons parlé des ambitieux qui recherchent le pouvoir et qui veulent en même temps satisfaire leur vanité. Certaines personnes possédées du désir de plaire ne doutent pas du succès, et l'amour-propre leur persuade qu'il ne leur manque rien pour réussir : ces personnes-là prennent toute flatterie à la lettre et ne soupçonnent jamais le sens véritable des compliments ironiques qu'on leur adresse quelquefois. Elles s'imaginent que tout le monde a les regards fixés sur elles et s'occupe de leurs moindres actions : la vanterie et ce qu'on appelle les gasconnades sont le résultat du mélange de l'amour-propre et de la vanité à forte dose. D'autres personnes sont malheureuses à l'idée que leurs actions peuvent être blâmées ou critiquées : elles sacrifient à l'opinion, et dans toutes les circonstances de leur vie, leur principale préoccupation est de savoir ce qu'on dira et ce qu'on pensera d'elles. Celles-là manquent d'amour-propre ou sont douées de beaucoup de circonspection, tandis que leur sentiment d'approbativité est très-fort.

Quand l'organe de l'approbativité est trop faible, l'homme manque d'une qualité nécessaire : il reste indifférent à l'opinion des autres, il agit sans tenir compte de ce que l'on pensera de sa conduite; et pourvu qu'il n'en résulte aucun inconvénient ou aucun danger pour lui, il se rit de la censure publique : il méconnaît les devoirs de société et les règles de la plus simple politesse; il est insensible aux affronts, et incapable de retenue; le point d'honneur lui est inconnu, il affiche le cynisme : il est sans gêne et sans

façon, ne fait que ce qui lui plaît et lui convient ; c'est un être antisocial, parce qu'il ne fait aucun sacrifice aux convenances, et qu'il ne consulte que son bien-être personnel, et ne met aucun frein à ses penchants ; il les satisfait en toute occasion, sans s'inquiéter de l'approbation des autres et même à leurs dépens : ce sont là les effets de la faiblesse de l'organe de l'approbativité quand les organes des penchants inférieurs sont très-prononcés. Si au contraire l'individu n'est pas dominé par eux, et que l'ensemble de ses facultés en fasse un homme moral et bienveillant, l'absence du désir de plaire sera un défaut qui n'aura certainement rien de nuisible, mais qui ôtera quelque chose de sa perfection à l'homme le mieux organisé. Tel est le savant, modeste à l'excès, qui vit dans la retraite, et prive la société du charme que sa présence et ses talents pourraient y répandre : tel est l'artiste ou l'écrivain qui n'aimant les arts ou l'étude que pour eux-mêmes les cultive dans le silence et semble fuir toute célébrité comme importune : ils communiquent à peine à leurs amis et à leur famille les produits de leurs éminentes facultés, et rien ne peut les décider à rechercher les applaudissements du public : les exemples sont rares, sans doute, mais ils se rencontrent parfois et ne peuvent être contestés. Combien d'hommes généreux et bienfaisants ont mis leur modestie à l'abri de l'anonyme, en accomplissant des actions dont la récompense était uniquement dans la satisfaction qu'ils éprouvaient à les faire ! Quelques hommes, courageux et fermes, ont même bravé l'injustice de l'opinion publique et perdu leur popularité, pour persister dans ce qu'ils croyaient juste et bon ; tant d'autres changent au gré du vent de l'opinion et semblent n'avoir d'autre règle de conduite et de morale, que ce qu'elle approuve dans le moment : ces hommes-là n'ont pas de principes arrêtés ; ils se conforment stricte-

ment aux usages, surtout pour les choses extérieures, la toilette et les ameublements; la mode est pour eux une loi inviolable, leurs prétentions sont excessives à tout âge; le jeune dandy deviendra un vieux fat, et le désir de plaire aveugle toujours celui qui en est trop possédé.

Les femmes en général ont ce sentiment très-prononcé : c'est un des traits dominants de leur caractère; la flatterie a contribué autant que la curiosité à la chute d'Ève : leur tête allongée en arrière et ordinairement élevée à la partie supérieure occipitale, présente presque toujours un développement sensible de l'organe de l'approbativité; il est inutile d'insister sur un fait aussi connu : la vanité féminine n'a pas besoin d'être prouvée, mais il faut aussi convenir que la femme dépourvue du désir de plaire, manque d'une faculté essentielle, et remplit mal le rôle qui lui a été assigné par la nature. Malheureusement les abus de ce sentiment sont fréquents et presque inévitables dans nos sociétés modernes, où tout l'excite.

Dans l'éducation des enfants on tire parti du désir inné de l'approbation; les moralistes se plaignent de ce système, qui, en excitant surtout l'émulation, développe la vanité et l'ambition : ils ont raison, sans doute; mais, hélas! le sentiment du devoir et de la nécessité du travail ne suffirait pas seul pour vaincre la paresse naturelle et la répugnance des enfants pour l'enseignement classique : on a recours au stimulant de l'amour-propre et de la vanité, et peut-être en résulte-t-il une trop constante et exclusive préoccupation de rivalité entre compagnons d'étude. Un grand nombre d'écoliers intelligents, mais paresseux et légers, ne travaillent qu'aux jours de composition pour gagner des prix; le désir d'approbation leur fait faire des efforts que d'autres sentiments n'auraient pu obtenir d'eux.

Du reste ce sentiment par lui-même est indépendant de

toute tendance au bien ou au mal : le choix dépend du mélange des autres facultés de l'organisation cérébrale. L'approbativité cherche à se satisfaire par tous les moyens que comporte le caractère dominant de l'individu : si l'homme est vicieux par nature, ce sera un fanfaron de vices, recherchant l'approbation de ses compagnons de débauches et de crimes ; on a vu des bandits et des mauvais sujets invétérés tirer vanité de leur adresse ou de leurs combinaisons coupables ; ils font entre eux assaut de perversité : le filou se vante de son habileté, et sa vanité se plaît à raconter comment il a su vaincre toutes les difficultés et se tirer adroitement d'embarras ; le libertin se vante de ses bonnes fortunes, dont il exagère le nombre ; enfin quelle que soit l'énorme différence morale qui existe entre les vanteries et les fanfaronnades des hommes les plus dépravés, et le légitime désir de plaire qui porte l'homme bien né à rechercher l'estime et l'approbation des honnêtes gens, c'est le même sentiment primitif et instinctif qui est en action dans toutes ces différentes applications, il est seulement modifié par l'organisation individuelle dominante.

Le portrait de l'astronome Lalande, sur la planche 13, présente un extrême développement de l'organe de l'approbativité ; on le remarque aisément à cette saillie latérale de la partie supérieure de la tête : il avait en même temps beaucoup d'estime de soi et il est curieux de voir la phrénologie si bien confirmée par ses propres paroles : il disait de lui-même qu'il était comme une toile cirée pour le blâme et comme une éponge pour la louange.

N° 12. CIRCONSPECTION.

L'organe est situé latéralement après celui de l'acquisivité, au-dessus des organes de la combativité et de la secrétivité et au-dessous de celui de l'approbativité.

Ce sentiment est essentiellement conservateur : il a été donné à ce titre à l'espèce humaine ainsi qu'à beaucoup d'espèces d'animaux : il porte à prendre des précautions ; il modifie l'action spontanée des autres penchants , il la modère et la retient et semble avoir pour mission de toujours dire *prends garde*.

Il est facile de comprendre l'importance et la nécessité de cette faculté dans l'organisation humaine. Dans l'état sauvage comme au degré le plus avancé de civilisation , ce sentiment est indispensable ; il est nécessaire de prévoir les dangers et les inconvénients de toute espèce auxquels l'homme se trouve exposé : la circonspection rend attentif et prudent ; elle n'exclut pas le courage et la fermeté ; elle les assiste au contraire ; et, en modérant leur trop vive manifestation , elle laisse au jugement le temps d'en contrôler la tendance et l'action.

Quand un homme doué d'un degré convenable de circonspection éprouve une impulsion intérieure provenant de l'activité de ses facultés, il ne se livre pas immédiatement et sans réflexion à leur entraînement ; il sent au moment d'agir une secrète appréhension qui l'arrête, et il ne se décide à aucune action, même de peu d'importance, sans avoir, pour ainsi dire, jeté un coup d'œil autour de lui, et vu qu'il n'y avait pas d'inconvénient à craindre.

L'utilité de ce sentiment est donc évidente : il ne nuit aux autres facultés que quand il est exagéré. Dans ce cas, une

irrésolution continuelle entrave toutes les actions de l'homme affligé d'une trop forte dose de circonspection : son jugement en est troublé ; à force de se préoccuper de toutes les conséquences d'une résolution à prendre, il ne peut en adopter aucune ; plus il raisonne et médite, plus sa perplexité augmente ; parce que, comme toute chose a un bon et un mauvais côté, il est quelquefois impossible de se déterminer par le seul examen, et alors il faut s'en remettre au hasard, à la chance et à l'avenir toujours incertain. C'est là le supplice d'un homme trop circonspect. Si l'événement lui a été contraire après tant de prudence, il n'ose plus rien entreprendre, et sa circonspection redouble. Ce sentiment, quand il est froissé, devient aisément maladif ; il porte à l'inquiétude, au trouble d'esprit, à la mélancolie, à la peur instinctive, et à ce genre de folie qui entraîne au suicide. Le suicide n'est pas sans doute un acte spécial de la circonspection ; on y est porté par différentes causes. Mais on a observé que les hommes qui avaient succombé à la tentation de se suicider pour mettre fin à des tourments d'esprit, à une langueur morale et à des inquiétudes exagérées ou à une mélancolie incurable, avaient un grand développement de la circonspection.

Les personnes peu circonspectes ne peuvent comprendre les hésitations et les appréhensions de celles chez qui ce sentiment prédomine ; elles les grondent ou les tournent en ridicule ; elles croient qu'il suffit de se raisonner ou de se secouer pour comprendre la puérilité de ces appréhensions ou pour se débarrasser de craintes importunes. Il ne faut pas effaroucher les personnes circonspectes en leur proposant de prendre sur-le-champ un parti ; il faut leur laisser le temps de réfléchir et de surmonter ce premier mouvement de répugnance que la circonspection fait sentir pour une détermination imprévue. L'expérience et l'observation prou-

vent que ni le raisonnement ni la distraction ne changent un caractère craintif et circonspect. Une grande circonspection ne peut être modifiée que par l'assistance d'un bon jugement accompagné d'un développement assez fort des organes de la fermeté et de la combativité.

Lorsque le sentiment de la circonspection est très-faible, on est imprudent et téméraire; on se livre à toutes ses impressions, on agit avec légèreté et précipitation, on est imprévoyant; toutes les facultés, privées d'un salutaire contrôle, cherchent à se satisfaire, sans calculer les conséquences; on ne voit aucun inconvénient, aucun danger à tenter les entreprises les plus hasardeuses. L'expérience même ne corrige jamais l'étourderie qui résulte du manque absolu de circonspection : le courage devient téméraire, l'espérance voit tout en beau et ne doute pas du succès, elle devient présomption; la vanité se trouve plus à l'aise, et l'amour-propre se manifeste avec toute sa naïveté. Les gens dépourvus de circonspection sont en général gais, bruyants, sans façons et très-francs, quand ils manquent aussi de secrétivité.

Les enfants ont souvent cet organe très-prononcé; il est sans doute un de ceux qui se développent chez eux dans une plus forte proportion pendant l'enfance, car il y a moins d'hommes circonspects que d'enfants timides et poltrons : la nature a voulu que l'enfant ne s'exposât pas trop volontairement. Il est facile de distinguer les enfants poltrons de ceux qui sont hardis et imprudents; leur physionomie exprime très-clairement ces deux nuances de caractère, et leur forme de tête est aussi aisément appréciable : en plaçant la main de chaque côté sur la partie latérale supérieure de la tête, un peu en arrière de la ligne perpendiculaire à l'oreille, on trouve toujours une grande largeur quand l'enfant a l'organe de la circonspection développé; dans le cas

contraire, et si l'amour-propre et la fermeté dominent, la tête paraît pointue et ne présente pas un diamètre aussi large dans cette partie de sa circonférence.

Les femmes ont aussi cet organe ordinairement assez prononcé; nous avons déjà vu que leur organisation présente rarement la combativité à un degré bien marqué : il en résulte que leur caractère est en général empreint d'une grande timidité. Les femmes ainsi organisées vivent davantage dans leur intérieur; elles n'aiment pas sortir seules, le bruit, la foule, les voitures leur causent des émotions de frayeur; quand elles élèvent leurs enfants, elles les surveillent avec une inquiète sollicitude, prévoyant et redoutant tous les accidents et tous les dangers. La philogéniture combinée avec une forte dose de circonspection porte les mères à tous les abus d'une tendresse exagérée; tout est sujet d'alarmes pour elles : l'enfant a-t-il dormi trop ou trop peu, a-t-il chaud ou froid, est-il triste ou gai, comme il est pâle, comme il est rouge, a-t-il assez mangé, etc. On connaît toutes les expressions par lesquelles se manifeste leur inquiétude maternelle, toujours éveillée, toujours craintive.

Le sentiment instinctif de la circonspection est d'une nature particulièrement passive; il produit quelquefois de singuliers effets; il est la cause principale de ces terreurs paniques dont il y a eu tant d'exemples : l'obscurité, un bruit inexplicable et inattendu, l'idée d'un danger imprévu, la difficulté d'en vérifier la cause et l'étendue, un cri d'alarme, les mots effrayants de *Sauve qui peut* produisent dans certaines circonstances une telle émotion du sentiment inné de la circonspection, que des armées entières prennent la fuite en jetant leurs armes. Dans les maladies contagieuses, ou seulement épidémiques, la circonspection vivement excitée livre au fléau un grand nombre de victimes démoralisées, et par conséquent affaiblies et disposées à subir les

atteintes d'un mal trop redouté : dans ces circonstances malheureuses, on a toujours observé que les personnes pusillanimes et déjà malades de peur succombent plus facilement; elles se croient perdues dès les premiers symptômes du mal.

En 1789, les hommes qui préparaient la Révolution employèrent un stratagème inouï pour déterminer toutes les populations à s'armer et à former sur tous les points de la France des corps militaires ou milices nationales*. « Dans » le même temps, sur toute la surface de la France, chaque » lieu habité est épouvanté par l'annonce de l'arrivée prochaine d'une troupe de brigands, avides de butin et de dévastations. Tel fut le succès de ce moyen extraordinaire, » qu'une panique générale agita tout le pays. » Dans chaque lieu d'habitation, on entendait pousser des cris d'effroi, et répéter ces mots qui se propageaient de tous côtés **: « Ils » sont à une lieue, à une demi-lieue; ils vont arriver, ils » arrivent.... il faut se réunir, s'armer, se défendre. Ces brigands étaient partout : on ne les trouva nulle part. » Ainsi le sentiment de la circonspection fortement excité produisit un écho universel; on se mit de toutes parts en état de défense, on s'organisa, et, quand cette panique fut dissipée, il n'y eut plus qu'à régulariser cette levée en masse, et la nation se trouva armée et sur pied, prête à soutenir la liberté qu'elle voulait conquérir.

Quand l'organe de la circonspection est atteint d'une excitation malade, cet état donne lieu à une monomanie spéciale : on voit dans les hospices d'aliénés beaucoup de malheureux qui souffrent de cette affection : ils sont mélancoliques et hypocondriaques; leur état est misérable et

* Dulaure, Esquisses de la Révolution française.

** Ibid., 3^e livraison.

digne de pitié, tant leur esprit est oppressé par de continuelles émotions de crainte, de méfiance et de désespoir.

Le sentiment de la circonspection existe dans les diverses espèces d'animaux; il est très-prononcé chez celles qui ont l'habitude d'établir des sentinelles chargées de donner l'alarme à la moindre apparence de danger. Les naturalistes ont observé l'emploi de cette précaution par le chamois, l'oie sauvage, la grue, l'étourneau, la buse et quelques espèces de singe; le lièvre, les oiseaux de nuit sont très-circonspects, et tous ces animaux ont l'organe très-développé. On a remarqué aussi que les femelles ont plus de circonspection que les mâles : plusieurs faits curieux semblent prouver qu'en effet leur circonspection ou leur prudence est plus grande; entre autres il en est un bien remarquable : on tua pendant la durée d'un hiver cinq cents ours dans deux provinces de Virginie, au nombre desquels il se trouva seulement deux femelles*.

La circonspection est bien évidemment une faculté innée, instinctive, dont l'activité engendre des émotions particulières qui ne se confondent pas avec d'autres, et ne sont pas le résultat d'un faible organe de la combativité. Il y a des hommes très-circonspects et cependant très-braves; on trouve aussi des individus auxquels manquent le courage et la circonspection : ce sont ces étourdis incorrigibles dont on se débarrasse momentanément en les intimidant, mais dont on ne peut se délivrer entièrement quand ils sont bavards ou curieux, parce qu'ils oublient la menace ou la leçon et qu'aucune circonspection ne retient leur importune activité.

Le portrait de Philippe II, roi d'Espagne, planche 14, est

* G. Combe, *Traité complet de Phrénologie*, traduit par le docteur Lebeau, 1844.

un exemple d'un développement très-considérable de l'organe de la circonspection. Il est tout à fait dominant à la partie latérale, et forme avec ceux de l'estime de soi et de l'approbativité une masse considérable. Ce prince fanatique, d'une humeur sévère, sombre et froide, et d'une ambition démesurée, dictait ses ordres impitoyables et combinait ses projets de domination au fond de son cabinet; il ne commanda jamais ses troupes en personne: une seule fois, se trouvant dans le voisinage du champ de bataille où son général, Emmanuel de Savoie, remportait la victoire pour lui, il passa le temps de l'action à genoux dans une chapelle, entre deux moines, priant et faisant le vœu très-chrétien de ne jamais paraître sur un champ de bataille, lui qui fit verser à flots le sang de ses sujets, lui qui, dans son farouche fanatisme, disait qu'il livrerait son fils à l'inquisition s'il était soupçonné d'hérésie, et qu'il aimait mieux n'avoir plus de sujets que de régner sur des hérétiques.

La tête de femme placée au-dessous de ce portrait est celle d'une malheureuse aliénée sans cesse obsédée par un sentiment de terreur indéfinissable: elle gardait un silence opiniâtre et tomba dans un tel dépérissement par suite de ses angoisses continuelles, qu'elle mourut dans une crise de frayeur. L'organe de la circonspection forme de chaque côté de cette tête, vue par derrière, une saillie conique d'un volume extraordinaire.

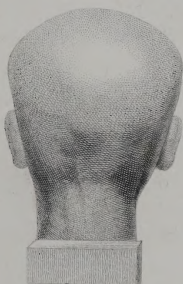
N° 13. BIENVEILLANCE.

L'organe est situé à la partie antérieure de la tête, au sommet du front: quand il est grand, le front paraît élevé; quand il est petit, le front paraît bas et fuyant.

« La sphère d'activité de ce sentiment est très-étendue



Philippe II.



Tête de femme

PHRÉNOLOGIE.

Circuspection.

Le Wolf sculpt.

Imp. de Mangon, G. r. d'Arcy Paris.

» dans l'espèce humaine : il en résulte la bonté, la complaisance, la bénignité, la clémence, la miséricorde, la compassion, la pitié, l'humanité, l'hospitalité, la générosité, la bienfaisance, l'amour du prochain, la charité *.

* Nous avons dit que l'espèce humaine avait été créée *bonne* : cela résulte évidemment de l'innéité du sentiment de la bienveillance dont le Créateur a voulu la doter en affectant un organe du cerveau à la manifestation de ce sentiment. La phrénologie prouve donc de la manière la plus absolue que la bonté est un attribut essentiel de la nature humaine, et tous les doutes manifestés à cet égard par des philosophes chagrins et misanthropes cessent d'être fondés. En effet, puisque l'homme a été destiné à former avec ses semblables des sociétés qui ne pourraient subsister sans les qualités morales, il devait être doué de sentiments qui le portassent à les aimer et à s'y attacher : déjà nous avons vu que l'organe de l'attachement et celui du désir de l'approbation faisaient de l'homme une créature sociable ; un sentiment plus doux et plus parfait complète cette disposition naturelle ; c'est le sentiment de la bienveillance, celui qui a fait proclamer par la religion et la morale de tous les temps ce précepte admirable : *Aimez-vous les uns les autres, aime ton prochain comme toi-même !* S'il y a dans l'homme quelque chose de divin, quelque chose qui atteste une origine élevée et une condition supérieure, c'est le sentiment de la bienveillance innée et instinctive. Cette faculté, qui agit par sa propre impulsion, cherche sa satisfaction dans l'épanchement de sa disposition aimante et dans des actions toujours destinées à procurer le bonheur ou le contentement à autrui, elle est comme un foyer ardent et pur où toutes les autres facultés viennent s'échauffer et s'épurer ; c'est elle qui leur donne la

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie, 1832.

vraie direction et qui contribue le plus à les maintenir dans les limites où leur action non-seulement n'est point abusive, mais encore peut concourir utilement au bonheur général. Cette faculté, quand elle est prononcée, répand autour d'elle un charme inexprimable, et si la personne qui en est douée à un degré remarquable possède un tempérament actif, la bienveillance devient le trait dominant de son caractère, et toutes ses actions sont inspirées par l'humanité la plus ingénieuse et la charité la plus étendue. Les exemples de cette organisation si heureuse ne sont pas rares : tout le monde a connu de ces êtres tellement bons, aimants et charitables, que leur unique préoccupation est de rendre service aux autres. La religion exalte ce sentiment déjà si actif; c'est en effet se rendre agréable à Dieu que de pratiquer la charité pour l'amour de lui : Fénelon, saint Vincent de Paul, et tant d'autres, ont puisé dans leur foi religieuse le dévouement et la force nécessaires pour accomplir les inspirations de leur bienveillance naturelle : mais la religion ne donne pas le sentiment de la bienveillance : c'est en vain qu'elle impose le devoir d'être bon et charitable : quand une nature vicieuse et imparfaite ne présente pas un développement suffisant de l'organe de la bienveillance, le précepte évangélique le stimule en vain ; la foi religieuse, la pratique du culte et le rigorisme de la conduite morale pourront exister au plus haut degré, mais rien ne remplace la bienveillance absente ; la religion même alors excite les penchans inférieurs et se combine avec eux. L'histoire fait assez connaître combien le sentiment religieux peut être différent du sentiment qui inspire l'indulgence, l'humanité, la charité et la tolérance, et quelles cruautés peuvent être commises au nom de la religion.

L'homme qu'anime une bienveillance très-forte et active est remarquable par l'expression de douceur de sa physio-

nomie ; son regard , clair et pénétrant , possède un charme indéfinissable ; on se plaît à le contempler ; il inspire une sympathie immédiate ; à peine est-on en sa présence pour la première fois qu'on se sent à l'aise comme avec un ami ancien et éprouvé ; il attire la confiance , on aime à s'en rapprocher , on se laisse aller sans effort à des confidences intimes , parce qu'on est convaincu de son indulgence , de l'intérêt sincère qu'il prend à vos affaires et à vos chagrins , et du désir qu'il a de vous être utile et de vous consoler ; c'est comme un dieu sur la terre. Les hommes les plus farouches et les criminels endurcis ont senti l'influence de la bienveillance. Quand des philanthropes dévoués , ou de dignes ministres de la religion , ont visité les prisons et les bagnes pour soulager des misères infinies où pour porter des consolations pieuses à ces malheureux abrutis et dégradés , la douceur attendrissante du regard et du langage de ces hommes inspirés par le plus divin sentiment , a presque toujours produit un effet salutaire : leur présence a toujours été accueillie avec respect et reconnaissance , et quelques bons sentiments ont reparu , au moins en ce moment , à la surface de toutes ces âmes corrompues et incapables de régénération.

Mais , hélas ! la bienveillance même peut devenir une source d'abus : il faut cependant faire une distinction dans ce cas entre ce qu'on peut appeler des abus de ce sentiment , et les abus des autres sentiments ou penchants : la nature primitive de la bienveillance est tellement noble , qu'elle ne peut entraîner des inconvénients que lorsqu'elle manque de l'assistance que certaines facultés doivent lui donner , et dont elle est privée si ces facultés sont trop faibles. Par elle-même , quel que soit son développement , la bienveillance ne peut produire rien de mal ; elle ne peut mal faire , puisque son unique tendance est vers le bien ; mais , si

elle n'est pas suffisamment éclairée et intelligente, elle prodiguera indistinctement ses bienfaits ; son indulgence banale accueillera sans discernement le mauvais sujet et l'honnête homme ; elle ne saura résister à aucune sollicitation ; et, par cette faiblesse, elle encouragera le vice ou l'intrigue, et sera la cause indirecte du mal fait à d'autres : la justice et la fermeté, ainsi qu'un bon jugement, sont nécessaires à la bienveillance pour la diriger et l'éclairer : on a vu des hommes d'une excessive bonté, mais faibles d'esprit et de caractère, être victimes de leur penchant instinctif à donner, et se dépouiller en faveur d'adroits coquins qui ont abusé de leur bonhomie et de leur simplicité.

L'aumône faite sans discernement entretient la paresse et tous les vices des mendiants ; l'extrême bonté des parents leur fait fermer les yeux sur les défauts de leurs enfants et leur ôte la force de les reprendre et de les diriger par une éducation raisonnée et sévère au besoin. Trop de bonté dans un chef chargé de maintenir l'ordre et la discipline est un grave défaut, car il est souvent nécessaire de sévir contre des hommes que la crainte seule du châtimement retient dans leur devoir. L'homme trop bon supporte avec trop de douceur le tort qu'on lui fait et se laisse opprimer en sacrifiant ses droits légitimes et sa dignité : son devoir envers la société l'oblige à maintenir les autres et à ne pas les encourager à mal faire par un excès d'indulgence. La bienveillance trop grande donne une certaine mollesse de caractère qui nuit à la justice, dont la bonne application exige une sévérité nécessaire au maintien des lois sociales. On ne peut pas toujours pardonner, et puisque malheureusement il existe des hommes pervers et corrompus que la bonté ne peut ramener à une meilleure conduite, il faut savoir faire violence à ce sentiment trop doux de la bienveillance instinctive pour contenir les méchants et empêcher les bons

d'en être opprimés. Il y a des hommes tellement dominés par l'excès de ce sentiment qu'ils ne peuvent se décider à résister quand on les attaque, que rien ne rebute leur charité et leur générosité, et quand on leur fait sentir les abus et les inconvénients de leur faiblesse, ils répondent qu'ils aiment mieux souffrir que de se venger ou de se défendre, et qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être prodigues envers les malheureux. C'est ce sentiment exagéré qui a donné lieu à ce précepte d'une pratique impossible : « Quand on vous frappe à la joue, présentez l'autre joue à votre ennemi. » C'est trop exiger sans doute, mais la bienveillance a souvent étouffé le ressentiment d'une injure, et c'est elle qui donne la force de pardonner les offenses et même d'y répondre par des bienfaits ; il en est de nombreux et sublimes exemples : Titus, Louis XII, Henri IV, furent des modèles de clémence et de bonté ; plusieurs souverains ont été animés par une bienveillance active, et ont employé leur pouvoir à satisfaire ce noble penchant : l'organe de la bienveillance est très-développé sur leurs fronts augustes : Stanislas roi de Pologne et duc de Lorraine, Léopold grand-duc de Toscane et empereur d'Allemagne, Charles VIII roi de France, tellement bon et adoré de ses serviteurs que deux tombèrent morts en apprenant qu'il venait d'expirer, le bon roi René de Provence possédaient aussi cette belle organisation, et leur vie entière prouve qu'elle fut active et dominante, quelle que fût d'ailleurs la différence de leurs autres facultés et de leur esprit.

Quand l'organe est peu développé, le front paraît moins élevé et la tête est déprimée à la partie antérieure ; le sentiment de bienveillance alors est médiocre ou nul. Tous les autres penchants n'étant pas contrebalancés par celui-là agissent avec moins de retenue : la combativité est brutale, la destructivité impitoyable, la secrétivité emploie la ruse

pour tromper et pour nuire, et l'homme est d'autant plus égoïste, dur et insociable, que la bienveillance est plus faible ou tout à fait nulle, selon le développement de l'organe. Les sauvages intraitables et féroces ont le front très-aplati. On a déjà cité les Caraïbes pour leur cruauté farouche; ils sont dépourvus de l'organe de la bienveillance. Les bustes de Néron, de Caracalla indiquent un manque total de bienveillance.

L'aplatissement du front est un signe infaillible, sinon de méchanceté, au moins d'insensibilité : ce signalement a toujours été indiqué dans la description des individus portés au mal; quand il se rencontre avec une grande largeur de la partie latérale inférieure de la tête autour des oreilles, il est l'indice certain du plus mauvais naturel. Tous les criminels endurcis qui ont assassiné sans remords, tous ceux qui ont fait le mal avec plaisir et que les souffrances d'autrui n'ont jamais émus, tous ces soldats sans pitié que le carnage enivre et qui après la victoire égorgent de sang-froid les ennemis vaincus et suppliants, tous manquent du sentiment instinctif de la bienveillance; ils inspirent l'horreur et l'effroi : leur regard est dur et menaçant. On éprouve une aversion insurmontable pour les hommes dénués de bonté, on les craint ou on les méprise, parce qu'ils sont nécessairements méchants ou égoïstes. Quand même ils seraient inoffensifs du reste, l'extrême froideur et l'insensibilité qui résultent du manque total de bienveillance éloignent d'eux par défaut de sympathie. On n'a quelquefois rien à leur reprocher; toutes leurs actions peuvent être régulières et convenables : mais il semble émaner d'eux une atmosphère qui repousse, parce que l'attraction qui provient de l'expression de la bienveillance leur manque absolument, et que le vide se forme naturellement autour d'eux. Comme on les délaisse, ils croient justifier leur refus de s'occuper d'actes de cha-

rité ou de rendre service aux autres, en disant qu'ils ont bien assez à faire de penser à eux-mêmes, et que d'ailleurs personne ne se montre bienveillant pour eux. Il faut plaindre ceux qu'une organisation vicieuse a privés de ce sentiment si agréable pour ceux qui le possèdent, et si nécessaire pour se faire aimer des autres hommes. L'extrême douceur de quelques personnes provient de leur grande bienveillance, lorsqu'elles n'ont pas en même temps à un degré prononcé la combativité, la destructivité, la fermeté et l'estime de soi. Celles au contraire chez qui les organes de ces penchants et sentiments sont grands et actifs se montrent à la fois, et par boutades, rudes et bienveillantes suivant leurs émotions du moment; elles passent de la colère et de la violence à la bienfaisance et à la charité. On les aime et on les redoute : on dit qu'elles ont *mauvaise tête et bon cœur*. La politesse inspirée par la bienveillance est affectueuse et sincère, tandis que celle que donne l'approbativité est flatteuse ou maniérée.

La bienveillance existe chez certains animaux; et quand l'organe est très-développé il les rend doux et dociles, tandis que son défaut les rend intraitables et vicieux. Parmi les chiens, on reconnaîtra facilement ceux qui sont d'un bon naturel à l'élévation de leur tête au-dessus des yeux : cette partie est large et bombée, tandis que les chiens hargneux ont le front étroit, et même creusé par une espèce de sillon. Les chevaux vicieux, qui mordent et lancent des ruades, ont aussi le front étroit et déprimé. En général, parmi les animaux domestiques, l'élévation et la largeur du front sont un signe certain de douceur et de docilité, ainsi que d'intelligence. Toutes les espèces d'animaux féroces ont la tête aplatie à la région de l'organe de la bienveillance en même temps que large en arrière. En effet, ce sont des instruments de destruction animés; ils n'avaient que faire d'un

sentiment de bienveillance qui se serait trouvé en contradiction avec la mission terrible qui leur a été donnée par la nature. On assure cependant que le lion est quelquefois susceptible de douceur quand il n'est point affamé, tandis que le tigre est toujours impitoyable, et détruit pour détruire, sans être aiguillonné par la faim. La tête du tigre est en effet plus plate que celle du lion; de même celle de l'hyène et du loup est plus déprimée que celle du chien dans la même région frontale.

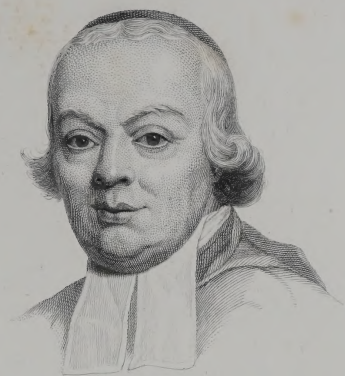
Quant à l'espèce humaine, nous avons prouvé par la phrénologie que la bienveillance, élément indispensable de la sociabilité et source de la plupart des vertus qui donnent à l'homme une valeur morale, est un don assuré à notre nature par sa dépendance d'un organe du cerveau : aucune autre faculté ne peut tenir lieu de celle-là ; elle a un caractère indélébile qui lui est propre. Le misanthrope déclame en vain contre les hommes et prétend que la bonté est un défaut plutôt qu'une qualité, parce qu'elle ne procure que des chagrins, à cause de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes. Il est facile à celui chez qui la bienveillance est faible, de déclarer que la bonté est une faiblesse ou une duperie, et que l'espèce humaine est méchante ; il juge les autres à sa mesure, et il ne remarque que les mauvaises actions de certains hommes, sans croire à la vertu et à la bienveillance naturelles chez beaucoup d'autres. L'homme bon par excellence voit le monde d'une manière tout opposée, il croit à la bonté ; il excuse même le vice, qu'il appelle une erreur ; il espère que les méchants se corrigeront ; il ne peut admettre que la perversité soit l'état naturel d'un grand nombre de misérables ; il dit que, par nature, tous les hommes sont également bons, et que les criminels ne sont que des frères égarés qu'on peut ramener au bien par la douceur et la charité : douce et noble illusion sans doute ! Mais la

phrénologie fait voir que , sous ce rapport comme sous tant d'autres , une désolante inégalité existe dans l'état actuel de l'espèce humaine : l'histoire constate que de tout temps , et sous toutes les formes sociales , notre espèce a produit des êtres excellents et des monstres de méchanceté ; cependant il est évident que le sentiment de bienveillance est inné , et qu'il est bien un des attributs spéciaux et ineffaçables de notre organisation , puisque l'homme a toujours vécu en société : cela prouve que la balance est en faveur du bon ; car si le penchant de l'attachement produit le désir et le besoin de sociabilité , c'est la bienveillance surtout qui rend la société possible et durable , et qui lui permet d'atteindre à une civilisation plus ou moins avancée , suivant l'intelligence des individus qui vivent ensemble. On peut remarquer que les nations chez lesquelles le sentiment de la bienveillance s'est montré généralement répandu et a formé un trait éminent de leur caractère , sont parvenues à un plus haut degré de civilisation , par suite de la douceur de mœurs que donne la bienveillance naturelle. Les Athéniens ont été , sous ce rapport , supérieurs aux Spartiates et aux Romains ; une certaine rudesse provenant d'une bienveillance moins prononcée a toujours empêché ceux-ci d'arriver à l'aménité et à l'exquise urbanité qui faisaient d'Athènes un lieu de délices pour les étrangers *. En Europe , les nations modernes les plus civilisées sont aussi celles où la bienveillance se combine avec l'intelligence et l'activité , tandis que les nations qu'on appelle barbares , parce que leurs mœurs sont rudes et grossières , restent dans leur barbarie. Les populations insulaires indomptables et insociables , les peuplades sauvages connues par leur férocité , ne peuvent

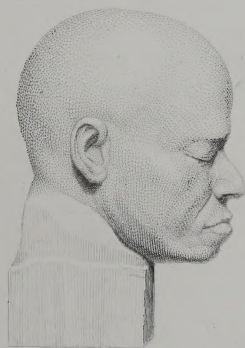
* On sait que les Athéniens refusèrent de laisser établir chez eux les combats de gladiateurs si recherchés par les citoyens romains.

prosperer ou se civiliser au contact des Européens, parce que leur front aplati et déprimé ne contient que des organes rétrécis et chétifs qui ne peuvent manifester ni intelligence étendue, ni bienveillance : partout, au contraire, où les navigateurs ont trouvé des insulaires doux et affables, ils ont aussi remarqué une plus grande aptitude à comprendre et plus de docilité pour admettre quelques-uns des perfectionnements et des avantages de la civilisation européenne. Dans ce cas, le rapport des voyageurs et les portraits contenus dans les publications de découvertes ou de voyages, représentent ces races comme douées d'une organisation où l'organe de la bienveillance se montre avec un développement prononcé.

La planche 15 présente le portrait de l'abbé de l'Épée. Cet homme excellent s'est consacré à soulager une infortune jusqu'alors abandonnée : il s'est dévoué à instruire les sourds-muets, employant à cette bonne œuvre toute sa fortune, et se privant de tout pour ses enfants d'adoption. Son ingénieuse bienveillance lui a fait trouver les moyens de les mettre en communication entre eux et avec le monde en les initiant aux sciences et aux arts. Son front est surtout remarquable par son élévation, et la bienveillance y est dominante ; nous y trouverons encore l'organe de l'imitation assez grand, ainsi que l'organe du langage, qui fait avancer à fleur de tête le globe de ses yeux : ces deux facultés l'ont certainement beaucoup assisté dans sa charitable entreprise. Le buste moulé sur nature vivante est celui du nègre Eustache, de Saint-Domingue, modèle admirable de bienveillance et de générosité : il a sauvé, par son intelligence et son courageux dévouement, la vie de ses maîtres et d'environ quatre cents autres blancs en risquant chaque jour sa propre vie. L'Académie lui a décerné le prix de vertu fondé par M. de Monthyon. La prédominance des sentiments su-



L'Abbé de l'Épée.



Gustache. (Nègre.)

PHIRÉNOLOGIE.

Bienveillance?

périeurs, et surtout de la bienveillance, est très-remarquable, c'est là un type qui, opposé à celui des deux meurtriers Chaffron et Martin, planche 9, fait sentir toute la valeur des observations phrénologiques.

N^o 14. VÉNÉRATION.

L'organe est situé, à la suite de celui de la bienveillance, au sommet de la tête, qu'il fait paraître arrondie et élevée quand il est très-développé.

Ce sentiment dispose à la croyance religieuse et à l'adoration, à la pratique du culte, à la piété, à la dévotion, au respect pour tout ce qui est vénérable, à la déférence, à la soumission et à l'humilité.

Le sentiment religieux est trop universel pour n'être pas inné : ce sentiment est une disposition naturelle donnée à l'homme, comme celui de la bienveillance, mais il en diffère, en ce que sa combinaison avec les autres facultés innées le modifie considérablement, et l'entraîne à des applications très-variées : le sentiment religieux a servi à faire reconnaître la tendance la plus générale du sentiment primitif de la vénération, mais il n'est lui-même qu'une application spéciale du sentiment dont l'essence est d'inspirer la vénération, quel que soit l'objet sur lequel ce sentiment s'exerce. Quand la vénération se combine avec le sentiment dont nous parlerons plus tard, celui du surnaturel, il donne la tendance religieuse, et c'est lui qui a fait naître cette curieuse variété de cultes et de religions : il est bien évident que le sentiment de la vénération devait offrir une grande diversité dans son application, puisqu'il ne donne qu'un besoin d'adoration, sans être par lui-même capable de discerner ce qu'il faut vénérer et adorer : ainsi depuis ce culte

pur et éclairé que les sages de toutes les nations ont de tout temps offert à un seul Dieu créateur tout-puissant, jusqu'aux absurdes et ridicules superstitions inventées par les plus misérables ignorants, c'est le même sentiment instinctif qui cherche à se satisfaire : mais il est aveugle par lui-même ; il lui faut l'intelligence ou la révélation pour le diriger. La phrénologie apprend à distinguer les différentes facultés primitives dont l'ensemble et la combinaison à différents degrés composent les traits dominants du caractère des hommes en général ; la vénération est un sentiment primitif ; il ne peut être supprimé, il fait partie de l'organisation spéciale de l'homme, et sa tendance est constante ; par conséquent l'espèce humaine aura toujours besoin d'une religion quelconque. On peut même considérer l'existence de ce sentiment comme une preuve de l'existence d'un créateur ; en effet, quel autre pouvoir en créant l'homme eût placé dans son cerveau un organe dont la fonction devait être de lui donner un besoin de culte et d'hommage, tandis que son intelligence devait lui montrer à qui cet hommage était dû, si le Créateur lui-même n'avait voulu, par ce moyen, mettre sa créature en état de le sentir et de le comprendre ; autant du moins que notre nature imparfaite pouvait atteindre à cette connaissance ? La religion est donc fondée sur l'organisation même de l'homme, en ce sens que l'homme est naturellement porté au culte, à l'adoration et à la prière.

Le sentiment de la vénération inspire aussi du respect pour les parents et les supérieurs et pour tout ce qui nous paraît vénérable. Les hommes chez lesquels ce sentiment est dominant ont une extrême déférence envers tous ceux que leur position sociale élève au-dessus d'eux ; ils se conforment scrupuleusement aux exigences et aux règles de la hiérarchie : leur contenance est modeste et quelquefois humble quand ils sont en présence d'un supérieur ; ils se confondent

en révérences, leur tête s'abaisse et leur regard n'ose jamais rencontrer celui du personnage devant lequel ils s'humilient volontairement. Les usages asiatiques qui prodiguent les démonstrations d'humilité, telles que de se prosterner face contre terre, d'élever ses mains jointes au-dessus de la tête et de frapper la terre du front en signe d'abaissement et d'adoration servile, sont des abus du sentiment de la vénération. On sait combien les nations de l'Orient ont multiplié les formules et les protestations de respect, et combien l'esclavage est favorisé par l'abnégation et l'humilité des populations qui se laissent opprimer ou qui conservent un aveugle respect pour d'antiques traditions et pour des institutions despotiques dont elles n'ont pas l'idée de s'affranchir. On sait aussi combien les peuples d'Asie ont de tout temps été fidèles à leur culte et à leurs religions dont l'antiquité est un titre de plus à leur vénération.

Dans la vie ordinaire on remarque aisément la différence qui résulte de l'absence ou de la présence active du sentiment de la vénération.

L'homme qui est très-disposé à la vénération et chez lequel les autres sentiments qui restreindraient cette tendance sont peu développés : tels que la combativité, la destructivité, l'estime de soi et la fermeté, tandis que la bienveillance et le désir d'approbation sont bien développés, et la circonspection modérée, cet homme a le regard doux et modeste, son maintien est réservé, il écoute avec déférence, et répond en termes modérés, en évitant les affirmations tranchées et les expressions blessantes : il est prévenant envers les femmes et les vieillards : il se tient à la place convenable à sa position sociale, mais il est disposé à la céder au rang supérieur, à l'âge vénérable ou à toute femme qui mérite le respect et l'hommage d'un honnête homme. La vénération inspire la politesse noble et sincère, et non

pas celle qui est affectée et qui résulte surtout d'un désir de plaire trop prononcé. Les idées de grandeur et de supériorité ont beaucoup d'empire sur les personnes douées de vénération : elles admettent les distinctions sociales et sont disposées à accorder à la dignité le respect que leur jugement et leur conscience refusent quelquefois à celui qui en est revêtu; elles n'oublient jamais de se servir, en parlant, de ces formules consacrées par l'usage, pour exprimer la déférence, et leurs lettres se terminent invariablement par ces mots : « J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur. » Ces personnes éprouvent un sentiment de vénération pour ce qui est ancien : un objet insignifiant par lui-même, sans valeur artistique, devient une relique à leurs yeux, presque autant par son antiquité que par le souvenir qui s'y rattache : la moindre bagatelle ayant appartenu à quelque grand personnage, excite à un tel degré ce sentiment instinctif de vénération, qu'elles se trouvent heureuses de la posséder, et lui rendent une espèce de culte : ce n'est pas, dans ce cas, le même sentiment que celui qui fait recueillir et conserver avec tant de soin ce qui a été laissé par une personne chérie, c'est alors l'attachement qui domine, tandis qu'il faut attribuer à la vénération ce respect singulier que certaines personnes témoignent pour des antiquités fort peu intéressantes et pour la défroque plus ou moins authentique d'un personnage célèbre. La piété filiale est une vertu dont le principal élément vient du sentiment de la vénération : l'attachement ne suffit pas pour la produire, car on voit souvent des enfants très-attachés à leurs parents qu'ils aiment, ne pas avoir pour eux les égards extérieurs convenables, les traiter trop familièrement, et manquer envers eux de ce respect que la religion commande expressément : « Tes père et mère honoreras. »

Les Chinois si prodigues de révérences, et soumis à un cérémonial très-compiqué, qui préside à toutes leurs actions publiques et particulières, sont aussi renommés par leur piété filiale; ils ont établi des obligations tellement minutieuses des enfants envers leurs parents, que les relations entre eux doivent être froides et gênantes, et que ces derniers doivent perdre en véritable attachement et en manifestations de tendresse ce qu'on leur prodigue en respect et en hommages trop cérémonieux. Si l'on admet, et cela est très-vraisemblable, à cause du talent d'imitation très-extraordinaire de ce peuple, que ces figures innombrables dont les Chinois surchargent leurs porcelaines, leurs meubles et leurs étoffes, et que ces poupées si bien faites qui viennent de Chine représentent assez fidèlement le type de cette nation, on voit que l'organe de la vénération doit être en effet très-développé chez cette race d'hommes, puisque tous ces personnages dont le front est découvert et la tête rasée ou couverte de cheveux lisses et noués par derrière, présentent une forme de tête élevée et arrondie à la partie supérieure où est le siège de la vénération.

Les hommes pieux et révérencieux, ceux qui se plaisent à pratiquer les cérémonies d'un culte, ont l'organe très-développé; ils se découvrent et s'inclinent chaque fois qu'ils passent devant un des signes extérieurs de leur religion; mais la croyance religieuse n'est pas la seule cause de ces démonstrations de respect. Bien des personnes respectent les cérémonies, les temples et les objets consacrés à une religion différente de celle qu'elles pratiquent; leur tenue et leur conduite sont toujours décentes et respectueuses quand elles visitent les édifices religieux des autres cultes, ou quand elles assistent à leur célébration. Le sentiment de la vénération existe, même indépendamment de toute pratique d'un culte quelconque : il y a des hommes qui ne peuvent ad-

mettre aucun des systèmes religieux existants, anciens ou modernes, et qui éprouvent néanmoins un besoin de vénération : ce sont les philosophes adorateurs d'un seul dieu, qui connaissent les lois naturelles et s'y soumettent avec respect; leur sentiment de vénération, combiné avec les sentiments supérieurs et l'intelligence éclairée, leur donne la conviction de l'existence nécessaire d'un dieu dont ils admirent les œuvres en se résignant à leur impuissance de les bien connaître et de les bien comprendre; ils l'adorent avec humilité et leur sincère et profond respect leur interdit de déterminer ni l'étendue ni les limites de sa volonté et de sa puissance souveraines, persuadés qu'il n'est pas donné à l'homme de se faire une idée convenable de la nature mystérieuse du suprême arbitre.

Tous les anciens sages ont manifesté cette même tendance de leur sentiment de vénération; ils se sont montrés citoyens soumis aux lois et aux autorités de leur patrie, et tous ont enseigné l'existence d'un seul dieu dont le culte devait surtout consister dans la pratique de la morale et dans la soumission à sa volonté.

Le sentiment de la vénération porte à respecter les monuments anciens, les tombeaux, les reliques des saints. S'il n'est pas guidé par le jugement, il vénère sans examen les anciennes traditions, les vieilles coutumes et les institutions les plus absurdes, pourvu qu'elles aient été consacrées par le temps. Il fait croire que nos ancêtres valaient mieux que nous et respecter le bon vieux temps, l'ancienne monarchie, la noblesse antique, la légitimité; il cause cette émotion profonde qu'éprouvent quelques personnes à la vue et en présence d'un souverain, émotion qui les prive même quelquefois de la faculté de s'exprimer.

Les hommes dépourvus du sentiment de la vénération, quand leur caractère est bon et moral, sont simplement in-

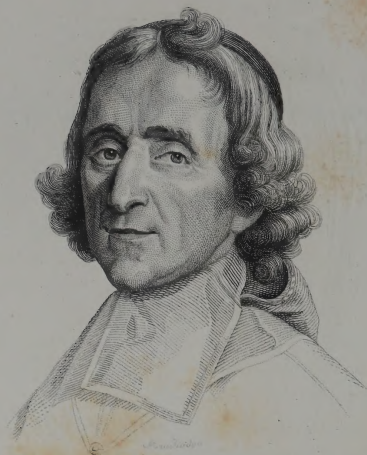
différents pour les pratiques religieuses et manifestent peu de respect pour le pouvoir, les noms illustres, et tout ce qui fait tant d'impression sur les autres; leur intelligence n'accueille rien sur la foi d'autrui et ne se rend qu'à l'évidence : ils apprécient et estiment les choses et les personnes à leur valeur réelle sans se laisser éblouir par le rang, la richesse et l'autorité. Ils sont plus disposés à l'indépendance et à l'égalité; les préjugés politiques ou religieux sont sans pouvoir sur eux : ils n'ont envers les autres que ces ménagements et cette politesse qui peuvent résulter de la bienveillance et du désir de plaire. Les distinctions sociales ne leur paraissent respectables que parce qu'elles découlent nécessairement de la nature des choses, et qu'elles résultent d'un ordre qui doit être maintenu pour le bien de la société même. Libres dans l'expression de leurs pensées quand leur circonspection est faible, ils attaquent de front les abus que le temps semble avoir consacrés : ils accueillent toute nouveauté utile, et sacrifient sans scrupule les anciennes institutions quand ils sont convaincus de leur inutilité. Ils ne comprennent pas la manie des antiquaires et la conservation de ces débris de monuments inutiles et irréparables dont le seul mérite est, comme on dit, leur *respectable antiquité*.

Dans un mauvais caractère, le manque de vénération ajoute l'effronterie à l'audace et à tous les penchants vicieux, il n'y a plus rien de sacré pour les malfaiteurs de ce genre; ils joignent le sacrilège au vol et tournent en dérision tout ce qui est l'objet de la piété publique. Devant leurs juges même ils conservent une contenance insolente, répondent audacieusement et montrent un mépris absolu pour les lois sociales; on ne les dompte que par la force, et quand on les mène au supplice ils repoussent brutalement le prêtre dévoué qui s'efforce en vain d'amollir au moins en ce moment terrible ces natures féroces, insensibles à toute influence mo-

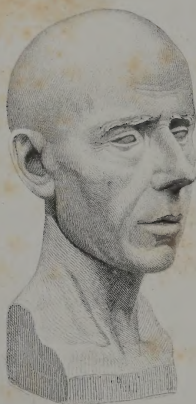
rale ou religieuse. Quelques-uns, chez lesquels le sentiment instinctif de la vénération existe à un degré prononcé, associent leurs mauvaises inclinations à ce sentiment, comme ces brigands d'Italie qui s'agenouillent aux pieds d'une madone et lui consacrent une partie de leur butin ou le poignard même qui vient d'accomplir un meurtre.

Les enfants qui ont un faible développement de cet organe sont difficiles à élever : ils ont peu de respect pour leurs parents et leurs maîtres : ils peuvent être intelligents, bons et très-attachés, mais il faut sans cesse les réprimander à cause de leur irrévérence : ils apprennent difficilement à se conformer aux règles de civilité qu'on leur enseigne : ils sont toujours disposés à traiter leurs parents comme des camarades, avec lesquels ils n'ont pas besoin de se gêner : ils sont tout à fait insubordonnés, quand ils ont en outre l'amour-propre et la combativité développés. Leurs petits camarades, doués de vénération, se plaisent à imiter les cérémonies religieuses et jouent à la chapelle, ou s'amuse à chanter des cantiques et font régulièrement leurs prières du soir et du matin, tandis que les premiers préfèrent les jeux bruyants et manquent de piété filiale comme de piété religieuse. Ils viennent hardiment tourmenter les étrangers en visite chez leurs parents : ils se mettent parfaitement à leur aise avec eux ; c'est une variété du genre des enfants terribles ; ce sont eux qui font toute espèce de niches et d'espiègleries à leurs maîtres : ils tutoient tout le monde dès la première vue, et l'on ne peut obtenir d'eux une contenance convenable devant les personnes les plus respectables, dans les réunions publiques, ni à l'église même.

Les femmes possèdent ordinairement l'organe de la vénération assez développé, et leur caractère manifeste généralement cette tendance : elles sont portées à la piété, elles



Fendon.



Rolland.

PHRÉNOLOGIE.

Vénération.

aiment les cérémonies et la pratique du culte : elles montrent un respect profond envers les prêtres, les princes ou les hommes célèbres.

L'espèce humaine est seule douée de ce sentiment. On n'en voit aucune trace chez les animaux.

Pl. 16. — Le portrait de Fénelon vient à l'appui des observations phrénologiques. La bienveillance ainsi que la vénération dominent au sommet antérieur de cette belle tête si haute et si peu large : la prédominance des sentiments sur les penchants est évidente. La vie entière du bon archevêque est conforme à ce caractère indiqué par la phrénologie : tout le monde sait combien le sentiment de la bienveillance respire dans ses ouvrages en même temps que la dévotion la plus douce et la plus fervente : il faut admirer l'humilité avec laquelle il accepta la censure imposée à ses opinions religieuses. Telle fut l'influence de ses vertus qu'il parvint à faire triompher les bons sentiments dans le caractère naturellement violent du prince son élève.

Le buste sur la même planche est celui d'un particulier nommé Rolland, entièrement livré au mysticisme et aux idées surnaturelles : il a composé des poésies sur des sujets sacrés. Il faut remarquer la différence de conformation de cette tête avec celle de Fénelon : il existe bien sur chacune d'elles un très-grand développement de l'organe de la vénération, mais chez Rolland l'organe de la bienveillance est petit, le front est étroit et resserré à sa partie supérieure, et l'organe de la vénération forme une saillie presque isolée, à cause du peu de développement de celui de la bienveillance. En outre, Rolland a peu d'approbativité, et le rétrécissement de sa tête, à la partie supérieure postérieure, annonce un faible organe de la conscienciosité, tandis que la secrétivité et l'acquisivité sont assez grandes. Cet homme était, en effet, assez égoïste et intéressé.

N° 15. FERMETÉ.

L'organe est situé précisément au sommet de la tête, entre celui de la vénération et de l'estime de soi, sur la ligne médiane.

Cette faculté que d'innombrables observations ont constamment démontrée appartenir à la portion du cerveau déterminée par la phrénologie, est d'une nature particulière : elle ne donne pas d'émotion bien distincte par elle-même. Quand elle existe à un degré prononcé elle se combine avec les autres facultés, et leur donne une volonté plus ferme. Ainsi chaque faculté, quand elle est active, désire être satisfaite, et éprouve des velléités et un besoin d'application ; mais l'intensité de ce désir augmente considérablement et possède une persistance et une ténacité remarquables, quand l'organe de la fermeté est très-prononcé. C'est surtout quand il y a lieu d'accomplir une action que la fermeté intervient. Ainsi, nous supposons un homme dont la bienveillance est excitée à la vue d'un malheureux qui est tombé dans l'eau et qui va périr ; si cet homme a du courage et une circonspection modérée, il voudra braver le danger pour lui porter du secours ; il s'élance donc, mais le courant est rapide, et le succès douteux. L'homme dépourvu de fermeté se rebute, il abandonne en gémissant sa tentative impuissante : tandis qu'un autre, également bon et courageux, mais doué de fermeté, s'est dit : « Je le sauverai. » Il redouble d'efforts, malgré les obstacles, et accomplit sa résolution à l'aide du sentiment qui est venu fortifier sa bienveillance courageuse.

De deux hommes également excités par le désir d'acquiescer, l'un poursuit avec persévérance le plan que son intelli-

gence lui a fait adopter pour satisfaire ce penchant, et il réussit avec le temps; l'autre essaie tous les moyens, change de plan et d'état, ne donne pas de suite à ses entreprises de la veille, s'arrête devant les difficultés et ne peut réussir parce qu'il est dépourvu de fermeté : l'inconstance dans les désirs et dans les projets est un effet du manque de fermeté : il est des hommes sur lesquels on ne peut compter, parce qu'ils sont incapables de persister dans aucune résolution : ce sont des girouettes qui tournent à tous les vents : ils sont le jouet de leurs impressions du moment, et plus ils sont doués de facultés, et de facultés actives, plus leur inconstance est grande, parce qu'ils se laissent aller tour à tour au désir qui se fait le plus sentir : leur intelligence a beau faire un choix, ils se livrent sans doute avec ardeur à l'impulsion tant qu'elle dure ; mais ils se lassent promptement et passent à autre chose.

La fermeté donne ce qu'on appelle du *caractère* : elle existe indépendamment du jugement et de l'intelligence. Il y a des hommes très-intelligents, et doués du jugement le plus sain, qui manquent tout à fait de fermeté et de persévérance, et des hommes très-bornés remarquables surtout par une fermeté qui dégénère en entêtement et en opiniâtreté.

Le sentiment de la fermeté a été donné à l'homme pour le mettre en état de persister, et de surmonter les obstacles et les difficultés. C'est ce sentiment qui donne de la fixité et de la consistance à ses résolutions : tandis que la circonspection, faisant l'office de sentinelle, lui dit : *fais attention, prends garde*, la fermeté lui dit : *va, persiste* ; c'est la fermeté qui fait employer ces expressions : *je le veux, je le ferai*, et cette impérieuse sentence : *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. Sans elle l'homme ballotté par des désirs incohérents ne suivrait aucune route, n'aurait aucune fixité, et ne s'assujettirait à aucune règle de conduite. Quand la fermeté est

excessive, elle donne une roideur extrême au caractère : si la bienveillance et le désir de plaire sont faibles, on ne peut alors obtenir aucune concession de la part de l'homme que la fermeté caractérise à un haut degré : toutes ses opinions sont inébranlables, toutes ses idées sont arrêtées : il pourra les exprimer avec réserve et modération, mais on sentira facilement que rien ne peut les modifier. une certaine expression du regard, le resserrement des lèvres et le port de sa tête, qu'il maintient droite et fixe, annoncent que toutes ses résolutions sont invariables : si son amour-propre est très-fort, il n'y a aucun espoir de le voir changer d'idée ou simplement modifier son sentiment sur un sujet quelconque, parce qu'il est convaincu de la supériorité de son esprit, et qu'il persiste malgré tout dans cette conviction ; c'est un caractère de fer. Un homme de cette trempe dit : « *On me pilera dans un mortier plutôt que de me faire céder.* » Thémistocle, persistant dans son opinion en opposition avec le chef des alliés, répondit à celui-ci, qui levait son bâton de commandement pour le frapper : « *Frappe, mais écoute.* » Horace, dans une ode magnifique, peint à grands traits la puissance de la fermeté : « *Justum et tenacem propositi virum,* » etc.

La patience et la résignation, dans les privations et pendant les fatigues, résultent de la fermeté : les hommes les plus courageux sont quelquefois promptement démoralisés et abattus, quand au lieu d'ennemis à combattre, il faut supporter la fatigue et la faim, et les intempéries prolongées. Dans les retraites forcées, le courage moral que donne la fermeté est le seul soutien de la discipline : dans les naufrages et dans les grandes catastrophes, ce sont les hommes doués de fermeté qui soutiennent leurs compagnons d'infortune, et qui conservent assez de présence d'esprit et de résolution pour imaginer et tenter tous les moyens de salut.

La fermeté est nécessaire à tout homme chargé d'un commandement : il est obligé de maintenir l'ordre et les règlements : sa conduite doit être régulière et sa volonté imposante : il faut qu'on soit persuadé que rien ne le fera dévier de son devoir et qu'il ne faiblira jamais dans l'exercice de son pouvoir. Cet homme est un chef accompli, quand il joint la justice et la bienveillance à la fermeté : le respect et le dévouement de ses subordonnés lui sont acquis à jamais. La fermeté donne une certaine gravité dans la contenance et dans la démarche ; elle contribue au laconisme : celui qui est ferme et résolu s'exprime ordinairement en peu de mots ; il semble qu'une forte volonté dédaigne d'expliquer ses motifs ; à moins toutefois que l'organe du langage ne soit en même temps une de ses facultés dominantes.

On voit souvent dans le monde des personnes, surtout des femmes, dont les manières et le langage sont pleins de douceur et de modération ; elles sont gracieuses, modestes et bienveillantes ; mais en causant avec elles on s'aperçoit de suite qu'elles ont des opinions enracinées, qu'elles ne cèdent sur rien, tout en ne discutant jamais. J'ai connu une personne excellente, obligeante au suprême degré, douce et distinguée, qui, pour toute réponse, dans les conversations où différents sujets étaient traités tour à tour et donnaient lieu à de petites discussions, répétait à chaque objection, en faisant un petit mouvement de tête caractéristique : « Oui, mais c'est égal ; » ce qui voulait dire : « Vous avez beau avoir raison, je persiste. »

En parlant du courage nous avons fait sentir la différence entre le courage instinctif, qui pousse en avant et fait trouver du plaisir à attaquer et à combattre, et ce courage de résistance qui n'a ni l'ardeur et l'impétuosité, ni la tendance belliqueuse du penchant naturel de la comba-

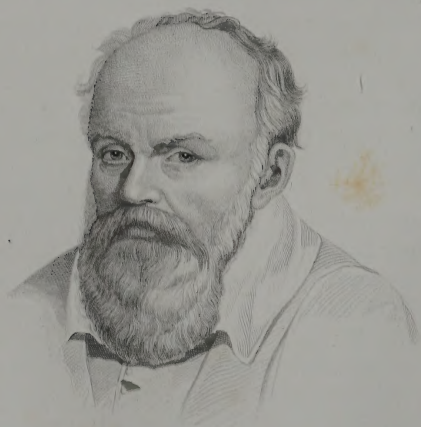
tivité : c'est la fermeté surtout qui, combinée avec un courage modéré, donne la force et la constance nécessaires pour accomplir un devoir pénible, et pour se maintenir dans un poste périlleux ; c'est elle qui exalte le courage et la résignation de ces captifs américains qui supportent avec tant d'énergie des supplices affreux, quelquefois prolongés pendant plusieurs jours par un raffinement de férocité des vainqueurs. C'est elle qui soutient l'inconcevable patience de ces faquires de l'Inde, qui se soumettent volontairement à des pratiques dont la gêne insupportable et l'austérité continue exigent la plus ferme résolution et une constance à l'épreuve. Ainsi, on les voit pendant des années conserver la même attitude pénible, ou entreprendre des pénitences dont l'accomplissement peut employer leur vie entière, comme ce fanatique qui avait fait vœu de mesurer avec son corps toute la longueur de la Péninsule. Il est vrai que ce sont des fourbes hypocrites, cherchant à s'attirer la vénération et les dons d'un peuple superstitieux ; mais il ne faut pas moins être doué d'une fermeté bien grande, pour employer des moyens aussi pénibles avec tant de persévérance.

Les voyageurs intrépides qui pénètrent dans des contrées inconnues, bravant tous les obstacles, supportant des privations et des fatigues indescriptibles, sont doués d'une rare fermeté.

Cette faculté précieuse donne, comme on le voit, une grande puissance et une supériorité certaine aux autres facultés qu'elle assiste et renforce : elle était nécessaire à l'homme qui doit sur cette terre surmonter tant d'obstacles, et ne peut améliorer sa condition qu'à force de persévérance et d'industrie : le travail lui est imposé, il a reçu des facultés morales et intellectuelles suffisantes pour remplir sa destination sociale et pourvoir à ses besoins ; le sen-



Fermeté. *Le Chancelier de l'Hôpital.*



Conscienciosité. *Le Président Jeannin.*

PHIRÉNOLOGIE.

timent de la fermeté donne à ces facultés une énergie et une continuité d'action qui leur fait accomplir plus sûrement ce qu'elles sont destinées à produire.

Malheureusement cette faculté est comme un poids dans la balance qui la fait pencher autant vers le mal que vers le bien ; elle donne aux penchants déjà vicieux par excès un redoublement fatal d'intensité. Dans une mauvaise organisation, où déjà prédominent les organes de la destructivité, de la combativité, de la secrétivité et de l'acquisivité, ainsi que de l'estime de soi, la fermeté excessive renforce toutes ces tendances et contribue à rendre absolument in-traitable et antisocial l'individu ainsi organisé. On a vu en effet des malfaiteurs que rien ne pouvait intimider ou ébranler : ils supportent la torture même sans faiblir et sans qu'on puisse en obtenir un aveu ou une révélation de complices.

Les enfants opiniâtres et têtus, comme on dit vulgairement, sont remarquables par l'élévation de leur tête au sommet occipital, et quand ils manquent de vénération, comme c'est assez l'ordinaire, leurs parents et leurs maîtres s'efforcent en vain d'en obtenir de la soumission et de la docilité.

L'organe de la fermeté est facile à reconnaître sur les têtes de Sophie Germain et de madame d'Urville, du général Lamarque et du boxeur Marshall, des meurtriers Chauffron et Martin, du général Foy et de Lalande, de Philippe II et du navigateur d'Urville.

La planche 17 le montre aussi très-développé sur la tête du chancelier Michel de l'Hospital ; l'histoire fait surtout ressortir parmi les vertus de ce grand homme la fermeté, la justice et la prudence : ce sont en effet les organes de la fermeté, de la conscienciosité et de la circonspection qui dominant à la partie supérieure de sa tête.

N° 16. CONSCIENCIOSITÉ,

SENTIMENT DE LA JUSTICE ET DU DEVOIR.

L'organe est situé entre ceux de la fermeté et de la circonspection.

Les philosophes et les moralistes ont beaucoup raisonné et discuté pour établir si le sentiment du juste est une tendance naturelle de l'esprit humain, ou s'il est le produit artificiel résultant de la civilisation et du développement de l'intelligence.

Leur doute à cet égard et la méprise qui a toujours empêché cette question d'être résolue, provenaient de l'ignorance de ce qui constitue la nature humaine. La phrénologie en étudiant les tendances primitives, franches et caractérisées, et en observant qu'une portion du cerveau était constamment en rapport, par son développement, avec une disposition naturelle évidente, a pu décider que le sentiment du juste est une faculté attribuée à l'homme par son créateur, et déterminer la portion du cerveau où réside ce sentiment, inné et instinctif, comme tous ceux que nous venons de définir. La marche suivie par la phrénologie est incontestablement supérieure à celle qui était précédemment adoptée pour les recherches philosophiques. En effet, les écrivains moralistes se contentaient d'imaginer un système, dont ils trouvaient les éléments dans leur nature personnelle : ils analysaient avec un soin minutieux leurs propres impressions, et trouvant çà et là dans l'histoire, ou dans l'observation des mœurs et des usages anciens et modernes, des faits qui s'adaptaient à leur système, ils les considéraient comme des preuves suffisantes, et les présentaient à ce titre avec une entière bonne foi. Nous avons

déjà fait connaître la marche suivie par les fondateurs de la phrénologie : ils se sont au contraire bornés au rôle d'observateurs, et appliqués à démêler, dans les actions des hommes, ce qui constituait une tendance primitive constante, et à voir quelle portion du cerveau répondait à cette tendance prononcée : c'est donc en multipliant à l'infini leurs observations qu'ils ont pu arriver à saisir la nature sur le fait; quand une fois leur découverte a été suffisamment constatée, ils ont pu, sans présomption, décider que telle faculté existe, et qu'elle est la fonction de telle partie déterminée du cerveau, parce que les lois naturelles de l'organisation sont constantes et invariables; de même quand Harvey découvrit la circulation du sang, ce fait resta à jamais acquis pour la science.

C'est au docteur Spurzheim qu'appartient le mérite d'avoir déterminé la nature du sentiment de la conscienciosité et le siège de l'organe qui lui est affecté. Le docteur Gall, dans son grand ouvrage, a noté comme incertaine la fonction de cette partie du cerveau; il attribuait à la bienveillance les actions dans lesquelles la justice se fait sentir. Cependant, il admettait un sens moral ou sentiment du devoir.

La phrénologie reconnaît donc un organe auquel est attribué un sentiment qu'elle appelle la conscienciosité : ce sentiment inspire le désir d'être juste et le besoin de remplir son devoir : il ne peut par lui-même, et isolément, décider ce qui est juste ou injuste, ce qui est obligatoire ou indifférent; les autres sentiments doivent se combiner avec celui-là et avec l'intelligence, pour faire une bonne et sage application de la conscienciosité *. « Ce sentiment fait en- » visager les actions sous le rapport du devoir, de l'obliga-

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie.

» tion morale, de la justice et de l'équité; mais il ne déter-
» mine pas la justice : celle-ci est réglée d'après ce sentiment
» combiné avec d'autres facultés. La justice de celui qui
» l'unit avec la bienveillance et la vénération est très-diffé-
» rente de celle qui est combinée avec les penchants infé-
» rieurs, sans bienveillance ni vénération. »

La justice n'est pas partout la même : si on considère la législation des différents peuples, on trouvera que bien des actions sont défendues et punies dans tel pays, tandis que ailleurs elles sont légitimes : cela prouve l'influence des autres facultés sur les applications du sentiment qui porte à établir des règles de devoir. Ainsi, quand ce sentiment est accompagné d'un sentiment religieux très-fort, mais dépourvu de bienveillance, tandis que la destructivité est prononcée, il produit ces fanatiques sombres et impitoyables qui se croient obligés de venger les injures faites à la religion, et qui sont persuadés qu'il est juste et légitime de livrer à d'affreux supplices ceux que la loi religieuse, qu'ils interprètent, condamne selon eux irrémissiblement. Si c'est un législateur chargé de donner des lois à un peuple, dont le sentiment de la justice se combine avec la fermeté et la destructivité, vous avez un Dracon qui, convaincu de la nécessité de réprimer et de prévenir les crimes par une terreur salutaire, inflige la peine de mort, ou de sévères châtimens, pour de légères infractions; vous avez un Brutus qui condamne à mort ses deux fils et assiste à leur supplice, sacrifiant ses sentimens de père à ses devoirs de consul.

Dans une bonne organisation le sentiment de la conscienciosité dispose à la pratique de ce précepte si essentiel à la société : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.* »

Chez les individus entraînés par des penchants domi-

nants, auxquels ils succombent quelquefois, la conscienciosité, quand elle est forte, fait naître les remords : il est des hommes dépourvus de fermeté pour résister à des entraînements vicieux, qui passent leur vie à commettre des fautes et à s'en repentir : ils s'accusent eux-mêmes ; ils déplorent leur faiblesse et succombent de nouveau, sans cesse tourmentés par une conscienciosité qui leur inspire des regrets et des remords, et par des penchants qu'ils ne peuvent dompter.

Quelques hommes doués d'une excessive circonspection et d'une forte conscienciosité se font sur toute chose des scrupules exagérés, tout est pour eux un cas de conscience ; et quand ces personnes possèdent les facultés qui composent le sentiment religieux très-prononcé, alors les scrupules sont poussés à l'excès, et troublent leur vie entière : elles s'assujettissent à des pratiques superstitieuses, et consultent leur directeur de conscience sur leurs actions, et sur leurs pensées, même les plus simples et les plus innocentes.

Le sentiment du devoir est la plus noble inspiration de la conscienciosité ; mais il faut que l'intelligence lui serve de guide et détermine en quoi consiste le devoir : dans ce cas il produit les plus sublimes actions, et l'histoire présente de nombreux exemples d'hommes généreux et consciencieux qui se sont sacrifiés à l'accomplissement de leur devoir. Le chevalier d'Assas est tombé martyr de ce sentiment : les présidents Achille de Harlay et Molé en imposèrent aux factieux par leur fermeté et leur fidélité à leur devoir. Le général Kléber, pendant une retraite difficile, fait venir un capitaine dont il connaissait la résolution : — Tu vas occuper avec ta compagnie l'entrée de ce défilé ? — Oui, mon général. — Tu arrêteras l'ennemi, tu te feras tuer avec ton monde et tu sauveras l'armée ? — Oui, mon

général ! Et le brave capitaine accomplit cet ordre avec le sang-froid et la fermeté généreuse que le sentiment du devoir peut seul inspirer.

La fidélité au serment vient de la même source, le dévouement de Régulus en est un exemple fameux. Il y a des hommes esclaves de leur parole, et qu'une force intérieure provenant de la conscienciosité porte à tenir ce qu'ils ont promis, quoi qu'il puisse leur en coûter ; la belle devise « Fais ce que dois, advienne que pourra, » est l'expression la plus noble d'une conscienciosité que la fermeté fortifie.

La bonne foi, l'équité, l'horreur du mensonge et du parjure, sont des manifestations de ce sentiment dans une bonne organisation : l'homme chez qui il domine inspire la confiance et montre une droiture, une intégrité qui attirent le respect universel. On sent que cet homme est juste par le seul amour de la justice, et l'on s'en rapporte volontiers à ses décisions.

Le besoin de justice est quelquefois extrêmement énergique. On raconte qu'au seizième siècle, pendant des troubles qui agitaient les frontières de l'Allemagne et de la Suisse, un particulier indigné des crimes qui se commettaient à la faveur du désordre et restaient impunis, entreprit de faire lui-même justice : il prit exactement note des crimes et des meurtres qui venaient à sa connaissance ; il tenait un registre où étaient fidèlement mentionnés les circonstances et les détails, le nom des criminels ; et quand il avait bien réuni les preuves et constaté la culpabilité d'un individu, il prenait son arquebuse, guettait et poursuivait son homme jusqu'à ce qu'il eût mis à exécution la sentence de mort qu'il avait lui-même prononcée comme juge. Quand les troubles furent apaisés, l'archiduc fit venir cet homme, dont il avait entendu parler ; il comparut avec son registre parfaitement en règle, et avec la conviction

intime d'avoir bien agi. Le prince se borna à lui recommander de se tenir tranquille, et de laisser la justice régulière faire son office. Le brave homme ne demandait pas mieux.

Des hommes entraînés par une violente excitation de colère, de vengeance, provenant de leurs penchants inférieurs très-prononcés, assouvissent par un crime le besoin irrésistible de satisfaction que ces penchants éprouvent; mais à peine ont-ils accompli leur action coupable, que la conscienciosité se réveille; ils frémissent de ce qu'ils ont fait malgré les avertissements de leur conscience, car ces hommes ne succombent à la tentation qu'après avoir éprouvé des combats intérieurs : le remords les saisit, et souvent ils vont eux-mêmes se livrer à la justice, prêts à subir avec résignation les conséquences de leur faute.

Dans certains cas de folie produits par une maladie de l'organe, les malheureux malades se croient coupables de quelque grand crime, ou débiteurs de sommes considérables; ils s'imaginent être poursuivis par la justice, ou déshonorés pour avoir manqué à leurs engagements.

Ceux qui ont exécuté dans l'ombre des forfaits que la cupidité ou l'ambition les a poussés à commettre, en imposant silence à la voix de leur conscience trop faible pour les arrêter, ont en vain caché leur crime à l'aide de la circonspection et de la secrétivité; pendant leur sommeil, quand ils ne peuvent maîtriser les manifestations de leurs facultés actives, la conscienciosité comprimée, mais non éteinte, et froissée par les actions coupables, reprend quelquefois son empire, et se soulage par des révélations et des aveux qui font connaître le criminel en proie à un trouble intérieur.

Un homme à la figure effarée, pâle, et les vêtements en désordre, poursuivait à coups de pierres les oiseaux dans un bois; interrogé par un passant sur la cause de cet acharne-

ment. C'est, dit-il, parce qu'ils m'accusent sans cesse d'avoir tué mon père ! Ainsi la conscienciosité arrachait à cet homme l'aveu du plus épouvantable forfait.

Cet organe est à peine développé et son action est tout à fait nulle chez les criminels invétérés ; loin de se repentir, ils se font gloire de leurs mauvaises actions. Le docteur Spurzheim cite un fait remarquable à l'appui de cette vérité *. « Il y a une cinquantaine d'années qu'on rompit à » Lyon un homme convaincu d'avoir commis plusieurs assassinats horribles. Après avoir eu les membres brisés sur » l'échafaud, ce monstre, exposé sur la roue où il allait expirer, riait aux éclats. L'exécuteur lui en ayant demandé » la cause, il répondit qu'il ne pouvait s'en empêcher, en » songeant à la grimace que faisait un pauvre fondeur de » cuillers à qui il avait versé de l'étain fondu dans la bouche. »

Heureusement de tels monstres sont rares, et l'espèce humaine en général est douée du sentiment de la justice : ce sentiment était nécessaire pour former l'homme moral, car nous avons vu que la bienveillance même peut être nuisible à la société ; une heureuse proportion de ces deux sentiments est la plus sûre garantie d'une moralité inaltérable, dont la perfection augmente encore si la fermeté et la vénération s'y combinent à un degré convenable.

Quand la conscienciosité est faible, l'intérêt personnel fait agir les hommes ; ils satisfont leurs penchants aux dépens d'autrui, et ne se font aucun scrupule de manquer aux lois morales, pourvu qu'ils puissent le faire impunément. Avec une forte acquisivité ils chercheront à s'enrichir par tous les moyens ; ils retiendront le salaire des ouvriers, les gages de leurs domestiques, et ne payeront leurs dettes que

* Observations sur la phrénologie, 1818.

quand ils y seront forcés. De tels hommes trafiquent de tout ; la vénalité est leur caractère prononcé : tuteurs , ils dépouillent l'orphelin ; juges , ils vendent leurs décisions ; administrateurs , ils volent les deniers publics et se jouent des lois. Ils ne croient pas à la justice naturelle ; c'est tout au plus une convention sociale dont ils s'affranchissent aisément ; avocats , ils plaident indifféremment le pour et le contre ; prêtres , ils abusent de leur influence pour obtenir des donations au préjudice des familles : ils sont intolérants et oppresseurs et ne reculent devant aucune injustice pour augmenter le pouvoir et soutenir les prétentions du sacerdoce. Quelques hommes politiques , dépourvus de conscienciosité , se persuadent qu'ils ne doivent pas tenir compte de la justice et du droit : ils se croient tout permis pour faire triompher leur système , et ils s'imaginent que l'habileté des combinaisons est le seul principe de gouvernement ; heureusement le sentiment inné , universel , de la justice , se révolte , et ce qui prouve que chez les nations avancées en civilisation ce sentiment est très-développé , c'est qu'il est impossible à un gouvernement injuste et tyrannique d'y subsister longtemps : une réprobation unanime s'élève de toutes parts , et les hommes peu consciencieux sont forcés d'y céder ; ils se consolent en se moquant entre eux de la sotte bourgeoisie et des aveugles préjugés. Selon eux un honnête homme est un *niais*. Il faut se méfier beaucoup des esprits forts qui dédaignent ainsi la morale et la justice naturelles , les paradoxes et les plaisanteries insultantes ne leur manquent pas pour ridiculiser l'homme assez simple pour respecter la justice et la vérité ; l'esprit , selon eux , justifie tout ; le monde appartient aux habiles. Mais s'il est certain que l'improbité , le persiflage et le machiavélisme plus ou moins raffiné , attestent l'absence complète de conscienciosité chez quelques individus , il est rassurant de voir , par la phréno-

logie, que ce sentiment n'est pas, comme on l'a dit, l'effet des conventions sociales, mais bien une faculté innée, impérissable, et fondée sur l'organisation physique de notre espèce.

Le portrait du président Jeannin, sur la planche 17, est un bel exemple d'un très-grand organe de la conscienciosité. Il persuada le gouverneur de Bourgogne de Charny de suspendre l'exécution des ordres envoyés pour le massacre des protestants à l'époque de la Saint-Barthélemy, affirmant que le roi ne pouvait persister dans cette cruelle résolution; et en effet, un courrier vint peu de jours après révoquer l'ordre. Henri IV lui donna toute sa confiance; il lui communiquait ses plus secrètes pensées et le consultait sur ses plus chers intérêts. Ayant un jour découvert qu'un secret d'État avait été révélé, il s'en plaignit dans le conseil, et prenant la main du président Jeannin : « Je réponds, dit-il, du *bon homme*, c'est aux autres à s'examiner. » Dans une autre occasion Henri IV disait de lui : « Il pense toujours juste, il ne me cache rien et ne me flatte jamais. » Après avoir longtemps administré les finances, il ne laissa qu'une fortune modeste. La hauteur de ce front large et bombé annonce une grande capacité intellectuelle, et la partie supérieure de la tête, haute et large, contient une très-forte proportion des sentiments moraux qui furent le mobile de ses actions et le guide de sa vie entière.

N° 17. ESPÉRANCE.

L'organe est situé de chaque côté de celui de la vénération, il contribue à élargir la partie supérieure de la tête en cet endroit.

L'espérance est une faculté simple et primitive, éprou-

vant des émotions d'une nature particulière, qu'il ne faut pas confondre avec le désir. Chaque faculté, quand elle est active, désire et trouve la jouissance dans toute action qui satisfait ce désir; mais il arrive souvent qu'on désire ardemment sans espérer obtenir ce qui fait l'objet de ses vœux. Ainsi, le prisonnier soupire après sa liberté et souvent désespère de la recouvrer. Combien de malades renoncent sans raison à tout espoir de rétablissement, tandis qu'au contraire beaucoup d'autres conservent jusqu'au dernier moment l'espérance de guérir : tous désirent également revenir à la santé.

Le sentiment de l'espérance est un bienfait du Créateur envers l'espèce humaine. Les autres facultés remplissent l'homme de désirs; des obstacles nombreux s'opposent à leur satisfaction; la fermeté, comme nous l'avons vu, lui donne la persévérance, et la circonspection le fait agir avec prudence et précaution; l'espérance vient le soutenir et l'animer; il entreprend avec plus de confiance ce qu'il espère voir réussir; il ne se décourage pas aussi facilement; et si un échec imprévu le surprend, il ne renonce pas tout à fait à ses projets; il espère encore, et ce sentiment le porte à de nouveaux efforts, surtout quand il se combine avec celui de la fermeté.

En fait, il existe un grand nombre de personnes chez lesquelles l'espérance est un sentiment caractéristique très-prononcé; elles ont une grande confiance dans l'avenir, elles s'abandonnent à des espérances vagues et se bercent d'illusions agréables. La gloire et la fortune leur sourient dans le lointain; elles bâtissent des châteaux en Espagne et paraissent persuadées que tôt ou tard les choses s'arrangeront au gré de leurs désirs. Ces personnes-là cherchent à consoler les malheureux ou les malades en les flattant d'un meilleur avenir ou en les assurant d'une prochaine guérison.

Quand leur circonspection est faible, elles s'aventurent volontiers dans des entreprises hasardeuses, elles aiment les chances aléatoires, les loteries, et se persuadent qu'elles réussiront. Leur intelligence ne peut les convaincre qu'il est presque impossible de compter sur ce qu'on appelle du bonheur, et qu'il ne faut pas risquer de tout perdre en ne calculant pas les probabilités d'insuccès et en se fiant exclusivement à des chances incertaines. Elles préfèrent se laisser aller à cette tendance instinctive qui les porte à espérer.

Les faiseurs de projets, les hommes qui s'occupent d'inventions avec la pensée de s'enrichir par quelque découverte merveilleuse, sont stimulés par une espérance active : si l'expérience dément leurs illusions et leurs promesses, ils ne se déconcertent pas ; leur esprit, fertile en expédients, a bien vite mis en œuvre quelque nouvelle imagination, qui cette fois ne peut manquer de réussir. Leur vie se passe à espérer, et leur confiance dans l'avenir ne se lasse jamais. Certainement ces gens-là sont très-heureux : espérer, c'est presque jouir ; et le plaisir de faire des plans et des projets pour un avenir dont on dispose au gré de son imagination, est plus durable que toute autre jouissance réelle que suit la fatigue. L'espérance est infatigable, elle colore toujours des plus brillantes nuances les rêves qu'elle fait sans cesse éclore.

Les joueurs ont ce sentiment très-prononcé ; leur acquisitivité, combinée avec une espérance très-forte, les entraîne à tenter les chances du jeu. Les calculs auxquels ils se livrent pour combiner leurs coups sont trop hypothétiques, trop dépourvus de base fixe pour justifier le choix de ce moyen de faire fortune, que leur espérance instinctive exagérée leur a seule fait adopter.

L'espérance empêche la circonspection de trop restreindre

dre le désir d'action qui provient de l'activité des autres facultés : l'excès de circonspection fait voir tout en noir et plonge l'homme dans un état d'appréhension continuelle de malheurs qui n'existent que dans son imagination ; l'excès d'espérance, au contraire, fait jouir par anticipation de mille bonheurs qui ne se réalisent jamais : une juste proportion de ces deux facultés donne la prudence convenable, pour agir raisonnablement en toute circonstance, et assez de confiance dans l'avenir, pour espérer la réussite des entreprises qu'on a méditées et qu'on s'est résolu à tenter.

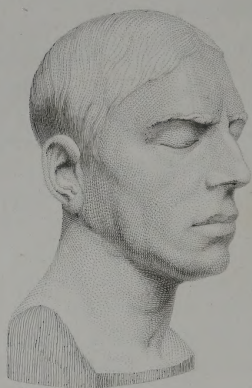
Ce sentiment est bien nécessaire dans ce monde, où le succès répond si rarement à notre attente ; il y a mille circonstances où la persévérance ne suffirait pas pour engager l'homme à renouveler ses tentatives souvent infructueuses, si l'espérance ne l'invitait à essayer encore. Ainsi, le laboureur qui a vu ses moissons détruites par un orage ou par l'intempérie extraordinaire de la saison, ses troupeaux anéantis par une maladie contagieuse ou épidémique, s'abandonnerait au découragement et ne voudrait plus s'exposer à perdre encore le fruit de ses travaux, si l'espoir d'échapper l'année suivante aux fléaux dévastateurs ne ranimait son courage.

Il faut, outre la fermeté, beaucoup d'espérance à ceux qui entreprennent des voyages longs et difficiles, aux navigateurs qui vont à la recherche de ces passages problématiques à travers les glaces des pôles, à ceux qui supportent une longue captivité, à tous ceux qui vont chercher fortune au loin, et qui se proposent de revenir dans leur patrie pour en jouir ; c'est grâce à cette faculté précieuse, que Silvio Pellico n'a pas désespéré dans les cachots du Spielberg, que les exilés supportent la proscription et la misère ; c'est elle qui inspire à des malfaiteurs des tentatives incroyables d'évasion ; c'est elle, enfin, qui fait illusion à cer-

tains criminels condamnés, jusqu'au moment même de monter à l'échafaud.

L'espérance n'est pas circonscrite dans la sphère du monde terrestre ; elle s'étend au delà, et dispose à croire à l'immortalité de l'âme et à une vie future ; elle se combine naturellement avec le sentiment religieux. Et puisque l'homme est doué d'un puissant instinct qui lui fait aimer la vie, l'espérance, appuyée sur le sentiment du merveilleux que nous allons définir et sur la croyance en un Dieu juste et bon, doit nécessairement faire admettre la consolante et attrayante conviction d'une vie à venir.

Les personnes dénuées d'espérance vivent au jour le jour ; si elles manquent d'acquisivité et de désir d'approbation, elles sont indolentes et insouciantes : A quoi bon se donner tant de peine, disent-elles, la vie est si courte ! Elles ne font aucun projet, elles n'attendent rien de la fortune et de l'avenir : elles préfèrent une occupation fixe, une existence assurée, à toute entreprise chanceuse et à tout travail qui ne doit devenir avantageux qu'avec le temps et un concours heureux de circonstances. Bien loin de se laisser aller à leur imagination, et de se faire dans l'avenir des perspectives riantes, elles envisagent le présent avec une extrême froideur, prévoyant même de préférence les événements fâcheux, parce que leur expérience leur enseigne, disent-elles, à ne compter sur rien de bon. Ainsi, quand leur enfant, leur parent ou leur ami tombe malade, elles se désespèrent dès les premiers symptômes de gravité de la maladie, et s'attendent à le perdre. Il en est de même quand leur fortune est compromise. On s'efforce en vain de les rassurer et de leur donner de l'espérance, elles répondent . « Tout est inutile, tout est perdu, je m'y attendais bien, je n'ai pas de chance. » Le manque d'espérance joint à une excessive circonspection dispose au suicide.



Espérance.

Harris.



Mérociliosité.

Hoffmann.

PHRÉNOLOGIE.

Le buste de Harris, pl. 18, est un exemple d'un grand développement des organes de la vénération et de l'espérance; la tête est beaucoup plus haute que large, et sa principale élévation est au milieu. Cet homme était ingénieur; il se fit ministre et missionnaire par suite d'une vocation religieuse dont la phrénologie fait bien connaître la source en montrant la prédominance du groupe d'organes qui donnent à un haut degré le sentiment religieux, et dont l'espérance est un des principaux éléments.

N° 18. MERVEILLOSITÉ.

L'organe est situé en avant de celui de l'espérance, à côté de celui de la vénération. Son grand développement élargit la partie supérieure latérale de la tête.

« Ce sentiment cherche et voit en tout le merveilleux, »
 » le côté étonnant, miraculeux et surnaturel. Il se mani- »
 » feste chez les sauvages et chez les nations civilisées, et »
 » fait croire à toutes sortes de contes fabuleux et merveil- »
 » leux, aux inspirations, aux pressentiments, à la magie, »
 » aux revenants, aux visions, aux sortilèges, aux enchante- »
 » ments et à l'astrologie. Il constitue la partie fondamen- »
 » tale de la foi religieuse, et embrasse toutes les considéra- »
 » tions dogmatiques et miraculeuses. Il est la base de toute »
 » croyance religieuse, par rapport à la révélation: c'est lui qui »
 » fait comprendre qu'il n'y a pas de religion sans croyance, »
 » tandis que la vénération embrasse le culte et tous les actes »
 » de piété religieuse *. »

La phrénologie, qui se propose de reconnaître les sentiments innés et instinctifs donnés à l'homme pour constituer

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie, 1832.

sa nature morale et intellectuelle, n'a pas eu de peine à constater l'existence du sentiment du merveilleux; l'histoire de toutes les nations, les observations de tous les philosophes et de tous les voyageurs, les faits nombreux que chacun peut aisément recueillir autour de soi prouvent surabondamment qu'un instinct ou penchant naturel, se manifestant à divers degrés, porte en général l'espèce humaine à admettre et à rechercher tout ce qui est du domaine du merveilleux.

Cette faculté est tellement active que toutes les religions se ressentent du besoin de satisfaction de ce sentiment : les plus grossières sont le résultat de la combinaison de la merveilleosité avec les penchants inférieurs, qui dominent généralement chez les races dont la civilisation est nulle ou peu avancée : les fétiches et les idoles monstrueuses, les amulettes, et toutes les pratiques matérielles, absurdes ou cruelles, mises en usage par les insulaires sauvages, par les populations africaines, aussi bien que par les habitants des contrées polaires, sont évidemment destinés à satisfaire l'impérieux penchant au surnaturel et au merveilleux. Les religions des peuples civilisés, anciens et modernes, font aussi une large part à ce sentiment : la foi qui croit fermement et sans examen est un mode d'action de la merveilleosité, et quand saint Augustin, exalté par l'ardeur de sa foi, écrivait : « *Credo quia absurdum, credo quia impossibile!* » il était sous l'influence de ce sentiment très-prononcé. Les innombrables combinaisons de cette tendance avec les autres facultés ont donné naissance à une foule d'inventions et d'imaginations, dont le caractère général est de s'écarter le plus possible des lois naturelles. La merveilleosité ne peut se contenter des faits simples et ordinaires : toutes les théogonies se sont plu à admettre des faits miraculeux. Les Indiens, fortement doués de ce penchant, ont adopté dans

leur religion une multitude de métamorphoses et d'incarnations de leurs divinités fantastiques; les anciens Égyptiens pratiquaient une religion dont les emblèmes et les rites étaient combinés de manière à présenter, sous un aspect mystérieux et merveilleux ou surnaturel, les diverses phases de l'année, et les variations périodiques si importantes du fleuve auquel l'Égypte devait son existence et sa prospérité.

Les Grecs, en multipliant les divinités, avaient peuplé l'univers de leurs inventions, fruit d'une imagination gracieuse et féconde, qui, sous l'empire de la merveilleosité, voyait dans chaque phénomène naturel l'intervention d'une divinité spéciale.

Les religions qui se partagent, encore à présent, une influence si puissante sur les grandes masses de population se fondent principalement sur des dogmes et des croyances, dont l'admission dépend uniquement du sentiment inné qui porte l'homme à embrasser avec ardeur tout ce qui est merveilleux et surnaturel.

Ne peut-on pas supposer, avec apparence de vraisemblance, que le Créateur a doué l'homme du sentiment du merveilleux, afin qu'il eût en lui une faculté qui le portât à croire à l'existence d'un suprême auteur? déjà ses facultés réflexives devaient le disposer à l'admettre comme cause première, et son organe de la vénération lui enseigne à adorer cet être mystérieux dont l'existence n'a paru douteuse qu'à un petit nombre d'individus dont l'organisation cérébrale était sans doute défectueuse sous ce rapport.

Dans une tête bien conformée l'organe de la merveilleosité, convenablement modifié par l'influence des facultés réflexives et perceptives, nous paraît donc avoir une attribution spéciale assez bornée : sa tendance primitive consisterait à donner à l'homme l'idée de l'existence d'un Créa-

teur et à admettre, en dehors et au delà du globe qu'il habite, des faits extraordinaires ou surnaturels, c'est-à-dire différents de ceux qui résultent des lois physiques établies pour notre sphère.

C'est là une considération philosophique qui n'est point exprimée dans les ouvrages des fondateurs de la phrénologie, ni dans ceux des auteurs qui ont écrit sur cette science des traités plus ou moins étendus : nous la présentons par conséquent avec toute la réserve convenable.

La merveilleosité n'a pu dans le principe être observée et étudiée que sur des personnes remarquables par le grand développement de cette faculté : c'est la marche naturellement suivie pour la phrénologie quand cette science s'est peu à peu formée. Dans ces cas particuliers et exceptionnels, qui ont attiré l'attention des docteurs Gall et Spurzheim, la faculté du merveilleux, animée d'une grande énergie, se manifestait d'une manière déréglée, n'étant pas suffisamment modifiée et contenue par les autres facultés : il est de principe absolu en phrénologie que tout organe très-développé est doué d'une puissance et d'une activité relatives supérieures à celles des organes moins forts : par conséquent cet organe devient dominant, et toutes les actions de l'homme ainsi organisé se ressentent de l'influence de la faculté prépondérante : c'est elle qui constitue le trait saillant du caractère ou de l'esprit. C'est dans de telles organisations que l'on voit ce qu'on peut appeler les abus des facultés, c'est-à-dire leurs manifestations extrêmes et excessives : les actions alors ou les sensations de l'individu dégénèrent en abus, quand la faiblesse des organes qui forment un bon jugement et une moralité solide laisse le champ libre aux impulsions d'une faculté dominante. Ainsi, l'excessive secrétivité trompe pour nuire, la combativité devient sans cesse menaçante, la destructivité s'assouvit de

meurtre et de carnage, et l'acquisivité se livre effrontément aux vols les plus audacieux.

Il en est de même pour la merveillosité : quand elle est très-développée, elle dispose aux visions et à une crédulité avide de tout ce qui est miraculeux et incroyable.

Les phrénologues ont donc remarqué chez un grand nombre d'individus un rapport constant entre la tendance prononcée pour le merveilleux et la partie du cerveau qui est affectée à cette disposition.

Les poètes épiques ont été inspirés par un développement remarquable de ce sentiment quand ils faisaient intervenir les dieux dans leurs conceptions. Homère et Virgile, le Tasse et Arioste, ont fait usage du merveilleux combiné avec une idéalité sublime ou gracieuse, et une puissance admirable d'invention et d'observation. Le Dante, nature énergique et sombre, influencé par l'impression des troubles et des crimes de son époque, a satisfait sa merveillosité par des peintures prodigieuses et effrayantes; le surnaturel y semble enfanté pendant ces rêves pénibles et agités qui oppressent quelquefois le sommeil de ceux que la mélancolie et la contention d'esprit poursuivent sans relâche. Shakspeare et Milton ont produit d'immortels ouvrages où brille un merveilleux qui relève et anime l'intérêt dramatique.

Les philosophes eux-mêmes ont souvent présenté le mélange d'une tendance au surnaturel combinée avec les plus sages et les plus sublimes conceptions d'une raison supérieure. On attribue généralement à Socrate la croyance en un génie familier attaché à sa personne, qui le guidait et l'inspirait. Si le buste antique qu'on dit être le portrait de Socrate, représente fidèlement cet illustre modèle, on y trouve effectivement un grand développement de l'organe de la merveillosité; et aux yeux des phrénologues, Socrate

a dû être de bonne foi quand il affirmait la réalité de cette croyance intime de sa faculté.

Ésope connaissait bien cette tendance presque universelle, et lui-même sans doute trouvait un charme particulier à la satisfaire, quand il imagina l'apologue, ce drame où le merveilleux de l'invention est si bien calculé pour frapper les esprits, et leur rendre plus sensibles les lois de la morale et de la justice.

Tout l'Orient se récréait avec délices des contes et des poésies où le merveilleux est presque le seul élément d'intérêt. On sait quelle est l'emphase et l'exagération des expressions figurées du langage oriental : les conteurs et les jongleurs rivalisent d'adresse et d'invention pour attirer les applaudissements des spectateurs, que le merveilleux charme et captive presque exclusivement.

Dans les temps d'ignorance et chez les peuples privés de culture intellectuelle, le sentiment du merveilleux est toujours excité, et trouve de nombreux aliments pour son activité. On attribue à des causes surnaturelles tous les faits physiques, tous les accidents dont on ne se rend pas compte par suite de l'ignorance complète des lois naturelles : cette ignorance laisse le champ ouvert à toutes les imaginations qu'il plaît au sentiment du merveilleux d'enfanter. De là cette multitude de bons et mauvais génies, de fées, de nains et de géants dont les légendes racontent tant de faits extraordinaires : créations gracieuses ou bizarres, monstrueuses ou effrayantes, suivant la disposition particulière du caractère national des peuples chez lesquels ces légendes ont pris naissance.

La démonomanie, les exorcismes, la sorcellerie et la magie, le sabbat et tout ce qu'on a débité sur l'influence et la puissance des démons, sont des produits de l'exagération de la merveilleosité. Cette tendance se présente sous mille

formes variées, dans lesquelles il est facile de reconnaître l'action particulière du sentiment du merveilleux, et ses combinaisons avec les autres facultés ou penchants. Ainsi la mythologie des Grecs, remplie de fictions ingénieuses et agréables, indique une combinaison du merveilleux avec toutes les facultés perceptives et réflexives dont cette race d'élite était si richement douée; tandis que la sombre et farouche religion des peuples du Nord est l'expression des penchants belliqueux et sanguinaires d'une race inculte et sauvage, aussi incapable de rechercher les jouissances des beaux-arts que de se procurer le bien-être d'une civilisation recherchée.

Il faut attribuer à l'influence de la merveillosité très-développée, toutes les pratiques de divination et d'astrologie, les horoscopes, l'art de tirer les cartes, la croyance aux remèdes vantés par les charlatans, et tout ce qui, entretenant et flattant la crédulité ignorante, suppose, sinon une conviction réciproque dans l'emploi des moyens mystérieux, au moins l'existence d'une dupe à côté d'un fripon.

Il est bien avéré que beaucoup de personnes ont l'esprit disposé à admettre la réalité des visions et la possibilité d'une communication directe soit avec des êtres surnaturels, soit avec des personnes décédées dont le fantôme apparaît aux vivants dans certaines circonstances mystérieuses et solennelles.

Ce n'est pas en songe seulement, et pendant l'obscurité de la nuit, que ces apparitions se manifestent; les personnes qui y sont sujettes affirment voir en plein jour et en parfaite lucidité d'esprit, les êtres auxquels leur sentiment exagéré du merveilleux donne naissance; elles leur parlent, elles en écoutent les avertissements ou les conseils; aucun raisonnement, aucune affirmation contraire ne peut ébranler leur conviction. A un tel degré d'activité ce sentiment est ma-

de lui-même, par un entraînement particulier de l'auteur. Mentionnons ici, comme un fait curieux qui aidera à comprendre de quelle manière ont lieu les combinaisons des facultés, que cet écrivain, en cédant au charme que son sentiment du merveilleux trouvait dans la narration d'événements surnaturels, était également entraîné par son jugement supérieur et son amour de la vérité à en donner une explication raisonnable et naturelle, fondée sur une appréciation pleine de sagacité et de philosophie.

Le portrait d'Hoffmann, pl. 18, montre un développement extraordinaire de l'organe de la merveillosité : l'auteur des contes fantastiques obéissait donc à une tendance dominante qui a donné sa couleur aux compositions de son génie bizarre : si l'on remarque en même temps la proéminence et la largeur de son front dans la région des sourcils, on trouvera qu'avec une telle puissance de facultés perceptives et avec l'activité d'un tempérament bilieux nerveux qu'il paraît avoir possédé, un tel homme ait été à la fois poète, peintre et musicien.

N° 19. IDÉALITÉ.

L'organe est situé au-dessus de l'organe de la constructivité, au-dessous de celui de la merveillosité, en avant de l'acquisivité.

« Ce sentiment fait envisager la nature comme elle devrait être dans son état de perfection. Il donne de la vivacité, de l'enthousiasme, de l'exaltation, de l'inspiration : il vivifie les fonctions des autres facultés, et leur donne une apparence qu'on appelle poétique. Il est essentiel aux poètes, car la poésie ne se borne jamais à une description des objets tels qu'ils sont. Dans les arts, il donne le

» goût du sublime. Il fait chercher partout la perfection et l'idéal *.

La classification adoptée par la phrénologie présente ici une faculté d'une nature particulière, dont la tendance a pour but évident la perfectibilité de l'espèce humaine. En effet, les animaux ont été doués d'instincts tellement sûrs, tellement parfaits, qu'arrivés à toute leur croissance physique, ils se trouvent, en même temps, sans travail et sans étude, parvenus à toute la plénitude et à tout le développement de leurs facultés : le chien, le chat, le renard du dix-neuvième siècle ressemblent exactement aux individus de même espèce qui ont vécu du temps des patriarches, tandis que la race humaine, non pas généralement sans doute, mais dans quelques parties du globe, est parvenue à une civilisation due en grande partie aux efforts tentés par les facultés intellectuelles, sous l'inspiration de l'idéalité ou du désir de perfectionnement.

L'organe de l'idéalité a été remarqué et observé d'abord sur les poètes connus et sur des personnes qui manifestaient des dispositions extraordinaires pour la versification. Il paraît qu'un grand développement de cet organe porte l'esprit vers la poésie, dont l'essence est effectivement de tout représenter au point de vue le plus parfait, en employant le langage le plus épuré ou le plus énergique, suivant le genre adopté par le poète, sous l'influence de son caractère et de ses goûts particuliers. Aussi trouve-t-on toujours une largeur très-sensible et une forme saillante et bombée à la partie latérale de la tête où est le siège de l'organe chez tous les poètes célèbres, anciens et modernes.

Mais la poésie n'est pas l'unique but auquel tend le sentiment de l'idéalité : ce qu'on appelle poésie ne peut être le

* Dr Sphurzheim, Manuel de Phrénologie, 1832.

produit de l'activité d'un seul organe : en effet, s'il s'agit de fictions et de descriptions, il faut le concours des facultés perceptives, et s'il est question de la peinture fidèle, mais énergique des sentiments et des passions, il faut que le poète soit capable de sentir lui-même ce qu'il veut exprimer : aussi est-ce une règle de tout art poétique *. N'oublions pas que les facultés, excepté dans certains cas de folie, n'agissent jamais seules.

L'idéalité se combine avec les sentiments comme avec les facultés qui s'adressent aux yeux et aux oreilles : elle aspire vers le beau sublime : quand elle est dominante, les pensées et les sentiments s'élèvent et s'épurent ; les actions ont un caractère de distinction et de grandeur, et si les penchants inférieurs sont faibles, l'homme doué de cette belle organisation paraîtra d'une nature supérieure, et atteindra une perfection qui fera l'admiration générale. Quelques hommes ont ainsi mérité le surnom de divins : Socrate, Platon et Marc-Aurèle paraissent avoir été les types de cette magnifique et rare combinaison de facultés.

« L'idéalité, dit M. G. Combe, répand son coloris, si
» Pon peut se servir de cette expression, sur toutes les au-
» tres facultés : elle leur fait rechercher le beau dans tout
» ce qui est de leur ressort. Qu'à un large développement
» de cette faculté viennent se joindre un bon développement
» des penchants, des sentiments et des pouvoirs de la ré-
» flexion, et l'esprit ne rêve, ne cherche que la perfection.
» Il est facile de distinguer dans la vie ordinaire les per-
» sonnes qui ont l'idéalité forte de celles qui ne l'ont pas.
» Leur langage est élevé, et quand elles s'animent, elles
» déploient une éloquence et des sentiments poétiques que

* Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

BOILEAU, *Art poétique*, chant III.

» les dernières chercheraient en vain. L'idéalité donne à la
» conversation une vivacité, un charme qui contrastent avec
» la sécheresse, la taciturnité des personnes chez qui elle
» fait défaut *.

Le Créateur, en couvrant la surface du globe de cette multitude infinie de merveilles végétales, a donné à l'homme non-seulement les facultés perceptives qui le font jouir de l'élégance et de la beauté si variée de tant de formes et de couleurs assemblées avec un art si divin, mais encore un sentiment d'idéalité que la vue de ces magnificences ravit d'extase et de bonheur.

A moins d'être complètement dépourvu de ce sentiment, quel homme n'éprouve une émotion qui va quelquefois jusqu'à l'enthousiasme, quand ses facultés transmettent à son idéalité le sentiment des beautés de la nature : la vue des fleurs, même les plus simples, l'aspect d'un site pittoresque, le murmure d'un ruisseau, les sources jaillissantes parmi les rochers couverts d'arbustes et de plantes sauvages, la chute des cataractes, la grandeur et la majesté des chênes séculaires, les forêts sombres, le mouvement des vagues, l'infini de l'horizon, l'immensité et la splendeur des cieux étoilés, les effets merveilleux du soleil, à son lever et à son coucher, lorsqu'il colore de reflets si magnifiques les nuages, les coteaux boisés et la cime des hautes montagnes. Ce sont là des spectacles que le Créateur semble avoir destinés à satisfaire et à charmer le sentiment de l'idéalité, source des plus pures et des plus vives jouissances : c'est un de ses bienfaits envers l'humanité seule ; car les fleurs et les plantes n'ont pas le sentiment de leur beauté, et les animaux n'y sont point sensibles.

* Traité complet de Phrénologie, par G. Combe, traduit de l'anglais par H. Lebeau. Paris, 1844.

Ce n'est donc pas sans but et pour satisfaire sa puissance créatrice que Dieu a produit ces merveilles, puisqu'il a placé dans notre cerveau une faculté qui devait en jouir. Cette même faculté sert aussi à exalter, à étendre la portée de nos autres facultés, à nous rendre susceptibles de culture et de perfectionnement.

Dans la vie sociale ordinaire l'idéalité donne de l'élégance aux manières, elle fait aimer ce genre de parure qu'on appelle distingué et de bon goût; elle fait éviter tout ce qui est grossier et commun, soit dans la forme extérieure, le ton et le langage, soit dans les habitudes.

« La pureté du goût suppose l'idéalité. L'amour de l'approbation peut donner le goût du luxe; mais il est reconnu que les ornements disposés par certaines personnes ressemblent à des monstruosité, résultat qui s'explique, en partie, par l'absence de toute idéalité chez elles. Mais entrons dans cette maison : ici, au contraire, tout concourt à l'élégance de l'ensemble; le goût le plus exquis a présidé à l'achat de toutes ces choses et à leur arrangement : nul doute que les habitants de cette maison n'aient l'amour de l'approbation combiné avec une forte idéalité *.

Dans les arts le sentiment de l'idéalité est d'une grande importance, et de son plus ou moins d'énergie et d'activité dépend cette différence si remarquable qui se fait voir entre les compositions et les travaux des artistes que leur talent d'imitation a placés à un rang distingué.

Ainsi Michel-Ange et Raphaël possédaient un sentiment puissant d'idéalité modifié par les autres tendances de leur esprit et de leur caractère, tandis que les artistes de l'école flamande, qui se sont bornés à l'imitation parfaite des objets

* G. Combe, Traité complet de Phrénologie, déjà cité.

naturels, n'éprouvaient qu'à un faible degré le sentiment de l'idéal; quelques-uns même semblent l'avoir complètement dédaigné. Ainsi Rembrandt, dont un grand nombre de compositions atteste le goût prononcé du merveilleux, paraît avoir été dépourvu de l'idéalité. En effet, on est frappé, à l'aspect de ses plus beaux ouvrages, de l'absence complète d'idéalité dans le costume, dans les attitudes et dans les types qu'il adoptait pour ses personnages. Son portrait présente un large développement de l'organe du merveilleux, tandis que l'idéalité se trouve déprimée.

On reconnaît parmi les compositeurs ceux qui ont donné à leurs œuvres une couleur poétique. Leurs conceptions musicales diffèrent beaucoup de celles des auteurs qui se sont plutôt fait remarquer par l'agrément que par l'élévation de leur style.

Les écrivains en prose, quand ils sont doués d'idéalité, se servent, même dans les compositions les plus graves, dans les récits historiques ainsi que dans les œuvres d'imagination, d'un langage plus ou moins poétique, et leurs idées sont plus ou moins élevées suivant le degré d'influence de leur idéalité. Ainsi cette influence est facile à reconnaître dans les ouvrages de Fénelon, de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand.

L'idéalité est indispensable au tragédien; il ne peut, sans son assistance, s'élever à la hauteur des personnages qu'il doit représenter, et donner à son jeu ce caractère noble et imposant en rapport avec les sentiments élevés exprimés par les héros de l'antiquité.

La faiblesse ou la nullité du sentiment de l'idéalité rend l'esprit froid et positif; beaucoup de personnes douées d'une intelligence supérieure, d'une grande facilité de langage et de sentiments actifs et énergiques, n'ont aucun goût pour la poésie, et ne trouvent aucun plaisir à lire les plus beaux

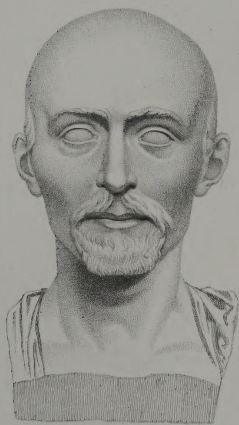
vers. Elles ne s'attachent qu'à ce qui est utile, exact et raisonnable. Elles ne font aucun cas des beaux-arts et ne recherchent aucun embellissement : la beauté ne les touche en rien, il suffit qu'un objet soit de bonne qualité et remplisse bien sa destination pour qu'elles s'en contentent ; tout ornement leur paraît absurde et superflu ; elles ne comprennent pas qu'on y attache le moindre prix.

Ceux qui, au contraire, ont reçu de la nature le don fatal d'une idéalité trop exquise avec des goûts raffinés et des sentiments délicats et élevés, sont exposés à être souvent malheureux ; car si le monde matériel et le monde moral leur présentent quelquefois des occasions de vives jouissances, combien ne sont-ils pas exposés à des mécomptes, à de pénibles sensations et à d'amères déceptions, tant à cause des nombreux objets de dégoût et d'horreur qui frappent leurs regards dans l'ordre physique, qu'à cause des chagrins et du mécontentement que les relations de famille, d'état et d'affaires ne manquent jamais de leur occasionner. Une sensibilité excessive est toujours une condition fâcheuse à laquelle une trop grande idéalité donne une excitation qui la rend alors tout à fait outrée et malade.

Rousseau est un exemple de cette combinaison malheureuse ; voici en quels termes éloquents il peint lui-même l'état de son âme en proie aux tourments d'une idéalité froissée et mécontente : « L'impossibilité de trouver un cœur » (digne de lui), me jette, dit-il, dans les régions imaginaires, et désespérant d'en rencontrer un sur cette terre » qui puisse comprendre mon délire, je le cherche dans un » monde idéal, fruit de mon imagination et peuplé suivant » les désirs de mon cœur. Je vis alors dans une extase infinie, je m'abreuve des torrents des plus délicieux sentiments qui puissent enivrer le cœur de l'homme. Oubliant » la race humaine, je m'environne de ces créatures par-



Casimir Delavigne.



Le Tyse.

PHRÉNOLOGIE.

Idéalité.

» faites, aussi célestes par leurs vertus que par leur beauté,
 » d'amis fidèles, tendres et dévoués, comme il n'en est pas
 » ici-bas. J'éprouve de telles délices lorsque je m'élève dans
 » les cieux au milieu de ces êtres charmants, que les heures
 » et les journées se passent sans que je m'en aperçoive; et
 » perdant le souvenir des choses, à peine ai-je mangé un
 » morceau, que je brûle de m'échapper pour retourner dans
 » ce monde enchanté. »

Le portrait de Casimir Delavigne, pl. 19, et le buste du Tasse, présentent une analogie de configuration de la tête due au large développement de l'organe de l'idéalité : il se manifeste chez tous deux par une saillie latérale au-dessus des tempes; on retrouve cette saillie sur les bustes d'Homère et d'Euripide, ainsi que sur tous les portraits et bustes des hommes qui, soit dans les arts, soit en littérature, ont montré le sentiment poétique et le goût de l'idéal.

N° 20. GAIÉTÉ.

L'organe est situé à la partie supérieure latérale du front, en avant de l'idéalité.

« Ce sentiment produit une manière particulière d'envisager les objets, et la tendance à faire rire et à chercher en tout le côté plaisant. Il se combine avec toutes les autres facultés, et porte différents noms, d'après son application. Il peut s'appliquer aux mots, aux idées, aux objets, aux phénomènes, aux arts et à toutes les manifestations des autres facultés. Les calembours, les caricatures, les bons mots, l'esprit de repartie et de saillie, la moquerie, la raillerie, l'ironie, les conceptions comiques et le ridicule en dépendent. Ce sentiment ne doit pas être confondu avec le contentement ou la satisfac-

» tion : chaque faculté procure une sorte de satisfaction , et ,
» sans le sentiment dont il s'agit ici , on peut être parfaite-
» ment content et sérieux en même temps ; mais ce senti-
» ment donne l'humeur gaie et vise à l'amusement * . »

Voici une faculté dont il faut remercier le Créateur d'avoir doté l'espèce humaine , et plutôt à Dieu qu'elle fût assez généralement active et dominante pour en être le caractère distinctif le plus prononcé ! On ne verrait plus de ces esprits moroses et chagrins , nés pour être malheureux et souffrants , et pour troubler ou censurer les plaisirs d'autrui . Quelles heureuses organisations que celles où le sentiment inné instinctif de la gaieté règne habituellement ; où ce don précieux anime et colore toutes les sensations , allège le fardeau des tracasseries , des chagrins inévitables , et entretient un fonds intarissable de bonne humeur , et de disposition à être content de soi-même et des autres : il est vrai que cet heureux caractère est le résultat d'une combinaison de facultés , comme nous le verrons plus tard ; mais dans cette combinaison domine le sentiment inné dont il est ici question .

Chez quelques hommes il produit cette jovialité , cette gaieté constante que rien ne semble pouvoir altérer : ils trouvent en toutes choses soit le mot pour rire , soit un point de vue plaisant qui les amuse : ce sont ou des farceurs dont la verve est inépuisable , ou des rieurs dont une bagatelle excite le rire presque perpétuel , ou des mystificateurs gais et toujours en train ; quelques-uns tournent tout en plaisanterie , sans égard pour le lieu , le rang , les personnes et le respect dû soit aux cérémonies religieuses , soit aux solennités publiques : dans ce cas le manque de vénération et de circonspection se fait sentir : nos soldats

* Dr Spurzheim , Manuel de Phrénologie , 1832.

français montrent généralement cette disposition d'esprit : il n'y a pas un peloton qui n'ait quelque amusant camarade dont la bonne humeur et la gaieté franche, toujours active, ne soit toujours prête à égayer les loisirs du bivouac et les fatigues des longues marches; souvent même elle est capable de faire reparaître un sourire sur le front des blessés et des mourants.

Ce sentiment se manifeste dès l'enfance : on a toujours vu parmi un certain nombre d'écoliers quelques jeunes garçons, entraînés par cette disposition, provoquer le rire de leurs camarades par leurs saillies et leurs inventions plaisantes.

C'est à ce sentiment uni à l'imitation qu'il faut attribuer le burlesque, le comique résultant des gestes contrefaits avec charge et exagération, le grotesque de la tournure, de la démarche, les grimaces comiques des charlatans et des saltimbanques. Ces fous, si recherchés dans le moyen âge et auxquels toute liberté était donnée pour amuser les princes, étaient des êtres doués du sentiment instinctif de la gaieté naturelle; quelquefois cette disposition était combinée avec la ruse et la combativité, que la nature développe, et que leur pénible position sociale excite assez ordinairement, chez tous les êtres difformes ou contrefaits parmi lesquels on choisissait autrefois les fous de cour.

Parmi les hommes remarquables et célèbres, Rabelais, Sterne, Voltaire, Piron sont des exemples très-prononcés de cette tendance naturelle : le style de ces écrivains est empreint de cette disposition de leur esprit à des degrés différents et avec des nuances particulières qui proviennent de l'influence de leurs autres facultés; mais il est impossible de ne pas être frappé de la verve naturelle, plaisante, légère, caustique, moqueuse, philosophique et toujours amusante, qui anime leurs inventions littéraires, leurs ré-

cits ou leurs observations de tout genre. La causticité mordante qui fait ressortir les défauts, et les tourne en ridicule avec une gaieté maligne, est le résultat d'une combinaison de facultés : la combativité jointe à la destructivité, quand la bienveillance et la vénération sont faibles, rendent l'esprit de saillie agresseur et incisif, moqueur et insolent : celui qui ne sait rire qu'aux dépens d'autrui abuse du sentiment de la gaieté, en le mettant au service des penchants d'un ordre inférieur.

On a dit quelque part : « Malheur à celui qui ne rit jamais. » Celui qui n'a jamais connu le bonheur d'éprouver un sentiment de gaieté, et de s'abandonner à ce rire fou qui dilate si agréablement la poitrine, est à plaindre en effet, car il est privé d'une bonne et franche jouissance qui ne coûte rien ; c'est un être disgracié : il vaut cent fois mieux être le Jean qui rit que le Jean qui pleure ; mais il ne dépend pas de soi d'être accessible à la gaieté : quelques mortels privilégiés possèdent l'heureuse faculté assez développée pour en éprouver la constante influence ; d'autres infortunés en sont tout à fait dépourvus, et pour peu qu'une idéalité exagérée et une fâcheuse circonspection les dominent, quand le sentiment de l'espérance ne les soutient pas, jamais le plus petit sourire ne viendra éclaircir leurs fronts empreints d'inquiétude et de mélancolie : en vain la gaieté les environne, en vain les bons mots, la joie et les saillies d'esprit et de bonne humeur s'efforcent de les dérider, ils restent insensibles et moroses, quelquefois même ils repoussent et flâment avec aigreur cette gaieté qui les offusque et les importune, parce qu'ils ne sont pas organisés pour y prendre part.

Heureusement c'est le petit nombre ; la multitude aime et ressent la gaieté, et de tout temps le rire a été communicatif. C'est un plaisir de voir toute une assemblée de specta-

teurs éclater d'un rire involontaire, bruyant, inextinguible, quand un acteur habile, doué lui-même de cette gaieté d'humeur et d'esprit que révèle une physionomie vive et enjouée, débite avec une verve toute naturelle les saillies et les plaisanteries d'un rôle comique, créé par ces auteurs favorisés à qui la nature a départi le *vis comica*, la faculté et le pouvoir d'amuser avec esprit.

Il y a de bons et de mauvais plaisants : les uns comme les autres obéissent à un instinct primitif qui les entraîne; mais l'esprit n'est pas le compagnon inséparable de la gaieté : il y a des butors dont la jovialité grossière ne s'élève pas au-dessus de la parade et de la farce vulgaire ; d'autres esprits, délicats et raffinés, ne peuvent supporter que la fine plaisanterie et la gaieté de bon ton : ils applaudissent exclusivement à ces scènes où Molière a peint si plaisamment, mais avec délicatesse, les ridicules de bonne compagnie, ou les manies comiques de personnages d'une haute société ; tandis qu'ils ne supportent pas les compositions moins relevées où cet admirable génie, se conformant, avec la souplesse que donnent l'abondance et la force, au goût moins exigeant de la petite bourgeoisie et du peuple, répandait à pleines mains le sel et la grosse plaisanterie. Ainsi Boileau, en sa qualité de défenseur du bon goût, a pu dire :

Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnais pas l'auteur du *Misanthrope*.

La phrénologie reconnaît, au contraire, avec plaisir, cette tendance naturelle du sentiment de la gaieté qui, tantôt combinée avec une haute puissance intellectuelle et morale, égaie aux dépens de l'avarice sordide, de la misanthropie d'un homme de cœur, et de l'infâme hypocrisie du faux dévot; et tantôt, s'adressant à la multitude, prodigue ces compositions où la verve comique s'épanche sous la forme

la plus capable de provoquer le rire populaire et la franche gaieté.

C'est ici le cas de donner une explication qui fera comprendre, dès à présent, comment les facultés se combinent et comment on peut démêler l'influence des facultés actives et dominantes.

Molière a été une organisation d'élite : les siècles qui l'ont précédé n'en ont jamais présenté une semblable, et il est difficile de croire que jamais la nature reproduise un pareil assemblage de facultés : des milliers de siècles pourront s'écouler avant qu'une pareille combinaison d'organes se retrouve dans un cerveau humain, et encore faudrait-il alors que la contexture nerveuse de cet organe et la nature particulière d'un tempérament identique se rencontrent aussi chez le même individu pour qu'un second Molière apparaisse. Les biographes représentent ce grand homme par excellence avec tous les traits qui caractérisent le tempérament le plus actif et le plus impressionnable, le tempérament nerveux bilieux, comme celui de Voltaire et de Montesquieu; son portrait par Mignard présente la même apparence : les biographes disent qu'il avait l'air très-sérieux et la démarche grave : il semblerait à cette description que l'expression de la gaieté n'était pas habituelle à sa physionomie; et en général, cependant, cette expression est sensible chez les personnes qui sont douées du sentiment de la gaieté à un degré remarquable; mais Molière était surtout un profond observateur, un philosophe méditatif et sans cesse occupé. Infatigable et laborieux, il travaillait sans relâche; généreux et dévoué, il répondait aux amis qui le conjuraient de prendre du repos : « Eh! que feront tant de pauvres ouvriers? Je me reprocherais d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain! » Martyr de son dévouement, il mourait le soir

même par suite de ses efforts pour bien remplir le rôle burlesque du malade imaginaire. Des chagrins domestiques le remplissaient d'amertume, et sans doute au milieu de ses préoccupations d'auteur, acteur lui-même et chef d'une troupe de théâtre, souvent troublé par des peines de cœur et des soucis d'affaires, il ne pouvait habituellement exprimer la gaieté. Mais il a joué avec succès les rôles les plus comiques de ses comédies; il y mettait un entraînement extraordinaire : il excellait au point que les spectateurs ne distinguaient plus le comédien du personnage représenté : le sérieux disparaissait de ses traits ordinairement graves, et les divers mouvements qu'il leur donnait rendaient sa physionomie extrêmement comique.

Le même homme peut être ainsi à la fois sérieux et enjoué sans contradiction, parce que, suivant les circonstances qui influent sur ses sentiments, les organes de ses différentes facultés sont tour à tour excités : ainsi tantôt le sentiment de la gaieté domine, parce que rien n'en empêche ou n'en détourne la manifestation, et tantôt ce sentiment disparaît, absorbé par l'action plus énergique des autres sentiments mis en jeu; la phrénologie explique de la manière la plus satisfaisante cette manière d'être qui paraissait jusqu'alors bizarre et incompréhensible, et qu'on appelait capricieuse : cet effet a toujours lieu dans les organisations où plusieurs facultés également fortes, et alternativement excitées par les circonstances extérieures, font agir l'individu d'une manière en apparence contradictoire, mais seulement inégale et variée, suivant la nature mixte de ses facultés différentes.

Le masque de Voltaire, d'après la statue de Houdon, et le portrait de Carlin Bertinazzi (pl. 20), montrent la saillie que forme sur le front le grand développement de l'organe de la gaieté. Le génie de Voltaire est tellement empreint

de cette faculté que, dans toutes ses œuvres, elle se montre à un degré éminent sous les diverses formes que cette vaste intelligence a su lui donner.

Carlin Bertinazzi, officier au service du Piémont, entraîné par une vocation irrésistible, formée par la prédominance active de l'imitation et de la gaieté, s'est fait acteur comique : il a excellé dans le rôle d'Arlequin, et, pendant quarante-deux ans, il fit les délices des habitués de la Comédie italienne, par ses lazzi comiques, par sa verve inépuisable et ses bons mots. Son caractère moral fut digne d'estime ; la bienveillance et la probité y dominaient.

N° 21. IMITATION.

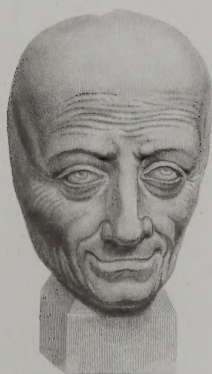
L'organe est situé des deux côtés de celui de la bienveillance.

Cette faculté donne une tendance naturelle et instinctive à imiter : elle a été observée dans le commencement chez les individus qui manifestaient un talent remarquable d'imitation, et leur tête a constamment présenté un grand développement dans la même partie antérieure et supérieure du front, de chaque côté de l'organe de la bienveillance : ce rapport constant a été si fréquemment observé qu'il n'y a aucun doute sur l'existence de ce sentiment et sur la situation de l'organe qui lui est attribué dans le cerveau.

On le trouve généralement assez développé chez les enfants, et l'on sait combien ils sont portés à l'imitation. Cette prédominance de la faculté d'imitation persiste chez quelques personnes, et il n'est pas rare de rencontrer dans le monde des hommes et des femmes qui possèdent un talent singulier et tout à fait extraordinaire pour imiter : il leur suffit d'avoir vu un instant quelque personnage, pour en



Carlin Bertinazzi.



Voltaire.

PHRÉNOLOGIE.

Gaieté.

contrefaire les gestes, la tournure, et la démarche, de manière qu'il soit impossible de ne pas le reconnaître. Les bons acteurs sont toujours doués d'un organe de l'imitation très-développé : on le remarque aussi chez les artistes peintres ou sculpteurs, qui ont réussi à donner beaucoup d'expression à leurs figures : dans ce cas la faculté d'imitation leur faisait connaître par quels signes extérieurs et par quels gestes particuliers les affections de l'âme se manifestent : ils sentaient et comprenaient la mimique, c'est-à-dire le langage naturel des autres facultés.

La pantomime est un art principalement fondé sur la faculté d'imitation : il faut un talent particulier, c'est-à-dire un grand développement de l'organe pour y exceller. Quelques personnes ont une mimique très-expressive quand elles parlent : leurs gestes imitateurs peignent ce qu'elles veulent exprimer, avec plus d'énergie même que les termes du langage : les Italiens ont cette tendance prononcée ; ils sont éminemment gesticulateurs, excellents bouffons et grimaciers, tandis qu'au contraire les Anglais, en général peu disposés à l'imitation, conservent en parlant une attitude froide et une immobilité raide et guindée. Ce doit être un fort plaisant contraste, facile à observer et à rencontrer dans les hôtels d'Italie, où affluent les *gentlemen*, voyageurs peu expansifs, quand on voit l'hôte empressé se confondre en révérences, en offres de service et en protestations, accompagnées de gestes comiques par leur surabondance, et de tout ce que la plus mobile physionomie peut exprimer de plus gracieux et de plus obséquieux ; tandis que plus froid et plus hautain, à mesure que la pétulance de la civilisation italienne se montre plus démonstrative, l'Anglais envoie à tous les diables le maudit bouffon qui s'agite si mal à propos pour lui plaire.

L'imitation inspire les gestes qui expriment le mieux les

pensées et les sentiments : un orateur, un prédicateur, un avocat doué de cet instinct, fait plus d'impression sur son auditoire : toute espèce de déclamation, pour produire beaucoup d'effet, doit puiser dans le sentiment de l'imitation l'expression convenable à la nature du discours : les inflexions de la voix, l'expression de la physionomie, la convenance du geste ajoutent beaucoup à l'éloquence du langage : quelle différence entre de beaux vers récités froidement et le même morceau débité avec toute la science de la déclamation !

L'imitation semble avoir aussi pour but de contribuer à la sociabilité : elle y concourt par l'influence de l'exemple : ainsi, les enfants qui entrent dans les collèges se conforment aisément et très-vite aux règlements particuliers de ces établissements ; ils font sans répugnance ce qu'ils voient faire à leurs nombreux camarades : ainsi, dans les réunions d'hommes, celui qui survient imite exactement ce qu'il voit pratiquer par les assistants : on s'incline, on se découvre quand on voit tout le monde le faire : il est même passé en principe qu'*il faut faire comme tout le monde*, surtout quand il s'agit de choses indifférentes en elles-mêmes : on suit la mode par imitation : beaucoup de personnes ne font une chose que parce qu'elles entendent dire que tout le monde la fait : celles qui ont l'imitation instinctive assez forte adoptent, en peu de temps et à leur insu, l'accent du langage, les expressions habituelles et les manières des personnes avec qui elles vivent.

Les voyageurs font mention de quelques tribus de sauvages insulaires chez lesquelles l'instinct imitateur est très-actif.

Les Chinois sont certainement doués de ce sentiment à un très-haut degré ; et dans les arts dits d'imitation, ils ne connaissent pas de rivaux sous certains rapports : leurs ar-

tisans imitent tout ce qu'on leur donne à copier avec une exactitude si minutieuse qu'ils reproduisent scrupuleusement les défauts, même accidentels, de leurs modèles.

Quelques peintres mettent leurs facultés d'artiste entièrement au service de l'imitation instinctive qui les porte à reproduire les objets naturels avec une fidélité poussée aux dernières limites que l'art puisse atteindre. Il existe au Louvre un portrait d'homme (Seiboldt, peint par lui-même), qu'il faudrait regarder à la loupe pour apprécier le travail prodigieux, et du reste parfaitement inutile, quant au bon résultat, que s'est imposé le peintre; il a imité servilement les plus petits détails du tissu de la peau, les poils isolés et jusqu'à l'image de la fenêtre de son atelier, réfléchie sur la pupille des yeux de son modèle : d'autres tableaux, chefs-d'œuvre de patience et d'extrême habileté de quelques peintres flamands, représentent des objets inanimés, des fruits, des fleurs, du gibier, des légumes et des ustensiles, avec une incroyable perfection, qui fait sans doute honneur au talent d'imitation de ces artistes, mais d'où l'on peut conclure que le plaisir d'imiter était leur principale tendance, et qu'ils n'éprouvaient pas le besoin d'exprimer les sentiments naturels ou les idées poétiques.

Quelques animaux ont l'instinct de l'imitation : ainsi, le perroquet et le moqueur imitent les cris d'un grand nombre d'oiseaux qui vivent dans les mêmes parages : le singe contrefait les gestes de l'homme, aussi appelle-t-on singe quiconque contréfait à tort et à travers ce que font les autres.

On est tenté de croire que l'esprit d'imitation est un des mobiles les plus ordinaires de l'emploi des facultés intellectuelles de l'homme en général. Quelques génies paraissent de temps en temps et inventent : le reste des humains imite et copie ce qu'ils ont inventé : le *servum pecus*, le troupeau imitateur vit de l'imitation dans tous les genres,

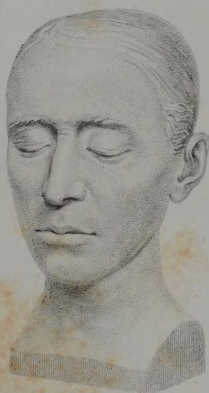
industrie, littérature et beaux-arts : voyez cette foule d'élèves suivre les leçons d'un maître; tous s'efforcent de le copier; si c'est un peintre le troupeau servile imite sa manière, son coloris, son dessin et surtout ses défauts : on reconnaît au premier coup d'œil les ouvrages faits à telle ou telle école : en littérature à peine un ouvrage éminent vient-il à paraître avec éclat, voyez les copistes s'élancer à la suite, imitant comme ils peuvent le genre et le style de l'auteur applaudi; en industrie, et ici nous n'avons pas à gémir, tout produit nouveau est à l'instant contrefait, imité avec une perfection qui fait le désespoir des inventeurs, vainement protégés par leurs brevets!

La planche 21 présente le portrait d'Horace Vernet : chacun sait avec quelle vérité ce grand artiste exprime les mouvements, les gestes et le caractère distinctif, moral et physique des personnages que son pinceau, aussi habile que fécond, multiplie avec une si incroyable facilité. Ses facultés perceptives, très-grandes, montrent quelle est la source de son talent comme peintre, comme observateur des choses et des faits, et l'imitation, combinée avec une sagacité de haute portée, le rend ce génie imitateur par excellence, universel autant que populaire, parce qu'il exprime tout avec une parfaite vérité.

Le buste moulé sur nature du mime Debureau est encore un exemple sensible d'un grand organe de l'imitation; la partie supérieure du front est large, et le développement de l'organe de l'imitation, avec celui de la bienveillance, forme une sorte de plateau caractéristique sur cette tête. Cet homme acteur sur un théâtre de pantomime y attirait la foule par l'excellence de son jeu dans le personnage muet de Pierrot.



Horace Vernet.



Deburau.

Bouvier Del.

J. Dupré Sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Imitation.

FACULTÉS INTELLECTUELLES.

1^o FACULTÉS PERCEPTIVES.

Ce sont les facultés qui donnent la connaissance des objets extérieurs, de leurs qualités physiques et de leurs divers rapports.

Leur activité est accompagnée d'une sensation de plaisir : le volume des organes qui leur sont affectés est petit comparativement au volume de ceux qui servent aux penchants et aux sentiments : ils remplissent seulement l'espace du front antérieur et la base du cerveau qui descend derrière l'arcade du sourcil ; « mais ces organes sont actifs quoique » petits. S'ils avaient été aussi grands que ceux des pen- » chants, nous aurions été sujets aux passions intellec- » tuelles. Le calme comparatif de nos facultés de l'intelli- » gence vient sans doute de la petitesse de ces organes. » Cette observation est de M. G. Combe.

C'est d'ailleurs une vérité anciennement reconnue que, dans l'espèce humaine, la force des penchants et des sentiments est de beaucoup supérieure à celle de l'intelligence, et que, en général, chez les hommes les plus remarquables, comme parmi le commun des mortels, l'intelligence de chacun travaille au profit et pour la satisfaction des penchants et des sentiments qui dominent dans son caractère. Les arts et les sciences présentent quelques exemples de l'activité concentrée uniquement sur l'objet attrayant qui captive et charme certaines facultés intellectuelles : la peinture, la musique, les mathématiques sont souvent cultivées pour elles-mêmes exclusivement, et pour la jouissance qu'elles procurent à ceux qui s'y livrent pour satisfaire une

vocation décidée : quelques savants sont absorbés par leurs études et leurs recherches, et ne paraissent animés que par le seul besoin qui résulte de leur goût particulier pour telle ou telle branche des connaissances humaines : dans ce cas-là on observe toujours que les organes des penchants et des sentiments sont peu prononcés.

En fait la masse cérébrale, qui se compose des organes des penchants et des sentiments, est beaucoup plus considérable que celle qui contient les organes de l'intelligence. Il est également certain, si l'on considère le genre humain en masse, que la somme d'intelligence qui lui est attribuée ne s'élève pas bien haut : il est à remarquer encore que l'intelligence a besoin d'être cultivée pour arriver à un degré supérieur et acquérir des connaissances capables de contribuer à entretenir et à perfectionner la civilisation ; tandis que les penchants et les sentiments ont une grande activité naturelle qu'il faut plutôt contenir qu'exciter.

N° 22. INDIVIDUALITÉ.

L'organe est situé au-dessus de la racine du nez, entre les deux sourcils.

« C'est la faculté moyennant laquelle l'esprit connaît les » objets extérieurs et leur existence individuelle *.

Dans l'ordre naturel des facultés qui devaient composer l'intelligence humaine, la première est sans doute celle qui a pour but de nous avertir de l'existence des choses ; il est remarquable que l'organe affecté à cette destination soit précisément situé à la base et au milieu du front : il forme dans le cerveau la partie la plus saillante du lobe anté-

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie.

rieur; destiné à agir comme premier élément de l'intelligence, il semble placé en éclaireur en tête de la série d'organes qui, en unissant leurs perceptions à celles de l'individualité, forment cet ensemble de notions exactes où le jugement puise ses lumières.

On ne peut contester l'existence de cette faculté et la nature de ses fonctions. Il ne suffit pas en effet d'avoir de bons yeux pour s'apercevoir que les objets existent isolément, individuellement, et pour que l'attention se porte sur eux : on appelle distraits les gens qui passent cent fois devant un objet sans le remarquer, quoiqu'il soit bien en évidence. Ils ont des yeux et ils ne voient pas : ils vont en visite chez quelque ami et ne s'aperçoivent pas d'un changement dans le mobilier, d'un tableau pour la première fois suspendu à la place la plus apparente : on leur met presque sous le nez un objet nouveau et curieux; il faut leur dire : « Vous ne voyez donc pas que je me suis fait peindre ! — Comment trouvez-vous ma nouvelle acquisition ? — Que pensez-vous de tous nos arrangements ? » Et ils s'écrient tout étonnés : « Ah ! c'est vrai, je ne m'en étais pas aperçu. »

L'individualité est donc une faculté indispensable, ses fonctions doivent précéder toute opération de l'esprit; c'est elle qui donne la curiosité, le désir de connaître : les enfants ont cet organe très-développé : ils remarquent toute chose, et la nature a voulu qu'ils fussent par ce moyen mis immédiatement en rapport avec le monde extérieur : ainsi, l'enfant sait-il à peine balbutier, qu'il associe déjà les fonctions de l'individualité à celles du langage : il remarque un objet et il le nomme. Il désigne du doigt tout objet nouveau qui le frappe, en proférant un son inarticulé; et dès qu'il peut le faire il répète immédiatement le nom qu'il entend donner à ce qu'il a montré : ce sont les premières mani-

festations de son intelligence, et les mots gâteau, chien, chat, oiseau, etc., sont les premières acquisitions du langage excité par l'individualité.

Les personnes qui ont cet organe très-prononcé ont une aptitude singulière à tout voir; rien ne leur échappe; d'un coup d'œil elles embrassent une foule d'objets; elles distinguent les détails; elles aperçoivent de suite et avec précision *tout ce qui est* : quelques individus très-remarquables par cette faculté feront l'inventaire exact de tout ce que contient un appartement où ils seront entrés pour la première fois, et qu'ils ont scruté de l'œil, avec une incroyable promptitude, tout en causant et en traitant l'affaire qui les y a amenés. Quand ils entrent dans une maison où tout leur est connu, le moindre changement frappe leurs regards; et si quelque objet nouveau s'y trouve, avant même de dire bonjour et de s'asseoir ils vont droit à lui et s'écrient en l'examinant et en le palpant quelquefois : « Ah! vous avez acheté ceci! »

Il y a des originaux dans ce genre à qui l'excès d'individualité donne de singulières manies : pendant qu'ils vous parlent, ou tandis qu'ils écoutent, leurs mains, comme les tentacules du polype, s'allongent sur tous les objets à leur portée : ils les saisissent, les retournent, les manient et les replacent pour en reprendre d'autres et passer ainsi en revue tout ce qui peut se trouver sur le bureau, sur les tablettes et sur la cheminée.

Le monde est pour ces hommes-là un très-amusant spectacle : que de choses à voir! Les boutiques, les magasins, les passants attirent continuellement leur attention. N'ayez pas peur qu'ils se laissent écraser en regardant ainsi à droite et à gauche; ils ont le regard plongé dans cet amas d'articles de tout genre entassés derrière ces vitrages, mais ils ont fort bien vu ce rapide équipage qui les menace de si

près et ils se rangent à propos : vous passez, vous les voyez absorbés dans leur examen, et vous croyez leur échapper : « Bonjour, un tel, vous voilà donc ! » Ils vous ont vu, et puisque vous *êtes*, ils devaient vous voir.

L'individualité est d'un puissant secours pour ceux qui étudient les faits naturels dans toutes les branches des sciences : elle donne ce coup d'œil sûr qui ne laisse rien passer sans examen, et on doit à cette faculté, combinée avec le jugement et quelques autres facultés perceptives, les plus précieuses découvertes dans tous les genres : c'est d'elle que vient le talent d'observation, qui recueille tous ces faits dont le raisonnement tire de si utiles conséquences en les analysant.

Un militaire a souvent besoin de l'assistance de cette faculté ; il doit parfaitement connaître les choses et les hommes ; le chef qui passe en revue sa troupe et qui doit pourvoir aux besoins d'une armée doit tout voir par lui-même, tout connaître, et se trouver ainsi en état de tirer parti de sa position et de ses ressources : aussi l'organe est toujours développé chez ces hommes féconds en expédients et qui n'ont jamais rien négligé pour assurer leurs succès.

Ceux qui ont l'individualité très-forte ont une tendance à donner autant que possible un brevet d'existence à des conceptions idéales ou à un assemblage de symptômes ou de phénomènes : pour eux la fièvre est un *être*, la mort est un personnage qui va et vient, choisit son monde, entre dans telle maison. Ainsi, Fontenelle disait, en plaisantant, à une dame presque aussi âgée que lui : « Chut ! la mort nous oublie ; » c'est une combinaison de l'individualité avec le sentiment du merveilleux : *la fortune* protège ou abandonne, *la misère* arrive ; *l'envie*, *l'hypocrisie* personnifiées : ce sont là des expressions ou des créations dans lesquelles la faculté de l'individualité entre pour beaucoup.

Le regard des personnes qui voient si bien par le secours de l'individualité a quelque chose de particulier ; il est net, éveillé, occupé, vigilant et toujours dirigé sur quelque objet, tandis que dans le cas contraire, et dans l'absence de la faculté, les yeux sont vagues et ne semblent pas regarder : ils expriment plutôt les sensations intérieures que le besoin de voir, et si quelquefois ils paraissent dirigés sur quelque point, soyez sûr qu'ils n'y sont pas fixés : ils sont là comme au repos et tout à fait inutiles à la personne rêveuse ou mélancolique que ses sentiments absorbent et qui ne regarde qu'en dedans d'elle-même.

La planche 22 contient deux portraits pour exemples d'un grand développement de l'organe de l'individualité.

Le premier est celui de Buffon. Il est facile de reconnaître combien l'organe est développé en examinant la largeur de l'intervalle qui sépare les sourcils à la racine du nez : le savant naturaliste a dû à cette faculté si grande son talent d'observation et de description.

Le second portrait est celui de M. Chenevix, qui fut un savant universel : il s'occupait surtout de sciences physiques et mathématiques. Il fut ami du docteur Spurzheim et partisan zélé de la phrénologie. Ecrivain facile et spirituel, observateur plein de sagacité, il a publié un grand nombre d'articles dans les journaux et revues scientifiques en Angleterre, et plus d'une fois il a rectifié les faits ou démontré leur évidence en faveur de la phrénologie. Il faut surtout en examinant cette tête remarquer combien la partie antérieure frontale est proéminente, et quelle distance considérable existe depuis l'oreille jusqu'à la racine du nez : il est évident que le plus grand développement du cerveau est dans la partie antérieure et supérieure de la tête, par conséquent au profit des facultés intellectuelles et morales.



Buffon.



Chenevix.

PHRÉNOLOGIE.

Individualité.

N° 23. CONFIGURATION.

L'organe est situé à l'angle interne de l'œil, et, étant très-développé, il pousse l'œil en dehors : il y a alors une grande distance entre les deux yeux.

Un objet, il est vrai, est inséparable de ses qualités physiques, mais on peut admettre l'existence d'un objet, le concevoir comme un être, sans penser à ses qualités et sans les connaître; c'est ce que fait la faculté de l'individualité. Parmi les facultés qui servent à prendre connaissance des qualités des objets est celle de la configuration. Elle perçoit la forme : elle donne la mémoire des personnes et des choses, parce qu'elle en observe la configuration et qu'elle en conserve le souvenir : elle remarque toutes les surfaces et tous les contours.

Les personnes qui possèdent cette faculté à un degré prononcé se souviennent de tout ce qu'elles ont vu : elles reconnaissent les personnes après la plus longue absence, les artistes doués de ce pouvoir d'observation excellent dans le portrait, ils saisissent et expriment fidèlement la forme particulière de chaque trait du visage; cette faculté est encore plus nécessaire aux sculpteurs, puisqu'ils ont à reproduire les formes du corps sous tous leurs aspects. Michel-Ange et Raphaël ont les yeux très-écartés par suite du très grand développement de l'organe.

Cuvier a dû en grande partie à cette faculté ses succès dans l'anatomie comparée. De Candolle dit que « sa mémoire était surtout remarquable quant à ce qui regarde la forme dans toute l'étendue du mot. La forme d'un animal, réelle ou dessinée, ne sortait jamais de son esprit, et lui servait de point de comparaison pour tous les corps ana-

logues. » Cet organe et ceux qui sont placés sur l'arcade ciliaire étaient très-développés chez lui.

On a remarqué chez les Chinois cet écartement des yeux qui résulte d'un grand développement de l'organe, et l'on sait combien ce peuple varie et multiplie les formes, et avec quelle parfaite imitation il copie les formes de tous les objets ; quelle profusion d'ornemens empruntés au règne végétal et animal il prodigue dans ses étoffes, dans ses meubles et sur ses belles porcelaines. Nous avons déjà parlé, à l'article Imitation, de leur aptitude tout à fait extraordinaire à reproduire la forme exacte de tout ce qu'ils copient ; la faculté de la configuration leur donne le pouvoir de si bien saisir la forme caractéristique et particulière de chaque objet : les figurines et les belles poupées qui viennent de Chine, outre l'imitation parfaite de chaque détail, de l'attitude et de l'ensemble des personnages qu'elles représentent, ont encore le mérite de rendre, avec une vérité et une exactitude surprenantes, les formes réelles et les types variés de la race chinoise. Leurs artistes poussent l'imitation des formes et des attributs jusqu'à ne rien omettre, et il ne manque absolument rien à ces poupées si bien faites.

Le système d'écriture adopté par les Chinois indique un goût particulier pour les formes : ce sont des hiéroglyphes abrégés et modifiés par des signes accessoires tellement compliqués et bizarres, et en si grand nombre, qu'il faut, pour se les rappeler et les tracer avec habileté, une aptitude remarquable qui provient de la faculté de la configuration.

Les Persans, les Indiens et les Arabes possèdent aussi cette faculté à un degré éminent : ils imitent les formes des oiseaux et des fleurs avec une rare perfection ; c'est elle qui leur inspire ces délicieux arabesques, produit spontané de

ce talent naturel, animé par une idéalité active : on ne se lasse pas d'admirer la profusion, la richesse et l'élégance de toutes ces formes que le génie oriental invente pour l'ornement des palais, des jardins, des armes et des ustensiles.

« Dans une collection de portraits de peintres célèbres » présentée par sir G. Mackensie, à la société phrénologique, dit M. G. Combe, on remarque que tous ceux qui » ont excellé dans le portrait ont cet organe développé au » plus haut degré *. »

La beauté des formes et le choix de celles qui constituent le beau idéal, celui qui a été l'objet du culte et des efforts des artistes grecs, est le résultat d'une combinaison de facultés; l'organe de la configuration seul n'atteindrait pas à cette perfection : il fait distinguer les formes, il donne le goût du dessin, des ornements et de toutes sortes de combinaisons qui plaisent aux yeux de ceux que le même goût anime; mais il n'a pas la puissance de connaître le beau idéal, tel que l'admettent les peuples qui sont sensibles à un choix supérieur de formes; le titre même de beau idéal indique clairement une combinaison avec le sentiment de l'idéalité.

Nous nous proposons d'exprimer une opinion sur ce sujet tant disputé de ce qui constitue le beau. Les conséquences logiques qui découlent des principes de la phrénologie et de la connaissance des lois naturelles nous donneront les moyens d'établir les règles du beau relativement à l'espèce humaine.

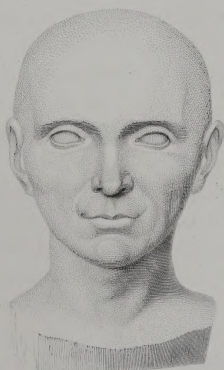
La planche n° 23 présente premièrement les portraits réunis de Raphaël et du Pérugin, son maître : ce groupe est tiré de la fresque de l'école d'Athènes, l'un des chefs-d'œuvre

* G. Combe, *Traité complet de Phrénologie*, traduit par H. Lebeau, 1844.

de Raphaël. Ce grand peintre a légué son image à la postérité en se plaçant dans un coin de cette vaste composition, et il a fait preuve de reconnaissance, de bon goût et de modestie en mettant le portrait de son maître en avant du sien : cette circonstance favorise la comparaison entre les deux artistes : sans doute on voit aisément combien chez le Pérugin les facultés perceptives sont développées : le front est large et proéminent dans sa partie inférieure, et l'organe de la configuration est prononcé ; mais, si on compare ce front avec celui de Raphaël, on est frappé de la différence de conformation. Le front de Raphaël est large, bombé et uni : il annonce un développement considérable et uniforme de tous les organes de l'intelligence, et surtout il présente à un degré extraordinaire cette largeur entre les yeux, qui provient du grand volume de l'organe de la configuration. Nous profitons de l'occasion pour faire la remarque importante que la puissance que donne le volume, et l'harmonie qui résulte d'un grand développement simultané du groupe des organes frontaux, sont les causes d'une supériorité prononcée dans les conceptions intellectuelles : c'est à la prédominance de la faculté de la configuration qu'est dû le caractère distinctif du génie de Raphaël, et c'est à l'assistance que cette faculté a reçue des autres facultés perceptives, ainsi que de la constructivité dont l'organe bien développé remplit la tempe de cette belle tête, qu'il faut attribuer l'excellence de ses ouvrages sous le rapport artistique. — Le buste de Girodet est aussi un exemple remarquable d'un grand volume de l'organe de la configuration. Girodet se complaisait dans le dessin, et il a laissé un grand nombre de compositions mythologiques dessinées avec une extrême pureté : sa prédilection pour les sujets empruntés aux poètes de l'antiquité est justifiée par son goût pour les belles formes, combinaison de la faculté de



Raphaël. — Perugin.



Girodet.

PHIRÉNOLOGIE.

Configuration. Coller. scalp.

la configuration avec une forte idéalité, dont l'organe très-développé élargit la partie latérale supérieure de son front.

N° 24. ÉTENDUE.

L'organe aboutit au bord interne de l'arc sourcilier. La faculté de distinguer les formes est différente de celle qui nous donne l'idée de l'étendue ; il y a une différence essentielle entre la perception de la forme d'un objet et l'appréciation de ses dimensions : on peut être attentif à l'une ou à l'autre de ces deux qualités exclusivement : ainsi, quand on examine une personne, un animal, une plante, et même un édifice, il est certain qu'on peut aisément, et par des opérations très-distinctes de l'esprit, tantôt s'occuper de la forme de ces objets, tantôt se proposer d'en apprécier les dimensions : c'est ainsi que les arts d'imitation reproduisent la forme et l'apparence exactes des personnes et des choses sans s'occuper de leur étendue, lorsqu'ils les imitent en petit. L'organe de la configuration ne suffisait donc pas pour donner les notions si essentielles de l'étendue. Aussi, la phrénologie a-t-elle reconnu l'existence de cette faculté chez un grand nombre de personnes qui en étaient douées à un degré éminent.

Un membre de la société phrénologique d'Édimbourg alla trouver le docteur Spurzheim à Paris, et ce dernier remarqua qu'il avait l'organe de l'étendue très-développé : l'indication était exacte, car il savait juger l'étendue avec une grande précision. Il pouvait tracer un cercle parfait sans le secours d'aucun instrument, et en indiquer le centre avec une exactitude mathématique. A l'armée, lorsque sa compagnie était en colonne, il savait la former en bataille en appréciant d'un coup d'œil, avec une grande précision,

l'espace que pouvaient occuper ses hommes ; et c'est à quoi beaucoup d'autres officiers n'avaient jamais pu parvenir *.

Il y a des individus qui, par un instinct presque infail-
lible, évaluent les distances et l'étendue des surfaces, ainsi
que la dimension réelle des objets ; d'autres ne peuvent
rien apprécier dans ce sens et sont obligés de recourir à la
mesure et au calcul.

On a remarqué que les artistes qui excellent dans la
perspective ont cet organe très-prononcé.

M. G. Combe dit qu'un de ses amis intimes a au con-
traire une dépression à l'endroit où siège la faculté de
l'étendue : cette personne convient qu'avec la faculté de
percevoir facilement qu'un objet est plus éloigné qu'un au-
tre, elle a néanmoins beaucoup de difficulté à faire bien
sentir cette distance dans ses dessins : aussi, quoiqu'elle com-
prenne la théorie générale de la perspective, elle n'a jamais
pu la mettre en pratique et a renoncé au dessin.

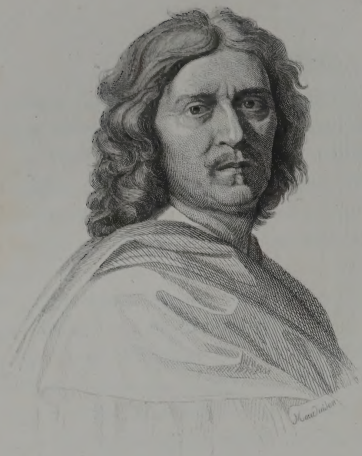
Il est probable que c'est l'influence dominante de cette
faculté qui inspire les paysagistes quand ils cherchent sur-
tout à donner l'idée d'une grande profondeur et d'une im-
mense étendue ; le regard s'enfonce dans leurs toiles ; la
variété des plans, le point de vue élevé embrassant un im-
mense horizon, la proportion parfaite des objets qui dé-
croissent suivant le rapport des distances, telles sont les
qualités qui, dans leurs ouvrages, résultent du sens exquis
de l'étendue.

Claude Lorrain, pl. 26, et Poussin, pl. 24, ont possédé
ce talent à un degré éminent, et leurs portraits confirment
l'existence d'un organe particulier pour cette faculté de
l'esprit.

En examinant le portrait de Nicolas Poussin, pl. 24, on

* G. Combe.





Glendue.

Poussin.



Sesanteur et Résistance.

Michel Ange.

PHIRÉNOLOGIE.

Reproduit de l'original

est frappé du volume considérable du front dans sa partie antérieure, et surtout à la racine du nez jusque vers le milieu de l'arc sourcilier. Le talent du Poussin, comme peintre, et son génie philosophique, sont bien connus : la phrénologie trouve son organisation en parfait rapport avec les qualités et le caractère de ses œuvres. Ainsi, en voyant les organes de la configuration, de l'étendue, de l'individualité et de l'éventualité très-grands, elle explique ce talent qui éclate surtout dans la fidèle représentation de la forme, des proportions, de la perspective, et cette science des choses et des faits dont tous les ouvrages de ce maître sont empreints. La saillie et le volume de son front, au siège de la comparaison et de la causalité, sont les signes de son esprit philosophique raisonneur et profond : la bienveillance et la vénération ont une large part dans cette noble organisation, et la faculté de l'imitation bien développée lui a donné le talent d'exprimer avec tant de vérité les sentiments et les passions ; mais on peut aussi voir que l'idéalité est faible si l'on compare la partie latérale du front avec celle du Tasse et de Girodet, aussi le Poussin n'est ni idéal dans le choix des formes, ni poétique dans ses compositions : elles sont plutôt touchantes et philosophiques ou religieuses que puisées dans les sources de l'idéalité et du merveilleux : il a cependant traité souvent des sujets mythologiques, mais on sent que la raison y est encore supérieure à l'imagination. L'organe de la gaieté est très-faible, aussi le génie du Poussin est généralement grave.

N° 25. PESANTEUR ET RÉSISTANCE.

L'organe de cette faculté vient à la suite de celui de l'étendue, et contribue, quand il est développé, à donner de la saillie à la partie antérieure du sourcil.

Suivant le docteur Spurzheim ce doit être une faculté primitive qui donne les notions du poids, de la résistance, et de la consistance des objets : le sens du toucher n'est, comme les autres sens, qu'un instrument destiné à transmettre certaines impressions aux facultés intellectuelles.

Le docteur Combe et les phrénologistes écossais, qui ont essayé de recueillir des observations à ce sujet et de donner une analyse de cette faculté, pensent que le sentiment de l'équilibre en dépend, et que chez les mécaniciens et les ingénieurs c'est aussi elle qui leur donne la capacité d'apprécier la résistance et la densité des matériaux, la puissance des moteurs soit naturels soit artificiels : ainsi, l'homme a de tout temps fait usage du levier, de la balance et des contre-poids : certains ouvriers dans leurs travaux manuels savent employer leurs forces de la manière la plus efficace, et paraissent faire, avec beaucoup moins d'efforts que d'autres, les transports et les déplacements qui exigent l'appréciation de la pesanteur et de la résistance. Certains équilibristes et jongleurs excellent sous ce rapport ; tout ce qu'on appelle des tours de force et d'adresse est le résultat de l'habileté que donne un exercice continu à ces gens doués d'un instinct particulier.

M. Combe dit avoir visité la manufacture de Newcastle, il a vu fabriquer des pièces de verrerie : l'ouvrier souffleur plonge l'extrémité d'un tube de fer dans un vase plein de matière en fusion, et en prend juste la quantité nécessaire qui est de 9 livres et demie (4 kil. 750 gr.) : un ouvrier habile ne s'y trompe jamais, ou seulement de peu de chose : c'est ce qu'on lui affirma : quelques ouvriers ont en quelque sorte cette mesure dans l'œil : d'autres sont incapables de l'acquiescer : J'ai observé, dit-il, l'organe de la pesanteur très-développé chez les premiers.

Beaucoup de personnes se rendent parfaitement compte

de la pesanteur d'un objet et en évaluent le poids en le soulevant et en le sous-pesant avec attention ; celles qui n'ont pas le sens de la pesanteur suffisamment développé ont la main malheureuse : elles cassent ou laissent tomber tout ce qu'elles touchent.

Le portrait de Michel Ange, pl. 24, est remarquable par la proéminence et la largeur du front à sa base : il offre une grande analogie avec celui du Poussin, mais il est encore plus large à la partie où est l'organe de la pesanteur et de la résistance. On sait avec quelle fougue, avec quelle habileté Michel Ange taillait le marbre : la sûreté de sa main et l'adresse de son ciseau provenaient de la constructivité combinée avec la faculté dont nous parlons. Si Michel Ange fut un sculpteur de premier ordre, il fut aussi architecte et ingénieur civil et militaire ; il devait avoir, comme élément essentiel de son talent également hardi et sûr, la faculté d'apprécier les conditions de force, d'équilibre et de résistance, si importantes dans les constructions.

N° 26. COLORIS.

L'organe est situé à côté du précédent, au milieu de l'arc sourcilier : quand il est très-développé il forme saillie et relève le sourcil, comme on le voit dans les portraits de Rubens, du Titien, de Vandyck et de Rembrandt.

On ne saurait douter que le sentiment du coloris ne soit indépendant du sens de la vue : les yeux ne sont que des organes destinés à faire voir aux facultés cérébrales les objets extérieurs, avec toutes leurs apparences de forme, d'étendue et de couleurs, et ce sont les organes du cerveau qui perçoivent ces différentes qualités des corps, dont les yeux leur transmettent l'image fidèle.

Les phrénologistes rapportent une foule de cas où l'état parfaitement sain de la vue était accompagné d'une incapacité absolue ou partielle pour distinguer les différentes couleurs.

Tous ceux qui se sont occupés de peinture savent que le sentiment du coloris ne s'acquiert jamais quand on ne l'a pas naturellement : il est moins difficile d'apprendre à dessiner avec quelque exactitude, parce que le dessin est le résultat du concours de deux facultés, la configuration qui fait voir la forme, et l'étendue qui fait sentir les proportions : celui qui n'aurait ces deux facultés qu'à un très-faible degré n'aurait jamais le désir de dessiner; mais si elles existent à un degré convenable, et si l'une d'elles est surtout très-prononcée, elles s'assistent, la plus forte soutient la moins active, et l'exercice contribue à étendre leur pouvoir : dans ce cas on apprend à dessiner correctement, avec plus ou moins de facilité. Il n'en est pas de même du coloris : sans doute cette faculté, comme toutes les autres, se perfectionne par l'exercice; mais il faut avant tout l'innéité du sentiment : les jeunes peintres coloristes manifestent ce talent naturel dans leurs premiers essais; tandis que des artistes consommés ne peuvent, malgré leurs efforts, acquérir un coloris harmonieux et naturel.

Comme l'amour-propre aime à se consoler et à justifier à ses propres yeux, et surtout envers les autres, les imperfections qu'on ne peut vaincre ou cacher, certains artistes affectent un superbe dédain pour le coloris, et se font les partisans d'un système de peinture presque monochrome : à peine daignent-ils faire usage de quelques tons pour enluminer les draperies et les accessoires : ils se contentent d'une teinte grise ou violacée pour les chairs, cet éternel écueil des artistes auxquels manque l'organe du coloris, et ils prétendent hardiment que c'est volontairement et par

choix qu'ils s'abstiennent d'imiter les nuances si fines, si délicates et si harmonieuses de la nature : le jeu de la lumière qui vivifie l'éclat des couleurs, les combinaisons du clair-obscur destinées à faire ressortir les tons riches et colorés, sont exclus de ce système. Le dessin presque linéaire et sans relief, un modelé faible et plat peuvent sans doute permettre un style élevé et des expressions bien senties; mais c'est par impuissance seulement, et non pas par conviction, qu'un peintre peut renoncer à ce charme du coloris dont la franchise, l'éclat et la vérité ajoutent tant de puissance à l'impression de plaisir que cause la vue d'un beau tableau.

Quelques graveurs ont prouvé par leurs ouvrages qu'ils étaient doués du sens du coloris, quoique leurs travaux excluent l'emploi direct des couleurs; mais ces excellents artistes ont su combiner leurs teintes et le travail de leur burin de manière à donner une idée juste des nuances et de la dégradation de la lumière. Ceux qui font des collections de gravures, et les amateurs distingués, appellent gravure bien colorée celle qui est traitée avec ce sentiment particulier. Les Anglais, qui sont en général très-bons coloristes et faibles dessinateurs, reproduisent avec succès dans leurs gravures les plus délicates nuances de clair-obscur, et ils savent répandre une harmonie parfaite dans le passage des ombres les plus vigoureuses aux plus légères demi-teintes.

Les Orientaux ont cette faculté développée : ils aiment les fleurs, les belles étoffes aux couleurs vives et les tapis nuancés : leurs costumes sont splendides, et ces châles magnifiques qu'ils portent en turbans ou en ceintures sont toujours un assemblage harmonieux de couleurs artistement mélangées.

La faculté du coloris et celle des formes peuvent se satisfaire aisément : la nature a varié et combiné à l'infini

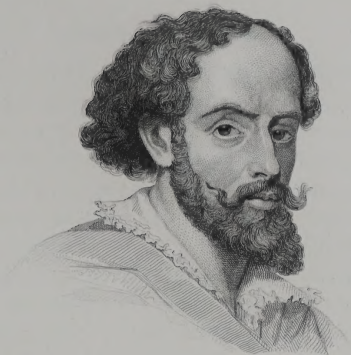
tous les objets créés, et il n'en est pas un qui ne soit digne d'intérêt ou d'admiration quand on l'examine avec une capacité suffisante pour l'apprécier. Les arbres, les plantes, les fleurs, les nuages, les montagnes, les minéraux, les insectes, tout enfin présente des formes belles ou curieuses, ou frappe et charme le regard par la beauté, la richesse et la variété des couleurs.

Quelques personnes font de nombreuses collections de toutes sortes d'objets naturels ainsi que d'ouvrages d'art par le plaisir qu'elles éprouvent à avoir sous les yeux une multitude de formes diverses et de couleurs de toute nuance : dans ce cas leur acquisivité se combine avec les facultés de la configuration et du coloris, et cette association de facultés les rend heureuses quand elles peuvent la satisfaire.

Les portraits de Rubens et de Murillo, pl. 25, ont un trait caractéristique de ressemblance : c'est le relèvement du sourcil à la région de l'organe du coloris. Quelquefois le sourcil est ainsi relevé chez des personnes qui n'ont pas cet organe très-marqué : c'est alors une disposition accidentelle des poils du sourcil ; aussi faut-il regarder si, outre ce relèvement, l'arc sourcilier est large et saillant dans cette partie : il se peut même que le sourcil ne soit pas très-sensiblement arqué, et que le volume de l'organe ne soit appréciable que par la largeur et la proéminence de la partie du front où il réside.

N° 27. LOCALITÉ.

L'organe est situé au-dessus de celui de l'étendue. Cette faculté, quand elle est très-active, donne le goût et l'instinct des voyages ; elle fait reconnaître les lieux qu'on a parcourus, elle en conserve un souvenir exact, elle donne le



Rubens.



Apuillo.

PHRÉNOLOGIE.

Coloris.

pouvoir de s'orienter pour arriver à un point déterminé : déjà nous avons défini les facultés qui font connaître l'existence des objets, leur forme, leurs dimensions et leur coloris; la localité fait connaître la place qu'ils occupent, où ils sont situés. Ainsi, par exemple, une personne douée de cet organe actif, ainsi que de l'individualité et de l'étendue, pourra dire avec certitude : « Vous trouverez à telle distance, à vingt pas d'un rocher, un chêne d'environ vingt-cinq mètres de hauteur, au pied duquel coule une source dont les eaux, après avoir parcouru environ deux kilomètres, se jettent dans la rivière qui coule de l'est à l'ouest. »

Toutes ces remarques et ces calculs ont été faits d'instinct et sans effort par la personne ainsi organisée, tandis que son compagnon de route, moins favorisé sous ce rapport, n'a rien vu ni rien remarqué de tout cela, tout occupé qu'il était à réfléchir sur quelque théorie politique ou sur quelque branche de littérature.

Tous les voyageurs célèbres ont l'organe très-fortement prononcé dans leurs portraits : voyez ceux de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, du capitaine Cook, etc.; les phrénologistes citent aussi comme très-remarquables sous ce rapport tous les grands astronomes, tels que Galilée, Kepler, Newton, Tycho-Brahé, Laplace, Lalande, Arago, etc.

La localité et l'étendue déterminent chez les artistes la vocation de paysagiste : Claude Lorrain en est un exemple frappant. Quand on examine le portrait du Poussin il est facile de comprendre comment ce peintre d'histoire si expressif, si instruit et si profond, a pu exceller encore comme peintre de paysages : l'organe de la localité y contribue, avec ceux de la configuration et de l'étendue, à donner à son front une largeur et une saillie très-prononcées à sa base intérieure.

Les géographes ont aussi cette faculté active; les marins qui trouvent du plaisir à parcourir le monde, les hommes à l'humeur vagabonde qui ne peuvent se fixer nulle part et qui préfèrent s'exposer aux fatigues, aux privations et à tous les inconvénients d'une vie errante, pourvu qu'ils voyagent de contrée en contrée, ont l'organe de la localité très-actif; combien d'individus, quels que soient leur rang social, leur éducation, à l'aide de cette faculté, trouvent aisément leur chemin, soit dans le dédale des rues d'une grande ville, soit dans la vaste étendue des champs, tandis que d'autres se perdent dès qu'ils se sont éloignés du seuil de leur demeure, et ne savent jamais retrouver leur logement quand ils se sont aventurés au delà des limites de leur quartier!

La faculté est quelquefois tellement active qu'elle dégénère en passion, en manie. Le docteur Spurzheim me fit remarquer un Anglais, voyageur passionné : devenu aveugle et déjà arrivé à l'âge mûr, au lieu de vivre tranquillement *at home*, dans l'aisance, et entouré de ce bien-être domestique que les Anglais recherchent et apprécient plus que tout autre peuple en général, il voyageait encore, malgré son infirmité, entraîné par un penchant irrésistible, et il s'apprêtait alors à retourner en Afrique, accompagné d'un serviteur dévoué : son bonheur consistait encore à se faire conduire ainsi de contrée en contrée; arrivé dans chaque station, on lui expliquait en détail tout ce qui constituait l'aspect particulier des lieux nouveaux où il se trouvait, et sa faculté de localité était tellement active, tellement puissante et si remplie de souvenirs, qu'à l'aide de la description qu'on lui faisait il se représentait, disait-il, parfaitement tout ce dont on lui parlait, et jouissait encore vivement de ce spectacle qu'il se composait intérieurement : telle est la force d'un instinct dominant et d'une habitude prise! ce brave homme n'aurait pu se contenter d'écouter

au coin de son feu les récits de voyage les plus intéressants, il lui fallait absolument le déplacement réel et la satisfaction de se dire : « Je suis en Afrique. »

La faculté de la localité était indispensable à l'espèce humaine, puisqu'elle est destinée à exercer ses autres facultés sur la surface du globe, et que les besoins de son commerce, de son industrie, de tous ses arts, l'obligent à des déplacements, à des voyages et à de longs parcours. Il faut se représenter l'homme à la première période de son installation sur le globe, quand il était obligé de pourvoir à ses premiers besoins et de chercher au loin sa nourriture, soit en recueillant les fruits sauvages dans les forêts primitives, soit en poursuivant les animaux dont il se nourrissait; il fallait qu'il pût retrouver sa hutte et sa famille; on sait à quel étonnant degré les sauvages d'Amérique possèdent la faculté de s'orienter à travers les immenses solitudes des forêts et des prairies, quelle prodigieuse mémoire ils possèdent pour se rappeler la situation des moindres signes qu'ils ont remarqués ou placés de distance en distance pour servir de guide aux gens de leur tribu : aussi leur front présente-t-il comme type général et distinctif un développement sensible de cet organe.

Les animaux sont pourvus de cette faculté, sans laquelle ils ne pourraient retrouver leurs petits, ni le lieu de leur habitation, quand ils sont forcés de s'en éloigner beaucoup pour chercher leur nourriture. Elle existe chez eux à différents degrés : tel chien s'égare à la moindre course, tel autre revient au logis malgré les plus grandes distances. On trouve dans les ouvrages d'histoire naturelle une foule d'exemples de la force de cet instinct chez différentes espèces d'animaux : ainsi l'hirondelle, à son retour d'outremer, retrouve son nid sous le chaume de la grange la plus isolée; ainsi le pigeon voyageur, emporté à cent lieues

de son colombier, enfermé dans une cage et ne pouvant voir par quels lieux on le fait passer, libre enfin, s'élève dans les airs, plane quelques instants pour s'orienter et s'élance à tiré d'ailes dans la direction que son prodigieux instinct de localité lui désigne, sûr de revenir à son point de départ.

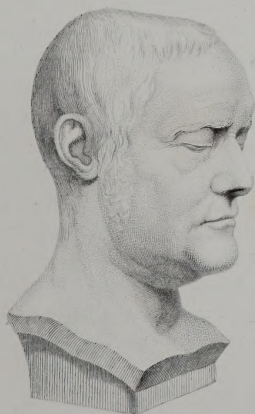
Le sens de la localité donne un genre de mémoire d'une grande utilité et dont quelques personnes sont douées à un haut degré : c'est le pouvoir de se rappeler avec précision à quelle place se trouve un objet qu'on y a mis ou remarqué : certains bibliothécaires, certains conservateurs de musées et de collections savent désigner d'une manière exacte et trouver immédiatement tel livre ou tel objet parmi une quantité innombrable; ils se souviennent que tel passage est à une certaine page en haut ou en bas du folio : la faculté de l'ordre, dont nous parlerons plus tard, les assiste dans cette recherche et la leur rend facile.

M. G. Combe remarque que l'organe de la localité est en général bien plus développé chez les hommes que chez les femmes; il est de fait que les femmes aiment ordinairement davantage leur intérieur, qu'elles sont plus casanières, plus attachées à leur habitation, à leur patrie. La nature a sans doute voulu que leurs instincts, sous ce rapport, ne les détournassent pas trop de leur vocation et de leurs devoirs, qui les obligent à une vie sédentaire.

La planche 26 donne comme exemples les portraits de Claude Lorrain, le fidèle imitateur des sites et du paysage, et de Dumont-d'Urville, le hardi navigateur. Il faut remarquer chez ce dernier le grand développement de l'organe de la fermeté. Cette faculté lui donna la persévérance nécessaire au voyageur qui s'aventure dans les régions inconnues. Le portrait de Claude Lorrain offre aussi un organe du coloris extraordinairement développé.



Claude Lorrain.



Dumont D'Urville.

N° 28. CALCUL.

L'organe est situé à l'angle externe de l'œil ; quand il est large, l'arc sourcilier s'abaisse ; l'angle externe de l'œil paraît déprimé.

La fonction spéciale de cet organe est de combiner les nombres ; il a le pouvoir du calcul le plus étendu : l'arithmétique, l'algèbre et les logarithmes sont le résultat de son activité et la sphère de son application ; combiné avec le sens de l'étendue, il embrasse la géométrie et tout ce qui se rapporte aux quantités et aux mesures ; il donne la mémoire des dates quand il est assisté par l'individualité et l'éventualité.

Cette faculté est un des attributs nécessaires de l'intelligence humaine ; avant la phrénologie il était impossible de se rendre compte du talent très-extraordinaire que manifestent quelques hommes, même dès leur enfance, pour résoudre en peu d'instantes les problèmes les plus compliqués et pour faire de tête des opérations de calcul que les calculateurs ordinaires les plus exercés ne peuvent accomplir que sur le papier et avec beaucoup de temps ; il y a de nombreux exemples très-récents de cette faculté singulière de décomposer les nombres et de faire à la minute toutes les opérations de l'arithmétique avec un nombre de chiffres très-élevé. Des enfants sans éducation, de jeunes bergers ont étonné les savants par leur merveilleuse facilité pour ce travail, qui ordinairement exige une grande contention d'esprit et une longue application. On a longtemps cru que ce talent extraordinaire était le gage certain d'une haute capacité, et que ces jeunes prodiges ne pouvaient manquer de devenir des hommes de génie ; on s'est étonné de voir que l'éducation qu'on s'était empressé de leur donner ne dé-

veloppait en eux aucune autre faculté remarquable; et ce qui prouve que cette faculté du calcul est exclusivement limitée aux nombres, c'est l'exemple de deux jeunes calculateurs célèbres dont on s'est beaucoup occupé en Angleterre, Colburn et Bidder, et dont les têtes moulées font partie de la collection de la société phrénologique; ni l'un ni l'autre, malgré les soins donnés à leur éducation, n'est devenu remarquable par des facultés supérieures; ils ne se sont même pas distingués en géométrie comme en arithmétique et en algèbre.

Le docteur Spurzheim fait mention d'un individu, nommé Jédidiah Buxton, qui, sans éducation, excellait par un talent naturel pour le calcul; conduit au théâtre pour voir le célèbre Garrick par des personnes curieuses de savoir quelle impression il éprouverait, il ne répondit à leurs questions après le spectacle qu'en leur disant quel était le nombre de paroles prononcées par l'acteur, degré de stupidité et d'insensibilité bien supérieur à celui du géomètre qui, à la fin d'une représentation de *Zaire*, demandait froidement : Qu'est-ce que cela prouve?

On sait maintenant que le talent du calcul, la grande aptitude à chiffrer et à faire rapidement les opérations d'arithmétique, peuvent être le partage d'un homme fort ordinaire d'ailleurs et incapable d'arriver à un degré supérieur dans les hautes sciences mathématiques, et d'en faire une savante et ingénieuse application dans la construction et l'invention des machines : mais la phrénologie explique ce phénomène de la manière la plus simple et la plus claire en démontrant que la faculté de calculer les nombres est l'attribut instinctif et spécial d'un des organes du cerveau, et que par conséquent cette aptitude peut exister à un degré plus ou moins prononcé, sans que son développement soit nécessairement en rapport avec celui des autres facultés.

Quelques personnes, malgré leur capacité et leur intelligence très-grande sous d'autres rapports, éprouvent une difficulté extrême à résoudre les questions les plus simples de l'arithmétique et n'ont même jamais pu apprendre la table de multiplication.

Des tribus, des races entières paraissent dépourvues de cette faculté; les nègres peuvent à peine compter; Humboldt a trouvé dans l'Amérique méridionale des peuplades chez lesquelles « l'individu le plus intelligent compte jusqu'à 30 ou peut-être 50 avec un air qui indique un grand effort d'esprit. » Il ajoute que « l'angle externe de l'œil se relève, chez eux, sensiblement vers les tempes. » Les capitaines Parry, Lyon et Ross ont trouvé la même organisation chez les Esquimaux et les habitants du pôle arctique, et ils ont constaté qu'ils ne peuvent compter au delà de 5 ou de 10. Crantz dit des Groënländais qu'ils parviennent à compter jusqu'à 20, mais avec difficulté et en comptant les doigts de leurs mains et de leurs pieds; quand un nombre passe 20, ils disent c'est innombrable!

Quand cet organe est très-actif, il se combine avec les autres facultés et donne lieu à d'étranges applications du calcul. Il y a des hommes qui ont la manie de tout réduire en chiffres; ils s'efforcent de trouver des rapports de nombres pour toute chose; certains économistes s'imaginent prouver leurs théories d'une manière tout à fait concluante et absolue en accumulant des chiffres de statistique. Les hommes qui, entraînés par l'acquisivité et l'espérance, poursuivent les chances du jeu et de la loterie, se persuadent souvent, à l'aide des chiffres qu'ils combinent à l'infini, avoir trouvé une règle certaine de jeu, un moyen infaillible de faire fortune et de ruiner les banques, s'ils pouvaient, hélas! soutenir assez longtemps leur jeu; c'est évidemment parce qu'ils ne sont pas assez riches qu'ils ne peuvent s'enrichir.

La planche 27 montre cet organe très-sensiblement prononcé sur les portraits de Monge et d'Arago. Ces deux figures, d'un type si différent, ont en commun la même forme de l'angle externe de l'œil, qui se trouve abaissé par la saillie de l'organe du calcul. On trouve aussi cette dépression de l'angle de l'œil sur le portrait de mademoiselle Sophie Germain, pl. 7.

N° 29. ORDRE.

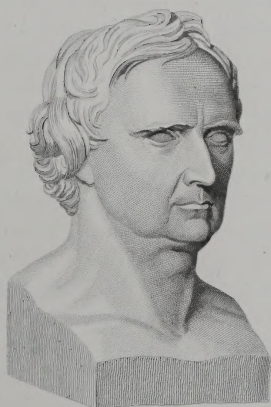
L'organe est placé derrière l'arcade sourcilière entre ceux du coloris et du calcul; quand il est très-développé, il donne beaucoup de plénitude et une espèce de carrure au contour de la partie inférieure du front.

Le sentiment ou l'instinct de l'ordre est une faculté distincte : il ne résulte pas du développement général de l'intelligence; de très-petits esprits manifestent un besoin d'ordre très-actif, très-exigeant même; il s'agit ici de l'ordre matériel surtout; bien des personnes y sont complètement indifférentes; quand on visite leur intérieur, on est étonné du désordre au milieu duquel elles vivent; les objets à leur usage sont confondus pêle-mêle, c'est un chaos, une confusion inextricable; souvent elles s'en plaignent quand elles ne peuvent trouver ce qu'elles cherchent, mais elles sont incapables d'y porter remède en rangeant chaque chose à une place déterminée. Elles n'ont ni ordre ni méthode en rien; elles ne savent pas régler leurs occupations; rien ne se fait chez elles à une heure régulière : une pareille existence serait un supplice pour d'autres.

L'ordre est une qualité essentielle qui devait faire partie de nos facultés intellectuelles : cette faculté est quelquefois très-prononcée et devient un trait caractéristique et domi-



Monge.



Laplace.

PHRÉNOLOGIE.

Calcul.

nant chez quelques individus ; elle se combine avec les autres facultés et se trouve souvent chez les personnes qui font des collections ; alors on admire l'ordre parfait et le classement méthodique des objets ; quand cette faculté manque, ce ne sont plus que des amas de choses entassées confusément et qui encombrant l'appartement de celui qu'un goût quelconque porte à rassembler une quantité souvent prodigieuse de certains objets.

Les personnes amies de l'ordre ne peuvent souffrir aucune confusion et aucun dérangement dans les choses qui leur appartiennent et qu'elles arrangent avec le plus grand soin : elles sont minutieuses à l'excès, quand elles ont beaucoup d'individualité ; elles ont des habitudes régulières ; leur temps est méthodiquement employé ; leur costume, élégant ou simple suivant l'influence de leurs autres facultés, est toujours parfaitement soigné, propre et bien ajusté ; la propreté provient sans doute de la faculté de l'ordre, car elle l'accompagne toujours. Il paraît que cette faculté est dominante chez quelques nations : les habitants des Pays-Bas, les Hollandais, ont un goût prononcé pour l'ordre et la propreté ; les Anglais, en général, sont aussi remarquables sous ce rapport.

Cet organe, ainsi que les autres qui sont placés derrière l'arc sourcilier, sont petits et difficiles à apprécier séparément à moins d'un développement individuel extraordinaire ; dans ce cas on les aperçoit aisément ; mais, en général, l'arc sourcilier est ou largement développé dans son ensemble, et alors toutes les facultés que nous venons de décrire se trouvent réunies, et la capacité intellectuelle de l'individu est généralement grande, c'est une excellente organisation ; ou bien tout l'arc sourcilier est petit, étroit, aplati et resserré, par conséquent toutes les facultés qui s'y trouvent contenues sont faibles et se manifestent peu. Cette faible proportion

du cerveau dans sa partie frontale inférieure, est la cause de cette indifférence pour les arts et pour les sciences commune à tant de gens dont les facultés intellectuelles, trop peu développées, sont tout au plus capables d'une perception lente et difficile.

La planche 28 présente deux beaux exemples de l'organe de l'ordre largement développé, Cuvier et Franklin, le naturaliste méthodique et le sage qui régla avec tant d'ordre l'emploi du temps. C'est ici le cas d'admirer la combinaison d'une faculté perceptive avec la plus vaste capacité intellectuelle : l'ordre dans les idées, la méthode dans les travaux, l'esprit organisateur, régulier, classificateur ont été le résultat de cette combinaison. Cuvier, par la méthode, a donné à ses découvertes et à leurs conséquences une clarté, une étendue admirables. Franklin, l'ami de Washington, l'un des sages législateurs de la nouvelle république, a poussé l'amour de l'ordre jusqu'à marquer sur un registre spécial quel emploi devait occuper chaque heure de la journée et quel exercice moral il devait chaque jour s'imposer pour se fortifier et se perfectionner dans la pratique des vertus.

N° 30. ÉVENTUALITÉ.

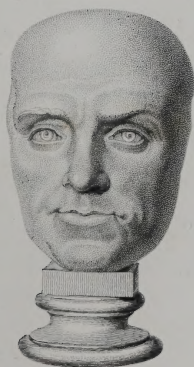
L'organe est situé au milieu du front, au-dessus de celui de l'individualité.

Ce qu'on appelle le plus ordinairement la mémoire, c'est-à-dire le souvenir des faits, provient de cette faculté. C'est l'éventualité qui prend connaissance de tout ce qui se fait, de tout ce qui se passe et de tout événement qui s'accomplit.

Nous avons vu que l'individualité a pour but de connaître l'existence des objets qui composent le monde extérieur. L'éventualité a pour fonction de percevoir les changements,



Cuvier.



Franklin.

PHRÉNOLOGIE.

H. Bragius del.

Ordre.

L. Wolff sculp.

Imp. de Marguerite, N. 11, Rue de la Harpe.

les événements ou les phénomènes actifs qu'indiquent les verbes.

Dans ces phrases : *le rocher tombe, le cheval galope, l'enfant pleure*, le substantif dérive de l'individualité et le verbe de l'éventualité : la première voit les choses qui sont, la seconde voit ce qu'elles font, mais c'est le jugement¹ qui en déduit les conséquences. Certes, quand la vue d'une pomme tombant de l'arbre à terre fit subitement éclore dans le cerveau de Newton l'idée si féconde du principe de la gravitation, l'éventualité, en constatant un fait aussi simple, ne se doutait pas de son immense résultat. Il en fut de même quand Archimède, en soulevant sa jambe hors du bain, aperçut tout d'un coup dans le fait du changement dans la pesanteur, la solution du problème de la pesanteur spécifique des métaux dont il était si fortement préoccupé.

Cette faculté, quand elle est forte, recherche les faits, elle aime les récits; les histoires et même les contes; les enfants l'ont très-active et ils sont avides de récits : ils remarquent fort bien tout ce qui se passe, et leur naïveté souvent indiscreète raconte quelquefois bien mal à propos ce qu'ils ont remarqué, tandis qu'on les croyait uniquement occupés de leurs jeux. Il y a des personnes qui n'ignorent rien de ce qui se fait dans leur voisinage : une insatiable curiosité les pousse à tout voir, à tout observer; elles se rappellent les circonstances les plus minutieuses, elles aiment à raconter, quand elles ont l'organe du langage développé. Le commérage provient d'un abus de l'individualité et de l'éventualité : il est inoffensif ou médisant et malveillant, suivant le caractère moral de ceux qui prennent à tâche de voir et de savoir ce que font les autres pour alimenter leur bavardage.

Les écrivains doués de la faculté en question traitent de préférence les sujets historiques; ils sont bons et fidèles

narrateurs; ils racontent les actions avec tous les détails qui les mettent bien en scène, et négligent les descriptions qui ne servent qu'à peindre les choses : tandis que d'autres, dominés par la faculté de l'individualité, s'arrêtent avec complaisance dans l'énumération et la description et racontent en abrégé les faits les plus importants. Un bon historien doit posséder les deux facultés et son jugement doit faire un sage emploi des matériaux qu'elles lui fournissent.

C'est l'éventualité qui porte quelques auteurs à faire des recueils d'anecdotes et tant de lecteurs à les lire; il est rare que l'attention du public se lasse quand on lui raconte des faits : les orateurs, les prédicateurs qui savent animer leurs discours par quelques récits sont toujours favorablement écoutés.

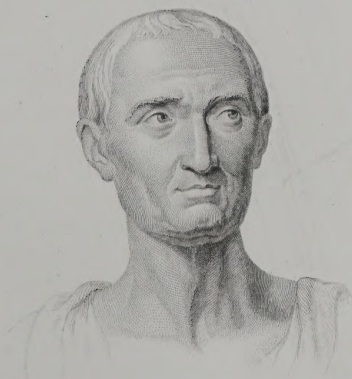
Quelques hommes, dépourvus de l'éventualité, ne sont jamais au courant des événements, de ceux même qui les intéressent : ne leur demandez jamais le moindre renseignement, ils sont étrangers à tout ce qui arrive; leur inattention est telle, qu'ils ignorent ce qu'on fait chez eux, autour d'eux; ils ne se rappellent pas ce qu'ils ont fait eux-mêmes la veille, le jour même, à l'instant où vous leur parlez : ils semblent ne pas avoir la conscience de leurs actions; et, lorsqu'à ce défaut d'éventualité s'ajoute le défaut d'individualité, alors ils sont d'une distraction incurable.

Il y a des hommes qui ne racontent jamais, et qui, après avoir voyagé longtemps, n'ont rien vu, rien appris, et n'éprouvent aucun besoin de communiquer aux autres leurs impressions et leurs souvenirs, parce qu'en effet ils n'ont rien éprouvé et rien observé. Qu'ont-ils donc fait? Ils ont couru le monde, soit pour leurs affaires, soit pour satisfaire le goût de locomotion qui tourmente certains individus chez lesquels l'organe des localités est prononcé.

Le portrait du président Hénault, pl. 29, est remarquable



Le Président Hainault.



L'Abbi Barthélemy.

PHRÉNOLOGIE.

Eventualité.

sentiment parfaitement juste de la mesure et de la cadence. Les bons danseurs ont cette faculté : ils observent les moindres nuances de la mesure et ne s'occupent pas de la mélodie des airs qui accompagnent leur danse. C'est le sentiment de la mesure qui fait que des centaines de voix ou d'instruments partent ensemble à un signal donné, s'arrêtent et reprennent en observant les plus petites divisions du temps. Des milliers d'hommes, à un commandement qu'ils entendent à peine, exécutent avec un ensemble parfait les manèges d'armes et les évolutions de l'exercice, et c'est un vrai plaisir de contempler ces mouvements exécutés avec une cadence parfaite. La faculté de l'imitation et celle du temps concourent à ce résultat. Les sergents instructeurs savent combien il est quelquefois difficile de dresser certains conscrits à ces manœuvres que la plupart des soldats apprennent assez aisément.

Les sourds-muets chez lesquels cette faculté existe à un degré prononcé, ont aussi le sentiment de la mesure : quelques-uns dansent avec précision, sans le secours de l'orchestre, et ils règlent leurs mouvements par un sentiment intime de la cadence, et en se conformant instantanément aux mouvements des autres danseurs.

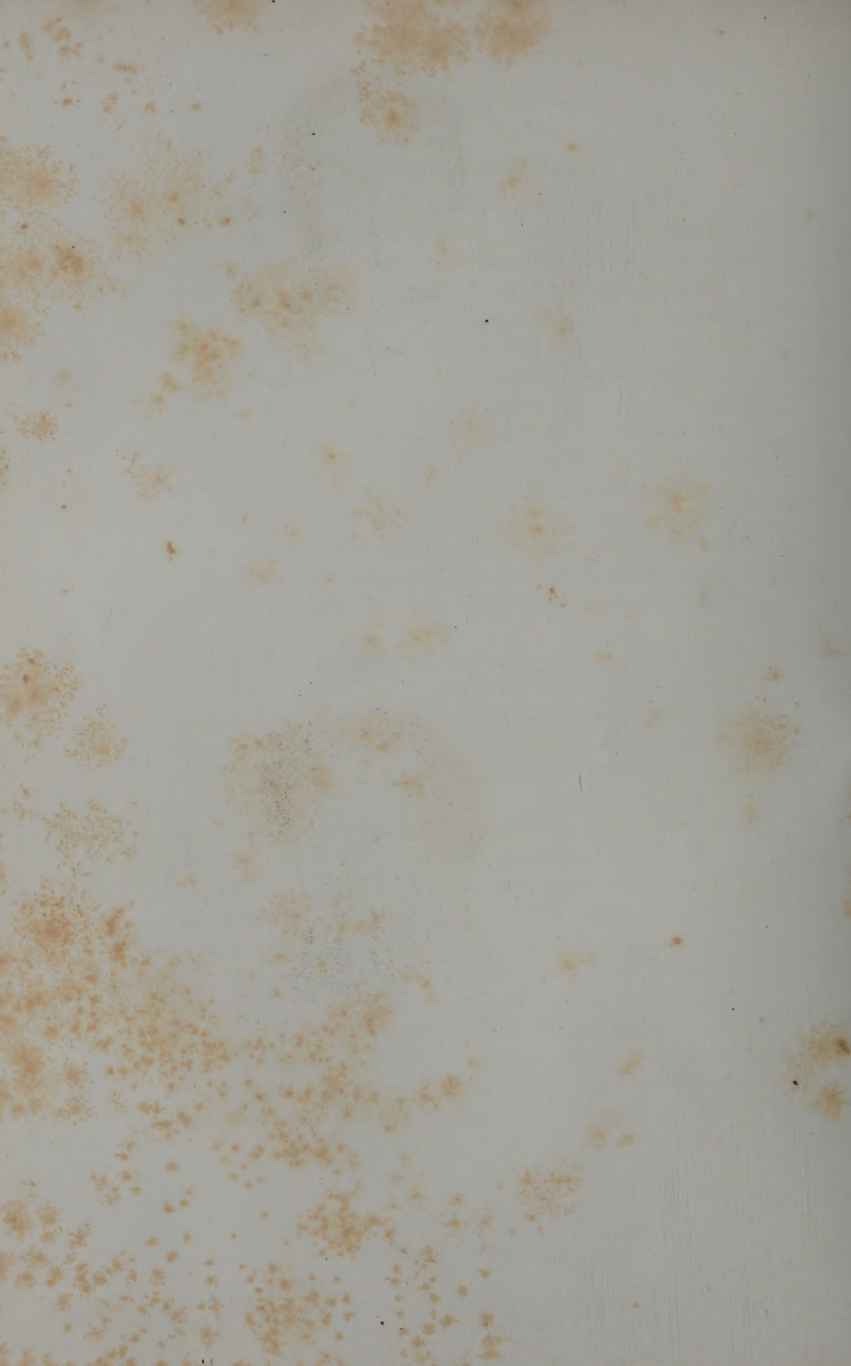
Il n'est pas rare de trouver des individus tout à fait dépourvus de cette faculté : il leur est impossible de suivre un rythme quelconque ; ils sont toujours à contre mesure ; ils ne peuvent diviser le temps et se rendre compte de celui qui est écoulé ou de celui qui est nécessaire pour une action quelconque ; ils se figurent toujours qu'ils ont bien le temps de faire telle ou telle chose, ou, au contraire, qu'ils n'ont pas devant eux un temps suffisant pour rien entreprendre ; on ne peut compter sur leur exactitude, ils ne sont jamais prêts, ils arrivent à un rendez-vous bien longtemps après l'heure fixée ; ils s'étonnent de votre mauvaise humeur : mais



Popsini.



Meyerbeer.



quelle heure est-il donc? je ne croyais pas qu'il fût si tard. Ils s'oublient quelque part où ils se plaisent et ne songent ni à se retirer, ni à s'informer de l'heure, très-étonnés d'avoir manqué soit une affaire, soit un dîner, parce qu'il est trop tard pour s'y rendre. On ne traverse pas la cour des messageries sans avoir le spectacle comique de voyageurs attardés qui, avec un sang-froid étonnant, arrivent bien longtemps après le départ de la voiture, et paraissent tout surpris et très-mécontents de ce qu'on ne les a pas attendus quelques minutes.

La faculté de la mesure et de la cadence est nécessaire aussi pour une bonne versification, surtout quand la poésie n'est pas rimée : le charme des vers, indépendamment du style et de l'idéal, consiste alors dans la cadence et l'agencement rythmique des repos, des syllabes longues et brèves, et dans leur proportion métrique lorsqu'ils sont d'inégale mesure. J.-B. Rousseau, dans ses odes et dans ses cantates, excelle par cette qualité; ses strophes ont une coupe toujours harmonieuse, c'est une musique parlée.

La planche 30 montre l'organe du temps et celui des tons très-développés sur le front de Meyerbeer et de Rossini; on juge mieux encore celui du temps sur le front du premier de ces deux célèbres compositeurs : son front est plus large et plus haut, il est aussi plus carré à l'angle au-dessus de l'œil. L'organe des tons forme chez tous les deux une saillie de forme pyramidale, et l'organe du temps contribue à donner plus de largeur et de volume à cette partie du front.

N° 32. TONS.

L'organe est placé à l'angle extérieur du front, après celui du temps et au-dessus des organes de l'ordre et du calcul.

Cette faculté est pour les tons ce que la faculté du coloris

est pour les couleurs : l'oreille entend tous les sons et les transmet à l'organe des tons ; celui-ci s'en trouve affecté d'une manière agréable ou désagréable ; mais ce n'est pas l'oreille qui a le sentiment de l'harmonie des tons, ce n'est pas elle qui juge leurs rapports : c'est une faculté intellectuelle intime qui perçoit ces sensations et combine les tons de manière à produire la mélodie. L'organe des tons est d'une extrême sensibilité : les moindres nuances d'accord ou de désaccord entre les tons ne peuvent lui échapper.

On sait assez que le talent musical ne se donne pas : il faut être doué d'une organisation particulière pour l'acquiescer et il existe à différents degrés.

La sphère de cette faculté est immense, parce qu'elle se combine avec les sentiments et les penchants, et qu'elle reçoit de ses différentes combinaisons des nuances caractéristiques très-variées : la base est toujours l'aptitude particulière à distinguer les tons et à sentir l'harmonie ou le désaccord de leur assemblage : ainsi depuis la simple faculté qui consiste à avoir ce qu'on appelle l'oreille juste, jusqu'à ce don magnifique de créer les plus beaux accords et de peindre tous les sentiments par l'expression musicale, c'est l'organe des tons plus ou moins actif et puissant, et en combinaison avec les différentes facultés intellectuelles ou affectives, qui est la source de toute mélodie.

Cet organe est souvent très-développé chez les plus jeunes enfants : de nos jours où les talents sont si recherchés, on découvre de tous côtés des génies en musique en telle quantité que l'admiration pour les jeunes prodiges s'affaiblit un peu en se divisant beaucoup. Tous les grands musiciens ont manifesté dès l'enfance leurs grandes dispositions. Rien n'est plus différent que le génie particulier de chacun d'eux : l'abondance et la facilité de leurs conceptions musicales tient d'abord à la faculté même des tons, qui étant très-

développée et très-active, enfante sans effort une multitude de combinaisons toujours harmonieuses. En cela ils ont une faculté commune, base nécessaire de leur talent musical ; mais quelle variété dans leurs œuvres ! Elle est précisément la même que celle qu'on remarque entre les productions des grands peintres : les ouvrages de chaque artiste portent l'empreinte de ses autres facultés et de la tendance particulière de ses idées ; l'impression qu'ils produisent est d'autant plus forte sur nous que nous sommes plus disposés à sympathiser avec cette tendance.

En musique comme en peinture, on peut arriver par l'exercice à une certaine habileté sans un grand développement de l'organe des tons : la correction, la justesse et une grande dextérité peuvent s'acquérir, mais cette verve féconde, cette inspiration chaleureuse, cette abondance de ressources et de combinaisons qui sont l'apanage des grands artistes, seront toujours le privilège exclusif d'une organisation très-prononcée. On la remarque aisément sur les bustes de Haydn, Gluck, Mozart, et sur un grand nombre de portraits des compositeurs et des artistes célèbres de notre époque.

Les hommes qui s'occupent de la fabrication des instruments de musique et qui excellent dans cette industrie, possèdent les facultés des tons et du temps combinées avec la constructivité : ils trouvent un double plaisir à construire leurs instruments et à entendre les sons qu'eux-mêmes savent en tirer.

M. G. Combe mentionne, dans son *Traité complet de phrénologie*, un fait tellement curieux que je crois devoir le rapporter, parce qu'il servira à faire comprendre la spécialité, l'étendue et la nature primitive de la faculté des tons.

« Le docteur André Combe rapporte le fait suivant comme » s'étant présenté dans sa clientèle :

» Une jeune femme d'une puissance d'intelligence musicale extraordinaire et d'un esprit très-actif, qui, depuis plusieurs mois, était sujette à de fréquentes attaques d'hystérie sous mille formes différentes, et qui souffre presque constamment de maux de tête plus ou moins violents, se plaignit, samedi 22 avril, d'une douleur aiguë à l'angle externe du front, exactement à l'endroit des tons, qu'elle a très-développés, et sur lesquels, voulant m'indiquer le siège de sa douleur, elle plaça le bout du doigt.... Le lundi 24 avril, elle se plaignait encore de douleurs au siège de l'organe des tons. Elle me dit que toute la nuit il lui avait semblé *entendre une musique délicieuse*, que ce rêve l'avait excitée, et qu'elle ne pouvait en chasser l'impression de sa tête.... Quand je me rendis chez elle le jeudi elle m'attendait avec impatience. De semblables rêves l'avaient fatiguée toute la nuit. Elle avait entendu et joué les plus beaux morceaux de musique avec une précision remarquable; et ils avaient laissé une impression telle, qu'en se réveillant il lui sembla qu'elle pourrait noter un morceau qui l'avait surtout charmée. L'excitation excessive de la faculté des tons avait atteint un degré tel, qu'on ne pouvait plus la contrôler. La malade ne se sentait pas seulement le désir d'entendre de la musique, elle en avait soif; c'était une passion qui demandait à être assouvie et qui la faisait souffrir au delà de toute expression.

» Elle voulut absolument se lever, demanda la permission de jouer du piano et de chanter; et comme, pour plusieurs motifs, on ne pouvait raisonnablement la lui accorder, elle voulut envoyer chercher une amie qui ferait de la musique pour elle; c'était, disait-elle, le seul soulagement possible à son état pénible.

» Peu de temps après, la soif de la faculté des tons devint si intolérable, qu'elle s'empara d'une guitare, et, s'étant

» assise sur un sofa, laissa s'échapper un torrent de sons, et
» cela avec un volume, une clarté, une puissance de voix,
» une facilité d'exécution qui aurait étonné toute personne
» qui l'aurait vue deux jours auparavant. Elle chanta, en
» s'accompagnant, jusqu'à ce qu'elle eût fatigué, épuisé sa
» faculté musicale. Cependant elle n'avait pas cessé de res-
» sentir de la douleur aux angles externes du front; et pen-
» dant qu'elle se livrait à ses inspirations musicales, elle eut
» comme une sensation de plénitude et d'inquiétude dans
» toutes les parties antérieures et coronales du front. Ju-
» geant que tous ces phénomènes provenaient surtout d'une
» surexcitation de l'organe des tons, j'ordonnai une applica-
» tion d'eau froide, et autres mesures propres à en apaiser
» l'action toujours croissante, et bientôt, après elle revint à
» son état normal; depuis, ces symptômes extraordinaires
» n'ont plus reparu.... Pendant trente-six heures au moins
» avant la première nuit de rêves et pendant au moins *trois*
» *jours* après l'inspiration irrésistible qui s'empara d'elle au
» réveil, elle se plaignit distinctement et continuellement
» d'une douleur dans le siège de l'organe des tons. Quand
» mon attention se porta pour la première fois sur l'exis-
» tence de la douleur, j'imaginai qu'elle provenait d'une af-
» fection des membranes qui recouvrent cette portion du
» cerveau, et je n'eus jamais la pensée qu'elle se terminerait
» par une inspiration musicale, ainsi qu'il arriva plus tard;
» et, je l'avoue, quoiqu'elle m'eût parlé de rêves mélodieux,
» ma surprise égala presque celle de ses parents (et grâces
» soient rendues à la phrénologie si je ne fus pas effrayé
» comme eux) quand, en entrant chez elle dans la matinée
» du jeudi, j'entendis les sons de la guitare se mêlant aux
» sons pleins et harmonieux de sa voix aussi belle, aussi
» puissante qu'elle eût pu l'avoir dans toute la force d'une
» santé brillante. »

Voir la planche 30, où se trouvent les portraits de Meyerbeer et de Rossini. L'organe des tons y présente un très-grand développement : quant à la différence du talent de ces deux grands compositeurs, elle provient de la différence de leur organisation, et l'on peut s'en rendre compte en observant combien la causalité et la comparaison, l'idéalité et la merveilleosité sont plus prononcées sur la tête de Meyerbeer.

N° 33. LANGAGE.

L'organe est situé à la base du lobe antérieur du cerveau, sur la partie postérieure et transversale du plancher de l'orbite de l'œil : quand il est très-développé il pousse l'œil en avant et en dehors, il le fait paraître à fleur de tête ; quand les autres facultés intellectuelles sont aussi très-prononcées, l'œil paraît moins proéminent, mais alors toute l'arcade sourcilière présente une largeur et une saillie considérables.

Cette faculté a été l'objet des premières recherches du docteur Gall, et les observations par lesquelles il a constaté, dès sa jeunesse, que la mémoire verbale était l'apanage certain de ceux qui avaient les yeux saillants, l'ont mis sur la voie de la science dont il est le fondateur.

Le langage naturel, c'est-à-dire l'expression qui anime le visage de l'homme et modifie son geste et son attitude suivant les diverses impressions qu'il ressent, ne pouvait suffire à un être doué de facultés intellectuelles et destiné à vivre en société. Les idées ne peuvent se communiquer que par le langage artificiel ; aussi l'homme a-t-il été pourvu d'un organe spécial dont la fonction consiste à inventer, à connaître et à se rappeler les signes de convention et les sons articulés qui constituent le langage ; et le langage artificiel, celui qui a lieu au moyen de signes de convention et d'un

certain nombre de sons qu'il faut apprendre, est-il aussi ancien que la présence même de l'homme sur le globe.

Ces signes sont nécessairement arbitraires, et c'est ce qui explique la variété infinie des langues et leur subdivision en dialectes et en patois. Il suffit en effet que les individus qui vivent en société s'entendent entre eux ; la facilité d'invention des signes artificiels, provenant de l'organe du langage, est cause de l'instabilité des langues et des formes variées de l'écriture.

L'écriture primitive a presque généralement été hiéroglyphique : l'idée de lion, de cheval se communiquait facilement par un dessin de la forme élémentaire de ces animaux. Les idées abstraites ne pouvaient se transmettre de la même manière, et à mesure que les peuples ont agrandi la sphère de ces idées, ils ont introduit dans leur écriture des signes de convention et multiplié les combinaisons du langage parlé. Le génie particulier de chaque race d'hommes a eu une influence très-grande sur la contexture du langage de convention : c'est le résultat de la combinaison de l'organe du langage avec les autres facultés.

Ainsi l'écriture a des formes plus ou moins belles et variées et les langues emploient des sons plus ou moins abondants et harmonieux, des tournures simples ou composées, des expressions figurées plus ou moins nombreuses, suivant l'influence du caractère et des goûts, et suivant le degré d'intelligence des peuples divers.

Il faut que les idées existent avant les signes et les mots. Le défaut évident de notre système d'éducation est de mettre entre les mains des enfants auxquels on enseigne le latin et le grec, des auteurs qui parlent de faits et de choses qui leur sont inconnus et qui contiennent des réflexions au-dessus de leur portée; aussi l'étude des langues est-elle longue et rebutante dans les collèges. Voyez au contraire avec quelle

facilité les enfants apprennent leur langue maternelle ou même les langues étrangères qu'on leur fait apprendre en leur donnant des gouvernantes d'une autre nation, parce qu'alors on ne les entretient que d'objets à la portée de leur intelligence : on voit ainsi de très-jeunes enfants apprendre sans peine et parler une ou deux langues aussi facilement que le français ; l'organe du langage, ordinairement assez actif dans la jeunesse, leur donne cette facilité de retenir les sons différents qui constituent la diversité des langues, pourvu qu'ils expriment des faits, des choses et des idées dont ils aient une conception claire ou une connaissance exacte.

Les grammairiens, les philologues, ceux qui apprennent facilement les langues étrangères, possèdent l'organe du langage assez développé, pour que cette tendance de leur esprit, favorisée par un concours de circonstances, soit devenue dominante. Les improvisateurs ont la mémoire verbale et la facilité de prodiguer les mots dans leurs amplifications, où la redondance et la verbosité cachent à grand'peine la faiblesse ou la rareté des idées. Je me rappelle encore parfaitement, grâce à la mémoire des formes, le visage du bon et savant abbé Pataud, notre aumônier du collège d'Orléans ; il était doué d'une mémoire verbale extraordinaire, bien justifiée par la saillie de ses yeux et le gonflement de ses paupières ; il avait fait et gagné le pari de réciter mot à mot un sermon qu'il venait d'entendre.

Les personnes chez lesquelles l'organe du langage est bien développé ont une grande facilité d'expression ; elles ne cherchent jamais les mots ; mais cette faculté n'est qu'un instrument qui prête son assistance aux autres facultés. Que de nuances à saisir entre cet usage de la parole destiné à servir de communication entre les hommes et d'échange entre leurs idées, et cet artifice du langage qui fait de ce

don précieux un moyen de déguiser sa pensée, suivant la définition de la parole attribuée à Talleyrand *!

Le caractère d'un homme pourrait presque se deviner à son langage habituel; il y a même une foule de cas où le langage est l'expression frappante des sentiments ou des penchants énergiques vivement excités. Ainsi les impressions de colère, d'orgueil, de fermeté, de peur, de tendresse, d'étonnement, etc., donnent au langage artificiel une couleur prononcée; d'abord parce que le langage naturel, ou l'expression de ces sentiments, y ajoute une grande énergie, et aussi parce que les termes employés par l'organe du langage ont dans ce cas toute la vérité et toute la force possible: ce sont ou des jurements, ou des exclamations variées en rapport avec la nature des émotions. C'est alors que se fait entendre ce qu'on appelle le *cri du cœur*, la *voix de la nature*.

La concision, la clarté, l'abondance, la poésie du langage, sa fermeté, son obscurité, ses prétentions, enfin toutes ses qualités et tous ses défauts sont le résultat du caractère individuel de celui qui parle ou qui écrit: ainsi Buffon a pu dire en général avec vérité: *le style est l'homme*; car en écrivant on est réellement sous la véritable et libre influence de son caractère et de sa nature d'esprit, parce qu'alors aucune excitation momentanée ne vient provoquer l'action de quelque faculté particulière et qu'on travaille de sang-froid.

Nous sommes cependant forcés de convenir que le style et le langage de certains écrivains donneraient une opinion trop favorable de leur caractère. Il est facile de combiner la secrétivité et l'acquisivité avec le plus riche talent

* S'il est vrai que ce célèbre personnage se soit exprimé ainsi, ou c'est un jeu d'esprit fondé sur le talent d'observation dont il était doué au suprême degré, ou c'est une inspiration de la secrétivité si fortement prononcée dans son organisation.

de style et d'élocution , et de faire servir à des vues égoïstes et ambitieuses le don de la parole et l'art de bien écrire ; la vertu , la morale , toutes les idées généreuses ont de tout temps trouvé des prôneurs ou des avocats éloquents , mais plus ou moins sincères. Le *style* n'est donc *l'homme* que quand l'orateur ou l'écrivain ressemble à ce portrait si admirablement tracé par Quintilien : *Vir bonus dicendi peritus*. La phrénologie peut servir à reconnaître s'il y a accord entre les sentiments exprimés et le caractère ; si tel beau diseur plein d'onction , tel écrivain philanthrope est réellement inspiré par les sentiments qu'il étale en si beau langage. L'antique sagesse d'Ésope a parfaitement fait sentir tout le bien et tout le mal que la langue peut produire ; c'est donc à l'œuvre qu'il faut juger les hommes , et les œuvres , d'après la phrénologie , sont en rapport avec les dispositions dominantes.

Quelques bons écrivains ont produit d'excellents ouvrages qui leur ont coûté beaucoup d'efforts , parce qu'ils n'avaient pas de facilité pour trouver l'expression convenable pour rendre leurs idées. Le désir et le talent de composer un écrit ne dépendent pas de la faculté du langage ; un savant , un historien , un philosophe peuvent se proposer de mettre par écrit le résultat de leurs travaux , de leurs études et de leurs méditations : cette tâche leur sera plus ou moins facile suivant le développement de leur organe du langage : les professeurs les plus instruits ne sont pas toujours ceux qui savent le mieux s'exprimer ; on sent tout leur mérite , mais on les entend sans plaisir : la lenteur du débit , la pauvreté du langage et la répétition fastidieuse des mêmes mots , éloignent les auditeurs superficiels.

D'autres font valoir leurs connaissances moins étendues par une heureuse facilité d'élocution : le mot propre est toujours à leur service , et s'ils joignent à un jugement sain

la faculté de l'ordre et la mémoire spéciale que donne toute faculté perceptive bien développée, ils s'expliquent avec méthode et clarté, et la pureté abondante de leur langage attire et fixe autour d'eux un auditoire nombreux et satisfait.

Quand un homme supérieur se présente dans une assemblée publique, s'il est doué du talent que donne la faculté du langage, à peine a-t-il pris la parole, que la force de son jugement, l'étendue de son intelligence, l'énergie de ses sentiments élevés se font sentir dès les premiers mots : il captive l'attention, il éclaire, il persuade, il entraîne, et c'est quand l'organe du langage a prêté son concours aux puissantes inspirations des plus hautes facultés, c'est alors que l'éloquence obtient de si beaux triomphes.

Les bavards intarissables sont ceux qui joignent une individualité et une éventualité très-forte à un grand organe du langage avec peu de circonspection ; il faut les fuir si leur tête présente un grand développement du désir d'approbation et de l'estime de soi, avec une faible dose de jugement et de sagacité ; on les reconnaît à leur tête petite en général, à leur front étroit et fuyant, et à leur occiput allongé en arrière. On rencontre souvent cette conformation de tête dans le midi de la France : on sait combien il y a de bavards impudents et ennuyeux dans l'ancienne Gascogne : la vivacité du tempérament méridional augmente beaucoup cette loquacité naturelle.

Quelques personnes, au contraire, ont une peine infinie à trouver des mots pour se faire comprendre ; on souffre à les entendre parler ; on achève leurs phrases longtemps avant elles, on voudrait leur souffler les mots : elles sont taciturnes et ne répondent que par monosyllabes : quelquefois elles n'éprouvent pas le besoin de parler parce qu'elles ont peu d'idées, indépendamment de leur faible fa-

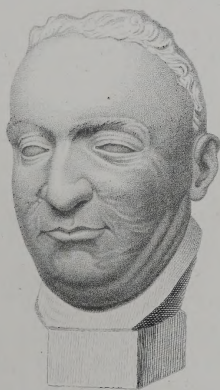
culté du langage; mais il en est qui sont très-intelligentes, très-expansives, et qui, faute d'un suffisant développement du langage, ne peuvent pas dire la moitié de ce qu'elles pensent ou ne le disent qu'en termes obscurs et mal choisis; elles ont toujours l'œil enfoncé, l'arc sourcilier étroit et resserré à l'endroit où est situé l'organe du langage.

Les portraits de Frédéric II, roi de Prusse, et de Mirabeau, pl. 31, sont des exemples d'un grand développement de l'organe du langage: on le retrouve aussi sur un assez grand nombre de portraits de cet ouvrage: il existe à un degré très-prononcé chez Voltaire, Pigault-Lebrun, Richelieu, l'abbé de l'Épée; le Tasse, Casimir Delavigne, Fénelon, Hoffmann, Buffon, Chénevix, Franklin, le président Hénault, l'abbé Barthélemy.

Le portrait du grand Frédéric est non-seulement intéressant à cause du développement très-remarquable de l'organe du langage, mais encore par le volume de toutes les parties du cerveau logées autour de l'arc sourcilier: toutes les facultés perceptives sont grandes, aussi ce prince a possédé une intelligence vive et universelle; on sait qu'il était grand amateur de musique et excellent joueur de flûte: l'organe du temps et celui des tons sont sensiblement marqués sur l'angle de son front: la manie de versification à laquelle il se livrait, même au sein des plus graves préoccupations de la guerre et de la politique, provient d'une combinaison de l'organe du langage avec celui du temps, qui fait aimer le rythme poétique; quant au génie poétique, il ne paraît pas qu'il en ait été doué éminemment: ce qu'on peut voir de son front, à moitié caché, dans tous ses portraits, par ce malencontreux chapeau dont il est toujours coiffé jusque sur les yeux, fait présumer que l'idéalité n'était pas une faculté dominante parmi ses sentiments: il est en cela bien différent de Voltaire, dont le front s'élargit en cet endroit dans une



Frédéric II.



Mirabeau.

PHIRÉNOLOGIE.

Sauvage.

si forte proportion. Le portrait de Frédéric, comme celui de Voltaire, annonce ce tempérament bilioso-nerveux qui, donnant aux organes la sensibilité au plus haut degré, en augmente considérablement la puissance et l'activité.

2°. FACULTÉS RÉFLECTIVES.

Ces facultés constituent ce qu'on appelle raisonnement ou réflexion.

N° 34. COMPARAISON.

L'organe est situé au milieu du front, au-dessus de celui de l'éventualité.

Cette faculté compare les fonctions des autres facultés, connaît leur différence, similitude, analogie ou identité; elle inspire les comparaisons et trouve des rapprochements entre les êtres et les objets, entre les phénomènes et les actions.

L'influence des facultés perceptives est sensible sur les fonctions de cet organe : ainsi l'homme qui possède un organe des formes très-large et actif, puisera ses comparaisons dans cet ordre d'idées : le style oriental est rempli d'images et de comparaisons de ce genre : il faut lire le Cantique des cantiques pour voir à quelles étranges comparaisons donne lieu cette faculté poussée à l'excès et combinée avec les facultés perceptives de la forme, du coloris, de l'individualité et de l'éventualité.

Quelques personnes, dans leur langage et dans leurs écrits, se servent toujours de comparaisons pour exprimer plus complètement, selon elles, leurs pensées, mais il est rare qu'une comparaison soit parfaitement juste, et un raisonnement qui s'appuie principalement sur ce genre de dé-

monstration n'est pas d'une logique toujours exacte : les dissemblances sont quelquefois aussi grandes que les ressemblances, et il faut un tact supérieur pour ne faire que des comparaisons justes où l'analogie soit évidente et sensible.

La faculté de la comparaison apprécie aussi les différences ; ainsi quand on établit un parallèle entre deux personnages illustres, on analyse également tout ce qui sert de point de comparaison entre eux, soit qu'on y trouve des qualités semblables ou opposées, soit qu'on remarque la différence des époques, des événements, et qu'on cherche à se rendre compte de leur caractère.

Chaque faculté perceptive compare les impressions qu'elle reçoit des objets extérieurs ; ainsi la faculté des formes voit et compare les formes entre elles ; le coloris compare les nuances et juge de leurs rapports ; mais c'est la comparaison qui, trouvant des analogies ou des différences entre tous les objets dont les facultés perceptives prennent connaissance, les compare les uns aux autres ; ainsi ces expressions si souvent répétées dans les descriptions de la beauté d'une femme, des *lèvres de corail*, un *teint de lis et de roses*, un *front d'ivoire*, un *col de cygne*, etc., proviennent de la faculté de la comparaison combinée avec celle des formes et du coloris.

Les idées abstraites sont aussi du domaine de cette faculté : la comparaison de la vie avec un *fleuve qui s'écoule*, de la vertu avec un *parfum précieux renfermé dans un vase modeste*, de la colère avec une *tempête*, met en rapport des êtres abstraits avec des objets réels ; elle établit une analogie entre la rapidité avec laquelle passent les jours de la vie, et la vitesse dont s'écoulent les eaux d'un fleuve ; entre les bonnes actions faites sans ostentation, et la simplicité du vase qui contient un parfum précieux ; entre l'impétuosité et l'emportement d'un homme furieux, et le fracas de l'orage.

Cette tendance de l'esprit est utile et nécessaire pour former le jugement ; puisque l'homme doit employer sa raison pour faire un choix, il faut qu'il sache comparer et qu'il soit porté par une faculté spéciale à cette opération de l'esprit indispensable pour le guider. Le langage figuré a été employé de tout temps et c'est un des éléments de la poésie ; l'idéalité se combine fréquemment avec la comparaison, et alors elle détermine un choix de comparaisons élevées, tandis que l'absence d'idéalité laisse l'esprit s'abaisser à des comparaisons triviales et grossières quoique souvent assez justes.

Les prédicateurs et les orateurs qui ont recours à des paraboles et à des allégories sont inspirés par cette faculté, les peuples de l'Orient ont toujours été sensibles à ce genre d'éloquence ; le langage figuré et allégorique plaît en général aux esprits peu cultivés, mais doués d'idéalité ou de merveilleux, ou de facultés perceptives prononcées : un raisonnement froid ou purement logique ne saurait les convaincre ; il leur faut des exemples, des comparaisons qui les frappent et qui leur font d'eux-mêmes conclure une vérité physique ou morale : ainsi quand Memmius, envoyé vers le peuple retiré sur le mont Sacré, lui fit entendre cet apologue fameux des membres et de l'estomac, l'évidence de cette comparaison frappa ces esprits rudes et révoltés que n'avaient pu apaiser les démarches du sénat.

Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand et Lamartine ont fait un fréquent usage des comparaisons dans un style élevé, et en choisissant, suivant la qualité dominante de leur caractère et la puissance de leurs facultés intellectuelles, les objets de comparaison qui exprimaient le mieux leurs impressions. Le fougueux orateur populaire de l'Irlande, O' Connell, prodigue dans ses allocutions le sarcasme fondé sur des comparaisons vives, souvent grossières, mais toujours énergiques et faites pour plaire à la multitude.

La faculté de la comparaison est l'un des deux éléments dont se compose le jugement. Nous avons vu que les facultés perceptives sont des instruments au moyen desquels l'homme connaît toutes les qualités des objets extérieurs et perçoit certaines impressions qui lui sont transmises par les sens, et que quelques-unes lui donnent les notions des faits qui s'accomplissent, de la valeur du temps et de l'ordre nécessaire, ainsi que le pouvoir de communiquer avec les autres hommes au moyen du langage : ces facultés sont seulement perceptives : la comparaison est une faculté d'une autre nature, elle agit sur les notions qui proviennent des autres facultés : on comprend que sa sphère d'action sera d'autant plus étendue que les facultés de l'intelligence seront plus fortes et plus actives et lui fourniront avec plus d'abondance des sujets d'analogie et des points de comparaison.

La planche 32 présente une des plus belles organisations dont l'homme puisse être doué : c'est le portrait du célèbre Alexandre de Humboldt. Ce front haut et large contient un pouvoir intellectuel de premier ordre : la comparaison et la causalité y dominant. Parmi les facultés perceptives, l'individualité, la localité, l'ordre et le calcul sont surtout prononcés, mais rien n'est faible dans un tel front, et si quelques facultés paraissent dominer, c'est par un plus haut degré d'excellence et non par suite de l'infériorité des autres. Nous ne connaissons de ce savant illustre que l'immense réputation attachée au mérite de ses travaux, mais il faudrait à jamais renoncer à la phrénologie si cette science, en constatant la haute capacité dont ce front est le siège, ne pouvait avec la même certitude affirmer que cette vaste intelligence est accompagnée d'une bienveillance et d'une vénération très-grandes. Quelle que soit la proportion des sentiments et des penchants dont nous ne pouvons apercevoir les organes dans ce portrait, il est im-

possible que ce que nous voyons de la partie antérieure et supérieure de la tête ne soit pas le gage de l'union des sentiments élevés avec une grande puissance intellectuelle.

La faculté que nous allons définir complète le jugement et forme avec elle cette raison dont l'homme pourrait être fier à juste titre, s'il la possédait sans mélange de passions et d'erreurs.

N° 35. CAUSALITÉ.

L'organe est situé à côté de celui de la comparaison, au-dessus de celui de la localité.

« Cette faculté fait envisager tout ce qui existe et tout ce » qui se passe sous le rapport de cause et effet; elle demande toujours *pourquoi*. Plusieurs phénomènes sont inséparables l'un de l'autre, alors l'esprit humain considère le précédant comme cause et le succédant comme effet.... Elle force l'homme d'admettre une cause finale, mais elle ne peut pas la lui faire connaître*.. »

Après avoir vu que l'intelligence se compose d'un certain nombre de facultés destinées à connaître et à bien voir les objets extérieurs, et constaté l'existence d'une faculté qui compare toutes ces perceptions des diverses facultés, il ne reste plus qu'à analyser la faculté intellectuelle par excellence, celle qui a été donnée à l'espèce humaine pour assurer sa supériorité sur tous les autres habitants du globe : la causalité jointe à la comparaison fait de l'homme un être pensant capable de se rendre compte de ses actions, de les combiner, de les modifier et de se conduire avec réflexion en jugeant les conséquences, par conséquent capable de faire

* Dr Spurzheim, Manuel de Phrénologie.

un choix dans les motifs qui le déterminent à agir, et jouissant de la liberté morale.

La faculté dont la tendance est de chercher et de connaître les causes est un don naturel, par conséquent elle existe à des degrés très-différents chez les individus ; il y a des hommes qui en sont richement dotés et d'autres qui en sont presque totalement dépourvus : les premiers sont observateurs réfléchis, profonds et veulent se rendre compte de tout ; ils remontent toujours à la cause, quelquefois même leur causalité trop active les pousse à la manie de vouloir tout expliquer : le fait le plus simple, le plus insignifiant les préoccupe jusqu'à ce qu'ils lui aient trouvé une cause : avec de grandes facultés perceptives, la causalité porte un jugement sain, parce qu'elle connaît parfaitement alors les objets sur lesquels son examen se porte ; quand, au contraire, ces facultés sont faibles, la causalité privée de notions exactes divague et tire de fausses conclusions, ou établit des principes que l'expérience dément.

La nature n'a pas voulu que les facultés agissent seules : en ne leur donnant que des tendances spéciales et des aptitudes distinctes pour remplir telle ou telle fonction intellectuelle, elle a établi entre toutes les facultés une solidarité d'où dépend la perfection plus ou moins grande de l'intelligence individuelle : or comme l'expérience de tous les temps prouve qu'il est rare de rencontrer des hommes doués de toutes les qualités morales et de toutes les facultés de l'esprit à un degré éminent, il résulte de l'inégalité des dons naturels qu'il existe une infinité de degrés entre un excellent et vaste jugement et ce faible pouvoir de réflexion à peine capable de distinguer l'effet d'avec la cause, qui est malheureusement le lot de tant d'êtres humains.

Pour former un pouvoir de jugement et de réflexion étendu et sûr, capable de bien juger les hommes, les

choses et les événements, il faut donc d'abord des organes de comparaison et de causalité bien développés accompagnés des facultés de l'individualité et de l'éventualité; pour exceller dans les arts et dans les sciences, il faut de plus toutes les facultés spéciales. L'organe de la causalité est très-développé sur le front de tous les hommes que leur pénétration et leur sagacité, la force et l'étendue de leur jugement ont rendus célèbres; il l'est aussi chez les hommes d'un génie spécial, et il a contribué à les élever au premier rang.

Quand l'organe de la causalité est très-faible, si l'individu possède de grandes facultés perceptives on s'étonnera de lui trouver un jugement étroit, presque nul, avec une facilité extraordinaire pour les arts ou pour les sciences qui ont pour base la connaissance des faits et des événements, ou des objets naturels et de leurs qualités apparentes; la phrénologie explique très-bien cette anomalie intellectuelle en montrant que ce sont des organes distincts et spéciaux qui confèrent les talents et le jugement. Ainsi un ouvrier habile, doué de facultés spéciales et de constructivité, excellera dans l'exécution d'une montre, chef-d'œuvre de combinaisons; mais c'est un artiste supérieur, doué de causalité et de comparaison, qui a composé ce chef-d'œuvre : le premier comprend, imite et exécute avec perfection; le second invente et combine, et c'est le pouvoir d'analyse et d'observation des causes qui lui donne cette supériorité. Avec une égale intelligence sous le rapport des facultés perceptives, la proportion de causalité établit une grande différence entre deux individus : celui qui a une forte causalité en tirera des ressources inépuisables dans les mêmes circonstances où l'autre sera embarrassé et désorienté; il suppléera à tout par une foule d'inventions, tandis que l'autre pourra à peine tirer parti de son habileté pratique.

La causalité est active chez les enfants en général : ils

sistible que cette cause première existe ; aussi tous les philosophes , tous les hommes supérieurs doués d'une causalité très-développée ont reconnu l'existence d'un Dieu.

La causalité ne peut aller plus loin : il lui est impossible de comprendre et de déterminer les attributs de ce Dieu qu'elle est naturellement et invinciblement portée à reconnaître. Nous avons vu que l'organe de la vénération, combiné avec la causalité qui reconnaît un Dieu, nous porte à lui rendre un culte d'adoration : ce culte sera simple ou très-complicqué suivant le degré d'influence et d'activité des autres facultés qui peuvent concourir à donner à ce culte une forme particulière. Nos facultés perceptives et nos sentiments et penchants étant tous spéciaux et déterminés, nous ne pouvons rien sentir, rien connaître au delà de ces facultés et de ces sentiments ou penchants : la causalité ne peut rien inventer ni rien imaginer en dehors de cette sphère d'attributions humaines ; par conséquent elle n'a aucun moyen à sa disposition pour analyser et pour connaître les qualités et la nature essentielle de ce Dieu qu'elle admet nécessairement ; aussi, toutes les fois que l'homme a voulu faire plus, il a fait Dieu à son image, il lui a supposé une forme corporelle semblable à la sienne et lui a attribué les qualités dont il faisait le plus de cas. Les peuples sauvages ou barbares, ou arrivés à un degré de civilisation plus ou moins avancé, ont inventé des divinités fantastiques, mais toujours composées d'un assemblage de formes existantes séparément dans la nature : ils leur ont supposé des sentiments de férocity et des passions semblables aux leurs ; d'autres nations plus douces, plus civilisées, ont admis des dieux avec des attributs de beauté humaine idéalisée et des qualités de bienveillance et d'intelligence supérieure ; les philosophes de l'antiquité ont adoré un seul Dieu très-grand et très-bon, *optimus et maximus* ; enfin le christianisme, outre les qualifications d'infiniment

puissant, bon, juste et miséricordieux qu'il reconnaît à Dieu, lui attribue, en le divisant en plusieurs personnes, les plus belles qualités dont l'espèce humaine a été douée, et le propose en imitation aux hommes pour la charité et le dévouement poussés au plus sublime degré qui se puisse concevoir. C'est donc une combinaison de facultés qui a donné naissance aux différents dogmes, aux pratiques religieuses adoptés successivement chez les différents peuples, et ce sont des causes particulières plutôt accidentelles que motivées qui ont favorisé le grand développement de certaines religions dont l'existence est certainement due plutôt à l'influence de l'organe du merveilleux qu'à celle de la causalité.

Il est intéressant de remarquer, avec le docteur Spurzheim, « que les anciens artistes ont représenté leurs philosophes avec un large front, et le Jupiter Capitolin avec la » partie moyenne du front plus proéminente qu'elle n'est » jamais dans la nature. Ils semblent avoir observé que le » développement du front a du rapport avec une grande intelligence *. » Cette exagération calculée dans la saillie du milieu du front du Jupiter, à l'endroit même où siègent les organes de la comparaison et de la causalité, est un fait curieux au profit de la phrénologie; cela est d'autant plus remarquable que, par une coïncidence également curieuse, le grand artiste qui a créé cette image sublime a complètement annulé l'organe de la gaieté. Le maître des dieux, dans sa majesté suprême, ne rit jamais. Une divinité inférieure, Momus, avait la gaieté pour attribution spéciale.

Le buste représenté sur la planche 32 est celui de M. Hepp, savant professeur d'économie politique à la Faculté de droit de Strasbourg : l'organe de la causalité a un prodigieux développement sur son front, et si l'on examine

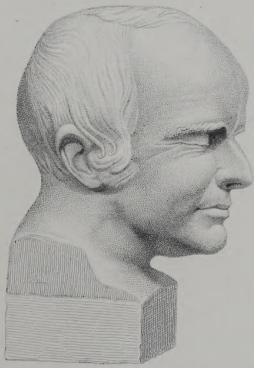
* Phrénologie, dernière édition. Boston, 1832.

la distance de l'oreille au milieu du front, on trouvera que le volume de la partie antérieure du cerveau est d'une proportion peu ordinaire : un pareil homme doit être entièrement livré aux travaux intellectuels. M. le docteur Dumoutier, qui le connaît particulièrement, le considère comme un profond métaphysicien doué d'un esprit généralisateur analogue à celui de Bacon.



Comparaison.

A. de Humboldt.



Causalité.

Hepp.

PHRÉNOLOGIE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

POSITION RELATIVE DES ORGANES.

Après avoir successivement expliqué quelle est la nature primitive, spéciale, de chacune des facultés admises par la phrénologie, et déterminé les fonctions attribuées à chaque organe du cerveau, examinons l'ensemble et l'arrangement de ces facultés dans le cerveau : il est intéressant de voir que la nature a établi des groupes d'organes composés de ceux qui avaient à manifester des sensations du même genre : ainsi les penchants sont rassemblés à la base du cerveau : destinés à donner une impulsion à l'être humain, ils sont la source de tous ces instincts si puissants et si actifs qui le portent à employer son intelligence pour satisfaire les désirs sans cesse renaissants qu'ils excitent en lui.

Un autre groupe d'organes occupe la partie supérieure de la tête : c'est l'assemblage des facultés affectives appelées sentiments, parce qu'elles font éprouver des émotions de l'âme et donnent une tendance particulière et des inclinations qui modifient les actions des penchants ; il faut les sentir soi-même pour les bien connaître.

Ces facultés, destinées à composer le caractère moral, paraissent avoir pour but de déterminer les actions et la conduite de l'homme envers ses semblables : elles lui donnent les qualités nécessaires pour vivre en société.

S'il est vrai que la nature n'a rien fait en vain, la phrénologie, en constatant le siège des sentiments, vient ajouter

toute la valeur que l'observation d'une loi naturelle donne à un principe moral, en prouvant que ce principe est basé sur une organisation spéciale sortie de la main du Créateur : ainsi cette loi sublime de la morale et de la religion : *Aime ton prochain comme toi-même*, est aussi une loi naturelle organique : elle doit être proclamée en tête de tous les préceptes comme elle est placée en avant et au-dessus de tous les organes du cerveau ; en effet n'est-ce pas une admirable concordance que cette position de l'organe de la bienveillance à la partie supérieure antérieure de la tête, comme pour servir de guide aux sentiments et de but à l'intelligence ? N'est-ce pas la consécration évidente de la loi morale et la preuve que cette loi est immuable et doit durer autant que l'homme, à qui elle est ordonnée comme règle suprême et donnée comme faculté instinctive faisant partie de sa constitution physique ?

Le groupe des facultés perceptives assemblé autour du principal moyen de communication avec le monde extérieur, l'organe de la vue, indispensable à la plupart de ces facultés pour bien remplir leurs fonctions déterminées, n'est-il pas une preuve de l'ordre prémédité qui a présidé à l'arrangement des parties du cerveau ? Enfin les facultés qui composent le jugement, la raison, cet attribut que notre espèce a reçu du Créateur à un degré si supérieur à celui des autres créatures et qui lui donne l'empire du globe, le pouvoir de se perfectionner et de créer d'immenses ressources pour son bien-être en employant avec sagacité toutes les facultés de son intelligence ; ces deux facultés qui à elles seules, d'un être passionné et sensible doué de quelques instincts bien inférieurs aux instincts précis et parfaits accordés aux animaux, fait tout à coup ce puissant génie qui porte les sciences et les arts à un degré incroyable de perfection, la *comparaison* et la *causalité* ont leurs organes si-

tués au milieu du front, au-dessus et au milieu de tout le groupe des facultés perceptives, et au-dessous de la bienveillance; n'est-ce pas pour témoigner que la raison est l'intermédiaire naturel et nécessaire entre l'intelligence et les sentiments, et que tous doivent concourir au bonheur de l'espèce humaine, but unique et désiré que se propose cette faculté divine de la bienveillance innée?

Il est essentiel de remarquer que cet admirable disposition des organes n'est pas un système ingénieux fait à plaisir: les fondateurs de la phrénologie ont fait leurs découvertes pas à pas, et en déterminant successivement le siège des organes, après une multitude d'observations comparatives sur les individus remarquables. Leur attention a été attirée soit par un développement très-prononcé de telle partie du cerveau toujours en rapport avec une faculté très-forte, soit au contraire par une dépression constante au même endroit, quand la faculté déjà observée chez d'autres qui la possédaient à un degré éminent se trouvait très-faible ou nulle chez certains individus. Après avoir ainsi constaté sur toute la surface de la tête le siège de ces différentes facultés, penchants ou sentiments, ils ont trouvé que l'ordre que nous venons d'admirer existait de lui-même et que c'était une loi naturelle de l'organisation du cerveau: cet ordre les a nécessairement frappés et leur a paru une confirmation de ce qu'ils se croyaient en droit de conclure d'après leurs recherches. En effet, il est de principe en histoire naturelle et en physiologie qu'une loi générale préside toujours aux faits particuliers, et la découverte de cette loi est la constatation de la vérité des observations détachées, quand cette découverte est le résultat donné par la réunion de tous les éléments étudiés séparément.

CHAPITRE CINQUIÈME.

MÉTHODE POUR L'APPLICATION DE LA PHRÉNOLOGIE A L'ÉTUDE DU CARACTÈRE INDIVIDUEL.

Les sciences d'observation demandent un soin particulier dans l'application de leurs principes : les méprises les plus graves sont la conséquence de l'inattention ou de la légèreté qu'on met en essayant de s'en servir pour obtenir les résultats qu'elles promettent. Celui qui par sa faute se trompe et n'obtient rien, ou ne trouve que des mécomptes, est ordinairement disposé à conclure que la science est inexacte ou fausse, et dégoûté à jamais, il abandonne et rebute un instrument dont il n'a pas su se servir.

La phrénologie, plus que toute autre science, est exposée à cet inconvénient. La plupart des personnes qui en ont entendu parler, qui ont assisté à des cours ou parcouru rapidement les ouvrages sur cette matière, entraînées par une curiosité assez naturelle mais trop peu éclairée, ont voulu à la première vue, et après un examen superficiel, juger les dispositions naturelles et surtout prédire les actions de tous ceux dont elles examinaient la tête : bien des méprises ont été le résultat de cette précipitation. Contrariées d'avoir si mal deviné, et désenchantées de l'illusion qu'elles s'étaient faite en croyant trouver dans une étude superficielle de la phrénologie un moyen infailible *de dire la bonne aventure*, elles ont tourné leur dépit et leur désappointement contre la science qu'elles travestissaient maladroitement ; elles ont conclu que la phrénologie n'était bonne à rien.

D'autres personnes, que la nature n'avait pas douées de facultés perceptives suffisantes pour distinguer et reconnaître les différences de forme et d'étendue d'après lesquelles on juge le développement des organes, n'ont pu admettre une science qui établissait ses conclusions sur des faits physiques dont elles ne pouvaient prendre connaissance : celles-là ont tout simplement nié la phrénologie, comme l'aveugle pourrait nier la lumière et les couleurs parce qu'il n'a aucun moyen de s'en faire une idée.

La phrénologie, comme toute autre science, n'est donc pas à la portée de tout le monde, dans ce sens, que pour en faire une application exacte, il faut être capable de mesurer les proportions d'une tête et de bien apprécier sa forme; cependant, à moins d'être absolument dépourvu de cette aptitude, la plupart des personnes qui voudront étudier la phrénologie pourront saisir au moins les principes généraux et les grandes divisions d'après lesquelles on peut déterminer l'ensemble des dispositions d'un individu, et présumer son caractère dominant.

Il suffit pour cela de connaître la place occupée par les groupes de facultés. (Voir la tête phrénologique pl. 2.)

Nous avons dit que les penchants ont leurs organes à la base du cerveau.

En examinant une tête, il n'est pas très-difficile de reconnaître si la partie inférieure depuis les tempes, en y comprenant la nuque et toute la portion occipitale, est très-développée : on regarde de face pour voir si le diamètre de la tête entre les oreilles est grand, et si la tête paraît large en cet endroit : on regarde de profil pour voir si la portion du cerveau qui remplit la tête à partir du conduit auditif se prolonge beaucoup en arrière et occasionne une largeur sensible du cou depuis l'oreille ; enfin on examine la tête par derrière, et l'on s'assure si l'écartement des oreilles est

considérable, si la nuque est large et saillante et si l'occiput présente une masse pleine et proéminente. Dans le cas où toutes ces conditions se trouvent réunies, on est en droit de conclure que l'individu soumis à l'examen phrénologique possède tous les organes des penchants très-développés, et l'on pourra présumer que ces penchants ont une influence marquée sur son caractère.

En admettant cette hypothèse d'un large développement de tous les penchants, on ne trouvera à la surface extérieure du crâne, dans cette région, aucune saillie particulière, puisque tous les organes se touchent et que leur égale grosseur en forme un ensemble dont l'aspect offre une masse unie mais d'une forte proportion. Cette observation s'applique à toute la tête : une saillie n'existe que quand un organe est beaucoup plus développé que ceux qui l'environnent; il faut surtout apprécier le volume de chaque région.

La nature variant à l'infini les productions individuelles, les causes inconnues, mystérieuses, qui modifient les types de chaque espèce de créatures, produisent des variétés innombrables de conformation, et il est aussi rare de rencontrer deux organisations cérébrales identiques ou semblables, que de trouver deux visages d'une ressemblance parfaite : on trouve donc de grandes différences et des modifications très-variées dans le développement des organes des penchants.

Nous venons de parler du développement général de tout le groupe des penchants : ce développement est très-souvent inégal et partiel, ainsi tel ou tel organe à la base du cerveau sera développé d'une manière très-forte : il formera une saillie apparente d'autant plus prononcée que les organes voisins seront moins larges; on le reconnaîtra aisément à la vue et surtout au toucher : dans ce cas, cet organe si large et si saillant possède une puissance très-grande, et,

quel qu'il soit, on peut présumer que son influence se fera sentir comme un trait dominant du caractère de l'individu. Quant aux actions, la phrénologie, ainsi que nous l'avons déclaré dès le principe, ne peut les prédire d'une manière particulière, parce que toute action est le résultat d'un concours de circonstances déterminantes dont l'influence agit plus ou moins fortement sur le caractère individuel.

Après avoir examiné et déterminé quelle est l'importance du développement soit partiel, soit général des organes des penchants, on emploie la même méthode pour apprécier le développement de la partie du cerveau qui contient les organes des sentiments.

Il faut commencer par regarder la tête de profil et voir si la partie supérieure est élevée; si cette élévation se porte en avant vers le front, et en arrière au-dessus de l'occiput : on examine en tâtant, quand on le peut, si le plateau supérieur de la tête est large dans toute son étendue, ou seulement sur quelque point, soit en avant, soit en arrière. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand tout ce plateau est large et quand en outre les proportions en hauteur sont remarquables, on doit conclure que tout le groupe des sentiments est très-développé, et l'individu ainsi organisé manifestera certainement dans son caractère et dans ses qualités morales les impressions et les émotions attribuées aux facultés affectives de cet ordre.

La même observation que pour les penchants a lieu ici, relativement au développement partiel, qui peut tantôt se porter en avant vers le front, tantôt beaucoup plus en arrière au-dessus de l'occiput : il y a aussi une fréquente inégalité dans le développement supérieur : tantôt le sommet de la tête, depuis le front jusqu'à l'occiput, présente un plateau large et uni, tantôt une forme conique en arrière ou une forme bombée en avant : il faut observer ces diffé-

rences; elles indiquent la prédominance de certains sentiments. Dans ces différents cas, au lieu d'une surface unie dans toute l'étendue de la partie occupée par les sentiments, on trouve des saillies qui annoncent la prédominance de tel ou tel organe, et des dépressions qui indiquent le faible développement de quelques autres.

Enfin, pour mesurer le groupe des facultés réfléchies et intellectuelles, il faut employer les mêmes procédés d'observation : on mesure la distance depuis l'oreille jusqu'au milieu du front, et, regardant ensuite la personne de face, on voit si le front est large et si l'arc sourcilier est développé et proéminent, y compris l'orbite de l'œil : ces proportions sont plus ou moins grandes en elles-mêmes, ou relativement à celles des parties de la tête où résident les penchants et les sentiments : quand ces trois régions sont très-prononcées, il en résulte une forte tête dont le volume est considérable : tous les individus ainsi organisés, quand ils sont en outre doués d'un tempérament actif, manifestent une grande énergie, et toutes leurs actions se ressentent de la force que donne aux penchants, aux sentiments et à l'intelligence, un cerveau large dans toutes ses parties.

Il n'est pas difficile de comprendre ce résultat : les penchants et les sentiments étant actifs, leur intensité est en rapport avec le volume de leurs organes; l'excitation qu'ils font éprouver par la force de leurs désirs et de leurs émotions est très-grande et se manifeste alors avec énergie; l'intelligence, également grande et forte, agit, dans le même cas, avec promptitude et sagacité, et l'homme ainsi doué montre une aptitude étendue, une vaste capacité, accompagnée de qualités morales solides et de penchants décidés. Un pareil homme a tous les moyens d'action en son pouvoir; tous les motifs déterminants existent en lui; il peut faire le bien et le mal; c'est son intelligence qui fait le choix, c'est

elle qui doit décider et régler sa conduite ; réellement coupable s'il se laisse entraîner au mal , parce qu'il le fait en connaissance de cause, ou vertueux par raison et parce que son intelligence l'éclaire sur les conséquences fâcheuses de l'entraînement des passions.

La première application de la phrénologie doit donc consister dans l'examen du développement des régions du cerveau : la prédominance de l'un des groupes d'organes sur les autres détermine un caractère particulier très-prononcé.

Le développement des organes de l'intelligence présente quelques difficultés pour une exacte appréciation. En général, un front droit, haut et large, est le gage d'une capacité réelle, et un front bas, étroit et fuyant, annonce un très-faible développement des organes des facultés intellectuelles et réflexives. Cependant il n'est pas rare de trouver des personnes dont le front semble présenter des proportions assez grandes, surtout en hauteur, et dont la capacité est souvent très-ordinaire, et d'autres qui, avec un front très-fuyant en apparence, font cependant preuve d'intelligence et de capacité, sinon générale, au moins quelquefois très-grande sous certains rapports.

Dans le premier cas, si le front qui paraît élevé n'a pas en même temps une certaine étendue à partir de l'oreille, c'est-à-dire si, en regardant la tête de profil, on trouve qu'une ligne tirée du conduit auditif au milieu du front est courte en elle-même ; si, déduction faite de la partie du cerveau en avant de l'oreille qui appartient au groupe des penchants et dont la limite se trouve au commencement de l'arc sourcilier, il ne reste plus pour le front antérieur et pour le front qui domine toute l'étendue de l'arc sourcilier, qu'une portion de cerveau étroite, aplatie, on est en droit de conclure que l'individu ne possède qu'une très-médiocre capacité : cela résulte de la petitesse des organes de la com-

paraison et de la causalité ainsi que de la faible proportion des organes intellectuels.

Dans le second cas, nous avons dit que le front paraît peu élevé et fuyant et que cependant ce n'est pas toujours un signe d'infériorité.

Ici il faut également se rendre compte de la dimension de la tête à partir de l'oreille : si de ce point à la partie antérieure du front, où est le siège de l'individualité, on trouve une étendue sensible ; si les organes disposés autour de l'orbite de l'œil, étant très-développés, forment une saillie telle que la partie médiane du front paraisse peu développée et que surtout la partie supérieure semble très-inclinée en arrière : cet ensemble, qui donne à tout le front une apparence renversée, n'est plus alors le signe ordinaire d'une médiocre intelligence. En effet, comme tout est relatif, il faut analyser cette apparence : ainsi, en comparant deux individus égaux sous le rapport de la distance de l'oreille au milieu du front, si l'un d'eux possède en outre les organes de l'individualité, de l'éventualité et de la localité très-grands, la saillie de ces organes fera paraître son front moins droit : avec un examen superficiel, on pourrait le croire inférieur à l'autre, en lui supposant des facultés réfléchives moindres, tandis qu'au contraire, avec un même pouvoir de réflexion, il possède en plus les facultés perceptives que nous avons désignées à un degré éminent. Nous avons déjà vu combien ces facultés donnent de force au jugement, puisqu'elles lui présentent les objets extérieurs avec leurs qualités réelles, et les événements avec plus de netteté.

Il n'est donc pas très-difficile de faire une application importante de la phrénologie en se conformant à ce qui vient d'être expliqué. Cette première application donne un résultat intéressant, puisqu'elle permet de juger assez promptement et avec beaucoup d'exactitude dans quelle proportion

la personne qu'on examine possède, par suite de son organisation, les penchants, les sentiments et l'intelligence.

Avec une certaine habitude d'observation et après une étude qui sera plus ou moins longue suivant l'aptitude personnelle à bien voir les formes et les proportions et à se rappeler la situation des organes, on parvient à reconnaître, à l'œil ou au toucher, le développement proportionnel de chaque organe. On peut établir quatre degrés de développement : petit, moyen, grand, très-grand. Le premier annonce la faiblesse d'un organe ; le second annonce une aptitude ou une disposition spéciale suffisante ; le troisième est un indice de force et d'étendue, et le quatrième degré annonce que l'organe est dominant et doit former un trait prononcé du caractère ou de l'intelligence.

Les personnes qui commencent l'étude de la phrénologie doivent s'exercer à reconnaître aisément le siège de chaque organe en examinant sur les bustes et sur les portraits, ou sur les têtes mêmes quand l'occasion se présente, le développement et la saillie de l'organe de la faculté qu'on sait exister à un degré éminent ; on trouvera toujours, comme dans les portraits qui accompagnent la définition de chaque faculté, qu'une saillie sensible ou une largeur considérable de la portion correspondante du crâne est le signe visible et palpable de toute faculté très-prononcée, de même que dans le cas d'absence ou de nullité d'une faculté quelconque il existe toujours une dépression ou un rétrécissement sensible à l'endroit de la tête qui correspond au siège de l'organe.

Souvent on ne trouve ni saillie ni dépression particulière : alors, si la tête est petite ou moyenne, on peut conclure que l'individu n'a rien de remarquable, et l'on trouvera, en étudiant son caractère et son esprit, qu'en effet un cerveau petit ou-moyen, où tous les organes sont d'un développement uni-

forme, est le gage d'une médiocrité naturelle de l'intelligence et de peu d'énergie dans les sentiments et dans les penchants. Quand la tête est forte, si les diverses régions ne présentent aucune saillie caractéristique, cela tient à un égal développement de tous les organes; c'est une riche organisation, quand elle est en outre favorisée par un tempérament actif: celui qui la possède peut s'appliquer à tout, il réussira dans toute carrière à laquelle il consacrera ses grandes facultés.

Dans le monde il est rare de rencontrer des hommes de génie, des hommes doués de facultés extraordinaires, mais il n'est pas très-rare de trouver des hommes d'une grande capacité: quelques-uns même auraient pu exceller dans les arts ou dans les sciences s'ils s'y étaient adonnés. les circonstances ne leur ont pas permis de suivre leur vocation; les devoirs d'un état, les exigences d'une profession absorbent leur temps, et leur capacité se consacre en grande partie à des travaux obligés; mais leurs amis savent quel degré de supériorité ils possèdent: ils ont des connaissances variées et étendues; ils ne sont étrangers à aucune question importante en politique, en littérature; on les écoute avec égard et attention, on les consulte; ce sont des juges éclairés, des connaisseurs profonds; ils n'ont pas pratiqué les arts, mais ils les sentent, ils peuvent en apprécier les productions, et leur jugement est accepté et sanctionné par tous ceux qui connaissent la portée et la valeur de leurs puissantes facultés.

L'immense majorité des hommes n'a reçu de la nature qu'une organisation où les facultés intellectuelles n'ont pas une prédominance suffisante pour assurer une capacité supérieure au plus grand nombre. Les organes affectés aux sentiments et aux penchants sont en général développés dans une plus forte proportion; aussi trouve-t-on parmi les

hommes une bien plus grande différence entre les individus sous le rapport des penchants et des sentiments, que sous celui de l'intelligence : c'est ce que la phrénologie démontre aisément.

CHAPITRE SIXIÈME.

DIFFICULTÉS DES OBSERVATIONS PHRÉNOLOGIQUES.

La phrénologie, comme toutes les sciences fondées sur l'observation des lois physiques, rencontre souvent des cas particuliers qui rendent cette observation difficile. Les personnes qui se récrient sur la difficulté de faire une exacte application de la phrénologie et qui se mettent à douter de la réalité de ses principes parce qu'elles ont de la peine à bien reconnaître la situation et le développement des organes, oublient que la nature n'est pas un livre ouvert, et que le cerveau n'a pas été organisé en vue de satisfaire la curiosité humaine, comme ces machines de notre industrie dont toutes les parties distinctes laissent voir leurs fonctions à découvert.

C'est à force de persévérance que la sagacité des fondateurs de la phrénologie a pu arracher ces secrets de l'organisation cérébrale à leur mystérieuse enveloppe ; ces savants et patients observateurs sont parvenus à déterminer le siège de chaque faculté primitive, mais ils n'ont pu faire disparaître ces obstacles qui proviennent des écarts auxquels toutes les conditions d'organisation semblent sujettes ; ils ne pouvaient que les signaler à l'attention. Nous allons présenter les principales difficultés qui ont été reconnues.

La plus grande provient de ce qu'on appelle les sinus frontaux. C'est une cavité plus ou moins grande qui se forme dans la partie inférieure de l'os frontal au-dessus de

la racine du nez. Cette cavité existe presque généralement chez les adultes. Elle se présente sous des conditions variées : le plus souvent l'écartement qui existe entre la table extérieure du crâne et la table intérieure qui touche au cerveau, provient de ce que la table externe fait saillie et produit un renflement qui, depuis la racine du nez, se prolonge plus ou moins le long de l'arc sourcilier. Quelquefois c'est la table interne qui se retire en dedans pour suivre le rapetissement de la partie antérieure du cerveau, ainsi qu'on le remarque surtout dans la vieillesse, époque où les organes des facultés perceptives diminuent de force et d'activité ainsi que de volume. La présence des sinus rend toujours difficile l'appréciation du développement des parties du cerveau qui leur sont contiguës; les organes de la forme, de l'étendue, de la pesanteur, de l'individualité et de la localité sont quelquefois masqués par le développement du sinus, et l'on ne peut en apprécier le volume avec exactitude. Dans ce cas on pourrait, par suite d'une fausse apparence, attribuer à certaines personnes ces facultés à un plus haut degré qu'elles ne les possèdent réellement. C'est une erreur dont un observateur exercé peut jusqu'à un certain point se préserver, parce que le sinus frontal a quelquefois une forme particulière qui n'est pas précisément la même que celle provenant du grand volume des organes situés dans cette partie du front. Il présente dans certains cas une saillie détachée, une espèce de relief brusque comme une boursoufflure appliquée à la partie antérieure du front. Il faut donc être toujours sur ses gardes relativement aux erreurs que le développement des sinus peut faire commettre. Il est essentiel de voir quel est dans son ensemble le volume de la partie antérieure inférieure du cerveau. Si la distance de l'oreille à la racine du nez est très-grande, si la base du front est large et saillante, si l'orbite est grand et l'œil à

fleur de tête, écarté de la racine du nez et repoussé vers l'angle externe, on peut en conclure que tous les organes qui sont situés dans cette région sont bien développés, quelle que soit d'ailleurs l'apparence des sinus frontaux. On peut au contraire décider que ces organes sont petits, malgré la saillie très-grande des sinus, quand on remarque un rétrécissement général du front à la base, la petitesse de l'orbite et le renforcement de l'œil au-dessous d'un arc sourcilier peu étendu.

Il existe encore une difficulté qui gêne dans l'appréciation du développement latéral de la tête entre la tempe et l'oreille. Le muscle temporal, qui s'attache à cette partie, est quelquefois assez gros et forme une saillie qu'il ne faut pas attribuer à un développement prononcé des organes situés dans cette région. On peut s'assurer de l'épaisseur de ce muscle par le toucher, ou même simplement à la vue, en observant sa forme particulière; il a l'aspect d'un bourrelet plutôt que d'un renflement cérébral; en outre, le système musculaire de tout le visage est sensiblement charnu, et quand le muscle temporal se contracte on s'aperçoit de sa grosseur par ses contractions qui sont plus visibles et plus fortes.

Dans la vieillesse, le volume du cerveau ne peut quelquefois plus être jugé d'après la forme extérieure de la tête : il n'y a plus de rapport exact entre la forme apparente du crâne et le volume réel du cerveau. Comme la table intérieure du crâne suit toujours la surface du cerveau, dont la masse entière diminue par suite de l'appauvrissement graduel de toute l'organisation, elle se trouve séparée de la table extérieure par un intervalle quelquefois assez grand et rempli d'une substance spongieuse; c'est pourquoi les crânes des vieillards sont ordinairement épais : quelquefois cependant ils présentent des parties très-minces : c'est l'effet

d'une inégalité dans les phénomènes locaux d'absorption, de décomposition et de remplacement de la substance osseuse par suite de l'irrégularité des fonctions dans un âge avancé.

Cependant la forme générale de la tête d'un vieillard est encore en rapport avec son caractère : il se peut que ce caractère diffère beaucoup de celui que le même homme montrait dans sa jeunesse. On sait que tous nos organes sont sujets à des modifications de développement et d'activité : les changements qui ont lieu dans le cours de la vie dans le caractère d'un homme sont produits par toutes les circonstances qui ont exercé de l'influence sur sa constitution et sur la direction de ses facultés : celles qui ont été les plus exercées sont devenues dominantes, d'autres se sont affaiblies faute d'exercice ; un changement très-sensible s'est opéré dans la conformation cérébrale ; beaucoup d'exemples prouvent que les organes cérébraux sont susceptibles de prendre de l'accroissement même au delà de quarante ans : il est probable que, par suite de la même loi, les organes des facultés privées d'exercice perdent de leur volume et de leur activité. En général cependant, il n'y a une grande différence entre le même homme dans la force de l'âge ou arrivé à la vieillesse, que sous le rapport des facultés de l'intelligence. Il est rare que le caractère d'un homme, même très-avancé en âge, soit complètement différent de ce qu'il s'est montré à sa maturité. La principale modification a lieu dans son intelligence. Quelques-unes des facultés perceptives s'affaiblissent et s'éteignent tout à fait. Il est à remarquer que ce sont celles qui mettent le plus l'homme en rapport avec le monde extérieur. De même que les sens émoussés par un long usage perdent de leur finesse et de leur force, ainsi les facultés qui ont le plus besoin de l'intermédiaire des sens, sont aussi celles qui dis-

paraissent ou du moins s'affaiblissent le plus. D'abord les diverses sortes de mémoire diminuent ou se perdent partiellement, et cela doit être, puisque la mémoire est un degré de puissance et d'activité de chaque faculté perceptive; enfin à un état plus avancé de débilité sénile, quelques organes sont réduits à l'insensibilité et à l'inaction. Voici dans quel ordre cette extinction des facultés se présente le plus communément. L'individualité et l'éventualité cessent d'être attentives à l'existence des choses et à l'accomplissement des faits. La vue et l'ouïe sont affaiblies, et, en même temps, le vieillard devient insensible aux formes, aux proportions, à l'harmonie, etc., enfin toutes les facultés perceptives se trouvent comme épuisées. C'est par leur extinction graduelle que se fait surtout sentir le dépérissement intellectuel de l'homme; il semble que leur tâche soit terminée et qu'elles ne sont plus nécessaires au vieillard qui voit ainsi se rompre peu à peu ses relations avec ce monde extérieur dont il doit prochainement disparaître.

Le jugement s'affaiblit doublement, d'abord parce que les facultés réflexives subissent l'effet de la déperdition de volume et d'activité qui affecte leurs organes en même temps que tous les autres; ensuite parce que l'assistance des facultés perceptives venant à lui manquer, le jugement du vieillard ne peut plus se combiner avec elles et en recevoir des notions saines sur les objets extérieurs et sur les faits.

Quant aux sentiments et aux penchants, ils éprouvent une moins grande altération à ce qu'il semble. En effet l'homme qui fut orgueilleux, intéressé, est encore un vieillard hautain, avare et égoïste; l'homme bienveillant et affectueux manifeste ses bons sentiments jusqu'à son dernier soupir; les sentiments et les penchants qui ont été dominants et qui conservent encore leur prépondérance sur le caractère, se font encore reconnaître par leur grand dé-

veloppement proportionnel sur la tête de l'homme le plus avancé en âge.

Du reste c'est là une application moins importante de la phrénologie. Le vieillard, quel que soit l'état de ses facultés, est en dehors du mouvement et des relations essentielles de la société. Or de deux choses l'une, ou il manifeste encore des facultés prononcées, et dans ce cas sa tête présente un développement réel et sensible de ces facultés, ou bien il est inactif, incomplet, intermittent dans ses manifestations intellectuelles et morales et sujet à des manies : quelques facultés agissent encore avec intensité, d'autres ne se font presque plus sentir, et la forme extérieure de la tête n'indique pas toujours ces modifications d'activité ou d'affaiblissement et d'inertie. Il faut donc en principe ne pas s'attendre à trouver de l'harmonie et des fonctions intellectuelles ou affectives régulières dans un être dont l'apparence extérieure annonce le dépérissement inévitable produit par la vieillesse ; de même qu'on ne s'étonne pas de ne plus trouver en lui la souplesse et la vigueur, un ensemble de fonctions physiques parfait et régulier, de même il faut s'attendre à une altération plus ou moins grande dans les fonctions de son cerveau. Il est bien reconnu en histoire naturelle que les observations ne peuvent se faire avec exactitude que sur les êtres qui sont encore dans l'âge où les facultés jouissent de leur entier développement.

Une difficulté plus générale d'appréciation se présente encore, mais cette difficulté s'applique à la structure même de la matière cérébrale et ne concerne que le degré de vivacité et d'activité des organes et le degré d'intensité dans les impressions qu'ils reçoivent. Le docteur Spurzheim attribue à la longueur des fibres une activité spontanée plus vive, et à leur grosseur une plus grande intensité d'action. On peut se

faire une idée de la portée de cette observation en comparant un individu aux formes courtes et trapues avec celui qui est svelte et allongé. En leur supposant un même tempérament, le premier aura cette force, cette roideur, cette ténacité musculaire qui résulte de sa structure solide et massive, l'autre aura la légèreté, l'activité et la mobilité qui dépendent de la souplesse de sa taille et de la finesse de ses attaches musculaires.

Sans doute il faut une grande habitude et un coup d'œil très-exercé pour saisir ces nuances d'organisation assez délicates; c'est une étude dans laquelle il n'est pas donné à tout le monde d'acquérir la même sagacité, il faut être physiologiste et observateur. Cependant, sans pousser aussi loin cette étude, quand on veut se rendre compte de l'organisation d'une personne, il ne manque pas d'indices tirés de la physionomie, du geste et de la démarche pour juger si elle est d'une nature vive, impressionnable et peu constante dans ses émotions ou dans les applications de ses facultés intellectuelles, ou si au contraire elle reçoit de fortes et profondes impressions, et si ses facultés, quand elles sont actives, se manifestent avec énergie et d'une manière soutenue.

La chevelure des hommes et la coiffure des femmes s'opposent souvent à l'observation de la forme de la tête : il faut s'abstenir de porter un jugement phrénologique quand cet obstacle empêche de voir les proportions du développement des facultés; dans ce cas ce n'est qu'en posant la main sur la tête et en la palpant qu'on peut apprécier le volume des régions des penchants et des sentiments.

Quelquefois les cheveux sont plantés très en avant sur le front et ils le font paraître bas; c'est ce qu'on appelle un front couvert : il est bien entendu que c'est ici une fausse apparence; l'élévation du front doit être mesurée indépen-

damment de la chevelure qui l'ombrage; c'est surtout de profil qu'il est facile d'apprécier la véritable hauteur du front, et il faut restituer aux facultés réfléchives et à la bienveillance tout ce qui est de leur domaine, quel que soit l'envahissement de la chevelure. Il est plus rare de rencontrer cette surabondance de cheveux, surtout après la jeunesse, que le défaut contraire. Il faut aussi être en garde contre la fausse apparence qui résulte du dépouillement de la partie antérieure de la tête. Un front dégarni de cheveux paraît plus large et plus haut qu'il n'est réellement. Il faut donc en examinant le front d'une tête à demi-chauve, ne pas lui attribuer au delà de ce qui lui appartient. Enfin il faut apprécier la proportion d'une tête en faisant autant que possible abstraction de la chevelure : c'est une difficulté considérable dans la pratique quand il n'est pas loisible de tâter l'ensemble et les détails des régions occipitale et basilaire.

Les immenses perruques du siècle de Louis XIV, les coiffures poudrées et crêpées qui leur ont succédé, rendent impossible tout examen phrénologique des portraits et des bustes des personnages de cette époque : le front de Racine, de Molière, de La Fontaine et de Boileau est offusqué par des boucles malencontreuses qui empêchent les phrénologistes d'en voir les véritables proportions.

Ceux qui redouteront les observations phrénologiques pourroient aisément s'y soustraire en adoptant des coiffures qui défieront les regards scrutateurs : ce sera probablement un jour une étude spéciale que d'*habiles artistes* combineront avec les variations de la mode. Déjà maintenant quelques artistes (nous voulons parler de peintres et de sculpteurs) abusant de la connaissance des principes de la phrénologie, flattent leurs modèles en gratifiant d'un front superbe ceux qui jouissent de quelque célébrité, ils appellent cela idéaliser la nature, et comme toute flatterie a une tendance croissante à

l'exagération, sans doute un jour on ne verra plus en peinture et en sculpture que des têtes olympiennes, dont les fronts amplifiés outre mesure présenteront un nouveau genre de difformité : il ne sera plus possible de se fier à ces images flattées pour les études phrénologiques, et ce mensonge de l'art confondra l'observateur, qui, ne trouvant plus de rapport entre ces magnifiques organisations factices et leurs faibles manifestations, ne saura qui se trouve en défaut de la nature ou de la science.

CHAPITRE SEPTIÈME.

MODES D'ACTION DES FACULTÉS.

Nous supposons l'homme en état de santé. Ses facultés innées sont portées à agir. La force et la vivacité d'action sont en rapport avec le tempérament.

Nous avons indiqué à quels signes on peut reconnaître que la constitution naturelle comporte un degré d'activité plus ou moins grand.

Toute faculté, quelle que soit la cause de son activité, produit l'espèce de sensation ou forme l'espèce d'idée qui sont du domaine de sa tendance primitive, telle que nous l'avons définie.

Les organes les mieux développés sont les plus disposés à agir ; les organes faibles et petits sont moins actifs ; aucune faculté ne tient lieu d'une autre.

L'extrême développement d'une faculté ou son avortement se manifestent par l'énergie ou par l'absence des tendances qui lui sont particulières : mais s'il y a excès ou défaut dans une faculté spéciale, aucune autre faculté ne se ressent de cet état, excepté dans les combinaisons : par exemple, quelque faible que soit la bienveillance, ce défaut n'est pas une cause déterminante de la cruauté si la destructivité est également faible. L'homme alors ne fait pas le mal, il reste indifférent aux misères d'autrui ; mais si la destructivité est forte, la bienveillance instinctive n'en modère pas les excès. En ce sens seulement un organe petit donne lieu à des abus

parce qu'il ne peut contrebalancer l'influence d'un autre organe.

Ainsi le manque de conscienciosité laisse l'acquisivité sans frein et sans contrôle, surtout si le jugement est borné et la circonspection petite, et cette défectuosité d'organisation peut conduire au vol.

La circonspection peut être très-faible sans que l'individu ait la qualité du courage, qui provient de la combativité; cette dernière faculté, quand elle est grande, peut exister en même temps qu'une grande circonspection : alors le courage est accompagné de prudence; quand les deux facultés sont petites, on peut être à la fois étourdi, imprudent et peu courageux.

La justice ne donne pas la bonté, et celle-ci peut s'exercer activement sans tenir compte des considérations de justice et de probité.

Les sentiments religieux, produits de la vénération, de l'espérance et de la merveilleosité, existent et se satisfont souvent sans bienveillance et sans justice : l'intolérance fanatique et les persécutions en sont la preuve.

L'action des penchants et des sentiments ne peut être directement provoquée par un simple acte de la volonté. Ainsi l'on ne peut se dire je veux être ému par l'amour, par l'affection, par la vénération, par la crainte, par la colère ou par la gaieté, l'idéalité, etc.

L'action de ces facultés est spontanée quand une excitation intérieure des organes la provoque, ou bien elle est déterminée par les circonstances extérieures.

Dans le premier cas, c'est un mystère de l'organisation cérébrale, et un effet de ce mouvement intime qui fait agir les ressorts des organes d'après des lois dont la connaissance ne nous est pas acquise suffisamment et dont la cause sera une éternelle énigme.

Dans le second cas, les facultés sont mises en action par tout objet extérieur destiné par sa nature à les exciter.

La vue d'un malheureux provoque à l'instant même le sentiment de commisération qui provient de la bienveillance.

L'apparence du danger fait naître instantanément une émotion de crainte. Quand le tempérament est actif toutes les émotions sont plus facilement excitées. Dans tous les cas, dans l'état sain l'homme conserve le pouvoir d'agir ou de s'abstenir, mais il n'est pas le maître de sentir ou de ne pas sentir. Il peut même, avec une grande fermeté et une secrétivité prononcée, renfermer ses émotions en lui-même et ne pas laisser voir sur sa physionomie ce qu'il éprouve intérieurement, mais les émotions d'un tel homme sont aussi fortes que celles d'un homme qui en laisse éclater les transports quand il est également doué des facultés qui y sont sujettes.

Les représentations dramatiques peuvent exciter les penchants et les sentiments avec presque autant de force que la réalité, quand les acteurs ont le talent de l'imitation assez grand pour bien mettre en scène les aventures et les émotions attribuées aux personnages qu'ils représentent.

Les spectateurs sont affectés suivant la force de leurs sentiments naturels; l'illusion produite par un jeu pathétique et par la vérité des scènes est assez grande pour faire passer dans l'âme du plus grand nombre toutes les émotions représentées, quoique bien rarement l'intelligence du spectateur soit abusée et admette comme une réalité ce qui se passe sur la scène.

Cette sensation, dont chacun a pu éprouver les effets, prouve encore la séparation bien distincte des sentiments et de l'intelligence. Nous savons fort bien que ce n'est pas le véritable OEdipe qui désarmé par le repentir de Polynice

lui ouvre ses bras, et pressant sur son cœur ce fils qu'il retrouve, avec la fidèle Antigone sa compagne dévouée, les bénit tous deux, rend grâce au ciel de ce moment de bonheur, et se recueille en chantant ces paroles sublimes :

Le vrai bonheur sur la terre
Est dans la paix et la vertu !

Mais cette situation où le ressentiment est apaisé par la prière, où la tendresse paternelle reprend son empire, où la vénération, unie à tous les sentiments supérieurs, s'exprime en termes nobles et simples animés par la plus expressive harmonie, fait naître des émotions irrésistibles, et les larmes peuvent couler sans que l'esprit cesse d'être clairvoyant. Il n'y a assurément aucune illusion possible au milieu d'une salle d'opéra, et cependant la musique et la poésie, concourant à l'expression des sentiments par des moyens de convention, ont le pouvoir de provoquer la sympathie des spectateurs disposés aux émotions que la scène reproduit artificiellement.

Quelquefois le talent et l'énergie d'un acteur portent l'illusion à un tel degré, que certains esprits sont assez fortement émus pour se croire en présence de la réalité même. Les annales dramatiques mentionnent quelques faits curieux de ce genre. Un soldat des gardes suisses assistait comme factionnaire sur le théâtre à une représentation de *Médée*. Mademoiselle Clairon, dans la scène des imprécations, exprima avec tant de force les fureurs de la jalousie et l'emportement de la vengeance, que ce brave homme indigné s'avança sur le théâtre et lui donna un vigoureux coup de pied au derrière en s'écriant : « Va-t'en, chienne, à tous les diables ! » La célèbre actrice se trouva très-flattée de l'impression que son talent avait produit, elle eut l'esprit de re-

mercier l'auteur de cet hommage assurément moins fade et moins banal que ceux auxquels elle était accoutumée.

Si la vue de l'objet propre à exciter une faculté suffit pour la mettre en activité, on comprend l'importance de cette observation bien établie pour en tirer un principe d'une haute importance pour l'éducation des enfants. Il faut leur montrer des malheureux pour entretenir et exciter leur bienveillance : les exemples de justice, d'ordre et de vénération auront plus d'effet que des préceptes qu'ils verraient démentir par la conduite de leurs parents ou de leurs maîtres. La colère et la menace effraient et abrutissent les enfants timides, elles excitent et révoltent ceux qui ont une forte proportion de combativité, de destructivité et de fermeté.

Non-seulement les sentiments et les penchants sont mis en action par toute circonstance extérieure qui les provoque directement soit par une réalité capable de les émouvoir, soit par la parfaite imitation des sentiments, mais ils peuvent aussi être indirectement excités au moyen des facultés perceptives et réfléchives.

La vue d'un tableau charme les facultés de la forme, de la couleur, de l'étendue et de la localité ; elle excite l'attention de l'éventualité si quelque fait est représenté, et elle fait naître les émotions des sentiments que le peintre a réussi à bien exprimer. Mais cette excitation ne produira pas les mêmes effets sur tous ceux qui verront le tableau : d'abord le sujet sera plus ou moins intéressant suivant les différents caractères : s'il est religieux et mystique, il plaira aux personnes douées de vénération et de merveilles parce qu'il satisfera leurs sentiments dominants, mais d'autres y feront peu d'attention, et, peu touchées du caractère de la composition, ne feront cas que des qualités d'art. Ainsi les diverses émotions des sentiments et des penchants

peuvent être mises en jeu par des objets extérieurs qui, sans faire illusion au jugement, ont cependant le pouvoir de les exciter indirectement.

Enfin la lecture d'un livre produit sur les personnes sensibles, c'est-à-dire douées de sentiments prononcés et faciles à émouvoir, un effet tel qu'on les voit fondre en larmes ou rire aux éclats selon la nature du sujet.

Le plus souvent donc nos émotions sont dues à l'influence directe des circonstances extérieures, et quelquefois elles peuvent être produites par tout ce qui est capable d'agir sur elles indirectement. Les souvenirs ont aussi une grande part dans les causes d'excitation des sentiments et des penchants.

Telle est la liaison intime qui existe dans les fonctions des organes du cerveau, que dans un moment toute une série d'idées et d'émotions simultanées, quoique successives, se développe par suite d'un incident de peu d'importance. Ainsi la vue d'un objet qui en lui-même n'intéresse que les facultés perceptives, peut, dans certains cas, déterminer les plus fortes sensations : l'amour, l'amitié, la colère, la vanité, la bienveillance, la gaieté, etc., peuvent être tout à coup excités par l'objet le plus insignifiant, s'il rappelle des circonstances dans lesquelles ces sentiments ont été déjà provoqués.

Quand les facultés dominantes, et par conséquent les plus disposées à entrer en action, font ressentir leurs tendances par suite de cette force interne organique qui les pousse aux manifestations extérieures, elles dirigent le cours habituel des pensées. L'homme dont le cervelet est constamment actif, recherche les livres, les tableaux, les anecdotes qui satisfont le penchant de l'amativité. Les facultés intellectuelles très-grandes sont aussi quelquefois la cause d'une préoccupation habituelle ; l'immense variété des vocations

et des caractères provient de ce que jamais les organes ne se trouvent tous combinés dans les mêmes proportions relatives chez deux personnes : chacune d'elles a donc un goût qui lui est particulier. On se perdrait dans l'analyse et dans la définition de toutes les combinaisons que peuvent présenter les caractères suivant les proportions infinies du degré de volume et d'activité de chaque faculté.

Il suffit d'établir en principe que chaque faculté bien développée ne peut se soustraire soit à sa propre activité naturelle, soit aux excitations accidentelles.

« Les penchants et les sentiments ne forment pas des » idées , et il n'est pas possible d'exciter ou de rappeler » directement par la volonté les sensations ou les émotions » produites par eux : ces facultés n'ont donc pas dans leurs » attributions la perception , la conception , la mémoire et » l'imagination. Elles n'ont que la sensation , c'est-à-dire » que quand elles sont actives, on éprouve une sensation ou » une émotion ; mais la sensation n'est pas une faculté, c'est » un mode d'action * . »

* G. Combe.

CHAPITRE HUITIÈME.

ATTENTION, PERCEPTION, CONCEPTION, IMAGINATION, MÉMOIRE.

La phrénologie donne une signification particulière à ces termes du langage philosophique.

ATTENTION.

Selon elle, l'attention est l'état naturel simple de toute faculté dont l'organe est suffisamment développé, c'est son premier degré d'activité : ainsi la faculté des formes, celle du coloris et celle des tons, sont attentives dès que des formes, des couleurs et des sons sont mis en rapport avec elles par l'intermédiaire des sens de la vue et de l'ouïe.

Il y a autant de sortes d'attention que de facultés : les penchants et les sentiments ont un degré d'attention qui leur est propre, c'est-à-dire qu'ils sont éveillés et excités par les objets extérieurs capables de faire impression sur eux : ainsi la vue d'un malheureux attire l'attention de la bienveillance ; la vue d'une église, d'un signe du culte religieux attire celle de la vénération : toute faculté faible est peu attentive à l'objet qui la concerne : un exemple fera bien sentir cette manière d'être des facultés : Un homme doué d'une grande bienveillance et peu porté aux pratiques religieuses, passe devant une chapelle sans y entrer et sans se découvrir parce que son attention n'a pas été excitée par l'aspect d'un édifice qui lui est indifférent ; mais, à quelques

pas de là, un misérable étendu sur la route invoque la pitié des passants : il s'arrête attentif, il s'émeut, il s'approche du pauvre, le console et lui donne des secours. Un dévot très-peu bienveillant mais scrupuleusement attaché au culte et à l'accomplissement des pratiques de dévotion, a vu de loin la chapelle; déjà l'attention que cet objet excite en lui modifie son maintien; il entre avec l'air pénétré que les sentiments religieux excités prennent d'ordinaire quand il s'agit de culte et d'adoration; il s'humilie, il récite exactement les formules consacrées, et se retire avec la satisfaction d'un devoir accompli : il n'a pas vu le pauvre affligé, il ne l'entend pas; sa vénération satisfaite ne peut suppléer à la bienveillance absente, et le dévot sans commisération passe outre tout à fait inattentif à la misère et aux souffrances.

PERCEPTION.

La perception a lieu dès que l'attention est excitée; c'est une opération instantanée de toute faculté : mais la perception en est le moindre degré d'activité : une faible proportion de développement d'une faculté suffit à la perception : ainsi l'éventualité, l'individualité, les formes, les tons peu prononcés perçoivent l'existence des faits, des objets, de la configuration extérieure des choses et des sons qui se font entendre, par le seul fait de leur destination spéciale primitive. La perception diffère de la sensation : la première est un attribut des facultés perceptives, la seconde appartient aux penchants et aux sentiments : l'attention est commune aux différents ordres de facultés.

CONCEPTION.

La conception est un degré plus grand d'activité dans les facultés perceptives, c'est une perception vive et rapide;

elle annonce un plus grand développement des organes : les facultés plus fortes ont une sphère plus étendue ; l'organe des formes, très-large, non-seulement voit et perçoit sans effort toutes les combinaisons possibles de formes, mais encore il s'en rend compte rapidement ; il les reconnaît, il les distingue au premier coup d'œil : il conçoit par lui-même des formes nouvelles ; il les combine par un effort d'invention qui est l'attribut de toute faculté puissante : il en est de même pour les tons, les nombres, les localités, l'individualité et les autres facultés perceptives : ce haut degré de conception est alors appelé imagination.

IMAGINATION.

Dans le langage ordinaire, on dit qu'une personne a de l'imagination quand ses idées ont une tournure et une tendance poétiques, quand elle parle avec une certaine abondance ; dans ce sens, cela veut dire que cette personne a les facultés de l'idéalité et du langage très-prononcées avec une certaine intelligence, mais avec un jugement que les sentiments dominent quelquefois.

Dans le langage phrénologique, l'imagination est cette qualité qui résulte de la force et de l'énergie active de toute faculté intellectuelle très-développée ; tous les grands artistes, tous les hommes de génie dans les sciences, ont le don de l'imagination, parce que leurs facultés spéciales ont un degré de développement qui donne l'invention et l'abondance d'idées dans la sphère de chacune de ces facultés.

L'idéalité jointe à l'imagination porte à chercher la perfection et la beauté dans tout ce qu'on invente. Raphaël et Callot avaient une imagination fertile, mais le premier y joignait plus d'idéalité et un ensemble de facultés affectives différent qui le portait vers la parfaite expression des senti-

ments, tandis que le second, avec une faculté d'imitation aussi très-prononcée, ne s'occupait qu'à multiplier la représentation d'une foule de faits en tout genre, et surtout ceux qui satisfaisaient sa verve et sa gaieté naturelles.

MÉMOIRE.

La mémoire étant le pouvoir de reproduire les impressions qu'on a déjà reçues, il est évident que c'est une qualité qui appartient aux facultés agissantes; c'est un mode d'action et non pas une faculté particulière : mais la mémoire paraît être surtout un attribut des facultés perceptives et réfléchives; c'est par la prompte et nécessaire influence réciproque des facultés que les sentiments et les penchants semblent avoir de la mémoire : ainsi le souvenir d'une injure excite le ressentiment, comme le souvenir d'un bienfait excite la reconnaissance et le respect; le souvenir d'un grand danger renouvelle une émotion de crainte, et le rouge monte quelquefois au visage par une répétition d'un sentiment de honte causé par une émotion reproduite de la conscienciosité et de l'approbativité. Mais ces émotions ne se renouvellent ainsi que parce que l'éventualité a conservé le souvenir des faits, et si la vue d'un objet peut faire éprouver aux sentiments et aux penchants des impressions qui les affectent encore vivement, c'est que cet objet rappelle un événement dans lequel il a figuré; les perceptions de forme, de couleurs, de place, un son, une date, soit que une seule ou plusieurs de ces choses frappent les sens ou se réfléchissent dans la mémoire, ont le pouvoir, en rappelant un fait dont l'éventualité a gardé le souvenir, de réveiller les émotions anciennement éprouvées. Il y a autant de sortes de mémoires que de facultés intellectuelles primitives; chaque faculté, quand elle est saine et bien développée, a le pou-

voir de reproduire ses impressions à volonté, de les conserver pendant longtemps et de les évoquer par souvenir toutes les fois qu'elle est active et qu'elle désire les éprouver de nouveau. Quelques personnes sont douées d'une mémoire prodigieuse, mais rarement universelle : la mémoire qu'on rencontre le plus souvent est celle des mots, provenant de l'activité et du développement de l'organe du langage ; la mémoire des faits, qui résulte d'une forte éventualité ; la mémoire des personnes, attribut de la faculté des formes et de celle de l'individualité ; la mémoire des lieux, des sites, des contrées parcourues, c'est un mode d'action de la faculté des localités combinée avec la forme et l'étendue ; la mémoire des dates, provenant de l'activité des organes du temps, de l'ordre et des nombres ; la mémoire des sons, du chant, de la musique et des combinaisons musicales de tout genre, attribut d'un grand et actif organe des tons.

On sait que la mémoire peut s'étendre par l'exercice ; en effet l'exercice augmente l'activité des facultés.

On sait aussi que la mémoire est fragile, qu'elle diminue et s'éteint, qu'elle est quelquefois intermittente, cela tient à des causes qui ne sont pas toutes susceptibles d'être analysées et définies : l'âge, la santé, les changements qui surviennent dans le tempérament et dans la constitution, l'épuisement, les occupations forcées, les habitudes, etc., modifient sans doute beaucoup la mémoire : en général, elle est plus grande dans la jeunesse et elle diminue à mesure qu'on avance en âge.

Quand on dit qu'une personne a de la mémoire, il faut, pour être exact, désigner l'espèce de mémoire dont elle est particulièrement douée : on peut avoir à la fois plusieurs mémoires, cela arrive quand les facultés perceptives sont grandes, mais il y en a toujours une plus excellente, plus

étendue que les autres, parce que la nature ne prodigue pas tous les dons à la fois avec la même générosité.

Il est impossible d'apprécier exactement, par un examen phrénologique, le plus ou moins de mémoire que comporte le développement de telle ou telle faculté : en général la mémoire est une qualité appartenant à toute faculté prononcée; mais telle est la délicatesse de la matière cérébrale, tels sont les mystères de son organisation et de sa texture, et telle est la variété insaisissable des modes d'action d'organes si délicatement composés et l'influence du tempérament, qu'on ne peut rien déterminer, quant au degré de mémoire, en examinant l'apparence et la saillie que forment les organes du cerveau à l'extérieur de la tête : un organe existe, il agit encore avec puissance, et cependant il a souvent perdu le degré éminent de mémoire dont il était doué précédemment. Il arrive fréquemment que la mémoire réduite et affaiblie, peu capable de conserver les impressions actuelles, conserve encore l'étonnante faculté de se rappeler les impressions de la jeunesse et de l'enfance; on observe cet effet chez les vieillards, chez les personnes dont l'intelligence est affaiblie, et quelquefois chez des individus tombés en démence. Il semble que ces impressions, gravées dans la faculté qui les ressentait à l'époque où elle jouissait d'une mémoire active, sont plus profondément empreintes et n'ont pas été effacées par le temps ou par la maladie. Le souvenir des premières émotions de plaisir ou de peine survit à l'oubli qui enveloppe la plupart de celles qui leur ont succédé dans une longue carrière. Du reste les événements importants se fixent plus fortement dans la mémoire que les circonstances ordinaires : naturellement l'impression ayant été plus forte a laissé des traces plus profondes, et l'esprit se rappelle même les petits détails qui se rapportent à ces événements notables, comme aussi les

sentiments sont susceptibles d'éprouver, jusqu'à un certain point, les émotions dont ils furent alors si fortement atteints. La force, l'étendue, la netteté et la reproduction précise et minutieuse du souvenir dépendent de la nature individuelle, et de ces nuances indéfinissables, insaisissables qui modifient, dans chaque personne, les sensations et l'action des facultés. La phrénologie se borne à distinguer les différentes sortes de mémoire, en les rapportant à chacune des facultés intellectuelles primitives suivant l'analyse qui a été faite de leur nature.

CHAPITRE NEUVIÈME.

JUGEMENT, BON SENS, PÉNÉTRATION.

Le jugement est le résultat de l'activité des facultés réflexives, la comparaison et la causalité.

Quand ces facultés sont bien développées, elles ont une tendance naturelle à agir ; la comparaison cherche et voit les rapports des choses entre elles, la causalité cherche les causes de tout ce qui existe : la combinaison de ces deux facultés a pour résultat un jugement porté sur telle ou telle circonstance, et une décision prise pour une action déterminée.

Le jugement ne peut être sain que quand il est éclairé, c'est-à-dire quand les facultés perceptives d'un individu sont suffisamment grandes et actives pour fournir aux facultés réflexives des connaissances exactes, et quand ses penchants et ses sentiments sont dans une bonne proportion et ne lui donnent que des inspirations convenables.

Il ne suffit pas de posséder de grandes facultés réflexives pour avoir un bon jugement : pour bien juger il faut avoir bien observé, il faut bien voir et bien connaître, par conséquent il faut de bonnes facultés perceptives. Mais aussi l'avantage que donne la possession de ces dernières est bien affaibli quand elles ne sont pas accompagnées de facultés réflexives suffisantes : dépourvues de causalité et de comparaison, leur sphère est bornée ; ce ne sont plus que des instincts sans étendue, des aptitudes dont on ne peut pas tirer

un grand parti, parce que le jugement n'en combine pas les actions et ne les applique pas à des objets importants. Ainsi beaucoup de talents naturels, après s'être manifestés dès l'enfance par des dispositions extraordinaires, avortent et ne répondent pas aux espérances qu'ils avaient fait concevoir, parce que les facultés réfléchives peu développées s'opposent à des conceptions d'un ordre élevé : il ne suffit pas de posséder un instrument excellent, il faut avoir assez de capacité et de jugement pour l'utiliser et en tirer toutes les ressources dont il est capable.

Quelle que soit l'intelligence dont un homme est doué par suite d'une belle proportion des organes qui la composent, si ses penchants sont trop grands et trop actifs, son jugement sera altéré par l'influence fâcheuse des penchants dominants.

Ainsi Henri IV, entraîné par un trop fort penchant de l'amativité dans l'ardeur d'une passion nouvelle, s'oublia jusqu'à contracter un engagement irréfléchi dont le jugement du vertueux et courageux Sully, justement indigné, fit justice en déchirant l'écrit aux yeux mêmes du prince étonné. On sait que les passions rendent aveugle, c'est-à-dire qu'elles l'emportent sur le raisonnement : les sentiments trop actifs peuvent aussi fausser le jugement : la bienveillance elle-même, cette admirable faculté innée, quand elle est trop forte, fait commettre des actions que le bon sens condamne : elle empêche, par une excessive indulgence ou par une charité mal entendue, le bon effet des lois et des règlements qui doivent mettre un frein à des abus dont la société cherche à se garantir : elle épargne les coupables mal à propos, et quand au contraire une juste sévérité est nécessaire, elle encourage la fainéantise et le vagabondage et nuit sans s'en douter, parce qu'elle ne raisonne pas, aux bons ouvriers et aux malheureux dignes d'intérêt.

La vénération exerce aussi sur le jugement une influence fâcheuse quand elle engage un homme à agir dans le sens trop absolu de sa tendance : ainsi un respect trop grand pour des institutions antiques, de trop grands égards pour le rang des personnes, une subordination trop humble envers des supérieurs peuvent empêcher le jugement d'agir avec une indépendance convenable : quant aux sentiments religieux très-prononcés et produits par une grande vénération jointe à l'espérance et à la merveilleosité, leur influence sur le jugement est immense, prodigieuse, inévitable et absolue : elle va, comme on sait, jusqu'à déterminer celui qu'elle subjugue à faire abnégation de son propre jugement, à s'abstenir de toute réflexion, et à se soumettre à des décisions sans contrôle.

La phrénologie appelle jugement la décision adoptée par les facultés réfléchitives sur les sentiments et les idées provenant des facultés affectives et perceptives. Un jugement sain est le résultat d'une heureuse combinaison de tous les organes jointe à un tempérament actif et à l'expérience.

Il est évident qu'une certaine maturité est nécessaire et que le jugement d'un homme arrivé à l'âge mûr est meilleur, à mérite égal, que celui d'un jeune homme : les facultés ayant acquis par l'exercice et par l'épreuve des circonstances toute l'étendue et toute la portée dont elles sont susceptibles.

Dans l'application de la phrénologie à la connaissance des hommes, si l'on veut se rendre compte du degré de jugement dont une personne est douée, surtout ce jugement sain et pratique qui règle la conduite dans la vie ordinaire et qui donne le bon sens naturel, il ne faut pas se borner à examiner le front et à en mesurer le développement dans la pensée qu'il est le siège particulier de l'intelligence et du ju-

gement. Après avoir jugé si le tempérament annonce une certaine activité, il faut apprécier l'ensemble de la combinaison des organes en général : on trouvera que le bon sens résulte du développement égal de tous les organes, surtout quand les penchants et les sentiments sont dans un bon rapport entre eux et que les organes de l'intelligence ont une saillie et une largeur convenables sans être remarquables. Cet ensemble d'organisation, où rien n'est exagéré ni défectueux, constitue un caractère modéré chez lequel aucun désir ne prend un ascendant désordonné et qui cependant est capable d'éprouver tout genre d'émotion et de sensation : ce parfait équilibre est rare, aussi le bon sens n'est pas une qualité de caractère et d'esprit très-commune.

On rencontre des exemples de bon sens et de jugement pratique chez des personnes qui n'ont qu'un très-faible développement des facultés réfléchies, quand il y a dans l'ensemble de leur organisation une proportion heureuse. En effet, quand les penchants et les sentiments modérés ne recherchent pas leur satisfaction à tout prix, quand ils se balancent et se combinent dans leur développement et dans leur activité de manière à ne produire que de sages désirs et des émotions douces, une très-faible dose de jugement peut suffire pour diriger dans une carrière modeste, dans un commerce où l'ordre, l'exactitude et quelques connaissances spéciales suffisent, un homme dont la causalité et la comparaison seraient presque nulles. M. G. Combe cite un cas particulier de ce genre : « On me désigna une personne » qui avait le front d'un idiot et qui cependant gérait son » commerce avec une prudence et un succès remarquables, » et s'était, par ses bonnes qualités, acquis l'estime de ses » entours. En l'examinant, je lui trouvai un beau tempérament nervoso-sanguin, et le front très-fuyant il est vrai,

» mais les organes du savoir bien développés, et les pen-
» chants et les sentiments développés parfaitement et dans
» une bonne proportion. Les organes de la conscienciosité,
» de la vénération, de la bienveillance, de l'amour de l'ap-
» probation, de l'adhésivité et de la circonspection étaient
» tous très-développés et indiquaient à la fois les sources de
» sa prudence, de son bon sens et de ses bonnes qualités.
» Pour m'assurer si la phrénologie était d'accord avec la
» conformation de sa tête, je recherchai quelle était sa
» puissance de logique, et ses amis me dirent que, quoi-
» qu'il aimât la lecture, on s'était étonné qu'il n'eût
» jamais compris la signification d'un grand nombre de
» mots très-simples, et je me convainquis que ces mots
» étaient toujours des termes abstraits formés par la causa-
» lité et la comparaison. Cet individu non-seulement ne
» pouvait raisonner avec suite, mais dans le discours ordi-
» naire il faisait une fausse application de tous ces termes
» et ne paraissait nullement les comprendre. C'est exacte-
» ment ce qu'un phrénologue aurait prédit. »

Le jugement et le bon sens n'appartiennent donc pas à ces organisations où dominant soit les penchants, soit les sentiments : l'intelligence peut être vaste, la force d'esprit et la capacité peuvent être d'une grande étendue et d'une remarquable puissance, mais le jugement sera défectueux dans bien des circonstances.

Le jugement n'existe pas non plus dans une tête où les facultés intellectuelles sont trop rétrécies et faibles.

La pénétration est le résultat d'une belle organisation intellectuelle : avec des facultés perceptives bien développées on connaît les qualités physiques des objets, on est attentif à tout ce qui est, à tout ce qui se fait, on possède cette intuition qui fait découvrir et deviner instinctivement les procédés des arts, les éléments des sciences; la comparaison

et la causalité jugent par l'examen, le rapprochement et l'analyse, et cet ensemble d'opérations de l'esprit constitue la pénétration vive et profonde qui ne laisse rien échapper et qui se rend compte de tout.

CHAPITRE DIXIÈME.

VOLONTÉ.

Si l'on entend par cette expression le vif désir qu'on éprouve de faire une chose, c'est un mode d'action de toute faculté forte et active, et il y a autant de volontés que de désirs.

Si le mot volonté s'emploie pour exprimer une résolution prise, une détermination arrêtée : *telle est ma volonté, je ferai selon ma volonté*, alors ce mot signifie qu'après un examen, un choix auquel le jugement a pris part, on s'est décidé à agir de telle ou telle manière ; le sentiment instinctif de la fermeté donne beaucoup de force à cette décision et fait persévérer dans ce qui a été résolu : quand on dit qu'une personne a une volonté ferme, inébranlable et qu'on ne peut changer, on peut conclure, avec la phrénologie, que cette personne a les organes de la fermeté et de la combativité très-forts, une faible circonspection, et une vénération peu marquée.

Quand on éprouve des désirs qu'on ne peut satisfaire parce que les sentiments supérieurs les blâment et que la raison en démontre les inconvénients et le danger, la volonté supprime et refoule ces désirs ; dans ce cas, on ne fait pas ce qu'on voudrait, et c'est par un effort de la volonté qu'on y parvient ; les désirs sont involontaires ; mais toute action est le résultat de la volonté, et ce n'est que dans les cas de folie et de maladie que l'irrésistibilité des désirs en-

traîne à des actions involontaires, c'est-à-dire irréfléchies. la volonté est donc le résultat de l'intervention des facultés réfléchies qui décident et déterminent l'action : la volonté est plus ou moins éclairée suivant le degré d'intelligence.

Quelques personnes, suivant une expression usitée, n'ont pas de volonté : on en fait ce qu'on veut, tout leur est égal ou indifférent; cependant elles ne manquent pas d'intelligence : le défaut de fermeté et de combativité, une certaine apathie naturelle, provenant d'un tempérament peu actif, beaucoup de bienveillance, de vénération, et, en général, les penchants peu prononcés, constituent ce caractère mou et facile dont on abuse souvent.

D'autres personnes, au contraire, ne désirent et ne demandent qu'une chose, c'est de faire leur volonté : douces, inoffensives, dépourvues d'orgueil, et douées de tous les bons sentiments et d'une intelligence plus ou moins grande, elles ne froissent personne, elles n'imposent jamais leurs volontés aux autres, elles ne réclament que la liberté de faire ce qui leur plaît : elles sont très-malheureuses si quelque obstacle les en empêche; elles redoutent et évitent toute sujétion sans cependant manquer à aucun devoir; l'indépendance est leur bien suprême. Ce caractère assez commun s'explique par une combinaison de facultés : elles ont de la fermeté, de l'estime de soi, pas d'approbativité, de la secrétivité, pas de combativité, la circonspection assez grande. Il y a bien des nuances qu'il serait trop long d'analyser dans les caractères dont l'indépendance est le premier besoin; la base de cette tendance est surtout dans le grand développement de l'organe de la fermeté, tandis que celui de l'approbativité est très-faible.

Certaines personnes exercent autour d'elles un despotisme intolérable : il faut leur céder en tout pour avoir la paix : non-seulement elles exigent la soumission, mais encore il

faut obéir à leurs volontés et faire ce qu'elles ordonnent : dans une sphère plus élevée, ce sont des tyrans, des supérieurs et des chefs durs et absolus, dont le commandement est impérieux, les exigences rigoureuses, et dont les ordres doivent être exécutés sans délai et sans omission. Une excessive fermeté, beaucoup d'estime de soi, de combativité, de destructivité, avec peu de bienveillance, de vénération et de conscienciosité, composent ces caractères despotiques.

Des femmes, des enfants montrent souvent de pareilles dispositions, c'est l'effet d'une organisation analogue : quelquefois ce n'est pas de vive force que la volonté cherche à s'imposer et à triompher de toute résistance ; la secrétivité supplée à la combativité quand celle-ci, peu forte, ne prête pas un appui suffisant à la fermeté ; c'est par la ruse, par la cajolerie et par mille moyens détournés, combinés avec plus ou moins d'intelligence, que la volonté arrive à ses fins. Les femmes, chez qui en général la secrétivité est plus développée que la combativité, savent employer un art infini pour satisfaire leur volonté et amener peu à peu à une servitude complète, mais habilement déguisée, ceux dont elles dépendent par leur condition sociale.

CHAPITRE ONZIÈME.

RÊVES.

De tout temps et dans tous les pays les rêves ont beaucoup préoccupé l'esprit humain : dans les temps d'ignorance la crédulité a fait adopter les interprétations les plus extraordinaires : le sentiment de la merveilleosité se complaisait à trouver dans les rêves une inépuisable matière à conjectures mystérieuses : on y voyait des présages, des pressentiments, des avertissements envoyés par Dieu même; les devins, les interprètes des songes y découvraient l'avenir, et de nos jours encore bien des personnes sont convaincues que leurs rêves doivent avoir une signification.

La phrénologie explique parfaitement l'origine des rêves, la variété de leurs formes, des images qu'ils présentent et des émotions qu'ils font éprouver.

Le sommeil qui, d'après les lois naturelles, succède à l'activité du corps et de l'esprit, est rarement assez profond pour absorber tout à fait l'activité du cerveau : dans notre état social surtout, où l'équilibre entre les fonctions corporelles et les fonctions intellectuelles n'existe pas, puisque souvent le corps est privé d'exercice tandis que l'esprit est trop excité, trop fatigué, le sommeil doit être imparfait : quand la fatigue du corps donne le besoin de repos, le sommeil est essentiellement réparateur : l'engourdissement est complet et presque toujours exempt de rêves; mais si l'esprit, excité par les travaux du jour, fatigué par une longue

application, suspend ses occupations, cette fatigue partielle, qui n'est pas éprouvée par le corps privé d'exercice et par les autres facultés de l'esprit qui n'ont pas été occupées, ne peut plonger l'individu dans un assoupissement complet et régulier : on cherche le sommeil, il arrive enfin, mais ce sommeil est souvent agité par des rêves.

Les sens sont endormis, le plus grand nombre des organes du cerveau est assoupi et inactif, mais, par suite d'une excitation interne indéfinissable, quelques facultés deviennent actives, et cette activité les met en jeu séparément sans se combiner avec celles dont les organes se reposent : c'est pourquoi leurs conceptions ont quelque chose de bizarre, de décousu, et présentent ces circonstances étranges, fantastiques, qui sont le caractère particulier des rêves.

Le plus souvent les rêves se ressentent des préoccupations de la veille, et, en général, ils portent l'empreinte du caractère et des facultés dominantes de l'individu.

Le voluptueux, habituellement livré au penchant de l'amativité, poursuit dans ses rêves la satisfaction de ses désirs effrénés; l'ambitieux, l'avare rêvent puissance et trésors; celui chez qui la merveillosité domine verra dans ses songes se multiplier les visions fantastiques, merveilleuses et surnaturelles; si sa circonspection est très-forte, des fantômes effrayants lui apparaîtront; des animaux terribles, des démons, des catastrophes inouïes agiteront son sommeil et lui feront éprouver les angoisses de la terreur.

Les artistes doués d'imagination, c'est-à-dire d'une grande puissance et d'une grande activité des facultés intellectuelles spéciales, telles que la forme, l'étendue, le coloris, les localités ou les tons, jouissent dans leurs rêves d'une fécondité merveilleuse d'invention et de spectacles magnifiques enfantés par ces facultés exaltées. Quels superbes palais, quels

tableaux parfaits, que de formes riches et variées à l'infini, quels immenses et ravissants paysages, quelle harmonie délicate ravissent en extase le peintre, l'architecte et le compositeur dont une excitation particulière vient animer les facultés artistiques, tandis que le sommeil captive leurs sens et suspend l'intervention du jugement et de la volonté!

Il est certainement impossible de savoir comment certaines facultés veillent quand d'autres sommeillent, et les personnes qui veulent absolument qu'une puissance surnaturelle préside aux rêves, pourront toujours dire que c'est cette puissance qui éveille les facultés et qui leur donne cette activité singulière : quant à la nature des rêves et à la multitude de conceptions et d'idées qu'ils présentent et dont s'étonnent ceux qui les ont involontairement produits, il suffit, pour s'en rendre compte d'une manière générale, de se représenter combien peut être étendue la sphère de chaque faculté, quelle accumulation de souvenirs existe dans le cerveau, et combien elle peut fournir d'images à l'esprit; et enfin quelle multitude de combinaisons peut et doit résulter de l'activité de toutes les facultés innées agissant ensemble ou séparément avec différents degrés d'énergie et d'étendue : il faut aussi avoir toujours présente à l'esprit cette considération importante, que le cerveau est un appareil nerveux dont les conditions de structure intime, d'activité, de finesse, de sensibilité, etc., sont inconnues, et que son organisation si délicate doit être, comme tous les autres appareils, susceptible d'une foule de modifications, suivant le type et le tempérament individuels.

Les sens présentent un grand nombre de particularités dans leurs impressions; l'estomac est sujet à des bizarreries que rien n'explique; les facultés ont aussi des tendances particulières, des manières d'être dont on ne peut se rendre aucun compte; telle personne aime une couleur de préfé-

rence à toute autre , certains sons agissent sur la faculté des tons et lui sont plus agréables que les autres ; la faculté des formes affectionne certaines formes , la localité préfère certains sites ; ce sont là des nuances comme la nature en présente dans toutes ses productions, puisqu'elle n'a jamais, dit-on , produit deux objets identiquement pareils ; le retour de certains rêves, les idées étranges que les facultés actives enfantent dans cet état particulier d'excitation, ne peuvent pas non plus être expliqués ; mais puisque toutes nos conceptions dépendent du cerveau et de ses organes particuliers, on trouvera toujours que les rêves se ressentent de l'organisation individuelle et rappellent le plus souvent les idées et les émotions qui sont le plus familières à celui qui rêve.

CHAPITRE DOUZIÈME.

HABITUDE.

Qu'est-ce que l'habitude? La signification simple du mot exprime une manière d'être constante, une tendance à reproduire les mêmes actions. L'habitude, dit-on, est une seconde nature; cela veut dire sans doute que les effets de l'habitude ont autant de force que les inclinations naturelles. On prétend que c'est l'habitude qui détermine la plupart des actions humaines, et l'on va jusqu'à dire que ce sont les habitudes bonnes ou mauvaises qui rendent les hommes vicieux et méchants, ou bons et moraux. Il y a inexactitude et confusion dans ces définitions; le vague et le défaut de précision et de justesse de l'analyse philosophique se fait sentir ici comme dans beaucoup d'autres cas, et chacun se fait une idée à sa convenance de l'influence de l'habitude et de ses effets.

La phrénologie jette sur cette question la même lumière qu'elle répand sur toutes celles qui ont rapport à l'observation de la nature humaine. Ainsi nous établirons, d'après les principes de cette science, que l'habitude est un état produit dans chaque faculté par l'exercice et par la répétition des actions qui sont de son domaine : c'est le résultat naturel d'une excitation plus fréquente de certains organes.

L'éducation a pour but d'exercer les facultés et de leur faire prendre de bonnes habitudes. Tous les penchants, tous les sentiments peuvent être dirigés de manière à ne

porter qu'à des actions irréprochables, et c'est en cela que consiste le principal bienfait de l'éducation et son pouvoir salutaire. Tous les enfants doués d'une organisation dans laquelle un équilibre suffisant existe entre les facultés, sont facilement assujettis à une discipline qui leur donne des habitudes de travail, d'ordre et de bonne conduite. Ceux dont l'organisation native contient des dispositions assez fortes pour les entraîner à des abus, ont surtout besoin d'une surveillance et d'une instruction qui les empêche de se laisser aller aux tendances mauvaises des penchants ou des sentiments trop développés; il faut de bonne heure, soit en exerçant avec soin les facultés capables de contrebalancer et de contrôler l'influence pernicieuse des organes trop forts, soit en éloignant d'eux toutes les occasions de faire le mal et de s'entretenir dans des dispositions vicieuses, les habituer à la soumission à la règle et à l'accomplissement du devoir : heureux si l'on parvient ainsi à leur donner de bonnes habitudes fondées sur l'exercice des sentiments supérieurs et de l'intelligence, et sur l'amortissement des penchants. On sait trop que quelquefois la meilleure éducation échoue contre la force des inclinations perverses qui entraînent certaines natures mal nées, et que, malgré tous les efforts pour les corriger et les instruire, les plus détestables penchants dégénèrent en habitude invétérée.

Ce sont heureusement des cas exceptionnels que la phrénologie ferait aisément reconnaître; elle constate alors une organisation défectueuse qu'il faut ranger parmi les anomalies et les aberrations de la nature : un jour sans doute elle fera adopter les mesures convenables pour que la société n'ait rien à redouter de ces êtres mal organisés enclins au mal par une force irrésistible.

En bien comme en mal les habitudes sont en rapport avec la force des dispositions innées. Toute faculté grande

et active est disposée à se satisfaire, et elle prend aisément toutes les habitudes qui peuvent dériver de la nature de ses tendances.

« Un enfant, dit M. G. Combe, acquiert-il à l'école l'habitude de se quereller et de se battre, il est évident que comme ces actes sont les manifestations de la destructivité et de la combativité, il acquerra cette habitude d'autant plus vite que ces organes seront plus développés et moins contrôlés par d'autres. Si ces organes sont petits ou si les organes supérieurs sont dominants, l'enfant sera naturellement peu disposé à quereller, et n'en acquerra l'habitude que très-difficilement, n'importe où il sera placé.... Beaucoup d'enfants ne peuvent acquérir l'habitude de se quereller même alors qu'ils y sont poussés par les circonstances. »

L'avocat, en s'exerçant à la plaidoirie, arrive à posséder une habitude d'improvisation et de discussion; l'exercice augmente l'étendue de toute faculté, mais les résultats sont proportionnés à la force plus ou moins grande de l'organisation : ainsi tel homme arrive à la plus grande puissance dans l'ordre des facultés qu'il met en jeu, et tel autre, malgré des efforts persévérants, n'arrive qu'à de faibles résultats. C'est ce qu'on observe tous les jours dans les arts et dans les sciences, et c'est là une des plus fortes preuves en faveur de la pluralité et de la spécialité des organes déterminés par la phrénologie. Selon cette science, l'organe cérébral exercé grandit et se fortifie; il acquiert une activité et une puissance plus grandes et plus de facilité dans ses fonctions, mais ce n'est pas le principe immatériel, l'âme spirituelle qui est ainsi susceptible de perfectionnement ou incapable de progrès, ce sont les instruments par lesquels elle se manifeste qui sont plus ou moins parfaits. Tout système purement métaphysique est impuissant pour expliquer ce phé-

nomène, il n'a plus rien de mystérieux et d'inconcevable si l'on reconnaît avec l'Évangile que les dons sont différents, et avec la phrénologie, qu'ils dépendent de l'organisation du cerveau.

Les facultés, ainsi que nous l'avons expliqué, ont une sphère d'action très-étendue : une foule d'usages, d'applications diverses, peuvent découler de chacune d'elles et surtout du nombre infini de leurs combinaisons : c'est la source des habitudes si différentes qu'on remarque chez les nations et chez les individus. Un grand nombre de ces habitudes provient de l'influence du climat, du genre de vie qui est la conséquence des ressources locales, des croyances religieuses, de l'état social et politique de chaque contrée.

Les plus fortes tendances du caractère national ou individuel déterminent les habitudes les plus importantes. Ainsi quand l'ensemble des facultés qui composent le sentiment religieux est dominant et forme le trait marqué du caractère, l'habitude des pratiques du culte existe à un degré prononcé, soit chez des nations entières, soit chez des individus considérés isolément. Dans ce cas l'habitude est le résultat du besoin de satisfaction qu'éprouve toute faculté dominante.

Quant aux usages particuliers à chaque culte, consacrés par ses lois et devenus habituels, ils dépendent d'une foule de combinaisons qui échappent à l'analyse ; quelques-uns sont justifiés par le climat, tels que les ablutions, les règles d'abstinence, et les cérémonies pratiquées suivant l'ordre des saisons.

Les sacrifices humains ont lieu et se renouvellent encore dans les pays où la destructivité se combine dans une forte proportion avec le sentiment religieux fanatique. L'anthropophagie est encore sur quelques points du globe une exé-

crable habitude à la fois religieuse et guerrière, que la civilisation européenne, lentement inoculée, aura peine à extirper complètement.

Il y a des choses qu'on fait par habitude, et cela veut dire qu'on les fait parce qu'on les a vu faire à d'autres, parce qu'on a été élevé comme eux; ce sont des actes sans importance qu'on fait machinalement et par imitation. La plupart des usages qui n'ont pas pour but direct la satisfaction de sentiments prononcés, sont ce qu'on peut appeler des choses d'habitude qu'il serait tout à fait indifférent de faire de toute autre manière : ni le jugement ni les sentiments ne s'opposeraient à ce que ces usages fussent abolis ou modifiés : ces habitudes-là se conservent précisément parce qu'il n'y a ni intérêt ni nécessité à s'en défaire; cependant il est difficile de se défaire même de ces petites habitudes insignifiantes, le pli est formé, on ne l'effacerait pas sans peine. Il est important de remarquer combien les fibres musculaires et cérébrales contractent aisément des manières d'agir qui se répètent et constituent des habitudes. Il est donc indispensable de veiller à ce que dès l'enfance ce pli presque ineffaçable, formé dans le tissu encore tendre d'un cerveau qui se façonne au gré des premières impressions, ne renferme que des habitudes saines et morales.

Les penchants, surtout à cause du volume de leurs organes et de l'énergie de leurs impulsions, ont plus que les autres facultés besoin d'être dirigés. L'amativité, par exemple, inspire quelquefois, dès l'enfance, des désirs précoces, des instincts érotiques qui disposent à contracter des habitudes pernicieuses : les parents et les chefs d'institution y remédieront plus facilement quand ils pourront, d'après l'organisation cérébrale, reconnaître l'existence de ce penchant à un degré capable de faire concevoir des soupçons sur certains enfants : il est déjà trop tard quelquefois quand on ne

s'aperçoit de cette malheureuse habitude que par les ravages qu'elle a causés sur la santé.

Le jugement doit toujours présider aux actions que les sentiments inspirent, et les maintenir dans des limites convenables. Le sentiment de la gaieté et celui de l'imitation ne peuvent être livrés à toute leur verve naturelle, parce que l'habitude de tourner tout en plaisanterie ou l'habitude de tout contrefaire sont des abus qui résulteraient de leur continuelle et libre manifestation.

L'habitude du mensonge peut provenir de causes différentes : on distingue le menteur pour tromper, du menteur qui ne cache la vérité que pour ne pas encourir le blâme. Le premier agit sous l'influence d'une forte secrétivité combinée avec l'acquisivité, et non contrôlée par une conscienciosité suffisante, il ment d'habitude à son profit; l'autre, par l'effet d'une grande circonspection combinée soit avec l'estime de soi ou l'approbativité et accompagnée d'une secrétivité prononcée, n'avoue jamais franchement son erreur ou son tort, et pour épargner un échec à son amour-propre ou à sa vanité, ou pour échapper à une punition, il a recours au mensonge et ne veut jamais convenir de sa faute : plus il a de fermeté avec peu de conscienciosité, plus il s'obstine et s'entête dans ses dénégations ou dans les fausses explications qu'il donne. Le menteur qui fait des contes, qui invente des histoires extraordinaires et se plaît à dénaturer les faits en ajoutant ou retranchant à sa fantaisie, celui qui a la manie de ne rien dire avec exactitude, sans exagération et sans embellissement, est un être bavard et curieux; l'organe du langage et celui de l'éventualité trop actifs le poussent à conter pour parler; il a beaucoup de merveilles, quelquefois de l'amour-propre, et une conscienciosité faible; il débite avec aplomb tout ce qu'il imagine de plus extraordinaire sans se soucier de la vérité : on ne peut le guérir de

la mauvise habitude d'exagérer et de mentir ; il veut faire de l'effet sur ses auditeurs, et ne se doute pas plus du peu de mérite qu'il y a à faire des contes que de l'improbité de ce genre de licence.

Un bon et respectable personnage que j'ai connu répétait aux jeunes gens : Il faut tellement s'habituer à bien faire, qu'il n'y ait que mal faire qui coûte. Il en parlait fort à son aise, lui qu'un bon naturel, favorisé par une excellente éducation et éclairé par l'expérience, mettait à l'abri des tentations auxquelles tant d'autres succombent.

La phrénologie aidera à se maintenir dans la bonne voie ceux qui, instruits par elle de la nature des penchants et de la nécessité de ne pas les exciter, éviteront avec soin les occasions où il leur serait trop difficile d'en maîtriser les émotions ou les désirs.

Il y a des personnes qui prennent des habitudes et qui en changent plus facilement que d'autres ; nous pensons que la faculté de l'imitation contribue essentiellement à faire adopter les manières et les usages des gens avec qui l'on se trouve. Les historiens citent Alcibiade comme un exemple célèbre de cette facilité de caractère et de cette souplesse d'esprit qui le faisait s'accommoder aux usages les plus différents. On le loue d'avoir su se conformer aux mœurs des Spartiates, et supporter leur brouet noir, leur rudesse et leur austérité pour se concilier leur faveur, comme il sut à la cour des satrapes étaler le luxe et la grandeur nécessaires pour en imposer aux peuples d'Asie. Le caractère historique d'Alcibiade permet à la phrénologie de supposer que la fermeté, l'approbativité et la secrétivité existaient en lui à un degré éminent : cette supposition est fondée en fait si l'on peut considérer comme authentique un buste en marbre inachevé qui se trouve dans la galerie des antiques au Louvre. Ces organes y sont très-grands : l'approbativité lui

faisait rechercher tout ce qui pouvait lui concilier les suffrages, surtout quand il avait besoin d'appui, et la secrétivité le rendait capable de se contenir, de modifier ses actions suivant les circonstances, et par conséquent de se prêter à la diversité des usages.

Quelques personnes n'ont pas d'habitudes déterminées : elles s'arrangent de tout, elles ont l'humeur accommodante, comme l'on dit : nous pensons que ce caractère est le résultat d'un ensemble de facultés bien équilibré. Le bon développement des facultés perceptives contribue à ce qu'on s'arrange des objets matériels et extérieurs parce qu'on en saisit bien toutes les qualités et qu'on sait en tirer parti : celui qui est exempt d'amour-propre est peu exigeant, il est simple, modeste, et se contente de peu ; il ne se sent ni humilié de faire comme les autres, ni froissé de ne pas trouver partout ces attentions et ces commodités de la vie auxquelles il est habitué ; il ne croit pas déroger en changeant de position sociale, et il change volontiers et facilement d'habitudes quand il le faut, soit pour obéir à la nécessité, soit par égard pour les personnes avec lesquelles il se trouve.

Les Anglais, généralement trop pourvus d'estime de soi, tiennent beaucoup à leurs habitudes ; dans leurs voyages leur principale occupation paraît souvent consister à réunir à grands frais tous les éléments de ce *comfortable* britannique dont ils se montrent d'autant plus esclaves qu'ils sont convaincus de son immense supériorité sur tous les usages des autres nations.

Certaine démarche, certains gestes, certaines locutions deviennent habituels : l'attitude est surtout déterminée par l'influence du caractère dominant, ainsi que nous le ferons remarquer au chapitre sur la mimique et l'expression. Quelques gestes sont aussi expressifs ; d'autres, ainsi que la manière de parler, les inflexions de voix, sont des effets de

l'imitation, qui propage par l'exemple ces habitudes dont l'origine tient à des circonstances accidentelles. On reconnaît un cavalier, un marin, un ancien soldat à des habitudes contractées dans ces différents métiers.

On contracte facilement et vite les habitudes qui sont en rapport avec des dispositions innées prononcées. Par exemple un individu chez qui la vénération, l'idéalité, la circonspection et la secrétivité sont faibles, tandis que la combativité, la destructivité, l'imitation et le langage sont grands, contractera aisément l'habitude de jurer à tout propos, et s'il a la gaieté, il débitera tous les mauvais jeux de mots et toutes les plaisanteries grossières qu'il entendra autour de lui, s'il fréquente des gens habitués à de telles manières.

Quand on dit d'un acteur qu'il a l'habitude de la scène et d'un général qu'il a l'habitude du commandement, c'est une manière d'exprimer que le premier a acquis un talent estimable dans sa profession, et que le second a les qualités nécessaires pour commander à des soldats, mais que l'exercice du pouvoir militaire l'a trop accoutumé à l'obéissance immédiate et passive, et qu'il a contracté dans ses manières et dans son langage quelque chose d'impérieux et de tranchant.

On peut n'avoir que des aptitudes, et faute d'habitude, c'est-à-dire faute d'exercice, être impropre à remplir certaines fonctions qui demandent un apprentissage plus ou moins long.

Il faut admettre avec la phrénologie que l'homme doué de l'aptitude spéciale arrivera beaucoup plus vite à acquérir l'habitude nécessaire pour bien faire toute chose, que celui qui ne possède qu'à un faible degré l'aptitude innée.

L'exercice ne peut développer que ce qui existe, et le perfectionnement auquel il peut faire atteindre est en propor-

tion d'abord avec la puissance naturelle de chaque faculté , ensuite avec le degré de perfectibilité dont chaque organisation individuelle est douée.

Toutes les facultés ont besoin d'exercice pour arriver au maximum de leur étendue dans les diverses applications qu'elles peuvent embrasser. C'est là le but de l'éducation, et son avantage est immense en faveur de celui qui la reçoit par comparaison avec celui qui en est privé , en supposant que la nature les ait également avantagés. Il est d'ailleurs prouvé par de nombreuses observations , que le cerveau est susceptible d'accroissement de volume en faveur des organes qu'on exerce ; il y a donc à la fois développement physique et augmentation de puissance dans les facultés. Malheureusement il en est des êtres animés comme des plantes , tous ne profitent pas dans la même proportion de la culture la plus égale et la plus parfaite.

On appelle certaines relations des *habitudes*, et l'on entend par cette expression des liaisons intimes anciennes, que l'on conserve malgré ce qu'elles ont de déplacé, de peu satisfaisant, et quand depuis longtemps la passion éteinte en a dissipé toutes les illusions et en laisse apercevoir tous les inconvénients, c'est l'effet d'un manque de fermeté qui empêche de persister dans la résolution souvent prise de s'éloigner, d'une faible destructivité qui ôte l'énergie et ne permet pas de rompre avec éclat, d'une bienveillance qui se laisse attendrir par une douleur plus ou moins vraie, mais toujours bien jouée , et à laquelle un fonds d'estime de soi porte à croire , enfin c'est aussi l'effet d'un attachement produit par une forte affectionivité ; cette dernière faculté surtout renforce les liens de l'habitude, et ceux qu'elle domine ne savent rompre aucun attachement.

L'habitude de la parole est encore une locution usitée : on l'emploie en parlant d'un avocat, d'un homme politique, de

tous ceux qui parlent en public. Il est évident que cette *habitude*, qui veut dire une grande facilité d'expression, est le résultat de l'exercice de la faculté du langage : elle s'acquiert promptement quand la nature a déjà favorisé l'homme d'une forte proportion de cet organe. Cette facilité d'expression doit être réglée par le jugement et le goût ; l'abondance des idées et l'abondance des mots nuisent également à l'orateur novice ; il lui faut du temps et de l'expérience pour arriver à être à la fois clair, logique et éloquent ; c'est un talent rare, il exige de belles facultés. Entre le rang suprême où s'élèvent quelques avocats, quelques orateurs religieux ou politiques, et la misérable condition de l'homme qui ne sait comment exprimer sa pensée en public, il y a de nombreux degrés. Il en est un intermédiaire où se placent ces hommes de bon sens dont le langage se fait surtout remarquer par la méthode et par la clarté, parce qu'ils ont l'esprit juste et parce qu'ils se sont exercés à s'exprimer en bons termes ; c'est à ceux-là surtout qu'on peut appliquer cet éloge modeste, et l'on peut dire d'eux qu'ils possèdent l'habitude de la parole.

CHAPITRE TREIZIÈME.

COMBINAISONS DES FACULTÉS.

Nous avons défini chaque faculté et fait sentir quelle est la tendance primitive instinctive qui lui est assignée. Rarement une faculté agit seule : la communication qui résulte de l'union intime des organes dont l'ensemble forme le cerveau, leur assemblage par groupes, prouvent qu'ils doivent le plus souvent agir avec un certain ensemble, autant du moins que l'excitation déterminée par les circonstances est de nature à affecter plusieurs facultés à la fois.

C'est surtout quand l'homme accomplit une action quelconque que se manifeste une combinaison de facultés. Dans l'intervalle de temps qui s'écoule entre le moment où l'excitation accidentelle d'une faculté produit le désir de se satisfaire et celui où l'homme se décide à agir, il se fait un mélange de ses facultés les plus prononcées ou les plus actives et l'action se ressent de cette influence. Prenons pour exemple une circonstance où l'organe de la combativité, que nous supposons assez fort, se trouve excité : il s'agit de repousser une agression. La combativité trouvera sa satisfaction dans le combat ; mais si elle est accompagnée de bienveillance et de conscienciosité, elle se bornera à repousser énergiquement une attaque ; elle épargnera l'ennemi vaincu ; et, satisfaite d'avoir défendu le bon droit, elle s'apaisera dès que l'agression aura cessé. Si, au contraire,

l'homme dont la combativité naturellement forte est excitée, est en outre pourvu d'une forte proportion de destructivité, de fermeté, d'estime de soi, avec peu de bienveillance, de vénération, de circonspection et de conscienciosité, la colère le domine : il s'élance avec audace et fureur, il renverse, il écrase et tue sans scrupule ; il poursuit son ennemi, il ne ménage et ne respecte rien. Les soldats dont l'organisation présente cet assemblage de facultés, sont courageux, pleins d'audace et de fermeté : ils ne font point de quartier, la résistance et le carnage les excitent et les enivrent, ils sont terribles et impitoyables et n'épargnent ni le sexe, ni l'âge, ni les édifices religieux, et quand on leur reproche de tels excès ils croient se justifier parfaitement en disant : *C'est le droit de la guerre.*

Les caractères bas, ignobles, grossiers, sont ceux qui proviennent d'une organisation où dominent les penchants, surtout l'amativité, la combativité, la destructivité, la secrétivité et l'acquisivité, et où les sentiments tels que l'estime de soi, l'approbativité, la conscienciosité, la vénération, la bienveillance et l'idéalité sont très-faibles.

Ces caractères-là ne sont pas relevés par un degré d'intelligence même supérieur : l'intelligence est alors employée au service des penchants, elle n'agit que pour leur procurer les moyens de se satisfaire.

Le monde ne présente qu'un trop grand nombre d'exemples d'hommes intelligents, doués même de talents remarquables, remplis de connaissances, artistes, savants, industriels habiles, qui n'emploient leurs talents, leur habileté que pour assouvir plus facilement leurs passions.

L'éducation, c'est-à-dire la culture de l'esprit, est sans influence pour contre-balancer l'empire d'une organisation vicieuse : plus l'homme mal né est intelligent et instruit, plus il est capable de mal faire ; la brutalité sauvage et gros-

sière d'un paysan sans éducation et livré à des penchants inférieurs, est moins dangereuse que l'intelligence étendue et cultivée d'un homme qui ne peut mettre un frein à son organisation vicieuse.

Les caractères faibles, insoucians, mous et timides, sont le résultat d'une organisation cérébrale sans puissance et d'un tempérament peu actif. Le volume médiocre de la tête est déjà en général le signe de peu d'énergie dans les facultés : l'intelligence est peu développée, les organes de la fermeté, de la conscienciosité, de l'estime de soi, de l'approbativité et de l'idéalité sont peu sensibles; la circonspection est grande; la destructivité, la combativité sont très-peu développés.

Les caractères durs, hautains, orgueilleux, se composent surtout de la prédominance de l'estime de soi, de la fermeté, de la destructivité, avec peu de bienveillance et de vénération.

La justice est trop sévère quand elle n'est pas tempérée par la bienveillance et quand elle se combine avec une forte destructivité.

Un homme que les organes de la vénération et du merveilleux disposent à admettre une foi religieuse, s'il est doué de bienveillance et de justice, sera charitable et tolérant; s'il en est dépourvu et que sa fermeté soit grande, ainsi que l'estime de soi et la destructivité, il voudra forcer les autres hommes à se soumettre aux mêmes croyances : il sera fanatique et persécuteur : il lui paraîtra juste d'employer la contrainte; et, s'il a l'organe de la conscienciosité fort, il se fera même un cas de conscience de convertir les hérétiques et les incrédules ou de les détruire par le fer et par le feu comme ennemis de Dieu. Avec plus de circonspection et de secrétivité, il n'aura pas la fougue des convertisseurs à main armée, mais il se fera inquisiteur : l'espionnage, la délation,

les moyens détournés, la captation, les tortures à huis clos et la séquestration dans l'ombre des cachots lui paraîtront légitimes et préférables à la violence ouverte. La devise de tous ceux que la justice et la bienveillance ne retiennent pas est : *La fin justifie les moyens.*

Les caractères nobles, généreux, honorables, sont ceux que produit la réunion des sentiments supérieurs à un haut degré, avec un développement modéré des penchants. Ainsi, quand la partie supérieure de la tête est haute et large, tandis que la base et la partie latérale inférieure n'ont qu'une proportion moyenne, l'homme est remarquable par la prédominance d'un ensemble de facultés dont la réunion forme un caractère composé de toutes les qualités les plus nobles : l'estime de soi lui donne la dignité; l'approbativité lui fait rechercher l'estime publique; la conscienciosité, unie à la bienveillance, le rend également bon et juste, et généreux quand l'acquisivité n'est pas forte; la vénération et le merveilleux lui donnent le sentiment religieux qui ajoute tant de force à l'activité des sentiments; enfin l'idéalité lui inspire un désir de perfection qui ennoblit toutes ses tendances; une intelligence convenable vient éclairer ses actions, et quand l'intelligence est vaste, alors un tel homme est l'honneur de son siècle et l'amour du genre humain, qu'il éclaire et dont il est le bienfaiteur et le modèle.

Si l'intelligence est faible ou moyenne, les excellentes qualités qui proviennent d'une bonne combinaison des sentiments avec des penchants modérés, font encore aimer et respecter le caractère formé par cette combinaison, quoique l'infériorité intellectuelle se fasse sentir.

Le caractère léger est celui auquel manquent la circonspection, la secrétivité et la fermeté : la conscienciosité est faible, l'espérance assez forte, la comparaison et la causalité peu prononcées; en outre les facultés n'ont pas une action

soutenue, soit que cette manière d'être provienne de la structure intime des organes et de la qualité de leurs fibres nerveuses, soit que le défaut de fermeté contribue à les empêcher de se prêter longtemps aux mêmes impressions.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

ORATEURS, POÈTES, ARTISTES, COMPOSITEURS.

Les hommes qu'une vocation décidée entraîne vers la tribune, le barreau ou la chaire, possèdent une organisation particulière qui leur fait rechercher l'éloquence : la faculté du langage est la base de leur talent, mais leur éloquence est très-variée : avec une égale pureté, une égale abondance d'expression et la plus grande facilité de langage, ils diffèrent complètement quant au caractère de leur talent oratoire : la phrénologie explique de la manière la plus satisfaisante ces différences si marquées en analysant les éléments divers qui concourent, avec la faculté du langage, à former l'éloquence.

Aucun orateur n'est arrivé à la célébrité sans avoir possédé une organisation supérieure. Tous les portraits, tous les bustes parvenus jusqu'à nous présentent un volume de tête considérable et par conséquent un cerveau dont les organes sont bien développés. Il n'y a jamais de puissance intellectuelle supérieure sans cette condition du volume et de l'étendue du cerveau. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons encore, parce que c'est un principe fondamental de la phrénologie, et qu'il ne faut pas le perdre de vue quand on veut faire l'application de cette science. En bien comme en mal le volume donne l'énergie et la puissance, le tempérament y ajoute une grande activité ou en affaiblit le pouvoir naturel suivant sa constitution.

Tout grand orateur a donc possédé une forte tête, l'organe du langage y est toujours très-développé, il l'est à différents degrés sans doute, mais on ne le trouvera jamais faible et déprimé.

L'orateur populaire, fougueux, s'adressant aux passions de la multitude et lui communiquant ses transports, est un homme animé de penchants très-forts et très-actifs; la combativité et la destructivité lui donnent cette tendance dominante à attaquer et à renverser; la fermeté, l'estime de soi le soutiennent et l'excitent à se mettre à la tête de l'opposition au pouvoir: s'il n'attaque que des abus réels, sa conscienciosité est plus forte que quand il est à tort ou à raison le chef d'un parti ou d'une fraction: dans tous les cas, la vénération est faible. Ses facultés intellectuelles doivent être assez grandes pour lui assurer la supériorité sur le vulgaire; mais avec une très-faible circonspection, peu de secrétivité et une médiocre causalité, il ne prévoit pas toutes les conséquences de l'excitation que ses discours passionnés peuvent causer chez la multitude, et quelquefois il peut avoir à gémir de ses triomphes.

En fait d'éloquence, l'énergie provient de la combinaison de la fermeté avec l'estime de soi, la combativité et la destructivité.

La chaleur et la conviction persuasive viennent des sentiments très-actifs de la conscienciosité, de la bienveillance et de l'idéalité: l'éloquence religieuse puise en outre ses inspirations dans les sentiments de la vénération, de l'espérance et de la merveillesité.

La force logique et l'argumentation solide, convaincante, sont le résultat d'une forte causalité assistée par la comparaison, l'éventualité et l'individualité.

L'élégance du discours, la poésie des idées, la délicatesse des expressions sont dues à une combinaison des facultés

très-actives du langage, de l'idéalité, de l'approbativité et de la secrétivité, avec une circonspection modérée et des penchants peu actifs.

A la tribune, les hommes qui, outre l'admiration qu'on accorde toujours au talent de la parole, obtiennent encore l'attention et le respect de tous leurs collègues, quelle que soit la différence des opinions, ces hommes d'élite possèdent, avec l'éloquence naturelle, la faculté de la conscienciosité combinée avec la bienveillance, la vénération et l'approbativité modérée; leur acquisivité est faible et d'ailleurs soumise au contrôle d'une conscienciosité éclairée: l'estime de soi leur donne une juste dignité personnelle; leurs facultés perceptives, individualité, éventualité, fournissent à leur sagacité réflexive des notions exactes et variées, et leur parole à la fois puissante et modérée porte la conviction dans des esprits déjà favorablement disposés par la renommée de loyauté et de probité politique de l'orateur; tels furent de nos jours le général Foy, Manuel, Royer-Collard, etc.

Au barreau, différents genres de talents se combinent avec l'éloquence que donne la faculté du langage très-active: la facilité d'élocution, indispensable à l'avocat et sans laquelle on n'obtient que le succès d'estime accordé à la science du droit et à la solidité du raisonnement, est tantôt combinée avec les sentiments et les penchants de manière à donner cette chaleur, cette éloquence animée qui fait appel aux sentiments humains, les touche, les émeut et fait si bien valoir toutes ces considérations d'équité et d'humanité dont certaines causes sont susceptibles; c'est cette éloquence qui invoque contre un droit trop rigoureux, contre une loi dont l'application serait trop sévère, cet adage trouvé par la conscienciosité unie à la bienveillance: *Summum jus, summa injuria*.

Tantôt avec une combinaison formée par une forte cau-

salité et une comparaison large, ainsi que par l'individualité et l'éventualité, la secrétivité marquée, peu d'idéalité et de merveilles, une bonne proportion de gaieté et de combativité, l'avocat, parfaitement pénétré des faits de sa cause, attaque un à un les faits et les arguments opposés, il les discute avec force et clarté, produit ses preuves en temps utile, ne s'écarte dans aucune digression : son plaidoyer sera un modèle de style, de force et de dialectique; l'ironie y éclatera quelquefois, et la conclusion précise, nette et vigoureuse résumera les moyens principaux avec leur plus forte évidence.

Ces différences entre le talent des orateurs les plus distingués du barreau se font sentir dès leur apparition et leurs premiers succès : le public les juge promptement, et, suivant la nature et l'importance des affaires, s'adresse soit au talent chaleureux et entraînant qui s'anime à la défense d'une cause où les sentiments sont mis en jeu, soit au talent habile, séduisant et victorieusement logique qui promet un défenseur plein de zèle et de sagacité à des intérêts compliqués.

Les poètes sont soumis aux mêmes lois de l'organisation : la nature poétique est déjà un composé. La phrénologie n'appelle poètes que les hommes auxquels la faculté du langage, combinée avec la faculté du temps d'où provient le sentiment du rythme, et l'idéalité qui désire le beau et recherche la perfection, donne cette tendance particulière à s'exprimer en vers.

Les grands poètes sont ceux dont la disposition poétique s'appuie sur des facultés éminentes : les autres poètes ne sont que des versificateurs plus ou moins habiles.

Les poètes qui ont si admirablement peint les passions, leur fougue et leurs caprices, ont dû être organisés de manière à sentir eux-mêmes ce qu'ils représentaient avec tant

dont l'artiste s'était épris, ennobli par son idéalité et élevé à la hauteur divine de son sujet, conserve néanmoins encore, avec la douce majesté divine qu'il a su lui donner, quelque chose des grâces terrestres de ses modèles préférés. L'amativité dominante, dont l'abus a causé sa fin prématurée, a sans doute sensiblement influencé son talent dans le choix des formes et lui inspirait le charme voluptueux qu'il donnait aux créations féminines de son pinceau, mais jamais ce penchant ne s'était combiné avec une idéalité plus raffinée, plus exquise, avec une plus grande élévation de sentiments et de pensée.

L'idéalité combinée avec la merveillosité, la fermeté, l'estime de soi, la conscienciosité, une très-forte individualité, une grande constructivité et un large développement des facultés perceptives, surtout la forme, l'étendue, l'ordre et le calcul, se remarquent dans les portraits de Michel Ange; les penchants sont faibles, surtout l'amativité : la tête est très-forte et le cerveau possède ce volume d'où dépendent la puissance et l'étendue des facultés. Michel Ange n'a point recherché la grâce; son génie grave, fier et réfléchi le portait à exprimer la force, la grandeur et la profondeur intime de la pensée ou du sentiment : l'approbativité ne paraît pas dominante dans son organisation; il a dû travailler surtout par amour pour l'art même et pour satisfaire ses nobles et grandes facultés.

Les grands compositeurs manifestent dans leurs œuvres musicales une aussi remarquable variété d'inspirations : si nous examinons avec attention les portraits des musiciens célèbres, après avoir vu combien tous ont l'organe des tons développé, on trouvera une différence sensible dans le reste de leur organisation cérébrale; la nature différente de leur talent est déterminée par cette différence d'organisation. Rien n'est plus facile à comprendre et à admettre. Les ta-

lents spéciaux qui constituent les beaux-arts sont dus à un grand développement de certaines facultés perceptives que nous avons définies. Si l'on suppose pour un moment que l'homme est dépourvu de sentiments et de penchants, ou que les facultés agissent tout à fait isolément et sans recevoir aucune influence, aucune direction des autres facultés, les hommes doués d'organes des tons et du temps grands et actifs, se borneraient à assembler des sons harmonieux et bien rythmés, mais dépourvus d'expression et de sentiment : la musique, comme les facultés des arts d'imitation, doit la sphère étendue de son application à l'influence des sentiments et des penchants, et la science de ses combinaisons au pouvoir de l'intelligence.

Les œuvres des compositeurs doivent donc se ressentir de leur caractère et reproduire les impressions dont leur nature est le plus fortement affectée. Nous avons donné les portraits de Meyerbeer et de Rossini : il est facile de se rendre compte de la différence du génie de ces deux illustres maîtres en analysant la conformation différente de ce qu'on voit de leurs têtes. La merveilleosité, l'idéalité et l'imitation avec une forte causalité, sont à un degré beaucoup plus sensible sur le front et sur la partie latérale et supérieure de la tête de Meyerbeer : de cet ensemble de facultés provient le caractère profond, idéal et mystérieux de ses compositions, tandis que les œuvres de Rossini sont animées par des inspirations puisées à d'autres sources.

Il serait fastidieux de multiplier les exemples de combinaisons de facultés : chacun peut se faire une idée de l'étonnante variété de caractères, d'humeurs et de goûts qui doit résulter de trente-cinq facultés dont le développement et l'activité peuvent présenter un nombre infini de combinaisons. Si l'on considère en outre que l'éducation, la position sociale, les habitudes prises ont une influence très-grande

pour donner un mode d'action particulier aux facultés, on comprendra aisément qu'il est impossible de tout définir : c'est un travail que peut faire pour chaque cas particulier celui qui, bien pénétré de la définition des tendances naturelles et primitives de chaque faculté, se sera assez exercé à bien apprécier le développement du cerveau rendu sensible par les proportions de la tête pour reconnaître l'existence et la situation des organes dominants dont l'ensemble détermine le caractère individuel, en tenant compte de l'éducation et de l'influence des circonstances.

Dans les rangs inférieurs de la société, les penchants souvent excités acquièrent une activité plus grande que celle des autres facultés, par la même raison qui fait que l'exercice d'un membre lui donne une souplesse, une force qui n'est pas nécessairement accompagnée d'un plus grand développement proportionnel : ainsi un ouvrier dont les bras sans cesse occupés acquièrent par l'exercice continué une adresse et une force remarquables, ne présente pas toujours une apparence musculaire en rapport exact avec ce qu'il a acquis de force et d'habileté ; souvent même un homme oisif et dont les muscles brachiaux ne sont pas exercés, présentera une égale ou une plus forte apparence musculaire, quoiqu'il soit bien inférieur en dextérité et en aptitude au travail des bras.

Les gens de campagne surtout ne peuvent être jugés avec exactitude par un examen phrénologique superficiel, si l'on ne tient compte de l'influence de leur genre de vie. Beaucoup d'entre eux sont doués d'organisations cérébrales qui pourraient manifester une capacité supérieure et une belle combinaison de facultés, et cependant ils végètent et ne sortent jamais de leur sphère si bornée. En effet le défaut d'éducation et d'exercice amortit en quelque sorte leurs dons naturels : renfermés par leurs besoins, et par leurs pénibles

et continuel travaux, dans un cercle étroit d'idées; condamnés à tirer de la terre, avec des efforts trop souvent mal récompensés, une nourriture et des produits qui assurent à peine leur existence et celle de leurs familles, toute culture d'esprit leur manque, et ils sont étrangers à tous ces progrès, à cette excitation intellectuelle qui font faire tant de choses à des hommes dont les facultés naturelles sont moins grandes que les leurs. Aussi voit-on souvent dans les villages, dans les fermes, des hommes auxquels la nature a donné de belles et fortes têtes, et dont les facultés, privées de culture, sont bien loin de manifester tout ce que la phrénologie pourrait en attendre.

Cependant une certaine supériorité les distingue des autres paysans : quand on cause avec eux on leur trouve un bon jugement, une droiture naturelle de sentiments, et moins de préjugés que n'en ont la plupart de leurs compagnons de travaux : leur intelligence et leur bon sens leur attirent une sorte de considération, et souvent on les consulte et on les choisit pour arbitres et on leur confie les intérêts de leur commune. Ce sont surtout les facultés intellectuelles qui restent inférieures faute d'exercice, car les penchants et les sentiments trouvent à s'exercer dans toutes les conditions, seulement quelques-uns des penchants et quelques-uns des sentiments sont plus ou moins excités par le genre de vie et par l'influence des circonstances et de l'entourage. En général l'acquisivité est une des facultés qui ne manque jamais d'être stimulée, quelle que soit la condition sociale de l'individu : aussi, quand on la trouve très-marquée sur une tête, on peut être sûr que cette tendance cherche à se satisfaire : les actions qu'elle inspire sont d'ailleurs déterminées par le caractère dominant de chacun.

L'approbativité est moins excitée parmi les habitants des campagnes ; cependant la vanité n'y est point inconnue ,

et même parmi les plus rustiques villageois on reconnaît facilement ceux que le désir de plaire domine ; le dimanche surtout dévoile cette tendance dans toute sa portée, et quand on assiste à la danse sous les arbres ou dans la grange, on peut du premier coup d'œil constater une prééminence de l'organe chez tous ceux qu'une mimique très-expressive anime dès les premiers coups d'archet : le désir de plaire se signale par les attitudes et la recherche maniérée des beaux de village, et les prétentions des danseuses se reconnaissent aux airs de tête et à l'expression particulière d'une coquetterie plus ou moins déguisée.

Le sentiment de la merveilleosité est un de ceux qui agissent avec le plus de force dans l'esprit des gens de campagne : leur ignorance, la faiblesse de leur intelligence et le défaut d'éducation les livrent sans contrôle à l'influence de cette faculté très-développée dans certaines contrées. Aussi la crédulité des paysans est quelquefois poussée à un degré qui semble ne pouvoir provenir que d'une profonde stupidité : cependant des paysans, même assez intelligents sous d'autres rapports, sont portés à aimer et à croire les faits les plus invraisemblables, les contes les plus absurdes : les pèlerinages, les pratiques les plus superstitieuses sont partout en faveur dans les campagnes, et il n'y a pas de village qui n'ait son sorcier, son rhabilleur ou quelque saint particulier auquel des légendes de tradition antique attribuent force miracles et un pouvoir qu'on invoque dans tous les cas où la merveilleosité fait désirer une assistance mystérieuse. Avec une même organisation sous ce rapport, l'ouvrier de la ville, et surtout l'homme instruit, ne manifestent pas à beaucoup près une crédulité aussi aveugle, parce que l'intelligence éclairée ne laisse pas aller à de tels écarts un sentiment contrôlé par les autres facultés. En parlant de l'application de la phrénologie à l'éducation nous entrerons

dans de plus grands détails sur les résultats de l'exercice des organes.

Nous résumons ce chapitre en rappelant que les facultés n'agissent pas seules, excepté dans des cas de maladie comme celui qui est rapporté à l'article de la faculté des tons.

Que toute faculté très-prononcée et assez active pour donner un talent spécial, surtout pour les arts, se combine avec l'ensemble des facultés qui caractérisent l'homme de talent, et reçoit dans ses applications cette direction particulière qui produit la diversité de composition dans les œuvres des grands artistes.

Que nécessairement tel ou tel assemblage de facultés est la seule cause de la différence qu'on a toujours remarquée parmi les orateurs dans les différents genres; que la nature même a fondé sur l'organisation les qualités distinctes de chaque genre d'éloquence, en unissant le don de la parole à des facultés dont l'ensemble est si diversement composé.

Enfin nous appelons l'attention sur le degré d'exercice que la position sociale peut donner aux facultés.

Ajoutons qu'avec une certaine attention on reconnaîtra qu'une disposition naturelle sensible existe chez tous ceux dont la tête présente un développement prononcé de quelque organe, quand même cet organe, faute d'exercice, n'a pu acquérir toute l'activité dont il est susceptible.

Ainsi, en montrant pour la première fois quelque image ou quelque machine à de jeunes paysans, on verra bien vite ceux que la nature a largement dotés des facultés de la forme, de l'étendue, du coloris et de la constructivité, prendre intérêt à les examiner; quelquefois même il suffit d'une révélation de ce genre pour faire éclater des dispositions naturelles qui seraient restées endormies.

Quelques artistes et des savants de premier ordre se sont ainsi élancés de la plus obscure condition, parce que l'occa-

sion de faire connaître leurs dispositions merveilleuses s'est heureusement présentée : beaucoup d'autres sans doute , moins favorisés par les circonstances , ont dû laisser sommeiller et s'éteindre par défaut de culture des germes précieux de talents que la nature avait confiés à leur cerveau.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LANGAGE NATUREL OU MIMIQUE, ÉTUDES SUR L'EXPRESSION.

La nature nous a donné une faculté qui nous porte à inventer des signes artificiels pour communiquer nos sentiments et nos idées ; c'est l'organe du langage que nous avons déjà défini. Elle a voulu en outre que chacune de nos sensations se manifestât au dehors par des signes visibles qui consistent dans l'expression des traits du visage, dans le geste et dans l'attitude ; c'est le langage naturel compris par tous les hommes.

On est instinctivement porté à chercher dans la physionomie, dans le regard et dans l'ensemble de l'extérieur d'une personne des indices de son caractère en général et de sa disposition du moment. L'étude de ces indices a de tout temps exercé la sagacité des observateurs. Lavater est le plus connu : il s'est efforcé d'indiquer des signes physiognomoniques d'après lesquels on pût apprécier les caractères et les talents ; mais s'il a fait preuve de sagacité dans ses observations, il n'est pas parvenu à établir des principes généraux invariables, et c'est en vain qu'il a cherché dans telle ou telle forme du nez, de la bouche et du menton, des signes que la nature n'y avait point placés.

La physiognomonie reconnaît les qualités physiques qui dépendent de la conformation corporelle, et, par suite, le caractère particulier qui accompagne chaque type. Cela devait être possible, puisque la nature a établi une harmonie

générale dans les formes en rapport avec la destination des êtres : il est évident que le cerf, le cheval et le lévrier sont conformés pour la course ; tandis que l'ours, l'éléphant et le taureau n'ont pas la même aptitude. Les anciens artistes avaient bien observé ces lois naturelles et s'y sont conformés en composant les types des divinités dans lesquels ils personnifiaient la force ou l'intelligence, les passions ou les vertus. Ainsi l'Hercule dit Farnèse est l'image la plus parfaite de la force puissante et calme ; le Jupiter exprime surtout la majesté et la suprême intelligence ; l'Apollon est un assemblage d'élégance, de dignité et d'intelligence ; le Bacchus a toutes les apparences de la mollesse et de l'effémination ; la Vénus n'est que la beauté faite pour inspirer l'amour et ne peut être confondue avec la Diane chasserresse ni avec Minerve ; enfin les athlètes aux muscles resserrés et vigoureux , mais plus finement attachés que ceux de l'Hercule , donnent l'idée de la force jointe à la souplesse et à l'adresse dans tous les exercices corporels. Ces excellents artistes ont en outre donné à ces différents types, si bien conformés et si bien définis dans leur ensemble et dans toutes leurs parties, des formes différentes de tête qui se trouvent en parfait rapport avec les principes de la phrénologie. Ainsi chez l'Hercule la large encolure indique une forte proportion d'amativité et de combativité ; le front est surtout large et saillant dans la région des sourcils et annonce des facultés perceptives très-grandes, le reste est dans des proportions moyennes. Les athlètes, soit que leurs statues reproduisent l'image fidèle de ces vainqueurs dans les jeux publics , soit qu'elles aient été conçues par le statuaire, présentent une conformation semblable. L'Apollon est doué d'un front plus large et plus élevé, et le Jupiter olympien porte sur son front sublime , dans des proportions idéales et surhumaines , les signes phrénologiques de la puissance réflexive la plus

vaste qui puisse être exprimée sans exagération et sans difformité.

La phrénologie est nécessairement la partie la plus importante des études physiognomoniques, puisqu'elle détermine les dispositions et les aptitudes d'après la conformation de la tête.

Tout se lie et s'enchaîne dans les lois naturelles : les sciences d'observation se fondent ensemble, et n'ont pas de limites arrêtées ; ainsi la physiognomonie trouve encore des indices dans les effets des lois pathognomoniques.

Nous avons dit que chaque émotion produite par l'activité des facultés naturelles primitives ou composées se traduit à l'extérieur par des signes particuliers et par une expression caractéristique.

La continuité et la prédominance d'un penchant, d'une faculté constamment active, doit nécessairement donner aux traits du visage une physionomie permanente qui indique la disposition la plus prononcée du caractère. Les passions violentes laissent une empreinte qu'on peut reconnaître, parce que les traits du visage retiennent les traces des plus fortes émotions habituelles.

La physiognomonie alors est applicable et ses jugements sont fondés quand elle trouve des indices de caractère dans la forme particulière des traits façonnés à la longue par la permanence de certaines sensations dominantes. Ainsi la bouche fréquemment contractée par la ruse conserve dans la forme et dans la disposition des lèvres, ainsi que dans le pli des muscles, l'expression particulière de la secrétivité devenue permanente ; le regard demi-voilé conserve ainsi comme trait caractéristique cet abaissement de la paupière et ce clignement qu'il n'est plus possible d'effacer quand il est devenu habituel.

Les signes physiognomoniques ont donc une certaine va-

leur ; mais après l'étude phrénologique , la pathognomonie , c'est-à-dire l'observation des signes du mouvement sous l'influence des émotions intérieures, est la science la plus positive, puisque ces signes sont naturels et constants ; ce sont eux qui constituent la mimique ou l'expression.

Ainsi la phrénologie indique les dispositions innées d'après la conformation de la tête, et la pathognomonie observe l'impression particulière des différentes facultés quand elles sont actives, parce qu'alors elles se manifestent par des signes extérieurs constamment les mêmes.

Dans la vie sociale on observe instinctivement le langage naturel ou l'expression de ceux avec qui on se trouve en relation, et on se règle sur l'impression qu'on éprouve. Quand on veut exciter chez les autres certaines émotions, on est porté à joindre aux expressions du langage artificiel toutes les ressources du langage naturel senti et imité. De là vient la pantomime ou l'art de reproduire les signes extérieurs expressifs, pour faire comprendre des sensations et des idées, sans se servir de la parole ou du langage artificiel. Quand les gestes de la pantomime sont justes et vrais, les intentions du mime sont généralement comprises ; elles feraient la même impression sur des spectateurs pris parmi les nations les plus étrangères par le langage, pourvu toutefois que le geste n'exprime pas des idées de convention ou des actions qui ne peuvent être devinées que par les habitants des pays où les mêmes usages existent ; mais tout ce qui s'adresse directement aux sentiments naturels primitifs éveille au même instant des émotions plus ou moins fortes de même nature. Ainsi l'expression d'une terreur profonde est sympathique et communicative. Que tout à coup un cri d'effroi se fasse entendre parmi la foule et qu'un visage épouvanté se présente, une émotion de crainte, une panique soudaine s'empare de la multitude, s'augmente en se propa-

geant, devient entraînante, irrésistible, sans cause réelle et sans autre fondement que la puissance de l'expression et la sympathie qu'une faculté fortement émue excite chez tous ceux qui en sont doués.

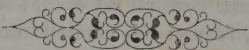
Les arts d'imitation doivent observer tous les effets des lois qui président aux dispositions naturelles et à leur manifestation. La peinture et la sculpture ne peuvent se dispenser de reproduire les formes extérieures caractéristiques, ainsi que les gestes naturels et tous les signes qui expriment les émotions intérieures. L'art théâtral a pour but d'exciter artificiellement ces émotions, il s'adresse surtout aux sentiments; son succès est assuré quand il sait joindre à une déclamation convenable une pantomime expressive et vraie.

Nous avons dit qu'une émotion naturelle très-vive des sentiments excite toujours une émotion sympathique qui se communique aux assistants, à différents degrés, suivant que chacun d'eux est plus ou moins fortement doué du sentiment exprimé. La première condition pour émouvoir est donc d'être ému soi-même.

La faculté de l'imitation, nécessaire aux acteurs, parvient à reproduire la mimique des sentiments naturels avec d'autant plus de perfection que l'acteur est plus capable de les éprouver; aussi a-t-on de tout temps remarqué que les grands acteurs ont excellé seulement dans les rôles qui avaient le plus de rapport avec leur propre caractère, et qu'ils étaient faibles dans l'imitation de ce qu'ils ne sentaient pas vivement. L'étude et l'observation des signes expressifs naturels en facilitent l'imitation; il est donc utile de savoir d'après quelles règles ces signes se manifestent et de connaître l'harmonie qui existe entre eux.

Le langage naturel a ses lois et ses principes; l'imitation est imparfaite quand on en omet une partie ou quand on les confond : alors des contre-sens choquants proviennent de

et l'attitude de la tête et la position des organes dont les facultés sont actives, nous mettons sous les yeux du lecteur une suite de sujets et de compositions où les facultés innées sont passées en revue.





H. Bugeat del.

E. M. M. sc.

PHRÉNOLOGIE.

Alimentivité

Le Gourmand.

Imp. de Mame, 67, r. St-Jacq. Paris.

PENCHANTS.

ALIMENTIVITÉ.

Planche 33. — LE GOURMAND.

L'instinct qui porte à rechercher la nourriture, non pas seulement pour apaiser la faim, mais surtout pour flatter le goût, celui qui conduit à l'intempérance, à la gourmandise et au choix raffiné des aliments, n'a pas une expression très-caractérisée par une attitude particulière de la tête.

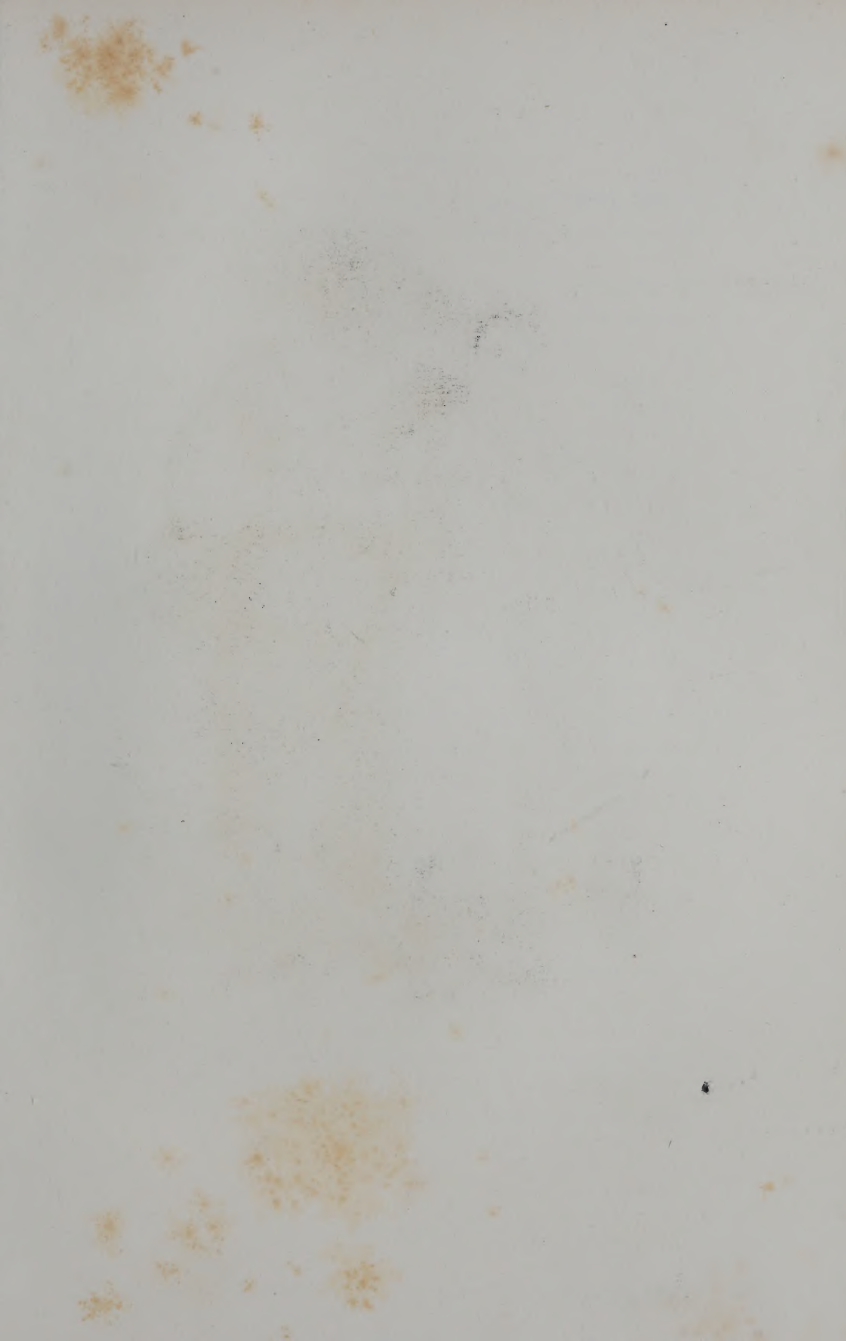
La sensualité gastronomique donne une certaine expression au visage : ce regard brillant, cette bouche entr'ouverte, ces lèvres colorées que la langue humecte et qui semblent avides de dégustation, annoncent assez l'activité énergique d'un instinct naturel, irrésistible chez quelques hommes, et différent du simple besoin de nourriture.

Les adeptes de l'art culinaire, ceux que la gastronomie compte parmi ses érudits, quand ils sont à table et qu'ils y fonctionnent d'après les principes consacrés dans le livre fameux de Brillat-Savarin, sont aisément reconnaissables : la jubilation, la délectation, tous les signes d'une satisfaction sensuelle sont apparents au plus haut degré sur leur visage de bienheureux. Ils contrastent étrangement avec la physionomie froide ou préoccupée de l'homme qui ne

mange que pour vivre, qui ne sait pas déguster, et qui au lieu de se livrer aux sensations exquisés d'un palais appréciateur des saveurs et des parfums que l'art sait combiner, poursuit en mangeant brutalement ou étourdiment, quelque idée en rapport avec d'autres facultés plus actives dans son cerveau que les inspirations de l'alimentivité.

Nous avons vu, à la définition de ce penchant, que l'organe de l'alimentivité élargit la tête vers les tempes, en avant de l'oreille, un peu au-dessus de la pommette des joues; il est fortement indiqué sur la tête du gourmand que nous avons représenté, et si cet organe, placé à la base du cerveau, ne détermine pas un mouvement de tête bien sensible qu'on puisse lui attribuer, cependant si l'on observe attentivement l'expression du gourmand affriandé, on reconnaîtra que ni son regard, ni l'ensemble de sa physiologie ne pourraient appartenir à l'expression d'une idée ou d'un sentiment élevé; l'animation a sa source dans une région inférieure du cerveau.

Un plat succulent est apporté; notre homme, dont l'appétit naturel déjà satisfait en partie a perdu le vif aiguillon de la faim, éprouve à l'aspect d'un mets exquis une excitation qui est le résultat de la gourmandise; il flaire les fumées appétissantes, il fixe un regard avide sur cette proie nouvelle; son corps se porte en avant, et le bras armé de la fourchette est prêt à la saisir et à la dépecer, il est tout entier à la jouissance qu'il va goûter. Du reste cet homme est doué d'intelligence et de capacité : sa tête forte et large contient un cerveau où les organes des facultés perceptives sont grands; son jugement est puissant; mais si nous examinons la partie supérieure de la tête, nous trouvons avec une bienveillance grande, l'idéalité, la fermeté, l'approbativité et l'estime de soi faibles; nous pourrions conclure de cet ensemble que le manque de dignité personnelle, de désir d'ap-





Bouffes del.

Hargreaves sc.

PHRÉNOLOGIE.

Amatioté.

Don Juan.

probation, de ce qu'on appelle caractère et distinction, le dispose à céder avec plus d'entraînement à la sensualité du goût.

Le garçon qui le sert présente une conformation de tête bien différente : empressé et attentif, il est charmé de satisfaire l'habitué respectable qui fait un grosse dépense, et, sûr de son fait, il savoure d'avance les éloges que le connaisseur ne peut manquer de donner au plat d'élite : son approbation est aussi *gourmande* que l'alimentivité du gastronome attablé.

AMATIVITÉ.

Planche 34. — DON JUAN.

L'expression particulière du penchant de l'amativité a été parfaitement saisie par les artistes de l'antiquité. On peut voir sur les bas-reliefs qui représentent des bacchantes et des satyres et sur les vases de forme étrusque où les sujets érotiques sont en si grand nombre, avec quelle force et quelle vérité ce penchant est exprimé. Le degré le plus fort du délire amoureux est toujours manifesté par le gonflement de la nuque et le renversement de la tête, comme si l'excitation du cervelet roidissait les muscles du cou et forçait toutes les autres facultés à se soumettre à l'empire du penchant dominateur.

Don Juan est parmi les modernes le type du libertin dominé par l'amativité ; son unique occupation est de grossir cette liste prodigieuse que son valet déroule par forme de consolation devant une victime délaissée. Ce serait manquer à la vérité physiognomonique que de le représenter avec le cou mince et grêle et la nuque rétrécie.

Toutes ses facultés sont au service du penchant qui le

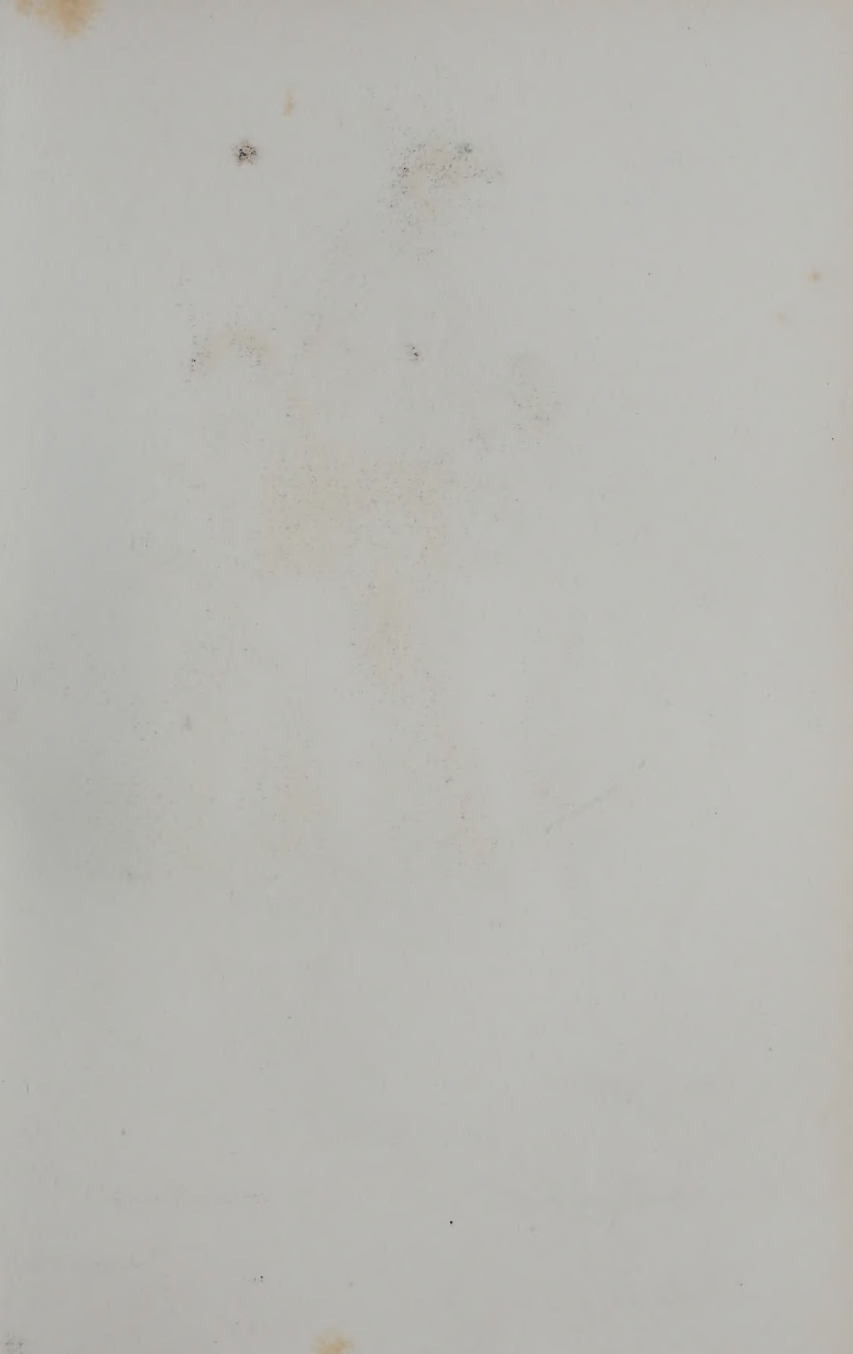
maîtrise, courage, fermeté, ruse, esprit et éloquence; il convoite, il séduit, il entraîne sa conquête du moment. Les immortels accords de Mozart expriment admirablement la fascination du séducteur, l'hésitation et la fragilité de la villageoise coquette que l'amour d'un grand seigneur éblouit. La Zerlina de notre dessin cède surtout à l'influence de l'idéalité et du désir de plaire; elle est flattée d'inspirer de l'amour à son seigneur, elle se voit grande dame, *io cangero tua sorte* : la pauvrete, dépourvue de secrétivité, ne devine pas le piège du tentateur, *là ci daremo la mano* : la circonspection la retient encore, *ma puo burlar mi ancora* : un sentiment de bienveillance parle en faveur du pauvre Mazetto, le fiancé qu'elle va abandonner, *mi fa pietà Mazetto; felice pur sarei* : je serais heureuse cependant, c'est-à-dire comtesse et riche, au lieu de n'être qu'une humble et pauvre villageoise. Elle va donc céder, et l'amativité hardie, astucieuse, triomphera sans peine de la crédulité combinée avec le désir de plaire.

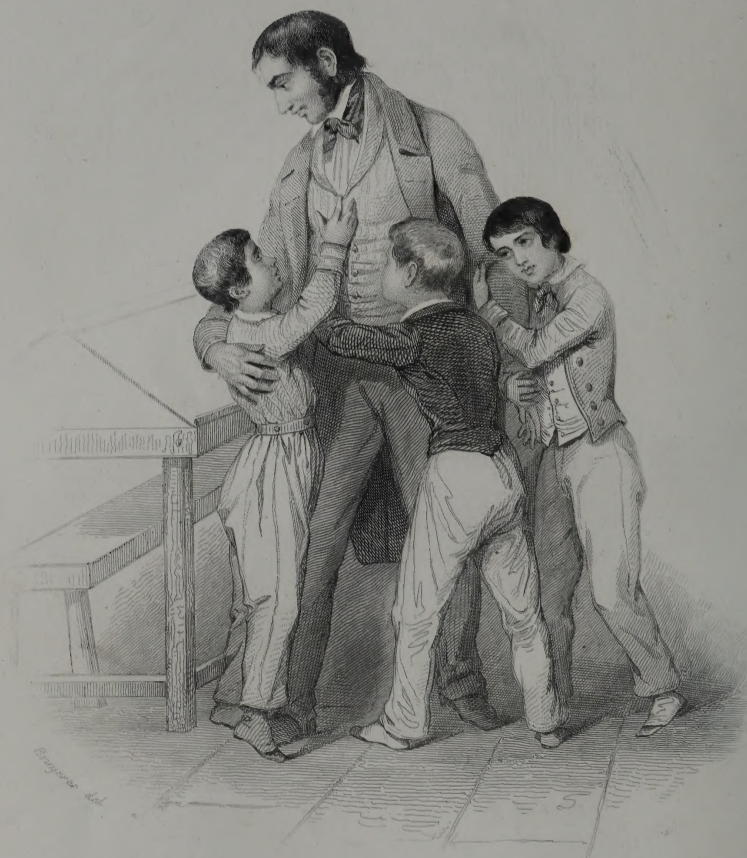
PHILOGÉNITURE.

Planche 35. — LA BONNE MÈRE.

L'expression naturelle d'un sentiment aussi énergique est bien caractérisée, on ne pourrait s'y méprendre : tandis que les bras enveloppent avec amour cet enfant, idole de sa mère, et le tiennent fortement pressé sur le sein qui le nourrit, le tête penchée de côté accompagne le balancement de corps instinctif que la bonne mère emploie pour le charmer et le consoler en le berçant.

La bienveillance et l'affectionivité se combinent toujours avec l'amour maternel, parce que l'enfant sur qui s'épanche





PHRÉNOLOGIE.

Philogéniture?

Le bon Maître.

avec ardeur le besoin d'attachement; excite également la bienveillance naturelle portée à soulager la faiblesse et la souffrance.

Le Corrège, ce peintre dont les ouvrages sont animés de tant de grâce et d'expression, a surtout représenté avec une perfection infinie le sentiment de la philogéniture, combiné avec celui de l'affectionivité, dans son tableau où l'on voit sainte Catherine adorant l'enfant Jésus. Elle est agenouillée devant la Vierge, qui tient sur ses genoux l'enfant divin dont la belle sainte couvre les pieds de sa blonde chevelure dénouée et pendante; elle appuie sa tête inclinée de manière à les toucher précisément à l'endroit où se réunissent les organes de l'affectionivité et de la philogéniture.

PHILOGÉNITURE.

Planche 36. † LE BON MAÎTRE D'ÉCOLE.

L'organe de la philogéniture est dominant sur la tête de ce bon et digne ami des enfants; la bienveillance est également grande et les penchants inférieurs sont très-faibles. Sans doute cet homme a choisi par vocation ce métier si pénible pour tous ceux que l'amour des petits n'échauffe pas d'une sympathie aimante pour l'enfance et la faiblesse.

Combien un tel homme est aimé! Sans doute autant qu'il aime, car l'affection attire l'affection; et ces enfants qui se précipitent à l'envi dans ses bras, comme il voudrait les presser tous ensemble sur son cœur! Le plus petit est son favori; l'enfant se lève sur la pointe des pieds pour atteindre au cou du bon maître; celui du milieu appelle sur soi l'attention de l'ami commun, et le troisième plus réservé et

animé d'un tendre attachement, s'empare d'un bras qu'il étreint et sur lequel il appuie sa tête à l'endroit même du siège de l'affectionivité.

AFFECTIONIVITÉ.

Planche 37. — PIÉTÉ FILIALE.

Après une longue absence un père bien-aimé arrive, sa fille et son fils sont accourus à sa rencontre : la jeune femme, plus vive, plus entraînée par la puissance instinctive de l'affectionivité qui domine sur sa tête allongée et développée à la partie postérieure où siège l'organe, s'est déjà jetée dans les bras de son père : tous deux prolongent cette étreinte ineffable et goûtent l'émotion délicieuse de l'un des plus doux sentiments que la nature ait mis dans le cœur humain *; le fils presse avec tendresse la main qu'il a saisie, et il attend avec respect que le regard de son père réponde à son affectueux empressement; son front élevé et la partie supérieure de sa tête large et haute annoncent un grand développement des organes de la bienveillance et de la vénération : sa tête penchée de côté vers le vieillard a l'attitude que détermine l'affectionivité, et c'est la vénération qui la fait en même temps s'incliner ainsi un peu en avant.

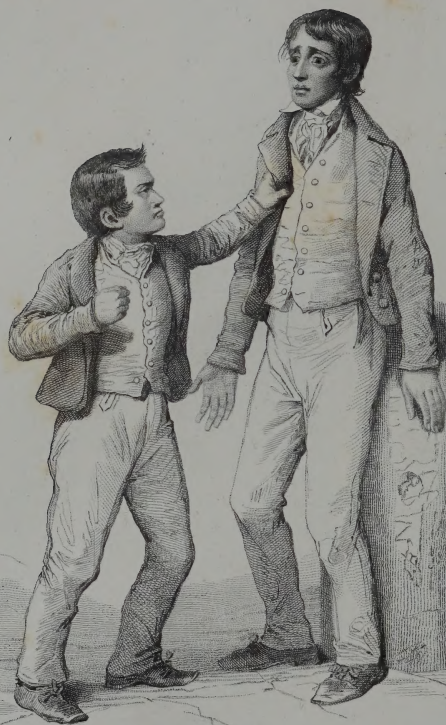
* S'il était possible de reformer le langage ordinaire qui répond aux sensations et qui les exprime avec énergie longtemps avant que la science vienne analyser les impressions et en découvrir les causes, il faudrait dire dans la tête et non pas dans le cœur. Mais c'est le cœur qui bat, qui se serre ou se dilate par la mystérieuse influence du cerveau, et c'est lui qui paraît le foyer des émotions vives dont il n'éprouve que le contre-coup. On dira donc probablement toujours le cœur pour dire le siège des sentiments, de même que, trompé par une apparence toute-puissante sur la vue, on con-



PHRÉNOLOGIE.

Affectioniosité

Piété filiale



Anger del.

1800 del.

PHRENOLOGIE.

Combatioité

Hardiess & Poltronneries

AFFECTIONIVITÉ.

Planche 38. — LA CONFIDENCE.

Deux sœurs, deux amies se communiquent leurs pensées; la plus jeune, plus caressante, plus confiante, vient sans doute de faire une confidence que son amitié n'a pu refuser à de tendres sollicitations; elle s'abandonne sans réserve à l'affection qu'on lui témoigne, et sa tête se repose sur l'épaule de l'amie qui la console ou l'encourage. Celle-ci, par l'attitude de sa tête un peu inclinée de côté et en avant, exprime les sentiments combinés de l'affectionivité et de la bienveillance.

COMBATIVITÉ.

Planche 39. — HARDIESSE ET POLTRONNERIE.

La force seule ne donne pas le courage. Ici nous voyons un grand imbécile qu'un garçon plus jeune et plus petit attaque et accule contre une borne où le poltron est venu chercher non pas un appui pour la résistance et la lutte, mais une limite où il ne peut reculer davantage : ses longs bras pendants, sa mine effarée, attestent que l'avantage de la taille et de la force est nul quand il n'est pas accompagné de l'instinct qui donne le courage. Il est facile de voir, au peu de largeur de sa tête derrière les oreilles, que l'organe de la combativité est avorté, et surtout que la prédominance de la circonspection le rend tout à fait incapable de com-

tinuer à dire que le soleil se lève ou se couche, tandis que la science nous apprend que c'est notre globe qui accomplit un tour entier sur son axe, pendant que l'astre reste immobile au centre de notre système planétaire.

battre et même de se défendre ; il ne cherche en effet qu'à éviter une lutte , et il se met à la merci de son adversaire qui , d'une main , le secoue et le retient , et semble prêt à le bourrer de coups avec ce poing fermé et menaçant. Les organes de la fermeté , de l'estime de soi , de la combativité , sont très-prononcés sur la tête de ce hardi garçon , mais il n'est pas dépourvu de bienveillance et il se montrera généreux : en effet , il suspend ses attaques qu'aucune résistance ne provoque , et si la colère causée par quelque sottise ou quelque malice de son camarade a pu le porter à le rudoyer , il ne tardera pas à lâcher prise et à dédaigner un adversaire indigne de se mesurer avec lui.

COMBATIVITÉ.

Planche 40. — FIERTÉ ET PROVOCATION.

Est-ce l'orgueil aristocratique ou l'insolence d'un riche parvenu qui redresse ainsi la tête de ce jeune homme dont l'expression hautaine paraît exciter le courroux de son interlocuteur ? Ce front étroit et renversé indique une médiocre capacité ; la tête est surtout allongée en arrière et en hauteur , elle doit cette conformation à la prédominance de l'estime de soi et de l'approbativité : le défaut de bienveillance change en orgueil et en sottise vanité ces deux sentiments qui ne sont estimables et inoffensifs que quand ils se combinent avec la conscienciosité , la vénération et la bienveillance.

La fierté blessante de ce personnage hautain et dédaigneux révolte le caractère indépendant , susceptible et irritable de celui qu'il accueille avec tant de hauteur ; une provocation a lieu : la différence de rang ou de fortune ne sau-



Angers del

Contenau sculp

PHRÉNOLOGIE.

Combatioité.

Fierité et Provocation.



S. Wolf sculp.

L. Brayer del.

PHRÉNOLOGIE.

Destructivité.

Le Brigand Italien.

Imp. de Mangon, 67, r. d'Angoulême.

rait en imposer à celui que la fermeté, l'estime de soi et la combativité très-prononcées animent d'un ressentiment énergique. En vain l'*aristocrate par nature* se retranche dans une froide impassibilité, le plébéen ferme et courageux, doué d'une capacité supérieure, saura exiger et obtenir une juste réparation.

DESTRUCTIVITÉ.

Planche 41. — LE BRIGAND ITALIEN.

Un touriste imprudent s'est aventuré dans un des repaires où les bandits d'Italie attirent et surprennent les voyageurs : l'amour du pittoresque, l'inconséquence et la témérité qui proviennent d'une curiosité dépourvue de circonspection, lui ont fait oublier le danger de ces excursions ou négliger les précautions convenables. Un homme, un tigre s'élance; d'une main vigoureuse il saisit le faible citadin et de l'autre il lui plonge un poignard dans la poitrine. La cupidité n'est pas le seul penchant qui anime ce meurtrier impitoyable; il trouve un plaisir cruel à verser le sang : la destructivité élargit sa tête; on la découvre sous son inculte chevelure; elle assouvit sa fureur par le meurtre; elle roidit ce bras qui pèse avec tant d'énergie sur le fer qui donne la mort; elle anime l'œil de l'assassin fixé sur la victime avec la sauvage expression du penchant destructeur.

DESTRUCTIVITÉ.

Planche 42. — LES ENFANTS DESTRUCTEURS.

Le penchant à la destruction est souvent très-prononcé et très-actif chez les enfants. Que de fois le joujou le plus

désiré, à peine obtenu, après avoir amusé quelques instants l'enfant dont les parents contentent tous les caprices, est mis en pièces avec une ardeur destructive qu'on ne peut empêcher de se satisfaire! Quelques parents ne font qu'en rire, d'autres s'en affligent : ces derniers auraient raison de redouter une pareille disposition de caractère si l'instinct de destruction portait leurs enfants à des actes de cruauté envers les animaux ; mais quand le sentiment de la bienveillance innée s'oppose à un tel abus, les petits actes de destruction commis par les enfants sur leurs plus beaux jouets proviennent souvent du mélange de la curiosité naturelle qui veut voir et savoir comment les choses sont faites, avec le penchant instinctif de la destructivité qui saisit avidement ce prétexte pour se satisfaire.

Dans notre dessin, la petite fille dont la tête assez forte présente du reste un bon développement de l'intelligence et des sentiments, est tout entière à une impulsion momentanée de la destructivité : l'organe très-fort de ce penchant élargit sensiblement la tête au-dessus de l'oreille, qui se trouve écartée : la fermeté est grande et donne plus d'intensité à l'activité du penchant destructeur. Aussi, selon les règles de la mimique, fondées sur la phrénologie et conformes à l'observation, la tête est un peu inclinée du côté de l'organe, soit à droite soit à gauche (nous avons dit que les organes du cerveau sont doubles, par conséquent le mouvement de la tête a lieu indifféremment d'un côté ou de l'autre, sans doute suivant que l'excitation s'y fait sentir), elle est en même temps maintenue redressée dans le sens de l'organe de la fermeté : le cou est gonflé et enfoncé entre les épaules qui se relèvent ; l'œuvre de destruction s'accomplit avec une sensation intime de jouissance. Les autres signes pathognomoniques ou expressifs consistent dans la dureté et la fixité du regard, dans le resserrement des lè-



PHRÉNOLOGIE.

Destructivité.

Enfants destructeurs.



PHRÉNOLOGIE.

Secretioité.

Barile et Bartolo.

vres, et dans l'avancement de la mâchoire inférieure, dont les dents viennent se placer en avant des dents supérieures avec un grincement qui est surtout caractéristique dans les accès de rage furieuse, dernier degré d'excitation d'une excessive destructivité.

La différence d'attitude du jeune garçon provient de son action différente : il crève son tambour à coups redoublés, et il accompagne le mouvement du bras qui frappe, d'un mouvement analogue du pied sur le parquet : sa tête présente autour et en arrière de l'oreille une largeur et une saillie formées par la destructivité et la combativité; soit qu'il donne ou reçoive un mauvais exemple, il trouve un vif plaisir dans la destruction; la mère qui survient pendant cette scène devra employer toute son attention à détourner et à calmer la tendance un peu trop prononcée de ce penchant.

SECRÉTIVITÉ.

Planche 43. — BASILE ET BARTOLO.

Le colérique tuteur de l'aimable et adroite Rosine est tout à fait à bout de ressources et de précautions; il se voit joué par sa pupille et ne sait comment parer aux entreprises d'un amant audacieux. Près de lui se tient ce consolateur suspect que nous connaissons, l'honnête Basile, ce type d'astuce et de bassesse, à la fois caustique et lâche, recevant des deux mains, trahissant ou assistant qui le paye, froidement, sans haine comme sans affection, égoïste, prudent, observateur à la manière des espions, patient et souple, flatteur par crainte, insolent sans hardiesse quand il croit pouvoir dire ou faire impunément quelque noire méchanceté, l'homme enfin que Beaumarchais a mis au

jour comme le parfait modèle d'une race impérissable. La phrénologie seule voit clair dans les ténèbres dont s'enveloppent les Basile, et quand ce caméléon donne au tuteur aux abois le conseil d'employer la calomnie pour perdre un rival dangereux, elle fait voir que la secrétivité, qui gonfle la partie latérale de sa tête, est la mère de ce moyen banal employé par la lâcheté.

L'envie et l'égoïsme sont les abus d'une forte acquisivité; la ruse et l'hypocrisie découlent d'une secrétivité excessive, lorsque la faiblesse des organes de la bienveillance, de la vénération et de la conscienciosité prive de contrepoids moral ces penchants trop actifs : le peu d'estime de soi, de combativité et d'affectionivité, en ne laissant ni dignité ni courage ni besoin d'attachement, complète le caractère bas, lâche et froid du type Basile.

SECRÉTIVITÉ.

Planche 44. — VOLEURS SURPRIS.

La police a pénétré dans l'un de ces obscurs et ignobles cabarets où se rassemblent les malfaiteurs, les repris de justice et les vagabonds, rebut et fléau des grandes villes; l'alarme est parmi la bande, et chacun, dans cette circonstance, agit suivant son caractère : l'un songe à la fuite, l'autre à la résistance.

Le filou lâche et rusé se fait petit, glisse le long des tables, serrant d'une main son paquet d'objets volés et de l'autre frayant son chemin vers quelque issue qu'il connaît sans doute; il a l'échine courbée, le jarret fléchi; il marche sur la pointe des pieds, sa casquette aplatie lui cache la moitié du visage et sa tête s'enfonce comme pour s'enfouir



L. Bouvier del.

Claude Barthe sculpt.

PHIRÉNOLOGIE.

Secrétioité.

Voleurs surpris.





PHRÉNOLOGIE.

Acquisioité.

Tilous et Bouchard.

entre ses épaules relevées et arrondies : on y voit un large développement de la secrétivité et de l'acquisivité, elle est plate et basse et elle se resserre derrière l'oreille par défaut de combativité.

L'autre compagnon plus hardi, plus brutal, paraît saisir volontiers cette occasion de lutter avec les agents de la police : armé d'un solide gourdin, droit et ferme sur ses jarrets tendus, il s'apprête au combat : son regard menaçant, sa bouche contractée, ses narines haletantes complètent l'expression d'audace que donne la combativité unie à la fermeté : il est dépourvu de circonspection, de vénération et de bienveillance, ou plutôt les organes très-faibles de ces facultés sont sans influence sur ceux qui dominent, surtout quand ceux-ci sont directement excités. Cette conséquence est inévitable chez ces individus que l'éducation n'a point améliorés et que les misères et les vices des conditions inférieures de l'état social abrutissent tout à fait et livrent à l'empire des mauvais penchants.

ACQUISIVITÉ.

Planche 45. — FILOUS ET BADAUD.

Le personnage oisif et flegmatique, ennuyé et blasé qui se promène lentement de boutique en boutique, s'arrêtant à chaque étalage, est pour longtemps absorbé par les images exposées à la devanture du magasin d'Aubert et C^{ie}, proie facile et prédestinée des écumeurs du pavé de Paris ! Deux filous l'exploitent ; le plus adroit glisse une main exercée dans la poche du badaud, tandis que son camarade fait le guet, et, tout en promenant autour de lui un regard investigateur, que ne peut entièrement déguiser l'apparente insou-

ciance de son visage, place en arrière une main prête à recevoir et à faire disparaître l'objet que l'expert filou soutire avec une adresse si attentive. Comme de raison le badaud n'aura rien vu, rien senti : ses facultés perceptives sont faibles, il est inattentif et distrait autant qu'inerte et lourd par défaut d'activité.

Nos deux *industriels* sont bien pourvus des facultés convenables pour leur métier; et si leur chapeau nous cache ce qui leur manque sans doute de facultés morales, on peut voir que la secrétivité et l'acquisivité ont de larges proportions : celui qui vole est bien doué de facultés perceptives, et, par conséquent, de moyens d'exécution pour mal faire, puisque ces facultés servent également aux gens de bien et aux mauvais sujets. Le filou se complaît à user d'adresse, et s'il est faiblement pourvu de combativité et de destructivité, il préfère infiniment les procédés adroits et ingénieux qu'il sait imaginer, aux attaques brutales des malfaiteurs grossiers et stupides qui ne savent qu'assommer les gens pour les dépouiller à loisir. Le complice armé d'une canne noueuse fait partie de cette classe intermédiaire qui pratique aussi de préférence le vol par adresse et par ruse, mais qui, dans certains cas et surtout pour s'échapper, ne craint pas de recourir à la violence : sa contenance hardie, quoique empreinte de circonspection, est en rapport avec la largeur de sa tête qui indique une assez forte proportion des penchans inférieurs.

ACQUISIVITÉ.

Planche 46. — LES JOUEURS.

Des joueurs se pressent autour d'une table d'écarté; un penchant commun les anime, c'est l'acquisivité, dont nous



A. Bouverie del.

Adolphe de la Roche sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Acquisiōne?

Les Français.

avons fait ressortir le développement sur toutes ces têtes afin d'exercer le regard à le reconnaître. L'amour du jeu n'est pas exclusivement produit par le penchant de l'acquisivité. Quand l'amour du jeu a sa source dans la soif du gain, il est un des modes d'action du penchant de l'acquisivité, mais ce penchant se combine aussi avec les autres facultés et il est modifié dans chacun de ceux que nous avons représentés par son caractère dominant. Nous allons les analyser.

Le joueur qui tient les cartes et cache son jeu est favorisé par le sort, il est sûr du succès et paraît impatient d'achever la défaite de son adversaire; il a la tête large et ronde à la base, on y remarque surtout la secrétivité, l'acquisivité et la combativité. Son front est principalement proéminent au-dessus du nez, et ses facultés perceptives sont bien développées; c'est un homme d'action : la partie supérieure de la tête n'est pas déprimée, mais elle n'a pas de largeur, ce qui annonce un médiocre développement des sentiments moraux; la conscienciosité, l'estime de soi et l'approbativité sont faibles : on peut en conclure qu'au moment où il agit l'acquisivité agit sans contrôle, et que ce poing fermé par l'impatience s'ouvrira bientôt avec avidité pour saisir les enjeux.

L'autre joueur est indécis, ses ressources en cartes sont faibles, il consulte les assistants : la circonspection est très-forte sur sa tête, qu'elle élargit latéralement au sommet postérieur : en vain il combine son jeu, il pressent sa défaite et va suivre sans confiance le parti désespéré que lui conseille le partner plus hardi et moins circonspect vers lequel il s'est tourné.

Le n° 1, en allant de gauche à droite, homme froid et réfléchi, a déjà calculé les chances et fait en soi-même le compte de sa perte au jeu.

Le n° 2, plus exalté, plus animé par l'espérance et soutenu par la fermeté, semble croire qu'une chance heureuse peut encore se montrer, et chez lui la merveilleosité, jointe au calcul, se combine avec l'acquisivité pour l'intéresser plus vivement aux vicissitudes des cartes et du jeu.

Le n° 3 exprime une nuance différente : il est mécontent de perdre et prêt à accuser le joueur peu chanceux et selon lui inhabile.

Le n° 4, placé en arrière, contient par un sentiment de dignité et de bienveillance l'expression de la satisfaction que lui cause la position favorable de la partie où il est engagé.

Le n° 5, avide et rusé, peu bienveillant et peu digne, semble se préoccuper de ce que pourrait encore tenter un bon joueur pour reprendre du terrain, tandis que le n° 6 suit avec sollicitude les phases du jeu auxquelles sa forte éventualité le rend aussi attentif que son acquisivité l'y rend intéressé. Quant au dernier placé tout à fait en arrière, peu stimulé par ce dernier penchant, il figure moins au jeu comme joueur avide que comme porté par l'estime de soi et l'approbativité à ne pas se refuser à l'appel qu'on lui a fait pour compléter les mises.



Boisgarnier del.

Goussier sc.

PHIÉNOLOGIE.

Estime de soi.

La Grande Dame.

Imp. de M. Goussier, 11, rue de la Harpe, Paris.

SENTIMENTS.

ESTIME DE SOI.

Planche 47. — LA GRANDE DAME.

Un rang élevé, une noblesse illustre ne donnent pas nécessairement la hauteur de caractère et cet orgueil fondé sur la conviction de supériorité; mais quand la nature a développé avec excès le sentiment de l'estime de soi chez une personne que sa position sociale élève beaucoup au-dessus des autres, il est difficile que l'orgueil aristocratique ne se fasse pas sentir. Ce sentiment est indépendant des autres facultés : l'intelligence et la bonté peuvent exister en même temps, mais il se montrera dans toute sa fierté dédaigneuse s'il se combine avec la fermeté, la combativité et une haute intelligence, tandis que la bienveillance et la vénération sont faibles. Aussi notre grande dame relève fièrement sa forte tête, elle écoute à peine le courtisan dont elle a daigné prendre le bras pour parcourir les salons. Celui-ci se morfond; sa vénération et son approbativité le mettent en frais d'égards, d'attentions et d'explications sans obtenir un regard ou une réponse courtoise; l'attention de la grande dame est ailleurs, et son coup d'œil énergique et scrutateur a sans doute trouvé dans la foule quelque sujet plus digne de l'occuper.

ESTIME DE SOI.

Planche 48. — L'ORGUEILLEUX.

Le caractère dominant de ce personnage est évidemment l'amour-propre et même l'orgueil, degré excessif de l'estime de soi quand l'organe a une prédominance marquée; on le reconnaît à l'élévation du sommet de la tête en arrière. Rien n'est mieux connu que l'attitude particulière de l'orgueilleux : cette tête qui se maintient toujours relevée, ce corps droit et roide qui ne fléchit jamais, même quand cet homme est assis, ce regard qui semble daigner à peine se fixer sur les autres, tout cet ensemble guindé, sec et froid compose une physionomie dont l'expression est immédiatement sentie par tout le monde.

Si nous analysons l'organisation de cet homme si rempli du sentiment de son mérite personnel, nous trouvons que la tête est plus haute que large et que la masse du cerveau est plus portée en avant et en hauteur que latéralement et en arrière de l'oreille; il est doué d'une bonne proportion d'intelligence, mais surtout de facultés perceptives; la bienveillance est moyenne, la vénération, la fermeté et la conscience sont grandes, il a peu de destructivité, de combativité et d'amativité; la circonspection et l'approbativité sont de moyenne proportion; cet ensemble de dispositions le rend inoffensif; mais s'il est imbu des préjugés de naissance, un tel homme est naturellement aristocrate, partisan du pouvoir absolu, du sacerdoce et des distinctions sociales : il peut être bienveillant et juste, même envers ceux qu'il considère comme ses inférieurs, pourvu que son orgueil naturel ne soit pas froissé et qu'on n'attaque pas ses convictions : il



Bongers del.

ch. Deprés. sc.

PHIRÉNOLOGIE.

Estime de soi.

L'Orgueilleux.

Imp. de Mouton, 17, rue de la Harpe, Paris.



PHÉNOLOGIE.

Approbation.

Coquetterie.

n'est point agresseur, il est seulement hautain et froid, et si on le mécontente il se retranche dans l'inexpugnable fort de la dignité offensée et de l'opiniâtreté dédaigneuse.

APPROBATIVITÉ.

Planche 49. — COQUETTERIE.

La coquetterie est l'effet de l'approbativité très-active ; elle est franche ou dissimulée, distinguée et élégante ou commune, étourdie ou réservée, suivant les nuances de caractère : quand l'organe placé de chaque côté de la tête en arrière et vers le sommet possède des dimensions très-prononcées, il donne à la tête une forme allongée et arrondie comme celle d'un casque. La mimique naturelle de la vanité, provenant du désir de plaire, consiste dans le redressement de la tête avec moins de roideur que quand l'estime de soi est dominante : ce redressement est accompagné d'un balancement alternatif à droite ou à gauche dans la direction de l'organe ; de là viennent ces *airs penchés* qu'on reproche aux vaniteux.

La dame que notre dessin représente seule est supposée dans un salon et préoccupée du désir de plaire : tout est calcul dans l'apparente simplicité de sa pose : le comble de l'art est de paraître n'en avoir aucun ; mais si le crayon pouvait reproduire une succession de mouvements et de gestes, vous la verriez manœuvrer son éventail avec toutes les petites grâces préméditées d'une coquetterie savante ; vous verriez sa tête, obéissant à l'impulsion intérieure de la faculté active, se mouvoir à droite et à gauche en se penchant sur chaque épaule, tandis que le regard langoureux

ou brillant suivant le caractère et le tempérament, rayonne dans une circonférence dont notre belle dame est le centre et recherche l'approbation et les hommages.

APPROBATIVITÉ.

Planche 50. — L'INVITATION AU BAL.

La galanterie et l'empressement auprès des femmes sont inspirés par l'amativité et l'approbativité : on cherche à plaire pour être aimé ; le premier penchant donne à l'autre plus de chaleur et d'activité, et celui-ci donne la grâce et la délicatesse, inspire les attentions et les prévenances, l'élégance et l'amabilité dont l'amativité a besoin pour se faire deviner sans effaroucher un sexe flatté d'allumer le feu de la passion, mais également sensible aux égards et aux hommages discrets.

Deux concurrents ont jeté les yeux sur une jeune fille dans un bal : le plus empressé s'est élancé sans hésiter et fait son invitation avec le bon ton et la politesse d'une approbativité cultivée : il est accueilli avec plaisir par la jeune fille qu'une assez forte dose de ce sentiment rend très-sensible aux hommages : du reste, bienveillante et franche, elle répond sans minauderie, et si la liste déjà nombreuse de ses engagements l'oblige à remettre son danseur à un tour éloigné, ce succès charme plus sa vanité qu'il n'excite son orgueil, elle triomphe modestement.

Le jeune homme a l'organe de l'approbativité bien plus prononcé que celui qu'il a devancé et supplanté et qui se tient en arrière un peu honteux et mécontent d'avoir été prévenu : ce dernier a plus de circonspection que son heu-



Bouffon. 50.

Narcisse 10.

PHIRÉNOLOGIE.

Approbation.

L'invitation au Bal.



PIRÉNOLOGIE.

Approbativité.

Desir de plaire.

reux rival et c'est pourquoi il s'est laissé devancer. La circonspection très-forte donne toujours un moment d'hésitation, même pour les résolutions les plus simples, et ce temps d'arrêt suffit pour livrer la carrière à ceux qui, dégagés de cette retenue, agissent dès qu'ils désirent.

APPROBATIVITÉ.

Planche 51. — DÉSIR DE PLAIRE.

Ces trois jeunes filles parées et formant un groupe ne sont pas ainsi réunies par la seule influence de l'amitié; elles se prêtent un mutuel appui et se donnent entre elles une contenance plus assurée; leurs bras sont enlacés, mais la mimique de l'affectionivité n'est pas caractéristique; c'est un autre sentiment qui les anime à différents degrés, en se combinant avec des nuances différentes de caractère.

Le désir de plaire est surtout très-actif chez celles de droite et de gauche : la première, dont le regard est dirigé de côté et par-dessus son épaule, possède autant de circonspection que d'approbativité; elle n'ose pas regarder en face; sa coquetterie timide, mais très-forte, se dédommage par un rapide et furtif coup d'œil de la retenue que lui impose sa grande circonspection : sans doute elle ne perd rien des hommages qu'elle attire, et si son regard est moins hardi, la finesse de son ouïe ne laisse rien échapper des compliments qu'elle peut recueillir.

L'autre jeune fille, qui s'abrite en partie derrière son éventail qu'elle agite par contenance, est animée d'un désir de plaire combiné avec une secrétivité prononcée; la mimauderie, l'affectation, les œillades par-dessus l'éventail et

de côté, le regard oblique et la tête penchée, comme pour se cacher tout en attirant l'attention, ce sont là les signes de la mimique composée qui résulte de l'activité simultanée des deux sentiments de l'approbativité et de la secrétivité.

La troisième se pose majestueusement au milieu et montre un caractère différent; son attitude indique qu'elle possède autant d'estime de soi que d'approbativité; elle paraît ne rechercher les hommages que comme un tribut qui lui est dû.

CIRCONSPCTION.

Planche 52. — TIMIDITÉ.

La timidité n'est pas le résultat de l'inexpérience et de la jeunesse : il y a des jeunes garçons très-timides tandis que d'autres sont d'une hardiesse remarquable : cette différence provient de l'organisation. Quand il existe un développement sensible de l'organe de la circonspection avec peu de courage, d'amour-propre et de fermeté, la timidité est un défaut caractéristique, et c'est surtout dans la jeunesse que ce sentiment est plus naïf et plus dominant : la force des dispositions innées se fait sentir avec une évidence incontestable : tel adolescent est, dit-on, timide comme une jeune fille, tel autre est hardi comme un page. L'âge et l'expérience modifient les actions ; l'homme fait apprendre jusqu'à un certain point à vaincre une timidité naturelle, ou à modérer son audace et son ardeur, parce qu'il a reconnu à ses dépens l'inconvénient de l'une ou l'autre de ces dispositions ; mais si la circonspection domine, jamais le jeune homme, naturellement timide à l'excès, ne deviendra hardi, entreprenant, audacieux ou imprudent en arrivant à l'âge mûr,



Benigno del

7 Benigno del

PHRÉNOLOGIE.

Circospection.

Timidité.



Le Dugère del.

L. Wolff sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Circonspection.

Le Père effrayé.

Imp. de Marpon, G. r. d'Acad. Paris.

pas plus que le garçon hardi, effronté, aventureux ne sera un jour l'homme circonspect et prudent qui ne hasarde rien, qui s'observe, examine et délibère avant d'entreprendre.

Ici nous voyons un très-jeune homme dans cette position embarrassante et redoutable pour un naturel timide, qui consiste à se trouver un moment seul et face à face avec une jeune fille sans être préparé à une telle aventure. Le désir de plaire a bien envie de se manifester, notre jeune homme en est bien pourvu, mais la maudite circonspection paralyse la parole et le geste; le pauvre garçon reste là, immobile, les yeux baissés, ne sachant que dire et que faire; sans doute il rougit, son cœur bat bien fort, et si la situation se prolonge il ne pourra s'en tirer sans commettre quelque énorme bétise : son embarras est visible, la jeune fille le partage, mais comme son rôle est moins difficile, elle sourit intérieurement de l'air malheureux du jeune homme, et son approbativité accueille comme un hommage cette preuve de l'impression que ses charmes font sur leur novice et timide adorateur.

CIRCONSPÉCTION.

Planche 53. — LE PÈRE EFFRAYÉ.

La circonspection vivement excitée produit la crainte et la frayeur suivant la gravité du danger réel ou supposé, et surtout quand la faiblesse des organes de la fermeté et de la combativité prive de résolution et de courage. Quand la merveilleosité s'unit à une grande circonspection on s'exagère les sujets de crainte, on croit à des dangers imaginaires, tout est sujet d'alarme; l'obscurité surtout augmente la disposition craintive, elle fait croire aux brigands, aux

fantômes, et redouble la poltronnerie en laissant l'imagination livrée aux inspirations de la merveilleosité qui ne peut être contrôlée par les facultés perceptives; en effet celles-ci ne peuvent agir dans l'ombre et apprécier la forme réelle des objets et la nature des phénomènes.

Nous supposons que le *brave homme* ici représenté avec un peu d'exagération et doué d'une large circonspection ainsi que d'une forte proportion de merveilleosité, voit ou entend, à son retour d'une promenade du soir, quelque chose qui excite ces sentiments si prononcés; son intelligence est offusquée, le crépuscule l'empêche de se rendre compte de ce qui l'effraie, et la merveilleosité qui renchérit sur tout porte à un degré extrême les alarmes de sa circonspection. La mimique est composée : ainsi le regard tout effarouché est comme fasciné par une terrible vision; la bouche est béante et les muscles du visage sont affaîssés par l'effet d'un étonnement mêlé de frayeur; le corps se rejette en arrière; une jambe est en arrêt, l'autre a reculé vivement pour appuyer le mouvement de retraite du corps, les bras ont un mouvement analogue à celui des jambes, enfin la tête vivement redressée, le cou tendu, l'oreille au vent, a cette attitude particulière que détermine une grande circonspection, et qu'on ne peut confondre avec le redressement causé par l'excitation de l'estime de soi ou de la fermeté; c'est l'attitude d'un homme qui se tient sur ses gardes de tous côtés, suivant l'étymologie même du mot circonspection, de *circumspicere*, qui veut dire regarder autour.

Le jeune garçon différemment organisé n'est point sujet aux mêmes impressions : il ne comprend pas les alarmes de son père et il le presse de continuer son chemin : ce qu'il a vu ou entendu lui paraît naturel ou inoffensif, parce qu'il n'est pas sous l'influence d'un excès de merveilleosité et de circonspection : sa tête présente au contraire une con-



Bienveillance.

Cherrie

formation où la fermeté et la combativité sont sensibles : la vénération n'est pas très-prononcée ; aussi agit-il sans façon avec son père ; il le pousse assez cavalièrement, sans doute il est peu porté au respect envers le caractère faible, irrésolu et craintif de l'auteur de ses jours : on sait avec quelle sagacité les enfants reconnaissent les qualités et surtout les défauts de leurs parents, et comment ils agissent d'après cette connaissance.

BIENVEILLANCE.

Planche 54. — CHARITÉ.

La bienveillance, placée au sommet de la partie frontale, est la source féconde d'où découlent la pitié, la miséricorde et la charité. Quand elle est active et dominante la tête s'incline en avant, et c'est surtout à l'aspect des misères humaines que ce mouvement est prononcé : le regard attendri s'abaisse sur ceux qui souffrent et la commisération est empreinte sur le visage. Quelle différence d'attitude entre l'homme qui donne par ostentation ou pour satisfaire sa conscience, et celui qui, inspiré par une bienveillance vive et pure de tout mélange, se penche avec attendrissement vers ceux qu'il soulage ! le premier conserve la roideur ou la froide apparence que donne l'insensibilité et l'égoïsme : il tourne à peine le regard vers les malheureux, il semble plutôt jeter que donner son aumône ; il s'en acquitte comme d'un simple devoir, sans émotion compatissante, le sentiment de charité n'y a qu'une faible part, tandis que la bienveillance accompagne toujours d'une larme ou d'un sourire les bienfaits qu'elle se plaît à répandre.

Un vieillard aveugle est tristement assis au coin d'une

borne; sa jeune fille implore la charité des passants; cet appel ne pouvait manquer d'exciter le sentiment de bienveillance si prononcé sur la tête de la jeune femme; elle s'avance avec empressement vers le groupe indigent, et tandis qu'elle donne avec effusion, elle exprime par la douceur du regard et par le mouvement incliné de la tête, la nature et l'origine de l'émotion qu'elle manifeste.

BIENVEILLANCE.

Planche 55. — LE BON CURÉ.

Quand le sentiment de la bienveillance est dominant chez l'homme qui s'est consacré au sacerdoce, il inspire cette charité inépuisable, cet amour du prochain dont la sainte ardeur anima tant de prêtres vénérables : alors la religion prend un caractère tout à fait divin, elle échauffe, elle redouble la bonté naturelle. Les hommes qui embrassent le saint ministère puisent dans les croyances religieuses des forces nouvelles pour accomplir les actes de charité et de dévouement; amis des malheureux, consolateurs des affligés, ils recherchent tous ceux qui souffrent; leurs mains répandent l'aumône pour le soulagement des besoins matériels, et leur parole affectueuse s'efforce d'adoucir les peines morales : leur douce assistance nourrit et console; la sincérité de leur sympathie envers les malheureux donne un charme efficace à leur langage, et les infortunés s'adressent à eux en confiance comme à leur providence dans ce monde. Tels furent saint Vincent-de-Paul, Fénelon et tant d'autres sur le front desquels une bienveillance large et active présidait aux actes de l'intelligence comme aux inspirations des autres sentiments.



PHRÉNOLOGIE.

Bienveillance.

Le bon Curé.



Bouquet. del.

Nargot. sc.

PHRÉNOLOGIE.

Vénération.

Sentiment religieux.

Ce bon curé de village vient visiter la chaumière où le sort a répandu la désolation : ce jeune paysan désigné pour satisfaire à la loi du recrutement se livre au désespoir de quitter sa famille, ces champs dont il ne s'est jamais éloigné, les amis de son enfance, sa fiancée peut-être ! Il ne comprend pas le devoir qui exige ce sacrifice envers sa patrie, il n'y voit qu'une obligation cruelle d'autant plus désolante que son caractère et ses goûts sont plus éloignés des instincts militaires. Il faut obéir cependant, le moment du départ est venu, et c'est pendant cette crise douloureuse que le digne pasteur se présente : il s'approche, sa main presse doucement l'épaule du pauvre affligé, il penche vers lui son front que la bienveillance incline, et si ses paroles affectueuses ne peuvent effacer une douleur trop profonde, sans doute elles en calmeront la violence et pourront inspirer de la résignation et la soumission à la loi.

VÉNÉRATION.

Planche 56. — SENTIMENTS RELIGIEUX.

Si l'on entre dans un édifice consacré au culte pour observer l'attitude des personnes qui s'y trouvent, on verra dans tous les pays, quels que soient la religion d'un peuple et ses usages, une manière semblable de manifester la vénération envers la Divinité. Le mouvement naturel déterminé par ce sentiment est de faire pencher la tête en avant; la bienveillance la fait aussi s'incliner doucement dans la même direction, mais la vénération, placée au sommet de la tête, semble l'entraîner vers la terre; souvent même le prosternement complet est le signe du sentiment religieux dans toute sa force, et la ferveur de l'adoration, ainsi que

l'humilité qu'elle inspire, vont jusqu'à courber le front dans la poussière. Quelquefois les personnes animées du sentiment religieux lèvent les yeux vers le ciel, leur tête est alors relevée et un peu penchée à droite ou à gauche; leurs mains, jointes ou serrées contre la poitrine, semblent par de vives étreintes répondre aux élans d'une ardente prière; mais alors ce n'est plus le sentiment simple de la vénération qui agit; la merveillesité et l'espérance se combinent avec lui; les émotions de la personne qui implore sont différentes de celles de la personne qui adore: tous les sentiments, tous les penchants peuvent invoquer en leur faveur l'assistance de la Divinité; la destructivité même y a souvent recours; et certainement la mimique de l'homme qui demande au ciel le pouvoir d'écraser ses ennemis ne doit avoir aucun rapport avec celle du pur sentiment de vénération instinctive.

Notre dessin représente des paysans à l'entrée d'une église: la femme, plus vive, plus passionnée, s'est agenouillée et prie avec ferveur; l'homme, dont la tête, d'un assez petit volume, ne présente qu'une faible proportion de penchants et d'intelligence, obéit instinctivement au sentiment très-prononcé de la vénération qu'il possède; il n'a pu passer devant l'église sans y entrer; après avoir satisfait le sentiment religieux, s'il rencontre sur le chemin de son village quelque monsieur ou quelque personnage d'une condition supérieure à ses yeux, le maire ou le notaire, le percepteur, le garde ou le gendarme, il les saluera avec vénération et respect.





PHRÉNOLOGIE.

Vénération.

Respect envers l'autorité.

VÉNÉRATION.

Planche 57. — RESPECT ENVERS L'AUTORITÉ.

Quand la vénération est grande elle inspire, outre le sentiment religieux, la déférence et le respect envers le rang, la dignité et tous les degrés de la hiérarchie sociale. Tout ce qui est un signe de supériorité en impose à ceux qu'une grande vénération dispose à la soumission et à l'humilité : le moindre dépositaire de l'autorité a droit à leur respect, et partout ce sentiment s'exprime par les mêmes signes extérieurs : la tête se penche, le dos se courbe, et si le manque d'estime de soi, de fermeté et de combativité laisse la vénération sans appui, l'homme s'humilie, il se prosterne, il s'aplatit devant la force et le pouvoir. Ainsi dans l'Orient, dans l'Inde et partout où le despotisme et l'esclavage subsistent, la vénération devenue tremblante, hypocrite et exagérée, prodigue les démonstrations de soumission et d'abaissement.

Nous voyons ici la mimique d'une excessive vénération : le contour de cette tête qui s'abaisse si humblement nous explique l'attitude du personnage. Si nous supposons que ce pauvre homme, maire de quelque commune où règne ce qu'on appelle en langage d'administration *un mauvais esprit*, mandé pour rendre compte à l'autorité supérieure de son département, paraît devant son préfet (un préfet de l'Empire bien entendu !), nous comprendrons cette posture qui exprime à la fois la crainte et la déférence la plus humble ; les organes de la bienveillance et de la vénération sont très-grands, ainsi que celui de la circonspection ; la fermeté, l'estime de soi et la combativité sont nulles ; aussi ces jambes

fléchies, ces bras pendants et cette échine brisée annoncent un manque total de résolution et de dignité.

Le contraste de l'attitude des deux personnages en présence n'est pas plus grand que celui de la conformation de leurs têtes, et il est justifié par cette différence d'organisation.

Notre fonctionnaire dépourvu de bienveillance et de vénération, mais amplement pourvu d'estime de soi, de fermeté, de destructivité et de combativité, n'est pas homme à se relâcher de son importance et de sa hauteur; il semble jouir de l'abaissement de son subordonné; nous pouvons croire, d'après le développement de l'organe du langage qui gonfle sa paupière inférieure, que la verte semonce avec laquelle il s'apprête à lui *laver la tête* sera aussi proluxe que dure et menaçante.

FERMETÉ.

Planche 58. — LE PÈRE INFLEXIBLE.

Il est des caractères inébranlables, inflexibles, dont les résolutions ne cèdent ni à la force, ni à la persuasion, ni aux plus touchantes supplications : ici c'est un père que sa fille éplorée s'efforce d'attendrir. Quel que soit le motif du courroux paternel il sera difficile de le fléchir et d'obtenir la rétractation de ses arrêts : une fermeté dont l'organe est aussi prédominant ne cède pas aisément aux prières ni même aux larmes du désespoir, surtout quand la bienveillance est petite : une entière soumission peut seule désarmer une inflexibilité aussi absolue ; le geste du bras repousse toute tentative d'apaisement par les caresses et par l'effusion de la douleur et du repentir : le regard se détourne, et la tête, redressée dans le sens de la direction de



PHRÉNOLOGIE.

Fermeté?

L'Enfant opiniâtre.

l'organe, se maintient roide comme par l'effet d'une tension et d'une contraction musculaire dont le principe semble provenir de cet organe de la fermeté qui domine les émotions de l'âme et régit les mouvements du corps.

FERMETÉ.

Planche 59. — L'ENFANT OPINIÂTRE.

L'autorité paternelle aura peine à vaincre l'obstination de ce fils livré à un accès d'indomptable fermeté : la tête de ce jeune garçon est d'une conformation vicieuse : la fermeté et l'estime de soi ont une fâcheuse prépondérance ; il est trop faiblement pourvu de vénération et d'approbativité ainsi que de circonspection, tandis que la secrétivité et la destructivité sont larges. Il s'est rebuté ; il a jeté ses livres à terre dans un mouvement de colère et d'impatience, et il refuse d'obéir à son père qui lui ordonne de se remettre au travail.

La mimique des deux personnages est modifiée suivant leur action différente : le père ordonne et menace en cas de désobéissance ; la fermeté prononcée sur sa tête est combinée avec une certaine proportion d'estime de soi qui lui fait exiger la soumission et le respect : aussi la tête est droite et un peu relevée en arrière ; tout le corps est redressé ; le bras qui appuie l'injonction est roidi par l'influence de la fermeté. L'enfant manifeste son excessive fermeté surtout par son attitude ferme et roide et par ses bras croisés et serrés contre sa poitrine : il n'ose pas soutenir le regard de son père, il baisse la tête et ne répond rien, mais il persiste dans son entêtement, et la secrétivité contribue à lui donner cet air sournois et concentré dans son opiniâ-

treté. La mère, tout en gémissant sur ce défaut de son fils, cherche à modérer le mécontentement paternel.

CONSCIENCIOSITÉ.

Planche 60. — PROBITÉ.

La conscienciosité n'a pas une expression caractérisée par un mouvement de tête précis et particulier; quand l'organe de ce sentiment est très-grand il élargit la tête de chaque côté de la fermeté, et quand il est actif il contribue à donner à l'attitude de l'homme probe, juste et consciencieux, cette dignité de maintien à la fois modeste et assurée que l'on remarque toujours. Nous avons parlé des diverses combinaisons du sentiment qui porte à pratiquer la justice avec les autres facultés dont l'influence en modifie les applications. Notre dessin a pour but de montrer l'expression qui peut résulter d'une excellente organisation où la conscienciosité domine, quand ce sentiment fait accomplir un acte de probité.

Cet ouvrier, cet homme du peuple a trouvé un riche portefeuille et il le rapporte fidèlement à celui qui l'a perdu : nous nous sommes efforcé d'exprimer ce noble mélange de bienveillance, de vénération, de conscienciosité, et la simplicité avec laquelle ces admirables sentiments agissent quand ils se trouvent réunis. Un pareil homme est probe et vertueux par nature, sans effort comme sans calcul : il n'a pas eu un moment l'idée de s'approprier le bien d'autrui tombé entre ses mains, et il ne voudra accepter aucune récompense pour une action qu'il considère comme l'accomplissement d'un devoir. Le banquier surpris et charmé contemple avec admiration ce visage empreint d'honnêteté;



J. B. B. Del.

E. M. Sc.

PHRÉNOLOGIE.

Conscienciosité.

Probité.







Bouffé del.

Nargens sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Espérance.

Convalescence.

il est lui-même organisé de manière à être naturellement juste et bon. La forme de tête de l'ouvrier indique surtout la prédominance des sentiments supérieurs et leur parfaite harmonie, aussi le contour de la tête est régulier; la portion du cerveau où siègent les penchants est d'une proportion très-réduite, l'intelligence est bien développée. Cependant, sous ce rapport, il est moins bien partagé que l'autre personnage dont les facultés perceptives sont plus grandes, ce qui résulte d'une plus grande distance proportionnelle de l'oreille à la partie inférieure du front.

ESPÉRANCE.

Planche 61. — CONVALESCENCE.

L'organe de l'espérance est situé au milieu de ceux de l'acquisivité, de la conscienciosité, de la fermeté, de la vénération et de la merveillosité; il contribue, quand il est fort, à élargir la partie supérieure du milieu de la tête. La mimique de ce sentiment actif varie suivant ses combinaisons avec les autres sentiments, car il est un de ceux qui ne sont pas destinés à agir seuls, et les émotions qu'il fait éprouver sont toujours excitées par un désir dont on espère la satisfaction. Combiné avec la vénération et la merveillosité, le sentiment de l'espérance produit la foi et la prière; il s'exprime au dehors dans l'attitude et le geste, par un mouvement de la tête vers le ciel, où le regard se porte avec ardeur et confiance. La tête est un peu penchée à droite ou à gauche dans la direction un peu oblique du regard. Si l'on observe une personne accomplissant les devoirs religieux, on la verra se prosterner quand elle fait acte d'adoration et d'humilité, et se relever quand elle est

sous l'influence de l'espérance, et qu'elle prononce avec sincérité et ferveur ces versets si souvent répétés par le roi-prophète, où la foi s'unit à la prière pour entretenir l'espérance : *Speravi in te Domine; Domine, exaudi orationem meam!*

Quand on encourage quelqu'un et qu'on veut lui redonner de l'espérance, on lui dit, dans la double acception littérale et figurée : Relevez-vous, ne vous laissez point abattre. En effet, quand l'espoir renaît, on relève la tête comme pour mieux accueillir tout ce qui console et encourage en faisant espérer un meilleur avenir.

Une jeune fille, longtemps et gravement malade, touche enfin à la convalescence : le médecin, après un examen bien réfléchi, promet un prochain rétablissement. Le sentiment de l'espérance reçoit avec transport cette assurance; la jeune malade contient doucement les battements de son cœur, un sentiment de reconnaissance envers le ciel, envers l'homme habile qui l'a sauvée, lui donne la force de soulever un moment sa tête encore faible, mais délivrée de l'étreinte brûlante de la fièvre; la mère, enfin soulagée du fardeau de l'inquiétude, semble secouer toute alarme, sa tête est vivement relevée, ses mains sont étroitement serrées par un sentiment de bonheur intime, et son regard à la fois charmé et pénétrant lit avec avidité sur le front du bon docteur et dans son sourire bienveillant la confirmation des espérances qu'il vient de donner.

MERVEILLOSITÉ.

Planche 62. — LE CONTEUR BRETON.

L'amour du merveilleux et la crédulité que ce sentiment entretient sont surtout communs et très-prononcés en Bretagne. Une foule de légendes bizarres où le fantastique, le



PHRÉNOLOGIE.

Merociliosité.

Le Conteur Breton.

terrible et le mystérieux sont accumulés , se transmettent depuis les siècles les plus reculés chez la race singulière qui peuple la péninsule armorique. Les têtes bretonnes ont un caractère particulier de conformation , surtout dans les cantons où la race bretonne pure est restée étrangère à la civilisation et aux lumières qui diminuent l'influence de la merveilleosité en rectifiant les fausses idées, fruit de l'ignorance, et en modifiant des usages grossiers. On remarque généralement comme type d'organisation une largeur latérale de la tête provenant du grand développement de l'organe de la merveilleosité ; cette largeur est rendue encore plus sensible par la forme anguleuse du visage dont les pommettes sont saillantes et le menton allongé.

Cet homme assis, dont le regard semble fasciner le jeune couple qui l'écoute , possède une forte tête où la merveilleosité est moins prononcée que la secrétivité, la fermeté et l'estime de soi ; il est encore plus rusé que porté aux croyances du merveilleux , et il appartient à cette race d'hommes qui se plaisent à exercer sur les autres une influence fondée sur l'ignorance et la crédulité. Il connaît son pouvoir moral, et, soit qu'il raconte quelque merveilleuse aventure , soit que, consulté sur quelque affaire , il donne des avis d'une importance solennelle ou des renseignements puisés à des sources mystérieuses, notre homme s'adresse au sentiment de la merveilleosité en toute assurance ; s'il est ignorant , il peut être à la fois crédule et imposteur ; il trompe et effraie les autres , et lui-même subira l'influence de la disposition à croire au surnaturel : Walter Scott a quelquefois décrit un caractère analogue dans ses romans.

La mimique de la merveilleosité est surtout dans le regard qui devient fixe et tendu pendant le récit merveilleux ; la bouche est tantôt entr'ouverte et tantôt serrée , suivant que le récit excite l'étonnement ou la terreur ; quelquefois le re-

gard se porte en haut avec un hochement de tête qui provient de l'activité de l'organe de la merveilleosité, car il a lieu dans la direction de cet organe : quelques exclamations se font entendre quand le merveilleux est au comble, et le geste du bras et de la main exprime la surprise et le saisissement.

Dans ce dessin, le jeune Breton est doué d'un très-large organe de la merveilleosité; son air est sérieux, attentif et pénétré; il ne met pas un instant en doute la véracité de son interlocuteur, et, dans sa confiance aveugle, plus ce qu'il entend est extraordinaire, plus il y croit; sa tête est également pourvue de secrétivité et d'une forte circonspection : aussi il est presque immobile, et la main qui presse contre son corps le chapeau à forme ronde indique une émotion craintive, tandis que l'autre exprime par le mouvement des doigts un peu relevés et écartés, une sensation de surprise contenue. La jeune femme est tout à fait émue; son sentiment de la merveilleosité est vivement excité; il est aussi mélangé de crainte; elle se retient fortement au bras de son mari, et cependant elle semble se rapprocher du vieux conteur avec une curiosité avide; le geste de son bras gauche accompagne sans doute une exclamation arrachée par la force de son émotion.

Nous remarquerons ici que la plupart des interjections, telles que ah! vraiment! bah! est-il possible! oui-dà! grand Dieu! etc., concourent ordinairement à l'expression des émotions de la merveilleosité : elles nous échappent involontairement quant un événement imprévu, étonnant, extraordinaire, un conte merveilleux ou un récit invraisemblable frappent notre esprit.





PHRÉNOLOGIE.

Idealité.

Le Mari poète.

IDÉALITÉ.

Planche 63. — LE MARI POÈTE.

L'inspiration poétique se reconnaît à des signes extérieurs assez sensibles. Le large développement du front dans sa partie latérale supérieure est l'indice phrénologique de la faculté, l'expression du sentiment actif de l'idéalité consiste dans le mouvement de la tête et dans la direction du regard : sous son empire le regard a quelque chose d'exalté et d'inspiré ; il ne se porte plus sur les objets extérieurs, il semble chercher en dedans des visions et des tableaux d'une nature inconnue : le front s'incline de côté, et l'œil, attiré vers l'organe actif qui lui présente un monde imaginaire embelli, semble se diriger vers cette partie de la voûte frontale où siège la faculté, source féconde d'images ravissantes chez les hommes doués d'une forte idéalité. Quelquefois la main, placée sur l'organe même, semble vouloir l'exciter par son contact. Est-ce quand l'inspiration vient à languir, ou plutôt n'est-ce pas quand l'extrême activité de l'organe attire à lui le geste, comme il arrive dans plusieurs cas d'excitation de certaines facultés * ? On sait cependant que quelquefois le poète ou l'improvisateur aux abois se frappent le front pour

* Ainsi, dans la colère agressive et menaçante, les deux poings fermés se portent à la hauteur des organes de la combativité et de la destructivité par une impulsion intérieure semblable à celle qui fait mettre les deux mains sur l'organe de la circonspection fortement émue quand on fuit un danger imminent ; c'est encore par la même loi d'attraction que l'homme rusé ou le marchand avide se grattent la tête vers la secrétivité ou l'acquisivité, quand il faut répondre à quelque question embarrassante ou conclure un marché avec profit.

en faire jaillir les idées rebelles, ils s'adressent alors à la comparaison et à la causalité, et la main passe et repasse de ces organes à celui de l'idéalité pour les exciter et les faire agir en commun.

Nous avons représenté un poète absorbé dans les rêveries de l'idéalité; sa tête est fortement appuyée sur sa main à la place de l'organe; son regard est vague, parce que ses pensées sont en dehors du monde réel; il s'isole et n'écoute pas la douce voix de sa jeune femme, qui l'invite à ne pas fatiguer son esprit, et dont l'attachement et le désir de plaire ne trouvent pas leur compte dans la préoccupation exclusive du mari poète.

IDÉALITÉ.

Planche 64. — LA JEUNE FILLE ROMANESQUE.

La poésie est le résultat d'une combinaison de facultés où domine le sentiment de l'idéalité, mais ce sentiment n'inspire pas seulement les poètes, il s'unit aux autres sentiments ainsi qu'aux penchants et leur donne une tendance romanesque.

Cette jeune fille au front large et bombé latéralement est disposée aux plus vives émotions de l'idéalité; à l'âge où le besoin d'affection, le désir de plaire et tous les sentiments qui constituent le caractère féminin sont dans toute leur force, ces sentiments, combinés avec l'idéalité, cherchent leur satisfaction dans les régions où l'imagination les entraîne; si une inclination naissante se développe, l'idéalité embellit ces sensations nouvelles, elle rêve la perfection, elle fait un héros du mortel préféré, elle inspire l'enthousiasme et le dévouement. Si la jeune fille, dans l'exaltation de ses



L. J. B. Del.

A. P. Sculp.

PHIRÉNOLOGIE.

Idéalité.

La jeune fille romanesque.



idées, s'est créé un type imaginaire de perfection qu'elle cherche en vain autour d'elle, elle dédaigne les hommages vulgaires, elle attend la venue de cet amant parfait et prédestiné que le ciel lui doit et qu'elle ne rencontrera jamais si les exigences de son idéalité sont trop grandes.

Nous supposons qu'entre ces deux jeunes filles il est question d'amour : dans l'entraînement de ses confidences la jeune enthousiaste se lève et fait une vive peinture de ses sentiments, soit qu'elle exalte les qualités de celui qu'elle aime, soit qu'elle exprime ce qu'elle attend, ce qu'elle espère pour satisfaire les besoins de son cœur. Son amie, dont le front moins large contient plus de bienveillance que d'idéalité, s'étonne et sourit de cette exaltation qu'elle ne peut ni sentir ni comprendre. Elle est plus simple, moins difficile, et paraît froide ou insouciant à côté de sa compagne au regard tantôt empreint de mélancolie profonde et tantôt animé d'une vivacité brillante, suivant la nature de ses émotions toujours exaltées par l'influence de l'idéalité dominante.

Le geste et l'attitude qui expriment l'idéalité active sont en rapport avec le siège de la faculté : la tête est relevée mais un peu inclinée de manière à ce que l'un des deux organes de l'idéalité (nous avons dit que chaque organe est double) se trouve attiré en haut, comme si la nature de ce sentiment, qui tend à l'idéal et à la perfection, le portait à se diriger vers le ciel par une mystérieuse attraction dont l'organe cérébral éprouverait l'influence quand il est excité. Le regard en s'animant se porte aussi de côté et suit la même direction ; le corps est droit sans roideur ; la démarche est légère, gracieuse et vive ou élégamment indolente et langoureuse suivant l'activité plus ou moins grande du tempérament.

GAÏÉTÉ.

Planche 65. — L'ÉCOLIER FARCEUR.

C'est surtout dans la jeunesse que la gaieté naturelle est dans toute sa vivacité; les soucis, les graves devoirs, les déceptions de tout genre n'ont pas encore altéré ou comprimé cette heureuse disposition; c'est l'âge du *fou rire*, et plus tard en pensant à ces beaux jours de gaieté franche dont le moindre incident provoquait les éclats, on est prêt à pleurer de regret de ne pouvoir plus rire de si bon cœur. Quand la gaieté innée est un trait dominant du caractère elle survit au naufrage de toutes les joies, et quelques mortels favorisés ont ri même dans les plus rudes épreuves; ils ont passé à travers toutes les vicissitudes des destinées humaines sans perdre ce fonds inaltérable de gaieté naturelle; la jovialité, l'esprit plaisant et facétieux trouvent toujours une éclaircie dans les jours les plus sombres, et le petit mot pour rire s'est quelquefois échappé de la bouche d'un mourant.

Ces écoliers dont le rire éclate à différents degrés suivant leur humeur, possèdent le sentiment de la gaieté innée dans cette proportion ordinaire qui fait accueillir et comprendre les saillies d'un esprit plaisant. Le jeune camarade qui gesticule vivement devant eux porte sur son front le signe infaillible du bel esprit et de la gaieté; cette saillie qu'on trouve sur le front de Rabelais, de Carlin, de Piron, de Voltaire, de Sterne *, etc. La faculté de l'imitation est également très-développée, elle se combine avec la gaieté et rend notre écolier gesticulateur et bouffon : elle produit par cette

* Un portrait de Sterne le représente avec l'index de la main droite posé précisément sur l'organe de la gaieté.



PHRÉNOLOGIE.

Gaieté.

L'Écolier faneur.



R. Bugeat del.

A. Galle

PHRÉNOLOGIE.

Gaieté.

Les deux Conscrits.

alliance, que vient renforcer la vivacité naturelle d'un tempérament actif, cette mobilité des traits, cette animation du regard, cette variété des inflexions de voix et cette désinvolture d'attitude qui sont les signes mimiques de l'imitation et de la gaieté quand ces facultés se manifestent librement avec leur entraînement naturel. Très-souvent l'organe de la gaieté est assez développé pour former de chaque côté du front, à sa partie supérieure, une saillie luisante parce que la lumière s'y arrête, et dans les accès de gaieté vive le mouvement de tête qui fait relever le front par saccades à droite ou à gauche semble provenir de ce foyer d'action.

GAJETÉ.

Planche 66. — LES DEUX CONSCRITS.

Ici nous faisons contraster un caractère gai par nature avec un caractère dépourvu de gaieté naturelle et en outre organisé de manière à ne pouvoir être heureux dans la même condition.

La conformation de la tête de ce jeune soldat, triste et mécontent, que son camarade essaie en vain d'égayer, présente un rétrécissement sensible du front à l'endroit de l'organe de la gaieté : il a très-peu d'imitation, d'idéalité, d'espérance et de fermeté ; son intelligence est médiocre ; ses facultés dominantes sont la bienveillance, la vénération et la circonspection ; ses penchants sont faibles et il manque de combativité ; l'état militaire ne convient pas à ce caractère doux, froid, réservé et timide : il est profondément triste et malheureux comme tout individu contraint et déplacé. Son camarade au contraire, avec une forte dose de gaieté, a le front plus développé ; il a plus d'intelligence et

de capacité; il a de l'imitation, de la fermeté et du courage naturel avec très-peu de circonspection : c'est un caractère heureux; rien ne l'embarrasse et ne le trouble; il est constamment gai, et bien loin de se plaindre, il prend tout avec bonne humeur, s'accommode de tout, sait se tirer d'affaire en toute occasion avec adresse et sagacité, enfin il se trouve très-bien de l'état militaire, pour lequel un tel caractère est essentiellement convenable. Les hommes de cette trempe supportent mieux les fatigues et les revers, ils savent imaginer des ressources; ils ne se livrent point au découragement et à la tristesse si souvent funestes aux soldats pendant les vicissitudes de la guerre.

IMITATION.

Planche 67. — ENFANTS GRIMACIERS.

Quelle bonne fortune pour ces malins garçons de trouver ces grotesques originaux à contrefaire! Comme dit Figaro, « nul animal créé ne manque à son instinct; » celui de l'imitation est un des plus forts instincts de notre espèce, aussi nos deux écoliers y manquent d'autant moins que la gaieté instinctive prend une bonne part dans cette rencontre. Si nous trouvons sur leur tête une dépression sensible de la vénération, nous comprenons comment, sans respect pour la gravité des deux personnages, ils se permettent d'en faire une contrefaçon chargée. L'espiègle qui tire la langue possède assez de secrétivité et de circonspection pour cacher un peu sa malice et se tenir à l'écart de peur de quelque revers de main; l'autre, tout entier à la reproduction du type qui le ravit, ne cherche qu'à rendre aussi parfaite que possible l'imitation de son modèle; ces livres suspendus ou dé-



PHIRÉNOLOGIE.

Imitation.

Enfants grimaciers.

posés à terre témoignent de leur fréquentation des écoles, mais aucun maître ne leur a enseigné l'art de contrefaire, et sans doute ils y réussissent plus que dans les études scolaires.

La mimique de l'imitation ne peut être caractérisée par des signes particuliers puisque cette faculté a pour tendance de reproduire les gestes et les attitudes d'autrui : quand ce sentiment est stimulé par la gaieté et agit dans une direction plaisante, il cherche l'imitation burlesque et invente les grimaces et les charges comiques : le regard a quelque chose de malin et d'observateur : l'imitation est d'autant plus parfaite que les facultés perceptives sont plus grandes et plus capables de bien saisir tous les caractères extérieurs des personnes et des choses.

FACULTÉS PERCEPTIVES.

INDIVIDUALITÉ.

Planche 68. — L'HOMME QUI NE VOIT PAS.

Il y a des aveugles clairvoyants, c'est-à-dire des hommes privés de la vue et que la force et la finesse de leurs facultés perceptives rend capables de presque tout connaître : il est aussi des hommes doués d'une visière aussi nette qu'étendue et qui ne savent rien voir : on les dit distraits et inattentifs : la phrénologie démontre qu'il leur manque une faculté *Oculos habent et non videbunt.*

Cet homme au regard vague, qui cherche sans trouver, qui ne se fixe sur rien, sans pénétration comme sans vivacité, est dépourvu des organes de l'éventualité et de l'individualité : il ne voit ni ce qui se passe ni ce qui existe : il a de bons yeux, mais derrière ces instruments où les objets viennent se peindre avec la fidélité inaltérable des lois de l'optique, la nature n'a pas développé les organes cérébraux destinés à recevoir l'impression de ces images : notre homme ne remarque pas l'existence des choses, il voit mais il ne perçoit pas ; le rétrécissement de son front si déprimé à la racine du nez est l'indice certain de ce manque de coup d'œil. En vain son compagnon de promenade lui montre du doigt quelque objet dont il s'impatiente à lui décrire la place, la



Plaque de

J. J. J. J.

PHIRÉNOLOGIE.

Individualité. *L'homme qui ne voit pas.*

forme et la couleur, il cherche vaguement et ne trouve pas ; l'autre ne peut comprendre une telle ineptie, il semble vouloir le pousser vers cet objet : notre homme ne verra rien si on ne lui met le nez dessus, comme on dit dans ce langage familial qui caractérise si bien les choses ; il est indifférent et n'a aucun désir de voir, aucun plaisir à trouver, il ne regarde en vérité que par complaisance : l'autre, au contraire, doué de fermeté et de cette activité que donne généralement le développement prononcé des facultés perceptives, va, vient, regarde de tous côtés et se met en contact et en relation par leur moyen avec ce monde si rempli d'objets intéressants et variés. C'est vivre plus et mieux que de tout voir et de tout connaître : quand on est dépourvu de facultés perceptives on est trop livré aux penchants et aux sentiments, les distractions manquent, on songe trop et on se laisse trop entraîner par ses émotions et par ses désirs, on est impropre aux arts et aux métiers, à la plupart des occupations destinées à employer le temps et à faire diversion et contrepois aux facultés affectives. Il vaudrait beaucoup mieux être tout simplement une huître et végéter en paix.

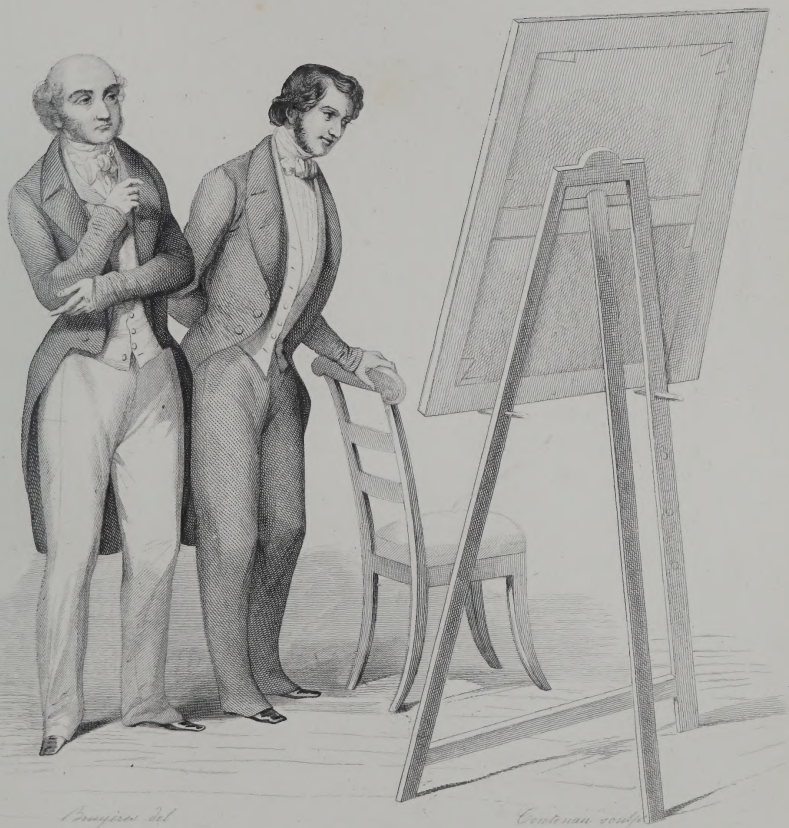
On reconnaît encore les hommes doués d'une forte individualité à une mimique particulière : leur regard est chercheur, scrutateur, passant d'un objet à un autre, parcourant ainsi l'horizon autour d'eux ; leur front, formant une saillie pointue et renflée au-dessus du nez, se porte en avant dans cette direction ; ils ont l'air de fouiller pour découvrir et voir, et jamais on ne leur voit ce front incliné, ce regard vague et absorbé de l'homme dont les facultés réflexives l'emportent sur les facultés perceptives et devant qui les objets passent et repassent sans être remarqués.

CONFIGURATION.

Planche 69. — LE CONNAISSEUR.

Où est l'artiste dont l'œuvre est ainsi soumise aux regards du public? s'il connaît la phrénologie il acceptera volontiers pour juge cet homme dont l'attitude entière révèle le vrai connaisseur. A ce large développement des facultés perceptives, surtout de la configuration et du coloris, à ce front haut et large il reconnaît le pouvoir d'apprécier et le droit de juger. L'expression est en rapport avec l'activité de ces facultés mises en jeu à la vue de ce tableau : la tête est droite, un peu relevée, le regard mesure les proportions et s'attache à l'appréciation des formes et du coloris : de légers mouvements alternatifs de tête à droite et à gauche indiquent que l'arcade orbitaire est le siège d'une activité intérieure : quelques pas en avant et en arrière pour se mettre au point de vue convenable, et quelquefois une main qui vient se porter sous le menton et dont l'index s'appuie sur les lèvres tandis que l'autre main soutient le coude, sont les seuls gestes du connaisseur tout entier à la contemplation d'un tableau. Nous ne parlons pas ici de l'impression produite sur les sentiments par le sujet de la composition, notre connaisseur examine surtout les qualités artistiques de la peinture.

Le sujet a sans doute plus d'importance aux yeux de l'autre personnage, et si l'on compare la proportion du développement de ses facultés perceptives, en lui-même d'abord, et ensuite avec celui qui existe chez le premier, on comprend la différence de leurs sensations, et, par conséquent, de leur attitude : nous supposons que ces deux hommes ont la vue



Proyette del

Contéaux sculp

PHRÉNOLOGIE.

Configuration.

Le Connaisseur.



Bouffes Del.

J. Dejardin

PHRÉNOLOGIE.

Configuration.

La Modiste.

également bonne et que ce n'est pas pour mieux voir que le second se penche ainsi sur la toile, mais, au grand désespoir de l'artiste, si ce visiteur inepte a trouvé le sujet *gentil* ou *très-intéressant*, il ne s'occupe ensuite que des détails et il s'étonne de ce que tel accessoire insignifiant n'est pas exactement imité, ou il s'extasie au contraire sur la parfaite imitation de quelque objet vulgaire, cruche ou panier : du reste il trouve que tel membre en raccourci est beaucoup trop court, il demande pourquoi les figures ont un côté noir, incapable qu'il est d'apprécier les formes et les proportions, et de comprendre le clair-obscur et la perspective.

CONFIGURATION.

Planche 70. — LA MODISTE.

L'empire de la mode nous appartient : le besoin de changement ne peut se satisfaire que par la faculté qui invente des formes nouvelles, par l'adresse qui les exécute avec perfection et par le bon goût dont la délicatesse préside à ces inventions et à ces arrangements. Ces facultés sont communes en France, et les organes de la configuration, du coloris, de la constructivité et de l'idéalité ont été fréquemment observés dans une forte proportion chez les modistes en renom.

Il faut admirer cette fertilité d'inventions jointe à ce goût exquis, cet art de varier et d'assortir les formes et les couleurs, qui sait trouver mille manières élégantes de découper une passe de chapeau, d'ajuster les fantaisies d'un bonnet, de rouler, nouer et contourner un ruban, et de placer çà et là les fleurs les mieux choisies.

La jeune femme qui se laisse coiffer avec une certaine

nonchalance s'en rapporte évidemment au goût de sa modiste; celle-ci donne un dernier coup de main à ce chapeau qu'elle fait essayer et qu'elle ajuste : elle a le buste rejeté en arrière pour éloigner sa tête et mieux juger la forme et les proportions dans leur ensemble : son regard est tout entier à cette appréciation : le phrénologiste trouvera dans la grandeur de l'arc sourcilier et dans l'écartement de l'œil qui indique la largeur de la racine du nez, un développement très-prononcé des organes de la configuration, du coloris et des facultés perceptives en général : c'est surtout quand elle arrange ainsi un objet de son art que la modiste, de même que le connaisseur, réitère ces petits mouvements de tête évidemment déterminés par l'activité des organes qui perçoivent la forme, les proportions et le coloris.

ÉTENDUE.

Planche 71. — LE DESSINATEUR.

Quand la faculté qui fait apprécier l'étendue et les dimensions est active, elle se manifeste par un geste particulier dont ce dessin donne l'idée en montrant une de ses applications. Un œil se ferme, l'autre est cligné parce que l'action visuelle est concentrée sur un seul œil, et c'est à l'aide d'un objet interposé droit et mince que le dessinateur mesure à distance avec précision les proportions de son modèle. Si l'organe est très-grand et bien exercé, il donne le pouvoir de se rendre un compte exact de l'étendue et de la reproduire proportionnellement d'après une échelle de convention. Cette faculté est nécessaire aux géomètres, aux architectes, aux mécaniciens, etc., et quand ils en font usage on les voit mesurer de l'œil les proportions de ce qu'ils exami-

Pl. 1.



Brugnot del.

J. Dejardin sculp.

PHIRÉNOLOGIE.

Étendue.

Le Dessinateur.

Pl. 73.



Brugnot del.

Fontana sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Calcul.

Professeur et Elèves.



H. Benjamine del.

Georg. Portier sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Pesanteur et Résistance.

Le Tour de Boules.

ment, et l'on sent à la nature particulière du regard que l'extrême attention qu'il exprime est l'effet de l'activité de l'organe frontal.

PESANTEUR ET RÉSISTANCE.

Planche 72. — LE JOUEUR DE BOULES.

Tous ceux qui ont vu jouer aux boules, au palet et aux quilles connaissent l'attitude particulière du joueur au moment où il balance le palet ou la boule avant de les lancer au but ; il semble en apprécier la pesanteur afin de proportionner son effort au poids et à la distance. Les anciens sculpteurs ont bien saisi cette expression et les statues de Discoboles la rendent avec perfection. L'attention empreinte sur le visage du joueur est l'effet des facultés actives réunies qui se rendent compte de la pesanteur et de l'étendue ou de la distance : le regard est tantôt fixé sur le but à atteindre quand le joueur mesure de l'œil la distance, et tantôt vague et concentré quand il soupèse la boule à différentes reprises ; un sentiment intérieur lui en fait exactement apprécier le poids et lui indique le degré de force qu'il devra employer pour la lancer.

L'homme qui assiste au jeu est surtout doué de facultés perceptives parmi lesquelles l'individualité et l'éventualité sont très-grandes, aussi suit-il avec une grande attention tous les mouvements du joueur.

CALCUL.

Planche 73. — PROFESSEUR ET ÉLÈVES.

Quand une faculté est prononcée elle est attentive à tout ce qui est de nature à l'intéresser ; ainsi la musique attire à

l'instant l'attention de celui qui est sensible à la valeur et à l'harmonie des tons; un tableau excite les sensations des facultés de la configuration, de l'étendue et du coloris. L'organe du calcul est dans les mêmes conditions; il devient attentif et trouve du plaisir à s'occuper des nombres quand il est excité ou naturellement porté à cet exercice.

Ce professeur, dont le front est large dans toute sa surface et possède, parmi de grandes facultés perceptives, un organe du calcul fortement prononcé à l'angle externe de l'œil, démontre à trois élèves les lois qui président à la combinaison des nombres : les deux premiers l'écoutent attentivement parce que, doués de la faculté du calcul, ils éprouvent du plaisir à suivre les raisonnements de la science : le troisième se tient en arrière, et non-seulement il est tout à fait inattentif aux démonstrations du professeur parce qu'il est dépourvu de l'organe du calcul, mais encore il exprime un ennui profond et un dégoût prononcé : la leçon lui paraît bien longue, il retient ses bâillements et résiste avec peine au sommeil. Le professeur est tout à ses calculs : le mouvement de sa tête, légèrement inclinée en avant et de côté, annonce que l'activité de son cerveau a lieu dans la partie frontale et latérale où sont les organes du raisonnement et du calcul; l'attitude simple du maître et des deux élèves attentifs annonce que les penchants et les sentiments sont en repos et que leur préoccupation est purement intellectuelle.

ORDRE.

Planche 74. — HABITUDES D'ORDRE ET DE PROPRIÉTÉ.

La caricature représente les exagérations dans la manifestation des facultés; certaines manies donnent des habi-



PHRÉNOLOGIE.

Ordre.

Habitude d'ordre et de propriété.

tudes de geste et de mouvement, des manières et une attitude caractéristiques qui paraissent plaisantes et grotesques et provoquent le sentiment de la gaieté naturelle porté à saisir le côté plaisant de toute chose.

L'ordre et la propreté sont des qualités estimables, et, dans une proportion convenable, elles ne peuvent prêter à rire, mais quand elles sont excessives et causent une telle préoccupation que l'individu ne songe qu'à ranger sans cesse et à se préserver de tout désordre, cette manie devient ridicule et tombe dans le domaine de la caricature.

Ce n'est pas un type exceptionnel et rare que ce bonhomme endimanché qui veille avec tant d'attention à se maintenir en bonne tenue et à se garantir de toute souillure : son chapeau d'ancienne date, mais scrupuleusement brossé, est placé avec soin sur sa tête dont l'attitude ne peut en compromettre l'équilibre : son col de chemise, droit et roide, atteste les précautions qui ont présidé à l'arrangement de la cravate : la redingote est vieille sans doute, mais on n'y trouverait aucune tache : toute l'attention du bonhomme est employée à éviter dans ce passage difficile la boue et les éclaboussures : dans une sage défiance de lui-même, comme dans la crainte d'un faux pas, il a eu soin de retrousser le bas de son pantalon, et il relève les pans de cette redingote dont la conservation fait sa gloire et son unique préoccupation. Ce que l'on voit de sa tête indique que ses penchants sont faibles, de là le manque d'énergie que révèle toute sa contenance, et l'empire qu'une petite faculté perceptive a pu prendre sur cette nature douce, exempte de passions et d'entraînement.

ORDRE.

Planche 75. — L'ANTIQUAIRE ET LE VISITEUR.

Comment s'avancer sans accident à travers cet assemblage confus et désordonné, ce pêle-mêle d'objets hétérogènes entassés contre les murs, jonchant le sol de tous côtés, et au milieu desquels cet amateur d'antiquités paraît comme retranché dans son fort? La manie particulière qui fait accumuler presque sans choix et si souvent sans ordre tous ces débris des temps passés, est le résultat d'une combinaison des facultés où le désir d'acquérir se trouve uni à la vénération et à la merveillesité avec le concours des facultés de la configuration et du coloris; l'ordre n'en est pas nécessairement exclu, souvent il préside au parfait arrangement de la plus nombreuse collection; mais souvent aussi il fait défaut, et nous avons supposé dans notre dessin que l'amateur en est dépourvu, comme on peut le voir au peu de largeur de son front à l'endroit où l'organe est situé. Si cette faculté était plus prononcée, tous ces objets seraient classés et rangés avec ordre, et l'ami qui vient visiter notre antiquaire ne serait pas si embarrassé pour arriver jusqu'à lui sans rien briser.

En comparant la forme de l'arc sourcilier des deux personnages on trouve que cette partie du front est plus soutenue, plus large et plus carrée chez le visiteur : cet homme est doué du sentiment des arts à un degré plus grand; il est certainement aussi bon juge que l'antiquaire de la perfection et du mérite réel des ouvrages produits dans les temps anciens : il attache sans doute moins de prix à la possession de quelques débris mutilés ou d'objets sans mérite sous le

M. J. 18



M. Bignon del.

J. Bouché sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Ordre.

L'Antiquaire et le visiteur.



PHIRÉNOLOGIE.

Veritativité. *Le conteur et l'homme crédule.*

rapport de l'art, mais curieux dit-on par la rareté ou l'ancienneté : il est surtout choqué du désordre qui l'environne parce qu'il possède une faculté très-prononcée que cet état de choses offense ; il témoigne son étonnement d'un pareil encombrement. Son ami ne fait qu'en rire , prétendant qu'il est inutile de ranger tout cela et qu'il est bien plus commode d'avoir tout sous la main. Raisonnement que l'homme méthodique retourne contre lui en affirmant qu'on jouit bien mieux des objets quand ils sont classés avec ordre, et qu'on les retrouve plus aisément quand on en a besoin : ainsi chacun justifie ses goûts et ses habitudes ; on croit faire par raisonnement et avec réflexion ce qui est inspiré par les facultés dominantes : la phrénologie seule explique ces nuances de caractère et de goût en démontrant la source et la cause de la diversité des sensations.

ÉVENTUALITÉ.

Planche 76. — LE CONTEUR ET L'HOMME CRÉDULE.

La faculté de l'éventualité fait aimer les contes et les récits : quiconque a beaucoup vu et retenu se plaît à raconter s'il a l'organe du langage bien développé ; il est écouté avidement par ceux qui comme lui aiment les faits, les aventures et tout ce qui est du domaine de la faculté dont la tendance est de remarquer toute action, tout événement.

De ces deux hommes attablés, l'un raconte, l'autre écoute ; tous deux ont l'organe de l'éventualité prononcé, mais la configuration de leur tête présente une grande différence d'organisation. Le conteur a peu de bienveillance, de vénération et de conscienciosité : il a de l'estime de soi, de la fermeté et de la secrétivité à un degré très-sensible ; il est

probable que ses récits ne sont pas très-véridiques s'il trouve son plaisir ou son intérêt à en conter au bonhomme crédule qui l'écoute avec tant d'attention et de confiance : ce bras qui s'avance et ce doigt qui appuie l'affirmation d'un fait extraordinaire ne peuvent modifier l'opinion qu'un phrénologiste se ferait de la véracité du personnage : tout serment à l'appui d'une histoire invraisemblable est suspect de la part d'un homme ainsi organisé.

Le besoin de raconter rend menteurs ceux qui manquent de conscienciosité : la loquacité augmente ce défaut, mais il ne faut pas confondre le mensonge avec l'inexactitude. Celui qui voit mal ne peut conter juste ; si quelques-unes de ses facultés perceptives sont très-faibles, il ne peut témoigner de ce qu'il n'a pu observer : dans ce cas-là il y a omission involontaire dans le récit, mais il n'y a pas arrangement, suppression ou addition préméditée : le menteur ajoute ou retranche, et quand l'éventualité est très-forte chez un individu peu scrupuleux ses récits peuvent être mensongers par diverses causes, selon qu'il veut tromper ou éblouir, s'amuser de la crédulité ou fasciner une dupe.

Le bonhomme qui écoute a beaucoup de vénération, de bienveillance et de merveillosité avec peu de secrétivité ; il aime les contes et l'intérêt qu'il y trouve est en proportion de sa disposition à tout croire sans défiance et sans examen ; sa mimique exprime le recueillement, l'attention et l'étonnement.

TEMPS.

Planche 77. — LE CHEF D'ORCHESTRE.

La faculté qui donne la notion du temps, de sa mesure et de ses divisions se combine surtout avec la faculté des tons :

Pl. 11



W. Breyer del.

J. Albrecht sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Temps.

Le Chef d'Orchestre.



G. Montanet D'Orn. ex. H. Goussier del. P. Boyer del.

PYRENOLOGIE.

Tous.

Inspiration Musicale.

elle est d'une exigence et d'une sensibilité aussi minutieuse que cette dernière, et ne laisse pas échapper la plus petite infraction aux lois qu'elle établit.

Tout le monde sait avec quelle précision le musicien doué de cette faculté se conforme à la mesure; la mimique invariable de l'activité de la faculté du temps consiste dans le balancement de la tête avec une légère inclinaison de côté; les bras, les jambes, le corps même prennent part à ce balancement quand la faculté est fortement excitée. Ainsi ce chef d'orchestre passionné, peut-être irascible, se retourne vivement du côté où une fausse mesure a frappé son oreille: il allonge de ce côté son bras pour rappeler à l'ordre le délinquant et il redouble d'énergie, en marquant avec son bâton et avec son pied le véritable mouvement de la mesure. On peut voir à la largeur de son front vers l'extrémité de l'arc sourcilier que les organes du temps et des tons sont grands, c'est en effet à leur développement prononcé qu'est due l'apparence pleine et bombée des angles du front.

TONS.

Planche 78. — L'INSPIRATION MUSICALE.

Il est facile de reconnaître l'expression particulière de l'activité de l'organe qui se plaît dans l'harmonie des tons; toutes les personnes livrées à l'inspiration musicale et cherchant sur un instrument les accords et les combinaisons harmoniques ont la tête penchée à droite ou à gauche, leur regard ne se fixe sur aucun objet extérieur, il est comme attiré vers l'organe actif: il se dirige en haut et de côté, et semble suivre intérieurement les flots d'harmonie qui découlent naturellement d'un puissant organe des tons. ce mouvement

et ce regard, pendant le cours de l'exécution d'un morceau, sont modifiés par les divers sentiments qui s'expriment au moyen de la musique ; mais toutes les fois que le compositeur fait appel à sa faculté créatrice et se complaît dans ses inspirations, son attitude est la même.

Les artistes ont toujours observé cette expression si naturelle ; tous les tableaux où sainte Cécile est représentée reproduisent cette attitude de la tête et cette direction du regard ; l'admirable composition où Raphaël a exprimé l'extase de sainte Cécile écoutant les concerts célestes des anges présente la plus parfaite imitation du geste expressif de la faculté des tons quand elle est exaltée et qu'elle se combine avec le sentiment religieux.

LANGAGE.

Planche 79. — LE BAVARD ET SA VICTIME.

Le don de la parole est quelquefois prodigué à des gens qui en abusent énormément ; d'autres, au contraire, sont d'une taciturnité exagérée : excès d'un côté, impuissance de l'autre.

Nous en présentons ici deux exemples.

Ce vieux radoteur impitoyable saisit son homme par le bouton de sa redingote, pour le retenir et satisfaire une excitation abusive de cette petite portion du cerveau logée au-dessus de l'orbite qui pousse en avant le globe de ses yeux et gonfle la paupière inférieure : plus il a de facultés et d'activité, plus il a de choses à dire ; c'est un flux intarissable ; les idées sont quelquefois abondantes, mais les paroles sont toujours surabondantes ; les digressions, les redites, l'amplification et les périphrases s'allongent, se multiplient et se



del. Bagnard del.

E. Desnoes, Sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Bagnard

Le Bagnard et sa victime.

délaient à perte de vue et d'haleine. Notre homme a trouvé son affaire, on ne lui répond pas, il parle seul et n'est pas près de quitter la partie : ne faut-il pas plaindre cette victime dont le bavard abuse : le malheureux est étourdi, assommé, engourdi ; on le secoue, il faut qu'il écoute, car le bavard est exigeant quand il a de la vanité ou de l'amour-propre, il veut faire de l'effet et ne souffre pas qu'on détourne la tête.

A ses yeux enfoncés, au rétrécissement du front dans la partie inférieure où siègent les facultés perceptives, la phrénologie signale dans cet homme opprimé un défaut de facilité pour s'exprimer et une grande stérilité d'idées : la tête est petite en tout ; il n'a pas d'énergie et ne fait rien pour se soustraire à l'accaparement dont il est victime.

FACULTÉS RÉFLECTIVES.

COMPARAISON.

Planche 80. — L'INGÉNIEUR.

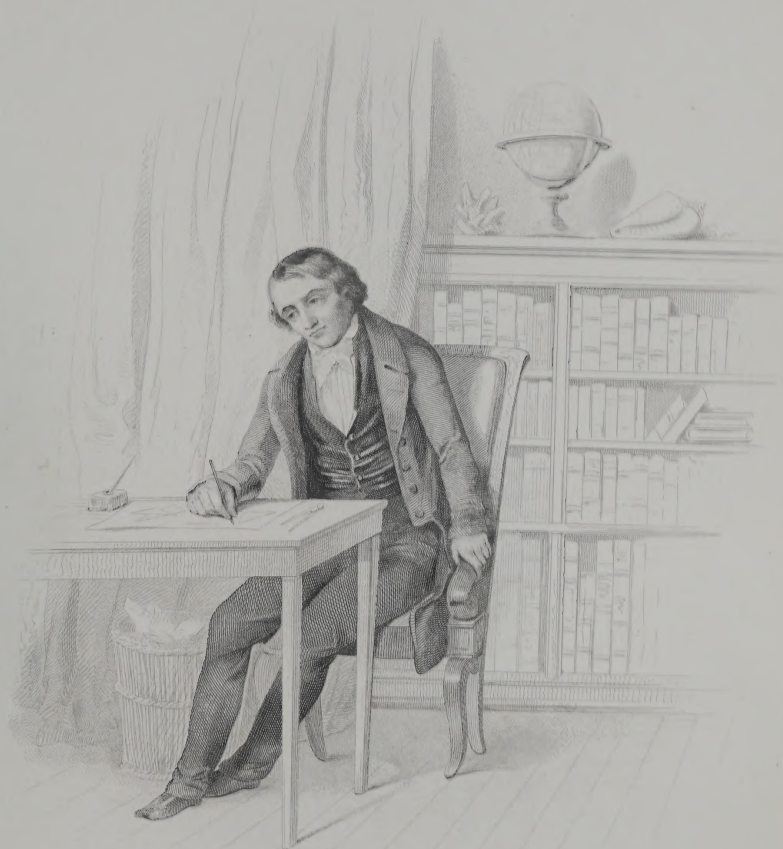
Les facultés réfléchives occupent le milieu du front : quand elles sont actives le front est penché en avant; le regard n'est fixé sur aucun objet, il est comme annulé pendant le travail intérieur de la réflexion qui compare : l'attitude de l'homme assis ou debout montre que les muscles sont en repos; elle est ramassée et fléchie; toute action corporelle est suspendue, le front seul est le siège d'une activité concentrée.

Chez cet ingénieur assis et occupé à comparer des plans et à méditer sur un choix important à faire, les facultés réfléchives se combinent avec le calcul et l'étendue : il compare et il calcule; sa tête, penchée en avant par la tension des facultés réfléchives, est aussi inclinée de côté par l'influence de l'organe qui donne le pouvoir de combiner les nombres.

CAUSALITÉ.

Planche 81. — L'HOMME ABSORBÉ ET L'HOMME DU MONDE.

Trop de causalité avec des facultés perceptives faibles plonge dans l'abstraction. Cet homme au front chauve,



PHRÉNOLOGIE.

Comparaison.

J. L. L.



PHIÉNOLOGIE.

Causalité.

Le Penseur profond.



PHRÉNOLOGIE.

Causalité. *L'homme absorbé et l'homme du Monde.*

large et proéminent au milieu, mais rétréci à la base, s'isole, s'absorbe à la suite de quelque idée dont son excessive causalité s'empare exclusivement; il ne voit et n'entend plus rien dans ce salon où des devoirs de société l'ont amené; il les oublie, et, retiré dans quelque coin, il se livre à la préoccupation habituelle qui est l'effet d'une trop grande causalité; il appuie sur sa main sa tête penchée et rêve profondément.

Près de lui ce jeune homme, au contraire, voit tout, examine tout, et si son regard cherche quelque chose, c'est assurément dans le monde réel et non pas en lui-même que ses facultés perceptives le conduisent: il observe les faits et ne s'occupera des causes qu'autant qu'il le faut et non pas par suite d'une manie de tout expliquer et de tout analyser, commune aux hommes trop méditatifs par excès de causalité.

CAUSALITÉ.

Planche 82. — LE PENSEUR PROFOND.

Ce type un peu chargé a pour but de montrer encore mieux la mimique de l'homme absorbé dans ses réflexions.

Celui-ci rêve en se promenant, il marche les bras croisés derrière le dos: sa tête est d'autant plus penchée en avant qu'il est plus dépourvu de fermeté, d'estime de soi, d'approbativité et que ses penchants sont faibles: la plus grande masse de son cerveau est en avant et en hauteur: un pareil homme est tout à fait inoffensif, plein de bons sentiments et de jugement, mais il est porté à l'isolement, à la méditation prolongée: il est distrait ou inattentif; et tandis qu'il chemine ainsi sans savoir où il va et tout absorbé dans ses pensées, il peut s'égarer, oublier l'heure et les gens et

s'apercevoir bien tard de ce qui s'est passé pendant sa longue préoccupation.

Du reste ce n'est pas seulement la causalité qui produit cette forte et profonde concentration à laquelle beaucoup de personnes sont sujettes. Une grande idéalité plonge souvent l'esprit dans une suite de sensations assez intenses pour l'absorber et le détacher du monde extérieur; l'extase religieuse est quelquefois assez forte pour ravir l'âme et la rendre insensible à toute autre émotion; certains savants, certains artistes s'enferment pour se livrer sans dérangement à leurs jouissances intellectuelles. Quelques personnes aiment à se recueillir, et ce n'est pas pour réfléchir sur les effets et les causes, c'est pour mieux sentir, pour se livrer à des souvenirs précieux et pour mieux goûter les émotions qui les charment. On appelle distraits ceux qui se concentrent et vivent ainsi dans leur intérieur; en effet ils sont également inattentifs dans ces moments de préoccupation, ils semblent avoir perdu la faculté d'entendre.

Planche 83. — UNE MAUVAISE ORGANISATION.

La nature produit des tigres, des loups, des renards et des fouines, on les reconnaît à leur conformation, et l'on sait à quoi s'en tenir quand on rencontre un de ces animaux féroces ou malfaisants, on s'arrange si l'on peut pour s'en garantir et pour s'en défaire.

Malheureusement quelques hommes naissent avec une organisation tellement défectueuse, qu'ils n'appartiennent presque plus à la race humaine, soit à cause de la difformité de leurs membres, soit par suite de la difformité bien plus déplorable de leur cerveau.

Les collections phrénologiques contiennent en grand nombre des exemples de la plus dangereuse et funeste



Lip. Brugnens del.

E. Desperetz Sculp.

PHIRÉNOLOGIE.

Mauvaise organisation.

organisation cérébrale. D'affreux malfaiteurs ont existé; ce sont des monstres dans toute la signification de ce mot, la monstruosité morale a été la conséquence de la monstruosité physique.

Quand la partie inférieure postérieure et latérale du cerveau, celle qui contient les organes des penchants, est tout à fait prédominante comme dans le malheureux que ce dessin représente, il est évident que le contrepoids des dispositions morales est trop faible pour contenir les penchants. Si l'intelligence que donnent les facultés perceptives est grande, cet homme, j'allais dire cet animal, est encore plus dangereux; il est intelligent, on le croit capable de raisonner et d'exercer de l'empire sur lui-même; il ne se sert de son intelligence que pour assouvir ses penchants; une indomptable fermeté lui donne la plus grande énergie, cet homme veut le mal; n'attendez ni retenue ni réforme avec cette malheureuse organisation : un tel homme livré à lui-même est naturellement porté au mal par la violence de ses penchants, et quand après de grands crimes envers la nature et la société, il tombe entre les mains de la justice répressive, on lui applique une loi pénale qui n'a pu ni retenir le malfaiteur prédestiné, ni préserver la société de ses fureurs : le crime est puni, mais le mal n'est pas prévenu, c'est un grave sujet de méditation que la phrénologie présente aux législateurs.

Sous le rapport de la mimique, indépendamment de la hideuse conformation de la tête, des signes extérieurs frappants annoncent les mauvaises dispositions de ce rebut de la nature. La tête enfoncée entre les épaules semble maintenue ainsi en arrière et en bas par le poids du cerveau à la base; le regard de côté, avide et furtif, le relèvement du sourcil sont les signes ordinaires de l'astuce, de la convoitise et de la brutalité contenue. C'est maintenant le chat ou

plutôt le tigre qui se pelotonne et guette une proie; s'il était sûr de l'impunité il l'attaquerait hardiment : la contrainte l'oblige à user de ruse, et, selon les circonstances, il emploiera la violence ou l'adresse; mais de toute manière il ne songe qu'à satisfaire ses penchants, dont la force irrésistible peut le porter à tous les genres de débauches et de crimes.

La plus déplorable conformation de tête est celle qui présente un front étroit et renversé, un sommet élevé et pointu, une base large autour et en arrière des oreilles; elle est à la fois d'un aspect repoussant et d'une fatale conséquence : l'homme ainsi conformé est un être ravalé au niveau de la brute.



Brugnot Del.

Dupont Sculp.

PHRÉNOLOGIE.

Prévisions et Coquetterie Villageoises.

CHAPITRE SEIZIÈME.

PLAISIR, BONHEUR.

On recherche le plaisir, on souhaite le bonheur. Il est plus facile de se procurer des plaisirs que de connaître le bonheur, et surtout de le conserver. On appelle plaisir la satisfaction d'un désir quelconque : il y a donc autant de sortes de plaisirs que de facultés, puisque chacune d'elles éprouve ce genre de sensation toutes les fois qu'elle est satisfaite : ce qui est plaisir pour telle personne, n'aura rien d'attrayant pour telle autre qui ne possède pas les mêmes facultés, et par conséquent ne forme pas les mêmes désirs.

Aussi dit-on que chacun prend son plaisir où il le trouve.

Les penchants inférieurs, souvent très-énergiques et faiblement contrôlés par les sentiments supérieurs, deviennent la cause de passions violentes dont les désirs immodérés recherchent avec avidité leur satisfaction : l'amativité surtout entraîne aveuglement à la recherche de plaisirs dont l'abus est si funeste ; la combativité se plaît dans l'agression, dans les querelles et dans une continuelle tracasserie ; la destructivité se satisfait, soit dans la pratique d'un état où la destruction est l'occupation principale, comme le prouve l'exemple cité par le docteur Spurzheim de ce riche hollandais qui payait les bouchers chargés de la fourniture des viandes aux navires, pour assister à leurs travaux et assommer lui-même les bœufs, soit en saisissant toutes les occa-

sions de battre, déchirer, rompre et anéantir, et en employant envers les autres un langage dur, tranchant et offensif.

Il en est de même pour toute autre faculté, et il suffit de dire que le plaisir consiste essentiellement dans la jouissance que trouve chaque faculté à agir sans obstacle et sans empêchement.

Tout plaisir prolongé amène la fatigue : en effet les organes du cerveau, dont la texture est si délicate, ne peuvent supporter longtemps l'excitation qui les met en jeu : pour échapper à cette fatigue, il faut pouvoir varier ses plaisirs, c'est-à-dire exercer successivement différentes facultés : par ce moyen on évite la fatigue et l'ennui, et le cerveau peut supporter une activité modérée pendant tout le temps que la nature accorde chaque jour à l'exercice de nos organes corporels, jusqu'au moment où le besoin d'un sommeil réparateur se fait sentir.

Il est naturel d'aimer le plaisir, mais il faut s'entendre sur la signification de ce mot : le cénobite austère qui vit d'herbages, de racines et d'eau claire, foule aux pieds, selon lui, les vains plaisirs du monde, et sa vie nous paraît un sacrifice tout à fait extraordinaire ; il blâme ceux qui jouissent des dons de la nature ou des produits perfectionnés de l'agriculture et de l'industrie : il ne se permet aucun plaisir, c'est-à-dire que son plaisir à lui consiste dans des choses différentes, dans des émotions d'une nature particulière : assurément il satisfait les facultés qui dominent en lui : si la vénération et la merveillesité lui inspirent une foi vive, si l'espérance, unie à ces deux sentiments, lui donne la conviction qu'une éternité bienheureuse sera le prix de cette existence de privations, si, comme on l'a vu quelquefois, l'estime de soi poussée jusqu'à l'orgueil et au mépris du genre humain l'éloigne de la société des hommes et lui fait croire

à sa propre perfection, il est évident que notre saint homme ne fait que ce qui lui plaît le mieux.

Les moralistes et surtout les théologiens ont beaucoup parlé des plaisirs permis et de ceux qui sont défendus : c'est un devoir de conscience de ne causer ni tort ni scandale à autrui ; c'est en outre une règle de sagesse et de prudence de ne commettre aucun excès et de se livrer au plaisir avec modération : la règle la plus certaine et la plus juste est que tout plaisir individuel qui ne cause de préjudice ni à la société en général, ni au prochain, est légitime et doit être permis.

On a de tout temps recommandé la modération dans les plaisirs : la phrénologie insiste sur ce point et en démontre la nécessité en faisant voir combien il importe de ménager l'appareil nerveux si compliqué et si délicat d'où dépendent nos facultés : l'épuisement ou l'irritation malade sont également à craindre par suite des abus, et des cas nombreux de folie ou d'imbécillité sont la conséquence de la surexcitation des organes du cerveau.

Le bonheur a été souvent défini, et chacun a pensé qu'il devait consister dans la satisfaction permanente de ses désirs et de ses sentiments. Le bonheur est donc relatif, puisqu'il existe une très-grande différence dans les caractères et dans les goûts. Il est plus facile d'être heureux quand les désirs sont modérés et quand l'intelligence est assez développée pour trouver du plaisir à des occupations dont on a le goût naturel : ceux qui ont les penchants peu actifs avec les sentiments développés dans une bonne proportion, peuvent être heureux s'ils ont une vocation déterminée pour les arts ou pour les sciences : un savant, un artiste, un ingénieur occupé d'inventions utiles, sont des hommes qu'on peut appeler heureux quand leur organisation ne présente pas un fort développement des organes de la circonspec-

tion, de l'estime de soi, de l'approbativité, de l'acquisivité, de la combativité et de la destructivité. Doux et modestes, désintéressés, paisibles, ils se livrent entièrement à leurs travaux de prédilection; leurs jouissances sont peu sujettes à être troublées; ils ne connaissent pas l'ennui, et n'étant pas agités par des passions trop fortes, ils peuvent trouver dans les conditions ordinaires de la vie une satisfaction suffisante pour leurs facultés affectives.

Quant à ce qu'on appelle le bonheur des méchants, il faut examiner ce qu'on peut entendre par cette expression. Les penchants inférieurs recherchent leur satisfaction avec ardeur et égoïsme: les jouissances qu'ils se procurent sont grandes et vives, mais ne sont pas toujours exemptes de trouble; il est peu d'exemples d'individus assez mal nés, assez dépravés, pour trouver un bonheur parfait dans le crime ou dans les excès: un libertin effréné; un voleur insatiable, un meurtrier féroce éprouvent incontestablement une satisfaction enivrante à assouvir leurs penchants mais peut-on dire qu'ils y trouvent le bonheur? Il faut conserver aux mots leur valeur, on appellera comme on voudra la satisfaction que ces misérables éprouvent, mais il faut réserver l'idée et l'expression de bonheur à celle que peuvent goûter les sentiments supérieurs: d'ailleurs, excepté dans certains cas d'une organisation tout à fait mauvaise ou d'aliénation mentale, les plaisirs criminels sont presque toujours mêlés de remords ou de crainte; le mépris public, l'isolement, le danger, la poursuite et le châtiement sont constamment un frein qui les gêne ou une menace qui les trouble; ils ne peuvent procurer ce calme, ce contentement et cette jouissance douce qui seuls méritent le nom de bonheur, et proviennent soit de l'étude et de la pratique des arts et des sciences, soit de l'exercice des sentiments supérieurs; et plus généralement de l'équilibre par-

fait des facultés qui préserve de tout excès et permet à l'âme de se maintenir, à l'aide de la religion et de la philosophie, dans un niveau à peu près constant par un exercice modéré de ses facultés.

Peu de personnes peuvent être heureuses : un parfait équilibre des facultés est rare, et il est encore plus rare d'échapper aux circonstances pénibles ou fâcheuses qui viennent nous assaillir et mettre nos sentiments à de si rudes épreuves : les accidents, les maladies sont inévitables, par conséquent un bonheur complet et constant est impossible dans ce monde tel qu'il est. La philosophie et la religion nous enseignent la résignation, vertu difficile pour ceux qui sentent vivement : la nature a donné pour correctif aux plus grands maux, aux plus vives douleurs, la faculté de s'affaiblir avec le temps, mais ni la résignation ni l'oubli des maux passés ne font le bonheur.

Ce n'est pas une chose nouvelle que de prouver que le bonheur est un état rare, exceptionnel et toujours incomplet.

Que peut faire la phrénologie en intervenant dans cette question si difficile ?

D'abord elle n'a point à s'occuper des maux et des malheurs dont l'humanité n'a que trop à souffrir par suite de la constitution physique du globe et des désordres qui produisent les grands accidents, tels que les tremblements de terre, les volcans, les inondations, les disettes et les maladies épidémiques ou contagieuses. Il s'en faut de beaucoup que le monde soit un paradis terrestre, et il est évident que le bien-être matériel complet, assuré, n'est pas une condition de bonheur accordée à l'espèce humaine sur cette terre.

Quant au bonheur que les hommes pourraient trouver en eux-mêmes et dans les relations sociales pour lesquelles ils

sont évidemment formés, la phrénologie, mieux que tout autre système philosophique, a rendu compte des causes qui ont une influence positive absolue sur le bonheur général ou particulier. En prouvant que toutes nos facultés sont instinctives, que toutes ont des désirs, et qu'elles trouvent leur satisfaction à agir librement suivant leur tendance, elle fait connaître en quoi consiste le bonheur. Pour l'individu c'est donc la liberté de faire ce qui lui plaît : si l'individu est né bon, juste, intelligent, affectueux, et si ses penchants sont bien réglés et soumis au contrôle de l'intelligence et des bons sentiments, cette liberté n'entraîne aucun abus; mais l'expérience prouve et la phrénologie le constate avec évidence, que trop d'individus naissent avec de mauvaises dispositions qu'on ne peut vaincre ni réformer, et auxquels il est impossible de laisser la liberté de satisfaire leurs désirs.

Entre ces deux extrêmes d'une nature excellente par suite d'une bonne organisation cérébrale, et d'une nature mauvaise, perverse, incorrigible, qui est le résultat du trop grand développement des organes des penchants au détriment des organes supérieurs, il existe des milliers de combinaisons où certaines facultés dominantes et d'autres trop faibles déterminent des caractères dont le plus grand nombre ne peut sympathiser avec d'autres; de là résultent tous ces froissements que la société même la plus civilisée non-seulement ne peut empêcher, mais encore qu'elle occasionne souvent par la grande excitation de l'acquisivité, de l'estime de soi et de l'approbativité.

Combien n'a-t-on pas imaginé de systèmes pour organiser la société et arriver à cette ère de bonheur rêvé favori des philanthropes : quelque parfaite théorie que puisse concevoir un homme intelligent et dévoué, avant qu'elle puisse être appliquée et mise en pratique d'une manière assez gé-

nérale pour être décisive, il faudrait qu'il se fît tout à coup un bien grand changement dans l'état actuel de l'organisation des têtes humaines, et tout bonheur en perspective pour l'humanité est renfermé dans ce cercle vicieux infranchissable : pour améliorer la condition des hommes il faudrait les rendre meilleurs, et pour les rendre meilleurs il faut modifier l'organisation actuelle du plus grand nombre : toute la difficulté est là. Nous examinerons ailleurs si cette dernière condition indispensable a quelque chance d'être réalisée.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

MATÉRIALISME.

Beaucoup de personnes sont prévenues contre la phrénologie, parce qu'elles ont entendu dire, ou parce que, sans bien se rendre compte de cette accusation, elles se figurent que cette science conduit au matérialisme. Rien n'est plus facile à repousser que cette imputation, dans ce sens que ce n'est pas la phrénologie qui seule et pour la première fois est obligée d'admettre l'union intime de notre nature spirituelle avec notre nature physique : on a de tout temps reconnu l'étroite dépendance qui soumet les manifestations intellectuelles aux conditions plus ou moins parfaites de la constitution corporelle : l'enfance, la virilité et la vieillesse, la santé et la maladie, les accidents, l'intempérance et la fatigue ont une influence bien connue sur l'état de notre intelligence, sur la netteté de nos sensations et sur la force de nos émotions.

On est depuis longtemps convaincu que le cerveau est destiné à servir d'organe à l'intelligence humaine, et bien peu de personnes instruites admettent encore que le cœur et les viscères soient le siège des passions.

La phrénologie, en admettant ce que d'innombrables observations ont établi, c'est-à-dire la division du cerveau en un certain nombre d'organes particuliers, dont chacun est destiné à une fonction spéciale, invariable et primitive, non-seulement ne matérialise pas davantage la spiritualité

qui seule anime les faisceaux nerveux, mais elle prouve avec une évidence qui n'avait pas encore été obtenue, que l'espèce humaine est bien supérieure aux autres espèces d'animaux, et qu'elle est appelée à une destinée plus élevée, puisque seule elle est douée de facultés qui la mettent en relation avec son Créateur.

En effet, dans une tête bien organisée, la combinaison des sentiments de la vénération, de la merveillesité, de l'espérance et de l'idéalité, avec la comparaison et la causalité, a pour effet nécessaire la connaissance et la conviction de l'existence de Dieu, la croyance à une vie future, et la pratique d'un culte qui, de la part des sages, consiste surtout dans l'observation des lois morales et dans la résignation.

Les matérialistes ne peuvent trouver aucun appui pour leur doctrine dans les découvertes de la phrénologie qui se bornent à établir la pluralité des organes et l'essence d'un certain nombre de facultés : qu'importe en effet que les facultés morales et intellectuelles soient dépendantes, pour leur manifestation, du volume, de la contexture et du degré d'activité d'organes partiels du cerveau : il ne s'ensuit pas que ces organes possèdent par eux-mêmes et sans en avoir reçu la destination par la volonté du Créateur, le pouvoir d'éprouver des émotions, d'inspirer des penchants ou de percevoir des connaissances ; on peut seulement admettre qu'ils sont précisément constitués de manière à être ce qu'il y a de plus convenable pour les fonctions qui leur sont assignées : certainement, quand le cerveau est atteint par les désordres auxquels le corps humain est exposé, les facultés sont troublées, l'intelligence et les sentiments subissent des altérations et des dérangements souvent irrémédiables : c'est un état de choses connu, que la phrénologie n'aggrave ni n'atténue et qu'elle fait mieux comprendre. Dans bien des cas même, elle fournit des indications qui peuvent

aider les médecins à tenter la guérison d'un grand nombre de maladies mentales : les ouvrages phrénologiques spéciaux contiennent à ce sujet des faits et des applications qui ne peuvent entrer dans notre plan.

Il serait également hors de propos de rechercher avec ceux qui s'occupent de psychologie, comment des organes matériels peuvent être en union intime avec une âme immatérielle, et comment cette âme peut à son tour se ressentir, au moins dans ses manifestations, de l'état plus ou moins sain, de la bonne ou mauvaise proportion matérielle des organes partiels, dont l'ensemble formera chez tel homme une âme noble, bienveillante, juste, intelligente et modérée; chez tel autre, une âme grossière, stupide, livrée aux plus vils penchants et incapable d'amélioration.

Si les matérialistes considèrent cette influence de l'état physique sur l'état moral comme une preuve suffisante que l'âme est périssable comme le corps qu'elle anime pendant un certain temps, et décident que sujette comme lui aux lois de la croissance, de l'affaiblissement et des dérangements accidentels, elle doit comme lui s'anéantir, c'est une opinion qui n'est fondée ni sur une logique exacte ni sur des preuves concluantes, et que la phrénologie ne favorise aucunement. En prouvant que l'homme a été doué de toutes les facultés qui lui sont nécessaires pour vivre sur la terre dans les conditions déterminées sans doute par une suprême volonté, puisqu'elles sont toujours essentiellement les mêmes, la phrénologie établit plus clairement que jamais l'évidence d'une création, et, par conséquent, l'existence d'une toute-puissance divine : si l'âme humaine a été soumise à des conditions d'organisation spéciale et à l'influence corporelle, c'est parce que l'homme devait naître et parcourir tous les degrés d'une existence dont le terme était fixé par des lois générales, jusqu'au moment où son corps

devait se dissoudre et se mêler aux éléments dont il est composé : mais peut-on conclure rigoureusement que Dieu n'a pas voulu conserver au delà du terme assigné à la vie humaine le principe immatériel dont il a animé le corps, lorsque la phrénologie prouve qu'il lui a plu de donner à l'homme des sentiments qui le portent à croire et à espérer un avenir d'immortalité ? Il est certainement plus logique et plus consolant d'admettre ce qui est d'accord avec nos sentiments innés et ne peut être démenti par le raisonnement, car forcés de croire à un Être tout-puissant, qui peut nous autoriser à affirmer qu'il ne fera pas ce qu'il peut faire sans doute si telle est sa volonté ?

C'est au reste une question dont la solution est évidemment impossible, puisque l'homme n'a à sa disposition aucun moyen de connaître les causes premières. Les vrais philosophes y ont renoncé ; ils s'occupent surtout de connaître les facultés dont l'homme est doué : c'est une recherche dans laquelle les phrénologistes se flattent d'avoir enfin trouvé la vérité et l'évidence. Mais si la phrénologie détermine la véritable nature des facultés et prouve leur existence en rapport avec le développement du cerveau, elle ne jette aucune lumière sur la question toujours aussi obscure de l'union intime d'une essence spirituelle avec un composé de fibres nerveuses et de substance matérielle.

Chacun, suivant sa tendance, admettra l'immortalité de l'âme ou la contestera : la religion promet la vie future, presque tous les hommes la désirent et l'espèrent instinctivement, les méchants seuls peuvent la redouter par la crainte des peines dues à leurs mauvaises actions : le jugement ne s'oppose pas nécessairement à cette croyance : la phrénologie ne fournit aucun argument aux matérialistes pour la combattre : il résulte même au contraire d'une bonne analyse de la tendance primitive des facultés, que,

en admettant une bonne organisation où les sentiments, les penchants et l'intelligence se trouveraient dans une parfaite proportion, l'homme ainsi organisé serait porté, par ses sentiments et par son jugement, à une croyance sincère en Dieu et à l'espérance raisonnée d'une vie future, sans cependant pouvoir se représenter en aucune façon comment son âme est unie à son cerveau.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

FATALISME.

Le fatalisme existe dans ce sens qu'il y a des lois générales immuables : la phrénologie est fondée sur ces lois , et les conséquences qui en résultent ont nécessairement ce caractère constant, inévitable, qu'on appelle fatal parce que l'homme ne peut s'y soustraire.

Ce fatalisme a de tout temps dominé la condition humaine : « D'abord tout homme existe indépendamment de » sa volonté. Personne ne peut fixer à quelle époque, sous » quel climat, dans quelle nation, dans quelle religion et » sous quel gouvernement il verra le jour. Personne n'a pu » dire . je veux descendre de tels ou tels parents, je veux » être homme ou femme, aîné ou cadet; je veux avoir tel » corps, tel tempérament, je ne veux pas appartenir à une » famille où il y a des maladies héréditaires *, etc. »

Il est inutile de récapituler toutes les circonstances par suite desquelles une inégalité fatale établit entre les hommes de si grandes différences physiques et sociales dont l'influence se fait sentir pendant toute la vie.

On ne peut assez gémir sur la fatalité qui condamne un si grand nombre d'êtres humains à une existence chétive et malheureuse par la privation de certains avantages physi-

* Dr Spurzheim, Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme. — Paris, 1820.

ques accordés à d'autres, ou par les maladies affligeantes ou hideuses dont tant d'infortunés apportent le germe en naissant. Il est fatal, il est dur d'être aveugle ou sourd de naissance, et encore plus de le devenir par des accidents qu'on n'a pu ni prévoir ni détourner; c'est une condition déplorable d'être infirme, maladif, épileptique, scrofuleux et poitrinaire par constitution : c'est aussi une grande et malheureuse fatalité de naître idiot, stupide, et d'apporter une organisation cérébrale assez incomplète, assez vicieuse pour être nécessairement le rebut de la société.

La différence des dons et des conditions est grande, essentielle et importante dans ses résultats; cependant, excepté les cas particuliers tout à fait déplorables qui n'affligent que trop les regards du médecin et du philosophe, l'espèce humaine en général s'accommode à peu près des conditions diverses auxquelles elle est soumise par toutes les causes directes ou indirectes qui la modifient. On accuse la fatalité et l'on se replace volontairement, malgré de terribles avertissements et malgré l'expérience du malheur, dans la position même où, par suite des lois éternelles, la même fatalité peut encore sévir. Ainsi à peine un ouragan, un tremblement de terre, une éruption volcanique ont épuisé leurs ravages, la foule imprévoyante relève, sur les mêmes emplacements, les ruines de ses habitations renversées, et se soumet soit avec résignation, soit avec insouciance, aux calamités futures que la même cause attirera sans doute encore.

On ne peut donner à ses facultés plus d'étendue et de pouvoir que ne le comportent la nature et l'organisation du cerveau : cette fatalité est reconnue; mais on ne peut admettre le fatalisme qui déciderait que puisque les facultés sont innées, elles doivent être irrésistibles, et qui, par conséquent, nierait toute liberté, toute responsabilité; la phré-

nologie repousse cette conséquence, excepté dans les cas maladifs ou lorsque l'organisation est tout à fait en dehors de certaines conditions qu'elle indique avec certitude.

L'expérience prouve que les êtres doués d'instincts ou de désirs ne sont pas forcés d'agir. Nous exigeons même des animaux qu'ils s'abstiennent dans certains cas où leurs instincts sont vivement excités, et même quand ils éprouvent l'aiguillon de la faim; on obtient de quelques-uns ce sacrifice : un chien obéit au maître qui lui défend de toucher à un mets ardemment convoité; sans doute il se souvient des coups qu'il a reçus, et c'est par la crainte qu'il est contenu, mais enfin il résiste à la tentation : si on le menace pour l'empêcher de poursuivre le lièvre, il s'arrête et ne se hasarde pas à désobéir, quoique souvent l'ardeur de son désir lui cause des tremblements dans tout le corps.

Très-souvent on éprouve des désirs, des tentations très-fortes auxquelles on résiste par des motifs que suggère la réflexion ou par l'heureuse influence des sentiments moraux de la bienveillance et de la conscienciosité. L'homme n'est pas responsable de ses désirs, puisqu'ils proviennent des facultés affectives qui lui sont données et dont il n'a pas dépendu de lui de régler la proportion et le degré d'activité, il n'est responsable que de ses actions. La colère est involontaire, mais celui qui la ressent n'est pas irrésistiblement forcé de battre et de tuer, parce que sa volonté peut empêcher le mouvement de ses bras : sans doute l'entraînement des passions est souvent irrésistible, mais, d'après les principes phrénologiques, la passion est le plus fort degré d'activité d'une faculté très-prononcée; le jugement et la réflexion n'ont plus de pouvoir sur une excitation aussi grande et l'homme succombe à un accès momentané d'aliénation mentale. La faiblesse de l'intelligence et la grande énergie des penchants exposent à des désirs violents qu'on

a peine à contenir : c'est une disposition fatale assurément, mais la phrénologie, qui reconnaît et constate cette disposition, ne change pas la condition des choses. De tout temps on a été forcé de reconnaître que l'entraînement aux mauvais penchants et aux mauvaises actions était irrésistible chez certains individus : on appelle *mauvaises têtes* ces hommes que le premier mouvement emporte toujours, qui agissent sans réflexion, et satisfont immédiatement tous leurs désirs sans songer aux conséquences ou sans s'en inquiéter; on ne peut les accuser de préméditation, mais on est obligé de les surveiller, quelquefois même de les interdire; ce n'est point une folie caractérisée, c'est une faiblesse d'esprit qui provient de la petitesse des organes de la réflexion, jointe à des penchants très-forts qui ne sont pas contenus par une suffisante proportion de circonspection, de conscienciosité, d'estime de soi et de vénération.

Cependant, sauf quelques cas d'organisation exceptionnelle et de folie, on peut toujours s'abstenir d'une mauvaise action : quel que soit le motif déterminant qui empêche de satisfaire le désir ardent qu'on éprouve involontairement, il suffit que la volonté retienne : les uns s'abstiendront par les sentiments supérieurs, beaucoup par crainte, d'autres par raison.

La phrénologie n'établit pas le fatalisme d'une manière plus générale et plus absolue qu'il n'existait auparavant et qu'il faut bien reconnaître; en désignant les organes particuliers des facultés, elle ne change rien aux conditions naturelles existantes qui produisent les dispositions différentes et les caractères bons ou mauvais qu'on a depuis longtemps été obligé d'attribuer au naturel apporté en naissant : en analysant les facultés pour connaître et déterminer leur véritable tendance primitive et la sphère de leurs attributions, loin de donner aucune raison de croire à l'irrésisti-

bilité des tendances, elle trouve au contraire que l'influence qu'elles exercent réciproquement l'une sur l'autre en se combinant est une excellente garantie contre cet irrésistibilité même, puisque dans une organisation convenable il y a toujours un assez grand nombre de motifs pour permettre à la réflexion de faire un choix avant d'accomplir une action déterminée.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

LIBERTÉ MORALE.

La liberté morale, telle que la phrénologie la présente, consiste dans la pluralité des motifs et dans le pouvoir de choisir parmi un grand nombre d'inspirations et de tendances : la liberté absolue n'existe pas parce qu'il n'y a pas d'effet sans cause : l'homme est un être déterminé ; il est pourvu de toutes les facultés qui lui sont nécessaires pour sa destination dans ce monde ; il n'est pas libre assurément d'être autre qu'il est, de changer ses facultés et de s'en donner d'autres, mais il jouit de toute la liberté que comporte sa nature : il ne peut pas dire je ne sentirai pas la faim, je serai à volonté et quand il me plaira courageux, gai, grand artiste et savant profond : aucune action n'a lieu sans un motif au moins ; si l'homme n'avait qu'une seule faculté, il n'aurait qu'une seule espèce de sensations ou d'idées, sa liberté serait fort restreinte, mais à mesure que le nombre des facultés augmente, la sphère d'action s'élargit, et la liberté est d'autant plus grande que les désirs sont plus nombreux. De tous les êtres créés l'homme est celui qui a reçu le plus grand nombre de facultés ; sa liberté morale, fondée sur la pluralité des motifs, est complète : « Il cherche et peut connaître l'enchaînement des causes et » des effets ; il sait comparer le présent avec le passé et en » tirer des conclusions pour l'avenir ; il pèse la valeur des » motifs et fixe son attention sur ceux qui paraissent préfè-

» rables; il connaît la tradition; sa raison décide et forme
» la volonté éclairée qui est souvent en contradiction avec
» ses désirs *.

Il suffit de se représenter quel nombre infini de combinaisons variées résulte naturellement de l'assemblage des facultés, pour comprendre jusqu'où peut s'étendre la liberté morale, c'est-à-dire le pouvoir de se décider à agir par un motif choisi.

* Dr Spurzheim, Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme. — Paris, 1820; Treuttel et Würtz.

CHAPITRE VINGTIÈME.

MORALE NATURELLE.

En donnant l'analyse et la définition de chaque faculté nous avons indiqué quel est son but primitif, quels sont les désordres qui résultent de sa faiblesse ou de son excès d'activité.

Il est évident que toute tendance qui n'agit que dans de justes limites est morale et peut se satisfaire sans blâme. Les penchants ont été donnés à l'homme comme nécessaires, mais ils sont aveugles et ne discernent pas par eux-mêmes ce qui est bien ou mal, ce qui peut être permis ou doit être défendu.

Les sentiments ont aussi tous une destination primitive, bonne et indispensable pour composer l'homme moral ; leurs inspirations naturelles sont excellentes en principe et ne deviennent abusives que par un manque d'harmonie entre elles ; les sentiments ont besoin d'être éclairés par l'intelligence et guidés par le jugement.

Il faut donc conclure que les penchants doivent être réglés par les sentiments, et que les sentiments doivent se conformer à la raison.

En effet l'amativité, la destructivité, la combativité, la secrétivité, l'acquisivité, et même la philogéniture et l'affectionivité doivent être modérées par la bienveillance, la vénération et la conscienciosité pour ne pas être entraînées à des abus.

Parmi les sentiments, l'estime de soi, l'approbativité, la circonspection, l'espérance, la fermeté et la merveillosité ont surtout besoin d'être éclairées par un bon jugement : la bienveillance même et la vénération, ainsi que la conscienciosité, occasionneraient des méprises et des abus si la réflexion ne présidait aux actions qu'elles inspirent.

La phrénologie prouve que l'homme est naturellement un être moral, et cette certitude est son principal bienfait. Les misanthropes, les athées seront forcés de le reconnaître ou de nier l'évidence.

Nous avons déjà fait voir que la morale la plus parfaite, celle qui consiste dans les deux fameux préceptes *aime ton prochain comme toi-même*, et *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, est éternellement consacrée par l'existence des deux facultés de la bienveillance et de la conscienciosité.

Quelques écrivains ont prétendu que l'intérêt est le seul mobile des actions des hommes et que la force seule a établi des droits; que c'est seulement à la longue et par une suite de transactions entre les hommes, quand ils eurent reconnu les inconvénients d'une lutte éternelle, que des lois de convention ont été rédigées pour fixer et régler les intérêts opposés, et que les sociétés humaines ne reposent que sur ces lois dont la nécessité s'est fait sentir et qu'elle seule maintient encore. Ces écrivains étaient sans doute faiblement pourvus de bienveillance naturelle et de conscienciosité, et de plus ils étaient mauvais observateurs, car il ne manque pas de faits qui prouvent l'innéité de ces deux sentiments; la phrénologie les dément donc sans peine.

Le sens moral est tellement fort, tellement inhérent à la nature humaine, que parmi les peuples les plus ignorants, les plus barbares, on retrouve des traces de bienveillance et de justice naturelle; plus une nation s'est avancée en ci-

vilisation, plus elle a montré ces sentiments; dès que par l'effet de sa nature intelligente et sociable un peuple est sorti de la barbarie, ses premiers législateurs ont recherché la morale et la justice : ils sont arrivés à une perfection plus ou moins grande. Il suffit à la phrénologie de prouver que cette tendance a toujours existé, et que ses manifestations ont été d'autant plus grandes et excellentes que l'état social, produit de l'intelligence combinée avec les sentiments supérieurs, a été plus perfectionné *.

Chez les peuples doués de grandes facultés le sentiment moral s'est montré plus parfait : les préceptes moraux de Confucius et des philosophes indiens, ceux des sages de la Grèce et de Rome, émanent des mêmes inspirations; le christianisme n'y a rien ajouté d'essentiel, on peut même dire qu'en poussant trop loin l'abnégation il donne une trop grande extension à l'application de la bienveillance, et que par là il se rend presque impraticable.

* Il est bien entendu que nous ne parlons que des races d'hommes dont la conformation de tête n'exclut pas un développement suffisant des organes de la bienveillance et de la conscienciosité. Ces races n'ont pas toujours possédé le même degré de civilisation, et en Europe par exemple, de nos jours, il y a encore sous ce rapport une immense inégalité; mais chez les paysans les plus ignorants, les plus incultes de cette région, depuis l'extrémité la plus reculée de la péninsule italique jusqu'aux rivages brumeux et glacés de l'Islande, ces sentiments existent et se manifestent. S'ils manquent absolument chez quelques insulaires intraitables et féroces du grand Océan indien, chez quelques tribus africaines et chez un certain nombre de peuplades misérables qui infestent les rivages de l'Amérique méridionale, cette exception confirme la règle, puisque tous les rapports des voyageurs les représentent avec une conformation cérébrale absolument vicieuse sous ce rapport; tous ressemblent beaucoup plus à quelque redoutable espèce d'animaux féroces qu'à des créatures humaines, si on les compare avec les types des races douées des organes de la bienveillance et de la conscienciosité, quoique plongées dans l'ignorance et vivant dans une condition souvent pénible et précaire.

Nous vivons à une époque où les lois d'une morale parfaite sont clairement établies ; les lois civiles y ont conformé leurs règlements ; la majorité des citoyens s'y soumet évidemment , puisque la société subsiste et s'améliore par d'heureuses innovations et par des méthodes perfectionnées : la bienveillance et la justice sont pratiquées avec plus d'ordre , plus d'intelligence , et obtiennent de meilleurs résultats , parce que de notre temps les hommes auxquels le pouvoir est confié doivent nécessairement , en général , avoir fait preuve d'une moralité suffisante et d'une intelligence élevée : l'opinion publique , qu'ils ne peuvent braver impunément , les oblige pour se maintenir à agir de manière à satisfaire les sentiments moraux de la majorité : leur intelligence leur fait comprendre qu'il faut se concilier l'estime publique et traiter les questions d'intérêt général avec probité.

La phrénologie prouve bien que les sentiments qui constituent la moralité sont innés , mais elle reconnaît aussi que ces sentiments n'exercent leur tendance naturelle dans une mesure parfaite que chez les individus bien organisés , dont toutes les facultés sont dans une bonne proportion et dont l'intelligence est cultivée. Ces hommes-là seulement peuvent déterminer ce qui est bon et juste , et établir des lois sages ; les autres hommes doivent s'y conformer. Le cours des générations a de temps en temps amené sur la terre des hommes dignes par leurs belles facultés d'être les législateurs et les modèles du genre humain , et peu à peu le code moral et civil des nations s'est formé et perfectionné par leurs enseignements et leurs écrits. Tous ceux qui sont assez favorisés par la nature pour n'avoir que de bonnes inclinations , se conforment avec respect et plaisir à des lois déjà gravées dans leur âme ; d'autres , moins heureusement doués , ont besoin de l'exemple et de l'éducation pour

ne pas se laisser entraîner à les enfreindre ; enfin un grand nombre , hélas ! n'est retenu dans les limites du devoir et dans l'obéissance aux lois que par la crainte des punitions qu'elles infligent : ils emploient la ruse et toute leur intelligence pour satisfaire leurs penchants et échapper à la justice : quelques-uns la bravent audacieusement.

Des lois répressives et comminatoires sont donc malheureusement indispensables : la phrénologie est utile pour en faire une bonne et judicieuse application : elle est surtout d'un grand secours pour la recherche des moyens préventifs , puisqu'elle fait connaître les dispositions individuelles , et que par cette connaissance la société peut se mettre sur ses gardes et surveiller avec plus d'exactitude tous ceux qui pourraient nuire.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

APPLICATION DE LA PHRÉNOLOGIE A L'ÉDUCATION.

En démontrant que toutes nos facultés dépendent du cerveau, et que cet organe présente dans sa structure et dans la proportion des organes particuliers qui le composent de nombreuses modifications naturelles, la phrénologie conduit à cette conclusion, qu'on ne peut espérer, par aucun système d'éducation, changer ce qui est établi par la nature, et façonner entièrement à son gré l'esprit et le caractère d'êtres qui sont dès leur naissance destinés à différer entre eux : l'expérience le prouve chaque jour, et l'on sait assez que dès l'enfance, dans la même famille, des enfants élevés avec le même soin et dans des conditions absolument semblables, manifestent les dispositions les plus différentes dans leur caractère et dans leur aptitude intellectuelle.

Dans les grands établissements d'éducation publique, malgré la règle uniforme et la discipline égale, on ne peut parvenir à amener les élèves à un même degré d'instruction, ni leur inspirer les mêmes sentiments, ni former leur caractère d'après les meilleurs enseignements, et obtenir, après tant d'années consacrées aux mêmes exercices, une égalité d'intelligence et une uniformité morale qu'on obtiendrait sans doute, si l'éducation donnait tout et si la nature n'avait pas d'abord fondé sur l'organisation de chaque enfant ces différences qu'il n'est plus possible d'effacer.

Mais si l'éducation ne peut ramener à un même type perfectionné les enfants nés avec des organisations essentiellement différentes, elle est encore le plus puissant moyen à employer pour modifier les dispositions naturelles et pour les diriger et les utiliser de la manière la plus efficace.

L'éducation ne peut rien créer : elle ne fera pas germer et grandir dans un cerveau tel organe auquel la nature a refusé absolument les conditions d'existence, pas plus qu'aucun traitement orthopédique ne peut redonner le pouvoir de croître et de se développer à un membre atrophié.

Chaque individu apporte en naissant un tempérament et une constitution qui lui sont propres : il se trouve conformé d'après un type déterminé qui lui est particulier et dont l'empreinte existe sur toute sa personne : ainsi tel homme est né pour être grand et fort, la partie musculaire est prononcée, tous ses membres sont conformés d'après cette condition : tel autre doit rester petit et délicat, et conserve toute sa vie ce type qui lui a été dévolu : un homme trapu et court est ainsi fait dans son ensemble comme dans ses détails ; un autre long et fluet par destination primitive, ne deviendra jamais, quoi qu'on fasse, semblable à l'athlète ramassé dans sa stature, à la poitrine saillante et large, aux muscles fortement accusés, dont la gymnastique se glorifie, mais dont aucun maître de danse ne fera jamais un homme à tournure élégante et à démarche légère et gracieuse.

Outre les différences d'organisation cérébrale apparentes par les proportions et par la configuration de chaque tête, il y a lieu de croire que la nature, comme elle le fait dans toutes ses autres productions, donne à chaque cerveau une constitution particulière de laquelle résultent le degré de sensibilité et d'activité et certaines nuances indéfinissables qu'on remarque dans les mêmes facultés primitives chez les

différents individus ; ces nuances ont d'ailleurs peu d'importance quand elles ne consistent que dans quelques particularités, telles que certaines préférences manifestées par les facultés perceptives de la forme, du coloris, des tons, etc., et certains modes d'action des penchants et des sentiments.

Il faut donc savoir quel est le véritable rôle de l'éducation et jusqu'où sa portée peut atteindre : il est évident que l'éducation a deux opérations bien distinctes à accomplir : d'abord exercer les facultés de l'intelligence, c'est ce que l'on obtient par l'instruction, ensuite exercer les sentiments, les maintenir dans une harmonie convenable, et enfin modérer les penchants ou les bien diriger.

L'éducation de l'intelligence, c'est-à-dire l'instruction, et l'éducation des sentiments doivent être simultanées, puisque l'enfant apporte en naissant toutes ses dispositions morales et intellectuelles. Les mères savent bien distinguer dès le bas âge le caractère déjà prononcé des plus jeunes enfants : ce caractère se modifie pendant les premières années, parce que le cerveau se développe tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant les lois de nutrition et de développement qui existent dans chaque individu. Quelquefois le caractère change d'une manière très-marquée, quelquefois, au contraire, il conserve essentiellement le même fond et n'éprouve que quelques modifications : on ne peut à cet égard rien prévoir ni rien préparer avec certitude, parce que les voies secrètes de la nature sont inconnues.

Les parents sont nécessairement chargés de la première éducation : l'intelligence des enfants reçoit une culture suffisante, dans le premier âge, quand on répond à toutes les questions que leurs facultés intellectuelles leur font faire d'une manière simple et juste, et quand on les met en rapport continuels avec le monde et les objets extérieurs, que la plupart recherchent avidement quand leur intelligence est

active. Leur jugement se développe et se fortifie de lui-même, si on leur donne des explications claires, précises, sur toutes les choses à leur portée, quand ils demandent comment et pourquoi.

Si l'enfant manifeste un heureux caractère et si sa tête présente une bonne proportion dans les sentiments et dans les penchants, les bons exemples, les caresses et les marques de satisfaction, toutes les fois que ses actions le méritent, suffisent pour exercer et entretenir un bon naturel.

Si certains penchants ou sentiments sont très-prononcés, il devient très-difficile d'empêcher leur grande tendance à agir : on ne peut espérer les supprimer et les anéantir, et tous les efforts doivent tendre à en affaiblir l'activité en éloignant les occasions où ils se manifesteraient d'eux-mêmes, en écartant toute tentation offerte, et en favorisant au contraire de tout son pouvoir l'action des autres facultés capables de contre-balancer l'influence d'un penchant trop fort ; enfin il faut tâcher de laisser, s'il se peut, s'amortir et diminuer faute d'activité, par le repos et la privation, toute faculté trop active dont on redoute avec raison l'entraînement et les abus.

Il est reconnu que l'exercice augmente l'étendue et la force de toutes nos facultés au physique comme au moral : l'éducation doit consister à exercer les facultés qu'il est bon de développer et d'augmenter, et à empêcher, ou du moins à réduire autant que possible, le développement des penchants et des sentiments dont les abus sont à craindre : enfin, quand elle trouve des individus dont l'organisation est défectueuse, elle ne peut que s'efforcer de diminuer l'activité des facultés trop fortes, et de l'appliquer aux conditions sociales où elles seront le moins nuisibles, sans espoir de réformer ces types mauvais par nature.

Bien des erreurs sont commises dans l'éducation, faute de

connaître la nature des facultés. Ainsi quand un enfant manifeste un esprit de résistance et d'opiniâtreté et une disposition à la colère et à la violence, on tente quelquefois de l'adoucir, de le modérer par le raisonnement et par un langage doux et affectueux : on réussit jusqu'à un certain point si l'enfant est en même temps doué de beaucoup de bienveillance, de vénération, d'affectionnité et d'un bon jugement naturel, mais si ce contre-poids est trop faible, on n'obtient pas de succès, on s'irrite, et l'on croit, même de sang-froid, qu'il faut rompre ces caractères altiers, indépendants, querelleurs ou violents et insolents.

Si l'enfant a la combativité et la destructivité très-fortes, quand ces organes agissent avec énergie ils se plaisent à lutter avec l'autorité paternelle et avec la sévérité justement excitée des parents ou des maîtres; l'enfant ne cède qu'à la crainte ou à la force, et, pendant tout le temps que dure ce conflit, ses facultés sont exercées puisqu'elles agissent, et que souvent même leur action est excitée par le ton menaçant qu'on prend envers lui et par l'emportement auquel on se laisse aller soi-même en le punissant.

Il faudrait, dans ce cas, laisser passer la crise, et ne pas heurter de front un entraînement irrésistible, conserver son sang-froid et garder le silence, surtout quand on sait, par l'expérience et par l'observation phrénologique, que l'enfant a peu de circonspection et que la vivacité de son tempérament l'emporte en donnant une grande activité à ses tendances innées. On évite par ce moyen d'exercer la faculté exaltée, et quand elle s'est calmée, on agit de manière à maintenir la règle et à obtenir l'obéissance et la soumission par tous les moyens qu'on juge à propos d'employer d'après la connaissance du caractère de l'enfant. Il serait trop long d'indiquer ces moyens, puisqu'ils doivent être en rapport avec toutes les modifications de caractère qui résultent de

la diversité des organisations : il faudrait un traité complet d'éducation qui ne peut entrer dans le plan de cet ouvrage.

Quelques personnes pensent que la douceur, les récompenses et les encouragements sont le meilleur système d'éducation ; qu'on obtient plus par la persuasion et l'indulgence que par la sévérité ; qu'il faut se faire aimer par les enfants et s'attirer leur confiance.

D'autres pensent que les enfants doivent être traités sévèrement et forcés de se plier au joug de l'autorité, que l'indulgence entretient les mauvaises dispositions, et qu'en se familiarisant avec les enfants ceux-ci perdent tout respect et toute obéissance envers leurs parents ou leurs maîtres.

La phrénologie fait comprendre qu'il ne peut pas y avoir de système exclusif d'éducation : s'il s'agit de l'éducation dans la maison paternelle, le père et la mère pouvant connaître par la phrénologie les dispositions naturelles de leurs enfants, adopteront la méthode qui leur sera indiquée par cette connaissance, et dont le principe général est de favoriser, par la culture et l'exercice, le développement des facultés de l'intelligence, d'entretenir les bons sentiments par les bons exemples, et d'éviter tout ce qui pourrait exciter les penchants trop forts ou les sentiments trop prononcés ; et comme il n'est pas possible de les supprimer ni d'en empêcher les émotions et les tendances, il faut les diriger vers l'application qui ait le moins d'inconvénients. Il ne faut pas destiner à l'état ecclésiastique un enfant qu'on sait pourvu des penchants trop prononcés de l'amativité, de la combativité et de la destructivité, d'estime de soi à un trop fort degré et de peu de vénération et de bienveillance : ce serait un jour un mauvais prêtre ou un homme malheureux et mécontent. On peut diriger tous les penchants et tous les sentiments, quand ils ne sont pas trop énergiques et quand l'intelligence est dans une bonne proportion, vers le bon et

l'utile, puisque toutes nos facultés sont en elles-mêmes nécessaires et bonnes; le désordre ne résulte que du défaut d'équilibre, l'éducation seule peut y remédier.

Les anatomistes ont reconnu que le cerveau n'avait pas en général atteint tout son développement avant l'âge de vingt-cinq à trente ans, quelquefois même il peut se modifier et prendre de l'accroissement jusqu'à quarante ans. De nombreux exemples, recueillis par les phrénologistes, prouvent que l'éducation a une grande influence sur ce développement : l'exercice de certaines facultés, un travail soutenu et prolongé sans excès et sans fatigue, déterminent le développement particulier des organes qui ont été convenablement exercés : en effet c'est une conséquence de la loi physique bien connue, que l'exercice fortifie et fait croître toute partie du corps habituellement exercée.

Si donc l'éducation ne peut créer aucune faculté, si elle ne peut refondre certains types trop caractérisés que la nature a marqués d'un cachet ineffaçable, il est certain qu'elle peut avoir une action puissante sur l'organisation, en alimentant par un exercice convenable les facultés dont on doit désirer la prépondérance, et en développant l'intelligence.

La grande majorité de l'espèce humaine naît avec des conditions d'organisation à peu près égales, c'est-à-dire que heureusement les individus tout à fait mal conformés et incapables d'être réformés sont évidemment en petit nombre, de même que les génies éminents et les talents supérieurs sont rares.

Un bon système d'éducation publique peut donc exister; les hommes qui se dévouent à cette tâche si honorable et qui cherchent les meilleurs procédés d'enseignement, trouveront des lumières nouvelles dans l'étude de la phrénologie, ainsi que des principes invariables, comme tous ceux

des lois naturelles, qui les dirigeront dans l'adoption des meilleures méthodes.

La morale est innée, puisque l'homme est doué des facultés de la conscienciosité, de la vénération et de la bienveillance : le jugement dont il est pourvu par les organes de la comparaison et de la causalité, permet de déterminer ce qui est vraiment juste et bon : les facultés perceptives donnent le pouvoir de connaître le monde extérieur.

En enseignant les lois éternelles de la morale et de la justice, l'éducation exerce les sentiments qui la sentent et l'inspirent ; en s'adressant à la raison dont peu d'infortunés sont totalement dépourvus, on cultive le jugement ; enfin l'enseignement intellectuel, comprenant les sciences exactes, la physique, la littérature et les beaux-arts, exerce les facultés perceptives.

Quand on connaît la phrénologie on ne s'étonne pas de voir qu'un même enseignement profite si inégalement à ceux qui le reçoivent ; l'inégalité du développement cérébral et la différence dans l'activité naturelle l'expliquent parfaitement ; cependant il est des notions générales qu'on parvient à faire pénétrer dans toutes les têtes à un degré à peu près suffisant : on sait que pour remplir le plus grand nombre des conditions sociales, une médiocre capacité et un caractère où rien d'essentiellement nuisible à la société ne l'emporte, suffisent ordinairement ; le frein des lois et celui de l'opinion publique, et le besoin de conserver un état et une position nécessaire ou honorable, maintiennent en général la majorité des hommes dans une voie exempte d'abus sensibles et de mauvaises actions punissables.

L'éducation, telle que notre état social la présente, est nécessairement incomplète : elle se borne presque exclusivement à pousser le plus grand nombre possible d'élèves à se mettre en tête, par un effort considérable de mémoire,

une certaine quantité de formules déterminées au moyen desquelles ils seront en état de répondre à quelques questions faites par des examinateurs indifférents ou blasés : le hasard peut favoriser ou au contraire confondre et surprendre un élève momentanément pris au dépourvu, et c'est de ce hasard que dépend la constatation de la capacité de l'élève et des fruits qu'il a recueillis de son éducation.

Sans doute un jour on modifiera l'enseignement classique pour le mettre en rapport avec les besoins réels de notre état social : il est trop exclusivement littéraire dans les établissements qui se proposent de faire autant de bacheliers que d'élèves : d'autres préoccupations également intéressées et exclusives dominant dans les établissements dirigés par des prêtres.

La phrénologie confirme l'opinion de ceux qui croient l'éducation publique en général préférable à l'éducation particulière : toutes les facultés doivent apprendre à se maintenir dans un degré d'activité en harmonie avec la destination de l'homme dans ce monde ; toutes doivent concourir à rendre l'état social aussi parfait qu'il est possible : une fréquente communication avec ses condisciples est nécessaire à l'enfant et au jeune homme : la bienveillance, la conscienciosité et l'approbativité apprennent à s'exercer dans de justes limites : le jugement y acquiert plus d'étendue, les penchants apprennent à se contenir. L'excès de tendresse et d'indulgence des parents se trouve contre-balancé par l'obligation d'obéir à une règle commune, de remplir des devoirs également imposés à tous les autres, et par la nécessité de se montrer bon camarade, sous peine d'être méprisé ou maltraité par eux.

Le caractère individuel doit déterminer les parents : il faut qu'ils tiennent compte de leur propre naturel et de celui de leurs enfants, pour savoir s'ils doivent s'en séparer

tout à fait en les mettant au collège, ou prendre le meilleur parti quand il est praticable, celui de ne les y envoyer que pour assister aux classes.

Un enfant intelligent, mais paresseux, travaillera moins bien chez ses parents, à moins qu'un répétiteur assidu ne le surveille et ne l'encourage : un enfant léger, peu appliqué, avec peu de vénération, une certaine fermeté, et que ses parents n'auraient pas la patience de rappeler sans cesse à l'attention à ses devoirs, ou que leur tendresse aurait accoutumé à trop d'indulgence et à trop de familiarité, abusera de cette bonté sur laquelle il compte : n'ayant pas sous les yeux l'exemple d'un grand nombre d'enfants comme lui astreints au travail par la présence d'un surveillant sévère, il négligera ses devoirs ou ne les fera qu'au dernier moment et pour s'en débarrasser : la faculté de l'imitation n'est pas mise en jeu et il considère comme très-pénible tout travail qu'il ne voit pas exécuté par des condisciples.

Il vaut beaucoup mieux placer un tel enfant dans un collège comme élève interne : il ne peut que gagner à être assujéti à la discipline et à avoir des heures fixes pour le travail et un emploi de temps régulier.

On entretiendra ses bons sentiments d'attachement et de vénération envers ses parents en le visitant assez souvent, pour l'encourager et lui prouver qu'il est aimé pour sa bonne conduite ; son émulation sera plus excitée par les témoignages de satisfaction qu'il obtiendra de ses maîtres qu'elle ne l'était jusqu'alors par les éloges de sa famille : son travail sera meilleur, ses jeux seront plus variés, plus animés et plus favorables à sa santé que ceux auxquels il pouvait se livrer dans la maison paternelle.

Il est naturel de désirer avoir des enfants remarquables par l'intelligence et les talents, et l'on espère obtenir ce résultat par une excellente éducation : mais cette culture,

quelque parfaite qu'elle puisse être, ne peut développer que des germes existants : dans ce cas le succès est complet, et les dons naturels bien cultivés arrivent à un degré de perfection qu'ils n'auraient jamais atteint s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes : mais si la nature n'a pas organisé un enfant assez avantageusement, tous les efforts de l'éducation la plus rationnelle et la plus assidue ne pourront faire franchir à l'élève peu favorisé par la constitution de ses organes les bornes au delà desquelles ses facultés ne peuvent s'étendre.

Jamais on ne parviendra à donner la facilité d'élocution et la connaissance parfaite d'une langue, même de la langue maternelle, à l'enfant et au jeune homme qui, par une fâcheuse exception, présente une telle réduction des organes du langage et de la forme, que ses yeux sont petits et enfoncés dans une orbite étroite et désagréablement rapprochés de la racine du nez.

On recherche les arts d'agrément, ils font partie d'une éducation soignée, et les parents se désespèrent souvent de ne pouvoir obtenir aucun succès malgré leurs soins et malgré l'habileté des meilleurs maîtres : la phrénologie leur apprendra que dans les arts surtout, c'est-à-dire pour une application déjà difficile et d'un degré élevé des facultés perceptives, de la forme, de l'étendue et du coloris pour le dessin et la peinture, ou des organes des tons et du temps pour la musique, il faut absolument que ces organes existent dans une proportion sensible, et ils comprendront que c'est en vain qu'ils font enseigner les arts du dessin et de la musique à des enfants dont le front est étroit, rétréci et aplati dans la région de ces organes ; ils sont d'ailleurs suffisamment prévenus par l'indifférence, et quelquefois même par la répugnance que les enfants manifestent pour ce genre d'études : c'est les rendre malheureux et tirer un mauvais

parti de leur obéissance , pour n'obtenir que la plus pauvre médiocrité quand on persiste, en s'imaginant qu'on arrive à tout avec le temps et la persévérance.

Il faut au contraire ne pas étouffer les dispositions naturelles qui se font apercevoir dès l'enfance et spontanément; d'autant plus qu'une faculté naturellement grande et active ne demande presque que la liberté d'agir : la moindre culture la développe rapidement : donnez des crayons au jeune dessinateur, montrez au musicien enfant les signes de convention de la musique et les ressources d'un instrument, fournissez des livres, un compas, une sphère à l'enfant calculateur, et vous les verrez, non-seulement sans effort, mais avec joie et bonheur, travailler avec une ardeur qu'il faut quelquefois calmer; ils feront d'étonnants progrès, si la nature, outre le don particulier de leurs grandes facultés spéciales, leur a accordé l'avantage d'une belle organisation pour les facultés du jugement et pour les facultés affectives; dans ce cas ils deviendront quelquefois des hommes de génie, et toujours au moins ils obtiendront une grande supériorité. Il faut aussi s'attendre quelquefois à voir peu à peu disparaître les espérances qu'on avait cru pouvoir fonder sur certains talents précoces extraordinaires manifestés par de très-jeunes enfants; d'abord parce que, dans le cours de l'accroissement physique de l'enfant, il arrive quelquefois sans doute que l'organe spécial d'un talent qui paraît miraculeux à un âge si tendre, cesse, par des causes inconnues, d'éprouver la même excitation, et parce que son développement s'arrête tandis que les autres organes absorbent à leur tour la nutrition que le cerveau, comme toutes les autres parties du corps, reçoit souvent d'une manière inégale pendant la durée de la croissance générale de l'individu. Souvent aussi l'amour-propre des parents ou le désir qu'ils ont de tirer un parti avantageux d'un talent précoce,

les entraîne à exciter et à fatiguer, par une excessive application et par des efforts imprudents, une faculté dont l'organe enfin épuisé s'affaiblit au lieu de grandir, et devient plus tard impuissant et frappé de paralysie et de nullité. Enfin si l'on n'a pas soin de varier les études de l'enfant prodige et de cultiver toute son intelligence, ou si en grandissant et en conservant son talent d'imitation dans les arts, ou d'habile exécution en musique, la nature lui a refusé une capacité supérieure, il ne s'élèvera jamais au premier rang comme artiste ou comme compositeur, et il ne sera rien de plus qu'un artiste habile, mais borné à l'imitation et à l'exécution.

Les degrés extrêmes étant toujours des exceptions, la phrénologie les constate aisément, parce qu'il y a toujours alors ou un grand développement bien sensible s'il s'agit d'une faculté grande et active, ou un rétrécissement et une petitesse marquée quand il est question d'un défaut d'aptitude très-prononcé.

Dans les cas ordinaires, c'est-à-dire quand l'enfant n'est ni tout à fait indifférent pour un art ou pour une science qui dépende des facultés perceptives dont il est convenablement pourvu, ni passionné pour eux, l'éducation doit comprendre aussi l'exercice de ces facultés dans des proportions telles qu'à défaut d'un talent éminent le jeune homme ait au moins une connaissance pratique convenable : il appréciera mieux les productions des arts et comprendra plus aisément les beaux résultats des sciences physiques appliquées à l'industrie, aux machines, et à toutes ces merveilles dont il n'est pas honorable de n'avoir aucune idée quand on a pu recevoir une bonne éducation. La plupart des enfants et des jeunes gens peuvent comprendre des explications claires, et qui résument avec concision les travaux longs et compliqués de ceux qui inventent et perfectionnent.

Ce qu'il y a de général dans les considérations que nous venons d'exposer s'applique aux deux sexes : il y a quelque chose de particulier à dire sur l'éducation des femmes.

La phrénologie observe et démontre que le type naturel d'une tête de femme diffère essentiellement du type ordinaire d'une tête d'homme.

En général le type féminin, déjà caractérisé dès l'enfance, présente des proportions, entre les groupes de facultés, qui nécessairement déterminent dans le caractère et dans les aptitudes une différence très-prononcée entre les deux sexes.

La tête de femme, comme nous l'avons déjà fait voir, est plus allongée ; elle doit cette forme à ce que parmi les penchants la philogéniture, l'affectionivité sont presque toujours plus prononcées que l'amativité, la combativité et la destructivité : parmi les sentiments, la bienveillance, la vénération, l'approbativité et la circonspection sont souvent très-développées.

Le front présente dans son développement des différences individuelles très-grandes ; mais comme toute la tête est en général plus petite que celle du type masculin, les facultés intellectuelles ont moins de puissance, moins d'étendue : l'expérience des siècles le prouve suffisamment, puisque jamais le sexe féminin n'a présenté soit dans les arts, soit dans les sciences, et dans toutes les branches élevées des connaissances humaines, aucune femme dont le génie ait jamais égalé celui des grands hommes créateurs de chefs-d'œuvre ou inventeurs de toutes ces merveilles de la science et de l'industrie auxquelles les nations civilisées doivent leurs plus nobles jouissances et tout le bien-être perfectionné de nos jours.

L'éducation des femmes doit donc différer beaucoup de celle des hommes : la nature les a parfaitement organisées

pour le rôle qui leur est destiné. Une femme bien née, dans l'acception phrénologique qu'on peut donner à cette expression, accomplit facilement sa destination et y trouve le bonheur qui résulte toujours de l'emploi convenable des facultés.

Compagne et amie nécessaire de l'homme, elle a en outre la mission d'élever les enfants qu'elle doit nourrir : l'éducation de ses filles lui appartient presque en entier, et c'est elle qui peut le mieux élever les garçons jusqu'à l'âge où il est bon qu'ils commencent à être instruits et formés en commun avec les autres enfants de leur âge dans les écoles publiques.

C'est donc vers ce double but que son éducation doit être dirigée : les ouvrages sur l'éducation des femmes contiennent tous les bons conseils que l'expérience et le bon sens pouvaient indiquer; il en est de très-estimables, mais il est douteux que les parents y aient généralement recours : la phrénologie les aidera beaucoup dans cette tâche importante.

Le défaut d'équilibre dans les facultés étant la cause de tous les abus, de tous les mécontentements, si les parents reconnaissent un développement trop grand de certains sentiments ou penchants, toute leur sollicitude doit se porter là et leur suggérer les moyens d'y remédier.

C'est toujours la même méthode à suivre : dès qu'on a reconnu par la tendance des actions et par l'existence d'un organe très-prononcé, que tel sentiment ou penchant existe dans une trop forte proportion, il faut exercer constamment les facultés qui peuvent le mieux en contre-balancer l'influence, et éviter tout ce qui pourrait entretenir l'activité de la faculté qu'il faut tâcher d'amortir.

Par exemple le désir de plaire, qui provient du sentiment de l'approbativité et dont en général l'organe est très-déve-

loppé dans le type féminin, paraît-il trop actif, il faut dès l'enfance s'efforcer de le réduire et de le bien diriger : on évitera d'attacher de l'importance à la toilette, de donner des éloges à la gentillesse maniérée et des compliments aux avantages physiques ; il faudra diriger le désir d'approbation exclusivement vers les bonnes actions, et n'accorder les encouragements et les marques de satisfaction qu'aux manifestations de la bienveillance, de la vénération, de la conscienciosité et de l'affectionniveté, et aux travaux sérieux de l'intelligence.

Si le sentiment dominant conserve une grande force malgré ces efforts pour le réduire et pour le diriger, la seule ressource contre les abus qu'il peut produire consiste dans le jugement et la raison qu'on a dû exercer et étendre le plus possible : il faut sans cesse enseigner et faire comprendre à la jeune fille trop avide de plaire et d'attirer les hommages, toutes les conséquences de ce défaut : la tendance se fera toujours sentir, mais éclairée sur ses dangers, elle pourra la maintenir par la volonté dans des bornes convenables ; elle devra à l'éducation une bonne direction et une modération dans les manifestations extérieures de ce sentiment, dont elle serait incapable si on avait laissé le désir de plaire usurper sur les autres facultés une prédominance qu'il aurait eue naturellement à cause du développement de son organe.

L'estime de soi, qui produit l'orgueil, ne peut être affaiblie que par l'exercice de la bienveillance, de la vénération et de la conscienciosité : il faut toujours opposer à une faculté trop forte le contre-poids des facultés qui peuvent, en se combinant avec celle-ci, l'atténuer et l'empêcher de déterminer des actions mauvaises et blâmables : il ne faut pas perdre de vue la nécessité d'obtenir la plus grande somme possible d'harmonie et d'équilibre entre les facultés.

On ne saurait empêcher d'une manière certaine et toujours efficace le développement des organes qu'une force naturelle fait grandir et auxquels est due la différence caractéristique qui existe entre tous les êtres ; mais cette différence n'entraîne pas de graves inconvénients quand elle ne porte que sur des nuances de caractère , et sur des variétés dans les goûts , et sur une inégalité d'intelligence provenant de la plus ou moins grande proportion des facultés perceptives : la variété entre évidemment dans les arrangements et dans les lois qui sont établis par la puissance créatrice de ce monde , mais il importe essentiellement à la société humaine que les facultés sur lesquelles est fondée la morale naturelle et sans lesquelles le désordre et l'abus des penchans feraient de l'espèce humaine la plus abominable race d'animaux malfaisants ; il importe surtout et avant tout que ces facultés se perpétuent et soient exercées et développées de manière à présider toujours aux actions des hommes , quelle que soit d'ailleurs la diversité de leurs dispositions innées.

Tout ce que l'éducation pourra faire pour augmenter et faire prévaloir les sentiments de la bienveillance , de la conscienciosité et de la vénération , et pour étendre et éclairer le jugement , sera le gage le plus assuré de la sécurité publique ; toutes les intelligences , toutes les aptitudes et toutes les variétés de caractère peuvent être utilisées , et trouver leur emploi et leur satisfaction non-seulement sans nuire à la société , mais encore à son grand avantage , puisque les travaux variés qu'elle nécessite exigent des facultés différentes et des caractères prononcés suivant la nature des occupations : ainsi tel homme organisé pour faire un marin , s'il est actif , courageux , ferme , persévérant , plein d'émulation et aimant les aventures et les voyages , prêt à parcourir le monde et à faire face avec intelligence et intrépi-

dité à tous les événements imprévus, doit différer beaucoup de l'homme doux, patient, paisible, sédentaire et modeste qui se consacre à l'éducation des enfants dans une commune éloignée et dont la vie entière doit s'écouler dans cette occupation monotone.

L'éducation publique doit être confiée seulement à des hommes qui présentent les garanties les plus solides de moralité; comment les constater si l'on s'en rapporte seulement aux apparences et à des renseignements incomplets? La phrénologie aidera à apprécier le caractère moral des instituteurs, et, dès à présent, elle signale comme incapable de remplir ces fonctions importantes quiconque ne réunit pas dans son organisation cérébrale les conditions qui assurent la prédominance des sentiments moraux et de l'intelligence; quiconque est disposé, par le large développement des penchants, à en rechercher la satisfaction avec trop d'entraînement.

L'enseignement ne doit être ni un moyen de fortune ni un moyen d'enrôlement au profit d'une association quelconque d'hommes intéressés à la propagation d'idées exclusives; là où l'acquisivité domine et où l'esprit de domination et d'asservissement qui résulte du mélange des sentiments religieux exaltés avec l'estime de soi et la secretivité, cherche à augmenter le nombre de ses dociles sujets en façonnant l'enfance à son joug avec un art infini, il ne faut pas compter sur une bonne éducation; la phrénologie ne donne cette qualification qu'à celle dont l'unique sollicitude consistera à développer par les meilleurs moyens les sentiments moraux par excellence, surtout la bienveillance et la conscienciosité, et à agrandir par l'instruction le champ de l'intelligence et la portée du jugement.

Aucune éducation n'est complète, si après avoir exercé les facultés de l'intelligence et les avoir appliquées à des

connaissances générales et spéciales, après avoir éclairé les sentiments et soumis les penchants au contrôle moral et intellectuel, on a négligé de donner aux jeunes gens des deux sexes des notions d'hygiène suffisantes pour leur faire connaître ce qui est abus ou danger, et leur en montrer les conséquences fâcheuses sur la santé, cette première condition de bonheur sur la terre. Les jeunes gens doivent en outre être assez instruits de l'anatomie du corps humain pour connaître les fonctions de ses organes et les précautions nécessaires pour conserver leur état sain naturel, indispensable aux fonctions délicates du cerveau, trop souvent altérées par les perturbations des autres fonctions organiques. Qui contestera que la première, la plus indispensable connaissance pour le jeune homme au moment où il va être livré à lui-même, ne soit celle qui lui apprendra à veiller à sa conservation et à maintenir toutes ses facultés physiques et morales dans la meilleure condition possible? *Mens sana in corpore sano.*

On comprend que ces notions essentielles peuvent être données en abrégé avec assez de clarté, de précision et d'évidence pour suffire à notre but : il faut que les jeunes gens se souviennent que malgré la force, l'ardeur, l'exubérance de vie et de santé dont ils se sentent animés, ils ont à se garder d'abuser de ce trésor qu'on ne prodigue pas impunément.

En résumant les considérations qui précèdent, nous arrivons à cette conclusion :

Que l'éducation est nécessaire ; sans elle les facultés intellectuelles, faute d'exercice convenable, resteraient faibles ; les penchants, livrés à eux-mêmes, prendraient trop d'empire. Les enfants même qui naissent avec les plus belles facultés ont besoin d'être guidés et instruits ;

Que l'exercice développe les organes et leur donne plus de force et d'activité ;

Que cet exercice doit être modéré et varié, parce qu'il ne faut pas fatiguer des organes dont la croissance et le développement graduel exigent des ménagements;

Que l'éducation bien dirigée peut, pendant l'enfance et la jeunesse, modifier le développement cérébral, en attirant vers les organes exercés les forces nutritives destinées à la croissance, et, par conséquent, déterminer en faveur de ces organes une augmentation de force et de volume. Cette conséquence, que plusieurs exemples recueillis par les phrénologistes autorisent à admettre, puisque d'ailleurs elle est parfaitement conforme à ce qui se passe dans le reste de l'organisation humaine; est bien précieuse et donnerait quelque espérance de trouver des moyens d'éducation capables de redresser les mauvaises organisations, si malheureusement il n'était pas démontré que certains types sont rebelles à toute modification; néanmoins il faut toujours essayer dans la jeunesse si une éducation appropriée à la nature connue de l'enfant né avec une mauvaise organisation ne pourrait obtenir quelque amélioration, et surtout il ne faut pas abandonner à lui-même et cesser de surveiller le jeune homme qu'on n'a pu changer.

Nous trouvons encore qu'il ne faut pas s'étonner de ce que la nature a varié à l'infini les goûts, les aptitudes et les caractères : l'éducation bien entendue cultivera toutes les dispositions et les dirigera vers une application utile; et quant aux nuances de caractère, il suffit que les bons sentiments soient bien cultivés et acquièrent une force convenable pour diriger les actions et ne rien permettre de contraire à la morale et aux lois.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

APPLICATION DE LA PHRÉNOLOGIE A LA LÉGISLATION.

Dans le chapitre sur la morale naturelle, il est question de lois répressives et de mesures préventives pour mettre la société à l'abri des violences et des désordres auxquels se livrent les naturels pervers, incorrigibles, fléaux dont elle ne peut empêcher l'existence et dont elle est parfaitement en droit de se garantir.

La phrénologie démontre que toute mauvaise organisation est suspecte : elle constate que la meilleure éducation est souvent impuissante pour redresser des dispositions vicieuses, et qu'arrivé à l'âge où les passions agissent avec toute leur énergie, l'homme qui n'a pu être corrigé et amélioré, s'il est livré à lui-même et s'il jouit de toute sa liberté, recherchera la compagnie de ceux qui partagent ses mauvaises inclinations : il imitera leurs mauvais exemples et se livrera sans contrainte à tous ses penchants : le libertinage et la débauche grossière, la brutalité, le vol et le meurtre, seront la conséquence de la latitude laissée à cette nature malfaisante ; enfin la justice s'en empare ; le misérable va dans les prisons se mêler à la foule des condamnés où il donne et reçoit des leçons de perversité : on a senti les conséquences fâcheuses de ce mélange d'hommes vicieux et corrompus à différents degrés, et l'expérience a fait admettre le principe salulaire de l'isolement, que la phrénologie approuve.

Il faudrait un traité particulier sur cette matière importante, pour entreprendre avec les détails convenables la démonstration de l'utile application de la phrénologie à la législation criminelle : nous nous bornerons à faire comprendre la réalité de cette application.

Dès les premières années employées à recueillir les observations sur lesquelles ils ont fondé la science phrénologique, les docteurs Gall et Spurzheim recherchèrent les occasions de visiter les prisons, certains de trouver parmi ces hommes renfermés pour leurs mauvaises actions des indices très-prononcés des dispositions naturelles dont ils avaient abusé : l'événement justifia leurs prévisions, et les journaux de cette époque (1805), ainsi que plusieurs ouvrages sur la phrénologie, contiennent les procès-verbaux des visites faites par eux dans les prisons de Berlin, de Spandau, et aux hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière; M. G. Combe d'Édimbourg a également visité la prison de Glasgow et celle de Newcastle-sur-Tyne : le résultat authentique de ces visites a prouvé qu'il était facile de juger, d'après la conformation de la tête, le caractère et les dispositions des individus, et de les classer en catégories suivant le développement des penchants, des sentiments et de l'intelligence : tous les phrénologistes qui ont tenté la même expérience dans les bagnes, dans les maisons de correction et dans les hospices d'aliénés, ont eu occasion de constater le rapport habituel entre le développement du cerveau et les manifestations abusives des tendances naturelles.

Tous ceux qui ont assisté à ces expériences ont été frappés de la facilité avec laquelle un phrénologiste exercé peut reconnaître, par l'examen de la tête d'un condamné, quelle a dû être la nature du délit, en déterminant la nature des dispositions dominantes qui l'ont entraîné à des actes coupables : cette opération a toujours été facile et infaillible

quand il s'agissait d'individus incorrigibles, en état de récidive, et dont les antécédents annonçaient une disposition naturelle, irrésistible à certains abus. Il est donc vrai qu'on peut enfin, suivant le vœu du poète :

..... A des signes certains
Reconnaître le cœur des coupables humains.

RACINE, *Phèdre*.

Cette possibilité offerte par la phrénologie a tellement frappé un grand nombre de personnes en Écosse, où cette science est très-répandue, que, dès l'année 1836, sir G. Mackensie proposa à lord Glenelg, secrétaire des colonies, de soumettre les condamnés à la déportation à un examen phrénologique ayant pour but de classer ces malheureux en catégories suivant les probabilités d'amélioration que présenterait leur organisation, afin de ne pas envoyer aux colonies ceux qui, par suite de leur conformation vicieuse et de leur corruption invétérée, ne pouvaient y être employés sans danger pour la société.

Cette pétition était appuyée de quarante-cinq lettres et certificats donnés par quatre-vingt-un signataires, parmi lesquels on compte cinquante-trois médecins et chirurgiens, la plupart professeurs et présidents de sociétés de médecine ou de chirurgie, quatre membres d'université, deux directeurs ou gouverneurs de prisons et de maisons de correction, plusieurs avocats, membres du parlement, naturalistes, un ministre du culte anglican, et enfin l'adhésion de l'archevêque de Dublin. Il faut remarquer combien cette démarche était importante : Sir G. Mackensie, baronnet, proposait de faire lui-même cette expérience avec l'assistance d'un phrénologiste expérimenté, et voici les conditions de l'épreuve qu'il désirait tenter pour prouver de quelle utilité la phré-

nologie pouvait être pour l'appréciation des caractères des condamnés.

« Que votre seigneurie ordonne de rechercher les circonstances qui ont amené un nombre donné de criminels à mériter leur condamnation, et, autant que possible, l'histoire de leur vie avant le crime pour lequel ils ont été condamnés. Qu'on fasse un tableau indiquant leur histoire, les jugements qu'ils ont encourus, ainsi que leurs crimes. (Je suppose que ce travail sera fait en conscience.) Qu'on tienne ce travail caché.... On nous amènera les criminels l'un après l'autre, et nous dresserons de notre côté un tableau du même genre. Nous y ferons entrer ce que nous croirons être le caractère des individus et les crimes dont nous les supposerons coupables; nous dirons le genre des occupations auxquelles ils se sont livrés, et nous indiquons le genre de celles où ils pourront se rendre utiles. Nous ne demanderons que le degré d'éducation des condamnés. Nous les examinerons en présence des personnes que vous désignerez. Quand notre travail sera terminé, nous demanderons que la comparaison des deux tableaux soit faite en présence de votre seigneurie et de sa société, nous réservant, dans le cas où il y aurait de la différence sur quelque point important, de pouvoir questionner nous-mêmes le sujet, et de renouveler les recherches sur sa vie avec ceux qui les auront déjà faites.

» Je crois pouvoir prédire que le résultat d'une telle expérience vous convaincra qu'il existe des moyens pour établir des catégories de condamnés, et pour faire le choix de ceux à déporter *....»

Il est bon de faire observer ici qu'à l'exception des orga-

*. G. Combe, Traité complet de phrénologie, pièces justificatives, traduit par H. Lebeau. — Paris, 1844.

nisations tout à fait mauvaises, la phrénologie ne peut prétendre découvrir des criminels dans tous ceux qui par leur nature peuvent être disposés à mal faire : nous avons prouvé que l'irrésistibilité n'est pas toujours absolue, et c'est surtout quand il s'agit d'individus chez lesquels les trois régions des penchants, des sentiments et de l'intelligence se balancent à peu près, que les circonstances externes ont une influence positive et puissante; capables de se bien conduire tant qu'ils sont maintenus par l'exemple, la discipline, la responsabilité, la surveillance et le désir de conserver une bonne position; mais facilement entraînés au mal par la contagion des mauvais exemples, par les instigations des mauvais sujets, par la paresse, la pauvreté et les besoins qui résultent de mauvaises habitudes. Le caractère particulier des hommes qui ont cette combinaison d'organes, est de se laisser dominer par les influences extérieures. Il faut donc connaître dans quelles circonstances l'individu a vécu et agi, le plus ou moins d'éducation, l'entourage de famille et de société, les habitudes, les préjugés transmis, et l'excitation capable de déterminer une mauvaise action, pour présumer la nature du délit ou du crime qu'il a pu ou pourrait commettre : mais quand un homme condamné pour un crime avéré est soumis à l'examen phrénologique, le fait étant prouvé, on en trouve facilement l'explication dans la constatation des tendances de l'individu; si cet homme est décidément dépourvu de facultés capables, sous une bonne direction et avec une surveillance convenable, de l'aider à se réformer ou à surmonter ses mauvais penchants, la phrénologie l'indique avec certitude, et le malheureux incorrigible doit être séquestré afin de ne pouvoir nuire, et traité comme affligé d'une maladie mentale.

L'éducation, éclairée par la phrénologie, aura une heureuse influence et dirigera les facultés vers d'utiles applica-

tions, en tirant parti de ce que chaque caractère peut avoir de bon pour telle destination convenablement choisie.

La justice devra aussi modifier ses règlements et l'application des peines d'après cette science.

La loi qualifie crime ou délit, suivant la nature du fait, tout acte nuisible aux personnes, à la propriété et à la société : elle admet des circonstances atténuantes, et, en général, la justice ne rend plus ses arrêts uniquement pour satisfaire la vindicte publique : l'esprit qui anime les réformateurs et les philanthropes occupés de questions de criminalité et de pénalité est surtout dirigé vers les meilleurs moyens préventifs, et l'on s'efforce de trouver des systèmes pénitentiaires perfectionnés et des méthodes d'amélioration pour les condamnés.

La première condition de succès est de bien connaître la nature humaine : aucune réforme sociale ne peut être complète et atteindre son but sans cette connaissance : la phrénologie la donne : quant à son application à la justice criminelle, voici les conséquences logiques de ses principes.

La culpabilité d'un individu et la criminalité de son action sont en raison de la proportion de ses facultés. Si l'individu est doué d'intelligence et s'il a reçu de l'éducation, si ses sentiments moraux sont dans une bonne proportion, et si ses penchants, quoique prononcés, n'ont pas ce développement excessif qui dominerait l'ensemble des facultés, cet homme est coupable au plus haut degré puisqu'il avait en lui le pouvoir de combattre une tentation vicieuse ; mais il est susceptible de repentir, il peut comprendre sa faute, et, après l'avoir expiée, n'y plus retomber ; il est moins dangereux pour la société.

A mesure que le coupable est dénué d'intelligence et que ses penchants l'emportent sur les sentiments, l'acte qu'il a commis est plus excusable, surtout si son éducation n'est pas

bonne ; si au contraire il n'a eu sous les yeux que de mauvais exemples , et si les circonstances fâcheuses telles que l'ivresse, le besoin, la provocation et l'entraînement ont déterminé son crime , sa culpabilité est moins grande , mais c'est un être plus dangereux , parce qu'il présente peu de garanties , peu de chances de réforme morale , et suivant sa nature plus ou moins défectueuse sous le rapport de l'organisation cérébrale , il doit être plus ou moins sévèrement maintenu et surveillé.

Enfin une troisième considération doit présider à toute réforme dans la législation criminelle.

L'intérêt social doit être mis en première ligne.

La société ne subsiste pas seulement parce que la force et l'intérêt ont peu à peu et tour à tour contribué à l'établissement des lois et des conventions qui la régissent , mais surtout parce que l'homme est sociable par sa nature : la société perfectionnée s'appuie en effet sur des lois qui ont été inspirées par les sentiments supérieurs unis à l'intelligence éclairée par l'expérience et la tradition. Un ancien précepte veut que le salut du peuple soit la loi suprême : *Salus populi, suprema lex esto*. L'intérêt social doit donc passer avant tout , et c'est aux législateurs à apprécier si telle concession faite à la philanthropie un peu excessive ou trop exclusive de quelques écrivains , serait possible sans entraîner des abus d'un autre genre , ou tout au moins des charges trop fortes pour la société.

La peine de mort paraît odieuse à certains hommes : les uns nient que la société ait le droit d'ôter la vie , qui est un don de Dieu , et d'empêcher ainsi le repentir et la réforme morale du coupable ; les autres la croient inutile , sans effet pour arrêter par la crainte les hommes disposés au crime , et immorale parce qu'elle offre un spectacle attrayant pour la multitude , qui , selon eux , s'accoutume ainsi à voir ré-

pandre le sang; ils disent qu'un homme exécuté n'est plus bon à rien, et qu'il vaut mieux en bonne administration tirer parti du travail d'un condamné.

La phrénologie envisage la question sous un autre point de vue : d'abord elle admet et prouve que certains criminels, par suite de leur funeste organisation et de l'habitude invétérée du mal, sont, par le fait, des animaux nuisibles, féroces et dangereux, et, à ce titre, peu lui importe par quel moyen la société s'en débarrasse; elle reconnaît le droit imprescriptible qu'elle a de s'en garantir : ce droit est le droit naturel de conservation; la société l'applique dans une foule de cas avec une rigueur excessive, mais jugée nécessaire. La sévérité du code militaire est fondée sur ce droit; c'est lui qui justifie l'état de guerre, la défense légitime, et quelquefois l'attaque; alors le penchant de la destructivité concourt utilement à affermir ce droit incontestable. Si les législateurs étaient tentés de céder aux suggestions d'une bienveillance excessive et d'un esprit religieux peu éclairé, et croyaient devoir épargner la vie des criminels les plus endurcis et imposer à la société la charge de les nourrir, de les surveiller et de les garder renfermés avec tant de peine et de dépense, il reste à considérer si le maintien de la peine de mort n'est pas indispensable comme moyen préventif.

Il est et sera toujours impossible de prévenir les crimes, et quand même un jour la phrénologie serait assez répandue pour qu'une surveillance générale s'établît naturellement envers les individus dont l'organisation vicieuse n'offrirait pas de suffisantes garanties, ce contrôle, exercé par la famille et les citoyens, ne pourrait suffire pour arrêter la fougue et l'entraînement des penchants que tant de causes peuvent exciter; des actes de vengeance, de cupidité et de libertinage seront toujours commis sans avoir pu être em-

péchés : il faut donc un frein puissant pour retenir, s'il se peut, par une terreur salutaire ceux qui sont enclins au crime. L'amour de la vie est un des instincts les plus énergiques de l'espèce humaine : il est bon de se servir de cet instinct pour aider à prévenir le débordement des penchants qui poussent au meurtre et à la vengeance : la crainte de l'échafaud retient bien des criminels qui s'exposent assez volontiers aux chances de la prison et du bagne, mais qui reculent devant l'idée du supplice capital. A l'époque où il fut question de demander l'abolition de la peine de mort, le bruit se répandit dans les campagnes que cette peine avait été en effet supprimée; un homme qui depuis longtemps nourrissait des sentiments de haine et un violent désir de vengeance contre un de ses voisins, enhardi par cette croyance, assouvit enfin sa fureur et tua son ennemi d'un coup de fusil : arrêté immédiatement, parce qu'il n'avait presque rien fait pour détourner les soupçons et pour échapper aux poursuites, il se résignait à subir les conséquences de son action, persuadé qu'il ne s'agissait au plus que d'être envoyé au bagne : sa terreur et son désespoir furent au comble quand il apprit que la peine de mort n'était pas abolie, et il s'écria : Ah ! si je l'avais su je ne l'aurais pas fait.

Comme tous les hommes ne possèdent pas au même degré les sentiments moraux et comme beaucoup en sont très-faiblement pourvus, il a fallu établir des principes de morale qu'on enseigne et qui sont rendus obligatoires : on exige que les ignorants et que tous ceux qui ne les comprennent et ne les sentent que très-peu, par un défaut d'organisation, s'y conforment cependant, au moins dans ce qui est essentiel : c'est pourquoi des lois ont été faites, avec une sanction pénale pour contraindre, et, par une fiction rigoureuse, nul n'est censé ignorer la loi.

Cela doit être ainsi dans l'intérêt de la société, qui ne considère que les conséquences générales et qui a droit d'obliger les individus à se soumettre à tout ce qui est exigé par l'intérêt public. Pourvu que les lois soient justes, raisonnables, appropriées au temps présent et fondées sur la connaissance de la nature humaine, l'individu doit s'y soumettre et en remplir les obligations, soit que sa nature lui rende cette soumission facile, soit qu'il doive se contraindre et combattre ses inclinations pour ne pas être puni.

La justice, d'après les notions de la phrénologie, doit donc consister dans l'emploi des meilleurs moyens pour obliger tous les hommes à ne pas enfreindre ce précepte qui est la base de toute société humaine : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

La gradation des peines doit être proportionnée à la nature du crime et du délit, et l'appréciation doit en être faite d'après le danger plus ou moins grand qui résulterait pour la société de l'impunité de telle ou telle action coupable.

L'enseignement public devrait comprendre la connaissance de la loi pénale : il serait bon que chacun connût les conséquences des mauvaises actions, et qu'une crainte salutaire vînt renforcer les principes moraux ; la phrénologie, en considérant l'état actuel de l'espèce humaine et l'empire des penchants dans la plupart des organisations cérébrales, fait désirer que tous les moyens soient employés pour en restreindre l'influence et pour assurer autant qu'il se peut la prédominance des sentiments supérieurs.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

APPLICATION DE LA PHRÉNOLOGIE A LA DOMESTICITÉ.

Figaro dit avec raison au comte Almaviva : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique , votre excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

Sans exiger précisément des vertus dans un domestique , il y a nécessité d'y trouver quelques qualités que la phrénologie aidera à rechercher : les unes sont tout à fait indispensables , les autres sont relatives.

La probité est en première ligne : elle résulte d'un bon développement des sentiments , surtout de la conscienciosité ; il faut en outre que l'acquisivité soit faible ainsi que la secrétivité. Quand un domestique se présente , si on veut s'assurer qu'on n'admet pas à son service un homme capable de tromper et de voler , il faut regarder avec attention s'il a la tête très-large au-dessus des oreilles et si la partie supérieure n'est pas très-plate ou rétrécie et pointue : dans le cas où , en le regardant de face , on remarquerait que sa tête paraît basse et large de manière à présenter une sorte de ressemblance avec la tête d'un chat , il faut renoncer à l'espoir d'en faire un domestique fidèle , quelles que soient d'ailleurs son habileté , ses manières doucereuses et câlines , et son intelligence. Nous avons vu que quand l'organisation est décidément mauvaise et que les penchants y dominent par l'excès de leur développement , tandis que la région des sentiments est petite et étroite , l'intelligence

aide à dissimuler les instincts vicieux mais non à les corriger, et que l'individu emploie cette intelligence à satisfaire ses mauvaises inclinations : un pareil homme est plus dangereux dans la domesticité qu'un serviteur brutal, stupide et grossier dont on surveille les écarts : la secrétivité excessive est surtout un défaut que la domesticité tend à augmenter, parce que cet état de dépendance porte à la dissimulation par la crainte du blâme : les maîtres sont souvent injustes par exigence et par impatience, et les domestiques cherchent à se soustraire aux reproches, moins en remplissant parfaitement leurs devoirs, qu'en dissimulant leurs fautes et leur négligence. Il est évident que tout domestique rusé par nature aura recours au mensonge et à mille détours pour cacher les infractions que ses penchants vicieux le portent à commettre : il trouvera même beaucoup de plaisir à attraper ses maîtres, et si sa moralité est en défaut, si l'acquisivité forte lui inspire la cupidité, il sera voleur adroit autant qu'avide, et mettra la maison au pillage. Son service sera en apparence convenable parce qu'il trouvera des excuses pour tout, et plus son intelligence sera active, mieux il dupera et volera ses maîtres : on finira avec le temps par soupçonner sa conduite, mais s'il ne parvient à écarter les soupçons et à inspirer une aveugle confiance, il saura presque toujours s'arranger de manière à ne pouvoir être convaincu de fraude.

Il est donc d'une grande importance de s'assurer d'abord que le domestique qui se présente n'est pas conformé de telle sorte que la secrétivité et l'acquisivité puissent être des penchants dominants : dans aucun cas il ne faut admettre une pareille organisation, quand même les sentiments supérieurs, conscienciosité, vénération et bienveillance seraient dans une assez bonne proportion : la tentation et l'excitation, qui augmentent l'activité de ces penchants, sont trop

grandes et trop habituelles dans la domesticité : cacher et prendre sont les tendances d'une grande secrétivité et d'une forte acquisivité, et il faut convenir que le service offre sans cesse des occasions tentantes à ces deux propensions.

Un degré modéré de ces facultés n'est point nuisible quand on trouve dans le grand développement des sentiments moraux une garantie suffisante contre leurs abus : il inspire d'une part la discrétion et la réserve, qui sont des qualités à désirer dans un domestique, et de l'autre un légitime désir d'amasser, de se préparer des ressources pour la vieillesse ; mais nous répétons qu'il faut une prédominance réelle et positive de la conscienciosité pour qu'on puisse compter sur la probité d'un serviteur.

Parmi les penchants dont un trop grand développement est de mauvais augure, il faut compter la combativité et la destructivité : même avec de bons sentiments, ces deux instincts, quand ils sont très-forts, rendent un domestique peu propre à un bon service : il sera querelleur, emporté, insolent s'il manque de vénération, violent et méchant si sa bienveillance est faible : on comprend que, fût-il fidèle et honnête d'ailleurs, un pareil caractère ne peut se plier à la déférence et aux manières qui sont indispensables dans sa condition : s'il a l'estime de soi et la fermeté très-fortes, il sera entêté et orgueilleux.

Le meilleur assemblage de facultés pour assurer à un domestique les qualités qui le rendront utile, agréable, sûr et attaché à ses devoirs, reconnaissant et fidèle envers les maîtres qui apprécieraient son bon caractère, pour lui faire trouver sa condition douce et lui concilier l'estime et l'attachement de ses maîtres, consiste dans un développement sensible de la bienveillance, de la vénération, de l'espérance, de la conscienciosité, de l'approbativité et de la gaieté ; l'estime de soi, la fermeté devront être faibles et

modérées, et les penchants peu prononcés, excepté cependant ceux de l'affectionnité et de la philogéniture; il est essentiel que la destructivité et la combativité soient très-peu marquées : la circonspection doit être modérée : si elle était trop forte, le domestique serait trop livré à la crainte de mal faire et d'être grondé; il serait trop indécis et paraîtrait manquer d'activité.

Quant à l'intelligence, il suffit qu'elle soit dans une bonne proportion; les domestiques n'ayant qu'à se conformer à un ordre de service réglé et déterminé n'ont pas à faire par eux-mêmes une application élevée du jugement : il leur faut surtout des facultés perceptives; l'ordre et le temps, l'individualité et l'éventualité leur sont nécessaires; en général, il faut s'assurer si la partie inférieure du front est suffisamment large et saillante; il n'y a pas de bon domestique sans les facultés qui donnent la connaissance des objets extérieurs; que de fois on a sujet de se plaindre de la maladresse d'une servante : celle-ci, dépourvue de l'organe de la pesanteur et de la résistance, casse tout ce qu'elle touche, parce que ses mouvements sont brusques, saccadés, jamais en rapport avec les objets qu'elle doit manier : celle-là ne voit pas les objets, elle manque d'individualité et d'ordre, elle ne range rien à sa place, elle oublie et laisse traîner de tous côtés le balai ou la brosse, elle cherche partout ce qui est presque sous sa main et cependant ne frappe point son regard : une autre, privée d'éventualité, ne fait pas attention, quand elle sert à table, aux besoins de ses maîtres; elle ne voit pas quand il faut changer les plats et les assiettes; il faut pour chaque petit détail de service l'appeler et lui dire ce qu'elle doit faire; elle semble rêver et paraît comme réveillée en sursaut quand on lui demande quelque chose : une autre encore, dépourvue d'ordre et de temps, n'est jamais prête, jamais en mesure : la règle de la maison,

l'heure des repas, sont des choses qu'elle ne peut apprendre et se mettre en tête; elle manque ses plats et laisse brûler son rôti, parce qu'elle ne calcule pas la durée du temps et celui qui est nécessaire pour chaque opération : un désordre choquant règne dans sa cuisine, et jamais elle n'a, selon elle, le temps de ranger, parce qu'elle n'a ni le goût de l'arrangement et de la propreté, ni le sentiment de la division du temps; ce sont d'incurables défauts puisqu'ils proviennent d'un défaut d'organisation.

Le front ne doit donc pas être plat et rétréci dans sa partie inférieure, autour des yeux et au-dessus de la racine du nez : la partie supérieure du front peut n'avoir qu'un développement modéré : un jugement ordinaire suffit à une personne qui reçoit des ordres et doit les exécuter fidèlement : d'ailleurs un développement peu apparent des organes de la comparaison et de la causalité vaut mieux quand la partie inférieure, contenant les organes des facultés perceptives, est large, que si, au contraire, ces organes étaient petits et faibles tandis que la causalité et la comparaison seraient largement développées : un domestique ne doit pas être un profond penseur : il a plus à faire qu'à réfléchir, et il suffit qu'il soit capable de comprendre un raisonnement qui s'applique à ses fonctions et à ses devoirs. Sans doute on a vu des serviteurs dévoués dont l'intelligence, supérieure à celle de leurs maîtres, a souvent préservé ceux-ci de fautes graves ou réparé le mal qui en résultait; leur excellent jugement a quelquefois servi de guide et de conseil; leur capacité, dans des circonstances difficiles, a sauvé quelquefois l'honneur ou la fortune des familles, mais ce sont des exceptions qu'on ne peut espérer rencontrer : les hommes doués d'une capacité aussi remarquable ne se destinent pas à la domesticité; leurs sentiments élevés, combinés avec une grande intelligence, les dirigent

vers une condition plus indépendante et dans laquelle ils ont chance de réussite : de nos jours surtout où toutes les carrières sont ouvertes, l'ambition et la cupidité ne sont pas les seuls stimulants qui portent à l'indépendance et au désir d'avancement : tout homme capable, qui sent sa valeur, ne peut se contenter d'une position inférieure comme celle d'homme à gages : autrefois la naissance classait les hommes ; dans certaines familles le service était héréditaire, et dans les grandes maisons il pouvait se faire que le sort plaçât, dans les rangs d'une domesticité qui se recrutait de père en fils, quelques hommes dignes d'une plus haute fortune : on les appréciait, on se les attachait par une juste confiance, et l'on pourrait citer beaucoup d'exemples de dévouement et de grands services, rendus avec autant de capacité que de désintéressement, de la part de ces anciens et excellents serviteurs que l'aristocratie trouvait si fidèlement attachés à ses domaines et à ses générations par le prestige ancien de race et de nom, et par l'habitude du respect, de la soumission et de la différence des conditions.

L'inspection de la tête donnera une idée des dispositions naturelles, et il n'est pas difficile de reconnaître si ces dispositions sont bonnes en général, puisqu'il suffit de vérifier si la conformation de la tête est prononcée dans le sens que nous avons indiqué, c'est-à-dire si décidément et au premier aspect la tête est plus haute que large, plus portée en avant qu'en arrière et autour des oreilles, à partir du conduit auditif, et si le front n'est pas trop rétréci et déprimé. Dans le cas où la tête, d'un volume convenable, présenterait une organisation telle qu'avec de l'intelligence et de bons sentiments dominants les penchants paraîtraient assez forts, il est essentiel de connaître exactement les antécédents de l'individu, sa famille, son éducation, comment et où il a vécu jusqu'au jour où il se présente.

Nous avons parlé de l'influence de la famille, de l'éducation, de l'entourage, des habitudes et du genre de vie sur les organisations où les penchants ont un certain développement ; si la famille est honnête, si l'éducation a été bonne, si la carrière suivie n'a pas été capable de démoraliser l'individu, si l'on peut s'assurer qu'il n'a jamais été trop livré à lui-même et qu'il n'a pu fréquenter les mauvais sujets ; on peut alors présumer que ses penchants, quoique forts, sont cependant soumis par l'habitude à une contrainte suffisante, et que si quelquefois ils inspirent des désirs mauvais et des tentations, l'individu a le pouvoir de les réprimer ou d'y résister : les bons principes ont cet avantage que, ayant été inculqués de bonne heure dans les organisations mixtes, ils ont une influence d'autant plus forte que l'intelligence est grande et fait mieux comprendre les inconvénients et les suites fâcheuses de l'inconduite : le bon exemple, l'obligation de se conformer aux devoirs d'un état augmentent cette influence ; l'homme reste toujours accessible aux instincts dont il porte les organes, mais il a contracté l'habitude de se contraindre. Le service militaire contribue à donner une bonne direction aux facultés, et l'on peut présumer que l'homme qui a passé quelques années sous le joug de la discipline sans avoir encouru de graves et fréquentes punitions, est un bon sujet capable de bien remplir les devoirs de la domesticité, quand même son organisation présenterait des organes des penchants assez prononcés, pourvu que la région des sentiments soit bien développée et qu'il soit doué d'une intelligence convenable.

Le plus souvent ce sont des gens de la campagne qui cherchent à se placer en service. On s'étonne avec raison de la grossièreté et de la stupidité de la plupart d'entre eux ; le manque total d'éducation est la cause de la rudesse et de l'apathie de ces serviteurs rustiques : leur intelligence

n'a pu recevoir aucun développement, et la nature des occupations de leur enfance explique l'inactivité et le peu de portée de leurs facultés : dans beaucoup de campagnes, les enfants ne vont point à l'école; dès le bas âge on les laisse dans un désœuvrement complet, ou on les occupe à conduire des animaux aux champs, à les garder, à cueillir et ramasser des herbes et des branchages; une nourriture grossière, une habitation obscure et malsaine nuisent à leur développement : les maladies dont ils sont fréquemment atteints ne sont pas soignées convenablement : la pauvreté, l'ignorance et les préjugés des parents en augmentent la gravité ou rendent la convalescence plus longue et la guérison moins complète; la plupart contractent dans leur enfance, par défaut de soins, des infirmités fâcheuses, ou subissent dans leur constitution physique, et par suite dans leurs dispositions intellectuelles et morales, de graves altérations : leur cerveau participe en quelque sorte de leur nature épaisse et rude, ou molle, apathique et inactive.

L'enfant du paysan est imbu des idées étroites, superstitieuses et fausses qui règnent dans les campagnes, elles s'enracinent dans son cerveau, dont l'activité presque nulle ne recherche pas d'autres aliments; elles suffisent à ses besoins intellectuels et semblent exclure toute autre idée nouvelle, comme l'éponge imbibée refuse d'absorber un autre liquide : on sait qu'il est presque impossible de changer les idées des paysans, et que souvent même l'évidence d'un avantage certain pour eux ne peut leur faire adopter des perfectionnements dans la culture et dans les industries agricoles; il semble que leur cerveau obtus ou endurci refuse de se prêter à de nouvelles impressions, et que celles qui ont été données dès l'enfance soient ineffaçables et ne puissent faire place à d'autres.

C'est une tentative qui ne réussit presque jamais que d'es-

sayer d'apprendre à lire et à écrire à un garçon ou à une fille de campagne quand ils n'ont qu'une intelligence ordinaire et qu'ils ont plus de vingt ans.

La ruse et la cupidité sont les défauts dont il faut surtout chercher à se préserver quand on fait choix d'un serviteur d'origine champêtre : ces défauts, quand la disposition existe chez le paysan, sont tout aussi dangereux et aussi fréquemment excités par sa condition de serviteur, malgré l'apparente simplicité des habitudes et le petit nombre de besoins que l'on suppose aux gens de campagne : c'est encore la secrétivité jointe à l'acquisivité dont il faut se défier, parce que le mensonge et la fraude sont les conséquences inévitables d'une organisation où ces facultés sont trop développées. Du reste il est facile de reconnaître l'existence de ces penchants dangereux : outre la largeur de la tête au-dessus des oreilles, qu'on apprécie aisément quand elle est sensible, l'étude de la physionomie confirme la prédominance de l'un de ces instincts, celui de la secrétivité ; le regard n'est jamais clair, ouvert et direct, il est oblique, voilé et mobile : l'attitude n'est pas droite et dégagée, mais légèrement fléchie : la tête est habituellement un peu inclinée à droite ou à gauche et suit la direction du regard : la bouche est toujours fermée, souvent même les lèvres sont serrées comme pour empêcher l'émission d'une parole irréfléchie : les réponses ne sont jamais franches et claires, mais évasives et pouvant être interprétées au besoin à la convenance du personnage.

La vénération est une faculté essentielle dans un domestique : d'abord elle lui fait accepter sa condition sans murmure, puisqu'elle le dispose à admettre et à respecter l'inégalité sociale : il n'est pas choqué d'avoir un maître et l'obéissance lui coûte moins : quand même il aurait l'estime de soi assez forte, son amour-propre ne l'empêcherait

pas d'avoir de la déférence, s'il a de l'intelligence et si la combativité et la destructivité ne sont pas fortes.

Nous avons dit qu'en appliquant les principes de la phrénologie au choix d'un domestique il fallait d'abord s'assurer de l'existence de quelques facultés dont il est indispensable qu'il soit bien pourvu; nous avons signalé les penchants dont il est essentiel que l'influence ne soit pas trop forte, maintenant il s'agit des facultés et des dispositions qui sont relativement bonnes ou mauvaises.

Un certain rapport doit exister entre le caractère des maîtres et celui des serviteurs : tel domestique peut convenir parfaitement à tel maître et ne pouvoir s'accorder avec tel autre : ainsi un homme vif, peu bienveillant et irascible a besoin d'un serviteur bon et respectueux, dépourvu d'amour-propre et de combativité ainsi que de destructivité : il suffira que le maître soit juste pour que le domestique doux et docile supporte sa vivacité et sa dureté : si en outre la circonspection est prononcée chez le serviteur, il s'appliquera à éviter les occasions où la fougue et l'irascibilité du maître se montrent ordinairement : il connaîtra son caractère et s'appliquera à le désarmer et à le ménager par un langage respectueux et réservé, par un service irréprochable et par une patience à l'épreuve : le bon serviteur fera tout cela sans effort et sans peine, et comme nous supposons que le maître connaît ses propres défauts, en convient et se montre toujours juste, et quelquefois assez bon, il est probable que le bon accord pourra subsister entre eux, tandis qu'il eût été impossible entre deux caractères où les mêmes défauts se seraient rencontrés.

Une maîtresse très-bonne, très-douce, peut supporter quelques défauts dans sa servante en considération de bonnes qualités essentielles. Ainsi quelquefois l'amour-propre prononcé, le commérage provenant de l'organe du

langage et de celui de l'éventualité très-développés, la familiarité qui résulte d'une faible vénération, la légèreté et l'étourderie que donne le manque de circonspection, l'entêtement produit par la fermeté dominante, peuvent être supportés par une maîtresse très-patiente, très-bienveillante, dont l'organisation modérée est exempte de penchants, d'amour-propre et de fermeté prononcés. Si elle trouve, à côté de l'un ou l'autre des défauts qui viennent d'être énumérés, une intelligence convenable dans le service, ou de l'attachement à sa personne et de la reconnaissance pour son indulgence, des attentions, de la fidélité et de l'exactitude, elle se contentera des qualités qui répondent à ses convenances et excusera les défauts dont elle n'a pas trop à souffrir, parce que son caractère n'est pas exigeant et incompatible avec eux.

Si on désire trouver un domestique bon et honnête, qui puisse s'attacher à ses maîtres, il faut, outre les facultés indispensables déjà indiquées, lui reconnaître une bonne disposition à l'attachement, et c'est le développement de l'affectionivité qui donne cette tendance.

Si l'on veut un valet qui ait de bonnes manières, qui connaisse bien tous les détails d'un service distingué, dont la bonne tenue et le langage soient irréprochables, il devra avoir les facultés perceptives bien proportionnées, l'idéalité et la vénération sensiblement marquées, l'estime de soi modérée et l'approbativité grande; c'est presque une organisation de choix, et un tel homme, avec de l'instruction, aurait pu occuper une place élevée dans la société : c'est le hasard de la naissance qui lui assigne un rang inférieur : ajoutons que ses penchants doivent être modérés : c'est aussi cette modération qui en fait un excellent serviteur et qui le porte à se contenter de sa position. En effet il faut une grande énergie, des facultés fortes et actives, et des circonstances

favorables, pour qu'un homme puisse changer de condition, tant les rangs sont serrés, la concurrence redoutable et les commencements difficiles.

Dans les grandes maisons où les serviteurs sont nombreux et doivent non-seulement l'obéissance et la déférence aux maîtres, mais encore se conformer à une hiérarchie établie et recevoir les ordres d'un intendant, il faut éviter de réunir des hommes querelleurs et violents; il est surtout nécessaire qu'ils aient de la vénération et le sentiment de leur devoir : quant à l'intendant, il lui faut de plus de la bienveillance avec une grande conscienciosité, beaucoup de fermeté et une certaine force de caractère que donnent la combativité et la destructivité modérées; en effet, il doit pouvoir en imposer, résoudre les difficultés sans hésitation, maintenir la règle et le bon ordre, et cependant ne pas exercer une autorité despotique et une surveillance tracassière qui rebutteraient ses subordonnés.

Quand on recherche une servante à laquelle on puisse confier des enfants, il faut absolument qu'elle soit douée d'un fort organe de la philogéniture, tandis qu'une femme de chambre a surtout besoin d'ordre et d'idéalité. Qui n'a pas vu de soi-disant bonnes d'enfants montrer une indifférence complète pour les pauvres petits qu'elles portent et traînent dans les promenades comme des fardeaux? Elles les négligent plus ou moins suivant leur degré de bienveillance; celles-là seules leur sourient, les caressent et cherchent à les amuser ou à les consoler, qui sont portées par leur organisation à aimer les enfants pour eux-mêmes et à trouver du plaisir à les soigner. De même on ne peut espérer trouver du goût, de l'adresse, du coup d'œil, des soins attentifs, de l'exactitude et de l'ordre dans une femme de chambre qui serait très-faiblement pourvue de facultés perceptives et d'idéalité.

Trop de merveilles, avec l'éventualité forte et le langage saillant, est un défaut dans une servante surtout : elle est crédule, pleine de préjugés superstitieux, bavarde et racontant des histoires où le merveilleux domine, des contes de revenants et de voleurs ; elle s'étonne de tout et ne voit rien simplement ; si elle a trop de circonspection, elle s'alarme et s'effarouche à tout propos ; elle se plaît à dénaturer tous les faits en les exagérant ou en leur attribuant des causes ou des conséquences extraordinaires ; son intelligence est troublée par cette fâcheuse disposition , et si elle a quelque amour-propre elle est alors très-susceptible , donnant aux plus simples observations une portée dont elle s'inquiète et s'offense.

Trop d'amour-propre et de fermeté sans une très-grande vénération et avec peu d'intelligence, est encore un défaut important ; rien n'est plus insupportable qu'un domestique dont l'esprit est borné, et, par conséquent, incapable de comprendre des explications que d'ailleurs son orgueil et son entêtement repoussent.

En général les domestiques sont paresseux et les maîtres exigeants. Celui qui connaît la nature humaine ne demande pas plus qu'elle ne peut donner : la phrénologie, qui peut apprendre à faire un bon choix, apprend aussi à ne pas attendre d'une organisation même très-bonne, plus que ce que doivent faire des facultés dans leur sphère ordinaire d'action : jamais un phrénologiste n'exigera des actes de vertu, d'abnégation, de dévouement et de haute intelligence de la part d'un domestique même excellent : il sait qu'il a besoin lui-même de se contenir, et qu'il doit supporter de légers mécomptes, des défauts peu sensibles, et ne pas se laisser aller envers un domestique à des manifestations que trop de vivacité rend injustes et blessantes. Il sait que la surveillance est nécessaire, mais ne doit pas avoir un caractère de

défiance ou d'exigence abusive pour le travail et la probité : l'œil du maître doit toujours être ouvert, et il est bon que le domestique le sache ; mais la bienveillance et la justice doivent souvent couvrir d'un voile officieux les petites négligences et surtout les omissions involontaires.

DOMESTICITÉ.

A l'appui des indications contenues dans ce chapitre, nous donnons des dessins destinés à faciliter l'application des principes phrénologiques.

Planche 85. — LA BONNE D'ENFANT.

Nous avons parlé de la bonne d'enfant et de la nécessité de s'assurer si la femme à qui on confie un très-jeune enfant qui ne peut se plaindre et rendre compte à ses parents de la conduite de sa bonne, est douée du penchant inné de la philogéniture ; il est nécessaire aussi qu'elle soit douée de bienveillance : ces deux facultés sont la meilleure garantie des soins qu'elle donnera à l'enfant, et quand même le désir de plaire lui ferait prêter l'oreille à la séduction, elle ne s'oublierait pas au point de négliger tout à fait le pauvre petit qui lui est confié et de le maltraiter. Dans notre dessin la bonne, autant que sa coiffure permet d'en juger, a la tête large et presque ronde : cette conformation annonce une secrétivité et une acquisivité prononcées : la bienveillance n'est pas très-marquée, et si elle a beaucoup de désir de plaire et peu d'amour des enfants, on se rend compte de l'indifférence et de l'inattention qu'elle témoigne : toute entière à ses combinaisons de coquetterie vénale et rusée, elle entraîne sans pitié la pauvre enfant qui vou-



PHRÉNOLOGIE.

Domesticité.

La bonne d'Enfants.



H. Bugeur del.

E. Morin sc.

PHRÉNOLOGIE.

Domesticité.

La femme de Chambre.



H. Breyer Del.

E. Morin Sc.

PHRÉNOLOGIE.

Domesticité.

Gens de Service.

drait ramasser son joujou. Si l'enfant pleure ou crie, elle cherchera à l'intimider plus qu'à la satisfaire et à la consoler.

Planche 86. — LA FEMME DE CHAMBRE.

La femme de chambre adroite qui sait aider sa maîtresse à sa toilette, empressée, attentive, alerte, industrielle, pleine d'invention et de bon goût, véritable trésor pour la grande dame, est une créature aussi rare que précieuse. Il faut une excellente combinaison de facultés pour produire un pareil phénix. Le caractère doit surtout être formé par une bonne proportion de sentiments et de penchants, où dominent l'affectionivité, l'approbativité, la vénération, et la bienveillance avec l'idéalité et la constructivité. Son intelligence prompte et vive provient de l'activité de ses facultés perceptives, parmi lesquelles l'individualité et l'éventualité, la configuration, le coloris, le temps et l'ordre doivent être très-bien développés; en général le front doit être large et saillant dans sa partie inférieure, et si la gaieté naturelle est active, cette réunion de qualités constitue une personne intelligente et gracieuse dont le service est parfait.

Planche 87. — GENS DE SERVICE.

Dans cette réunion de serviteurs, nous avons voulu faire sentir la tendance naturelle qui porte les gens de service à choisir les fonctions qui sont le plus en rapport avec leur caractère.

Ce chasseur dont la tête est allongée en arrière en hauteur, et dont l'attitude exprime la suffisance et la vanité, a dû choisir cette condition qui satisfait l'estime de soi et l'approbativité dont il est si bien pourvu; jamais il ne consentirait à remplir des fonctions obscures et dédaignées; il lui

faut une riche livrée, aussi la porte-t-il fièrement; digne support du blason aristocratique dont l'écusson brille sur sa poitrine quand il est en grande tenue.

Près de lui le jeune groom au regard sournois et malin porte sur ses traits l'expression d'une intelligence rusée et circonspecte. Jeune et faible encore, il redoute les mauvais traitements de ses camarades, mais il sait trouver les moyens de leur échapper, il se ménage la faveur du maître; le cocher auquel il est subordonné a sans doute autant de peine à le maintenir dans sa dépendance qu'à le trouver tout à fait en faute.

En étudiant la conformation de tête du cocher, nous trouvons que l'estime de soi et la fermeté sont les facultés dominantes, l'approbativité et la circonspection sont faibles, la combativité est forte : il a la vénération et la bienveillance en bonne proportion ainsi que l'intelligence : l'idéalité et le langage sont très-faibles. Cet homme, dans la domesticité, a dû préférer le service de l'écurie à celui du salon.

Derrière lui nous voyons le valet de chambre, l'homme de confiance, digne en effet de l'inspirer et de remplir des fonctions auxquelles son caractère est si bien adapté. Il est facile de remarquer sur sa tête la prédominance de l'intelligence et la bonne harmonie des sentiments et des penchants : il a toutes les dispositions qui doivent le rendre doux et bienveillant, plein de déférence et de modestie, probe, sincère et inoffensif, et les facultés perceptives nécessaires pour être soigneux, attentif et adroit.

Le jeune domestique placé au milieu du groupe a surtout la tête très-haute vers la vénération et la bienveillance, mais il a peu d'approbativité et son intelligence est d'une faible portée : il se contente de ce service mixte qui n'exige pas une capacité spéciale : c'est un bon et honnête garçon plus fait pour l'antichambre que pour les fonctions relevées de



PHRÉNOLOGIE.

Domesticité. Les Valers de ferme.

valet de chambre, ou tout à fait spéciales de cocher et de cuisinier : là il faut de l'habileté et du talent, et notre jeune homme n'est pas organisé pour exceller dans ces rangs supérieurs de la domesticité.

Planche 88. — VALETS DE FERME.

Que ferons-nous de ces trois échantillons de la race dégénérée et abrutie dont les variétés plus ou moins misérables peuplent les campagnes ? Celui qui, chaussé de gros sabots et pourvu d'un chapeau à larges bords qui lui sert de contenance dans cette gracieuse attitude, semble compter sur sa bonne mine pour être accepté, est un pauvre hère presque idiot. Sa tête est petite et mal conformée : le front est étroit et fuyant : c'est un imbécile inoffensif, mais entêté et vaniteux.

Cet autre gaillard qui se présente avec aplomb à la tête assez forte et ne manque pas d'intelligence, mais les penchants dominent : l'estime de soi, la fermeté, la combativité sont très-prononcées, tandis que la bienveillance et la vénération sont très-petites : cet homme est disposé à se montrer effronté, insolent, brutal et querelleur : il a de plus une secrétivité assez grande ; aussi dans ce moment où il s'agit de plaire à un maître et de trouver une place, il se contient et s'efforce d'être gracieux.

Le troisième est un de ces paysans câlins, circonspects et finauds qui ne répondent jamais franchement, qui filent doux quand on les gronde, ne parlent à leur maître qu'en l'appelant mon bon monsieur, ne résistent ni ne disputent, et à chaque observation répondent avec une humilité et une déférence affectées, *ah ! peut-être ben, vous avez ben raison, c'est ben vrai tout d'même*, et autres précautions oratoires et formules dilatoires ou évasives inspirées par la circonspec-

tion et la secrétivité. Malgré l'épaisse chevelure sous laquelle il paraît s'abriter, on reconnaît que sa tête est basse et large : jamais il ne regarde en face : son attitude courbée, ses jarrets fléchis et sa tête penchée sur l'épaule sont les signes de la mimique naturelle en rapport avec son organisation : sa physionomie indique la paresse et le manque d'énergie, et si l'acquisivité est grande, comme il est probable d'après la configuration de sa tête, on peut présumer qu'il est aussi pillard que fainéant.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

PERFECTIONNEMENT DE L'ESPÈCE HUMAINE.

UTOPIE.

Les philosophes et les écrivains moralistes ont proposé des systèmes pour l'amélioration des hommes : ils ont avec raison pensé que de bonnes méthodes d'éducation et des institutions sociales bien combinées obtiendraient de grands et heureux résultats : en effet on ne peut nier qu'en comparant l'époque où nous vivons avec les temps antérieurs, on trouve un perfectionnement considérable dans l'état social. L'abolition de l'omnipotence théocratique ; le pouvoir monarchique renfermé dans des limites qui ne laissent plus de place aux anciens abus ; l'égalité devant la loi reconnue en principe et pratiquée surtout en France ; les perfectionnements dans l'administration publique ; une bonne répartition des impôts et des charges ; l'instruction plus répandue, les moyens de communication plus nombreux et plus faciles ; la publicité désormais libre et embrassant tous les intérêts, toutes les connaissances, et propageant les idées avec une rapidité et une diffusion prodigieuses ; tels sont les avantages acquis à l'humanité : il est impossible d'en contester l'importance et les bons effets. Il est certain que l'intelligence est plus généralement excitée et cultivée : l'industrie multiplie ses découvertes ; le génie des inventions, stimulé par la concurrence et par l'impulsion donnée aux entreprises dont le

but est d'augmenter le mouvement et l'activité des relations commerciales, enfante des prodiges et rend praticables des travaux dont l'audace effraierait nos pères s'ils pouvaient en être témoins.

Qui peut savoir où s'arrêteront ces progrès merveilleux ? Chaque jour la puissance de l'homme est augmentée par des conquêtes scientifiques ; l'importance des résultats excite l'ardeur et l'émulation des savants : on multiplie les recherches et les applications auxquelles toute découverte nouvelle ouvre un champ si étendu : l'avenir verra se développer les conséquences de cette tendance caractéristique de notre époque, qui porte toute l'activité des facultés perceptives et du jugement vers les perfectionnements matériels.

La phrénologie peut prétendre contribuer d'une manière importante et efficace non-seulement au développement et à l'application des facultés nécessaires aux sciences et à l'industrie, mais encore à l'amélioration morale des hommes.

Nous avons démontré son utile application à l'éducation : il n'est pas possible de contester l'avantage d'une science qui apprend à reconnaître les différentes aptitudes, et offre ainsi la possibilité d'employer chacun utilement suivant sa capacité et son caractère.

Supposons que la connaissance des principes phrénologiques soit généralement répandue et admise dans la pratique ; le premier résultat de cette connaissance sera naturellement de diriger vers les professions qui exigent une habileté spéciale, des talents supérieurs et des connaissances précises, tous ceux qui se trouvent doués des facultés qui les rendent propres à ces professions. Ainsi on saura facilement reconnaître ceux qui peuvent exceller dans les sciences et dans les arts, d'après le développement de leurs facultés perceptives ; aucun génie naturel ne sera plus méconnu et

détourné, et toutes les professions qui, outre une certaine intelligence, exigent un talent spécial, se recruteront facilement; enfin chacun pourra suivre sa vocation, et après avoir reçu une éducation conforme à ses facultés, trouvera à être occupé avec avantage pour lui-même et pour la société.

Dans son application aux qualités morales, si la phrénologie était connue et pratiquée, on reconnaîtrait volontiers la supériorité de certains hommes que la nature a favorisés d'une belle et parfaite organisation : ils seraient naturellement placés à la tête de toutes les fonctions administratives et judiciaires, ils présideraient à l'éducation : l'intelligence supérieure, la justice et la bonté naturelles seraient alors les arbitres légitimes et respectés de la société dont ils assureraient le repos et le bien-être.

L'inégalité qui existe entre les hommes par suite des différences d'organisation, n'aurait pas des conséquences aussi fâcheuses pour les pauvres d'esprit, auxquels le royaume des cieux a été promis, sans doute parce que dans ce monde ils ne trouvent que misère et servitude. Nous ne voulons pas entrer ici dans le détail et dans l'examen de tout ce qui a été proposé pour améliorer le sort des classes pauvres, et pour assurer du pain à quiconque veut travailler, un asile et des soins à ceux que l'âge ou les infirmités ont réduits à l'impuissance de corps et d'esprit. Nous sommes convaincu que la phrénologie aidera puissamment à réaliser toutes les améliorations que la philanthropie voudrait entreprendre, puisqu'elle fait connaître la véritable nature humaine, connaissance sans laquelle on peut commettre bien des erreurs avec les meilleures intentions. C'est aux hommes supérieurs par l'intelligence et par l'éducation, qu'animent une charité active et l'amour de la justice, à se faire les protecteurs de cette multitude d'êtres

qui leur sont inférieurs à cause du médiocre développement de leurs facultés, soit que la nature les ait peu favorisés, soit que les circonstances où ils se trouvent placés les maintiennent dans des conditions défavorables, et les privent d'éducation et de culture en les soumettant à des travaux rudes et continuels nécessaires à leur existence. Toutes les réformes qu'on voudrait introduire dans les ateliers, dans les relations entre les maîtres et les ouvriers, trouveront des arguments en leur faveur dans la phrénologie, si toutefois il ne s'agit que d'obtenir une plus grande influence des sentiments de la bienveillance et de la conscienciosité sur les combinaisons établies par une acquisivité trop active, trop exigeante.

Nous sommes persuadé que, si la phrénologie était répandue, l'effet de cette connaissance modifierait sensiblement les relations sociales, on se ferait une plus juste idée des caractères et l'on apprécierait les dispositions individuelles avec assez d'exactitude pour ne jamais se méprendre tout à fait sur le compte l'un de l'autre. De même qu'en famille on se connaît assez bien pour se juger, parce qu'une longue habitude et des occasions journalières ont fait connaître jusqu'aux nuances de caractère, ainsi la phrénologie, au moyen de ses principes généraux invariables, donnerait une connaissance, sinon aussi complète, au moins suffisante des dispositions naturelles de chacun. On est accoutumé à la différence des traits du visage, on s'accoutumerait à la différence des caractères, et en voyant d'après l'organisation qu'en effet telle personne doit penser et agir différemment de soi-même ou de telle autre, puisque la combinaison de ses facultés n'est pas la même, on admettrait sans étonnement et sans difficulté toutes les nuances de caractère; il en résulterait une indulgence et des égards mutuels quant aux dispositions : cette indulgence s'éten-

drait aux actions inoffensives, et on laisserait chacun libre d'agir suivant sa tendance, sans critiquer ou censurer avec impatience et amertume des actions dont on s'étonne parce qu'on ne sent pas en soi les motifs qui les ont déterminées.

Chacun se sentant connu et apprécié agirait plus naturellement, et serait porté à restreindre celles de ses facultés dont le développement prononcé pourrait l'entraîner à des abus; avec cette certitude d'être jugé seulement d'après ses actions, puisqu'il serait injuste de faire à qui que ce soit un reproche des défauts de son organisation, chacun s'efforcerait de mériter l'estime publique en ne se permettant aucun excès : d'ailleurs une plus grande liberté laissée à chacun dans l'activité de ses facultés, pourvu que rien d'immoral ou de nuisible à la société ne soit commis, permettrait de satisfaire ses inclinations légitimes. Ainsi l'homme qui n'a pas de disposition aux croyances religieuses et au culte, ne serait pas mis à l'index et calomnié parce qu'il s'abstient de toute participation à des actes que d'autres accomplissent avec zèle et ferveur, et parce qu'il déclare franchement qu'il ne peut adopter des croyances en opposition avec ses sentiments et son jugement : on n'exigera de lui qu'une conduite morale.

L'homme qu'une dose un peu forte de vanité porte à s'occuper de toilette, de luxe et de recherche dans son intérieur, parce qu'il a l'approbativité prononcée, ainsi que l'idéalité et les facultés qui forment le goût, ne sera pas traité de fat et considéré comme incapable d'idées sérieuses, de persévérance et de conduite régulière, si on reconnaît qu'il possède aussi à un degré satisfaisant le jugement et les bons sentiments. On lui pardonnera plus facilement les manifestations de son approbativité et sa délicatesse recherchée, qui après tout ne paraît exagérée et ridicule qu'à ceux dont l'organisation diffère complètement

sous ce rapport et manque de ces facultés dont la faiblesse est un défaut naturel.

On ne peut empêcher que les caractères et les goûts soient différents, il faut donc s'en arranger : seulement l'intérêt de la société exige que les abus soient interdits. Nous avons déjà dit que la législation avait pour mission de prévenir et de réprimer. Les hommes bienveillants voudraient en outre obtenir un perfectionnement moral qui permît à la justice de déposer sinon ses balances du moins son glaive.

Est-il, suivant la phrénologie, quelque espoir d'arriver un jour à ce sublime résultat et de ramener le genre humain à ses jours d'innocence et de bonheur?

La phrénologie peut bien aussi se donner le plaisir de présenter une utopie fondée sur des principes incontestables et sur des raisonnements d'une logique rigoureuse et parfaitement conséquente. Essayons :

Nous avons établi en fait que le cerveau est l'instrument dont le principe immatériel qui réside en nous est obligé de se servir pour se manifester.

Les anatomistes qui ont étudié les conditions d'une bonne organisation du corps et de ses parties, savent qu'il doit exister un certain rapport, une certaine harmonie dans les divers éléments qui composent l'être humain, pour que les fonctions attribuées au corps puissent s'accomplir avec perfection.

On ne peut douter qu'une certaine proportion entre les parties du cerveau affectées aux différentes facultés reconnues comme primitives, ne soit nécessaire pour une parfaite harmonie entre les penchants, les sentiments et l'intelligence. Quelle est cette proportion?

Nous arriverons à la connaître en recherchant les lois naturelles qui président à la constitution de l'homme.

La phrénologie trouve dans la physiologie les conditions

qui constituent un cerveau sain et un bon tempérament favorable à son activité.

Les conditions de forme extérieure sont aussi soumises à des lois d'où dépendent la bonne proportion des organes, et, par suite, l'état parfait et l'harmonie naturelle des facultés.

Le Créateur a voulu que la beauté fût nécessairement associée à l'excellence. Tous les animaux sont créés d'après ce principe, et dans chaque race les individus les mieux conformés sont aussi ceux qui possèdent au plus haut degré l'ensemble des qualités caractéristiques de leur espèce.

Les naturalistes connaissent ce qui fait la beauté et l'excellence de tout animal domestique ou sauvage suffisamment observé.

Connaît-on aussi bien quelles sont les conditions qui président à la perfection de l'homme dans sa conformation extérieure, d'où dépendent ses qualités physiques et morales?

Les artistes grecs, dont les chefs-d'œuvre nous présentent des types qui, d'après le consentement unanime des juges compétents de toutes les nations, sont les plus parfaits modèles de toutes les conditions de force et de beauté dont le corps humain puisse être doué, avaient sans doute observé et découvert les véritables proportions dont l'ensemble répond si bien aux plus difficiles exigences des facultés de la forme et de l'idéalité.

En effet ces proportions servent de guide aux artistes modernes, et tout ce qui n'est pas fait d'après elles perd nécessairement ces conditions de beauté idéale, pour rentrer dans la vulgarité ou ne plus offrir que des grâces de convention, qui plaisent à ceux dont le sentiment d'imitation dans les arts est faiblement combiné avec l'idéalité.

De toutes les races humaines, la plus favorisée sans contredit a été la race grecque : il n'est pas douteux qu'elle était

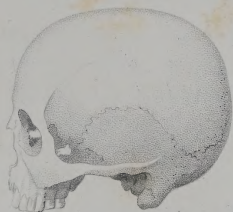
donnée, en général, de la plus heureuse organisation, puisqu'elle a produit dans toutes les parties qui aient été cultivées par l'intelligence, soit dans les arts, soit dans les sciences et dans la philosophie, les plus grands génies, les plus excellents artistes et les poètes les plus sublimes. Ces grands hommes étaient honorés, compris et applaudis par leurs nations vives, sensibles et remplies de pénétration, de tact, de goût et d'heureuses dispositions.

On peut donc supposer que c'est parmi cette race d'élite que doit se rencontrer le type parfait de l'homme, et certes ce que l'histoire nous raconte de Platon autorise les phrénologistes à considérer un pareil homme comme le modèle du genre humain : celui que ses contemporains ont si justement honoré, et à qui le titre de divin, donné par l'admiration publique, confirmé par la sanction de la postérité, n'a pu être accordé qu'à cause de l'évidente supériorité de sa nature morale et intellectuelle.

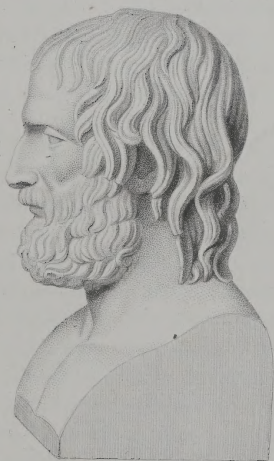
Il n'existe pas de buste authentique de ce grand homme, mais les historiens le représentent comme doué d'un taille imposante et d'un visage régulier, animé par une expression d'intelligence et de douceur qui lui donnait une physionomie à la fois majestueuse et modeste.

Il est intéressant de remarquer qu'une tête dont la forme extérieure est belle, est aussi précisément la mieux conformationnée pour la parfaite harmonie des facultés.

Parmi les bustes antiques qui sont parvenus jusqu'à nous, un des plus beaux est sans contredit celui du poète Euripide (pl. 89) : on peut le considérer comme offrant un échantillon caractéristique du type grec. Le beau développement de la ligne arrondie qui, de la racine du nez, s'élève, avec un renflement sensible à la partie antérieure du front, jusqu'à la bienveillance, et se continue en courbe soutenue jusqu'à la région occipitale, où siègent la fermeté et l'es-



Crâne de Grec ancien.



Euripide.

time de soi ; cette ligne pure et belle contient un très-beau développement des facultés intellectuelles et des sentiments : la chevelure plus abondante qui retombe autour de la tête et cache la région des penchants, laisse cependant deviner qu'ils existaient dans une proportion sensible, et cela doit être puisque le caractère de la poésie d'Euripide et de ses compositions est tour à tour tendre, touchant et pathétique. Il sut à la fois charmer le peuple et plaire aux sages, et fut nommé à juste titre le philosophe de la scène.

Sans doute la race grecque n'était pas toute composée d'hommes égaux à Platon et à Euripide, mais les belles organisations y étaient certainement en grand nombre, et cela suffit pour assurer la grandeur et la supériorité de cette nation.

Rappelons à son éloge qu'au temps de sa décadence et de sa soumission à une race plus belliqueuse, et formée pour prétendre à la domination universelle, quand le peuple envahisseur par nature, ces Romains si connus par leur ambition persévérante, insatiable, eurent asservi les membres désunis de la grande famille grecque, ces rudes vainqueurs, adoucis et charmés, prirent avidement part aux délices de la civilisation dont Athènes fut toujours le foyer, et les Grecs, déchus de la puissance des armes, continuèrent à être les maîtres et les modèles de Rome triomphante : rappelons surtout ce trait qui prouve dans la race grecque une douceur de mœurs et une élévation d'idées et de goût vraiment admirables : quand le peuple athénien, assemblé pour délibérer sur la proposition d'introduire le spectacle des combats de gladiateurs, si recherchés par les Romains, où les vestales même avaient un siège réservé, repoussa unanimement cette proposition, ce fut en applaudissant avec transport aux sublimes paroles de l'orateur qui s'écriait :

« O Athéniens, avant d'admettre chez vous de tels spectacles, renversez d'abord les autels que vos pères ont élevés à la Miséricorde ! »

Si les connaisseurs admirent avec raison l'incontestable beauté du type humain conçu par les artistes grecs et reproduit dans les chefs-d'œuvre parvenus jusqu'à nous ; si les admirateurs du génie des arts et de l'éloquence, de l'excellence en politique et en philosophie, trouvent d'inimitables modèles parmi cette race d'hommes, la phrénologie est autorisée à constater que la beauté de la forme est le gage certain de la parfaite proportion des facultés intellectuelles et morales.

L'excellence de la conformation cérébrale serait donc, selon nous, la conséquence de la beauté et de la proportion parfaite du contour de la tête, tel que les artistes grecs l'ont figuré et dont le buste d'Euripide est un modèle admirable ; ce type excellent existe aussi à un degré presque aussi grand de perfection, dans le crâne de Grec ancien (pl. 89) dont le dessin provient de la collection du docteur Spurzheim.

L'utopie phrénologique consiste à penser qu'il serait possible d'augmenter le nombre des belles organisations, de relever peu à peu la race humaine de la dégradation où elle est tombée en grande partie, et de rétablir dans sa pureté primitive le type duquel dépend toute la perfection dont l'espèce humaine est susceptible.

Quels moyens peuvent donc être employés pour atteindre un but si désirable ?

Les lois de la propagation, celles de l'alimentation, et toutes les conditions favorables à l'amélioration des races d'animaux domestiques sont connues et souvent observées avec un succès admirable.

L'espèce humaine n'est pas différente, sous le rapport de sa constitution physique, des espèces d'animaux qu'on a peu

à peu ramenées à la perfection de leur type, ou que par des croisements habiles on est parvenu à doter des qualités les plus utiles à l'agriculture.

Tous les médecins savent qu'en général les êtres forts et bien constitués transmettent ces qualités à leur descendance : les exceptions sont accidentelles et rares. Tous ont remarqué l'hérédité de certaines maladies, et des dispositions à la folie, à l'épilepsie, etc. ; tous savent que les excès commis par les parents retombent souvent sur les enfants et qu'ainsi les générations s'altèrent et s'appauvrissent par les suites d'une inconduite transmise en exemple dans les familles et favorisée par tous les abus de la société.

On a observé que les mariages entre parents d'un degré rapproché produisent souvent des êtres mal conformés, chétifs ou imbéciles. Les alliances trop répétées dans une même classe de personnes que la mollesse et tous les abus d'une existence énervée par le luxe et la recherche, et par des habitudes efféminées, rendent sujettes à tant de maladies, produisent aussi des rejetons abâtardis qui transmettent à leurs enfants des germes de dépérissement et de faiblesse physique et intellectuelle.

On ne fait pas assez attention aux conséquences graves de l'affaiblissement de la constitution physique qui est causé par le genre de vie des classes riches : les abus d'une vie passée dans les salons, les exigences de la mode et de la toilette, si contraires à l'hygiène et dont la santé de tant de jeunes femmes est si souvent victime, sont des causes certaines d'altération. Elles ne sont pas moins fâcheuses dans leurs résultats que la misère et le dénûment, la continuité du travail, la privation d'air pur et d'exercice auxquels les classes pauvres doivent le dépérissement qui les fait descendre si bas. C'est à peine si l'on retrouve dans certains individus en trop grand nombre, hélas ! riches ou pauvres,

une ébauche informe et grossière de ce type physique et intellectuel de l'espèce humaine primitivement formé par le Créateur!

Chez les riches, les beaux vêtements, la propreté et l'élégance, la bonne éducation et le bon maintien déguisent les profondes altérations que ce type a subies, mais aux regards de l'anatomiste et du phrénologue le mal est aussi grand.

On a beaucoup écrit sur ce sujet. Des ouvrages excellents sur l'hygiène, sur les maladies produites par l'intempérance et par la misère, par les excès ou la mollesse, et par les privations, ainsi que les bons conseils et les systèmes pour y remédier ne manquent pas sans doute; si des livres pouvaient réformer le monde, tous ces abus, depuis longtemps signalés, auraient disparu.

Les classes pauvres n'ont ni les moyens, ni même la volonté de se réformer : l'habitude des privations, la nécessité du travail quotidien, les empêchent de sentir leur dégradation et de s'en relever.

Ce sera l'effet des améliorations sociales que pourront un jour effectuer l'intelligence et la bienveillance des hommes supérieurs qu'un sentiment de justice et de charité porte à s'occuper de ces questions difficiles; si toutefois les obstacles naturels ou artificiels qui s'opposent à la réalisation des plans philanthropiques les plus simples ne sont pas insurmontables.

Fourier, dont les doctrines sont accueillies avec tant d'enthousiasme par de nombreux disciples, se flatte d'avoir enfin trouvé un système dont la réalisation ferait le bonheur du genre humain. Son principe fondamental est l'emploi de toutes les passions et de toutes les aptitudes réglé de telle sorte, que toutes les facultés seraient tour à tour exercées et appliquées à des travaux d'utilité publique : ces travaux

sont combinés de manière à assurer le bien-être d'une association de quinze cents à dix-huit cents personnes réunies dans une habitation commune appelée Phalanstère. Les principes de Fourier se rapprochent de ceux de la phrénologie, puisqu'il se propose de tirer parti des talents individuels, en laissant chacun choisir les occupations pour lesquelles il se sentirait porté par aptitude et par goût. Il conclut avec raison qu'alors le travail cesserait d'être pénible et fatigant, puisqu'il serait attrayant et varié. Sans doute un pareil système, s'il était praticable, aurait les plus heureux résultats; si jamais un essai de phalanstère est tenté, on comprend de quel secours serait la phrénologie pour choisir et réunir un pareil nombre de personnes capables de se prêter à l'application des doctrines de Fourier et pour en tirer tout le parti que ses disciples espèrent.

Mais quel que soit le système imaginé pour arriver à un état social meilleur, aucun ne pourra être pratiqué si la connaissance des lois naturelles n'est pas plus répandue. C'est par l'éducation que toute réforme doit commencer. Les idées les meilleures, quoique comprises et adoptées en théorie par les hommes intelligents et généreux, ne peuvent être mises en pratique par la génération dont ils font partie, parce que tous leurs contemporains sont engagés dans des voies où l'habitude et l'intérêt les retiennent; ceux-ci ne peuvent revenir en arrière et régler leur existence déjà faite sur des principes nouveaux.

Admettons, pour favoriser notre utopie, que l'état social soit arrivé à ce point, que les mœurs, les habitudes et les institutions réglementaires de l'éducation et de l'hygiène publique, permettent d'appliquer à la race humaine ce qui se pratique avec succès quand on veut améliorer les races d'animaux et développer toute la perfection de leurs qualités naturelles. Peu à peu disparaîtront ces infirmités, ces

conformations chétives ou vicieuses qui se perpétuent dans l'état actuel.

Si les circonstances favorables au développement du corps se trouvaient réunies par suite des réformes sociales qui feraient du travail un exercice salubre et fécond, si les produits plus également répartis assuraient à tous un bien-être suffisant, en peu de temps l'espèce humaine régénérée présenterait des individus sains et vigoureux, dont le corps serait ramené aux belles proportions dont nous avons déterminé le type.

Conformément aux lois de la création, qui veulent que tout corps organisé, animal ou plante, atteigne le plus grand degré de perfection quand il est placé dans les conditions les plus favorables à son développement et à son entretien, l'homme reprendrait avec sa force et sa beauté primitives les facultés excellentes dont il est naturellement doué; son cerveau, organe physique de ces facultés, profitant nécessairement de ce retour au type parfait, tel que nous le pouvons concevoir, tel qu'il a dû être établi par le Créateur, et dont nous avons dit que la race grecque offrait des modèles admirables.

L'éducation et l'emploi utile des facultés du corps et de l'esprit, dans cet ordre social perfectionné, conserveraient à jamais l'heureux assemblage des qualités physiques et morales, parce que les abus, les excès et les autres causes de dépérissement seraient écartés et toujours prévenus par de bonnes institutions. Alors l'humanité régénérée n'offrirait plus au regard charmé du philosophe qu'une race d'êtres remplissant toutes les conditions de sa destination dans le monde, et y trouvant toute la somme de bonheur qui est compatible avec sa nature : la phrénologie n'aurait plus que de belles organisations à contempler et son rêve serait accompli.

Dans toute science d'observation, après avoir fait les découvertes successives qui en déterminent les principes, l'esprit philosophique se complait à en déduire les conséquences en les généralisant, et en supposant que, libre de toute entrave, de toute cause d'altération, ces principes auraient pour résultats une constante perfection; il s'attache à cette espérance, à ce désir, et la possibilité d'établir cet état permanent de perfection lui apparaît comme une perspective réalisable; mais si la théorie fondée sur les principes les plus incontestables ramène ainsi en idée à leur état parfait tous les phénomènes qui dépendent des lois naturelles, la réalité les présente rarement dans de telles conditions.

Ainsi en histoire naturelle, en géologie, en anatomie et en physiologie, la connaissance des lois qui président à la formation des divers produits physiques, à la composition et aux fonctions des corps organisés et animés, porte à désirer que l'ordre naturel ne fût jamais influencé par toutes les circonstances accidentelles qui le troublent et le dérangent, afin que leurs effets, constamment réguliers, fussent toujours exempts d'anomalies, d'imperfections et d'altérations.

Il en est de même pour la phrénologie : en reconnaissant les lois qui régissent les manifestations des facultés, il est impossible de ne pas désirer que l'organisation cérébrale soit préservée des influences fâcheuses par suite desquelles l'harmonie des proportions est détruite : toute amélioration dans l'intelligence et dans la moralité des hommes en général, reposant d'abord sur une meilleure conformation des organes du cerveau.

Il est plus facile de connaître ce qui est bon ou mauvais que de remédier au mal existant. Cependant il faut tendre sans cesse vers le perfectionnement, et s'il est chimérique d'espérer arriver à un état parfait, chaque progrès nouveau

est toujours un grand bienfait ; chaque connaissance utile peut améliorer le sort du genre humain , sinon en général , au moins partout où vivent des races d'hommes capables d'avancer en civilisation , mais il ne faut pas se faire illusion sur la portée des plus importantes découvertes et croire à une perfectibilité indéfinie.

Il ne nous semble pas que relativement à l'homme , à sa constitution physique , à son organisation d'où dépend sa nature morale et intellectuelle , la perfection puisse exister généralement. Il suffit de considérer comment va le monde pour être assuré que l'homme , malgré sa supériorité sur les autres êtres , n'est pas tout à fait le favori de la nature , et que celle-ci semble se borner à en conserver la race , sans se proposer de la maintenir dans les conditions qui sont cependant nécessaires à son état parfait. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

LE MONDE COMME IL EST.

Notre intelligence ne peut apprécier les choses de ce monde qu'avec les facultés dont elle se compose ; aussi c'est à son point de vue seulement qu'il lui est permis de décider ce qui lui paraît bien ou mal. L'homme n'est point initié aux mystères de la création , et il ne peut juger de ce qui l'environne qu'avec ses sentiments innés. Il a reçu du Suprême Auteur les facultés de la comparaison, de la causalité et de l'ordre, les sentiments de la bienveillance, de la conscienciosité et de l'idéalité , qui lui font désirer le bonheur général et particulier, aimer et rechercher la justice, et aspirer à la perfection ; ses jugements sont nécessairement fondés sur cet ensemble de facultés.

La religion enseigne que le monde où nous vivons est un lieu d'épreuve ; c'est convenir que l'espèce humaine n'y trouve pas les conditions de bien-être et de bonheur.

La philosophie recommande la résignation aux maux physiques et la pratique de la vertu, comme un devoir difficile, mais nécessaire ; c'est prouver que le mal moral existe ainsi que le mal physique.

La science étudie le monde créé, elle observe et découvre les lois naturelles , mais elle est forcée de reconnaître que la création ne lui semble pas établie avec l'intention de produire une perfection absolue et constante, du moins par rapport à notre jugement et à la nature de nos sentiments.

Les lois naturelles sont immuables sans doute, et sont

l'effet d'une volonté divine : elles régissent souverainement tous les phénomènes des règnes minéral, végétal et animal : cependant elles ne paraissent gouverner d'une manière absolue que l'ensemble des choses ; l'observation prouve que souvent , dans les détails et chez les individus , elles sont sujettes à de grandes déviations et à des exceptions nombreuses. Nos idées d'ordre et de perfection sont peu satisfaites quand nous étudions les productions naturelles ou les êtres organisés et animés , et le monde physique nous présente souvent des scènes de désordre et de dérangement qui nous affectent désagréablement. Nos sentiments sont froissés , et notre bien-être est souvent anéanti par un grand nombre d'accidents que nous pouvons considérer comme des infractions aux lois naturelles. Un état régulier et parfait , tel que nous le concevons , n'existe certainement pas.

Ainsi l'ordre des saisons est invariable en général , mais les variations de température et l'irrégularité des phénomènes atmosphériques sont telles , que le plus grand désordre en résulte souvent à la surface de la terre. La constitution même du globe révèle une suite de bouleversements et de convulsions qui certainement sont la conséquence des lois qui ont présidé à sa formation ; mais il n'est pas possible , suivant nos idées d'ordre et de perfection , d'y reconnaître l'intention d'une marche régulière et progressive. La surface bouleversée de l'écorce terrestre atteste les désordres occasionnés par les efforts du feu central , qu'une faible croûte de granit , lentement formée , pouvait à peine contenir. De nos jours encore les tremblements de terre et les éruptions volcaniques attestent le défaut d'équilibre entre la structure des couches dont se compose l'enveloppe terrestre , et la force expansive du feu intérieur qu'elle recouvre inégalement.

Une multitude d'êtres étrangement conformés, d'immenses familles de végétaux extraordinaires, avaient été placés sur le globe dans les temps primitifs; ils ont disparu dans ses révolutions violentes, comme si la puissance créatrice n'avait pu procéder que par essais et tâtonnements pendant le long enfantement du globe, jusqu'au jour où enfin elle jugea convenable d'y établir l'espèce humaine.

Quelques esprits portés au paradoxe ou disposés à un optimisme aveugle, fermant les yeux sur tout ce qu'il y a d'imparfait et d'affligeant sur cette terre pour n'admirer que les beautés incontestables dont elle est abondamment ornée, se sont faits les panégyristes exclusifs d'un état de choses dont ils ne regardaient que le beau côté; ainsi Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies de la nature*, présente à l'admiration l'enchaînement des êtres, et les relations de convenance qui, par une infinité de degrés, se trouvent établies entre eux; de telle sorte que, suivant lui et à un certain point de vue, l'univers est un tout dont chaque partie, également utile, essentielle, a une destination providentielle et positive d'utilité, de nécessité et d'agrément.

Mais en admirant tout ce qu'il y a en effet de merveilleux dans ces richesses infinies de la création terrestre et dans la prodigieuse variété d'êtres animés tous soumis à des lois dont on ne peut contester l'existence et la puissance conservatrice, on ne peut s'empêcher de s'étonner de ce que ces lois présentent si souvent des infractions résultant d'un état de lutte évident qui en dérange les effets. Le désordre semble naître de l'ordre même, et toutes les lois naturelles, si régulières, si parfaites en elles-mêmes, sont cependant en désaccord et en guerre. Il nous semble qu'un pouvoir créateur absolu, tout-puissant, aurait dû ne pas établir entre les divers éléments cet antagonisme, qui sert il est vrai de correctif et de frein à la trop grande extension

que chaque loi naturelle prendrait dans sa sphère d'action, mais par qui l'ordre général est quelquefois troublé et dont les êtres sensibles ont si souvent à souffrir.

Ce n'est pas sans étonnement et sans douleur que les philosophes ont été forcés de reconnaître que la violence et la destruction étaient des lois de la nature; le poète des *Méditations* adresse cette plainte amère à l'auteur de tout ce qui est :

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu.
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah! ma raison frémit; tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu!

A. LAMARTINE, *le Désespoir*, Méditation vii^e.

Ainsi, d'une part, cette nature mystérieuse prodigue les germes de reproduction avec une telle abondance, que s'ils étaient tous conservés et développés la surface du globe ne pourrait en peu d'années contenir les innombrables rejetons d'une seule plante ou la race d'un seul insecte; de l'autre part, elle anéantit impitoyablement ces produits d'une aveugle prodigalité, elle oppose la destruction sous toutes les formes à la multiplication excessive.

L'amour de l'ordre et de l'harmonie, les sentiments de bonté et de justice portent l'homme à se demander, en dehors de ce qui touche à son intérêt personnel et seulement comme être observateur et pensant, pourquoi tant d'êtres dans toutes les classes d'animaux, depuis ces infusoires, dont l'existence n'est révélée à nos yeux que par les puissants microscopes à gaz, jusqu'aux plus énormes cétacés, n'ont été créés que pour détruire. Il semble qu'il y a contradiction entre cette volonté de multiplier à l'infini les es-

pèces et les individus, et cette résolution impitoyable de les détruire les uns par les autres ; comme si la puissance créatrice s'était fait un jeu d'établir un mouvement perpétuel , composé d'un va et vient d'existences sans cesse renaissantes et sans cesse détruites. Ce sont des mystères incompréhensibles. Les lois générales s'accomplissent fatalement, et il faut s'y soumettre, nous le savons tous, mais nos facultés intellectuelles ne peuvent s'abstenir de renouveler ce *pourquoi* sans réponse que l'homme a toujours adressé vers le ciel.

Le jugement et les sentiments répugnent également à admettre l'existence de deux principes, l'un auteur de tout bien, l'autre artisan de tout mal, dont le pouvoir presque égal, sans cesse aux prises, produirait ce mélange de productions admirables et de fléaux terribles dont la surface entière du globe présente sur tous les points le spectacle étonnant qui confond l'observateur. Que devons-nous conclure de tout ceci ? C'est que tout en reconnaissant que l'homme, en le supposant dans la pureté de son type, est la créature la plus parfaite qui existe sur le globe, il faut convenir en toute humilité qu'il ne peut sans folie croire que tout a été créé à son intention et à son profit, ni se dire le roi d'un univers régi par des lois invariables dont il est si souvent victime.

La variété paraît être l'intention dominante de la création plutôt que la régularité et la perfection. Les différentes espèces d'animaux présentent des individus qui diffèrent entre eux d'une manière sensible ; les plantes mêmes sont sujettes à ces modifications de forme et de développement qui affectent dans chaque être le type régulier et primitif auquel il appartient. Il semble donc que la nature ne s'est pas proposé la perfection constante, puisque chaque type, en se perpétuant, semble n'obéir qu'à des lois de conservation générale de son espèce, tandis que l'individu est comme

abandonné à lui-même, ou plutôt est soumis indifféremment à une foule d'influences favorables ou nuisibles qui agissent fatalement sur lui. On ne peut nier que l'espèce humaine conserve, à travers les siècles et dans toutes les conditions, les éléments essentiels du type humain ; mais peut-on sans tristesse et dégoût comparer le misérable et affreux sauvage de la Nouvelle-Hollande ou simplement l'ouvrier rachitique et difforme de nos villes industrielles, avec ces hommes superbes et vigoureux que présente la race germanique dans quelques-unes de ses branches favorisées par la fertilité du sol et douées d'avantages physiques et moraux que les voyageurs ont remarqués avec admiration ? C'est bien anatomiquement la même espèce, mais quelle monstrueuse différence individuelle !

Il est impossible de savoir à quelle époque la race humaine a été créée. La géologie prouve que cette époque est peu ancienne relativement à l'âge du monde, puisque pendant une infinité de siècles l'homme n'aurait pu subsister sur un globe qui s'est lentement formé, et n'a pu être habitable que longtemps après les grandes révolutions dont cette science a reconnu les traces et les effets. Il n'existe aucune trace physique ou historique du premier séjour de l'homme sur la terre, et bien des siècles ont dû s'écouler avant que des traditions se soient formées et transmises. Toutes les nations ont imaginé des fables plus ou moins raisonnables sur l'origine du genre humain, et toutes ont supposé que le premier homme jouissait d'un bonheur parfait sur cette terre où ses descendants ne trouvent plus que fatigue, chagrins et privations. L'obscurité profonde qui enveloppe le berceau de l'humanité ne permet pas d'établir sur des faits authentiques une opinion raisonnable : il faut donc se borner à examiner ce qui est, et l'on est forcé de reconnaître qu'on ne peut attribuer une commune origine à tous les hommes.

Nous croyons pouvoir admettre comme primitives et entièrement distinctes plusieurs races dont les nombreuses variétés sont dispersées dans les différentes régions du globe. Les trois grandes souches sont la race blanche, la race noire et la race jaune. Le Créateur a placé ces diverses espèces dans les climats auxquels il en avait approprié la constitution ; de là elles se sont évidemment répandues dans différentes directions ; chaque type primitif présente une foule de modifications provenant du croisement de ces races, des influences de climat et d'habitudes, et de toutes ces causes inconnues qui produisent les variations de forme et multiplient les variétés. C'est la volonté expresse du Créateur qui a noirci l'épiderme du nègre et couvert sa tête d'une laine crépue, tandis qu'il bronza l'Indien aux longs cheveux noirs et lisses, et qu'il lui plaisait de donner une blancheur délicate et agréablement colorée à cette belle race caucasienne qui réunit l'intelligence à la beauté, et s'est toujours montrée supérieure aux autres.

Nous ne nous attachons qu'à cette portion de la race blanche qui habite l'Europe.

Nous n'avons pas à rechercher comment elle est arrivée à l'état où elle se trouve de nos jours, mais seulement si la nature des choses permet à l'esprit philosophique d'espérer un perfectionnement en rapport avec les progrès des sciences, et si la phrénologie elle-même peut conduire à des améliorations générales assez importantes pour satisfaire les désirs de la philanthropie.

Il faut donc examiner quelles sont les conditions imposées à l'espèce humaine en général.

On sait que le travail est sa loi fatale, inévitable, puisque son existence en dépend. Aucun progrès scientifique ou industriel ne l'en exempte. L'immense majorité des hommes est obligée de s'y livrer exclusivement pour obtenir, non

pas même un bien-être passable, mais le pain de chaque jour, le vêtement et l'abri. Ouvrier ou paysan, soit qu'il remue laborieusement un sol peu fertile, soit que du matin au soir il se courbe sur le métier ou exécute des travaux dangereux et insalubres, toujours fatigants et monotones, l'homme est obligé de gagner à la sueur de son front de quoi suffire à peine à ses besoins les plus pressants. Lorsque la sécurité publique, les circonstances favorables et les améliorations introduites dans l'agriculture et dans l'industrie lui permettent d'augmenter ses moyens de subsistance et de les rendre moins précaires, bientôt la population augmente dans une proportion considérable : quand la disette et les guerres ont disparu, l'espèce se multiplie de telle sorte que le bien-être dont auraient pu jouir les individus, si leur nombre était resté le même, se trouve annulé par la multiplication des consommateurs : le travail perfectionné, en augmentant les produits, ne profite pas à ceux qui s'y livrent, puisque de nouveaux venus surgissent de tous côtés : la condition de l'espèce ne change pas, seulement elle compte un plus grand nombre de bouches à nourrir ; et comme le travail de toute l'année donne à peine le pain quotidien, la paix et le développement des industries productrices n'ont d'autres résultats que de multiplier les êtres sans améliorer beaucoup la condition générale. Qu'importe en effet que la population augmente, si cette population éprouve la même difficulté à pourvoir à ses besoins ?

C'est une incontestable et triste vérité, que l'espèce humaine n'est pas faite pour jouir d'un degré de bonheur même modeste : le loisir et l'abondance lui sont interdits ; le perfectionnement moral et intellectuel est impraticable quand des travaux incessants absorbent toutes les facultés de la plus grande partie des individus.

Nous ne pensons pas que ces millions d'êtres assujettis au

travail soient toujours et complètement malheureux; l'habitude les accoutume à la fatigue et aux privations; l'ignorance d'un état meilleur, l'espèce d'insensibilité produite par une existence presque animale, le cercle étroit de leurs idées et, par conséquent, de leurs désirs, les préservent des besoins factices et des tourments d'esprit auxquels sont sujets les individus des classes aisées. Pourvu qu'ils ne manquent ni de nourriture ni de vêtements, ils paraissent éprouver au moins ce genre de contentement qui résulte de l'absence du besoin et de la souffrance. Mais il faut bien convenir que l'espèce humaine, en tant qu'elle est numériquement représentée par le plus grand nombre, est loin de répondre à l'idée que nous nous faisons d'une race supérieure et favorisée.

La condition d'un travail pénible et continu n'est pas la seule cause qui s'oppose au parfait développement des facultés : une foule d'accidents aggrave encore cette condition fâcheuse. De grands fléaux physiques, qu'il est impossible de prévoir et d'éviter, viennent trop souvent fondre sur les populations et les priver de leurs ressources acquises ou préparées; des inondations, des ravages causés par les désordres atmosphériques, des irrégularités dans la température, anéantissent souvent les travaux de toute l'année. Des maladies endémiques ou contagieuses altèrent la constitution des races fixées sur telle partie du sol, ou détruisent des populations presque entières; des causes permanentes ou accidentelles, aussi difficiles à connaître qu'à combattre, engendrent des affections graves qui font dégénérer les habitants de certaines contrées.

L'homme est né dans l'ignorance, et c'est au hasard que l'espèce humaine s'est répandue sur la terre, sans pouvoir reconnaître autrement qu'à ses dépens et par une triste expérience, des inconvénients et des dangers qu'il n'est plus

en son pouvoir d'éviter. L'homme ignorant n'a pu rien prévoir, il ne peut rien changer, et les peuples soumis à des influences fâcheuses de climat végètent et meurent enchaînés sur la partie du sol qu'ils occupent, par l'impossibilité de se déplacer sans de grands embarras, sans abandonner les ressources dont ils ont pu se pourvoir avec tant de travail et de peine, et surtout par l'incertitude de se trouver ailleurs dans de meilleures conditions. Les animaux sont mieux partagés ; leurs instincts sont précis et suffisants, et tous possèdent, sans éducation et sans culture, une dose à peu près égale de la quantité d'intelligence assignée à leur espèce : tous connaissent instinctivement les conditions nécessaires à leur bien-être ; ils savent les trouver et s'y placer ; et si quelquefois ils sont atteints aussi par les fléaux naturels, ils ne succombent qu'à des accidents et n'ont pas eu à souffrir par ignorance.

Comment l'humanité peut-elle échapper aux conséquences de cette ignorance générale qui rend sa position si précaire, si inégale et si accessible à tous les maux ? La nature a bien donné à l'homme des facultés qui, étant développées et bien cultivées, le rendent supérieur à tous les êtres et capable de tout connaître ; mais elle l'enferme dans un cercle vicieux, en le plaçant en général dans des conditions qui s'opposent au développement de son intelligence, et lui ôtent le temps et le pouvoir d'acquérir les notions qui cependant sont indispensables pour le diriger et pour améliorer son existence.

Les besoins matériels, auxquels on ne peut suffire que par le travail, excitent l'acquisivité : l'homme qui craint la privation et prévoit la nécessité à venir veut se garantir de l'état misérable qu'il redoute ; il applique son industrie à amasser d'abord pour sa subsistance, ensuite pour satisfaire ses penchants et ses sentiments ; ceux-ci, mal dirigés par l'intelligence, qui ne connaît pas les conditions du bien et

du mal, le portent à des abus, parce qu'ils agissent sans contrôle : l'acquisivité devient la faculté dominante, parce qu'elle est la plus excitée, elle produit l'égoïsme. Toute l'intelligence se porte vers le bien-être matériel ; ceux qui naissent avec des talents les emploient à se tirer d'affaire : l'industrie fait des progrès immenses par suite de l'activité que la concurrence entretient, et les inventions successives, résultant des facultés perceptives exclusivement appliquées à la recherche de tout ce qui peut multiplier les produits, augmentent en effet la quantité et la variété des jouissances artificielles, mais ces acquisitions admirables de l'art, de la science et de l'industrie ne contribuent réellement qu'au bien-être du petit nombre.

L'agriculture et les métiers occupent exclusivement la grande majorité des hommes, c'est la conséquence du travail obligé : il est impossible qu'il en soit autrement, et dès lors la majeure partie du genre humain est forcée de rester étrangère au perfectionnement moral et intellectuel. On est convaincu de cette vérité quand on considère l'état inévitable d'ignorance et de grossièreté qui règne dans les campagnes et dans les ateliers. Une certaine rusticité qui épaissit les organes semble être le résultat des travaux et de la vie champêtres. Un petit nombre d'idées suffit aux paysans ; et leur organisation cérébrale, peu active et peu stimulée, ne paraît pas susceptible de se prêter à des connaissances autres que celles de leur condition : la pratique et la routine leur suffisent, ils se refusent aux idées nouvelles. Dans les villes, les populations ouvrières sont soumises à des conditions d'existence dont le lamentable récit a été souvent retracé. Comment empêcher les abus et les misères sans nombre dont elles souffrent, ainsi que la dégénérescence inévitable des malheureux qui en font partie ? La concurrence des industries entraîne la réduction des sa-

lares; la classe ouvrière, aussi ignorante que la population agricole, est plus sujette à des causes certaines de dégradation et de dépravation : elle est assujettie à des travaux plus assidus, plus insalubres, dont le séjour des villes et l'entassement des individus augmentent encore les mauvais effets : son existence est précaire parce qu'elle est subordonnée à l'état variable de l'industrie; ses mauvais penchants sont excités par le besoin, par l'envie qu'elle porte aux classes aisées, et par la grossièreté des distractions qui sont à sa portée.

Dès l'origine des sociétés, l'inégalité entre les hommes a existé : la phrénologie constate que cette inégalité a surtout pour cause la différence des organisations. On sait quelles en sont les conséquences.

Dans les temps d'ignorance et de barbarie, la force et l'intelligence établissaient les différents degrés de supériorité : les guerriers et les prêtres, c'est-à-dire les hommes forts et adroits, s'étaient emparés du pouvoir, et le travail des populations soumises au joug les entretenait dans l'abondance et dans l'oisiveté : les conditions intermédiaires entre l'aristocratie et le sacerdoce, et le troupeau d'êtres inférieurs destinés aux travaux nécessaires de la culture ou des métiers, étaient occupées par les individus que leur aptitude classait à des rangs gradués jusqu'à la dernière qui a toujours été celle du paysan et du manœuvre. Quelles que soient les institutions sociales, l'inégalité réelle établie par la nature, qui produit des êtres inégaux, paraît être une nécessité de la création, puisqu'elle a toujours existé. Nous ne parlons ici que de l'inégalité de fait, et non pas du droit naturel de tout être à jouir de l'indépendance et de la propriété dans les limites de l'ordre social bien réglé.

A mesure que la civilisation d'un peuple s'est perfectionnée, les effets de l'inégalité naturelle sont devenus plus

sensibles et plus variés : le classement des individus par conditions différentes s'est établi en raison de la diversité des applications de l'intelligence aux besoins créés par les progrès de la civilisation : une multitude d'états a pris naissance et a occupé les individus d'une manière régulière : la constitution et la transmission de la propriété ont donné lieu à la plus grande différence qui puisse exister entre les hommes : elles ont exempté du travail quotidien ceux qui possèdent, tandis que les non-possédants continuent à vivre dans les mêmes conditions d'infériorité primitive et forcée.

Une grande amélioration sociale a été introduite quand chacun a pu librement acquérir, et sortir par conséquent des rangs inférieurs : l'intelligence et l'activité ont seules pu élever les individus à une position meilleure, mais elles leur sont également nécessaires pour conserver cette position.

Dans notre état civilisé moderne, la population est donc ainsi subdivisée : la plus grande partie est exclusivement livrée à des travaux qui la maintiennent dans une position inférieure : une portion assez considérable possède le sol ou trouve, dans des professions lucratives et dans les emplois, une existence plus douce qui lui laisse le temps de recevoir et d'acquérir à différents degrés les notions transmises par l'éducation. Dans cette classe que la nature de ses occupations dirige vers les connaissances positives et dont l'intelligence s'applique à tout ce qui provient des sciences, des arts et de l'industrie, qu'elle seule exploite, il y a un développement considérable de facultés si on la compare avec la classe ouvrière et agricole : elle se recrute de tous ceux qu'une aptitude naturelle porte à s'élever, et de ses propres enfants que l'éducation rend capables de s'y maintenir.

Enfin cette classe moyenne produit un certain nombre

d'hommes que leurs facultés plus actives, plus grandes, mettent en état de remplir les fonctions publiques élevées et difficiles dans l'administration, la magistrature et l'enseignement. Ce sont ces hommes-là dont l'intelligence supérieure s'occupe de questions philosophiques, d'arts et de sciences : les génies sont rares, mais les hommes bien organisés et instruits, capables d'aimer la perfection sociale, de comprendre les principes de toutes les connaissances et d'en faire l'application, sont en assez grand nombre. C'est à cette classe d'élite que la phrénologie se présente avec confiance, parce que c'est elle qui peut en profiter.

Nous avons fait comprendre que la nature s'oppose à la possibilité de réformer le genre humain dans son ensemble : ni la religion, ni les principes de morale et de justice, de tout temps proclamés et prêchés par les hommes, n'ont pu y parvenir ; et si l'humanité a fait quelques progrès, elle le doit surtout aux découvertes qui ont facilité les relations sociales, assuré la conservation des connaissances utiles, et augmenté leur diffusion parmi les hommes.

La classe supérieure a surtout gagné à ces améliorations progressives, elle doit accueillir avec empressement tout ce qui peut augmenter sa supériorité et l'aider à en faire un bon usage envers ceux qu'elle a le droit naturel et le devoir de diriger et d'assister.

Il est tout à fait chimérique d'espérer un perfectionnement en masse de l'espèce humaine comme le désirent les philanthropes, ou même partiel et progressif au delà d'une certaine mesure. On ne parviendra sans doute jamais à écarter les influences qui déterminent l'inégalité des organisations. La nature non-seulement produit quelquefois des monstres en tout genre, mais encore elle se plaît à multiplier les modifications de structure, de sensibilité et d'activité d'où résultent les plus grandes différences de caractère

et d'intelligence. On peut cependant, malgré ces obstacles, obtenir des améliorations dans l'état social, surtout en généralisant l'éducation, en répandant les connaissances hygiéniques et en mettant leurs principes en pratique. Il faut en outre surveiller, diriger et contenir les mauvaises organisations. C'est aux hommes doués d'une haute intelligence et de sentiments moraux qu'appartient la direction des sociétés humaines; déjà par le fait ils possèdent cette direction, mais ils ne savent pas en tirer tout le parti possible : la phrénologie fournit à cet égard des notions précieuses qui manquaient auparavant.

Nous avons vu que par la nature des facultés innées la prédominance des sentiments supérieurs est nécessaire, que les penchants doivent être subordonnés aux sentiments, et ceux-ci éclairés par l'intelligence.

Tout ce qui pourra engager les hommes ou les obliger à conformer leurs actions à la loi naturelle est du ressort de l'éducation et de la législation : la première enseigne les conséquences funestes ou blâmables de l'abus des penchants et des sentiments; la seconde exige, sous des peines graduées d'après la gravité des infractions à l'ordre social, que les actions ne portent aucune atteinte aux bonnes mœurs, à la propriété et à la sécurité. Il est donc possible d'établir, d'après cette connaissance de la nature humaine, des lois sages et des méthodes d'enseignement et d'éducation bien combinées pour cultiver et diriger l'intelligence et les sentiments. C'est à cela que doit se borner toute tentative et toute espérance de perfectionnement. Ceux que leur bonne organisation dispose naturellement au bien, se conformeront sans peine à une loi déjà écrite dans leur âme; d'autres, moins favorisés par la nature, auront besoin de quelque effort pour réprimer des penchants plus énergiques, et pour ne pas trop s'écarter de la sagesse et du devoir; mais ils pour-

ront mieux comprendre la nécessité de résister à leurs tendances passionnées si l'éducation leur a enseigné que cette soumission est indispensable et les y a façonnés, et ils pourront trouver, sous une bonne direction, un emploi utile de leurs facultés, dans un état social où l'on tiendrait compte de la différence des organisations. Enfin la loi écrite, établie par les hommes supérieurs, doit être imposée comme obligatoire à tous ceux qui, par suite des causes physiques inévitables dont l'influence entraîne l'infériorité de l'organisation cérébrale, n'ont pas naturellement une conscience assez active, assez forte pour régler leurs actions. Sans doute les individus chez lesquels dominent les penchants inférieurs sont naturellement enclins au mal : l'éducation même ne peut suppléer aux facultés morales qui leur manquent, et dont les organes trop faibles dans leur cerveau ne peuvent contrebalancer l'activité de ceux qui ont un trop grand développement : une mauvaise tête, une conformation cérébrale vicieuse, disposent nécessairement à des inclinations perverses : l'expérience prouve que ces individus mal nés sont incorrigibles : à ce degré d'infériorité naturelle leur responsabilité morale est annulée, et l'on ne peut en bonne justice leur faire un crime d'une perversité qui résulte d'un défaut naturel de conformation ; mais ils sont dangereux et ne peuvent rester libres de faire le mal. La société ne peut subsister que par le maintien rigoureux de la loi fondée sur la connaissance de l'homme ; elle a le droit d'établir une sanction pénale proportionnée à l'importance des règlements sociaux et à la gravité des infractions. Elle n'est pas responsable des aberrations de la nature, et quand malheureusement cette nature, sujette à tant d'imperfections, produit des êtres malfaisants, incorrigibles et dangereux, la société a le même droit de s'en garantir que celui qu'elle exerce contre les animaux féroces ou nuisibles.

Résumons ce chapitre en rappelant qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se soustraire entièrement aux influences qui modifient son organisation ; que la nécessité de subvenir par le travail à ses besoins, maintient l'espèce humaine, en général, dans des conditions défavorables au développement de l'intelligence : d'abord parce que tout son temps est employé par des occupations nécessaires, pénibles ou assujettissantes, ensuite parce que toutes ses facultés, dirigées vers la satisfaction des besoins matériels, ne peuvent acquérir les connaissances qui serviraient à éclairer ses penchants ou ses sentiments ; que l'acquisivité est et sera par conséquent toujours la faculté dominante, parce qu'elle est toujours excitée par les besoins réels, par la crainte des privations, et par le désir de jouissances qu'on ne peut obtenir que quand on possède les moyens d'y pourvoir. Nous avons reconnu l'inégalité naturelle, la différence inévitable des conditions, la supériorité acquise et réelle des classes d'individus qui possèdent la propriété, ou qui par leurs talents, leur aptitude résultant de l'éducation, exercent les professions lucratives et remplissent les emplois. Nous pensons que cette classe supérieure doit trouver dans la phrénologie le moyen d'améliorer l'éducation et la législation, et par conséquent d'augmenter les garanties déjà existantes d'ordre et de sécurité publique. Enfin s'il est certain que les passions, les vices et l'égoïsme existent chez un grand nombre d'individus dans toutes les classes, qu'ils ne peuvent être extirpés parce qu'ils se perpétuent dans les organisations imparfaites, et que la phrénologie, pas plus qu'aucune autre science morale ou politique, ne peut lutter contre la cause inconnue et irrémédiable des imperfections naturelles, au moins nous trouvons dans la phrénologie l'assurance que la justice et la charité sont des vertus naturelles qui ne peuvent pas non plus être effacées du cœur humain. Il suffit

donc pour assurer la plus grande somme possible de bonheur aux sociétés humaines, que leur direction soit confiée aux hommes naturellement bons et justes, doués d'une intelligence supérieure, et que les lois soient bonnes et assez fortement appuyées pour obliger tout le monde à s'y conformer, soit en prévenant, soit en réprimant avec sévérité et fermeté les abus des penchants désordonnés.

La phrénologie constate les différences individuelles résultant de l'organisation cérébrale : elle détermine avec certitude et rencontre quelquefois le type qui offre la réunion la plus parfaite des facultés ; mais en présence de toutes les influences inévitables qui agissent sur les individus et modifient si profondément leurs dispositions innées en modifiant la structure et le développement du cerveau, elle est obligée de convenir qu'il n'existe aucun moyen pratique, général et efficace pour remédier à la défectuosité fréquente des organes. Par conséquent elle ne peut promettre ni espérer dans l'avenir une amélioration certaine de l'état moral des hommes, puisqu'elle ne peut disposer à son gré les conditions physiques qui pourraient avec le temps rétablir le type primitif et parfait. Quelle est donc l'utilité de la phrénologie?

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

UTILITÉ DE LA PHRÉNOLOGIE.

L'utilité de cette science est incontestable, puisqu'elle seule donne la connaissance exacte et complète des facultés qui constituent l'homme moral et intellectuel.

Aucune philosophie n'avait pu avant la phrénologie déterminer avec précision le nombre et la nature de ces facultés, leur destination et leur étendue.

Dans son application aux individus, elle explique parfaitement leurs tendances naturelles et leurs aptitudes instinctives.

Si l'on fait usage de ses principes pour se rendre compte à soi-même de son caractère et de ses dispositions, elle éclaire la conscience, elle donne une parfaite connaissance des motifs par lesquels on se sent excité. Elle apprend à distinguer les diverses émotions et la source qui les produit. Elle aide à modifier les actions, parce qu'elle fait voir clairement par quelle influence instinctive on est porté à agir. Ainsi l'homme qui se sait organisé de telle sorte que la combativité et la destructivité doivent être des penchants dominants dans son caractère, est prévenu de cette disposition et se tient sur ses gardes : il évite les occasions où ces penchants se trouveraient trop excités ; il ne peut, il est vrai, s'empêcher d'être ému fortement quand ils sont provoqués, mais il peut s'abstenir de toute action blâmable, parce qu'il se raisonne, et qu'il est toujours maître sinon de réprimer

ses sensations , du moins de retenir son bras ou sa langue. Ainsi un jour le docteur Spurzheim, justement offensé de la mauvaise foi et du langage injurieux d'un adversaire de la phrénologie, répondait à ses amis, qui lui demandaient s'il allait de suite repousser cette attaque : « Je me sens trop fâché, j'attendrai quelque temps. »

Il est curieux et intéressant de connaître les combinaisons de ses facultés et de sentir en soi le jeu des organes d'après les émotions simples ou composées qu'on éprouve ; on assiste en quelque sorte comme spectateur et observateur à la succession imprévue des impressions causées par les circonstances sur les facultés naturelles. Quand on est pénétré de ce principe, que les sensations qui excitent en nous des émotions ou des désirs ont leur source dans une organisation dont l'ensemble et les particularités saillantes sont un lot naturel que chacun de nous a reçu en naissant et ne peut changer, on est averti, on peut conserver plus de sang-froid, plus d'empire sur sa volonté, et résister au désir d'agir jusqu'à ce que le jugement et la réflexion puissent régler la conduite en faisant un choix raisonné parmi les motifs qui portent vers des actions déterminées. On sait qu'il est avantageux et important de gagner du temps toutes les fois qu'une tentation violente s'élève en nous ou qu'une forte émotion nous agite. Cet avantage doit résulter de la connaissance phrénologique qui enseigne la nature des facultés et la cause des sensations et des désirs. La nature de ces facultés innées fait connaître en quoi consiste la loi naturelle dont l'homme ne devrait pas s'écarter pour obéir à sa destination d'être moral et intelligent.

La phrénologie est surtout utile aux personnes dont l'organisation cérébrale présente un développement sensible des penchants, en même temps qu'elles possèdent une bonne proportion des facultés supérieures, et chez lesquelles, par

suite de cette combinaison d'organes, s'établit souvent une lutte entre les sentiments élevés et les dispositions vicieuses. Cette science, en leur apprenant que certaines tendances sont la conséquence d'un grand développement de quelques organes matériels, leur révèle la cause de ces tentations dont leur conscience se trouble et s'alarme : elle les fortifiera contre ces tendances en leur faisant connaître quel ennemi elles ont à combattre. Les personnes religieuses cesseront d'attribuer au mauvais esprit, au démon tentateur leurs mauvaises pensées, leurs inclinations blâmables ; cette lutte si pénible entre la chair et l'esprit, dans laquelle le sentiment du merveilleux faisait intervenir le bon et le mauvais ange, ne sera plus à leurs yeux que l'effet naturel d'un défaut d'équilibre dans leurs facultés, enfin la phrénologie les soutient dans ce combat, en aidant leur intelligence, combinée avec leurs sentiments de justice, de vénération et de bienveillance, à comprendre la nécessité de résister à l'entraînement des penchants.

On sait depuis longtemps que pour écarter les tentations il faut éviter les occasions qui les font naître, et que pour y résister il faut se distraire et porter ses pensées sur d'autres objets. Une occupation quelconque en rapport avec les goûts et la capacité dont on est doué, est le meilleur moyen d'amortir les penchants vicieux. La phrénologie confirme cette observation en démontrant la diversité des facultés qui permet de recourir à l'activité de celles qui sont le plus capables de balancer l'influence des penchants. Ainsi la religion fait triompher des tentations par la crainte d'offenser Dieu ; la philosophie y parvient par le désir d'être juste et par la connaissance des conséquences fâcheuses de toute infraction aux lois morales comme aux lois physiques.

La culture des arts, les travaux de l'intelligence, c'est-à-dire l'activité des facultés perceptives mises en jeu par une

application convenable, soutenue par la persévérance que donne la fermeté, détourne heureusement l'activité des penchans. Rien ne peut mieux aider dans cette direction des facultés, que la connaissance de leur nature.

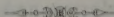
Enfin, dans le monde, elle peut rendre de grands services en donnant les moyens de reconnaître les dispositions d'esprit et de caractère des individus avec lesquels on a des relations nécessaires, et dont il importe de juger promptement la nature bonne ou mauvaise et la capacité intellectuelle présumable. Le voyageur, le militaire, le marin, le chef d'atelier, en général tous ceux que leur profession met en rapport avec des inconnus dont il faut s'accommoder, ou qu'il faut choisir et diriger, trouveront dans la phrénologie les indications qui répondent à leurs convenances.

Comme la diversité des caractères, des dispositions et des aptitudes est très-grande, il est utile d'avoir pour les apprécier un guide plus sûr et plus exact que la physiognomie, seul indice qui permit jusqu'alors de concevoir une idée approximative des caractères. Les indications puisées dans cette étude dont Lavater a poussé si loin les recherches sans pouvoir transmettre à ses lecteurs la sagacité personnelle dont il était doué, sont trop vagues, trop abstraites pour servir à une appréciation fidèle et toujours juste. La physiognomonie est insuffisante pour constater des dispositions qui, sans être dominantes, n'en ont pas moins une grande influence sur le caractère individuel. Ainsi, par exemple, chez un homme dont l'organe de l'estime de soi est très-grand, l'expression habituelle de la physiognomie annoncera bien l'amour-propre, parce que ce sentiment, quand il est dominant, détermine une attitude de corps et de tête, et une disposition des traits du visage, d'après lesquelles on reconnaît à première vue le caractère de l'orgueilleux; mais

cet homme peut avoir d'autres organes très-prononcés, dont l'influence sur l'expression de la physionomie ne se décèle que par des nuances difficiles à saisir et qui modifient imperceptiblement l'expression dominante de l'orgueil ; cet homme, s'il est rusé, querelleur, avare, libertin, privé de conscienciosité, de vénération et de bienveillance, ne pourra être apprécié par la seule physionomie, parce que cette combinaison de facultés, en excès ou en défaut, n'est pas sensiblement indiquée sur un visage dont les traits seraient surtout empreints du sentiment habituel d'un orgueil excessif. La phrénologie fait reconnaître les dispositions naturelles prononcées qui existent en lui, outre l'amour-propre, et elle donne immédiatement la certitude que l'ensemble du caractère d'un tel homme est en rapport nécessaire avec son organisation cérébrale visible et palpable.

On peut donc conclure que la phrénologie est un guide excellent pour se conduire dans le cours de la vie ; soit qu'on s'en fasse l'application et qu'on arrive par elle à cette connaissance de soi-même si anciennement recommandée comme le principe de toute sagesse, soit qu'on s'en serve dans les relations avec les autres hommes. On connaîtra par elle avec qui l'on peut sympathiser soit en amitié, soit en mariage, et de qui il faut s'éloigner ; les ménagements dont on a besoin et ceux qu'on doit avoir pour les autres ; les tendances instinctives dont il faut s'exercer à maîtriser les émotions et les désirs. Elle inspirera une juste indulgence envers ceux à qui une différence d'organisation donne des instincts et des sentiments opposés aux nôtres, et d'ailleurs inoffensifs ; enfin elle apprend à connaître les natures bonnes et celles qui sont mauvaises. La bonté naturelle se montre avec évidence, c'est la plus sûre et la plus active, c'est un bonheur de la rencontrer. La race des hommes naturellement méchants et dangereux est malheu-

reusement assez nombreuse; il est important de pouvoir la reconnaître pour s'en garantir ou pour la dompter. Les organisations mixtes sont le partage du grand nombre; elles produisent ce mélange de bien et de mal, ces inégalités d'intelligence que la société présente le plus ordinairement; la science qui apprend à distinguer ces combinaisons n'est-elle pas éminemment utile et intéressante?



CONCLUSION.

L'intérêt qu'on peut trouver dans l'étude de la phrénologie est justifié par l'évidence de ses principes. Quant à son application, elle est claire et facile en théorie, mais dans la pratique elle exige, comme toute autre science, beaucoup d'attention et de réserve.

Les esprits qui se plaisent à approfondir toute connaissance, trouveront une ample matière à recherches dans l'étude des combinaisons infiniment variées que présente l'organisation du cerveau chez les individus isolés, chez les nations et chez les races distinctes, ainsi que dans l'analyse de toutes les nuances de caractères, de goûts et de dispositions, suivant l'activité, l'exercice et les habitudes. Le moraliste et le médecin, l'instituteur et l'homme politique y trouveront des lumières abondantes et des éclaircissements capables de résoudre bien des questions difficiles.

Les esprits plus superficiels et ceux qui demandent à faire immédiatement usage dans la pratique de ce qu'ils apprennent, pourront aussi se satisfaire, à la condition cepen-

dant de bien s'exercer à reconnaître et à apprécier les différences de conformation, la situation des organes et la proportion de leur développement, de peur de commettre des méprises.

Les ouvrages des fondateurs de la phrénologie et de leurs principaux disciples ont répondu à toutes les objections soulevées contre cette doctrine : nous n'avons reproduit ni ces objections, ni ces réponses, parce que dans notre conviction la science est suffisamment établie en principe et en fait. Est-il prouvé que toute faculté primitive, telle que la phrénologie la définit, est invariablement dépendante d'une partie déterminée du cerveau? C'est ce que cette science affirme et ce qu'il est facile de vérifier.

Les personnes qui voudront s'en assurer y parviendront en se conformant aux indications qui sont données dans cet ouvrage, et, à moins qu'elles soient dépourvues des facultés perceptives qui font reconnaître les formes et les proportions, elles seront bientôt convaincues par l'expérience de la vérité de la phrénologie. Il est en effet des exemples tellement frappants qu'on ne peut se refuser à l'évidence; ainsi un développement considérable de l'organe de l'estime de soi est toujours accompagné de manifestations si sensibles de l'amour-propre, que cette coïncidence ne peut échapper à l'observation; l'organe du langage, dont la forte proportion rend l'orbite des yeux saillant, est si généralement développé chez toutes les personnes dont la loquacité est reconnue, qu'on est bien obligé d'admettre comme cause une conformation toujours accompagnée d'une même disposition; c'est en effet par la faculté du langage, qui donne la mémoire verbale et la facilité d'élocution, que le docteur Gall a commencé la série de ses découvertes; c'est par la multiplicité d'observations de ce genre que les différentes facultés ont été successivement reconnues et localisées dans

le cerveau : il est donc impossible de ne pas admettre ce qui est le résultat d'expériences suivies depuis plus de quarante ans.

Une expérience personnelle de plus de vingt-cinq ans, pendant lesquels j'ai toujours fait usage des principes phrénologiques dans toutes les occasions où il y avait quelque intérêt à en faire l'application, m'a toujours convaincu de leur parfaite exactitude. Rien n'est plus intéressant que de voir se confirmer l'opinion qu'on se fait des dispositions d'une personne d'après son organisation, lorsqu'on l'entend parler ou lorsqu'on la voit agir suivant l'influence de ses facultés innées. Combien de fois, grâce à la phrénologie, j'ai assisté au spectacle curieux de l'impression différente produite par un même fait, sur des caractères dont la différence provenait d'une combinaison particulière de facultés ! J'ai souvent trouvé une distraction amusante à être témoin de ces discussions qui s'élèvent presque sur chaque sujet, et dans lesquelles chacun parle avec conviction, et s'étonne de ne pouvoir faire partager ses sentiments à des auditeurs également convaincus de la justesse de ce qu'ils sentent eux-mêmes. La politique, la littérature et les arts, les questions de morale et de justice même, réunissent rarement en un commun accord les opinions de plusieurs personnes, parce que le hasard rassemble rarement des hommes doués d'une même organisation intellectuelle et morale. Cette étonnante diversité d'opinions, d'humeur et de goûts, dont on est à chaque instant frappé quand on observe le monde, s'explique si naturellement par l'effet de la diversité des organisations !

Résumons le but et le contenu de cet ouvrage.

Il m'a paru que l'étude phrénologique et les observations souvent utiles, toujours pleines d'intérêt, qu'elle met en état de faire, pouvaient être présentées aux gens du monde, de

manière à les engager à s'occuper d'une science si féconde en applications, et qui facilite la recherche des motifs qui déterminent toutes les actions humaines.

La phrénologie est une science positive établie uniquement sur les faits. Plus de quarante ans se sont écoulés depuis que le docteur Gall a publié ses premières découvertes ; l'expérience a confirmé et complété le système phrénologique, et c'est le docteur Spurzheim qui a fixé les bases philosophiques de ce système de la manière la plus satisfaisante, en analysant les tendances primitives des facultés et en déterminant leur nature et leur portée.

La phrénologie s'est propagée par l'évidence des faits sur lesquels elle s'appuie, évidence telle, que les hommes qui l'avaient d'abord combattue parce qu'elle changeait ou renversait les idées reçues et les systèmes enseignés, l'ont adoptée avec une conviction sincère et s'en sont faits les plus zélés propagateurs *. Parmi les plus distingués, nous trouvons le célèbre Broussais et M. G. Combe d'Édimbourg.

Pour contribuer à faciliter la connaissance d'une science que je considère comme la plus essentielle et la plus digne d'intérêt de toutes celles qu'un homme instruit doit étudier, j'ai rassemblé tout ce qui m'a paru nécessaire pour en faire comprendre les principes et les applications.

Des exemples nombreux aideront à distinguer, parmi les diverses conformations individuelles de la tête, le développement particulier des organes et la prédominance de certaines facultés.

Les dessins qui représentent la mimique des facultés actives ont pour but de compléter l'étude phrénologique en montrant le rapport naturel qui existe entre le geste et l'attitude, et le siège de l'organe dont l'activité se manifeste.

* Voir les Notices biographiques.

Je me suis efforcé d'exprimer, avec toute la vérité possible, les actions déterminées par les facultés dominantes quand elles sont actives, aussi faut-il lire avec attention chaque notice pour savoir comment chaque sujet a été conçu, tant au point de vue phrénologique, qu'à celui de l'expression vraie des diverses émotions de l'âme par la physionomie, le geste et l'attitude.

On comprend que j'aurais pu adopter pour le même but, des compositions toutes différentes de celles qui sont gravées; cependant cette latitude s'est trouvée fort restreinte par la nécessité de montrer de la manière la plus apparente la conformation de tête qui résulte du grand développement des différents organes. Ces dessins sont donc encore présentés au lecteur comme des études destinées à montrer diverses configurations de la tête et à multiplier ainsi les exemples nécessaires pour exercer l'œil à saisir les différences de conformation déterminées par la prédominance de certains organes du cerveau.

Les diverses applications de la phrénologie ont été indiquées d'une manière générale, suffisante pour en faire comprendre l'avantage et les résultats.

Enfin j'ai cherché à présenter cette science telle que je la connais, telle que je l'envisage, certain que tous ceux qui l'étudieront trouveront dans cette étude un plaisir en proportion avec l'intérêt puissant nécessairement attaché à la connaissance du plus important secret de la nature.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

C'est un devoir pour quiconque s'occupe d'une science de connaître à qui l'humanité est redevable de sa découverte. De temps en temps apparaît dans le monde un homme de génie qui semble avoir pour mission spéciale de découvrir, dans l'obscurité des profonds et mystérieux secrets de la nature, quelque une des lois par lesquelles le monde physique ou moral est régi.

Est-ce le hasard qui, dans le nombre des hommes doués d'une capacité supérieure, fait que l'un d'eux, par exception et accidentellement, dirige sa puissance instinctive d'observation et de raisonnement sur une des nombreuses combinaisons du monde créé; ou bien est-ce la Providence elle-même qui place le fil dans la main d'un génie prédestiné, et, le guidant dans le dédale des faits qui découlent de toute loi primitive, le conduit à une révélation claire et complète d'un principe jusqu'alors inconnu? Nous l'ignorons tout à fait. L'humanité ne peut savoir d'où lui viennent les biens ou les maux qui se succèdent dans le cours des siècles et tour à tour l'accablent ou la relèvent : un voile épais étendu sur nos têtes intercepte nos regards, et ne permet qu'à l'imagination de percer au delà, sans guide et sans appui.

La religion donne des croyances qui satisfont les sentiments, pourvu que l'intelligence s'abstienne et s'humilie. Certaines personnes pieuses, animées de la plus humble résignation, pensent qu'il faut s'en remettre entièrement à la Providence, qu'elle sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et que toutes les recherches de l'esprit humain ne conduisent qu'à une vaine science. Mais, puisque tout vient de Dieu, cette intelligence avide qui le cherche dans ses œuvres peut-elle être coupable en étudiant ce qui l'environne, en suivant, avec la sagacité et l'esprit observateur qui la caractérisent, la série de faits qui conduit à la connaissance des lois qu'il a plu au Créateur d'établir pour diriger notre espèce, et dont cependant, par un mystère inexplicable, il ne laisse dévoiler les secrets que par des hommes suscités par lui à de longs intervalles? Qui osera dire qu'il est mauvais d'augmenter les connaissances déjà mises à la disposition de l'homme, puisque l'humanité n'a pu sortir de la barbarie où la retenait son ignorance primitive que par le travail et les efforts de son esprit, et surtout par les heureuses découvertes dues à l'intelligence supérieure de quelques hommes, bienfaiteurs du genre humain? Le progrès est évidemment une loi de notre espèce, puisqu'elle n'est pas simplement douée d'instincts précis et déterminés, comme les animaux, mais pourvue de facultés dont la sphère

d'action s'agrandit par l'exercice et par la tradition et l'éducation. Il faut plutôt s'étonner et gémir de la lenteur du progrès. Nous jouissons aujourd'hui des avantages produits par les heureuses et importantes découvertes * qui, depuis cinq siècles seulement, ont successivement amélioré la condition des hommes, en développant l'industrie et en favorisant la liberté et l'égalité : mais combien de générations nées et éteintes, pendant de longs siècles avant ces découvertes, ont été privées de ces avantages dévolus à des générations plus favorisées, et nos prédécesseurs sur le globe n'auraient-ils pas le droit d'accuser la Providence de partialité et d'injustice, s'il était permis de juger l'ordre de l'univers à notre point de vue si obscur et si borné ?

L'humanité marche certainement au gré d'une volonté suprême qui préside aux événements ; soit que, du sein de l'immensité, elle daigne intervenir dans le cours des choses humaines, soit que tout ce qui arrive dans le monde résulte des combinaisons éventuelles de ces lois générales qu'elle a établies dès l'origine de la création.

Dans cette dernière hypothèse, tous leurs effets, prévus sans doute par leur auteur, mais non pas destinés par lui à se réaliser successivement à des époques fixées d'avance, se développent à mesure que les circonstances sont favorables à la combinaison qui doit les produire. Les générations se succèdent sous des conditions diverses, inégales, irrégulières, et plus ou moins favorables et heureuses pour les individus ; mais l'humanité, dans son ensemble, semble s'avancer peu à peu dans une voie meilleure. Si l'avenir renferme encore dans son sein quelques germes bienfaisants destinés à produire un jour de nouveaux perfectionnements, nos descendants arriveront peut-être à un état de civilisation et d'amélioration physique et morale plus voisin de la perfection et du bonheur.

Il est donc juste de signaler à la reconnaissance des générations futures le nom et les titres de ces hommes choisis qui ont rempli leur mission providentielle de bienfaiteurs, ou qui, obéissant aux lois de leur nature supérieure, ont conquis de nouveaux trésors au profit de l'humanité, par les efforts d'une sagacité puissante, assistée par le travail et la persévérance.

La phrénologie peut être considérée comme une des plus importantes découvertes de l'esprit humain. Nous avons rassemblé dans les deux notices biographiques qui suivent les détails destinés à faire connaître les fondateurs de cette science. Le D^r Gall a seul tout le mérite des premières recherches ; il est intéressant de savoir ce qu'il fut et comment il est arrivé à cette connaissance. On verra dans la notice sur le D^r Spurzheim quelle est sa part de travaux et de découvertes, et à quel juste titre les phrénologistes le placent à la tête de la science épurée, agrandie et affermie par l'analyse et la vraie philosophie.

GALL (François-Joseph) est né le 9 mars 1757, à Tiefenbrun, près Pforzheim, dans le grand-duché de Baden. Ses parents, dont il était le sixième enfant, professaient la religion catholique, et le destinaient à l'église ; mais

* Invention de la poudre en 1340.

Invention de l'imprimerie en 1440.

Découverte et application de la force motrice de la vapeur vers la fin du dix-huitième siècle.

ses dispositions naturelles s'y opposèrent : il étudia la médecine et s'établit à Vienne. Dès sa jeunesse, il était porté à l'observation, et il fut frappé de ce fait que chacun de ses frères et sœurs, de ses compagnons de jeu et camarades de classe possédait quelque talent ou disposition particulière qui le distinguait des autres. Ceux-ci se faisaient remarquer par la beauté de leur écriture, ceux-là par leur aptitude aux calculs, et d'autres par la facilité avec laquelle ils apprenaient l'histoire naturelle ou les langues. Les compositions des uns brillaient par leur élégance, tandis que le style des autres était roide et sec ; quelques-uns enfin avaient un raisonnement serré et présentaient leurs arguments avec une logique entraînant. Leurs dispositions étaient également différentes, et cette diversité paraissait aussi déterminer la direction de leurs goûts. Beaucoup manifestaient de la capacité pour des occupations qui ne leur étaient pas enseignées : ils s'amusaient à sculpter des figures en bois ou à dessiner sur leurs cahiers ; quelques-uns consacraient leurs loisirs à la culture d'un jardin, tandis que leurs camarades se livraient à des jeux bruyants, parcouraient les bois pour cueillir des fleurs, dénicher des oiseaux ou pour attraper des papillons ; chacun montrait aussi un caractère qui lui était propre, et Gall n'observa jamais que celui qui pendant l'année s'était montré égoïste ou méchant devint l'année suivante un bon et fidèle ami.

Les écoliers contre lesquels Gall avait le plus de peine à lutter étaient ceux qui apprenaient par cœur avec une grande facilité : souvent ils lui enlevaient aux répétitions les places qu'il avait obtenues par le mérite de ses compositions originales.

Quelques années après, ayant changé de résidence, il se retrouva avec des individus doués d'une grande aptitude à répéter ce qu'ils apprenaient. Il reconnut alors qu'ils avaient les yeux saillants et se ressouvint que ses rivaux dans la première école étaient remarquables par la même conformation.

A son entrée à l'Université, il fixa de suite son attention sur les élèves qui avaient cette conformation d'yeux, et il trouva qu'ils excellaient à apprendre par cœur, à répéter correctement, quoique beaucoup d'entre eux ne se distinguassent nullement par une capacité étendue. Cette observation fut également constatée par les autres étudiants. Dès cette époque, Gall conçut la pensée que cette coïncidence ne devait pas être simplement accidentelle, et il présuma qu'il pouvait se trouver un rapport naturel et important entre la faculté et le signe extérieur qu'il avait observé. Après avoir beaucoup réfléchi, il conclut que, si la mémoire des mots était indiquée par un signe extérieur, il en devait être de même des autres facultés de l'intelligence. Dès ce moment, tous les individus qui se faisaient remarquer par quelque faculté prononcée devinrent les objets de son attention et de ses recherches. Par degrés, il crut avoir trouvé les signes extérieurs qui indiquaient des dispositions décidées pour la peinture, la musique et les arts mécaniques. Ayant fait la connaissance de quelques personnes d'un caractère déterminé, il observa qu'une certaine portion de leur tête était très-développée. Ce fait lui suggéra l'idée de rechercher aussi sur la tête les

signes des sentiments moraux. En faisant ces observations, il n'attribua jamais à la conformation du crâne la cause des différents talents, ainsi qu'on l'a dit fausement; mais uniquement au cerveau, comme siège des facultés.

Dans le cours de ses recherches à l'appui du principe nouveau qu'il venait de découvrir, il rencontra d'immenses difficultés. Jusqu'alors il avait ignoré les opinions des physiologistes sur le cerveau, et celles des métaphysiciens sur les facultés de l'âme et de l'esprit : il s'était contenté d'observer la nature. Mais lorsqu'il commença à étendre ses connaissances par la lecture des livres, il fut frappé du désordre extraordinaire des opinions dominantes : un moment il douta de l'exactitude de ses observations. Les sentiments moraux, du consentement presque général, étaient placés dans les viscères thoraciques et abdominaux; et tandis que Pythagore, Platon, Galien, Haller et quelques autres physiologistes mettaient l'âme sentante ou les facultés intellectuelles dans le cerveau, Aristote lui donnait pour siège le cœur, Vanhelmont l'estomac, Descartes et ses disciples la glande pinéale, Drelincourt et autres le cervelet.

Il observa également qu'un grand nombre de philosophes et de physiologistes affirmaient que tous les hommes naissaient avec des facultés égales, et que les différences qu'ils présentaient étaient dues à leur éducation ou aux circonstances accidentelles dans lesquelles ils étaient placés.

Si toutes les différences étaient, en effet, purement accidentelles, il en eût conclu qu'il ne pouvait exister de signes naturels des facultés, et conséquemment que le projet d'apprendre par l'observation à distinguer les fonctions des différentes parties du cerveau était illusoire. Il triompha de cette difficulté par la réflexion que ses frères, sœurs et condisciples avaient presque reçu la même éducation, et que cependant il avait bien observé chacun d'eux montrant un caractère distinct, sur lequel les circonstances paraissaient n'avoir qu'une influence limitée. Il observa aussi dans plusieurs cas que des enfants dont l'éducation était dirigée avec le plus grand soin, malgré tous les efforts de leurs maîtres, restaient en arrière de leurs camarades dans tout le cours des études. « Souvent, dit le Dr Gall, nous étions accusés » de manquer de volonté et de zèle : mais beaucoup de nous ne pouvions, » avec le plus vif désir et les efforts les plus obstinés, atteindre même la » médiocrité dans quelques parties des études; tandis que, sur d'autres » points, plusieurs d'entre nous surpassaient leurs condisciples sans effort, » et presque sans s'en apercevoir eux-mêmes.

» En réalité, nos maîtres ne paraissaient pas avoir une grande confiance » dans le système qui enseignait l'égalité des facultés intellectuelles, car ils » se croyaient en droit d'exiger plus de celui-ci et moins de celui-là. Ils parlaient souvent des dons naturels et des dons de Dieu, et nous consolaient » avec les paroles de l'Évangile, en nous assurant que chacun de nous » n'aurait de compte à rendre qu'en proportion des talents qu'il avait reçus. »

Convaincu par ces faits qu'il y a une différence naturelle et constitutionnelle de talents et de dispositions, il rencontra dans les livres un autre obstacle pour déterminer les signes extérieurs des facultés de l'esprit. Ainsi,

au lieu des facultés pour les langues, la peinture, la musique et les arts mécaniques, correspondant aux divers talents naturels qu'il avait remarqués dans ses condisciples, les métaphysiciens ne parlaient que des facultés générales, telles que la perception, la mémoire, l'imagination et le jugement; et lorsqu'il s'efforçait de découvrir des signes extérieurs sur la tête, en rapport avec ces facultés générales, ou de déterminer l'exactitude des doctrines physiologiques enseignées par les auteurs les plus accrédités, relativement au siège de l'esprit, il ne trouvait que des perplexités sans fin et des difficultés insurmontables.

Gall se décida donc à abandonner toute théorie, toute opinion préconçue, il se livra entièrement à l'observation de la nature. Il visita les prisons, les écoles, les cours, les collèges et les palais de justice : partout où il entendait parler d'un homme remarquable, à quelque titre que ce fût, par des qualités ou par des défauts, il observait et étudiait le développement de sa tête. Cette étude le conduisit peu à peu à la conviction que les facultés de l'esprit sont indiquées par des configurations particulières de la tête.

La marche progressive de Gall dans ses découvertes mérite une attention particulière. Il ne disséqua pas d'abord le cerveau, comme un grand nombre d'anatomistes l'avaient fait avant lui, prétendant ainsi découvrir le siège des facultés mentales. Il ne partagea pas, comme d'autres l'avaient déjà fait, le crâne en divers compartiments, assignant ensuite une faculté à chacune de ces divisions, d'après leur imagination. Sa manière de procéder fut toute différente : il commença par observer le rapport entre les talents, les dispositions et les formes particulières de la tête; il établit ensuite, par l'enlèvement du crâne, que la figure et la forme du cerveau sont indiquées par ces configurations extérieures.

Pour ses recherches, Gall dépensa beaucoup d'argent et de temps; il se fit une collection nombreuse de crânes d'hommes et d'animaux, de têtes moulées en plâtre de personnages connus par quelque faculté ou par quelque talent très-prononcé, de préparations en cire et de portraits. Pour subvenir à ces frais, il était obligé de s'adonner avec assiduité à l'exercice de la médecine; et, d'autre part, pour pouvoir se livrer à ses études, il était obligé de retrancher tant qu'il pouvait du temps destiné à ses malades. L'activité de son esprit suffit à ses travaux; et, étant enfin parvenu à réunir les éléments d'un système assez avancé pour mériter d'être présenté à l'attention publique, il fit, pour la première fois, à Vienne, en 1796, des cours particuliers sur sa doctrine : ils furent très-suivis; les élèves accouraient de toutes parts pour l'entendre, avides de recueillir de nouvelles idées sur la structure et les fonctions du cerveau, et de connaître une nouvelle philosophie des facultés. Parmi ses auditeurs, le plus distingué a été Spurzheim, qui assista pour la première fois aux leçons de Gall en 1800, et devint plus tard son collaborateur. Gall professait à Vienne depuis cinq ans, lorsque, le 9 janvier 1802, le gouvernement autrichien ordonna la cessation de ses cours, sous prétexte que ses doctrines étaient dangereuses et contraires à la religion. Gall, contrarié et fatigué de la persécution sourde qu'il endurait, quitta Vienne au commencement de l'année 1805, et, pendant deux ans et

demi, accompagné par Spurzheim, il parcourut le nord de l'Europe. Ils poursuivaient en commun leurs recherches sur l'anatomie et la physiologie du cerveau et du système nerveux, recueillant des observations, visitant les établissements publics, les prisons, et répandant leurs opinions au moyen de cours publics dans les différentes villes de leur passage.

Ils arrivèrent à Paris en octobre 1807. Gall ne tarda pas à ouvrir des cours sur sa doctrine, et les publications périodiques du temps l'attaquèrent ou la défendirent avec toute l'ardeur d'une polémique excitée par l'importance et la nouveauté du sujet. En 1808, Gall et Spurzheim présentèrent à l'Institut un mémoire intitulé : *Recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier*. En 1809 commença la publication du grand ouvrage in-folio en quatre volumes avec un atlas de cent planches. Le premier volume et une partie du deuxième sont le produit du travail en commun de Gall et de Spurzheim; Gall seul a terminé l'ouvrage en 1819. Ils se séparèrent en 1813, et chacun continua de son côté à poursuivre ses recherches et ses travaux. Gall s'était fixé à Paris; il exerçait la médecine, et se créa une position honorable et indépendante. Sous la restauration, pendant le ministère Decazes, le gouvernement lui accorda une indemnité pour des cours publics qu'il fit aux élèves en médecine. En même temps il fit prendre vingt exemplaires de son grand ouvrage pour les bibliothèques publiques.

Au mois de mars 1828, à la fin d'une de ses leçons à l'Athénée royal, le Dr Gall fut atteint d'une attaque de paralysie dont il ne se rétablit jamais entièrement, et aux suites de laquelle il succomba le 22 août suivant, dans sa soixante-douzième année.

SPURZHEIM (Jean-Gaspard) est né le 31 décembre 1776, à Longvick, village à sept milles de Trèves. Ses parents étaient fermiers de la riche abbaye de Saint-Maximin de Trèves. Il fut élevé à l'Université de cette ville. On le destinait à l'état ecclésiastique; mais, en 1799, quand les Français envahirent cette partie de l'Allemagne, il alla à Vienne pour étudier la médecine. Les cours du docteur Gall attiraient alors l'attention publique : il y assista en 1800, et, dès ce moment, il comprit l'importance de ce nouveau système et résolut d'y consacrer ses études. Doué d'un esprit observateur, et porté par sa nature intellectuelle à rechercher les faits et la vérité, il se sentit attiré vers un système dans lequel les faits servaient uniquement de base au raisonnement philosophique. Le docteur Gall apprécia ces qualités éminentes, et l'accueillit comme collaborateur en 1804; il lui confia les recherches anatomiques. Ils quittèrent Vienne ensemble en 1805, le 5 mars; et, au moment du départ, Gall lui disait : « *Il faut que nous revenions l'un et l'autre avec honneur, vous comme anatomiste, et moi comme physiologiste.* » Ce fut Spurzheim qui fit la dissection du cerveau dans tous les cours que Gall ouvrit dans les différentes villes d'Allemagne, pendant leur voyage; il prenait note des faits et recueillait les observations.

Nous avons indiqué, dans la notice sur le Dr Gall, quelle part il prit à ses travaux et à ses publications jusqu'en 1813.

A cette époque Spurzheim se sépara de Gall et alla se faire recevoir doc-

teur à Vienne. Après quelques mois de séjour dans cette ville, il partit pour l'Angleterre et arriva à Londres au mois de mars 1814.

Le moment n'était pas favorable : l'Angleterre se ressentait des calamités d'une longue guerre ; et les esprits, peu disposés à s'intéresser aux nouveautés scientifiques, étaient généralement prévenus contre tout ce qui venait de l'Allemagne. Le souvenir des jongleries de Mesmer inspirait une grande défiance. Le Dr Spurzheim débuta par des démonstrations anatomiques du cerveau, à la Société Médico-Chirurgicale. La nouveauté, ainsi que l'évidence de ses découvertes, surprit et convainquit l'auditoire, composé de juges compétents. Cependant le premier cours qu'il ouvrit ensuite ne fut suivi que par quarante assistants ; le second n'attira pas un plus nombreux auditoire.

De Londres, le Dr Spurzheim se rendit à Bath, à Bristol, à Cork et à Dublin : il fut bien reçu dans ces villes et ses cours y eurent du succès.

En 1815, un ouvrage périodique très-accrédité, la Revue d'Édimbourg, publia un article dans lequel Gall et Spurzheim étaient injuriés et maltraités avec une grande violence. Il est intéressant de comparer le langage de ce journal à cette époque avec celui qu'il adopta plus tard, par un changement graduel dans ses opinions. Dans le numéro de juin 1815, on lisait cette sentence rigoureuse :

« Nous considérons l'ensemble des doctrines enseignées par ces deux modernes péricratéiciens (Drs Gall et Spurzheim) en anatomie, en physiologie et en physiognomonie, comme étant d'un bout à l'autre un échantillon de la plus impudente charlatanerie.... C'est un assemblage d'absurdités, sans vérité, sans liaison, sans consistance, une rapsodie incohérente, qui ne peut avoir été présentée au public, sous le prétexte de l'instruire, que par une folie absolue jointe à une ignorance grossière, ou par une effronterie incomparable, etc. »

Le Dr Spurzheim s'était proposé de visiter l'Écosse ; cet article le décida. Il se procura une seule lettre d'introduction pour cette ville, et ce fut pour l'auteur présumé de l'article injurieux (le Dr Gordon). Il alla le voir et obtint la permission de disséquer un cerveau en sa présence. Ce docteur Gordon était lui-même professeur d'anatomie, et la dissection eut lieu dans la salle où il faisait ses cours. Elle était remplie d'autant de monde qu'elle en pouvait contenir. Le Dr Spurzheim fit la démonstration du cerveau. Un passage réservé entre les bancs lui permettait de soumettre à la ronde à chaque spectateur le résultat de son procédé de dissection et la véritable structure fibreuse du cerveau. La Revue d'Édimbourg à la main, il en réfuta toutes les assertions par l'évidence des faits. Ce jour-là cinq cents témoins assistèrent à une épreuve victorieuse. Pendant cette séance, qui dura cinq heures, il fut fréquemment interrompu d'une manière captieuse par un antagoniste aigri et mécontent ; mais sa contenance calme et son air de candeur persuasive lui conquirent le respect et l'attention impartiale de son auditoire.

Après ce succès, le Dr Spurzheim ouvrit un cours. La phrénologie devint le sujet des discussions publiques ou privées les plus animées. Il séjourna sept mois à Édimbourg, et retourna faire des cours à Londres, où il publia

en anglais plusieurs ouvrages et une réponse à ses adversaires des revues périodiques.

En juillet 1817, il retourna à Paris avec l'intention de s'y fixer, et il s'y maria en 1818.

Avant son voyage en Angleterre, le Dr Spurzheim était reçu comme ami dans ma famille : il eut occasion d'apprécier les qualités, l'esprit et le caractère de ma mère; et, à son retour, l'estime réciproque qui les animait, et qui s'était fortifiée par des relations de correspondance pendant les trois années que le Dr Spurzheim avait consacrées à ses excursions dans la Grande-Bretagne, les engagea à s'unir. J'étais alors âgé de dix-sept ans. Depuis cette époque jusqu'au moment où une mort prématurée le surprit au milieu de ses travaux, une intimité, fondée, de ma part, sur la reconnaissance, le respect et le plus tendre attachement, de la sienne, sur une bienveillance affectueuse, a toujours existé entre nous. J'ai eu le bonheur de connaître dans la vie privée un homme aussi éminent par sa haute capacité que distingué par les qualités morales : une parfaite sérénité d'âme, une indulgence bienveillante, une humeur égale, toujours douce, souvent disposée à la gaieté, une constante aménité; tels étaient les traits habituels de son caractère. Jamais je ne l'ai vu se démentir. Il y joignait la dignité du langage et du maintien, la fermeté des convictions, et une indépendance raisonnée qui laissait aux autres toute la liberté qu'il réclamait pour lui-même. Je l'ai vu livré aux préoccupations scientifiques les plus absorbantes. Les luttes qu'il avait à soutenir, dans la difficile et pénible mission de répandre une nouvelle doctrine, excitaient son zèle, sans troubler l'empire qu'il avait sur lui-même, quoiqu'il fût très-sensible à la mauvaise foi et à l'injustice. Un travail assidu employait tous ses moments. Un dévouement absolu à la science qu'il s'efforçait de perfectionner était son unique mobile, et jamais aucune vue intéressée n'a balancé dans son esprit l'importance de ses recherches plus satisfaisantes que lucratives. Cependant il était sans fortune, et ses amis le pressaient souvent de se livrer avec plus d'assiduité à la pratique de la médecine. Son désintéressement égalait son amour exclusif pour l'étude à laquelle il s'était consacré. En 1824, le gouvernement défendit qu'aucun cours public eût lieu sans une autorisation spéciale. — M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, alors ministre des cultes et de l'instruction publique, refusa l'autorisation pour les cours de phrénologie. Le docteur Spurzheim ne put supporter les restrictions imposées à son désir d'en répandre la connaissance, et, au mois de mars 1825, il retourna en Angleterre pour satisfaire ce désir.

Depuis sa dernière visite, en 1815, un changement favorable s'était opéré. L'opinion publique n'était plus indifférente ou disposée à tourner la science phrénologique en ridicule; et la presse périodique, modifiée par son influence, se montra pleine d'égards et de bonnes dispositions. Voici comment s'exprimait la Revue Médico-Chirurgicale (un des meilleurs journaux de médecine en Europe), en rendant compte des leçons du Dr Spurzheim :

« Nous n'avons jamais assisté aux leçons d'un professeur dont le langage » fût aussi empreint de candeur et de vérité. Nous déclarons que nous

» *sommes parfaitement satisfaits*, et nous sommes persuadés que notre opinion sera partagée par tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre. »

Pendant les années 1825 et 1826, il composa et publia plusieurs ouvrages en anglais *. Il visita Cambridge, et fut reçu dans ce séjour des sciences exactes avec des honneurs rarement accordés auparavant. On lui donna la permission de faire un cours dans la salle de botanique de l'Université, faveur qui n'avait jamais été concédée précédemment qu'aux membres de l'établissement. Il se rendit ensuite à Bath et à Bristol. Les directeurs de « *Litterary Institutions* » déclarèrent que, depuis l'ouverture de cet établissement, aucun professeur n'avait attiré un auditoire aussi nombreux. Cette même année, 1827, il fixa sa résidence à Londres. Il fit un cours dans la vaste salle de « *London Institution*, » et ses leçons excitèrent un tel intérêt, que les corridors et les passages étaient remplis d'assistants. Il recevait chez lui des visiteurs auxquels il montrait sa vaste et précieuse collection; il répondait à toutes les objections, et à certains jours fixes il faisait des démonstrations pratiques et des applications des principes phrénologiques à ses auditeurs. Dans le cours de ses visites dans les différentes villes, il poursuivait ses recherches et profitait de toutes les occasions de multiplier ses observations. A Hull, il visita la *maison de travail* (work house). Cet établissement renferme des vieillards, des aliénés, des idiots et des enfants illégitimes délaissés. Parmi ces derniers, le Dr Spurzheim en choisit deux, un jeune garçon et une fille, à cause de la différence extraordinaire de leur organisation cérébrale. Le premier, doué d'un beau développement de la région frontale et sincipitale, fut désigné par lui comme présentant un type remarquable de nature noble; l'autre, au contraire, était tout à fait mal organisée: les régions inférieure et postérieure de la tête avaient une prédominance considérable sur la partie frontale et supérieure; le cervelet présentait un développement peu commun. Le Dr Spurzheim déclara que cette enfant devait être soigneusement surveillée. Le médecin de l'établissement dit qu'en effet cette fille, âgée de cinq ans seulement, manifestait déjà des instincts de libertinage: sa mère était une prostituée grossière et dépravée, et l'homme réputé son père était également vil et immoral; exemple frappant et déplorable, suivant le Dr Spurzheim, de l'influence de la propagation.

Il visita également l'hospice de « *Charity Hall*, » qui contient environ quatre cents individus, hommes, femmes ou enfants; il remarqua deux hommes, dont l'un avait l'organe de la gaieté très-prononcé, et qui, malgré ses hailons, portait sur son visage l'empreinte d'une intarissable gaieté; l'autre avait l'organe de la merveilleosité très-large, les sentiments bien développés, et ne parlait que de religion: on le voyait toujours la Bible à la main et

* Phrenology in connexion with the study of Physiognomy.

Phrenology, or the doctrine of mental Phenomena.

Philosophical principles of Phrenology.

Philosophical Catechism of the natural laws of man.

Anatomy of the brain, with a general view of the nervous system.

Outlines of Phrenology.

Elementary Principles of Education.

s'appliquant à en interpréter le sens. Deux jeunes garçons, frères, attirèrent son attention : ils avaient tous deux la région des penchants prédominante, la fermeté, la combativité et la destructivité surtout, extrêmement très-large. Il leur demanda quel état ils désiraient choisir ; chacun répondit : celui de boucher ; et, interrogés sur le motif de ce choix, ils répondirent *qu'ils aimaient tuer*.

Le Dr Spurzheim, accompagné de plusieurs médecins attachés à l'établissement, visita le Refuge des aliénés, et, parmi un grand nombre d'individus dont l'organisation était vicieuse ou imparfaite, il remarqua une vieille femme chez qui l'organe de la merveilleosité était très-large : elle s'imaginait être sans cesse tourmentée par des démons logés dans sa tête ; elle dit que non-seulement elle les sentait, mais encore qu'elle les voyait souvent lorsqu'ils s'élançaient de sa tête, et elle supplia qu'on voulût bien l'exorciser. Un autre malade présentait un cas particulier plein d'intérêt. Il avait été patron d'un petit sloop et avait à bord un fils qu'il aimait tendrement, et qui, en jouant sur le pont, tomba dans la mer. Tout fut tenté pour le sauver, mais inutilement. Alors, voulant au moins retrouver le corps, il suivit jusqu'à une grande distance le courant du reflux, et, arrivé à l'endroit où la marée l'avait emporté, il vit quelques hommes cherchant à le saisir avec des grappins de fer : cette circonstance affecta tellement ses sentiments (il avait les organes de la philogéniture, de l'attachement ou affectionnité et de la bieuveillance très-larges) qu'il se jeta à l'eau tout habillé et parvint à en retirer son enfant : ce n'était plus, hélas ! qu'un cadavre froid et couvert de vase. Il le porta sur le rivage et essuya le visage de son pauvre enfant. La violence de sa douleur le fit tomber sans connaissance, et quand on le ranima, il avait perdu la raison. Ce qui est remarquable, par rapport à la phrénologie, c'est qu'il se plaignait d'une vive douleur à la partie postérieure du cerveau où est situé l'organe de la philogéniture. On fit usage, pour son traitement, d'applications locales, et il était en voie de guérison.

Le dernier établissement visité par ce grand observateur de l'espèce humaine fut la prison de ville (town-gaol). En entrant, son regard parcourut rapidement les prisonniers réunis en grand nombre, et s'arrêta sur deux ou trois individus, qu'il examina, et dont il saisit à l'instant les traits particuliers de caractère. La facilité rapide avec laquelle il fit cet examen était surprenante. Quand la chevelure était épaisse, il passait la main sur les régions de la tête, et ses conclusions étaient d'une exactitude admirable. L'un de ces prisonniers était un fourbe signalé (notorious swindler) : ses organes intellectuels étaient bien développés ; mais, depuis l'organe de la vénération jusqu'à celui de l'estime de soi, on remarquait une singulière absence de cerveau : il semblait qu'on avait retranché une portion de la tête. La partie inférieure était fort large, surtout vers la secrétivité et l'acquisivité. Le Dr Spurzheim dit de cet homme : « Vous ne pouvez ajouter foi à rien de ce qu'il dit. » Le porte-clefs répondit, avec une expression de surprise, qu'en effet, il n'avait jamais connu un plus grand menteur ; qu'il lui avait raconté, en moins de vingt-quatre heures, une infinie quantité de

mensonges; et que son intention était bien de demander au docteur ce qu'il en pensait.

Un autre prisonnier lui fut indiqué par un magistrat présent à la visite, comme pouvant tromper tout le monde par son extérieur et par son maintien, et qui cependant était un voleur insigne. Le Dr Spurzheim lui trouva un large développement de l'imitation, de la secrétivité, de la fermeté et de l'estime de soi. Cette combinaison de facultés lui fit faire la remarque que cet homme devait toujours être un meneur, un chef de bande, parce que les individus ainsi conformés ne consentaient à aucune subordination. Il en était réellement ainsi : cet homme avait toujours été à la tête de tous les complots de malfaiteurs; il était connu pour un déterminé voleur de moultions, et on allait le juger comme prévenu d'en avoir volé ou tué au moins deux cents. Les organes de la conscienciosité et de la circonspection étaient fort déprimés.

Enfin le dernier individu examiné fut un jeune garçon qui avait exprimé le désir d'avoir eu l'occasion de commettre un grand nombre de vols, afin qu'après plusieurs années, pris et condamné et au moment d'être pendu, il pût entendre, du sein de la foule rassemblée au-dessous de la plate-forme, s'élever des cris d'étonnement : Le voilà, ce fameux ! etc. — L'amour de l'approbation, la secrétivité et l'imitation étaient extrêmement larges, et les organes des sentiments moraux tout à fait defectueux. S'il n'eût été arrêté dans sa carrière, il eût certainement continué à se livrer au vol; mais, dit le docteur d'après son organisation, il serait toujours resté au second rang parmi ses compagnons de crime, parce que les organes de la fermeté et de l'estime de soi étaient faibles*.

De Hull le Dr Spurzheim se rendit à Edimbourg en janvier 1828. Depuis son dernier séjour dans cette ville en 1817, un changement étonnant s'était opéré en faveur de la phrénologie. Dès le commencement de l'année 1820, une société phrénologique s'était formée par les soins de M. George Combe, et bientôt elle avait compté parmi ses membres plusieurs des plus savants et des plus éminents personnages d'Edimbourg. Cette société a sans doute fait plus pour la phrénologie qu'aucune autre; elle a publié depuis 1824 un journal destiné à recueillir des observations phrénologiques et des articles sur les diverses applications de cette science. La *Revue d'Edimbourg* même, dont nous avons cité des passages violents et injurieux, avait changé d'attitude; elle avait adopté les découvertes qu'elle s'était d'abord efforcée de vouer au ridicule, mais en admettant, dans ses articles sur le système nerveux, les principes émis par Gall et Spurzheim, et en cédant à l'évidence de la vérité, elle s'abstenait de nommer ceux à qui la science était redevable de ce progrès!

Le Dr Spurzheim fit successivement plusieurs cours, ainsi que des démonstrations anatomiques du cerveau pour les étudiants en médecine. Le résultat de ces leçons fut de répandre la conviction parmi ses nombreux auditeurs. Son mérite et son caractère furent appréciés à leur véritable va-

* Ces faits sont extraits d'une lettre adressée à l'éditeur du *Journal phrénologique d'Edimbourg*, par J.-L. Levison, qui assistait aux visites du Dr Spurzheim dans les hospices et dans la prison de Hull.

leur, et ceux qui y assistèrent firent justice des odieuses interprétations longtemps propagées par la presse périodique.

Nous empruntons au journal phrénologique quelques détails sur une visite faite à (*Lunatic Asylum*) l'Asile des Aliénés et à l'hôpital des Enfants des Pauvres par le Dr Spurzheim accompagné du Dr Combe, du Dr Hunter, du médecin de l'établissement et de plusieurs autres personnes.

« Le Dr Hunter et quelques-uns des assistants qui n'étaient pas phrénologistes s'attendaient à ce que le Dr Spurzheim pourrait, d'après l'examen des têtes des individus malades, déterminer précisément le genre d'aliénation dont chacun était affecté; mais celui-ci déclara que la Phrénologie ne pouvait, *a priori*, déterminer la nature de la maladie, mais que si on la lui faisait connaître, il trouverait que l'organisation cérébrale, en rapport avec les facultés dérangées, était en général largement développée. Après cette explication, on lui indiqua plusieurs malades, et l'on eut occasion de s'assurer qu'en effet il y avait toujours un grand développement des organes, dont chaque cas particulier de folie présentait la faculté comme très-active et très-excitée. Une femme avait des visions de spectres et de fantômes : l'organe de la merveilleosité était fort large. Le Dr Spurzheim lui demanda si elle ressentait des maux de tête, et sur sa réponse affirmative, il la pria de mettre sa main sur la partie de sa tête où elle éprouvait de la douleur, ce qu'elle fit en la posant précisément à l'endroit où est situé l'organe en question. Elle avait en outre la circonspection très-prononcée et l'organe de la gaieté petit; ses sensations dominantes étaient empreintes d'inquiétude et d'anxiété.

« Un autre malade avait plusieurs fois tenté de se détruire. Le Dr Spurzheim fit la remarque que chez tous ceux qui manifestaient cette tendance, quelle que fût d'ailleurs la conformation de leur cerveau, on avait invariablement trouvé l'organe de l'espérance faible : l'examen du malade confirma cette observation. »

Après avoir terminé ses cours à Édimbourg, le Dr Spurzheim se rendit successivement à Glasgow, à Derby, Nottingham, Sheffield, Wakefield, Leeds, Manchester, Liverpool, et professa dans chacune de ces villes; il visitait aussi les prisons et les hôpitaux, montrant toujours la même sagacité dans l'appréciation des individus.

Au commencement de 1830, une rude et douloureuse épreuve interrompit ses travaux. Après une longue maladie, madame Spurzheim succomba à peine âgée de quarante-six ans. Cette perte irréparable le livra à une profonde douleur : son attachement pour elle était le résultat d'une sympathie parfaite dans les caractères; il avait trouvé en elle un dévouement absolu, un esprit capable de le comprendre, de l'assister dans ses travaux, et des talents qu'elle consacra à multiplier les dessins excellents dont il fit usage pour ses ouvrages et pour ses cours.

Il quitta Londres immédiatement après cet événement, renonçant à l'établissement qu'il y avait formé, et revint à Paris, où désormais il se proposait de résider. Il venait y chercher des consolations auprès d'une sœur de sa femme et parmi d'anciens amis. L'activité de son esprit surmonta l'ac-

cablement de son âme, et il reprit ses travaux avec l'intention de se livrer plus entièrement encore au développement de la science à laquelle il vouait son existence. Sur une invitation de la Société phrénologique de Dublin, il se rendit dans cette ville et y fit un cours dont le compte-rendu, inséré dans le *Dublin's Evening Mail*, constate que l'auditoire était composé de plus de deux cents personnes des deux sexes, appartenant à la classe la plus distinguée et la plus respectable de la Société, « plusieurs dignitaires, des ministres du culte, les plus savants membres des professions scientifiques, les hommes les plus remarquables par leurs travaux en littérature ou dans les sciences exactes. Cette réunion formait l'auditoire le plus attentif et le plus satisfait que nous ayons encore vu en Irlande; et en constatant ce fait nous pensons faire le meilleur panégyrique du sujet de ces leçons et de la manière dont elles sont faites. » — Le *Journal Star of Brunswick*, jusqu'alors hostile, se rétracta. Dans un article sur ce cours, ainsi que sur un autre cours fait à l'École de médecine, sur la demande des professeurs, il déclara « qu'après l'évidence qui résultait des leçons de l'illustre professeur de phrénologie il n'hésitait pas à considérer cette science comme parfaitement établie. »

Le Dr Spurzheim acheva l'année 1830 en visitant Belfast et Liverpool. En janvier et février 1831, il professa aussi de nouveau à Bath et à Derby, et revint à Dublin au mois d'avril. Après ces excursions et ces cours nombreux, toujours accueillis avec empressement et professés avec un succès complet, il retourna en France. Une société phrénologique s'était formée à Paris le 14 janvier 1831; elle comptait cent dix membres, dont soixante étaient médecins.

Le Dr Spurzheim poursuivait ses travaux et préparait les matériaux de nouvelles publications. Pendant ce temps, la correspondance qu'il entretenait avec ses amis en Angleterre lui suggéra l'idée de faire un voyage en Amérique : on l'assurait qu'il serait bien accueilli dans ce pays, où la phrénologie s'était propagée, puisque des sociétés étaient déjà formées à Philadelphie et à Washington, et que le Dr Caldwell y avait fait des cours sur cette science; mais elle était peu répandue, et la plupart de ceux qui en avaient entendu parler n'en avaient que des notions vagues ou erronées. On désirait donc sa présence pour détruire l'effet des préventions entretenues par les revues étrangères, pour rallier les hommes instruits qui jusqu'alors avaient hésité à l'adopter, et pour éclairer ceux qui s'étaient trop laissés influencer par les critiques et les attaques de ces revues périodiques dont les décisions étaient admises sans examen et sans réserve. A ces considérations se joignit le désir de connaître le caractère et le génie de la nation américaine, de visiter les tribus d'Indiens, et d'observer la condition physique et morale des esclaves dans les États du Sud. Le Dr Spurzheim se décida à consacrer deux ou trois années à ces projets, se proposant de revenir achever sa carrière à Paris, son séjour de prédilection. Son caractère indépendant lui faisait préférer cette ville où tout se trouve réuni pour faciliter les travaux de l'esprit, les études scientifiques et les observations de tout genre, où chacun pense et agit librement, où les relations sociales aussi franches que douces et faciles sont exemptes de ce contrôle exercé

dans les autres capitales par le pédantisme étroit, par le puritanisme intolérant, et par ces exigences de parti ou de croyance religieuse qui imposent une sujétion intolérable à ces esprits élevés, dont l'indépendance dans les opinions et dans la vie privée est le premier besoin.

Je l'accompagnai au Havre, où il s'embarqua le 20 juin 1832. Un grand nombre d'émigrants allemands se trouvaient à bord du même navire. Pendant la traversée, qui fut assez longue, beaucoup tombèrent malades; il donna ses soins avec succès à ces pauvres gens, heureux de trouver l'assistance d'un médecin qui parlait leur langue et s'intéressait à eux.

Le Dr Spurzheim arriva le 4 août à New-York; il se rendit à Boston le 20. Dans cet intervalle, il s'était arrêté à New-Haven et à Harsford, dont il avait visité les collèges, les prisons et les hospices.

La notice biographique publiée à Boston par M. Nahum-Capen, en tête d'une réimpression de l'ouvrage du Dr Spurzheim, *Phrenology in connexion with the study of physiognomy*, et dont la troisième édition est de 1836, m'a déjà fourni la plupart des détails précédemment insérés dans celle-ci. Ceux qui suivent en sont également extraits; et comme ils sont dus à des témoins oculaires existants à cette époque, leur authenticité est également certaine; ils me semblent faits pour intéresser ceux qui aiment à suivre les pas d'un homme aussi remarquable que le fut le Dr Spurzheim. On verra quelle impression ses leçons, ses visites aux établissements publics, son caractère, ses manières et son langage produisirent sur l'opinion publique, et comment en si peu de temps il s'était assuré l'estime et la sympathie générales. Qu'il me soit permis d'en recueillir ici les témoignages en compensation du souvenir douloureux de sa fin prématurée. G. Combe, dans son *Traité complet de phrénologie*, déclare lui être redevable du plus grand bienfait qu'un homme puisse recevoir d'un autre homme, c'est-à-dire la connaissance de la vraie philosophie de l'esprit humain. Je suis lié par la même obligation envers le Dr Spurzheim, et de plus le souvenir des années de ma jeunesse pendant lesquelles j'ai eu tant d'occasions d'apprécier et d'aimer comme homme celui que d'autres élèvent si haut comme philosophe, ce souvenir ineffaçable m'engage à rendre à sa mémoire l'hommage le plus grand et le plus complet en reproduisant les récits où il est si bien apprécié par des étrangers, qui cependant ne l'ont connu que pendant quelques semaines.

« L'arrivée du Dr Spurzheim à Boston avait été annoncée par les journaux. La curiosité de voir un homme que sa réputation avait depuis longtemps précédé fut vivement excitée : les riches et les savants s'empressèrent de lui rendre visite, comme à un étranger de distinction, et il se trouva immédiatement engagé dans des relations de politesse avec l'élite de la cité. Il parut pour la première fois en public dans une séance à l'Institut américain, et fit une leçon sur l'éducation, à la demande de cet établissement littéraire. Le désir de l'entendre avait attiré un grand concours; il parla d'abondance, comme il faisait toujours, et fut écouté avec une profonde attention. L'auditoire parut entièrement satisfait; ses vues sur l'éducation, quoique nouvelles et différentes des nôtres, obtinrent un assentiment général, et nous n'entendîmes que des éloges.

» Le 17 septembre, il commença un cours de dix-huit leçons sur la phrénologie à l'Athenæum-Hall à Boston, et peu de jours après un autre cours à l'Université à Cambridge (près Boston). Ces cours l'occupaient pendant six soirées de la semaine. Il professa en outre dans l'après-midi un troisième cours de cinq leçons sur l'anatomie du cerveau, devant une réunion de médecins et de professeurs à la Faculté de médecine.... Pendant la journée, il employait tout son temps à visiter les divers établissements de notre ville et du voisinage.... Ces visites étaient en général faites un peu à la hâte, parce qu'il se proposait de les revoir quand il aurait plus de loisir. Rien de plus étonnant que la facilité avec laquelle il désignait, parmi les nombreux enfants rassemblés dans une école, ceux qui étaient remarquables par quelque supériorité ou par quelque défaut. Son regard rapide et pénétrant semblait lire dans la pensée et dans les sentiments de ceux qui l'entouraient, et les remarques qu'il faisait immédiatement témoignaient de son entière confiance dans la vérité de sa science et dans la certitude de ses décisions... »

Le récit suivant d'une visite du Dr Spurzheim à l'École de filles (Monitorial school) est tiré d'un rapport lu à la Société phrénologique de Boston par M. William-B. Fowle :

« Peu de temps après l'ouverture du cours du Dr Spurzheim, ayant appris qu'il avait exprimé le désir de visiter mon école, je le fis prier de venir quand il lui conviendrait. Il vint le 3 octobre, accompagné de la personne qui l'avait invité de ma part. Les élèves avaient été prévenues de la visite du Dr Spurzheim, et, comme elles avaient entendu dire qu'il pouvait en savoir beaucoup plus sur leur compte que leur maître même, elles étaient assez intimidées, lorsqu'un homme de haute taille, d'un extérieur imposant et passablement formidable pour des enfants fut introduit dans la salle. La première impression sur l'esprit des élèves ne fut pas favorable; mais la contenance du docteur et l'expression du plaisir qu'il éprouvait à la vue de cette réunion si intéressante pour ses recherches éloignèrent bientôt toute appréhension.

» Je venais de corriger quelques compositions, et je fis la remarque que l'une d'elles assez courte présentait un caractère particulier propre aux observations phrénologiques qui pourrait l'intéresser. Il la lut et demanda à voir l'enfant qui l'avait écrite. Je lui désignai la place où elle était assise, et nous allâmes de son côté sans affectation. Avant d'arriver jusqu'à elle : « Ah! dit-il, de la circonspection! Demandez-lui si elle a jamais entendu » discuter sur le sujet qu'elle a traité dans son devoir. » Je fis cette question, et elle répondit en rougissant beaucoup qu'elle n'avait jamais entendu personne parler sur ce sujet. « Bien, dit-il, ma chère enfant; mais vous » n'avez pas donné votre propre opinion : comment envisagez-vous la question ? » Elle hésitait; il se tourna vers moi en disant : « Sa circonspection » demande du temps pour se décider. » Enfin elle répondit, en exprimant son opinion avec beaucoup de modestie, et il se trouva que cette opinion était conforme à celle du docteur : « C'est une belle tête, me dit-il, une très- » belle tête : quelle conscienciosité! quelle fermeté en outre! C'est un beau » modèle de ce que devrait être une tête de femme! »

» La circonspection est en effet caractéristique chez cette jeune fille alors âgée de quatorze ans; elle est excessivement timide. Ses talents ne sont pas aussi brillants que ceux de plusieurs autres élèves; mais sa persévérance l'élève au-dessus du plus grand nombre et la place au rang des meilleures. Avec une parfaite connaissance de son caractère, puisqu'elle était sous ma direction depuis sept ans, je n'aurais pu décrire ces qualités principales aussi facilement et aussi vite que le fit le Dr Spurzheim.

» En quittant celle-ci, il posa sa main sur la tête d'une petite fille de cinq ans environ; il sourit et dit: « Esprit plaisant! bon courage et prenez garde: elle fera bien des folies! » L'enfant n'était à mon école que depuis quelques jours, et déjà elle avait manifesté des symptômes d'insubordination. Une expérience de quelques mois a prouvé qu'elle était rieuse à l'excès, et tellement entraînée à la malice et au badinage qu'elle ne tenait aucun compte des restrictions que j'impose ordinairement à l'inattention et à la dissipation.

» Il jeta les yeux sur le groupe qui l'environnait et désigna une enfant qui avait l'organe de la forme très-prononcé: « Oh! dit-il, si elle voulait exercer cette faculté, que ne ferait-elle pas! » Mais sans doute elle ne s'y prêtera jamais: sa constitution est mauvaise; elle est trop lymphatique; elle manque d'énergie; il faudrait réformer son tempérament par un exercice continuel et puissant: « Oh! dit-il encore, quelle faculté prononcée! » Il est de fait que son habileté en écriture et en dessin est très-grande; il est également vrai que tous ses mouvements sont lents.

» L'attention du Dr Spurzheim fut attirée par une enfant de douze ans, dont la tête présentait un développement extraordinaire de la région frontale. Je lui demandai ce qu'il en pensait: « Très-remarquable, dit-il, très-remarquable, surtout à la seconde éducation! » Je ne le comprenais pas, et je le priai de s'expliquer. « Je pense, dit-il, que l'éducation se divise en deux parties: la première consiste principalement à recevoir des idées; la seconde à les mettre au jour. Cette jeune fille peut ne pas exceller dans la première partie; mais, quand elle arrivera à la seconde, elle se placera au premier rang. » Cette explication ne me paraissant pas assez précise, il ajouta qu'elle pouvait ne pas exceller en écriture, en lecture, et dans les exercices élémentaires; mais que plus tard elle se distinguerait en physique, en astronomie, et dans les sujets de cette nature. Il ne la croyait pas inférieure à la plupart des enfants sous les autres rapports; « mais, dit-il, sa force n'est pas là. » Voici son histoire:

» J'ai coutume en hiver d'employer les après-midi à des leçons de physique aux élèves les plus âgées; ces leçons sont accompagnées d'expériences au moyen des instruments excellents qui appartiennent à l'école. Comme ces expériences sont amusantes, je permets aux plus jeunes élèves d'y assister comme spectatrices, sans exiger d'elles qu'elles étudient le sujet de la leçon. Cette enfant, alors âgée de dix ans, me demanda la permission d'y venir; elle lui fut accordée, et le lendemain elle demanda si elle pouvait aussi réciter la leçon avec les autres. J'exigeais des élèves, non-seulement qu'elles répondissent aux questions contenues dans le livre de texte, mais encore à toutes celles que je croyais pouvoir leur faire. La demande était

nouvelle; mais comme je ne réprime jamais une ambition de ce genre sans être assuré qu'elle est déraisonnable, je lui permis de se réunir à la classe, quoiqu'elle fût beaucoup plus jeune que les autres élèves. Comme ce cours de l'après-midi est volontaire, mes fonctions régulières cessant après la matinée, je proposai un prix de deux dollars pour celle qui à la fin du cours aurait le mieux récité et qui subirait le mieux l'examen général. A la fin de la saison, il se trouva qu'elle avait aussi bien récité qu'aucune autre. Il s'agissait de l'examen : je préparai trente-cinq questions, différentes de toutes celles qui avaient été faites précédemment, et je les proposai aux trente-deux élèves qui composaient cette classe. Dix répondirent sans faute. Alors je fis à ces dix élèves cinq autres questions plus difficiles; elle seule y répondit correctement. Pensant qu'elle pouvait avoir acquis cette connaissance par d'autres moyens que la réflexion et le jugement, je l'interrogeai encore jusqu'à ce que je fusse convaincu qu'elle comprenait bien les principes. Elle remporta donc le prix, et je dois ajouter à l'honneur de ses camarades qu'il eût été difficile de dire qui parmi elles était la plus contente de ce succès.

» Je fis venir ensuite une petite fille qu'il déclara être dotée d'une grande facilité pour le calcul; c'est en effet la plus habile que j'aie jamais vue en arithmétique élémentaire. J'appelai alors l'élève la plus forte et l'élève la plus faible d'une classe formée de trois ou quatre divisions que je venais d'examiner, et je demandai au docteur laquelle était la plus forte en arithmétique. Il la désigna immédiatement, et ajouta : « L'autre n'est pas dépourvue d'aptitude. » Ce qui était vrai, en la comparant avec les élèves des divisions inférieures.

» Pendant ce temps la curiosité des élèves avait été tellement excitée que tout travail était interrompu. Les enfants qui avaient été appelées restaient autour du docteur; d'autres s'y joignirent bientôt, et il se trouva entouré de trente ou quarante enfants. Il était décidément leur favori. Quelques-unes des élèves les plus âgées amenèrent une jeune fille de treize ans, qui, selon elles, avait une très-petite tête, et elles demandèrent respectueusement au docteur ce qu'il pouvait y avoir de bon dans une pareille tête. Il se tourna vers moi et dit : « Ah! que d'imitation! combien cet organe est large! » Je lui demandai comment cette faculté se manifestait : « En contrefaisant les autres, probablement, dit-il, aussi bien que de tout autre manière. N'est-elle pas, en effet, habile à contrefaire? » Je ne m'étais jamais aperçu de cette disposition, et, m'adressant à ses camarades, je demandai si elles l'avaient jamais vue essayant de contrefaire quelqu'un : « Oh, monsieur! c'est la plus grande mime que vous puissiez voir; elle contrefait tout le monde. — Vous pouvez être assuré, dit le Dr Spurzheim, qu'elle imitera mes manières et mon accent étranger avant que je quitte la salle. »

» Environ un quart d'heure après, il me toucha le coude, et me fit signe de regarder derrière lui; je vis en effet la jeune fille fort occupée à tâter la tête de ses compagnes en contrefaisant parfaitement les gestes du docteur, et leur disant avec un accent particulier : « Vous, mademoiselle, vous avez telle ou telle bosse, etc. » Il rit de tout cœur à l'accomplissement de sa

prédiction; il ajouta qu'elle avait du courage, de l'amour-propre et peu de circonspection, et qu'elle avait besoin d'être surveillée pour que sa trop grande faculté d'imitation ne nuisit pas à ses études.

» Je ne cite que quelques-uns des cas les plus remarquables qui furent le sujet des observations du Dr Spurzheim. Il désigna encore une élève comme possédant l'organe du langage très-développé, et certainement l'enfant était remarquable sous ce rapport pour son âge. J'appelai plusieurs élèves chez lesquelles je n'avais encore pu découvrir rien de prononcé, soit dans le caractère, soit dans l'esprit; il déclara qu'en effet leur organisation n'avait rien de remarquable.

» Cette visite dura deux heures; il nous quitta au grand regret des élèves, que ses manières douces, ses avis bienveillants, et la connaissance qu'il montrait de leurs sentiments et de leurs pensées, avaient extrêmement charmées et intéressées. »

Il visita aussi les écoles fondées pour les enfants de la population de couleur à Boston. Il remarqua que les organes de l'individualité et de l'événualité étaient forts chez les jeunes nègres; que les facultés réflexives étaient moins développées, et qu'en général tout le front était plus petit que chez les enfants blancs. Il en conclut qu'ils pouvaient recevoir la première éducation aussi vite et aussi bien que les blancs, c'est-à-dire apprendre à lire et à parler, mais que dans la classe supérieure ils montreraient moins d'aptitude.

Ses cours à Boston et à Cambridge, les engagements de toute espèce et les invitations nombreuses de ses amis absorbaient tout son temps, et depuis neuf heures du matin il ne lui restait pas une heure qui ne fût employée. Quoiqu'il fût d'une constitution naturellement forte, cette excessive occupation le fatiguait. Il le sentit, et se proposait de se ménager davantage quand il aurait achevé ce premier cours de leçons. L'influence du climat, les changements de température, et l'air du soir auquel il s'exposait trop longtemps, vinrent aggraver les conséquences d'une trop grande fatigue de corps et d'esprit; la fièvre se montra peu à peu sous l'influence fâcheuse de ces causes combinées. Il ne se crut pas sérieusement indisposé, et, au lieu de prendre quelques jours de repos, comme ses amis l'y engageaient instamment, il compta trop sur la force de son tempérament. Il voulut remplir ses engagements; ses cours touchaient presque à leur fin, et il désirait ardemment ne pas s'arrêter pour se reposer avant de les avoir terminés. « Le public compte sur moi, dit-il; les heures sont fixées; quand j'aurai fini, je me reposerai bien plus tranquillement, certain de ne désappointer personne. »

La salle de l'Athénée n'étant plus assez grande pour contenir son auditoire, qui augmentait à chaque séance, il avait loué la grande salle de cours de Masonic-Temple pour les deux dernières leçons dans lesquelles il se proposait de parler sur l'éducation. Pendant la dernière séance du soir à l'Athénée, nous remarquâmes qu'il était pâle, faible, et de temps en temps atteint de frissons. Il ne put, malgré ses efforts, retrouver son animation habituelle; et tandis qu'il s'efforçait de surmonter son malaise pour édifier ses auditeurs, ceux-ci témoignaient plus d'inquiétude pour sa santé que d'attention au sujet de sa leçon; ils sympathisaient avec le malade plus

qu'ils n'écoutaient le philosophe. On vint le prévenir, à la fin de cette séance, qu'on ne pourrait avoir pour la soirée du lendemain la salle du Temple, et lui, voulant consulter la convenance de son auditoire, demanda avec ce sourire bienveillant qui lui était habituel : « En quel endroit nous retrouverons-nous la prochaine fois ? » Question sans réponse ! Ainsi en avait ordonné la Providence qui régit la nature humaine par d'explicables décrets ! Il retourna chez lui pour n'en plus sortir.

Le Dr Jackson, qui l'a soigné depuis le 30 octobre jusqu'à sa mort, dit qu'il succomba à une fièvre continue, dont les symptômes augmentèrent graduellement d'intensité. Il l'attribue entre autres causes à l'excès de travail intellectuel et à la grande excitation morale. Cette excitation, quoiqu'elle fût d'une nature agréable, puisqu'elle provenait du succès de ses cours et de l'accueil empressé fait à sa personne, ainsi qu'à sa doctrine, exalta l'activité de son cerveau et le porta à faire au delà de ce qu'il pouvait supporter. Le système nerveux trop tendu, trop agité par de vives impressions et par une grande contention d'esprit, fut atteint d'une irritation lente qui se manifesta par degrés et que rien ne put calmer. Après une extrême agitation, il s'affaiblit bientôt et perdit la faculté d'exprimer ses dernières volontés. La veille de sa mort, il essaya en vain de parler ; cette impuissance parut lui être bien pénible ; son visage exprima alors un chagrin désespéré, et l'effort qu'il faisait intérieurement pour manifester son désir suprême. L'agonie vint ; elle fut exempte de souffrance, et il rendit l'âme tranquillement le 10 novembre 1832, à onze heures du soir.

Ses amis se réunirent le lendemain pour se concerter dans cette douloureuse circonstance. L'assemblée, présidée par l'honorable Josiah Quincy, président de Haward University, adopta diverses résolutions pour témoigner les regrets publics causés par la mort du Dr Spurzheim, et le respect inspiré par ses talents et ses vertus. Elle décida qu'un tombeau serait préparé à Mont Auburn pour recevoir son corps, et qu'un monument serait élevé par souscription. Les obsèques furent célébrées avec solennité ; l'Association médicale de Boston en corps assistait au convoi. Le service funèbre se fit à Old South Church. L'église fut de bonne heure remplie de l'élite de la société ; plusieurs centaines de personnes ne purent y trouver place, et l'on évalue au moins à trois mille le nombre des assistants. Un discours fut prononcé par le professeur Follen, et la Société musicale, the Handel and Haydn Society, chanta une ode funèbre fort belle, composée par le révérend John Pierpont. Quand le service fut fini, plusieurs centaines de citoyens accompagnèrent jusqu'à la tombe les restes d'un homme vivement regretté.

« La mort du Dr Spurzheim avait répandu le deuil dans notre ville ; jamais nous n'avons connu de mort qui ait excité un sentiment de douleur plus universel et plus sincère. Les citoyens de Boston s'intéressaient à lui ; ils avaient reconnu en lui un homme aussi éminent par son savoir que par ses vertus, et ils considéraient sa mort comme un malheur public.

» Si nous considérons le Dr Spurzheim comme homme, nous trouvons en lui tout ce qui honore et tout ce qui peut orner le caractère humain. Il était aussi distingué par la supériorité de son intelligence que par ses

manières douces et affables.... Il était bon et attaché à ses amis, charitable envers ses détracteurs. Il était libéral, prudent, industrieux. Ses habitudes étaient celles de la plus stricte tempérance, et souvent à ces grands diners, donnés en son honneur, nous l'avons vu s'abstenir et jeûner faute d'aliments simples suivant son goût.

» On lui demandait quel effet son système, la phrénologie, avait produit sur son esprit. Il répondit que, sans cette science, il serait devenu misanthrope; que la connaissance de la nature humaine lui avait enseigné à aimer, à respecter et à prendre en pitié ses semblables (pl. 90).

» Si nous le considérons comme philosophe, nous trouvons beaucoup à admirer et à approuver. Porté dès sa jeunesse à l'étude et à la réflexion, il avait contracté des habitudes d'application et de persévérance qui plus tard le mirent en état de penser avec tant d'énergie et de clarté. Sa philosophie se forma par l'expérience et l'observation, sous le contrôle d'un jugement ennemi des sophismes. Sa devise était : *Res non verba quæso*.

» La vérité fut l'unique objet de ses recherches et de ses méditations, et, sans se laisser intimider par les conséquences d'une lutte contre l'ignorance et les préjugés, il poursuivit sa tâche avec fermeté.

» Il voulait que son système fût étudié comme une partie de la physiologie, et il s'efforçait d'empêcher qu'il ne devint un instrument de charlatanerie et de divination dans les mains des ignorants et des présomptueux.

» Il recommandait expressément à ses disciples trop ardents de bien étudier et de beaucoup réfléchir avant de se mettre à pratiquer et à enseigner.....

» Comme observateur des mœurs, des habitudes et de la condition des hommes, il n'a sans doute jamais eu d'égal : la plus petite particularité, la circonstance la plus insignifiante échappait rarement à son coup d'œil et à son observation.

» Les travaux du Dr Spurzheim en anatomie ont amené une réforme dans l'étude du système nerveux, qui le placera toujours au premier rang dans cette science. Les perfectionnements qu'il a apportés au système phrénologique sont d'une haute importance : il lui donna le nom de *phrénologie*, dérivé de deux mots grecs φρην et λογος, et en détermina ainsi la signification :

« J'entends par ce mot la connaissance des phénomènes mentaux et de leur rapport avec le cerveau. »

» Il reconnut, analysa et détermina huit facultés fondamentales qui n'avaient pas été observées ou admises par Gall; mais ce n'est pas seulement par ces additions, c'est surtout par l'esprit philosophique qu'il a élevé cette doctrine à la dignité d'une science, et c'est pour cela surtout qu'il est admiré par les phrénologistes. La phrénologie avec ses perfectionnements est un système fondé sur la connaissance exacte de la nature humaine, par conséquent également simple et praticable; elle comprend l'intelligence et les sentiments; elle en détermine la portée et l'influence réciproque, et met les parents et les instituteurs en état de diriger l'éducation des enfants avec plus de succès et de meilleurs résultats.

» Nulle part le mérite du Dr Spurzheim comme homme et comme philo-



Napoleon III

PERÉNOLOGIE.

Le Docteur Guérin et ses amis les Pérénologues.

sophe n'a été mieux connu et mieux apprécié qu'à Édimbourg. La Société phrénologique, fondée depuis douze ans, se réunit à la nouvelle de sa mort. Le président James Simpson prononça un discours où les regrets les plus sincères étaient exprimés avec une force éloquente, et l'assemblée adopta, sur la motion de G. Combe, les résolutions suivantes :

» 1^o La Société reçoit avec le plus profond regret la communication qui lui est faite. Elle déplore sincèrement la mort prématurée du Dr Spurzheim, non-seulement comme la plus grande perte actuelle que puissent faire la philosophie et l'humanité, mais encore comme un douloureux évènement qui la prive d'un bienfaiteur et d'un ami également aimé et estimé.

» 2^o Attendu les relations intimes et affectueuses qu'elle entretenait avec l'illustre défunt, elle exprime sa reconnaissance envers les citoyens de Boston, et elle les remercie de l'intérêt qu'ils lui ont témoigné pendant sa maladie, des regrets publics manifestés à sa mort, des honneurs rendus à ses restes et à sa mémoire. Elle éprouve quelque consolation en pensant que, puisqu'il était ordonné par les décrets divins que ce grand homme devait être sitôt enlevé, il avait terminé sa carrière mortelle au milieu d'un peuple assez éclairé pour distinguer ses talents et son mérite, et pour reconnaître l'excellence de la philosophie qu'il était venu lui enseigner.

Explication de la planche 90.

Ce passage de la biographie du Dr Spurzheim par M. Nahum-Capen, de Boston, m'a inspiré l'idée de la composition gravée pl. 90. Le philosophe observateur est représenté au milieu de deux groupes composés d'individus pris dans des conditions sociales différentes.

Celui de gauche est un assemblage de la dégradation et des misères humaines au physique ainsi qu'au moral. A terre se traîne un malheureux impotent dont la méchanceté s'exhale en vociférations haineuses; son front est déprimé; sa tête est large à la base et derrière les oreilles. Auprès est accroupie une pauvre créature languissante : c'est un jeune garçon atteint d'hydrocéphalie; sa tête est gonflée par l'eau épanchée dans la cavité du crâne, et dont la pression continue a forcé la substance osseuse à se dilater; il supporte avec ses deux mains le poids de sa tête trop lourd pour son corps débile; la maladie chronique qui envahit le siège de ses facultés les affaiblit sans les anéantir; elle abrégera son existence. Au-dessus de lui à gauche est un ignoble personnage à la tête plate et large; la ruse et la cupidité, la bassesse, la lâcheté et la dureté sont empreintes sur sa physionomie; elles sont la conséquence d'une organisation où les penchants dominant, tandis que les sentiments élevés sont très-faibles. Nous supposons en outre que cet homme, comme tous ceux du même groupe, bien loin d'avoir reçu une bonne éducation capable de modifier ses tendances, n'a eu que de mauvais exemples sous les yeux qui les ont perverties. Telle est en effet la déplorable condition des êtres nés au sein des classes inférieures de la société; il est donc suivant les circonstances ou voleur ou faussaire, ou l'usurier rapace et sordide qui prête sur gages aux pauvres artisans et rançonne sans pitié sa misérable clientèle.

Les trois autres individus, dont la tête présente une conformation presque semblable quant à la largeur de la région des penchants au-dessus des oreilles et en arrière, ont en commun une brutalité instinctive toujours prête à l'attaque et à la violence; ce sont des instruments de troubles et d'émutes. De tels hommes avides de pillage et de meurtre composent en général ces bandes forcenées et dévastatrices dont quelques hommes rusés savent exciter les passions dans les circonstances qu'ils veulent exploiter; les plus intelligents d'entre eux sont des malfaiteurs plus dangereux, et sans doute de ces trois hommes, variétés du même type, le plus à craindre est le dernier, parce que, avec des penchants excessifs, il possède de plus grandes facultés intellectuelles; parce qu'il est en outre pourvu de beaucoup d'amour-propre, de ruse et d'audace. Il est le chef naturel de ces hommes à la fois mal nés et pervers, ennemis de la société dont ils foulent aux pieds l'ordre et les lois, fléau des grandes villes ou terreur des campagnes, et dans toute circonstance, ouvriers turbulents ou malfaiteurs de profession, manifestant leurs penchants brutaux et grossiers, et des habitudes d'astuce ou de violence excitées et entretenues par la corruption presque générale des classes inférieures. Nous les supposons furieux contre la science qui les signale comme dangereux et qui appelle sur eux la surveillance publique.

Un misérable idiot ravalé, par la fatalité de sa naissance, au-dessous même de la brute, rampe en arrière de ce groupe et ne sait que faire entendre un ricanement stupide; c'est une erreur de la nature et une dérogação à ses lois, aussi inexplicable et affligeante que tant d'autres anomalies.

Nous trouvons dans le groupe à droite un personnage qui se tient derrière les autres: sa tête basse et surtout très-large présente une grande analogie avec celle de l'usurier de bas étage; mais nous supposons que cet homme intelligent et instruit a su satisfaire sa convoitise avec une plus grande habileté; il s'est enrichi, et par conséquent il possède tout le crédit et tous les avantages que donne la fortune. Aussi sa ruse est moins abjecte; il a plus d'assurance, et l'on voit sur ses lèvres ce sourire insolent à demi retenu de l'homme qui se glorifie du succès de ses combinaisons financières. Nous pensons qu'aucun scrupule de conscience ne l'a gêné dans ses opérations d'agiotage que l'énormité des chiffres semble rendre *respectables* aux yeux du public, et que la réussite justifie tout en excitant l'envie. Entre cet homme et son confrère de l'autre groupe il y a pour le monde toute la différence que l'éducation et la richesse mettent entre les hommes; mais, aux yeux du phrénologiste, tous deux appartiennent à cette classe d'êtres malheureusement conformés, livrés à l'empire des penchants, et qui, privés du contrôle de la bienveillance, de la vénération et de la conscienciosité, ne sont retenus dans leurs actions ni par la religion ni par la morale et la justice: tel est le notaire qui multiplie les faux et dépouille ses clients, l'administrateur comptable qui pille et détourne les fonds publics, et l'homme d'affaires ou le banquier qui, après s'être habilement procuré un grand crédit, le fait servir à des rapines savamment dissimulées ou à des spéculations déloyales.

Cette femme à l'expression hautaine et dure, qui lance un regard cour-

roucé sur le philosophe, nous montre une conformation de tête dont le plus fort développement est en arrière et en hauteur; la bienveillance et la vénération y sont très-faibles, et nous supposons que la chevelure cache une forte proportion de secrétivité et d'acquisivité. Nous ajoutons à cette mauvaise combinaison d'organes toute l'influence d'une vie passée au milieu de la corruption sociale; nous admettons que, d'abord entraînée par la séduction ou les mauvais exemples, elle a suivi cette carrière de désordres où conduit non pas une première faute, mais une tendance de caractère bien prononcée. Cette femme est donc ou une courtisane adroite qui sait attirer des hommages éclatants et se ménager d'utiles conquêtes, ou la dame de haut parage dont les intrigues sont plus secrètes, mais souvent aussi intéressées et toujours plus coupables; elle est à la foi intrigante et coquette, avide et rusée, et, comme elle manque de bienveillance, c'est une dangereuse sirène dont la phrénologie apprendrait à se défier, surtout si l'on avait quelques indices de sa conduite et de son genre de vie.

Nous convenons qu'on ne pourrait sans injustice tirer une conclusion aussi rigoureuse d'une semblable organisation si on la rencontrait dans le monde, car il se peut que la bonne éducation et surtout le bon entourage aient assez d'empire pour la préserver des mauvaises actions; mais si l'on s'aperçoit par quelque renseignement que les circonstances dans lesquelles vit une telle personne sont au contraire faites pour exciter et favoriser ses inclinations trop prononcées, on est tout à fait autorisé par la phrénologie à présumer que leur entraînement est inévitable. Les mauvais naturels sont comme ces animaux féroces qu'on apprivoise quelquefois, mais qui, livrés à eux-mêmes, reprennent leurs instincts sauvages ou les manifestent à la première occasion qui réveille en eux la férocité assoupie, mais non pas éteinte. D'ailleurs il est des degrés en tout; suivant les circonstances, les actions sont plus ou moins vicieuses sans doute, mais elles sont toujours caractéristiques et manifestent clairement la tendance excessive qui les produit. Ainsi, dans certains cas, une femme comme celle-ci pourra être un monstre de perversité si tous ses mauvais penchants sont habituellement excités; dans le cas contraire, elle sera seulement exigeante, impérieuse, dissimulée, avare, et manquant de déférence ainsi que de bonté.

Le personnage qui se penche familièrement vers notre intrigante et semble l'inviter à ne pas se soucier de l'opinion de ces songes-creux ou de ces fous qu'on appelle philosophes est encore un type d'organisation vicieuse. La conformation de sa tête est d'un galbe imparfait; elle est large et basse, relevée en arrière; les penchants inférieurs sont grands; l'acquisivité, la secrétivité élargissent la partie latérale au-dessus de l'oreille; la bienveillance et la vénération sont très-déprimées, et la conscienciosité est faible, tandis que la fermeté et l'estime de soi dominant ainsi que l'approbativité. Dans quelque condition de la société que cet homme soit placé, il ne montrera ni un bon caractère ni des sentiments élevés; il sera vénal et corrompu, et profitera de tous les abus sociaux sans scrupule et sans retenue; son intelligence, qui le met au rang des *habiles*, des *esprits forts*, ne sera qu'un moyen de satisfaire adroitement et impunément ses passions. Il pourra

échapper aux lois qui n'atteignent que les maladroits ou les hommes qu'un entraînement momentané a trop emportés; mais, au sein même des honneurs et de la fortune qu'un tel homme peut acquérir, malgré tout son savoir-faire et ses talents réels, il n'obtiendra jamais l'estime sincère de ses concitoyens ni l'affection respectueuse de sa famille au même degré que ces hommes dont la justice et la bienveillance sont les qualités éminentes et les premiers mobiles.

Que dire du dernier personnage de ce groupe? Une aussi petite tête dont la forme s'allonge en arrière est l'indice d'une médiocre capacité et d'une approbativité très-grande. Nous le supposons riche; rien ne l'oblige à faire un emploi utile de ses facultés et à les exercer par le travail; il n'a rien appris si ce n'est l'importante science de la toilette et des usages du monde; c'est un fat : il passera sa vie à s'occuper de chevaux et de voitures, indifférent aux arts et surtout aux sciences, mais parfaitement versé dans tout ce qui est bon ton, élégance et mode, et toujours au courant des aventures de la société opulente et oisive. De tels êtres vivent aussi affairés à des riens qu'inutiles et insupportables aux hommes sérieux et occupés utilement. Heureusement ils sont inoffensifs quand la région des penchants est aussi peu développée que chez notre modèle; leur destination dans ce monde paraît être de consommer ces produits d'une industrie raffinée qui enfante tant d'objets de luxe, admirables conceptions des excellentes facultés perceptives dont sont doués tant d'habiles artisans.

Certainement un accès de misanthropie serait excusable à l'aspect de cet assemblage d'êtres vicieusement conformés et corrompus; mais le philosophe observateur que nous avons représenté n'éprouve, comme il l'a dit, ni aversion ni mépris; la vue des imperfections naturelles, aggravées par les vices de l'état social, le rend triste et méditatif; il en a recherché les causes, et, certain qu'elles sont dues à un état physique dégénéré, il gémît de ne pouvoir y remédier. Cependant il reconnaît qu'il n'y a pas une impossibilité absolue, radicale; il a signalé cet état de choses et indiqué les moyens d'amélioration, et il s'en remet à l'avenir et à la Providence pour la réalisation de ses vœux philanthropiques.

Notre gravure représente le Dr Spurzheim avec une vérité parfaite sous le rapport de la stature, de l'attitude et de toute l'apparence extérieure; le visage rappelle ses traits dans leur ensemble; il était difficile d'arriver à une parfaite ressemblance de détails. Quant à la conformation de la tête, elle est exacte, et elle forme un tel contraste avec toutes celles qui l'environnent que chacun doit être frappé de la différence énorme qui existe entre une belle organisation et les types plus ou moins dégradés que nous avons reproduits.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.		1
INTRODUCTION.		7
CHAPITRE I ^{er} . Classement des facultés		13
— II. Tempéraments.		17
— III. Définition des facultés.		19
— IV. Position relative des organes.		229
— V. Méthode pour l'application de la phrénologie à l'étude du caractère individuel		232
— VI. Difficultés des observations phrénologiques		242
— VII. Mode d'action des facultés		251
— VIII. Attention, perception, conception, imagination, mémoire.		258
— IX. Jugement, bon sens, pénétration.		265
— X. Volonté.		271
— XI. Rêves		274
— XII. Habitude.		278
— XIII. Combinaison des facultés.		289
— XIV. Orateurs, poètes, artistes, compositeurs.		294
— XV. Langage naturel ou mimique, études sur l'expression.		307
— XVI. Plaisir, bonheur.		377
— XVII. Matérialisme.		384
— XVIII. Fatalisme.		389
— XIX. Liberté morale.		394
— XX. Morale naturelle.		396
— XXI. Application de la phrénologie à l'éducation.		401
— XXII. Application de la phrénologie à la législation.		421
— XXIII. Application de la phrénologie à la domesticité.		431
— XXIV. Perfectionnement de l'espèce humaine. Utopie.		449
— XXV. Le monde comme il est		465
— XXVI. Utilité de la phrénologie.		483
CONCLUSION.		488
NOTICES BIOGRAPHIQUES du D ^r Gall et du D ^r Spurzheim.		492



ERRATA.

Page 17, ligne 24, *lisez* cheveux fins et peu abondants.

— 190, — dernière, *lisez* à sa base antérieure *au lieu de* intérieure.

— 254, — 6, *lisez* de la vertu *au lieu de* et la vertu.

— 255, — 4, *lisez* la valeur *au lieu de* l'importance.

— 281, — 30, *lisez* ont eu lieu.

— 285, — 24, *lisez* *comfort* *au lieu de* *comfortable*.

— 310, — 7, *lisez* l'expression *au lieu de* l'impression.

NOTE POUR LE RELIEUR.

Planche N ^o 1, page 12.	Planche N ^o 31, page 216.	Planche N ^o 61, page 347.
— 2, — 14.	— 32, — 228.	— 62, — 348.
— 3, — 16.	— 33, — 315.	— 63, — 351.
— 4, — 28.	— 34, — 317.	— 64, — 352.
— 5, — 36.	— 35, — 318.	— 65, — 354.
— 6, — 42.	— 36, — 319.	— 66, — 355.
— 7, — 48.	— 37, — 320.	— 67, — 356.
— 8, — 59.	— 38, — 321.	— 68, — 358.
— 9, — 67.	— 39, — 321.	— 69, — 360.
— 10, — 73.	— 40, — 322.	— 70, — 361.
— 11, — 79.	— 41, — 323.	— 71, — 362.
— 12, — 83.	— 42, — 324.	— 72, — 363.
— 13, — 91.	— 43, — 325.	— 73, — 364.
— 14, — 106.	— 44, — 326.	— 74, — 365.
— 15, — 116.	— 45, — 327.	— 75, — 366.
— 16, — 125.	— 46, — 328.	— 76, — 367.
— 17, — 151.	— 47, — 331.	— 77, — 368.
— 18, — 145.	— 48, — 332.	— 78, — 369.
— 19, — 161.	— 49, — 333.	— 79, — 370.
— 20, — 168.	— 50, — 334.	— 80, — 372.
— 21, — 173.	— 51, — 335.	— 81, — 373.
— 22, — 178.	— 52, — 336.	— 82, — 374.
— 23, — 182.	— 53, — 337.	— 83, — 375.
— 24, — 185.	— 54, — 339.	— 84, — 304.
— 25, — 190.	— 55, — 340.	— 85, — 444.
— 26, — 194.	— 56, — 341.	— 86, — 445.
— 27, — 198.	— 57, — 343.	— 87, — 446.
— 28, — 200.	— 58, — 344.	— 88, — 448.
— 29, — 202.	— 59, — 345.	— 89, — 456.
— 30, — 205.	— 60, — 346.	— 90, — 513.



3456

